CHEIKH ANTA DIOP

NATIONS NÈGRES ET CULTURE

« De l'antiquité Nègre-Égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui ».

ÉDITIONS AFRICAINES
17, Rue de Chaligny
PARIS

Je remercie très sincèrement les éditions "Tel" de m'avoir donné une autorisation de reproduction de figures de l'ouvrage précieux intitulé « Le Musée du Caire » dont les photographies ont été prises par M. André Vigneau.

Je remercie également l'A.P.A.M. de m'avoir prêté des clichés.

Grâce à ces prêts et autorisations, le prix de revient de ce livre a été énormément réduit.

Les figures qui représentent des bronzes du Benin sont extraites de l'ouvrage de William Fagg.

PREFACE

De nos jours on a l'habitude de se poser toutes sortes de questions ; aussi faut-il se demander s'il était nécessaire d'étudier les problèmes traités dans cet ouvrage. Un examen, même superficiel, de la situation culturelle en Afrique Noire justifie une telle entreprise. En effet, s'il faut en croire les ouvrages occidentaux, c'est en vain qu'on chercherait jusqu'au cœur de la forêt tropicale, une seule civilisation qui, en dernière analyse, serait l'œuvre de Nègres. Les civilisations éthiopienne et égyptienne, malgré le témoignage formel des Anciens, celles d'Ifé et du Bénin, du Bassin du Tchad, celle de Ghana, toutes celles dites néo-soudanaises (Mali, Gao, etc...), celle du Zambèze (Monomotapa), celles du Congo en plein Equateur, etc... d'après les cénacles de savants occidentaux, ont été créées par des Blancs mythiques qui se sont ensuite évanouis comme en un rêve pour laisser les Nègres perpétuer les formes, organisations, techniques, etc... qu'ils avaient inventées.

L'explication de l'origine d'une civilisation africaine n'est logique et acceptable, n'est sérieuse, objective et scientifique que si l'on aboutit, par un biais quelconque, à ce Blanc mythique dont on ne se soucie point de justifier l'arrivée et l'installation dans ces régions. On comprend aisément comment les savants devaient être conduits au bout de leur raisonnement, de leurs déductions logiques et dialectiques à la notion de "Blancs à peau noire" (1), *très répandue dans les milieux des spécialistes de l'Europe. De tels systèmes sont évidemment sans lendemain en ce sens qu'ils manquent totalement de base réelle. Ils ne s'expliquent que par la passion qui ronge leurs auteurs, laquelle transparaît sous les apparences d'objectivité et de sérénité.*

---

(1) Cf. page 116.

Pourtant toutes ces théories "scientifiques" sur le passé africain sont éminemment conséquentes ; elles sont utilitaires, pragmatistes. La vérité, c'est ce qui sert et, ici, ce qui sert le colonialisme : le but est d'arriver, en se couvrant du manteau de la science, à faire croire au Nègre qu'il n'a jamais été responsable de quoi que ce soit de valable, même pas de ce qui existe chez lui. On facilite ainsi l'abandon, le renoncement à toute aspiration nationale chez les hésitants et on renforce les réflexes de subordination chez ceux qui étaient déjà aliénés. C'est pour cette raison qu'il existe de nombreux théoriciens au service du colonialisme, tous plus habiles les uns que les autres, dont les idées sont diffusées, enseignées à l'échelle du peuple, au fur et à mesure qu'elles sont élaborées.

L'usage de l'aliénation culturelle comme arme de domination est vieux comme le monde ; chaque fois qu'un peuple en a conquis un autre, il l'a utilisée. Il est édifiant de souligner que ce sont les descendants des Gaulois contre qui César s'était servi de cette arme qui, aujourd'hui, l'emploient contre nous.

"A la valeur singulière de nos troupes, les Gaulois opposaient des inventions de toute espèce ; car ils sont très industrieux et très adroits à imiter et à reproduire tout ce qu'on leur montre". (César, *La Guerre des Gaules*, Livre III, paragraphe 22.)

On voit bien ici que le conquérant romain déniait aux Gaulois rebelles toute capacité de création, c'est-à-dire ce qui fait la valeur suprême de l'homme et ne leur reconnaissait que les qualités, dites inférieures, d'imitation.

A l'heure actuelle, c'est une situation identique que nous trouvons en Afrique et dans tous les pays colonisés. On saisit le danger qu'il y a à s'instruire de notre passé, de notre société, de notre pensée, sans esprit critique, à travers les ouvrages occidentaux.

Devant cette attitude généralisée des conquérants, une réaction naturelle d'autodéfense était à prévoir au sein du peuple africain, réaction tendant, évidemment, à enrayer le mal quotidien que nous font ces armes culturelles redoutables au service de l'occupant. Il n'y avait pas deux manières de s'y prendre : compte tenu de ce qui précède, ces théories sont, à-priori, fausses, parce qu'elles ne cherchent pas à atteindre la vérité. Si quelqu'une d'entre elles se souciait de le faire, une éducation occidentale faussée depuis des générations, la privérait de la force nécessaire pour y parvenir.

Il devient donc indispensable que des Africains se penchent sur leur propre histoire et leur civilisation et étudient celles-ci pour mieux se connaître : arriver ainsi, par la véritable connaissance de leur passé, à rendre périmées, grotesques et désormais inoffensives ces armes culturelles. Pourtant, cette idée qui devrait n'être qu'un lieu-commun est loin d'être évidente pour tous les Africains et l'on peut distinguer plusieurs tendances à cet égard.

1° Les cosmopolite-scientiste-modernisants. — *Cette catégorie groupe tous les Africains qui raisonnent de la manière suivante : fouiller dans les décombres du passé pour y trouver une civilisation africaine est une perte de temps devant l'urgence des problèmes de l'heure, une attitude, pour le moins, périmée. Nous devons nous couper de tout ce passé chaotique et barbare et rejoindre le monde moderne technique à la vitesse de l'électron. La planète va s'unifier : il faut se mettre à l'avant-garde du progrès. La science va bientôt résoudre tous ces grands problèmes et rendra caduques ces préoccupations locales et accessoires. On ne saurait avoir d'autres langues de culture que celles*

de l'Europe qui ont déjà fait leurs preuves : on entend, par là, qu'elles supportent la pensée scientifique moderne et qu'elles sont déjà universelles.

Ce groupe qui comprend des variantes est le plus intéressant à analyser parce qu'il contient les individus les plus atteints de l'aliénation culturelle. Comme on le voit, il n'y a pour eux d'autre issue que l'assimilation. Leur attitude — lorsqu'ils sont sincères — provient d'une cécité culturelle ou de leur incapacité à proposer des solutions concrètes, valables, aux problèmes qu'il faut résoudre pour que l'assimilation cesse d'être une nécessité apparente ; on nie alors l'existence, l'objectivité de ces problèmes : cela évoque l'autruche. Cette attitude n'est, au fond, qu'un piétinement dangereux car elle donne l'illusion de la marche en avant à pas de géant ; elle masque la tendance à déprécier tout ce qui émane de nous. Le poison culturel savamment inoculé dès la plus tendre enfance, est devenu partie intégrante de notre substance et se manifeste dans tous nos jugements.

De tels individus seraient conséquents avec eux-mêmes et auraient un bel argument en faveur de leur position s'ils pouvaient constater une attitude analogue à la leur chez les Hypercivilisés qui leur servent de point de mire : les Européens Occidentaux ; s'ils avaient constaté chez ces derniers un mépris et un reniement de toutes leurs valeurs passées pour mieux devenir des Modernes. Mais c'est précisément le contraire ; et ce sont ces Hyper-civilisés, quelles que soient leurs tendances politique ou philosophique qui sont les plus soucieux de sauvegarder leurs cultures nationales respectives. On voit donc que "Modernisme" n'est pas synonyme de rupture avec les sources vives du passé. Au contraire, qui dit "Modernisme" dit "Intégration d'éléments nouveaux" pour se mettre au niveau des autres peuples, mais qui dit "Intégration d'éléments nouveaux" suppose un milieu intégrant lequel est la société reposant sur un passé, non pas sur sa partie morte, mais sur la partie vivante et forte d'un passé suffisamment étudié pour que tout un peuple puisse s'y reconnaître. Encroûter l'âme nationale d'un peuple dans un passé pittoresque et inoffensif parce que suffisamment falsifié est un procédé classique de domination. Mais si l'on veut aller plus loin, si l'on veut effacer un peuple pour prendre sa place dans quelques décades, il faut arriver à désintégrer sa société, c'est-à-dire, amener l'élite — ou ceux que la masse considère comme y appartenant — à participer d'une façon criminelle ou innocente à la désintégration de la société, à la pulvérisation de la partie vivante du passé, à laisser périr les valeurs fondamentales (Histoire, langues, etc...) qui constituaient le ciment de la société. C'est la raison pour laquelle les marxistes les plus avertis, même au cœur du combat le plus rude pour le pain quotidien et l'accession au pouvoir politique, veillent au maintien intégral et à la fortification constante de ces facteurs car ils savent que s'ils ne protégeaient pas ainsi toute la culture nationale qui garantit la survie de la société pour laquelle ils combattent, leur lutte manquerait d'efficacité.

Un ressortissant de ce groupe pourrait, pour arriver à une conviction, faire le raisonnement suivant qui, sans être brillant, présente l'avantage de conduire à une vérité certaine : « puisque je fais un crédit illimité à ces Hypercivilisés dont la sphère d'idées constitue mon système de référence, toute idée valable contenue dans cette sphère l'est aussi pour moi. Or, ce sont eux qui, tout en soignant scrupuleusement leur histoire, tout en la glorifiant chaque jour, s'acharnent à falsifier systématiquement la mienne. Je peux donc déduire de leur attitude qui est toujours conséquente que, pour un peuple, il est d'un

intérêt inestimable de connaître sa vraie histoire.» L'humanité ne doit pas se faire par l'effacement des uns au profit des autres ; renoncer prématurément et d'une façon unilatérale, à sa culture nationale pour essayer d'adopter celle d'autrui et appeler cela une simplification des relations internationales et un sens du progrès, c'est se condamner au suicide. Quel est le simple d'esprit qui, aujourd'hui, ne serait pas capable de jouer au "Jules Verne" et de prophétiser ainsi, à la manière de Renan, sur l'an 2.000 et les progrès que la science et la société réaliseront d'ici là, et, partant, sur le caractère transitoire de toutes nos préoccupations ? (1) *Seulement on oublie que le peuple qui n'est pas pleinement conscient de l'unique chemin historique qui conduit à ces sommets de perfection, à cette ère d'humanité sans couleur, etc... risque de s'égarer en chemin et d'être absent du concert des "nations" à cette époque là...*

Ainsi on voit qu'il n'est pas possible de partager l'attitude de ce premier groupe qui consiste à nier l'efficacité et l'utilité de la lutte contre l'aliénation culturelle, c'est-à-dire à nier l'existence de cette dernière alors qu'elle justifie les trois quarts de notre conduite.

Il n'est pas étonnant que la majorité de ce groupe ne soit pas composée de scientifiques. Bien sûr, il faudra que l'Afrique assimile la pensée scientifique moderne le plus rapidement possible ; on doit même attendre davantage d'elle : pour combler le retard qu'elle a accumulé dans ce domaine depuis quelques siècles, il lui faut entrer sur la scène de l'émulation internationale et contribuer à faire avancer les sciences exactes dans toutes les branches par l'apport de ses propres fils. Mais ne nous faisons pas trop d'illusions : une telle entreprise ne se réalisera pleinement que le jour où l'Afrique sera totalement indépendante. Ce serait un suicide pour le régime colonialiste de permettre la formation de cadres techniques à un rythme efficace dans les pays dominés. A ce sujet les programmes sont étalés sur une durée suffisante pour que, parallèlement, on ait assez transformé le milieu et le rapport numérique entre colons et indigènes afin que l'Afrique ne soit plus aux Africains. Chaque fois que les colonialistes nous invitent à une collaboration pour un progrès commun de nos deux peuples ils ont cette arrière-pensée d'arriver, avec le temps, à nous supplanter. Voilà pourquoi, tout ce qu'ils nous offrent n'est qu'un vaste mirage qui peut égarer un peuple entier, grâce à la complicité de quelques-uns. On assiste, tout au plus, à l'émergence de quelques individualités brillantes ; mais André Siegfried dira aussitôt qu'on ne peut juger un peuple sur la réalisation de quelques individus, oubliant presque ainsi les bases théoriques de l'individualisme bourgeois occidental qui attribue le progrès de l'humanité à quelques génies.

Il devient donc clair que c'est seulement l'existence d'Etats Africains Indépendants fédérés au sein d'un Gouvernement central démocratique, des côtes libyques de la Méditerranée au Cap, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, qui permettra aux Africains de s'épanouir pleinement et de donner toute leur mesure dans les différents domaines de la création, de se faire respecter — voire aimer — de tuer toutes les formes de paternalisme, de faire tourner une page de la philosophie, de faire progresser l'humanité en rendant possible une fraternisation entre les peuples qui deviendra alors d'autant plus facile qu'elle s'établira entre Etats indépendants au même degré et non plus entre dominants et dominés.

---

(1) Loin de nous l'idée d'assimiler Renan et Jules Verne à des simples d'esprit.

Aussi les partisans du progrès et du modernisme abstraits qui évitent de poser le problème de cette manière, de mentionner que le progrès auquel ils semblent aspirer n'est pas possible dans le régime colonial où ils se trouvent — dans la mesure où ils ne sont pas simplement des irresponsables — ne peuvent manquer de mesurer la portée de leur attitude.

En conclusion, on peut citer la réponse que Lénine avait faite en de semblables circonstances ; durant sa lutte pour l'accession au pouvoir, le Parti Communiste Bolchevik connut les mêmes difficultés et l'on vit des opportunistes développer l'idée du progrès technique et de la formation des cadres comme premier but à atteindre. Lénine répliqua : pourquoi ne pas d'abord conquérir le pouvoir politique, chausser ensuite des bottes de sept lieues et marcher à pas de géants ?

2° L'INTELLECTUEL QUI A OUBLIÉ DE SOIGNER SA FORMATION MARXISTE *ou celui qui a étudié rapidement le marxisme dans l'absolu sans en avoir jamais envisagé l'application au cas particulier qu'est la réalité sociale de son pays.*

Les éléments de cette tendance qualifient, volontiers, notre attitude de : réactionnaire, bourgeoise, raciste, nazie... (1)

Ils pensent, au fond, que les résultats atteints sont trop beaux pour être exacts et ils ont du mal à les admettre.

Il faut, ici, rappeler ce qui vient d'être écrit sur la nécessité pour un peuple de connaître son histoire et de sauvegarder sa culture nationale. Si celles-ci n'ont pas encore été étudiées, c'est un devoir de le faire. Il ne s'agit pas de se créer, de toutes pièces, une histoire plus belle que celle des autres, de manière à doper moralement le peuple pendant la période de lutte pour l'indépendance nationale, mais de partir de cette idée évidente que chaque peuple a une histoire. Ce qui est indispensable à un peuple pour mieux orienter son évolution, c'est de connaître ses origines, quelles qu'elles soient. Si par hasard notre histoire est plus belle qu'on ne s'y attendait, ce n'est là qu'un détail heureux qui ne doit plus gêner dès qu'on aura apporté à l'appui assez de preuves objectives, ce qui ne manquera pas d'être fait ici.

Alors que les échafaudages des théoriciens du nazisme ne résistaient pas à la moindre analyse objective des faits, ici plus d'un spécialiste combattra les faits qui sont apportés par des arguments évasifs qui ne satisferont même pas les exigences intellectuelles d'un profane.

On peut également citer Lénine pour faire réfléchir ceux qui craignent une attitude bourgeoise :

« Mais vous commettez une erreur énorme si vous en concluez qu'on peut devenir communiste sans s'être assimilé ce que les connaissances humaines ont accumulé. Il serait erroné de penser qu'il suffit de s'assimiler les mots d'ordre communistes et les conclusions de la science communiste sans s'assimiler la somme de connaissances dont le communisme est lui-même la conséquence...

« La culture prolétarienne ne surgit pas toute faite on ne sait d'où, elle n'est pas une invention d'hommes qui se qualifient spécialistes en la matière. Pure absurdité. La culture prolétarienne doit apparaître comme le développement naturel de la somme des connaissances élaborées par l'humanité. » (2 octobre 1920.)

Ces réflexions générales sur la culture prolétarienne sont applicables au cas particulier de chaque peuple.

(1) On peut craindre aussi que nous fassions de la géopolitique ou du social-darwinisme.

On peut se demander ce que pensent nos intellectuels en présence de l'attitude de la Chine communiste qui, par souci de sauvegarder sa culture nationale rejette l'idée de remplacer son écriture hiéroglyphique par les caractères phéniciens universels.

Dans la mesure où il s'agissait de réfuter des idées telles que : la civilisation égyptienne est d'origine blanche, asiatique ou européenne, il devenait nécessaire — pour éviter toute équivoque sur le contenu des termes — de recourir à des phrases telles que : non, elle est d'origine nègre africaine. Car si on se contentait de l'expression "peuple africain", on manquerait de précision : il ne faut donc pas que le lecteur voit dans l'usage du terme "Nègre" une intention raciste ; qu'il y voit l'unique souci de clarté de l'auteur. Les racistes conscients ou inconscients, ce sont ceux qui nous obligent à réfuter leurs écrits par de pareils termes.

3° LES ANTI-NATIONALISTES FORMALISTES. — *Ce sont ceux qui pourraient être offusqués par le titre "Nations Nègres et Culture". Le premier titre envisagé — devenu sous-titre, parce que trop long — était : "De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique Noire d'aujourd'hui » ; sans doute n'est-il pas plus satisfaisant. On peut leur faire remarquer que ce n'est pas parce que Staline a écrit "Le marxisme et la question nationale et coloniale", un livre dont le titre contient le terme de "nationale" qu'il fut nationaliste. On ne doit retenir du "nationalisme" que les deux thèmes qu'en retiennent les marxistes :*

a) *la culture nationale,*

b) *l'indépendance nationale.*

D'aucuns se lancent aussitôt dans une sophistique économiste pour démontrer — on ferait mieux de dire : constater — qu'en cette ère d'interdépendance économique, il est vain de parler d'indépendance nationale. Ceux-là, s'ils sont sincères, montrent bien ainsi qu'ils ne voient pas clairement la nature de cette interdépendance. Certes, l'époque des petites économies nationales fermées est révolue et on constate l'existence d'un marché international alimenté en produits de tous les continents grâce à l'acquisition de la vitesse qui a réduit les distances : ce sont là les idées courantes que l'on entend exposer tous les jours.

Quel serait le problème économique qu'aurait à résoudre un Etat Africain puissant qui s'étendrait sur la quasi totalité du continent dont les frontières iraient de la Méditerranée libyque au Cap et de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien ? Il aurait à vendre sur le marché international ses produits en excédent et à y acheter ce dont il manque le plus, tout en évitant de subir la pression d'un monstre économique quelconque. Considérant le degré de puissance qu'atteindrait un tel Etat il ne dépendrait économiquement des autres qu'autant que ces derniers dépendraient de lui. Telle doit être notre conception de l'interdépendance économique : éviter à tout prix de dépendre des autres plus qu'ils ne dépendent de nous, car il s'ensuivrait, automatiquement, des liens unilatéraux de colonisation et d'exploitation. C'est ce qui rend impérieuse l'idée de Fédération de tous les Etats Noirs du continent.

Il est facile d'épiloguer afin de prouver que l'indépendance de la petite colonie du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, du Togo, du Dahomey, etc... ne serait qu'illusoire car elles auraient à subir aussitôt, toutes sortes de pressions extérieures et tomberaient automatiquement, par le jeu des forces économiques, dans l'orbite d'une grande puissance. La solution fédérale détruit cette objection.

On se demande parfois ce qu'on pourrait assimiler à des Nations en Afrique. Il serait aisé d'appliquer la définition de Staline aux Ethiopiens, Bambara, Walafs, Zoulous, Yorouba, etc... Au Soudan, Côte d'Ivoire, Togo, Sénégal, Guinée, Niger, Kenya, Afrique du Sud, Soudan dit "Anglo-Egyptien", existent des noyaux de nations qui se consolideront dans la lutte pour l'indépendance. Tandis qu'on peut prévoir déjà, pour chacune de ces régions — avec peu de chance d'erreur — quelles sont les langues qui s'imposeront, tandis que la communauté de culture, d'histoire, de psychisme ne fait aucun doute, bien que le milieu géographique présente une certaine unité, il serait vain de chercher à déterminer aujourd'hui quelles seront les frontières exactes de ces Nations. Le problème se règlera comme cela est en train de se faire pour l'Inde : c'est-à-dire que les frontières actuelles tracées pour la commodité de l'exploitation colonialiste — sinon au hasard — ne sont pas forcément inviolables et nous devons éduquer notre conscience en vue de la rendre apte à accepter une future modification.

En réalité, les Formalistes ont tout simplement peur de ne pas être à la page. Leur attitude masque un certain snobisme intellectuel ; si elle était conséquente — dans le sens de l'intérêt du peuple — elle les conduirait au progressisme, ce qui est loin d'être le cas.

Les milieux colonialistes mènent une campagne orchestrée contre le nationalisme dans les pays dominés, essaient de prendre les devants pour le faire avorter partout ; car notre Nationalisme, même le plus chauvin, a des conséquences redoutables pour eux : il pulvérise leurs privilèges et balaient leur domination avec la violence d'un torrent.

Aussi peut-on constater que ceux qui nous enseignent que le nationalisme est dépassé sont :

A) des nationalistes métropolitains bourgeois *qui, après avoir lutté dans leur pays et réalisé leurs propres aspirations seraient incommodés par une action similaire de notre part. Ils pourraient nous dire aussi : "Mais que deviendrons-nous si vous en faites autant ?"*

B) des nationalistes métropolitains bourgeois qui s'ignorent : *ils n'arrivent pas à se défaire de l'idée que la patrie française doit, d'une manière ou d'une autre, arriver à garder ses colonies. Eux aussi se demandent ce que deviendrait la France sans ses possessions : ils pensent qu'on peut trouver une forme viable de l'Union Française et sont à la recherche d'une formule de rechange. Pour mieux faire apparaître l'anomalie de cette juxtaposition d'une Métropole et de ses colonies, supposons le fait généralisé en Afrique : celle-ci serait alors condamnée à être fragmentée éternellement entre la France, l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne, l'Afrique du Sud du Dr. Malan, etc... Si on arrivait à masquer un tel morcellement de l'Afrique sous le vocable de progrès et de démocratie notre pays ferait les frais de la démocratie mondiale en ce sens qu'il resterait divisé et exploité d'une façon unilatérale.*

Nous avons donc un devoir à accomplir à l'égard de l'Europe : nous devons l'aider à se guérir des vieilles habitudes contractées par suite de l'exercice du colonialisme, l'amener à saisir le vrai sens de ses intérêts qu'elle n'arrive même plus à localiser. L'Europe toute seule est trop faible et a besoin d'un secours pour arriver à se faire. Or, elle se fera sans retard et sur des bases réellement démocratiques le jour où elle sera persuadée de la perte définitive de l'Afrique ; alors une Fédération européenne apparaîtra comme l'unique solution

à tous ceux qui, jusqu'alors, se demandaient ce que deviendrait leur pays sans ses colonies.

3° *Il pourrait exister un groupe composé d'éléments pensant que seule la lutte pour le pain quotidien importe, tout le reste n'étant que préoccupation d'intellectuel ; il faut éviter de s'embarrasser de faux problèmes. On pourrait alors leur citer en exemple, le cas du Viet-Nam qui a été obligé de résoudre ces "faux problèmes" dans la jungle où il a fallu instituer un enseignement en langue vernaculaire pour la formation des cadres. D'autre part, tout ce qui précède montre que l'on ne s'occupe de ces problèmes de culture que pour donner à cette lutte toute son efficacité pour la transformer en une lutte d'indépendance nationale.*

* ● *

Cet ouvrage n'est pas une "invention" sur des questions données : quiconque voudra se servir du marxisme comme guide d'action sur le terrain africain arrivera sensiblement aux mêmes conclusions.

Mais comprenons nous bien. Je tiens à dire que je ne fais aucune allusion à la véracité de la religion musulmane ou chrétienne. Je pense que tout africain sérieux qui veut être efficace dans son pays à l'heure actuelle évitera de se livrer à des critiques religieuses. La religion est une affaire personnelle. Ici il est question uniquement des problèmes concrets qui doivent être résolus pour que chaque croyant puisse pratiquer librement sa religion dans des conditions matérielles meilleures. Il serait donc malhonnête de lire ce livre avec l'intention secrète d'y trouver un seul mot permettant de le jeter en criant au blasphème.

AVANT-PROPOS

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première traite de l'histoire africaine, la seconde des autres aspects de la culture nationale.

COMMENT SE POSE LE PROBLEME DE L'HISTOIRE AFRICAINE ?

Tandis que l'Européen peut remonter le cours de son histoire jusqu'à l'antiquité gréco-latine et les steppes eurasiatiques, l'Africain qui, à travers les ouvrages occidentaux, essaie de remonter dans son passé historique s'arrête à la fondation de Ghana (IIIe s. av. ou IIIe ap. J.C.). *Au-delà, ces ouvrages lui enseignent que c'est la nuit noire. Que faisaient ses ancêtres sur le continent depuis la Préhistoire ? Comment se fait-il qu'ils aient tant attendu pour surgir de l'ombre avec une organisation sociale perfectionnée ? Ont-ils toujours habité l'Afrique ou venaient-ils d'ailleurs ?*

Tandis que le ressortissant de l'Afrique Occidentale peut contempler ainsi deux mille ans d'histoire, ceux des autres régions sont "moins favorisés" : dans les bassins du Congo, du Zambèze, dans la région des Grands Lacs, les manuels occidentaux ne permettent guère de remonter — sans solution de continuité — au-delà de quelques siècles.

Ces trous dans l'histoire africaine restent inexplicables aussi longtemps que l'on aborde mal le problème : on s'est évertué à chercher à l'intérieur du continent, sur place, la stratification des civilisations successives. Le problème général qui se pose donc pour l'histoire africaine est d'arriver, par des recherches fructueuses, à rattacher, non d'une façon hypothétique, mais effective, tous ces tronçons de passé à une antiquité, une origine commune qui rétablit la continuité. Il faut donc montrer qu'en prenant au sérieux les dépositions unanimes de toute l'antiquité savante et philosophique qui témoignent que les Ethiopiens et les Egyptiens étaient des Nègres, comme tous les autres naturels de

l'Afrique, on rétablit la clarté sur un point d'histoire qui n'est devenu réellement obscur que depuis un siècle, avec l'apogée de l'impérialisme. Si les Anciens n'ont pas été victimes d'un mirage il doit être aisé de tirer une autre série d'arguments et de preuves du rapprochement de l'histoire et des sociétés éthiopiennes, égyptiennes et de celles du reste de l'Afrique. L'histoire africaine ainsi raccordée à celle de l'Egypte et de l'Ethiopie tout rentre dans l'ordre et l'on voit que Ghana a surgi à l'intérieur du continent au moment du déclin de l'Egypte (1), *tout comme en Occident les Empires sont nés avec le déclin de Rome.*

Toute cette première partie, intitulée "Qu'étaient les Egyptiens ?" traite uniquement de l'origine nègre de ces derniers et rappelle qu'il en est de même pour les Ethiopiens. On y montre également comment l'Afrique s'est peuplée à partir de la Vallée du Nil. Enfin, on y rappelle l'apport de l'Ethiopie et de l'Egypte à la civilisation et le bénéfice moral que les Africains peuvent en tirer.

La seconde partie est consacrée à la solution de problèmes pratiques, ceux qu'il faudra résoudre pour qu'une culture nationale existe : multiplicité des langues, manque d'un vocabulaire technique, scientifique et philosophique dans celles-ci, méconnaissance de leur grammaire, inexistance d'œuvres écrites en ces langues, barrières ethniques, stratification de la société en castes, structures économiques qui sont à l'origine de ces stratifications, ce qu'est notre art et notre littérature, ce que nous pouvons en tirer.

On ne pouvait réussir cette étude qu'en localisant le problème dans un cadre suffisamment connu. Il fallait, parmi les quelques langues africaines qui ont des chances de devenir nationales, en choisir une à titre d'exemple d'étude et aborder tous les problèmes linguistiques qui ont été indiqués, montrer d'une façon concrète la solution des questions qui se posent. Le lecteur ne doit pas voir dans le choix du walaf autre chose qu'un exemple valable pour chaque nationalité : il est évident que si l'on arrive à indiquer une solution au problème des minorités dans le cadre de la nationalité walaf, à exprimer dans la langue des concepts mathématiques, physiques, etc... à traduire des textes de toutes sortes, l'exemple vaut, à-fortiori, pour les langues des autres nationalités.

Bien qu'on se soit efforcé, au maximum, d'éliminer les aspects fastidieux de la linguistique, la lecture de cette seconde partie ne sera pas comparable à celle d'un roman. La parenté du Valaf-Diola-Sérère-Peul-Baguirmien-Ronga-Egyptien-Sara, loin d'étonner le lecteur, doit lui révéler une profonde identité d'origine culturelle qui fait que les langues africaines forment une grande famille comparable à la famille indo-européenne.

Devant les exemples choisis un intellectuel urbain pourra réagir défavorablement en constatant qu'il lui faut des heures pour comprendre les textes traduits en walaf et que, partant, une telle tentative n'a rien de pratique. Il oublie à ce moment, que son cas n'est que l'exception et que les 99,99 % du peuple walaf qui vit à l'intérieur du pays et dont il est totalement coupé, s'ils avaient sa formation intellectuelle ou s'ils connaissaient seulement les caractères phéniciens utilisés, liraient ces textes avec une facilité déconcertante. Cet intellectuel apparaît donc comme le thermomètre qui nous permet de mesurer le degré du danger d'aliénation culturelle que nous sommes en train de subir. Il doit donc faire comme ces intellectuels Irlandais, dont il est question dans cet ouvrage

(1) Et de Carthage.

qui, pour échapper à semblable menace se sont astreints à réapprendre leur langue maternelle.

* ● *

L'ensemble du travail n'est qu'une esquisse où manquent toutes les perfections de détail. Il était humainement impossible à un seul individu de les y apporter : ce ne pourra être que le travail de plusieurs générations africaines. Nous en sommes conscients et notre besoin de rigueur en souffre : cependant, les grandes lignes sont solides et les perspectives justes.

INTRODUCTION

Supposons, avec l'égyptologie moderne, que les Egyptiens aient été de race blanche. Ils ont eu des contemporains, grecs et romains, qui les ont côtoyés. Ceux-ci avaient acquis l'esprit scientifique et philosophique autant que les Occidentaux Modernes ; ils ont écrit sur tous les événements de leur temps ; en particulier, ils ont parlé de leur propre histoire et de leur race comme de celles des autres peuples contemporains. Ils étaient donc bien placés pour renseigner la postérité sur les caractères ethniques des peuples qui vivaient autour de la Méditerranée, et ils n'ont pas manqué de le faire.

L'ensemble de ces témoignages a paru si juste, après vérification, qu'en rédigeant l'histoire de l'Antiquité on n'a fait que recopier les Anciens : Hérodote, Diodore, Strabon, Pline, Tacite, etc., à peu de chose près.

Or, ces auteurs, dont les écrits se sont révélés d'une exactitude surprenante à propos d'événements et de questions parfois très délicats et très complexes, nous ont unanimement renseignés sur un fait qui leur tombait sous les sens et sur lequel ils ne pouvaient se tromper : la race des Egyptiens. Tous nous apprennent que les Egyptiens étaient des Nègres, comme les Ethiopiens et les autres Africains ; que l'Egypte a civilisé le monde. Si l'idée des Modernes, selon laquelle les Nègres ont toujours vécu sous la domination des Blancs et n'ont jamais joué un rôle dans l'histoire est fondée, elle aurait dû être plus vraie dans l'antiquité. Le complexe de supériorité de l'ancêtre blanc de l'Egyptologue moderne aurait dû être alors beaucoup plus accusé et aucun égarement, aucune confusion, aucun hasard ne devrait permettre de trouver dans ses écrits de tels témoignages sur le peuple égyptien. On ne peut tenter, sérieusement, d'atténuer la valeur de ces témoignages, car les Anciens — comme des "enfants terribles" — n'ont cessé de les répéter comme une évidence sur laquelle ils s'appuyaient pour justifier l'origine de telle ou telle coutume que les Grecs avaient empruntée

aux Nègres d'Egypte. L'attitude actuelle consiste, non pas à se servir de ces témoignages comme premiers matériaux de la science égyptologique, mais à faire commencer la "science" avec la réfutation, à tout prix de ces "billevesées" : ces phrases sont "absurdes" ; c'est comme si, tout d'un coup, les spécialistes perdaient le sens des mots, comme si ceux-ci avaient, spontanément, revêtu un sens ésotérique. C'est ce qui explique la sensation de vide qui s'empare du lecteur — malgré la complication savante des ouvrages — en présence des chapitres qui traitent de l'origine des Egyptiens. Certains, même, s'écartent sciemment du sens de l'original et livrent au public des traductions où l'on tente d'atténuer le sens des mots en remplaçant "noir" par "brun". On ne saurait prétendre avoir un esprit scientifique si l'on n'est pas capable d'admettre l'inhabituel et une question très grave se pose : quelle peut être l'attitude de ceux qui rejettent systématiquement ces documents écrits lorsqu'ils rencontrent sur le terrain des fouilles des témoins matériels (momies nègres, peintures, etc...) qui confirment les constatations des Anciens ? Quel sort ont-ils réservé à ces documents ? On a détruit des miliers de momies : comment étaient-elles ? Les faits étaient trop rebelles, il fallut les contraindre à se ranger dans le cadre des idées à-priori.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

QU'ETAIENT LES EGYPTIENS ?

TÉMOIGNAGES DES ÉCRIVAINS ET PHILOSOPHES ANCIENS ET DE LA BIBLE ; LEUR VALEUR

Une telle question ne s'est jamais posée pour les contemporains des Egyptiens antiques qui nous ont laissé des témoignages sur eux.

Tous ces témoins oculaires affirment formellement que les Egyptiens étaient des Nègres.

Hérodote, à plusieurs reprises, insiste sur le caractère nègre des Egyptiens ; il s'en sert même pour faire des démonstrations indirectes ; pour prouver que les crues du Nil ne peuvent pas être dues à une fonte des neiges, il donnera entre autres raisons qu'il croyait valables, la suivante relative au pays de l'Egypte : « La troisième vient de ce que la chaleur y rend les hommes noirs... » (Hérodote, Livre II, § 2. Traduction Larcher.)

Pour démontrer que l'oracle grec est d'origine égyptienne, Hérodote donnera aussi entre autres arguments : « ... Et, lorsqu'ils ajoutent que cette colombe « était noire, ils nous donnent à entendre que cette femme était égyptienne... » (II, 58). Les colombes en question symbolisent deux femmes égyptiennes qui auraient été enlevées de Thèbes pour fonder les oracles de Dodone et de Libye (Oasis de Jupiter Ammon).

Pour démontrer que les habitants de la Colchide étaient d'origine égyptienne, et qu'il fallait les considérer comme une fraction de l'armée de Sésostris qui serait installée dans cette région, Hérodote dira : « Les Egyptiens pensent « que ces peuples sont des descendants d'une partie des troupes de Sésostris.

« Je le conjecturai aussi sur deux indices : le premier c'est qu'ils sont noirs « et qu'ils ont les cheveux crépus... » (II, 104).

Enfin, à propos des populations de l'Inde, Hérodote distingue les Indiens Padéens d'autres Indiens qu'il décrit de la façon suivante : « Ils sont tous de « la même couleur et elle approche beaucoup de celle des Ethiopiens... mais « noire comme leur peau et ressemble à celle des Ethiopiens. Ces sortes d'Indiens « sont fort éloignés des Perses ; ils habitent du côté du midi et n'ont jamais « été soumis à Darius... » (III, 101). (1) (2)

Diodore de Sicile écrit : « Les Ethiopiens disent que les Egyptiens sont « une de leurs colonies qui fut menée en Egypte par Osiris. Ils prétendent « même que ce pays n'était au commencement du monde qu'une mer, mais « que le Nil entraînant dans ses crues beaucoup de limon d'Ethiopie, l'avait « enfin comblé et en avait fait une partie du continent... Ils ajoutent que les « Egyptiens tiennent d'eux, comme de leurs auteurs et de leurs ancêtres, la « plus grande partie de leurs lois ; c'est d'eux qu'ils ont appris à honorer les « rois comme des dieux et à ensevelir leurs morts avec tant de pompe ; la « sculpture et l'écriture ont pris naissance chez les Ethiopiens... Les Ethiopiens « allèguent encore d'autres preuves de leur ancienneté sur les Egyptiens ; « mais il est inutile de les rappeler ici. » (*Histoire Universelle,* Livre 3, p. 341, traduction abbé Terrasson, Paris 1758.)

Si Egyptiens et Ethiopiens n'étaient pas de la même race noire, Diodore aurait souligné l'impossibilité de considérer les premiers comme une colonie (c'est-à-dire : une fraction) des seconds et de voir en ces derniers les ancêtres des Egyptiens.

Strabon, dans sa Géographie, mentionne l'importance des migrations de peuples dans l'histoire et, croyant que le mouvement s'était effectué en sens inverse, remarque :

« Des Egyptiens se sont établis dans l'Ethiopie et dans la Colchide. » (Livre I, chap. 3, par. 10.)

Une fois de plus c'est un Grec, pourtant chauvin, qui nous apprend que Egyptiens, Ethiopiens et Colches appartiennent à la même race, confirmant la remarque d'Hérodote sur les Colches. (1)

L'opinion de tous les écrivains de l'antiquité sur la race égyptienne est en quelque sorte résumée par Maspéro (*Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* p. 15).

---

(1) Les Colches formaient un îlot de nègres parmi des populations blanches, près de la Mer Noire ; c'est pour cela que le problème de leurs origines intriguait les savants de l'antiquité.

On peut supposer que noir est employé ici avec un sens atténué pour désigner le teint « sémite » des Egyptiens. Mais alors, la question qui vient à l'esprit est la suivante : pourquoi les Grecs ont-ils réservé, parmi tous les sémites, le terme nègre, aux seuls Egyptiens ; pourquoi ne l'ont-ils jamais appliqué aux Arabes qui sont les sémites par excellence.

Les Egyptiens avaient-ils des traits « sémitiques » si proche de ceux des autres nègres d'Afrique pour que les Grecs aient trouvé naturel de les confondre en usant exclusivement du même qualificatif ethnique (mélanos), le plus fort qui existe en grec pour caractériser un nègre. C'est la racine à laquelle on a recours, même de nos jours, chaque fois que l'on veut indiquer sans ambiguïté le type nègre.

Exemple : Mélanine : pigment qui colore la peau du nègre ;
Mélanésie : ensemble d'îles habitées par des nègres.
Etc., etc...

En réalité, les Grecs étaient très sensibles aux nuances de couleurs et les distinguaient bien là où elles existaient. A la même époque, ils désignaient les

« Au témoignage presque unanime des historiens anciens, ils appartenaient « à une race africaine », entendez : nègre, « qui, d'abord établie en Ethiopie, « sur le Nil moyen, serait descendue graduellement vers la mer en suivant le « cours du fleuve... D'autre part, la Bible affirme que Mizraïm, fils de Cham, « frère de Koush l'Ethiopien, et de Canaan, vint de Mésopotamie pour se fixer « sur les bords du Nil avec ses enfants. »

D'après la Bible, l'Egypte était peuplée par la descendance de Cham, ancêtre des Nègres. « Les fils de Cham furent les suivants : Cusch, Mitsraïm, Puth et « Canaan. Les fils de Cusch : Saba, Havila, Sabta, Raema et Sabteca... Cusch « engendra aussi Nimrod, c'est lui qui commença d'être puissant sur la terre... « Mistraïm engendra les Ludim, les Anamim, les Lehabim, les Naphtouhim, « les Patrousim, les Casluhim... Canaan engendra Sidon son premier né et « Heth... » (*Genèse*, X, 6 à 16. Trad. Louis Segond, 1948.)

Mizraïm désigne encore l'Egypte pour les Peuples du Proche-Orient, Canaan toute la côte de Palestine et Phénicie ; le Sennaar qui serait le point de départ de Nemrod vers l'Asie Occidentale désigne encore le Royaume de Nubie (voir Carte d'Afrique de Robert de Vaugondy, 1795).

Que valent ces témoignages ? Ni les uns ni les autres ne sauraient être faux car ils sont des témoignages oculaires. Hérodote peut se tromper quand il rapporte les mœurs de tel ou tel peuple, quand il fait un raisonnement plus ou moins astucieux pour expliquer un phénomène incompréhensible à son époque, mais on lui accordera au moins d'être capable de se rendre compte de la couleur de peau de gens qui habitent un pays qu'il a réellement visité. Du reste, Hérodote n'a pas été l'historien crédule qui a tout enregistré, sans contrôle : il sait faire la part des choses ; lorsqu'il rapporte une opinion qu'il ne partage pas, il a toujours soin de le souligner. C'est ainsi qu'en parlant des mœurs des Scythes et des Neures, il écrit, à propos de ces derniers :

« Il paraît que ces peuples sont des enchanteurs. En effet, s'il faut en croire « les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois « par an en loup, pour quelques jours et reprend ensuite sa première forme. « Les Scythes ont beau dire, ils ne me feront pas croire de pareils contes ; ce « n'est pas qu'ils ne les soutiennent, et même avec serment. » (IV, 105.)

Il souligne toujours avec soin la différence entre ce qu'il a vu et ce qu'on lui a rapporté. C'est ainsi qu'après sa visite au Labyrinthe en Egypte il écrit :

« Les appartements en sont doubles, il y en a quinze cents sous terre, quinze « cents au-dessus, trois mille en tout. J'ai visité les appartements d'en haut ; « je les ai parcourus ; ainsi j'en parle avec certitude et comme témoin oculaire. « Quant aux appartements souterrains, je ne sais que ce qu'on m'en a dit. Les « Egyptiens gouverneurs du Labyrinthe ne permirent point qu'on me les mon- « trât, parce qu'ils servaient, me dirent-ils, de sépulture aux crocodiles sacrés, « et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des

anciens cananéens alors fortement métissés, par le terme phénicien qui signifierait rouge et serait ainsi un ethnique.

Strabon va plus loin et tente dans sa géographie d'expliquer pourquoi les Egyptiens sont plus noirs que les Indous (la fameuse race rouge sombre des modernes).

On voit donc que les anciens distinguaient bien les nègres égyptiens et éthiopiens des sémites et des prétendues races rouges sombres.

Par conséquent, il est clair qu'aucune interprétation savante des termes ne permet ici d'échapper à la vérité en obscurcissant volontairement ce qui est limpide. En se livrant à de telles acrobaties, pour éviter d'accepter la simplicité des faits, on soulève, sans s'en rendre compte, des difficultés insurmontables.

Enfin, pour les Sémites eux-mêmes (arabes et juifs) les Egyptiens étaient des nègres.

nombre des naissances et éliminer les enfants mâles, de peur que cette minorité ethnique ne se développe et constitue un danger national qui, en période de guerre, pourrait grossir le rang des adversaires.

« Les enfants d'Israël furent féconds et se multiplièrent. Ils s'accrurent et « devinrent de plus en plus puissants. Et le pays en fut rempli. Il s'éleva sur « l'Egypte un nouveau roi qui n'avait point connu Joseph. Il dit à son peuple : « voilà les enfants d'Israël qui forment un peuple plus nombreux et plus puis- « sant que nous. Allons ! montrons-nous habiles à son égard ; empêchons qu'ils « ne s'accroissent et que s'il vient une guerre ils ne se joignent à nos ennemis « pour nous combattre et sortir ensuite du pays. Et il établit sur lui des chefs « de corvées afin de l'accabler de travaux pénibles. C'est ainsi qu'il bâtit les « villes de Pithom et de Ramsès pour servir de magasins à Pharaon. Mais plus « on l'accablait, plus il se multipliait et s'accroissait et l'on prit en aversion les « enfants d'Israël. Alors les Egyptiens réduisirent les enfants d'Israël à une « dure servitude. Ils leur rendirent la vie amère par des rudes travaux en argile « et en brique, et par tous les ouvrages des champs ; et c'est avec cruauté qu'ils « leur imposèrent toutes ces charges. » (*Exode*, chap. I, 7 - 14.)

« ... quand vous accoucherez les femmes des Hébreux et que vous les verrez « sur les sièges, si c'est un garçon, faites-le mourir ; si c'est une fille, laissez-la « vivre. » (*Exode*, 16 - 17.)

C'est ainsi que commencèrent les premières persécutions dont le peuple juif restera marqué durant toute son histoire (pogroms). La minorité juive vivra désormais repliée sur elle-même, elle deviendra messianique par la souffrance et l'humiliation. Un tel terrain moral fait de misère et d'espoir était favorable à l'éclosion ou au développement du sentiment religieux. Les circonstances étaient d'autant plus favorables que ce peuple de bergers, sans industrie, sans organisation sociale (la seule cellule sociale étant la famille patriarcale) armé tout au plus de bâtons, ne pouvait envisager aucune réaction positive devant la supériorité technique du peuple égyptien.

C'est dans ces circonstances qu'apparaîtra Moïse, le premier Prophète juif, qui en élaborant l'histoire du peuple hébreu depuis ses origines, nous la présentera, rétrospectivement, sous un angle religieux. C'est ainsi qu'il fera dire à Abraham tant de choses que celui-ci ne pouvait prévoir, tel que le séjour de 400 ans en Egypte, etc., etc...

Moïse vivait à l'époque de Tell-el-Amarna où Aménophès IV (Ikhnaton, vers 1400) tenta de rénover le Monothéisme égyptien primitif, qui s'estompait sous l'appareil sacerdotal et la corruption des prêtres.

Ikhnaton semble avoir tenté d'appuyer le centralisme politique dans l'immense empire qui venait d'être conquis, sur un centralisme religieux : l'empire avait besoin d'une religion universelle.

Moïse aurait été touché par cette réforme religieuse. Il s'est fait, à partir de ce moment, le champion du Monothéisme dans le milieu juif.

Le monothéisme, dans toute son abstraction, existait déjà en Egypte qui, elle-même, l'avait emprunté au Soudan Méroïtique, Ethiopie des Anciens :

« Bien que Dieu Suprême saisi selon la plus pure des visions monothéiste « sous les traits du "... seul générateur dans le ciel et sur la terre et qui n'est « point engendré... seul Dieu vivant en vérité... Celui qui s'engendre lui-même... « qui existe depuis le commencement... a tout fait et n'a point été fait...", « Amon, au nom signifiant mystère, adoration, se trouve un jour flanqué, doublé

« de Râ, le Soleil, ou converti en Osiris ou Horus. » (D. P. de Pédrals, *Archéologie de l'Afrique Noire*, Payot, 1950, p. 37.)

Dans l'atmosphère d'insécurité où se trouvait le peuple juif en Egypte, un Dieu prometteur de lendemains sûrs était le soutien moral irremplaçable. Ainsi, après les réticences du début, ce peuple qui ne semblait pas avoir connu le monothéisme jusque-là, contrairement à l'opinion de ceux qui veulent en faire son inventeur, le portera néanmoins à un degré de développement assez considérable.

A l'aide de la foi, Moïse conduira le peuple hébreu hors d'Egypte. Celui-ci se serait lassé très vite de ce culte et ne serait revenu que progressivement au monothéisme. (Veau d'or d'Aaron au pied du Sinaï.)

Entrés en Egypte au nombre de 70 bergers organisés en 12 familles patriarcales, nomades sans industrie, sans culture, le peuple juif en sort 400 ans plus tard, au nombre de 600.000 après y avoir puisé tous les éléments de sa tradition future et, en particulier, le monothéisme.

Si le peuple égyptien a tant fait souffrir le peuple juif comme le dit la Bible, et si le peuple égyptien est un peuple de nègres descendant de Kam comme le dit la même Bible, on ne peut plus ignorer en dépit de la légende de Noé ivre les causes historiques de la malédiction de Cham issue de la littérature juive entièrement postérieure à cette période de persécution.

Aussi Moïse dans la *Genèse* attribuera à l'Eternel s'adressant à Abraham en songe, les paroles suivantes :

« Sache que tes descendants seront étrangers dans un pays qui ne sera « point à eux ; ils y seront asservis et on les opprimera pendant 400 ans (1). « Mais je jugerai la nation à laquelle ils seront asservis et ils sortiront ensuite « avec de grandes richesses. » (*Gen.*, XV, 13.)

Nous sommes ici à l'origine historique de la malédiction de Kam.

Ce n'est pas par hasard que la malédiction de Cham, père de Mizraïm, Pout, Kusch et Canaan, ne porte que sur Canaan habitant du pays que les Juifs ont convoité durant toute leur histoire.

D'où viendrait ce nom de Cham, où Moïse l'aurait-il puisé ? En Egypte même où il est né, a grandi et vieilli jusqu'à l'Exode. En effet, nous savons que les Egyptiens appelaient leur pays *Kemit* qui veut dire : noir, en langue égyptienne. L'interprétation selon laquelle « Kemit » désignerait la terre noire d'Egypte, et non le noir tout court et, par extension la race noire et le pays des Noirs, découle d'une imagination gratuite d'esprits qui sont conscients de ce qu'impliquerait une interprétation exacte de ce terme. Aussi est-il naturel de retrouver en hébreux : « Kam = chaleur, noir, brûlé ». (2)

Dès lors, toutes les contradictions apparentes s'estompent et la logique des faits apparaît dans toute sa nudité. Les habitants de l'Egypte symbolisés par leur couleur noire, Kemit = Cham de la Bible, seront maudits dans la littérature du peuple qu'ils ont opprimé. Nous voyons donc que cette malédiction biblique de la descendance de Cham a une tout autre origine que celle qu'on

---

(1) Si la version biblique est tant soit peu exacte, comment le peuple juif pourrait-il être exempt de sang nègre ? Pendant 400 ans il serait passé de 70 individus à 600.000 environ au sein d'une nation nègre qui l'a dominé pendant cette période. Si les caractères négroïdes des Juifs sont moins accusés aujourd'hui, cela est dû, vraisemblablement, à leur mélange avec des éléments européens, depuis leur dispersion. On est presque certain actuellement que Moïse était Egyptien, donc Nègre. Cf. Moïse et le monothéisme de Freud.

(2) Pédrals, citant Morié, p. 27, dans son livre « Archéologie de l'Afrique Noire », Payot, Paris 1950.

lui donne aujourd'hui ostensiblement et sans le moindre fondement historique. Ce que l'on n'arrive pas à comprendre, au contraire, c'est comment on a pu faire de Kemit = Chamite, noir, ébène, etc. (en égyptien même) une race blanche. Nous voyons donc que, suivant les besoins de la cause, Cham est maudit, noirci, et devient l'ancêtre des Nègres. C'est le cas chaque fois que l'on parle de relations sociales contemporaines.

Mais il est blanchi chaque fois que l'on cherche l'origine de la civilisation parce qu'on le trouvera là habitant le premier pays civilisé du monde. C'est alors qu'on imagine la notion de chamites orientaux et occidentaux qui n'est autre chose qu'une invention commode, pour enlever aux nègres le bénéfice moral de la civilisation égyptienne et des autres civilisations africaines, comme nous le verrons. La figure 2 permet de saisir le caractère tendancieux de ces théories.

On est incapable de faire correspondre à la notion de Chamite telle qu'on peut s'efforcer de la comprendre dans les manuels officiels, la moindre réalité historique, géographique, linguistique ou ethnique. (1) Aucun spécialiste n'est capable de définir le berceau primitif des Chamites (scientifiquement parlant), la langue qu'ils parlaient, le chemin qu'ils ont suivi, les pays où ils se seraient installés, la forme de civilisation qu'ils auraient laissée. Tous les spécialistes sont d'accord au contraire pour reconnaître que ce terme ne correspond à rien de sérieux, cependant aucun ne cesse de s'en servir comme une sorte de clé passe-partout, pour expliquer le moindre phénomène de civilisation en Afrique Noire.

(1) A propos du sens ethnique de Kem, voir la suite de ce développement : partie linguistique, p.

CHAPITRE II

NAISSANCE DU MYTHE DU NEGRE

L'Egypte avait déjà, depuis un siècle, perdu son indépendance au moment où Hérodote la visita. Conquise par les Perses en 525 elle ne cessa plus dès lors d'être dominée par les étrangers : après les Perses, ce furent les Macédoniens avec Alexandre, les Romains avec Jules César (— 50), les Arabes au VIIe siècle, les Turcs au XVIe siècle, les Français avec Napoléon, puis les Anglais à la fin du XIXe siècle.

Berceau de la civilisation pendant 10.000 ans au moment où le reste du monde est plongé dans la barbarie, l'Egypte détruite par toutes ces occupations successives ne jouera plus aucun rôle sur le plan politique, mais n'en continuera pas moins pendant longtemps encore à initier les jeunes peuples méditerranéens (Grecs et Romains, entre autres) aux lumières de la civilisation. Elle restera pendant toute l'antiquité la terre classique où les peuples méditerranéens viendront en pèlerinage pour s'abreuver aux sources des connaissances scientifiques, religieuses, morales, sociales, etc., les plus anciennes que les hommes aient acquises.

C'est ainsi que sur tout le pourtour de la Méditerranée se sont édifiées successivement de nouvelles civilisations qui, bénéficiant d'apports multiples favorisés par la configuration géographique de la Méditerranée — véritable carrefour, le mieux situé du monde — ont évolué surtout vers un développement matérialiste et technique, évolution à l'origine de laquelle il faut situer le génie matérialiste des Indo-Européens : Grecs, Romains.

Le souffle païen qui animait cette civilisation gréco-romaine s'épuisa vers le

IVe siècle ; deux nouveaux facteurs, le Christianisme et les invasions barbares vont interférer sur le terrain déjà vieux de l'Europe Occidentale pour donner naissance à une civilisation nouvelle, celle-là même qui, aujourd'hui, à son tour manifeste des symptômes d'épuisement. Cette dernière civilisation qui a hérité de tous les progrès techniques de l'humanité, grâce à des contacts ininterrompus entre les peuples, se trouvait déjà suffisamment équipée techniquement au XVe siècle pour se lancer à la découverte et à la conquête du monde.

C'est ainsi que dès le XVe siècle les Portugais abordaient l'Afrique par l'Océan Atlantique ; ils établirent les premiers contacts modernes désormais ininterrompus avec l'Occident.

Qu'ont-ils alors trouvé à cette autre extrémité de l'Afrique ? Quelles étaient les populations rencontrées ; étaient-elles là de toute antiquité ou venaient-elles d'immigrer ? Quel était leur niveau culturel, le degré de leur organisation sociale et politique, en un mot, leur état de civilisation ? Quelle impression pouvaient-ils garder de ces populations ? Quelle idée pouvaient-ils se faire de leurs capacités intellectuelles et de leurs aptitudes techniques ? Quelle sera la nature des rapports sociaux qui vont désormais exister entre l'Europe et l'Afrique ? Dans quel sens ceux-ci ont-ils évolué constamment ?

La réponse à ces différentes questions donnera l'explication totale de la légende actuelle du nègre primitif.

Pour répondre à ces différentes questions, il est indispensable de se reporter à l'Egypte au moment où elle tombe sous le joug des étrangers.

La répartition des Nègres sur le continent africain aurait connu deux phases principales.

On admet communément qu'aux environs de — 7000 le desséchement du Sahara était achevé. L'Afrique Equatoriale était encore probablement une zone de forêts trop denses pour attirer les hommes. Aussi les derniers nègres qui vivaient au Sahara l'auraient quitté pour émigrer vers le Haut-Nil, à l'exception, peut-être, de quelques îlots égarés sur le reste du continent, soit parce qu'ils ont émigré vers le sud, soit parce qu'ils sont montés vers le nord. (1) Peut-être les premiers trouvèrent-ils dans le Haut-Nil une population nègre autochtone. Quoi qu'il en soit c'est de l'adaptation progressive aux nouvelles conditions de vie que la nature a assignées à ces différentes populations nègres, que naîtra le plus ancien phénomène de civilisation que la terre ait connue. Cette civilisation, dite égyptienne à notre époque, se développera longtemps dans son berceau primitif, puis descendra lentement le long de la vallée du Nil pour s'irradier autour du bassin de la Méditerranée. Ce cycle de civilisation, le plus long

(1) Ce que l'on trouve au Sahara montre qu'il était habité par des Nègres... « Des corps féminins stéatopyges comme disent les ethnologues ou, pour parler « avec Jean Temporal, "ayant les parties de derrière fort pleines et moufflètes"... ». (Th. Monod : « Méharées, exploration au vrai Sahara. » Ed. "Je sers", Paris, 1937, p. 108.)

.. ..

de l'histoire, aurait duré 10.000 ans, sage moyenne entre la chronologie longue (Hérodote, Manéthon, d'après les données des prêtres égyptiens, situent l'origine à — 17000) et la chronologie courte des Modernes qui sont obligés d'admettre que, en — 4245 les Egyptiens avaient inventé le calendrier, ce qui suppose des millénaires de développement avant d'arriver à de telles spéculations.

On comprend aisément que, pendant cette longue période, les Nègres aient pu de nouveau essaimer progressivement vers l'intérieur du continent, constituer des noyaux qui deviendront des centres de civilisation continentale étudiés au chapitre V.

Ces civilisations africaines seront de plus en plus coupées du reste du monde ; elles tendront à vivre en vase clos, par suite de l'énorme distance qui les sépare des voies d'accès à la Méditerranée. Quand l'Egypte aura perdu son indépendance, leur isolement sera complet.

Désormais coupés de la mère-patrie envahie par l'étranger, repliés sur eux-mêmes dans un cadre géographique exigeant un moindre effort d'adaptation, bénéficiant de conditions économiques favorables, les Nègres s'orienteront vers le développement de leur organisation sociale, politique et morale, plutôt que vers une recherche scientifique spéculative que le milieu, non seulement ne justifiait pas, mais rendait impossible. Autant l'adaptation dans l'étroite vallée fertile du Nil exigeait une technique savante d'irrigation et de digues, de calculs précis pour prévoir les crues du Nil et en déduire les conséquences économiques et sociales, autant il était nécessaire matériellement d'inventer la géométrie pour délimiter les propriétés après les crues du Nil qui en effaçaient les limites, et départager ainsi les cohabitants, autant le terrain en longues bandes plates exigeait la transformation de la houe paléonigritique en charrue, tirée d'abord par des hommes, puis par des animaux, autant tout cela était indispensable pour l'existence matérielle du Nègre dans la Vallée du Nil, autant aussi, tout cela devenait superflu dans les nouvelles conditions de vie, à l'intérieur du continent.

L'histoire ayant rompu son ancien équilibre avec le milieu, le Nègre a trouvé un nouvel équilibre, différant du premier par l'absence de la technique qui n'était plus d'une importance vitale contrairement à l'organisation sociale, politique et morale.

Les ressources économiques étant assurées par des moyens qui n'exigent pas d'inventions perpétuelles, le Nègre se désintéressa progressivement du progrès matériel.

C'est sous ce nouvel état de civilisation que la rencontre se fera avec l'Europe. Au XVe siècle, quand les premiers marins commerçants portugais, hollandais, anglais, français, danois, brandebourgeois commencèrent à établir des comptoirs sur la côte occidentale d'Afrique, l'organisation politique des Etats Africains était égale — et souvent supérieure — à celle de leurs propres Etats respectifs. Les monarchies étaient déjà constitutionnelles avec un Conseil du peuple où les différentes couches sociales étaient représentées et le roi nègre — contrairement à la légende — n'était pas, et n'a jamais été un despote, aux pouvoirs illimités. Par endroits, il était investi par le peuple, par l'intermédiaire d'un premier Ministre représentant des hommes libres. Il avait pour mission de servir sagement le peuple et son autorité était fonction de son respect pour la Constitution ainsi établie (Cf. chap. V et *Constitution du Cayor*, p. 352).

L'ordre social et moral était au même niveau de perfection. Nulle part, il ne régnait de mentalité prélogique au sens où l'entendit Lévy-Bruhl, et il n'est pas besoin de réfuter ici une thèse que son auteur a reniée avant sa mort... Par contre, pour toutes les raisons déjà indiquées, le développement technique était moins accentué qu'en Europe. Le Nègre, bien qu'il eût été le premier à découvrir le fer, n'avait pas construit de canon ; le secret de la poudre n'était connu que des prêtres égyptiens, qui ne l'utilisaient qu'à des usages religieux au cours des Mystères d'Osiris (cf. *Recherches sur les Egyptiens et les Chinois*, par M. de Paw).

L'Afrique était donc très vulnérable du point de vue technique. Elle devenait une proie tentante, irrésistible pour l'Occident pourvu d'armes à feu et de marines au long cours.

L'essor économique de l'Europe de la Renaissance poussa donc à la conquête de l'Afrique qui se fit rapidement. On passa du stade des comptoirs côtiers à celui de l'annexion par ententes occidentales internationales suivie d'une conquête intérieure par les armes, dite « pacification ».

C'est au début de cette période que l'Amérique fut découverte par Christophe Colomb et que le trop-plein du vieux continent se déversa sur le nouveau. La mise en valeur des terres vierges nécessita une main-d'œuvre à bon marché. L'Afrique sans défense apparut alors comme le réservoir humain tout indiqué où il fallait puiser une telle main-d'œuvre avec le minimum de frais et de risques. La traite moderne des esclaves nègres devint alors une nécessité économique avant l'apparition de la machine. Elle durera jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Un tel renversement des rôles, issu des nouveaux rapports techniques, a entraîné sur le plan social, des relations de maître à esclave entre le Blanc et le Nègre. Déjà au moyen âge le souvenir d'une Egypte nègre ayant civilisé la terre, s'était estompé par suite de l'oubli de la tradition antique cachée dans les bibliothèques ou ensevelie sous les ruines. Elle s'estompera davantage encore au cours de ces quatre siècles d'esclavage.

Imbus de leur récente supériorité technique, les Européens avaient, à priori, un mépris pour tout le monde nègre dont ils ne daignaient toucher que les richesses. L'ignorance de l'histoire antique des nègres, les différences de mœurs et de coutumes, les préjugés ethniques entre deux races qui croient s'affronter pour la première fois, jointes aux nécessités économiques d'exploitation, tant de facteurs prédisposaient l'esprit de l'Européen à fausser complètement la personnalité morale du nègre et ses aptitudes intellectuelles.

« Nègre » devient désormais synonyme d'être primitif, inférieur, doué d'une « mentalité pré-logique ». Et comme l'être humain est toujours soucieux de justifier sa conduite, on ira même plus loin ; le souci de légitimer la colonisation et la traite des esclaves — autrement dit, la condition sociale du nègre dans le monde moderne — engendrera toute une littérature descriptive des prétendus caractères inférieurs du nègre. L'esprit de plusieurs générations européennes sera ainsi progressivement faussé. L'opinion occidentale se cristallisera et admettra instinctivement comme une vérité révélée que Nègre = Humanité inférieure. (1)

---

(1) « Nègre, négresse (latin niger : noir), homme, femme à peau noire. C'est « le nom donné spécialement aux habitants de certaines contrées d'Afrique... qui « forment une race d'hommes noirs inférieure en intelligence à la race blanche « dite race caucasienne. » (Nouveau Dictionnaire illustré Larousse, 1905, p. 516).

Comble de cynisme : on présentera la colonisation comme un devoir d'humanité, en invoquant la mission civilisatrice de l'Occident auquel incombe la charge d'élever l'Africain au niveau des autres hommes. Désormais le capitalisme est à l'aise. Il pourra exercer les plus féroces exploitations à l'abri de prétextes moraux.

Tout au plus reconnaîtra-t-on au nègre des dons artistiques liés à sa sensibilité d'animal inférieur. Telle est l'opinion du Français Gobineau, précurseur de la philosophie des nazis qui, dans son livre célèbre *De l'inégalité des races humaines*, décrète que le sens de l'art est inséparable du sang des nègres ; mais il réduit l'art à une manifestation inférieure de la nature humaine : en particulier le sens du rythme est lié aux aptitudes émotionnelles du nègre.

Un tel climat d'aliénation a fini par agir profondément sur la personnalité du nègre, en particulier du nègre instruit qui a eu l'occasion de prendre conscience de l'idée que le reste du monde se fait de lui et de son peuple. Il arrive très souvent que le nègre intellectuel perde confiance en ses propres possibilités et en celles de sa race à un point tel que, malgré la valeur des démonstrations exposées au cours de cette étude, il ne sera pas étonnant que certains d'entre nous, après en avoir pris connaissance, éprouvent encore du mal à admettre que nous ayons vraiment assumé le premier rôle civilisateur du monde.

Il est fréquent que des nègres d'une haute intellectualité restent victimes de cette aliénation au point de chercher de bonne foi à codifier ces idées nazies d'une prétendue dualité du Nègre sensible et émotif, créateur d'art, et du Blanc fait surtout de rationalité (1). C'est ainsi que s'exprime de bonne foi un poète nègre africain dans un vers d'une admirable beauté : « L'émotion est nègre et la raison hellène ». (Léopold Sédar Senghor.)

Ainsi s'est créée, peu à peu, une littérature nègre de « complémentarité », se voulant enfantine, puérile, bon enfant, passive, résignée, pleurnicharde. C'est ainsi que l'ensemble des créations artistiques nègres actuelles fort appréciées

(1) « Si l'on admet, avec les Grecs et les juges les plus compétents en cette matière que l'exaltation et l'enthousiasme sont la vie du génie des arts, que ce génie même, lorsqu'il est complet, confine à la folie, ce ne sera dans aucun sentiment organisateur et sage de notre nature que nous irons en chercher la cause créatrice, mais bien au fond des soulèvements des sens, dans ces ambitieuses poussées qui les portent à marier l'esprit et les apparences, afin d'en tirer quelque chose qui plaise mieux que la réalité... Dès lors se présente cette conclusion toute rigoureuse, que la source d'où les arts ont jailli est étrangère aux instincts civilisateurs. Elle est cachée dans le sang des Noirs... C'est, dira-t-on, une bien belle couronne que je pose sur la tête difforme du nègre, et un bien grand honneur à lui faire que de grouper autour de lui le chœur harmonieux des muses. L'honneur n'est pas si grand. Je n'ai pas dit que toutes les Piérides fussent là réunies, il y manque les plus nobles, celles qui s'appuient sur la réflexion, celles qui veulent la beauté préférablement à la passion... Qu'on lui traduise les vers de l'Odyssée, et notamment la rencontre d'Ulysse avec Nausicaa, le sublime de l'inspiration réfléchie : il dormira. Il faut que chez tous les êtres, pour que la sympathie éclate, qu'au préalable l'intelligence ait compris, et là est le difficile avec le nègre... La sensitivité artistique de cet être, en elle-même puissante au-delà de toute expression, restera donc nécessairement bornée aux plus misérables emplois... Aussi parmi tous les arts que la créature mélanienne préfère, la musique tient la première place, en tant qu'elle caresse son oreille par une succession de sons, et qu'elle ne demande rien à la partie pensante de son cerveau. Le nègre l'aime beaucoup, il en jouit avec excès ; pourtant, combien il reste étranger à ces conventions délicates par lesquelles l'imagination européenne a appris à ennoblir les sensations !

« Dans l'air charmant de Paolino du "Mariage secret" :

Pria che spunti in ciel l'aurora, etc...

« la sensualité du blanc éclairé, dirigée par la science et la réflexion, va, dès les premières mesures, se faire, comme on dit, un tableau. (Suit le tableau.) Rêve délicieux ! Les sens y soulèvent doucement l'esprit et le bercent dans les sphères idéales où le goût et la mémoire lui offrent la part la plus exquise de son plaisir. Le nègre ne voit rien de tout cela. Il n'en saisit pas la moindre part ;

par les Occidentaux, n'en constitue pas moins un miroir où ces derniers peuvent contempler avec fierté, tout en se laissant aller à une sensibilité paternaliste, ce qu'ils croient être leur supériorité. Les réactions seraient tout autres si les mêmes juges étaient en présence d'une œuvre nègre parfaitement réussie mais qui, sortant de ce cadre en rompant avec les réflexes de subordination, et les complexes d'infériorité, se placerait naturellement sur un plan d'égalité. Une telle œuvre risquerait fort bien d'apparaître comme prétentieuse et pour le moins exaspérante, intolérable pour certains.

Le souvenir de l'esclavage récent dont la race nègre a été l'objet, savamment entretenu dans la mémoire des hommes et en particulier dans celle des nègres, affecte souvent la conscience de ces derniers d'une manière négative. A partir de cet esclavage récent on s'est efforcé de construire, en dépit de toute vérité historique évidemment, la légende selon laquelle le nègre a toujours été réduit en esclavage par les races blanches supérieures avec lesquelles il a vécu, où que ce soit, ce qui permet de justifier aisément la présence de nègres en Egypte ou en Mésopotamie, ou en Arabie, dès la plus haute antiquité, en décrétant qu'ils étaient des esclaves. Bien qu'une telle affirmation ne soit qu'un dogme, destiné à falsifier l'histoire et dont la fausseté n'échappe pas à ceux qui l'avancent, elle n'en contribue pas moins à aliéner la conscience nègre. C'est ainsi qu'un autre grand poète nègre, le plus grand peut-être de notre temps, Aimé Césaire (*Soleil, Cou Coupé*, p. 66) écrit dans un poème intitulé :

DEPUIS AKKAD, DEPUIS ELAM, DEPUIS SUMER

Maître des trois chemins tu as en face de toi un homme qui a beaucoup marché.
Maître des trois chemins, tu as en face de toi un homme qui a marché sur les mains, marché sur les pieds, marché sur le ventre, marché sur le cul
Depuis Elam, depuis Akkad, depuis Sumer.

Ailleurs il écrit :

« *Ceux qui n'ont inventé ni la poudre, ni la boussole,*
« *Ceux qui n'ont jamais su dompter ni la vapeur, ni l'électricité,*
« *Ceux qui n'ont exploré ni la mer, ni le ciel...* » (1)

.....

« et cependant, qu'on réussisse à éveiller ses instincts : l'enthousiasme, l'émotion « seront bien autrement intenses que notre ravissement contenu et notre satisfac« tion d'honnêtes gens.

« Il me semble voir un Bambara assistant à l'exécution d'un des airs qui lui « plaisent. Son visage s'enflamme, ses yeux brillent. Il rit, et sa large bouche « montre, étincelantes au milieu de sa face ténébreuse, ses dents blanches et « aiguës. La jouissance vient... Des sons inarticulés font effort pour sortir de sa « gorge, que comprime la passion ; de grosses larmes roulent sur ses joues proémi« nentes ; encore un moment, il va crier : la musique cesse, il est accablé de « fatigue.

« Dans nos habitudes raffinées, nous nous sommes fait de l'art quelque chose « de si intimement lié avec ce que les méditations de l'esprit et les suggestions « de la science ont de plus sublime, que ce n'est que par abstraction, et avec un « certain effort, que nous pouvons en étendre la notion jusqu'à la danse. Pour le « nègre, au contraire, la danse est, avec la musique, l'objet de la plus irrésistible « passion. C'est parce que la sensualité est pour presque tout sinon tout, dans « la danse...

« Ainsi le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle « il n'y a pas d'art possible ; et, d'autre part, l'absence des aptitudes intellec« tuelles le rend complètement impropre à la culture de l'art, même à l'appréciation « de ce que cette noble application de l'intelligence des humains peut produire « d'élevé. Pour mettre ses facultés en valeur, il faut qu'il s'allie avec une race « différemment douée...

« Le génie artistique, également étranger aux trois grands types, n'a surgi « qu'à la suite de l'hymen des blancs avec les noirs. »

(Comte de Gobineau : « Essai sur l'inégalité des races humaines », livre II, chap. VII, 1re édition 1853-55.)

(1) Cette citation n'atténue en rien la profonde admiration que j'ai pour l'auteur.

Au cours de telles transformations des rapports du nègre avec le reste du monde, il devenait, chaque jour, de plus en plus difficile et même inadmissible, pour ceux qui ignoraient sa grandeur passée — et pour les nègres eux-mêmes — que ceux-ci aient pu être à l'origine de la première civilisation qui se soit épanouie sur la terre et à laquelle l'humanité doit l'essentiel de son progrès.

Désormais, quand bien même les preuves s'amoncelleront aux yeux des spécialistes, ils ne les verront plus qu'à travers des œillères et les interpréteront toujours faussement. Ils échafauderont les théories les plus invraisemblables, n'importe quelle invraisemblance leur paraissant plus logique que la vérité contenue dans le plus important document historique attestant le premier rôle civilisateur des nègres. Avant d'aborder l'examen des contradictions qui ont cours à l'époque moderne et qui sont issues de tentatives dont le but est de prouver à tout prix que les Egyptiens étaient de race blanche, signalons quel fut l'étonnement d'un savant de bonne foi, Volney, qui, après être imbu de tous les préjugés dont nous venons de parler à l'égard du nègre, s'étant rendu en Egypte entre 1783 et 1785 — c'est-à-dire en pleine période d'esclavage nègre — fit les constatations suivantes sur la race égyptienne, celle-là même d'où étaient issus les Pharaons : les Coptes.

« ... tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse ; « en un mot, un vrai visage de Mulâtre. J'étais tenté de l'attribuer au climat, « lorsque ayant été visiter le Sphinx, son aspect me donna le mot de l'énigme. « En voyant cette tête caractérisée Nègre dans tous ses traits, je me rappelai ce « passage remarquable d'Hérodote, où il dit : *Pour moi, j'estime que les « Colches sont une colonie des Egyptiens, parce que, comme eux, ils ont la « peau noire et les cheveux crépus :* c'est-à-dire que les anciens Egyptiens « étaient de vrais Nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique ; et dès « lors, on explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siècles à celui « des Romains et des Grecs, a dû perdre l'intensité de sa première couleur, en « conservant cependant l'empreinte de son moule originel. On peut même don- « ner à cette observation une étendue très générale et poser en principe, que « la physionomie est une sorte de monument propre, en bien des cas, à cons- « tater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples... »

Volney, après avoir illustré cette proposition en citant le cas des Normands qui, 900 ans après la conquête de la Normandie, ressemblent encore aux Danois, ajoute :

« Mais en revenant à l'Egypte, le fait qu'elle rend à l'histoire, offre bien « des réflexions à la philosophie. Quel sujet de méditation, de voir la barbarie « et l'ignorance actuelle des Coptes, issus de l'alliance du génie profond des « Egyptiens, et de l'esprit brillant des Grecs, de penser que cette race d'hommes « noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de nos mépris, est celle-là même « à qui nous devons nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'usage de la parole ; « d'imaginer enfin, que c'est au milieu des peuples qui se disent les plus amis « de la liberté et de l'humanité, que l'on a sanctionné le plus barbare des « esclavages et mis en problème si les hommes noirs ont une intelligence de « l'espèce de celle des hommes blancs ! » (*Voyages en Syrie et en Egypte*, par M. C.-F. Volney, Paris 1787. Tome I, p. 74 à 77.)

Les Théologien du Moyen-Age discutaient l

du fait de savoir si les femmes avaient bien une âme. Et les royalistes parlaient bien de "sang royal", "sang noble", "sang bleu" ! (Ils en parlent d'ailleurs toujours) — Le réflexe Maître-Esclave est un fait social dont le racisme n'est qu'un cas particulier, une application parmi les autres

CHAPITRE III

FALSIFICATION MODERNE DE L'HISTOIRE

On ne saurait mieux que Volney poser le problème de la plus monstrueuse falsification de l'histoire de l'humanité par les historiens modernes. On ne saurait, plus que lui, rendre justice à la race nègre en lui reconnaissant le rôle du plus ancien guide de l'humanité dans la voie de la civilisation au sens plein de ce mot. Les conclusions de Volney auraient dû rendre impossible l'invention ultérieure d'une hypothétique race blanche pharaonique qui aurait importé d'Asie la civilisation égyptienne au début de la période historique. En effet, une telle hypothèse s'accorde mal avec la réalité de ce Sphinx à tête de nègre, et image du Pharaon, qui s'impose aux regards de tous, et qu'on peut difficilement détruire comme document non typique, ou reléguer dans les réserves d'un musée pour le soustraire aux méditations dangereuses de ceux qui seraient susceptibles d'accepter l'évidence des faits.

Après Volney, un autre voyageur, Rienzi, au début du XIXe siècle, aboutit, à propos de la même race égyptienne, à des conclusions qui rejoignent à peu près celles de Volney.

« Il est vrai que dans les temps de la plus haute antiquité, la race rouge-
« sombre hindoue et égyptienne a dominé, par la civilisation, les races jaune
« et noire, et même la race blanche, c'est-à-dire notre race habitant à cette
« époque l'Asie Occidentale, race alors plus ou moins sauvage et quelquefois
« tatouée, ainsi que je l'ai vue représentée sur le tombeau de Ousiréï Ier dans
« la vallée de Biban-el-Molouk à Thèbes, la ville des dieux. » (*L'Océanie,* coll. l'Univers. Tome I, 1836.)

Nous verrons qu'en fait de race rouge-sombre il s'agit tout simplement d'un sous-groupe de la race nègre représentée sur les monuments du temps. Dans la réalité, il n'existe pas de race rouge-sombre ; il n'existe, en fait, que trois races nettement tranchées : la blanche, la noire, la jaune, et les prétendues races intermédiaires résulteraient uniquement du croisement des premières. (1)

La figure n° 3 montre que la couleur dite rouge sombre des Egyptiens n'est autre que la couleur naturelle du nègre.

Si Rienzi parle de race rouge-sombre, au lieu de race noire c'est qu'il lui était impossible de se dégager totalement des préjugés de son temps. Quoi qu'il en soit, la constatation qu'il fait de l'état de la race blanche, alors sauvage et tatouée, au moment où les races « rouge-sombre » étaient déjà civilisées, aurait dû rendre impossible toute tentative d'expliquer par la première l'origine de la civilisation égyptienne. Champollion s'étendra davantage, avec humiliation, sur cet état arriéré de la race blanche au temps où la civilisation égyptienne était déjà plusieurs fois millénaire.

En 1799, Bonaparte entreprend la campagne d'Egypte. Les hiéroglyphes sont déchiffrés en 1822 par Champollion-le-Jeune, qui mourut en 1832, laissant comme « carte de visite » une grammaire égyptienne et une série de lettres adressées à son frère Champollion-Figeac, pendant son voyage en Egypte (1828-1829). Ces lettres furent publiées en 1833 par Champollion-Figeac. Désormais le mur hiéroglyphique s'écroule, dévoilant, jusque dans ses moindres détails, des richesses surprenantes.

Les égyptologues furent pétrifiés d'admiration devant le passé de grandeur et de perfection qu'ils découvrirent alors et que, peu à peu, ils reconnaissent comme étant celui de la plus ancienne civilisation qui a engendré toutes les autres.

L'impérialisme aidant, il devenait de plus en plus « inadmissible » de continuer à accepter la thèse jusqu'alors évidente d'une Egypte nègre.

La naissance de l'Egyptologie sera donc caractérisée par la nécessité de détruire à tout prix et dans tous les esprits, le souvenir d'une Egypte nègre, de la façon la plus complète. Désormais le dénominateur commun de toutes les

---

(1) La race jaune serait elle-même le résultat d'un croisement de noirs et de blancs à une époque très ancienne de l'histoire de l'humanité. Les jaunes ont, en effet, la pigmentation des métis, tant et si bien qu'une analyse biochimique comparative ne pourrait révéler une grande différence de quantité de mélanine.

L'étude systématique des groupes sanguins des métis n'a pas été faite jusqu'ici ; elle aurait permis une comparaison intéressante avec ceux des jaunes.

Les traits ethniques des jaunes : lèvres, nez, prognathisme, sont ceux d'un métis. Leur faciès (pommettes saillantes, paupières bouffies, pli mongolique, yeux obliques, dépression de la racine du nez) pourrait n'être que le résultat de l'effet millénaire d'un climat à vents froids sur la figure.

La crispation du visage sous l'effet du vent suffirait à expliquer les pommettes saillantes et les paupières bouffies qui constituent deux traits ethniques corrélatifs.

Le vent qui frappe la figure par un temps froid ne peut s'échapper par le coin de l'œil que suivant une résultante oblique ascendante, par suite de l'échauffement des molécules d'air. Cette force mécanique produirait à la longue une déformation de l'œil dans le même sens. Une telle action du climat serait encore plus profonde sur un organisme jeune comme celui des enfants. Cette explication suppose évidemment l'hérédité des qualités acquises.

On sait, d'autre part, que ces traits dits mongoliques s'altèrent, du Nord au Sud de l'Asie, suivant en quelque sorte une courbe climatique.

On constate que, partout où il y a des Jaunes, on retrouve encore des îlots de Noirs et de Blancs qui semblent être les éléments constitutifs résiduels de la race. C'est le cas dans toute l'Asie du Sud-Est : les Moïs dans les montagnes du Viet-Nam où l'on trouve d'ailleurs curieusement les noms de Kha, de Thaï et Cham ; les Négritos et Aïnous au Japon, etc...

Un proverbe japonais dit : « pour qu'un Samouraï soit brave il faut qu'il ait un peu de sang noir ». « D'après les chroniqueurs chinois, un empire nègre existait au sud de la Chine, à l'aube de l'histoire de ce pays. »

Proto-Aryen+Prot-Dravidien+froid = jaune ?

thèses des égyptologues, leur parenté intime, leur affinité profonde se résumeront à une tentative désespérée de réfuter la thèse d'une Egypte nègre. Presque tous les égyptologues posent, à priori, la fausseté de la thèse de l'Egypte nègre. Toutes ces tentatives de réfutation revêtent la forme d'exposé suivante :

Ne pouvant trouver aucune contradiction dans les témoignages formels des Anciens par une confrontation objective avec toute la réalité égyptienne, et par conséquent ne pouvant pas les réfuter, on les passe sous silence ou on les rejette dogmatiquement avec indignation, en regrettant que des gens normaux comme l'étaient les Anciens, aient pu s'égarer à ce point et créer ainsi tant de difficultés et de problèmes délicats aux spécialistes modernes.

Après quoi on s'efforce vainement de trouver à la civilisation égyptienne une origine blanche : on se lance alors dans des interprétations subjectives des faits et des documents historiques. On finit par s'embourber dans ses propres contradictions, on glisse alors sur les difficultés du problème après tant d'acrobaties intellectuelles aussi savantes que gratuites, en répétant le dogme initial, estimant avoir ainsi démontré aux yeux de tous les gens honnêtes l'origine blanche de la civilisation égyptienne.

C'est l'ensemble de ces thèses que je me propose d'exposer successivement, mais par souci d'objectivité, je me vois obligé d'exposer entièrement chaque point de vue, de façon à être honnête vis-à-vis de l'auteur et à permettre de prendre directement connaissance des contradictions et autres faits que je pourrais signaler.

Commençons par la plus ancienne de ces thèses, celle de Champollion-le-Jeune exposée dans la treizième lettre adressée à son frère. Elle concerne les bas-reliefs du tombeau d'Ousiréï Ier également visité par Rienzi. Ils datent du XVIe siècle (XVIIIe dynastie) et représentent les races d'hommes connues des Egyptiens. Ce monument constitue le plus ancien document ethnographique complet que nous connaissions. Voici ce que l'auteur en dit :

« Dans la vallée proprement dite de Biban-el-Molouk, nous avons admiré, « comme tous les voyageurs qui nous ont précédés, l'étonnante fraîcheur des « peintures et la finesse des sculptures de plusieurs tombeaux. J'y ai fait des- « siner la série de *peuples* figurée dans des bas-reliefs. J'avais cru d'abord, « d'après les copies de ces bas-reliefs publiées en Angleterre, que ces peuples, « de races bien différentes, conduits par le Dieu Horus, tenant le bâton pastoral, « étaient les nations soumises au sceptre des Pharaons ; l'étude des légendes « m'a fait connaître que ce tableau a une signification plus générale. Il appar- « tient à la 3e heure du jour, celle où le soleil commence à faire sentir toute « l'ardeur de ses rayons, et réchauffe toutes les contrées habitées de notre « hémisphère. On a voulu y représenter, d'après la légende même, les habi- « tants de l'Egypte et ceux des contrées étrangères. Nous avons donc ici sous « les yeux l'image des diverses races d'hommes connues des Egyptiens, et nous « apprenons en même temps les grandes divisions géographiques ou ethnogra- « phiques établies à cette époque reculée. Les hommes guidés par le pasteur « des peuples, Horus, appartiennent à quatre familles bien distinctes. *Le pre-* « *mier* (n° 1 de notre planche), *le plus voisin du dieu, est de couleur rouge-* « *sombre,* taille bien proportionnée, physionomie douce, nez légèrement aqui- « lin, longue chevelure nattée, vêtu de blanc ; les légendes désignent cette « espèce sous le nom de *Rôt-en-ne-Rôme, la race des hommes,* les hommes « par excellence, c'est-à-dire les Egyptiens.

« Il ne peut y avoir aucune incertitude sur la race de celui qui vient après « (n° 2 de notre planche) ; il appartient à la race *des nègres,* qui sont désignés « sous le nom général de *Nahasi.* Le suivant présente un aspect bien différent : « (n° 3 de la planche) peau couleur de chair tirant sur le jaune, ou teint « basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, « court vêtement de couleurs variées ; ceux-ci portent le nom de *Namou.*

« Enfin le dernier (n° 6 de la planche) a la teinte de peau que nous nom- « mons couleur de chair, ou peau blanche de la nuance la plus délicate, le nez « droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, barbe blonde ou rousse, taille « haute et très élancée, vêtu de peau de bœuf conservant encore son poil, véri- « table sauvage tatoué sur diverses parties du corps ; on les nomme *Tamhou.*

« Je me hâtai de chercher le tableau correspondant à celui-ci dans les autres « tombes royales, et, en le retrouvant en effet dans plusieurs, les variations que « j'y observai me convainquirent pleinement qu'on a voulu figurer ici les « habitants des quatre parties du monde, selon l'ancien système égyptien, savoir : « 1° — les habitants de l'Egypte qui, à elle seule, formait une partie du monde, « d'après le très modeste usage des vieux peuples ; 2° — les habitants propres « de l'Afrique, les nègres ; 3° — les Asiatiques ; 4° — enfin (et j'ai honte de « le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série) les « Européens qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une « trop belle figure dans ce monde. Il faut entendre ici tous les peuples de race « blonde et à peau blanche habitant non seulement l'Europe, mais encore « l'Asie, leur point de départ. Cette manière de considérer ces tableaux est « d'autant plus la véritable que, dans les autres tombes, les mêmes noms géné- « riques reparaissent et constamment dans le même ordre. On y retrouve « aussi (1) *les Egyptiens et les Africains représentés de la même manière,* ce « qui ne pouvait être autrement : mais les Namou (les Asiatiques) et les Tamhou « (les races européennes) offrent d'importantes et curieuses variantes.

« Au lieu de l'Arabe ou du Juif (n° 3) si simplement vêtu, figuré dans un « tombeau, l'Asie a pour représentant dans d'autres tombeaux (ceux de Rham- « sès-Meïamoun, etc...) trois individus toujours à teint basané, nez aquilin, œil « noir et barbe touffue, mais costumés avec une rare magnificence. Dans l'un, « ce sont évidemment des *Assyriens* : leur costume, dans les plus petits détails, « est parfaitement semblable à celui des personnages gravés sur les cylindres « assyriens ; dans l'autre, les peuples *Mèdes* ou habitants primitifs de quelque « partie de la Perse, leur physionomie et costume se retrouvant, en effet, trait « pour trait, sur les monuments dits *persépolitains* (n° 4 de la planche). On « représentait donc l'Asie par l'un des peuples qui l'habitaient, indifféremment. « *Il en est de même de nos bons vieux ancêtres,* les Tamhou (n° 6 de la plan- « che) ; leur costume est quelquefois différent ; leurs têtes sont plus ou moins « chevelues et chargées d'ornements diversifiés ; leur vêtement sauvage varie un « peu dans sa forme ; mais leur teint blanc, leurs yeux et leur barbe conservent « tout le caractère d'une race à part. J'ai fait copier et colorier cette curieuse « série ethnographique. Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban- « el-Molouk, à trouver des sculptures qui pourraient servir de vignettes à l'his- « toire des habitants primitifs de l'Europe, si on a jamais le courage de l'entre- « prendre. Leur vue a toutefois quelque chose de flatteur et de consolant,

(1) Souligné par moi.

« puisqu'elle nous fait bien apprécier le chemin que nous avons parcouru « depuis. » (1)

(Champollion-Figeac : *Egypte ancienne*, coll. l'Univers, 1839 ; p. 30-31.)

J'ai choisi cet extrait tel que l'a publié Champollion-Figeac plutôt que de le prendre dans la « nouvelle édition » des Lettres faite en 1867 par le fils de Champollion-le-Jeune (Chéronnet-Champollion) ; et cela pour une raison : c'est à Champollion-Figeac que les originaux ont été effectivement adressés, ce qui rend sa publication plus authentique.

Que vaut ce document pour la connaissance de la race égyptienne ? Par son ancienneté il apporte un témoignage capital qui aurait dû éviter toutes les conjectures qu'on a faites sur celle-ci. Dès cette époque très ancienne, XVIIIe dynastie (qui se situe entre Abraham et Moïse) les Egyptiens avaient pris l'habitude de représenter, d'une manière qui ne permettait aucune confusion auprès des races blanches et jaunes d'Asie et d'Europe, les deux groupes de leur race : Nègres civilisés de la Vallée, et Nègres de certaines régions de l'intérieur de l'Afrique. La constance de l'ordre dans lequel sont toujours présentées ces quatre races, par rapport au dieu Horus, confère à cet ordre un caractère de hiérarchie sociale — comme l'a finalement reconnu Champollion ; elle écarte aussi toute idée d'une convention picturale qui confondrait deux plans distincts et mettrait ainsi Horus dans le même plan que les personnages, alors qu'en réalité, il se trouverait en face d'eux tous.

Que les Egyptiens se soient représentés en une couleur dite officiellement « rouge-sombre » est un fait typique. En effet, il n'y a scientifiquement parlant pas de race rouge-sombre. Le terme n'a été lancé que pour jeter de la confusion dans les idées. Il n'existe pas de noir dans le sens exact du terme. La couleur du nègre tire en réalité sur le brun sans qu'on puisse lui appliquer un qualificatif exact, d'autant plus qu'elle subit des nuances suivant les régions. C'est ainsi qu'on a remarqué que les Nègres qui vivent dans des régions calcaires ont un teint moins foncé que ceux d'autres régions.

Ainsi il est très difficile de rendre la couleur du nègre en peinture et l'on se contente de nuances s'en approchant. La couleur des deux hommes qui suivent Horus n'est autre chose que l'expression de deux nuances de Nègres. Si aujourd'hui un Valaf représentait un Bambara, un Mossi, un Yoruba, un Toucouleur, un Fang, un Mangbetou ou un Baoulé, il le ferait avec autant sinon plus de nuances de couleurs qu'il y a entre les deux nègres du bas-relief. Les Valafs, les Bambara, les Mossi, les Yoruba, les Toucouleurs, les Fang, les Mangbetou, les Baoulés n'en seraient-ils pas moins tous des nègres ? C'est de cette façon qu'il est légitime de comprendre la différence de couleur qu'il y a entre les deux premiers hommes du bas-relief. On ne peut pas trouver sur les bas-reliefs égyptiens une seule peinture où les Egyptiens se soient représentés avec

(1) Les monuments égyptiens les plus anciens qui figurent toutes les races de la terre — bas-reliefs de Biban-el-Molouk, par exemple — nous montrent qu'à ces époques reculées seule la race, dite aujourd'hui Nordique, était tatouée. Ni les Nègres égyptiens, ni les autres Nègres d'Afrique ne pratiquaient le tatouage d'après tous les documents égyptiens connus. Le tatouage, à l'origine, n'avait de sens que sur une peau blanche où il produisait une différence de teinte. Avec les Lybiens blancs, il fut introduit en Afrique et ne sera imité par les Nègres que très tardivement : alors, puisque le contraste bleu-blanc ou autre est impossible à réaliser sur une peau noire, on eut recours aux scarifications.
Nous n'avons malheureusement pas pu publier une reproduction de ce bas-relief décrit par Champollion.

une couleur différente de celles de peuples nègres tels que les Bambaras, les Agni, les Yorubas, les Mossi, les Fangs, les Batutsi, les Toucouleurs, etc., etc...

Si les Egyptiens étaient des blancs, tous ces peuples nègres précités et tant d'autres en Afrique le sont aussi ; on aboutit ainsi à la conclusion absurde que les nègres sont, quant au fond, des blancs.

D'après ces bas-reliefs nombreux, nous voyons que, jusque sous la XVIIIe dynastie tous les spécimens de race blanche venaient après les Nègres : en particulier la « bête blonde » de Gobineau et des nazis, sauvage tatoué et vêtu de peau de bête, loin d'être à l'origine de toute civilisation, était encore essentiellement réfractaire à celle-ci et occupait le dernier échelon de l'humanité. C'est ce que Champollion n'a pas manqué de constater dans la citation ci-dessus, avec surprise et humiliation, ne trouvant d'autre consolation que la considération du chemin que cette race a parcouru depuis.

La conclusion de Champollion à cet égard est typique, quand après avoir dit que ces sculptures pourront servir de vignettes à l'histoire des habitants primitifs de l'Europe, il ajoute « si on a jamais le courage de l'entreprendre ». Enfin, après ces constatations, Champollion-le-Jeune donnera positivement son opinion sur la race égyptienne dans les termes suivants :

« Les premières tribus qui peuplèrent l'Egypte, c'est-à-dire la Vallée du Nil « entre la cataracte de Syène et la mer, vinrent de l'Abyssinie ou du Sennaar. « Les anciens Egyptiens appartenaient à une race d'hommes tout à fait sem- « blables aux Kennous ou aux Barabras, habitants actuels de la Nubie. On ne « retrouve, ajoute-t-il, dans les Coptes de l'Egypte, aucun des traits caractéris- « tiques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du « mélange confus de toutes les nations qui, successivement, ont dominé sur « l'Egypte. On a tort de vouloir retrouver chez eux les traits principaux de la « vieille race. » (Champollion-Figeac, p. 27.)

Nous assistons ici aux premières tentatives pour rattacher les Egyptiens à une autre souche que celle des Coptes confirmée par les observations de Volney. La nouvelle souche qu'a cru découvrir Champollion-le-Jeune n'est pas plus heureuse : des deux côtés le mal est le même. On fuit une souche nègre (les Coptes) pour retomber sur une autre, également nègre (Nubiens et Abyssins).

En effet, les caractères nègres de la race éthiopienne, c'est-à-dire des Abyssins, ont été suffisamment affirmés par Hérodote et par tous les anciens, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. Les Nubiens sont les ancêtres de la plupart des nègres d'Afrique, à tel point que les mots nubiens et nègres sont synonymes ; Ethiopiens et Coptes sont deux souches nègres métissées ultérieurement avec des éléments blancs différents sous des climats différents : les Nègres du Delta se sont mêlés progressivement avec tous les Blancs méditerranéens qui se sont infiltrés en Egypte à toutes les époques, ce qui a donné le rameau copte, composé d'éléments souvent trapus vivant dans une région plus ou moins marécageuse ; sur le substratum nègre de l'Ethiopie est venu se greffer un élément blanc par infiltrations venues d'Asie Occidentale, et dont il sera question plus loin, ce qui, dans une région de plateaux, a donné une race plus athlétique.

Malgré ces métissages constants et fort anciens, les uns comme les autres n'ont pas encore perdu les caractères nègres de la race égyptienne primitive ; la couleur de leur peau est encore nettement noire et bien loin de celle d'un métis qui a cinquante pour cent de sang blanc. Dans la plupart des cas, elle

révèle à peine dix pour cent de sang blanc, et souvent, elle ne se distingue pas de celle des autres nègres d'Afrique. On comprend ainsi que les Coptes, et surtout les Ethiopiens, aient souvent des traits qui s'écartent légèrement de ceux des nègres exempts de tout métissage avec des races blanches. Il arrive, en particulier, que leurs cheveux soient moins crépus. Bien qu'ils soient restés essentiellement prognathes, on a essayé de faire, des uns et des autres, des pseudo-races blanches en se fondant sur la finesse relative de leurs traits. Ils sont des pseudo-blancs lorsqu'ils sont nos contemporains et que leur réalité ethnique nous interdit d'en faire de vrais blancs ; mais les squelettes de leurs ancêtres retrouvés dans les tombeaux sortent complètement blanchis des mensurations des anthropologues. Nous verrons (p. 113 et s.) comment, par de telles mensurations, soi-disant scientifiques, on arrive à ne plus distinguer un squelette éthiopien, c'est-à-dire nègre, de celui d'un germain ; quand on pense à la différence qui sépare ces deux races dans la réalité, on saisit le degré de gratuité et de confusion de telles mesures.

Cette opinion de Champollion-le-Jeune sur la race égyptienne a été consignée dans un mémoire destiné au pacha d'Egypte à qui il le remit en 1829.

Voyons maintenant si les recherches du frère de Champollion-le-Jeune, père de l'égyptologie, ont fait avancer la question. Voici comment il l'introduit :

« L'opinion selon laquelle l'ancienne population de l'Egypte appartenait à « la race nègre africaine, est une erreur qui a longtemps été adoptée comme « une vérité. Les voyageurs au Levant depuis la Renaissance des Lettres, peu « capables d'apprécier avec exactitude les notions que les monuments de « l'Egypte fournissaient sur cette question importante, ont contribué à propager « cette fausse idée, et les géographes n'ont guère manqué de la reproduire, « même de notre temps. Une grave autorité s'était aussi déclarée pour cette « opinion, et avait, pour ainsi dire, rendu cette erreur populaire. Tel fut l'effet « de ce que le célèbre Volney publia sur les diverses races d'hommes qu'il avait « observées en Egypte. Il dit dans son Voyage qui est dans toutes les biblio- « thèques, que les Coptes sont les descendants des anciens Egyptiens ; que les « Coptes ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, et la lèvre grosse, « comme les mulâtres ; qu'ils ressemblent au Sphinx des Pyramides, lequel est « une tête de nègre très caractérisée, et il en conclut "que les anciens Egyp- « tiens étaient de vrais Nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique. A « l'appui de son opinion, Volney invoque celle d'Hérodote qui, à propos des « habitants de la Colchide, rappelle que les Egyptiens avaient la peau noire et « les cheveux crépus. Mais ces deux qualités physiques ne suffisent pas pour « caractériser la race nègre et la conclusion de Volney relative à l'origine « nègre de l'ancienne population égyptienne, est évidemment forcée et inad- « missible. »

(Champollion-Figeac, *Egypte ancienne*,
Coll. l'Univers, Ed. Didot, Paris 1839, p. 26-27.)

Après avoir exprimé ses regrets en quelque sorte que le livre de Volney soit dans toutes les bibliothèques, Champollion-Figeac trouve comme argument décisif pour réfuter la thèse de ce savant — et de tous ses prédécesseurs — que la peau noire et les cheveux crépus, « ces deux qualités physiques ne suffisent pas à caractériser la race nègre ».

On ne saurait trop insister sur le fait que c'est au prix de tels remaniements des définitions de base qu'on a pu blanchir la race égyptienne.

Voici donc qu'il ne suffit plus d'être noir de la tête aux pieds et d'avoir les cheveux crépus pour être un Nègre ! On se croirait dans un monde où les lois physiques sont renversées et, en tout cas, on est bien loin de l'esprit analytique cartésien.

Ce sont pourtant ces définitions et ces remaniements des données premières qui vont devenir les pierres angulaires sur lesquelles la « science égyptologique » va s'édifier.

L'avènement de l'égyptologie, par le truchement de l'érudition scientifique est donc marqué par des falsifications grossières et conscientes que nous venons de toucher du doigt. Voici la raison pour laquelle les égyptologues éviteront de plus en plus soigneusement de disserter sur l'origine de la race égyptienne. Aussi, pour traiter aujourd'hui de la question de la race égyptienne, avons-nous été obligé de déterrer de vieux textes d'auteurs célèbres en leur temps, mais devenus quasi anonymes.

Les altérations de Champollion montrent combien il est difficile de prouver le contraire de la réalité en restant intelligible. Là où nous nous attendions à une réfutation logique, objective, nous rencontrons le mot, désormais typique : "inadmissible", qui n'est pas synonyme de démonstration.

Champollion-Figeac poursuit :

« Il est, en effet, reconnu aujourd'hui, que les habitants de l'Afrique appar-
« tiennent à trois races, dans tous les temps très distinctes l'une de l'autre :
« 1° les Nègres proprement dits au centre et à l'Occident ; 2° les Cafres sur la
« côte orientale, qui ont un angle facial moins obtus que celui des Nègres, et
« le nez élevé, mais les lèvres épaisses et les cheveux crépus ; 3° les Maures,
« semblables par la taille, la physionomie et les cheveux, aux nations les mieux
« constituées de l'Europe et de l'Asie Occidentale, et n'en diffèrent que par la
« couleur de la peau qui est brunie par le climat. C'est à cette dernière race
« qu'appartenait l'ancienne population de l'Egypte, c'est-à-dire à la race blan-
« che. Pour s'en convaincre il suffit d'examiner les figures humaines représen-
« tant les Egyptiens sur les monuments et surtout le grand nombre de momies
« qui ont été ouvertes ; à la couleur près de la peau, qui a été noircie par la
« chaleur du climat, ce sont les mêmes hommes que ceux de l'Europe et de
« l'Asie Occidentale ; les cheveux crépus et lanugineux sont les véritables carac-
« tères de la race nègre ; or, les Egyptiens avaient des cheveux longs et de la
« même nature que ceux de la race blanche de l'Occident. » (*id.*, p. 27.)

Reprenons, point par point, la suite des affirmations de Champollion-Figeac. Les Cafres, contrairement à ce qu'il croit, ne constituent pas une race : le mot Cafre vient d'un mot arabe qui signifie païen, par opposition aux musulmans. Lorsque les Arabes sont entrés en Afrique Orientale par le Zanzibar c'est par ce terme qu'ils ont désigné les populations qu'ils ont trouvées dans la région et qui pratiquaient une religion différente de la leur. Quant aux Maures, ils descendent directement des envahisseurs arabes post-islamiques qui du VIIe au XVe siècle à partir du Yémen ont conquis l'Egypte et l'Afrique du Nord, l'Espagne d'où ils reflueront vers l'Afrique. Il en résulte que les Maures sont essentiellement des Arabes musulmans dont l'installation en Afrique est très récente. Les nombreux manuscrits conservés dans les principales familles maures, de la Mauritanie actuelle et où sont consignés minutieusement leurs arbres généalogiques ininterrompus depuis la sortie du Yémen, atteste cette origine. Les Maures sont donc un rameau de ceux que l'on est convenu d'appeler les Sémites. Or ce

qui sera dit sur ces Sémites (p. 83 et s.) détruit toute possibilité d'en faire les créateurs de la civilisation égyptienne ; sans considérer le fait que les Maures, comme les Berbères, sont réfractaires à l'art sculptural alors que la civilisation égyptienne donne une grande place à cette manifestation artistique. Dans ce même chapitre le caractère métissé des Sémites sera souligné ; c'est à lui qu'il faut attribuer la couleur de peau des Maures plus qu'à l'action du climat. Du reste il n'y a aucune comparaison possible entre la peau des Maures, même brunie par le climat, et la peau noire, nègre des Egyptiens, qu'il s'agisse des momies ou des vivants (fig. 28). Mais Champollion, pour nous convaincre de son idée, nous invite à examiner les figures humaines représentant des Egyptiens sur les monuments. C'est toute la réalité de l'art égyptien qui contredit tout simplement Champollion-Figeac. Il ne semble pas tenir compte des remarques typiques de Volney sur le Sphinx, bien qu'il vienne de les rappeler. On peut dire, contrairement à Champollion-Figeac, en s'appuyant sur ces mêmes représentations dont il parle que, d'une façon générale, en les parcourant depuis Menès jusqu'à la fin de l'Empire égyptien, depuis le bas peuple jusqu'au pharaon, en passant par les dignitaires de la Cour et les hauts fonctionnaires, il est impossible d'y trouver sans rire, un type de race blanche ou de race sémitique, d'y trouver autre chose que des Nègres de la même espèce que tous les naturels d'Afrique (fig. 4 à 35). Nous avons reproduit, à ce dessein, une série de monuments représentant les différentes couches sociales de la population égyptienne, y compris surtout les Pharaons ; nous y avons intercalé des types de race nègre et de race blanche pour que la parenté ou la différence ethnique éclate mieux. On remarquera, fort curieusement, en rapprochant ces séries de figures, que l'art égyptien est souvent plus nègre que l'art nègre proprement dit.

En examinant ces images, en les opposant les unes aux autres, on peut se demander, avec stupeur, comment on a pu s'élever, de ces représentations, à l'idée d'une race blanche.

Enfin, Champollion-Figeac, après avoir dit que la peau noire et les cheveux crépus ne suffisent pas à caractériser la race nègre, se contredit trente-six lignes plus bas en écrivant : « les cheveux crépus et lanugineux sont les véritables caractères de la race nègre ». (1)

Il en arrive alors à dire que les Egyptiens avaient les cheveux longs et que, par conséquent, ils étaient de race blanche. Il ressort de ce texte que les Egyptiens seraient des blancs à peau noire et à cheveux longs. Bien qu'on ignore l'existence de tels blancs, on peut essayer de voir comment l'auteur a pu arriver à une telle conclusion. Ce qui a été dit des Ethiopiens et des Coptes montre qu'ils pouvaient avoir des cheveux moins crépus que d'autres Nègres ; il existe, par ailleurs, une race noire, complètement noire, ayant des cheveux longs : la race dravidienne dont on fait une race de Nègres en Inde, et qu'on veut blanchir en Afrique.

Sur les monuments les Egyptiens se sont représentés avec des coiffures artificielles identiques à celles que l'on porte partout en Afrique Noire et dont il sera question lors de l'analyse des scènes de la Palette de Narmer.

L'auteur termine en affirmant que les cheveux des Egyptiens étaient de la même nature que ceux des blancs d'Occident. On ne saurait non plus s'arrêter à cette remarque étant donné que les cheveux des Egyptiens, dans le cas où ils

(1) Figeac ignorait que tout cheveu crépu est lanugineux. C'est la Kératine, élément chimique constitutif de la laine, qui rend les cheveux crépus. Donc l'argument est nul.

sont moins crépus que ceux des autres Nègres, sont d'une épaisseur et d'un noir qui écarte toute possibilité de comparaison avec les cheveux fins et légers des Occidentaux. Enfin il est curieux de n'entendre parler que des Egyptiens « à cheveux longs » quand on sait que Hérodote leur attribuait des cheveux crépus et que dès la XIe dynastie vivaient à Thèbes des Nègres, des Blancs et des Jaunes, comme les étrangers aujourd'hui à Paris.

« Lorsque le Thébain désire pour sa momie un cercueil luxueux, un tronc « d'arbre évidé prend la forme humaine et le couvercle représente la face du « mort. Une couleur jaune ou blanche ou noire cache la figure. Le choix de ce « coloris démontre qu'à Thèbes, sous la XIe dynastie, vivaient des hommes « jaunes, blancs et noirs, admis à vivre comme des concitoyens, et reçus à leur « mort dans la nécropole égyptienne. » (Fontanes, *Les Egyptes*, p. 169.)

On peut se demander alors pourquoi les momies à cheveux longs ont seules survécu, pour quelles raisons on ne montre ni ne parle des momies nègres que signale Fontanes... Que sont-elles devenues ? Les témoignages d'Hérodote ne permettent pas de mettre en doute leur existence. Les a-t-on considérées comme types étrangers sans intérêt pour l'histoire de l'Egypte et, par conséquent, les a-t-on détruites ou reléguées dans les réserves des musées ?

Cette question est d'une extrême gravité.

Mais le texte de Champollion-Figeac continue :

« Le docteur Larrey fit de curieuses recherches sur cette question en Egypte « même ; il dépouilla un grand nombre de momies, en étudia les crânes, en « reconnut les principaux caractères, chercha à les retrouver dans les races « diverses vivant en Egypte, et y réussit ; les Abyssins lui parurent les réunir « tous, à l'exclusion surtout de la race nègre. L'Abyssin a les yeux grands, le « regard agréable, l'angle interne en est incliné ; les pommettes sont saillan- « tes ; les joues forment avec les angles prononcés de la mâchoire et de la « bouche un triangle régulier ; les lèvres sont épaisses sans être renversées com- « me chez les Nègres ; les dents sont belles, peu avancées ; enfin le teint est « seulement cuivré : tels sont les Abyssins observés par M. Larrey et qui sont « généralement connus sous le nom de Berbères ou Barabras, habitants actuels « de la Nubie. » (Id. p. 27.).

Champollion ajoute que M. Cailliaud qui a vu les Barabras les dépeints « comme des hommes laborieux, sobres, d'un tempérament sec... leurs cheveux « sont à demi crépus, courts et bouclés ou tressés comme les anciens Egyptiens « et habituellement huilés. »

Cette description, une fois de plus, ne nous éloigne pas des caractères ethniques de la race nègre. Les lèvres épaisses, les dents peu avancées — en termes plus clairs, le prognathisme — les cheveux demi-crépus ! la peau cuivrée, sont les caractères physiques essentiels de la race nègre.

Il est curieux de remarquer qu'ici Champollion-Figeac parle du teint « seulement cuivré » des Abyssins et que, dans le même chapitre, deux pages plus loin, il écrit à propos des multiples nuances de couleur des Nègres :

« De longues guerres avaient mis en contact l'Egypte avec l'intérieur de « l'Afrique ; aussi distingue-t-on sur les monuments égyptiens plusieurs espèces « de Nègres, différents entre elles par les traits principaux que les voyageurs « modernes ont aussi indiqués comme des dissemblances soit à l'égard du « teint, qui fait les Nègres noirs ou les Nègres cuivrés, soit à l'égard d'autres « formes non moins caractéristiques. » (Id. p. 29-30.)

Cette contradiction nouvelle sous la même plume vient confirmer ce que nous avons dit des deux hommes qui venaient immédiatement après le dieu Horus, c'est-à-dire l'Egyptien et le Nègre. Ces deux hommes appartiennent à la même race, il n'y a pas plus de différence de couleur entre eux qu'entre un Bambara et un Valaf, qui sont tous deux des Nègres. Le soi-disant « teint rouge » sombre du premier, le teint « seulement cuivré » de l'Abyssin, et le teint « cuivré » du Nègre ne sont qu'un seul et même teint.

Il n'est pas inutile de souligner que la description de l'auteur s'attarde à des détails non significatifs, tels que le « regard agréable », etc...

On doit relever la confusion qui règne sur le terme Berbère. C'est là encore une épithète appliquée improprement à des populations de la vallée du Nil qui n'ont rien de commun avec ce qu'on est convenu d'appeler les Berbères et les Touaregs. Il n'y a pas de Berbères en Egypte ; nous savons, par contre, que l'Afrique du Nord était désignée du nom de Berberie : les Etats Barbaresques ; cette région est le seul habitat réel des Berbères. Le terme a été appliqué par la suite, improprement, à d'autres populations. La racine de ce mot dont l'usage remonte à l'antiquité serait d'origine nègre plutôt qu'indo-européenne. En effet, elle correspond visiblement à la répétition sous forme d'onomatopée, de la racine Ber. Cette forme d'intensification du radical est générale dans les langues nègres et en particulier dans la langue égyptienne.

D'autre part, la racine Bar, signifie en valaf parler rapidement et Bar-Bar pourrait désigner un peuple qui parle une langue inconnue, donc un peuple étranger.

En valaf particulièrement, l'adjectif de nationalité se forme par ce redoublement du radical. Ex. : Djoloff-Djoloff, habitants du Djoloff.

M'Bera*d*-M'Bera*d* est la forme du substantif de barbar en valaf. En reproduisant le bas-relief de Biban-el-Moluk, d'après le dessin de Champollion le jeune, Champollion-Figeac n'a pas respecté les couleurs de l'original. Il a bien hachuré le corps du Nègre pour rappeler sa couleur sur les bas-reliefs, mais il a évité d'en faire autant sur l'Egyptien qu'il a laissé complètement en blanc. C'est peut-être une façon de blanchir ce dernier, mais ce n'est pas conforme au document.

Cherubini, compagnon de voyage de Champollion-le-Jeune utilise le même document de Biban-el-Moluk pour caractériser la race égyptienne. Auparavant, il insiste sur l'antériorité de l'Ethiopie par rapport à l'Egypte et rappelle l'opinion unanime des Anciens, selon laquelle l'Egypte n'est qu'une colonie éthiopienne, c'est-à-dire soudanaise méroïtique. On croyait même, dans l'antiquité, que c'est au Soudan-Méroïtique que l'humanité a pris naissance et on en donnait les raisons suivantes :

« La race humaine devait y être considérée comme spontanée et ayant pris
« naissance dans les régions supérieures de l'Ethiopie où les deux principes
« de la vie, la chaleur et l'humidité, se trouvent combinées au plus haut
« degré. C'est aussi dans cette région que les premières lueurs de l'histoire
« nous montrent l'origine des sociétés et le foyer primitif de la civilisation.
« Dès une antiquité qui devance les calculs ordinaires de la critique historique,
« apparaît une organisation sociale, complètement réglée, avec sa religion, ses

« lois et ses institutions. Les Ethiopiens se vantaient d'avoir les premiers établi « le culte de la divinité et l'usage du sacrifice. Là aussi se serait allumé le flam- « beau des sciences et des arts. C'est à ce peuple qu'il faudrait attribuer l'inven- « tion de la sculpture, l'emploi des caractères d'écriture et enfin l'origine de « tous les développements qui constituent une civilisation avancée. »

(Cherubini, *La Nubie*, Coll. L'Univers, pp. 2 et 3, Paris, 1847.)

.. ..

.. ..

« Ils se vantaient d'avoir précédé les autres peuples sur la terre et la « supériorité réelle ou relative de leur civilisation alors que la plupart des « sociétés étaient encore dans l'enfance semblait justifier leurs prétentions. « Aucun témoignage d'ailleurs n'attribuait une autre source aux commencements « de la famille éthiopienne un concours de faits très importants, au contraire, « tendit de bonne heure à lui assigner une origine toute locale... (1)

.. ..

« L'Ethiopie fut consisérée comme une contrée à part ; de cette source « en quelque sorte céleste, paraissait émaner le principe de la vie, l'origine « des êtres...

.. ..

---

(1) Chérubini fait allusion à ce passage de Diodore de Sicile :

« Les Ethiopiens se disent les premiers de tous les hommes et ils en donnent « des preuves qu'ils croient évidentes. L'on convient généralement qu'étant nés « dans le pays et n'y étant point venus d'ailleurs ils doivent être appelés autoch- « tones ; et il est vraisemblable qu'étant situés directement sous la route du soleil « ils sont sortis de la terre avant les autres hommes. Car si la chaleur du soleil « se joignant à l'humidité de la terre lui donne à elle-même une espèce de vie, les « lieux les plus voisins de l'Equateur doivent avoir produit plus tôt que les autres « des êtres vivants. Les Ethiopiens disent aussi que ce sont eux qui ont institué « le culte des dieux, les fêtes, les assemblées solennelles, les sacrifices, en un mot « toutes les pratiques par lesquelles nous honorons la divinité. C'est pour cela qu'ils « passent pour les plus religieux de tous les hommes et qu'ils croient que leurs « sacrifices sont les plus agréables aux dieux. L'un des plus anciens poètes et le « plus estimé de la Grèce leur rend ce témoignage lorsqu'il introduit dans l'Iliade « Jupiter et les autres dieux allant en Ethiopie pour assister au festin et aux « sacrifices annuels qui leur étaient préparés à tous chez les Ethiopiens.

« Jupiter aujourd'hui suivi de tous les dieux
« Des Ethiopiens reçoit les sacrifices. »

(Iliade, I, 422.)

« Ils disent que les dieux ont récompensé leur piété par des avantages consi- « dérables comme de n'avoir jamais été sous la domination d'aucun prince étran- « ger. En effet, ils ont toujours conservé leur liberté par la grande union qui a « toujours régné entre eux ; et plusieurs princes très puissants qui les ont voulu « subjuguer ont échoué dans leur entreprise. Cambyse étant venu les attaquer avec « de nombreuses troupes, son armée périt entièrement et lui-même y courut risque « de la vie. Sémiramis, cette reine que son habileté, ses exploits, ont rendu si « fameuse, fut à peine entrée dans l'Ethiopie qu'elle sentit que son dessein n'aurait « point d'exécution. Bacchus et Hercule, ayant traversé la terre entière, s'abstinrent « de combattre les seuls Ethiopiens, soit par la crainte qu'ils conçurent de leur « puissance, soit par la vénération qu'ils avaient pour leur piété.

« Les Ethiopiens disent que les Egyptiens sont une de leurs colonies qui fut « menée en Egypte par Osiris. Ils prétendent même que ce pays n'était au com- « mencement du monde qu'une mer, mais que le Nil entraînant dans ses crues « beaucoup de limon d'Ethiopie, l'avait enfin comblée et en avait faite une partie « du continent... Ils ajoutent que les Egyptiens tiennent d'eux, comme de leurs « auteurs et de leurs ancêtres, la plus grande partie de leurs lois ; c'est d'eux « qu'ils ont appris à honorer les rois comme des dieux et à ensevelir leurs morts « avec tant de pompe ; la sculpture et l'écriture ont pris naissance chez les Ethio- « piens...

« Les Ethiopiens allèguent encore d'autres preuves de leur ancienneté sur les « Egyptiens ; mais il est inutile de les rappeler ici. »

(« Histoire universelle », Livre III, pages 337-341, traduction Abbé Terrasson, Paris, 1758.)

Hier, pour visiter la sainte Ethiopie
Au bord de l'Océan, Jupiter s'est porté
Homère ("Illiade", I, 423.)

Si l'on considère Homère comme auteur de l'Iliade.

« A l'exception de quelques renseignements donnés par le père de l'his-
« toire sur ceux des Ethiopiens qu'on appelait Macrobiens, on savait confusé-
« ment que l'Ethiopie produisait des hommes qui surpassaient le reste de
« l'espèce humaine, par l'élévation de leur taille, la beauté de leurs formes
« et la durée de leur vie. Toutefois on reconnaissait alors deux grandes nations
« indigènes de l'Afrique, les Libyens et les Ethiopiens. Sous cette dernière
« dénomination, on comprenait les peuples les plus méridionaux ou de race
« noire ; on les distinguait ainsi des premiers qui, occupant le Nord de l'Afri-
« que, étaient par conséquent moins brûlés du soleil. Tels sont les rensei-
« gnements généraux que les Anciens nous ont légués. » (*id.*, pp. 28-29.)

.. ..
.. ..

« On est fondé à supposer, sans trop de témérité, que sur aucun autre point
« de la terre il ne se serait rencontré une civilisation dont la marche nous fut
« apparue entourée de plus de certitude et de signes plus incontestables de
« priorité puisqu'elle nous eût été révélée par les contemporains mêmes de ces
« essais primitifs, de ses progrès et de sa maturité, et alors qu'elle semblait
« avoir devancé de beaucoup la plupart des nations dans les voies sociales. On
« sait, en effet, que les premières lueurs de l'histoire éclairent à peine les
« commencements des empires les plus puissants de l'Asie, lorsque déjà une
« organisation mûre, complètement réglée, florissait depuis longtemps sur les
« bords du Nil où les autres nations venaient successivement puiser des lumières,
« fruit d'une longue expérience, et recueillir des institutions et des leçons de
« sagesse consacrées par la sanction du temps.

« D'accord avec les monuments originaux, les écrits de l'antiquité savante
« et philosophique déposent, authentiquement de cette antériorité ; il n'existe
« peut-être pas dans l'histoire des sociétés primitives un fait dont l'évidence
« repose sur une unanimité plus complète et plus décisive. » (*id.*, p. 73.)

Une fois de plus, un moderne nous rappelle que les Anciens, ceux-là mêmes qui nous ont transmis la civilisation actuelle, reconnaissent unanimement, savants et philosophes, depuis Hérodote jusqu'à Diodore de Sicile, autrement dit depuis la Grèce jusqu'à Rome, qu'ils avaient puisé cette civilisation chez les Nègres des bords du Nil, qu'il s'agisse des Ethiopiens ou des Egyptiens.

Il ressort de ce texte que les Anciens n'ont jamais disputé aux Nègres le rôle de premiers initiateurs à la civilisation.

Cependant Chérubini n'en interprète pas moins à sa façon les faits. En s'appuyant sur les bas-reliefs de Biban-el-Molouk, après Champollion-le-jeune et Champollion-Figeac, il n'apporte aucun élément nouveau relatif à la race égyptienne si ce n'est une fausse interprétation des couleurs.

Il rapporte que si le *Rot-en-ne-Rome* (l'homme par excellence) se représente en couleur brun-rougâtre (!) c'est pour se distinguer du reste des hommes, donc par pure convention :

« Dans ce classement des hommes des temps antiques qui nous a été légué
« par eux-mêmes nous voyons la population africaine de la Vallée du Nil pro-
« prement dite former à elle seule l'une des quatre divisions de l'espèce humaine
« et occuper la première place auprès de la divinité, d'après un ordre invariable,
« reproduit en plusieurs autres endroits, et qui ne paraît pas dû au hasard...

.. ..

« Pour rendre plus sensible la distance qui les séparait du reste des hommes, ils s'attribuèrent, à eux-mêmes, ainsi qu'à la divinité incarnée sous forme « humaine, une couleur de peau d'un brun-rougeâtre peut-être un peu exagérée, « ou, même, tout à fait conventionnelle, mais qui ne laissait aucun doute sur « l'originalité de leur race. Ils la caractérisaient, d'ailleurs, sur les monuments « de leur civilisation antique, par des traits particuliers, mais qui décèlent une « origine sûrement africaine. » (*id.*, p. 30.)

La couleur désignée ici par « brun-rougeâtre », que Champollion appelait « rouge-sombre » et qui est tout simplement « couleur de nègre », ne saurait être une couleur conventionnelle comme le voudrait Chérubini. En effet, elle serait la seule couleur conventionnelle sur ce bas-relief, alors que toutes les autres sont naturelles : il n'y a aucun doute sur la réalité de couleur des habits blancs du premier homme, sur celle de la peau « couleur de chair tirant sur le jaune » ou teint basané du troisième, sur la réalité de la « peau blanche de la nuance la plus délicate », de la barbe blonde et des yeux bleus du quatrième. Parmi tant de couleurs naturelles, on ne comprendrait pas pourquoi une seule serait conventionnelle : ce qu'on comprendrait moins encore, c'est qu'elle soit une couleur nègre plus que toute autre, alors que, selon Chérubini même :

« Ils (les Egyptiens) poussèrent leur système descriptif, ou pour mieux dire, « l'orgueil de leur extraction, jusqu'à établir les différences les plus tranchées « entre eux et les indigènes de l'Afrique qui les avoisinaient, telles que les « populations de race nègre avec lesquelles ils n'avaient garde de se confondre « et qu'ils classèrent dans une division à part. » (*id.*, p. 30.)

Les Egyptiens allèrent même plus loin et représentèrent leur dieu en couleur de nègre, c'est-à-dire à leur image : en noir charbon. L'idée d'une convention est donc à rejeter purement et simplement.

Ainsi, après Champollion-Figeac, c'est Chérubini qui voit le même document de Biban-el-Molouk à travers des œillères. C'est bien le cas de rappeler ce qui est dit plus haut : les spécialistes en fuyant l'évidence d'une origine nègre, tombent dans des invraisemblances et des contradictions sans issue.

Un tel aveuglement peut seul faire comprendre que Chérubini ait pu trouver vraisemblable le recours à une telle convention picturale qui, selon l'idée même qu'il se fait des Egyptiens, devrait être inadmissible pour ceux-ci.

L'auteur invoque les bas-reliefs du Temple d'Ibsamboul (Nubie Inférieure) où sont représentés les prisonniers capturés par Sésostris après une expédition vers le Sud, pour essayer de démontrer que les Egyptiens et les Nègres appartenaient à deux races différentes.

« Nous voyons le roi Sésostris revenant d'une expédition contre ces Méri- « dionaux ; plusieurs captifs précèdent son char. Plus loin, le monarque pré- « sente aux divinités locales, deux groupes de prisonniers appartenant, évidem- « ment, à l'une de ces peuplades sauvages ; offrande consacrée aux puissants « protecteurs de la civilisation qui ont favorisé le châtiment de ses ennemis... « ces hommes réunis par un même lien, et presque entièrement nus, à l'excep- « tion d'une dépouille de panthère qui leur ceint les reins, se distinguent par « la peau, entièrement noire chez quelques-uns, ou nuancée de brun-foncé chez « d'autres ; l'angle facial allongé, la partie supérieure de la tête fortement « déprimée, l'alliance des traits les plus grossiers avec une constitution généra- « lement grêle, d'ailleurs, caractérise un type à part, une race au dernier degré « de l'espèce humaine (fig.). Les grimaces hideuses, et les contorsions qui

« contractent la physionomie et les membres de ces hommes décèlent en eux « des habitudes sauvages ; l'étrangeté de cette race, chez laquelle le moral « semble à peine développé, tendrait à la placer dans un état pour ainsi dire « intermédiaire entre l'homme et la brute. Ces faits sont d'autant plus saillants « en présence de l'attitude noble et grave des Egyptiens.

« Ce contraste, si frappant, démontre suffisamment que l'antique population « des bords du Nil s'éloignait autant de l'espèce des Africains méridionaux, « que de celle des peuples asiatiques. Il détruit les systèmes qui avaient, jus- « qu'ici, essayé d'établir son origine purement nègre. » (*id.*, p. 32.)

Par delà les qualificatifs péjoratifs de Chérubini, cherchons en quoi les prisonniers qu'il décrit diffèrent, ethniquement, de l'Egyptien. Remarquons d'abord qu'il n'y a, dans sa description, aucun terme scientifique susceptible de retenir l'attention. Par contre le caractère démesuré des injures qui constituent l'essentiel de cette description, de la part d'un homme qui appartient au peuple chez qui le sens de la mesure est considéré comme une vertu nationale, dénote l'irritation de quelqu'un qui ne parvient pas à démontrer ce qu'il voudrait.

Il en arrive même à oublier l'ordre objectif du tableau de Biban-el-Molouk sur lequel il s'est longuement étendu.

En effet, si la race nègre est « au dernier degré de l'espèce humaine », puisque sur ce bas-relief elle vient quand même avant la « bête blonde » de Gobineau, et dans un ordre qui se répète avec constance sur tous les monuments, où se situerait alors cette dernière ?

Ici même est reproduit le dessin dont parle Chérubini. En quoi reconnaî-

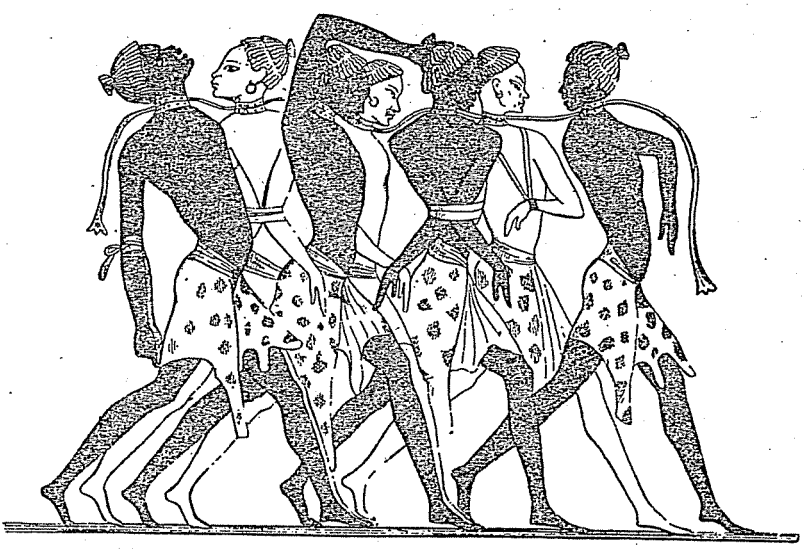


FIG. N° 36

La couleur des prisonniers de l'arrière-plan montre que, contrairement aux affirmations répandues, les Egyptiens ne se peignaient pas avec une couleur différente de celle des autres Nègres.

Parmi les scènes figurées à Istamboul, il y en a une où il est impossible de déceler la moindre différence de couleur entre celle du pharaon et celle des «Nègres» représentés. Par contre, il n'y a aucune comparaison possible entre la couleur de peau du Pharaon et celle des autres spécimens de race blanche qui y sont figurées : il s'agit de la scène où le Pharaon tient un groupe de prisonniers par les cheveux.

trait-on sur ces visages la manifestation d'une bassesse morale ? En quoi ces traits sont-ils distincts de ceux des Egyptiens ?

Chérubini lui-même nous dit que le teint est quelquefois « nuancé de brun-foncé », c'est-à-dire la même couleur de peau (brun-rougeâtre) qu'il a reconnu aux Egyptiens des monuments. Il en résulte que le seul trait ethnique valable qu'il ait daigné nous donner est commun aux deux races.

La couleur de peau de ces prisonniers d'Ibsamboul montre que l'affirmation, selon laquelle les Egyptiens n'ont découvert les Nègres qu'au temps de la XVIIIe Dynastie et qu'ils les ont représentés selon une couleur distincte de la leur, relève de l'imagination et non des documents.

Ces corps, loin d'être grêles, ne sont-ils pas, au contraire, essentiellement athlétiques ? Ces « contorsions » et ces « contractions » de la physionomie des personnages du premier plan, la résignation dédaigneuse de ceux de l'arrière-plan, n'impliquent-ils pas davantage l'idée d'une haute conception de la dignité, plutôt qu'une bassesse morale, pour celui qui a la force de les interpréter objectivement ?

On a essayé d'insinuer aussi que si Sésostris — et les Pharaons d'une façon générale — sont allés combattre les populations nègres au sud de l'Ethiopie, c'est qu'ils n'étaient pas de la même race noire. C'est comme si on disait que, puisque César a fait des expéditions en Gaule, les Gaulois et les Romains n'étaient pas de la même race blanche et que, si les Romains étaient blancs, c'est que les Gaulois étaient jaunes ou noirs...

Les Nègres qui vivaient à l'intérieur de l'Afrique étaient quelquefois très belliqueux, et se livraient fréquemment à des incursions sur le territoire égyptien. Ils constituaient ainsi une perpétuelle menace au sud et faisaient l'objet d'expéditions punitives. (Stèle de Philae.)

C'est dans le cadre de ces répressions que se situe l'intervention de Sésostris que commémore le bas-relief d'Ibsamboul.

Du reste, cette expédition se situe à la dernière période de l'empire égyptien (XVIIIe dynastie).

C'est ainsi que les fils de Chem ont été amenés à appliquer l'expression « mauvais fils de Kousch » à leurs frères plus éloignés du sud. (1)

Mais ceux que les Egyptiens abhorraient par-dessus tout c'était les bergers asiatiques de toutes sortes, depuis les « Sémites » jusqu'aux Indo-Européens : ils n'avaient pas d'épithètes assez injurieuses pour les désigner.

Il les traitaient d' « Asiatiques ignobles » (d'après Manéthon) *De Hyk* (= roi, dans la langue sacrée) et *Sos* (= berger, dans la langue populaire, est venu le nom de Hyksos donné aux envahisseurs.

Ils les traitaient encore de « maudits », de « pestiférés », de « lépreux », de « pillards ». de « voleurs », d'où *Sati* = archers ?... (2) ; en valaf, le mot signifie : voleur.

Ils appelaient également les Scythes la « plaie de Schéto ». (Cf. Chérubini, p. 34.)

Les bas-reliefs que nous ont laissés les Egyptiens et qui commémorent les expéditions pharaoniques contre ces plaies mouvantes de l'Asie, figurent, par contre, des personnages dont la différence ethnique avec les Egyptiens est saisissable au premier abord et sans discussion possible. Pour mieux faire éclater

(1) Nahas : "Vaurien" en valaf et nahas-yi : les vauriens.
(2) D'après Marius Fontanes: « Les Egyptes (de 5000 à 715 av. J.-C.) », Ed. Lemerre, s. d., p. 219.

le caractère sémite, aryen, étranger de ces ennemis de l'Egypte, par opposition à l'identité de traits des Egyptiens avec les prisonniers d'Ibsamboul, nous avons reproduit ici les captifs asiatiques et européens (gravés sur les rochers du Sinaï) et au temple de Médinet-Abou.

Donc, contrairement à ce qu'il croit, Chérubini est loin de détruire « les systèmes qui avaient, jusqu'ici, essayé d'établir » l'origine purement nègre des Egyptiens.

Par l'incohérence et la faiblesse de ce qu'il a cru être des arguments massifs, il a confirmé, au contraire, plus que quiconque, cette origine nègre.

Dans son livre *Les Egyptes*, publié vers 1880, Marius Fontanes aborde le même problème :

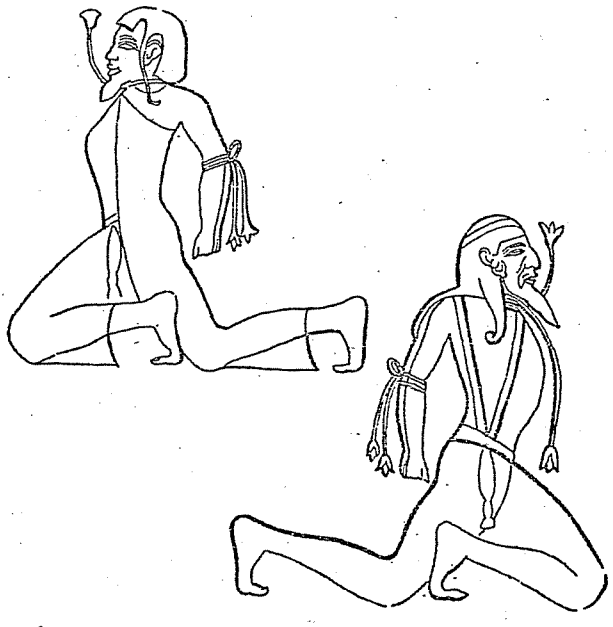
« Sur leurs monuments, les Egyptiens s'étant toujours coloriés en rouge, « les partisans de l' "origine méridionale" ont dû relever un très grand nombre « de particularités intéressantes, susceptibles de préparer la solution du pro- « blème ethnographique posé. Vers le Haut-Nil actuellement, parmi les Foulbés, « qui ont la peau d'un jaune très caractérisé, ceux que leurs contemporains « considèrent comme de race pure sont plutôt rouges ; les Bisharis, eux, sont « exactement de la couleur briquée que donnent les monuments égyptiens. Ces « "hommes rouges" seraient, pour d'autres ethnographes, des Ethiopiens modi- « fiés par le temps et par le climat, des Nègres parvenus à la moitié de la « période nécessaire pour que la peau d'un Nègre devienne blanche ? On a « constaté que dans les "pays calcaires" le Nègre est moins noir que dans les « "pays granitiques et plutoniens" ; on a cru remarquer même que le ton de « la peau se modifiait suivant la saison. Les Nubiens, dans ce cas, ne seraient « que d'anciens Nègres, mais quant à la peau seulement, leur ostéologie étant « restée absolument négritique. »

« Les Nègres figurés sur les peintures pharaoniques, et que les graveurs « ont si nettement déterminés, que les hiéroglyphes nomment Nahasou ou « Nahasiou, sont sans affinité avec les Ethiopiens qui descendirent les premiers « en Egypte. Ces derniers, donc, seraient des Nègres atténués, des Nubiens ? « Le canon dit de Lepsius, et qui donne, mis au carreau, les proportions du « corps de l'Egyptien parfait, a les bras courts, est négroïde ou nigritien. Au « point de vue anthropologique, l'Egyptien vient après les Polynésiens, les « Samoyèdes, les Européens, et il est immédiatement suivi des Nègres d'Afrique « et des Tasmaniens. Il y a une tendance scientifique, d'ailleurs, à ne trouver « en Afrique, au fond, dégagement fait bien entendu des influences étrangères, « de la mer Méditerranée au Cap, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, que « des Nègres ou Nigritiens diversement colorés ? Les anciens Egyptiens seraient « des Nègres, mais des Nègres du dernier degré. » (pp. 44-45.)

Le point de vue de Fontanes, qui pourrait se passer de commentaires, confirme, une fois de plus, l'impossibilité de sortir de la réalité d'une Egypte nègre, pour peu que l'on accepte de s'en tenir aux faits : c'est ainsi que Lepsius, en se bornant à des mensurations objectives arrive à cette conclusion formelle et capitale que l'Egyptien parfait est un Nigritien. C'est-à-dire que son ostéologie est négritique et c'est pour cette raison que les ouvrages des anthropologues ne sont pas bavards sur l'ostéologie égyptienne.

Fontanes passe ensuite en revue la thèse selon laquelle l'Egypte aurait été civilisée par des Berbères ou Libyens venus d'Europe, par l'Ouest :

« S'il est démontré que la civilisation égyptienne s'est faite du nord au « sud, de la Méditerranée à l'Ethiopie, successivement, il n'en résultera pas que



Captif de race blanche aryenne. Gravé sur les murs du temple de Médinet Abou. Type libyen ou peuple du Nord. Les Atlantes du Pasteur Jurgen Sparnüth.



Types de captifs sémites gravés sur les rochers du Sinaï.



FIG. N° 37

Les reproductions sont tirées du livre de Lenormant sur l'Egypte.

Toutes ces populations étaient encore nomades. Voilà pourquoi les Occidentaux se trahissent souvent en faisant l'apologie du nomadisme sans raison apparente : ex. : Toynbee.

Vraiment l'auteur
i exagère en
gligeant la classification en sémites
aryens -
s racistes (aryens) ne cherchent pas à s'identifier à ces sémites
ais les steppes eurasiatiques virent des nomades "aryens" -

« cette civilisation soit asiatique ; elle peut être encore africaine, mais venue de « l'Ouest au lieu du Sud. Ce sont les Berbers, ou Berbères de l'Afrique septen- « trionale qui, dans ce cas, auraient "civilisé" l'Egypte.

« Parmi les Berbères actuels, un bon nombre ont une ostéologie essentiel- « lement égyptienne. L'ancien Berbère aurait été brun, et c'est à l'influence de « la race européenne, à l'immigration des "hommes du Nord" qu'il faudrait « attribuer cette description des Tamahou, des Libyens de la XIXe dynastie, « à « la face pâle, blanche ou rousse, avec des yeux bleus ». Ces blancs, engagés « par les pharaons comme mercenaires, ont fortement métissé l'Egyptien, et « aussi le Libyen ; il faut donc en faire abstraction et remonter au Libyen brun, « au vrai Berbère, pour trouver le peuple qui aurait civilisé l'Egypte primiti- « vement. C'est un grand labeur, car les Berbères africains disparaissent de « plus en plus en Algérie ; en Egypte, le type berbère ne se rencontre que trop « mélangé. D'après cette théorie, le Berbère africain de l'Ouest, le Libyen brun, « aurait peuplé la vallée du Nil-Nouveau ; mais presque aussitôt, ou peu après, « une invasion d'Européens ayant métissé le Libyen du nord de l'Afrique, ce « Libyen métissé, "à la peau blanche et aux yeux bleus", serait venu modifier « l'Egyptien primitif. Cet Egyptien, par le sang venu de l'Europe, tiendrait à « la race indo-européenne, aurait en lui de l'Arya ? » (pp. 47-48.)

Cette thèse est le chef-d'œuvre des explications procédant de la pure imagination, c'est-à-dire qu'elle ne repose que sur l'affectivité. Je ne l'ai citée que pour son ingéniosité et son but d'arriver, à tout prix, à démontrer que les Egyptiens avaient d'une manière ou d'une autre quelque chose de l'Arya...

Arya, le mot auquel il fallait arriver...

Je l'ai citée aussi parce que, contrairement aux thèses précédentes, elle est explicite. Elle est le fruit des spéculations gratuites de spécialistes intimement convaincus que tout ce qui existe de valable ne peut provenir que de leur race et que, en cherchant bien, on doit inéluctablement arriver à le prouver.

Aussi une explication n'est-elle achevée que lorsqu'elle atteint ce but. Dès lors, peu importe que la démonstration ne soit pas étayée par des faits, elle se suffit à elle-même, son critère valable se confond avec son but.

Déjà, la confusion des idées sur la notion de Berbères a été signalée ; il n'est donc pas nécessaire d'y revenir. Le Libyen brun, vrai Berbère, prototype d'une race blanche, est aussi réel que les Sirènes. D'autre part, si l'on s'en tient strictement aux documents archéologiques, l'Afrique du Nord n'a jamais été le point de départ d'une civilisation. Elle n'a commencé à compter dans l'histoire qu'avec la colonie phénicienne de Carthage, c'est-à-dire quand la civilisation égyptienne était déjà vieille de plusieurs millénaires. Si la population égyptienne était venue de l'Europe méridionale, comme le suppose Maspéro si elle s'était « glissée dans la vallée par l'Ouest ou par le Sud-Ouest », (Histoire ancienne des peuples de l'Orient, p. 19) pour y apporter les éléments de la civilisation (1), on ne comprend pas pourquoi elle n'en aurait pas laissé des traces dans son berceau primitif et sur son chemin. On comprend difficilement que cette race blanche, propagatrice de la civilisation, ait quitté un berceau aussi propice au développement de celle-ci, tel que l'Europe, sans l'y avoir créée, qu'elle ait traversé les plaines riches du Tell et

(1) Maspéro fait remarquer que c'est aussi l'hypothèse des naturalistes et des anthropologues tels que : Hartmann, Morton, Hamy et Serguy.

toute l'étendue énorme qui sépare l'Afrique du Nord de l'Egypte — alors que celle-ci n'était pas encore désertique — qu'elle ait traversé la région alors marécageuse, insalubre de la Basse-Egypte, traversé le désert de Nubie, remonté jusqu'aux Hauts Plateaux de l'Ethiopie, franchit ainsi des milliers et des milliers de kilomètres, pour aller créer, par on ne sait quel esprit fantaisiste, la civilisation dans une région aussi excentrique, afin que cette civilisation redescende ensuite graduellement le Nil.

En supposant même qu'il en fut ainsi, comment admettre que la fraction de cette race, demeurée sur place, dans un milieu favorable pour l'éclosion de la civilisation, soit restée fruste jusqu'aux siècles qui précèdent l'ère chrétienne ?

Contrairement aux hypothèses selon lesquelles l'Afrique du Nord aurait, de toute antiquité, été habitée par une race blanche, on peut invoquer les documents archéologiques et historiques qui prouvent unanimement que cette région fut toujours habitée par des Nègres. Furon nous dit que, à la fin du Paléolithique, dans la province de Constantine, on a trouvé 5 gisements d'hommes fossiles où « l'on signale quelques négroïdes offrant des affinités avec les Nubiens de la Haute-Egypte ». (*Manuel d'archéologie préhistorique*, 1943, p. 178.)

A l'époque historique, les documents latins attestent encore l'existence des Nègres dans tout le Nord de l'Afrique :

« Les historiens latins nous ont donné des indications sur les populations, « mais ce sont trop souvent des noms qui ne nous disent plus grand-chose.

« On peut retenir qu'il existait au moins une population importante de « Nègres, les Ethiopiens d'Hérodote, dont les survivants seraient les Harratines « du Haut-Atlas marocain. » (Furon, *id.*, p. 371.)

Cette dernière citation prouve que, jusqu'ici, il y a des Nègres dans cette région.

La seule civilisation préhistorique qui aurait rayonné à partir de là, jusqu'en Egypte, serait due à des Nègres :

« Pendant ce temps, en Afrique et en Orient qui ignorent Solutréen et « Magdalénien, les Aurignaciens Négroïdes se prolongent directement en une « civilisation dite Capsienne dont le centre apparaît être la Tunisie. De là, elle « aurait gagné, d'un côté, l'Afrique du Nord, l'Espagne, la Sicile et l'Italie du « Sud, disputant ainsi le Bassin de la Méditerranée aux Caucasiens et Mongo- « loïdes ; d'autre côté, la Libye, l'Egypte et la Palestine. Elle aurait, enfin, « soumis partiellement à son influence le Sahara, le Soudan, l'Afrique Centrale, « et jusqu'à l'Afrique du Sud.

« Cette civilisation capsienne aboutit à une floraison artistique comparable, « en ses dessins rupestres, à celle qu'atteindra en Europe la Magdalénienne.

« Mais l'art capsien tend à l'abstraction, à cette stylisation schématique des « figures qui sera peut-être l'origine de l'écriture.

« Il est vrai que l'accord n'est pas entièrement fait sur la date de ces dessins « retrouvés en de nombreux points du Sahara et jusque dans le Hoggar. Les « uns y voient bien l'expression d'une civilisation capsienne, tandis que d'autres « l'attribuent à une période plus tardive, au néolithique. » (Furon, *id.*, p. 14-15.)

. . . . . .

« L'apparition du bélier tenant un disque ou une sphère entre ses cornes « relierait cette civilisation saharienne aux cultes égyptiens prédynastiques. « C'est Ammon, le dieu-bélier, que nous voyons naître ainsi dans ce Sahara

« alors peuplé de pasteurs menant paître moutons et bœufs, là où aujourd'hui « ne s'étend qu'un désert. » (*id.*, p. 15.)

L'examen des documents atteste donc, dès la préhistoire, la présence d'une civilisation nègre au lieu même d'où l'on veut faire partir l'origine de la civilisation égyptienne.

Antérieurement au Capsien et au Magdalénien, les faits constatés révéleraient plutôt une invasion de l'Eurasie par les Nègres qui auraient ainsi conquis le monde.

C'est ainsi que, faisant allusion au début du Pléistocène, Dumoulin de Laplante écrit :

« C'est alors qu'une migration de négroïdes du type Hottentots aurait, « partant d'Afrique Australe et Centrale, submergé l'Afrique du Nord, Algérie, « Tunisie, Egypte et apporté, par la force, à l'Europe méditerranéenne, une « nouvelle civilisation : l'Aurignacien. Ces Bochimans sont les premiers à gra« ver sur les rochers de grossiers dessins et à tailler ces figurines de calcaire « représentant d'adipeuses, de monstrueuses femmes enceintes. Est-ce à ces « Africains que le Bassin intérieur de la Méditerranée dut le culte de la « fécondité et de la Déesse-Mère ?

. . . . . .

« Cette hypothèse d'une invasion des deux rives de la Méditerranée par « des Nègres africains se heurte toutefois à quelques objections. Pourquoi, « fuyant le soleil, ces hommes seraient-ils venus chercher le froid ? Que l'on « trouve en France, en Italie, en Espagne, l'outillage aurignacien, rien que de « très admissible, si l'on admet la supposition d'une émigration venue d'Afri« que. Mais que cet outillage se retrouve en Bohême, en Allemagne, en Pologne, « rend déjà l'hypothèse plus fragile. Enfin, il existe à Java un outillage auri« gnacien. On en retrouve également en Sibérie, en Chine ? Ou les Nègres « avaient conquis le monde, ou il faudrait supposer des "échanges culturels" « entre les divers peuples de la planète. » (*Histoire générale synchronique*, Paris, 1947, p. 13.)

En présence des mêmes témoignages archéologiques, Furon adopte l'idée d'un culte de la fécondité pour ne pas aboutir aux mêmes conclusions :

« Toutes ces statuettes ayant un « air de famille » il faut bien admettre l'idée « du Culte de la Fécondité, car il serait incroyable que la France, l'Italie, et « la Sibérie, aient été peuplées par des gens de même race, négroïdes, dont « toutes les femmes étaient stéatopyges. » (Furon, *Manuel d'archéologie préhistorique*, p. 151.)

Admettre le culte de la fécondité c'est, en réalité, rester dans l'hypothèse de l'invasion nègre, attestée, au surplus, par les crânes Aurignaciens, les squelettes de Grimaldi.

Le rôle civilisateur de l'Afrique, même dès la Préhistoire, est attestée, de plus en plus, par le témoignage des plus grands savants.

« D'autre part, il semble de plus en plus probable que, même au temps « des centaines de fois millénaires de la pierre taillée ancienne, l'Afrique non « seulement a connu des stades de civilisation primitive comparables à ceux de « l'Europe et d'Asie Mineure, mais est peut-être la source de plusieurs de ces « civilisations dont les essaims ont gagné vers le Nord ces pays classiques. »

(Abbé Breuil : *L'Afrique du Sud, berceau de l'homme ?* « Les Nouvelles Littéraires », 5-4-51.)

Et l'opinion du grand savant va plus loin. Il semble de plus en plus évident que c'est en Afrique même que l'humanité a pris naissance. C'est, en effet, en Afrique du Sud qu'on a trouvé, jusqu'ici, le plus important stock d'ossements humains. Bien qu'il ne soit pas l'endroit qui ait été le plus fouillé, c'est le seul point du monde où les ossements trouvés permettent de reconstituer l'arbre généalogique de l'humanité depuis les origines jusqu'à nos jours, sans interruption :

« Bien que ce ne soit pas du domaine de l'archéologie, je parlerai d'abord « du problème de l'origine du type humain qui a fait de très grands pas dans « ce pays, grâce aux découvertes du Dr Dart, à Taungs et Makapan, et à celles « du Dr Broom à Sterkfontein, Kromdraï et Swartkranz. Il y a eu là, avant « l'homme, des anthropoïdes bipèdes de formes nombreuses et variées, mais « accumulant des caractères hominiens, de telle façon qu'on peut commencer « à croire que c'est ici que le type humain s'est élaboré. L'attention de tous « les spécialistes est de plus en plus attirée sur ces magnifiques découvertes qui « se multiplient presque de mois en mois. » (*id.*)

On est à peu près d'accord sur le fait que jusqu'à la 4e glaciation, il n'y avait que des platyrhiniens négroïdes. Un savant de l'Afrique du Sud a déclaré tout récemment que les premiers hommes étaient noirs, fortement pigmentés, d'après les preuves qu'il avait sous la main. Ce serait seulement au cours de cette 4e glaciation qui a duré 100.000 ans que la différenciation de cette race négroïde en races distinctes se serait faite par suite d'une longue adaptation de la fraction qui était isolée et emprisonnée dans les glaces : rétrécissement des narines, dépigmentation de la peau, des pupilles...

Un seul fait demeure donc attesté par les documents, dans la thèse « lybyenne » (*Arya cité par Fontanes*) : c'est l'utilisation de ces blancs, blonds aux yeux bleus, tatoués, comme mercenaires, par les Pharaons nègres. Ces tribus, dites libyennes, formaient des hordes sauvages dans la région occidentale du Delta où leur présence n'est reconnue, historiquement, qu'à la XVIIIe dynastie.

Les Egyptiens ont toujours considéré les Libyens comme de véritables sauvages, rebelles à la civilisation, et avec eux ils n'avaient garde de se confondre. Ils daignaient, tout au plus, en faire des mercenaires. Ils n'ont jamais cessé de les tenir en respect à l'extérieur de leurs frontières, par des expéditions constantes, et ce n'est que vers la Basse époque que l'Egypte sera progressivement imbibée de Libyens, à moitié apprivoisés, qui s'installeront dans la région du Delta.

La description qu'Hérodote nous en donne nous montre que, jusqu'à la fin de l'histoire égyptienne, les Libyens sont restés au dernier degré de la civilisation et que le terme de civilisé — quel que soit le sens large qu'on pourrait lui donner — ne saurait leur être appliqué. A propos de la tribu libyenne des Adyrmachides le père de l'histoire écrit :

« Leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre, elles laissent « croître leurs cheveux : si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, « le mordent à leur tour et le jettent ensuite. » (Hérodote, IV, 168.)

On peut donc rester perplexe devant les tentatives qui sont faites pour imputer aux Libyens la civilisation égyptienne.

Par suite de cette hypothèse on a essayé de rapprocher la langue berbère de la langue égyptienne, en postulant que le berbère est le descendant du Libyen. Mais le berbère est une langue curieuse qu'on arrive à rapprocher de toutes sortes de langues :

« D'un autre côté, on a relevé dans la langue berbère des affinités avec « la langue des Gaëls, des Celtes et des Kymris. Mais les Berbères emploient « autant de mots égyptiens que de mots africains et, suivant le point de vue « que l'on adopte, le fond en devient indo-européen, asiatique ou africain. Les « langues libyques sont, en effet, africaines et c'est par elles que les Ligures « et les Sicules, venus en Europe de l'Afrique septentrionale, y auraient importé « un langage africain dont le basque serait un des représentants. » (Fontanes, ouv. cité, pp. 60-61.)

Il en est de même pour la grammaire berbère. Les spécialistes de la langue berbère se gardent bien de soutenir sérieusement la parenté du Berbère et de l'Egyptien.

C'est le cas de M. le Professeur Basset qui voudrait qu'on apporte plus de faits probants pour que l'hypothèse chamito-sémitique (parenté berbère-égyptien, en particulier) soit recevable.

On sait que l'une comme l'autre expriment le féminin en suffixant un *t* au nom.

Mais on sait qu'il en est ainsi en arabe également. Avec ce que l'on connaît du peuple arabe et des Berbères (cf. p.), on peut se demander avec Amélineau (Prolégomènes) pourquoi il ne s'agirait pas d'une influence en sens inverse, ce qui serait conforme au rapport historique même de ces peuples.

Ce n'est pas tout : en cherchant bien, on trouve qu'en allemand aussi les noms féminins sont essentiellement des noms terminés par t et st. Faudrait-il en conclure que les Berbères ont subi l'influence des Germains, ou l'inverse ? Cette hypothèse n'aurait rien de particulièrement invraisemblable à priori, car on sait que des tribus germaniques ont déferlé au ve siècle (429) sur l'Afrique du Nord par l'Espagne, ont établi là un empire qu'elles ont administré pendant 400 ans (Genséric : voir, Hardy, Histoire d'Afrique, pp. 28-29).

Depuis cette conquête les Vandales, restés sur place, se sont mêlés à la population ; seule, une fraction, conduite par Genséric, avait tenté de conquérir Rome, sans succès, en passant par la Sicile et serait retournée en Afrique du Nord.

En outre, le pluriel de 50 % des noms berbères se forme par suffixation de *en*, comme c'est le cas pour les noms féminins en allemand tandis que 40 % forment leur pluriel en *a*, comme les noms neutres latins. (1)

Comme on sait que les Vandales ont conquis le pays sur les Romains, pourquoi ne serait-on donc pas plus enclins à chercher les explications du fait berbère de ce côté-là, tant en ce qui touche à la langue qu'en ce qui concerne l'aspect physique de ces populations : cheveux blonds, yeux bleus, etc...

Il n'en est rien : les historiens décrètent malgré tous ces faits qu'il n'y a pas eu d'influence vandale et qu'on ne saurait partir de leur occupation pour justifier quoi que ce soit en Berbérie.

Tout barbares qu'ils étaient, quelque imparfait qu'ait pu être leur administration, leur nombre et leur position de conquérants ne peuvent laisser supposer qu'ils aient abandonné spontanément leur langue pour adopter celle du pays ; aucun texte latin n'atteste ce fait. D'ordinaire, les rapports sociaux sont beaucoup plus complexes et cette complexité se reflète dans le domaine linguistique. Ainsi, même lorsqu'une langue disparaît, elle réagit sur la langue victorieuse

(1) Ces deux formes de pluriel en n et en a existaient également en haut vieux germanique (Xe s.).

en la transformant et cette dernière n'est plus du tout ce qu'elle était auparavant. (1)

Dès lors, on comprend difficilement que le Berbère actuel puisse être exempt de toute influence vandale. On comprend encore plus difficilement que le Berbère actuel ne soit pas un descendant des Vandales, surtout quand il a les yeux bleus et les cheveux blonds.

Le traité d'Ibn Kaldoun sur les berbères n'est qu'une suite de citations d'autorités. (2)

Le fait qu'il n'y ait pas de Berbères en Egypte, en dehors de toute imagination, qu'il y en ait à peine en Tunisie, et que leur nombre va croissant de l'Est vers l'Ouest pour atteindre son maximum au Maroc, semble confirmer l'hypothèse d'une origine vandale.

Tous ces faits ne retiennent pas l'attention des historiens parce qu'il faut que les Berbères jouissent d'une antiquité suffisante pour justifier la civilisation égyptienne. Or les vingt phrases berbères que l'on relève dans les textes arabes ne remontent guère qu'au XIIe siècle ; tandis que l'écriture « tifinagh » et les signes dits « libyques » qu'on n'a pas encore déchiffrés semblent dus à une influence de la colonie phénicienne négroïde de Carthage, dont l'élément autochtone, antérieur à l'arrivée des Vandales, serait le véhicule.

Dès lors la stratification de la population en Afrique du Nord, depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours, serait la suivante :

— Des Nègres et des Cro-Magnons (race éteinte depuis 10.000 ans).

— Des Nègres au Capsien.

— Des Nègres à l'époque phénicienne.

— Des Indo-Européens à partir de 1500 avant l'ère chrétienne et qui se seraient mêlés avec les Nègres.

---

(1) Gensérie avait conquis toute l'Afrique du Nord y compris l'Algérie et la Tripolitaine ; sa flotte était maîtresse de toute la Méditerranée Occidentale et tenait sous sa menace les côtes de Grèce, de Sicile, d'Italie. En 468 il détruisit au Cap Bon les flottes coalisées de l'Empereur d'Orient et d'Occident et acheva l'annexion à son empire déjà vaste des îles de la Méditerranée Occidentale : Sardaigne, Corse, Baléares, Ptyuses. L'empereur de Constantinople Zénon trouva sage de faire la paix avec lui et reconnut toutes ses conquêtes. Genséric prit toutes les dispositions pour faciliter la consolidation, l'organisation et l'administration de l'Empire à son successeur. (Louis Halphen : "Les Barbares", Alcan, 1930, pp. 37-38.)

On conçoit donc difficilement que les Vandales n'aient pas laissé de traces en Afrique du Nord.

(2) Le "Tarikh es Soudan" nous fournit, sur l'origine des Touareg, des renseignements qui ne sont pas dépourvus d'intérêt :

« Les Touareg sont les Messoufa qui rattachent leur généalogie aux Senhadja, « qui eux-mêmes font remonter leur origine à Himyar — ainsi qu'il est dit dans « l'ouvrage intitulé : El Holel el Mououachiya Fi dikr el Akhbâr el Merrâkochiya... « Ce sont des Nomades qui s'enfoncent dans le Sahara (ou les déserts) ; ils ne « peuvent jamais demeurer en place et n'ont aucune ville dans laquelle ils se « réfugient. Leurs parcours dans le Sahara s'étendent jusqu'à deux mois de marche « entre le pays des Noirs et le pays de l'Islam.

« Les Senhadja font remonter leurs origines jusqu'à Himyar. Ils n'ont de liens « de parenté avec les Berbères que par les femmes. Ils sont venus du Yémen et se « sont rendus dans le Sahara, leur patrie actuelle, dans le Maghreb... Marchant de « contrée en contrée, d'endroit en endroit, pendant une série de jours et de temps, « ils arrivent au Maghreb extrême, le pays des Berbères. Là ils s'installent comme « dans une nouvelle patrie... Leur langue prit des analogies avec le Berbère, par « suite du contact qu'ils eurent avec les Berbères au milieu desquels ils vécurent « et avec lesquels ils s'allièrent par des mariages.

« Ce fut l'émir Abou Békr ben Omar ben Ibrahim ben Touariqit le Lemtounien, « le fondateur de la Cité Rouge de Marrakech, qui chassa ces populations du « Maghreb dans le Sahara à l'époque où les Djedâla ayant razzié les Lemtouna il « désigna pour son lieutenant au Maghreb son cousin Youssef ben Tachefin. »

("Tarikh es Soudan", par Abderrahman ben Abdallah ben Imran ben Amir es Sa'di, traduit de l'arabe par O. Houdas, Paris, 1900.)

— Des Nègres au temps des Romains, avec une large fraction de métis.
— Des Vandales.
— Des Arabes.

Qu'y a-t-il alors de plus naturel que le fond du vocabulaire berbère appartienne tour à tour à l'indo-européen, au sémite, ou à l'africain selon le point de vue que l'on adopte ?

En suivant la genèse de l'égyptologie, on arrive à Maspéro qui, dans le premier chapitre de son « Histoire ancienne des peuples de l'Orient », traite des origines des Egyptiens dans les termes suivants :

« Les Egyptiens paraissent avoir perdu de bonne heure le souvenir de leurs « origines. Venaient-ils du centre de l'Afrique ou de l'intérieur de l'Asie ? Au « témoignage presque unanime des historiens anciens, ils appartenaient à une « race africaine qui, d'abord établie en Ethiopie sur le Nil Moyen, serait des- « cendue graduellement vers la mer en suivant le cours du fleuve. On s'appuyait « pour le démontrer sur les analogies évidentes que les mœurs et la religion « du Royaume de Méroé présentaient avec les mœurs et la religion des Egyp- « tiens proprement dits. On sait aujourd'hui à n'en pas douter que l'Ethiopie, « celle du moins que les Grecs ont connue, loin d'avoir colonisé l'Egypte au « début de l'histoire, fut colonisée par elle à partir de la XIIe dynastie et « qu'elle a été comprise pendant des siècles dans le Royaume des Pharaons. » (Edition Hachette, 1917, p. 15. La 1re édition est de 1897.)

Avant de continuer à exposer la thèse de Maspéro, relevons déjà dans ces quelques phrases du début ce qui semble avoir été altéré.

Il paraît inacceptable que les Egyptiens aient jamais oublié leur origine. Maspéro semble confondre deux notions d'origine qui sont très différentes : le berceau primitif d'où serait parti un peuple et l'origine ethnique relative à la couleur de la race.

Cette dernière — pas plus d'ailleurs que la première — les Egyptiens ne l'ont jamais oubliée (1). Elle est exprimée dans tout leur art, dans toute leur littérature, dans toutes leurs manifestations culturelles, dans leurs traditions et dans leur langage, au point que leur pays même était désigné, par analogie avec leur propre couleur — et non pas par analogie avec la couleur de la terre — du nom de *Kemit*, qui se confond avec celui de *Cham*, ancêtre des Nègres d'après la Bible.

Dire que *Kemit* désigne la couleur de la terre d'Egypte, et non le pays par analogie avec la couleur de peau de la race, reviendrait à faire un raisonnement analogue pour les expressions : « Afrique noire », « Afrique blanche »...

Maspéro nous rappelle le témoignage unanime des historiens anciens relatif à la race égyptienne, mais en en faisant disparaître, volontairement, la précision. Ce que nous savons déjà de ce témoignage des Anciens nous prouve qu'ils n'ont pas usé du terme vague de « race africaine », mais qu'ils ont bien précisé chaque fois qu'ils traitaient du peuple égyptien, depuis Hérodote jusqu'à Diodore que cite le même Maspéro, qu'il s'agissait d'une race nègre.

On suit, ici, l'évolution de cette altération progressive des faits exprimés dans les manuels qui formeront l'opinion scolaire et universitaire ; ceci est d'autant plus grave que l'importance des connaissances à acquérir, dans le monde moderne, ne laisse pas aux jeunes générations — en dehors des professionnels

(1) D'après Amélineau, les Egyptiens désignaient le cœur de l'Afrique du nom de Amami = pays des ancêtres ; Mamyi = ancêtres en valaf.

— le temps de remonter jusqu'aux sources et de saisir l'écart entre la vérité et ce qu'on leur a appris. Au contraire, une certaine tendance à la paresse pousse à se contenter de ces manuels et à y puiser les opinions stéréotypées d'une « autorité infaillible », comme dans un catéchisme.

Si l'on appliquait le raisonnement qu'emploie Maspéro pour réfuter les idées de Diodore relatives à l'antériorité de l'Ethiopie, on arriverait à conclure que, Napoléon ayant conquis et annexé l'Italie au XIXe siècle, Rome n'a donc jamais civilisé la Gaule ; ce qui serait une erreur historique évidente.

L'auteur poursuit l'exposé de sa thèse :

« D'autre part, la Bible affirme que Mizraïm, fils de Cham, frère de Koush « l'Ethiopien et de Canaan, vint de Mésopotamie pour se fixer sur les bords « du Nil avec ses enfants. » (*id.*, p. 16.)

Maspéro néglige d'ajouter que Cham, Mizraïm, Canaan, Koush, sont des Nègres d'après cette même Bible qu'il cite ; ce qui veut dire une fois de plus que l'Egypte (Cham, Mizraïm), l'Ethiopie (Koush), la Palestine et la Phénicie d'avant les Juifs et les Syriens (Canaan), l'Arabie Heureuse d'avant les Arabes (Pout, Havila, Saba), étaient occupées par des Nègres, ayant créé des civilisations millénaires en ces régions, et qui étaient restées en relation de parenté.

L'auteur continue :

« Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie les Egyptiens proprement dits, les « Rotou ou Romitou des inscriptions hiéroglyphiques. Anamim représente assez « bien la grande tribu des Anou, qui fonda Onou du Nord (Héliopolis) et « Onou du Sud (Hermonthis) dans les temps anté-historiques.

« Lehabim est le peuple des Libyens qui vivent à l'Occident du Nil, Naph- « touhim (No-Phtah) s'établit dans le Delta, au sud de Memphis ; enfin Pathrou- « sim (Patorosi, la terre du Midi) habita le Saïd actuel entre Memphis et la « première cataracte.

« Cette tradition qui amène les Egyptiens de l'Asie, par l'Isthme de Suez, « n'était pas ignorée des auteurs classiques, car Pline l'Ancien attribue à des « Arabes la fondation d'Héliopolis ; mais elle n'eut jamais la popularité de « l'opinion qui les dérivait des hauts-plateaux de l'Ethiopie. » (*id.*, p. 16.)

Cette identification que Maspéro tire de l'ouvrage de Rouget : « Recherches « sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de « Manéthon », est plus ou moins gratuite. Elle devient une contradiction lorsqu'on en arrive à identifier des Libyens que l'on dit avoir les yeux bleus et les cheveux blonds avec Lehabim, fils de Mizraïm, qui sont tous deux des Nègres.

L'autre contradiction est que Maspéro semblerait, par moment, accorder de l'importance à la thèse d'une origine asiatique des Egyptiens et rappelle, à ce propos, l'opinion de Pline l'Ancien qui attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis ; et, dans le même texte, il attribue la fondation de cette même ville aux Anou, qu'il identifie avec Anamim, fils de Mizraïm qui est Nègre. Mais ce que nous dirons des Arabes, au chapitre suivant, exclut toute possibilité de les mettre à l'origine de la fondation d'Héliopolis, surtout si celle-ci eut lieu dans les temps « anté-historiques » comme l'affirme l'auteur dans le même texte.

On comprend ainsi que l'opinion de Pline n'ait pas joui auprès des Anciens de la popularité qu'aurait souhaitée Maspéro.

Aussi, ce dernier continue-t-il son exposé :

« De nos jours, la provenance et les affinités ethnographiques de la popu- « lation ont fourni matière à de longues discussions. Tout d'abord les voyageurs

« du XVIIe et du XVIIIe siècles trompés à l'apparence de certains Coptes abâtardis, « assurèrent que leurs prédécesseurs de l'âge pharaonique avaient le visage « bouffi, l'œil à fleur de tête, le nez écrasé, la lèvre charnue. Et qu'ils présen- « taient plusieurs des traits caractéristiques de la race nègre. Cette erreur, vul- « gaire au commencement du siècle, s'évanouit sans retour dès que la Com- « mission Française eut publié son grand ouvrage. » (*id.*, pp. 16-17.)

Si quelqu'un lisait cette affirmation de Maspéro sans avoir d'abord pris connaissance du témoignage de Volney et de son renvoi explicatif, relatif aux effets climatiques qui pourraient façonner le visage des races, sans avoir saisi ainsi le haut souci d'explication scientifique, objective, la finesse de l'esprit d'observation de ce savant, il pourrait avoir tendance à croire aisément, en se fiant aux allégations de Maspéro, que ces voyageurs de siècles déjà révolus aient pu se laisser aller aux apparences et se tromper facilement.

Compte tenu de tout ce qui a été exposé sur l'infiltration progressive d'élé- ments blancs en Egypte — surtout à la Basse époque — dans le Delta, si abâtar- dissement il y avait, ce ne pourrait être que dans le sens d'un blanchiment, et non d'une nigrification qui rendrait d'anciens blancs méconnaissables pour des observateurs non prévenus.

Voyons comment s'est évanouie, sans retour, s'il faut en croire Maspéro, cette « erreur vulgaire » par ce que nous enseigne le « Grand Ouvrage », publié par la « Commission Française ».

« En examinant les innombrables reproductions de statues et de bas- « reliefs dont il est rempli, on reconnut que le peuple figuré sur les monuments, « loin d'offrir les particularités ou l'aspect général du Nègre, avait la plus « grande analogie avec les belles races blanches de l'Europe et de l'Asie Occi- « dentale. Aujourd'hui, après un siècle de recherches et de fouilles, nous n'avons « plus de difficulté à évoquer devant nous, je ne dirai pas le contemporain « de Psammétique et de Sésostris, mais celui de Chéops qui contribua pour sa « part à la construction des Pyramides. Il suffit pour cela d'entrer dans un « musée et d'examiner les statues d'ancien style qui y sont réunies. Au premier « coup d'œil, on sent que l'artiste a poursuivi dans le rendu de la tête et des « membres la ressemblance exacte avec son modèle. Puis, lorsqu'on écarte les « nuances propres à chaque individu, on dégage sans peine les caractères géné- « raux et les types principaux de la race. L'un d'eux, trapu et lourd, répond « assez bien à l'un de ceux qui prévalent chez les fellahs actuels. L'autre, celui « qui distinguait les membres de haute classe, nous montre son homme, grand, « maigre, élancé. Il avait les épaules larges et pleines, les pectoraux saillants, « le bras nerveux, rond, terminé par une main fine, la hanche assez peu déve- « loppée, la jambe sèche ; les détails anatomiques du genou et les muscles du « mollet sont assez fortement accusés, comme c'est le cas pour la plupart des « peuples marcheurs ; les pieds sont longs, minces, aplatis à l'extrémité par « l'habitude d'aller sans chaussures, la tête, souvent trop forte pour le corps, « revêt d'ordinaire une expression de douceur et de tristesse instinctive. Le « front est carré, peut-être un peu bas, le nez court et charnu ; les yeux sont « grands et bien ouverts, les joues arrondies, les lèvres épaisses mais non ren- « versées ; la bouche, un peu trop fendue, garde un sourire résigné et presque « douloureux. Ces traits communs à la plupart des statues de l'Ancien et du « Moyen Empire se perpétuent à toutes les époques. Les monuments de la « XVIIIe dynastie, les sculptures saïtes et grecques, si inférieures en beauté « artistique aux monuments des vieilles dynasties, se transmettent sans altéra-

« tion notable le type primitif. Aujourd'hui, bien que les classes supérieures « se soient défigurées par des alliances répétées avec l'étranger, les simples « paysans ont gardé presque partout l'aspect de leurs ancêtres, et tel fellah « contemple avec étonnement les statues de Chéphren ou les colosses de Sa- « nouasrit qui promènent, à travers Le Caire, à plus de quatre mille ans « d'existence, la physionomie de ces vieux pharaons. » (*id.*, pp. 17-18.)

Tel est le pivot de la démonstration de Maspéro. Nous n'en avons pas sauté un mot.

Que nous prouve-t-elle ?

Que nous apprend « le Grand Ouvrage »?

L'auteur nous apprend que l'égyptologie est déjà une science très vieille ; pendant un siècle les spécialistes ont fouillé et cherché ; on connaît maintenant le prototype de l'ancienne population égyptienne jusque dans ses moindres détails ethniques. L'artiste l'a rendu par une « ressemblance exacte avec son modèle ». Grâce à cet art réaliste, on peut reconstituer ethniquement les membres de la haute classe. D'après les constatations mêmes de Maspéro, ils avaient le « nez court et charnu » la « bouche un peu trop fendue » et les « lèvres épaisses », les yeux « grands et bien ouverts », les « joues arrondies », le front « un peu bas », les épaules « larges et pleines », la main « fine », la « hanche assez peu développée », la « jambe sèche ». Ces traits communs qui se sont perpétués durant tout l'Ancien et le Moyen Empire, « loin d'offrir les particularités et l'aspect général du nègre avaient la plus grande analogie avec les belles races blanches de l'Europe et de l'Asie Occidentale. »

Cette conclusion se passe de commentaires.

Après une confirmation aussi solennelle de la thèse d'une origine nègre par un auteur dont la démonstration avait pour but, justement de détruire celle-ci, on voit une fois de plus l'impossibilité de prouver le contraire de la vérité.

Maspéro est un savant à qui l'on doit plusieurs traductions de textes égyptiens ; il avait donc la formation technique nécessaire pour établir tout ce qui était démontrable. Son échec, malgré sa science, ainsi que celui des savants qui l'ont précédé et suivi, à propos du même problème, constitue, en quelque sorte, la preuve négative la plus solide de l'origine nègre.

J'en arrive à la thèse d'Amélineau, un grand égyptologue dont on ne parle pas souvent.

Il fit des fouilles à Om El'Gaab, près d'Abydos, découvrit une nécropole royale où il put identifier seize noms de rois qui seraient antérieurs à Menès. Il trouva, en particulier, les tombeaux de quatre rois : *Ka, Den,* le Roi Serpent *Djet* (stèle du Louvre) et un autre dont le nom n'a pas été déchiffré.

On a tenté d'inclure ces rois dans la période historique ; Amélineau nous apprend que :

« M. Maspéro dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles- « Lettres a voulu reporter ces rois à la XIIe dynastie... puis... il les a attri- « bués à la XVIIIe... puis à la Ve... puis à la IVe... » (*Nouvelles Fouilles d'Abydos,* Paris, Ed. Leroux, 1899, p. 248).

Après une nouvelle réfutation du point de vue de ses détracteurs, Amélineau conclut :

« Ce sont là des raisons qui ne me semblent pas à mépriser, mais qui « me paraissent dignes, au contraire, d'être prises en sérieuse considération par « tous les savants de bonne foi, car les autres ne comptent pas pour moi. » (*id.*, p. 271.)

C'est à lui qu'on doit aussi la découverte du tombeau d'Osiris à Abydos ; découverte grâce à laquelle Osiris ne serait plus un héros mythique, mais un personnage historique, un premier ancêtre des Pharaons, un ancêtre de race nègre, ainsi que sa sœur Isis.

On comprend ainsi que les Egyptiens aient toujours peint leurs dieux en noir charbon à l'image de leur race, du commencement à la fin de leur histoire. Il serait paradoxal et absolument incompréhensible qu'un peuple de race blanche n'ait jamais peint ses dieux avec une couleur blanche ; qu'il ait choisi, au contraire, pour représenter les êtres les plus sacrés qu'il ait pu concevoir, la couleur nègre qui fut toujours celle d'Isis et d'Osiris sur les monuments égyptiens. Ce fait révèle une des contradictions des modernes lorsqu'ils décrètent le dogme d'une race blanche créatrice de la civilisation égyptienne et une race nègre asservie qui aurait vécu à côté de la première. Que la couleur des esclaves ait été choisie pour représenter les dieux, plutôt que celle des maîtres et des civilisateurs, voilà qui est, pour le moins, inadmissible et qui devrait choquer un esprit logique imbu d'objectivité.

Au contraire — on ne saurait trop le répéter — l'ensemble des faits, depuis les plus importants jusqu'aux moindres, témoignent, sans la moindre contradiction, quand ils ne sont pas interprétés partiellement, en faveur d'une Egypte nègre ayant civilisé la terre. C'est ainsi que, Amélineau, après ses énormes fouilles et une étude approfondie de la société égyptienne, aboutit aux conclusions suivantes, d'une importance capitale pour l'histoire de l'humanité :

« De diverses légendes égyptiennes j'ai pu conclure que les populations « primitives établies dans la vallée du Nil, étaient de race nègre, puisque la « Déesse Isis est dite être née sous la forme d'une femme rouge et noire, c'est-« à-dire, ainsi que je l'ai expliqué, avec la couleur café au lait que présentent « certains individus de race nègre, dont la peau semble avoir des reflets métal-« liques de cuivre. » (*Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne,* 2e partie, Paris, Ed. Leroux, 1916, p. 124.)

Amélineau désigne du nom de *Anou* la première race nègre qui aurait occupé l'Egypte. Il montre qu'elle a descendu graduellement le Nil et a fondé les villes d'Esneh, Erment, de Qouch et d'Héliopolis, car, dit-il :

« Toutes ces villes ont le signe caractéristique qui sert à écrire le nom « des Anou (1). C'est aussi dans un sens ethnique qu'il faut expliquer l'épithète « d'Anou appliquée à Osiris. En effet, dans un chapitre qui sert d'introduction « aux hymnes à Ra et contient le chapitre XV du Livre des Morts, il est dit, « en parlant d'Osiris, "Salut à toi ! ô Dieu Ani dans la contrée montagneuse « d'Antem, ô grand Dieu, épervier de la double montagne solaire".

« Si Osiris était d'origine nubienne, quoique né à Thèbes, il serait facile de « comprendre pourquoi les événements de la lutte entre Seth et Horus se déroulent en Nubie. Quoi qu'il en soit, il est frappant que la déesse Isis, d'après la « légende, ait précisément la couleur de peau qu'ont toujours les Nubiens, que « le Dieu Osiris ait, pour épithète (2) qui me semble un ethnique indiquant « son origine nubienne, observation qui ne me semble pas avoir été faite « encore. » (*id.*, pp. 124-125.)

Ces Anou, dont Maspéro a voulu faire des Arabes, parce qu'ils ont fondé la ville d'On — Héliopolis en grec — ville des Anou du Nord apparaissent

(2) Signe hiéroglyphique représenté par une flèche avec empennage de 2 plumes ou roseaux.

(1) Signe hiéroglyphique représenté par une flèche avec empennage de 2 plumes ou roseaux.

donc, essentiellement, comme des Nègres si l'on s'en tient aux témoignages de leurs propres créations : Le Livre des Morts, entre autres...

A l'appui de la thèse d'Amélineau on peut faire remarquer que *An* signifie Homme, en diola. Ainsi *Anou*, à l'origine, pourrait signifier tout simplement : les hommes.

On peut signaler encore les correspondances suivantes :

— *Añi*, nom d'un peuple de la Côte d'Ivoire (dont les rois portent le titre d'Ammon).

— *Oni*, titre du roi de la Nigéria.

— *Ani*, ou *Oni*, épithète d'Osiris, dieu égyptien.

Selon Amélineau c'est cette race nègre des *Anou* qui aurait créé, au temps anté-historique, tous les éléments de la civilisation égyptienne qui demeureront sans changements notables jusqu'à la fin de celle-ci. Ce sont ces Nègres qui auraient, les premiers, pratiqué l'agriculture, irrigué la Vallée du Nil, dressé les digues, inventé les sciences, les arts, l'écriture, le calendrier. Ce sont eux qui ont créé la Cosmogonie consignée dans Le Livre des Morts dont les textes ne laissent aucun doute sur le caractère nègre de la race qui a conçu les idées.

« Ces Anou, nous l'avons vu par la tablette du Caire, étaient une popula-
« tion agricole, faisant de l'élevage en grand, établis le long du Nil dans des
« villes murées où ils s'enfermaient pour se défendre. C'est à cette population
« que l'on peut attribuer, sans crainte d'erreur, les livres les plus anciens de
« l'Egypte, le Livre des Morts et les Textes des Pyramides, par conséquent tous
« les mythes ou enseignements religieux, je dirai presque les systèmes philo-
« sophiques déjà connus et qui sont toujours appelés systèmes égyptiens. Ils
« connaissaient, évidemment, les métiers nécessaires à toute civilisation et par
« conséquent les outils qu'ils supposent ; par conséquent encore ils avaient
« l'usage des métaux, tout au moins des métaux élémentaires. Ils avaient déjà
« fait les premiers essais de l'écriture, car toute la tradition égyptienne attribue
« cet art à Thot, le grand Hermès, qui était un Anou, comme Osiris qui est
« appelé proprement l'Onien au chapitre XV du Livre des Morts et dans les
« Textes des Pyramides. Il est donc certain que ce peuple connaissait déjà les
« principaux arts ; il en a laissé la preuve dans l'architecture des tombes
« d'Abydos, notamment de la tombe d'Osiris, et dans ces tombes ont été trouvés
« des objets portant la marque indélébile de leur origine, comme les ivoires
« sculptés, comme cette petite tête de Nubienne qui fut rencontrée dans une
« tombe voisine de celle d'Osiris, comme les petits récipients en bois ou en
« ivoire en formé de tête de félin, tous documents publiés dans le premier
« volume de mes Fouilles d'Abydos. » (*id.*, pp. 257-258.)

Et Amélineau de formuler :

« La conclusion qui ressort de ces considérations est que le peuple conquis
« des Anou fut l'initiateur de ses conquérants dans une partie, tout au moins,
« des voies de la civilisation et de l'art, et cette conclusion, on le verra facile-
« ment, est des plus importantes pour l'histoire de la civilisation humaine, par
« conséquent de la religion. La civilisation égyptienne, cela ressort encore par-
« faitement de ce qui précède, est non d'origine asiatique, mais d'origine afri-
« caine, d'origine négroïde, quoique cette assertion puisse paraître paradoxale.
« On n'est pas habitué, en effet, à doter la race nègre ou les races voisines de
« trop d'intelligence, d'assez d'intelligence même pour avoir pu faire les pre-
« mières découvertes nécessaires à la civilisation, et cependant il n'y a pas une
« seule des tribus habitant l'intérieur de l'Afrique qui n'ait possédé et qui ne

« possède encore l'une quelconque de ces premières découvertes !... » (*id.*, p. 330.)

Amélineau suppose qu'une Egypte nègre déjà civilisée par les Anou aurait été envahie par une race blanche fruste qui serait venue de l'intérieur de l'Afrique et qui aurait conquis progressivement la vallée jusqu'en Basse-Egypte. Cette race blanche inculte aurait été civilisée par la race nègre des Anou qu'elle aurait détruite cependant en grande partie. L'auteur se fonde sur l'analyse des

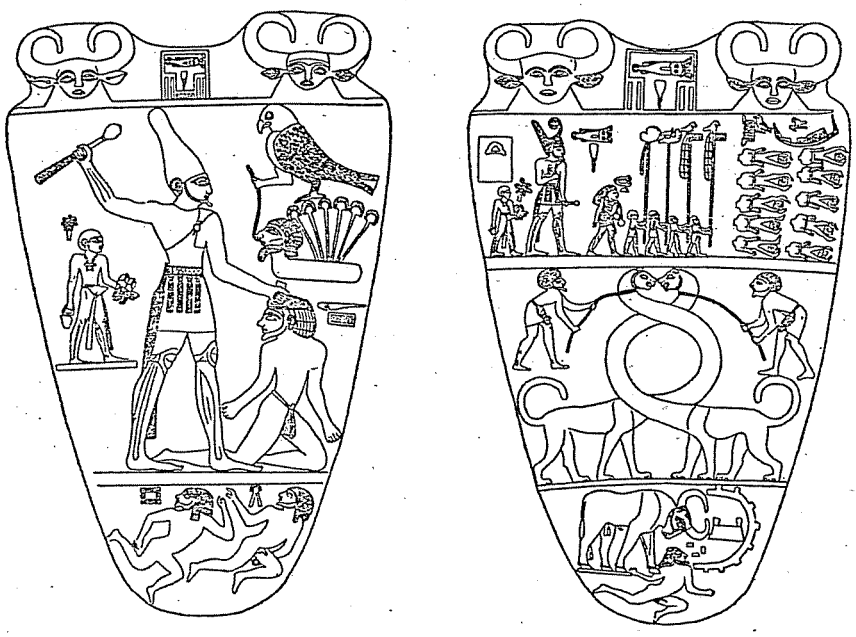


FIG. N° 38
Palette de Narmer

L'invention et l'introduction de l'écriture dans les mœurs marquent la démarcation de la préhistoire et de la période historique de l'humanité ; or la palette de Narmer porte des signes d'écriture. Il serait précieux d'arriver à la dater avec certitude.

scènes représentées sur la Palette de Narmer découverte à Hiérakonpolis par Quibell (fig. 38). L'opinion est unanime aujourd'hui pour reconnaître que les prisonniers figurés sur la palette de Narmer, avec leur nez busqué, représentent des envahisseurs asiatiques vaincus et châtiés par le Pharaon qui, à cette époque reculée, avait sa capitale en Haute-Egypte.

Cette conception est confirmée par le fait que les personnages qui marchent devant le Pharaon et qui faisaient partie de son armée victorieuse sont des Nubiens et portent des enseignes nubiennes, telles que l'enseigne du Chacal et celle de l'Epervier ; nous dirions : totems de Nubie...

Par ailleurs, les données archéologiques ne permettent pas de retenir l'hypothèse d'une race blanche originaire du cœur de l'Afrique.

La queue de taureau que porte le Pharaon sur la Palette de Narmer, et que porteront toujours les Pharaons et les prêtres d'Egypte, est encore portée lors des cérémonies, dans les mêmes circonstances officielles, par les chefs religieux

de la Nigéria. Il en est de même du pagne que porte le pharaon ; le sachet aux grigris qui figure sur sa poitrine et qui ne disparaîtra jamais dans l'histoire égyptienne est celui que l'on trouve sur la poitrine de n'importe quel chef nègre qui assume des responsabilités, et qu'on appelle *dakk* en valaf.

Le serviteur tient à la main les sandales du pharaon identiques aux *voganti* des Nègres ; marchant derrière le roi avec une bouilloire à la main, il a l'attitude typique du serviteur nègre actuel, ou *bek-neg* (comparer avec *bak* qui, en égyptien, signifie serviteur).

Le fait que le roi ait quitté ses sandales nous suggère qu'il est sur le point d'accomplir un sacrifice, en un lieu sacré, et qu'il doit se purifier les membres auparavant par des ablutions avec l'eau de la « bouilloire » (= *satala*, en valaf). On sait que les Egyptiens ont pratiqué les ablutions des milliers d'années avant l'Islam.

Ainsi la Palette de Narmer représenterait une scène de sacrifice rituel après la victoire.

De tels sacrifices humains étaient encore pratiqués en Afrique Noire à une époque très récente : Dahomey.

Au-dessus de la victime, la scène qui représente l'épervier Horus tenant ce que l'on a cru être une corde passant par les narines d'une tête coupée, symboliserait ces vies mêmes sacrifiées à Horus s'échappant par le nez des victimes et dont Horus prend possession. Cette idée est conforme à la croyance nègre selon laquelle la vie s'échappe par les narines, tant et si bien que vie et nez sont synonymes en valaf : on dit souvent le nez pour la vie...

A quelle race appartiennent les personnages représentés sur cette face de la Palette que je considère comme le recto, plutôt que le verso comme cela semble admis ?

Je dirai qu'ils appartiennent tous à une même race nègre. Le roi a les lèvres épaisses — et même éversées — son attitude de profil ne réussit pas à masquer son nez charnu ; il en est de même de tous les autres personnages de cette face jusqu'aux vaincus de la scène du bas qui sont en fuite. Ces derniers, comme la victime qui va être immolée, ont des cheveux artificiels, en étages, comme on en voit encore en Afrique Noire ; une telle coiffure portée par les jeunes filles s'appelle *djmbi* ; légèrement modifiée, et portée par des femmes mariées, elle devient le *djéré*, qui a disparu depuis quinze ans au Sénégal. Chez les hommes, l'Islam a fait disparaître, tout récemment, la coutume. On ne rencontre plus de coiffures semblables que chez les Sérères non islamisés jusqu'à la circoncision, et chez les Peuhls : une forme spéciale de ces coiffures chez ces populations s'appelle *Ndjumbal*. Les cheveux du roi et du serviteur sont cachés par leurs bonnets ; mais on sait qu'en Egypte l'usage d'une telle perruque était courant dans toutes les classes de la société. Le bonnet du roi est encore celui que portent tous les circoncis du Sénégal, bien que cet usage tende à disparaître sous l'influence de l'Islam. Il est fait en réunissant par une couture deux ellipses d'étoffe blanche, exceptée une extrémité par où passe la tête ; une armature en bambou lui donne la forme de la couronne du pharaon de la Haute-Egypte. Quand ce bonnet est porté par les hommes d'âge mûr, l'armature en bambou y est absente et la partie oblongue est, en général, plus réduite ; on a alors la forme du bonnet qu'on a appelé phrygien et que les Grecs transmettront à l'Occident. Marcel Griaule a publié, dans *Dieu d'eau* des photographies de ces bonnets portés par les Dogons.

Il est à remarquer, ici, que le roi ne porte qu'une masse d'arme dans la main droite ; la main gauche, vide de toute arme, tient la tête de la victime. On peut donc considérer la masse d'arme comme un attribut de la Haute Egypte, au même titre que la couronne blanche. Le roi serait alors au début de la conquête de la vallée du Nil dans cette première scène. Il en serait au moment où il réduisit les hommes de sa race sous sa domination.

Le verso débute par une scène typique : le vaincu appartient à la ville des "abominables", tel que l'indique le caractère hiéroglyphique signalé par Amélineau. Cette ville crénelée serait une ville de la Basse-Egypte, habitée par une race nettement différente de la race nègre du recto, une race blanche asiatique. La chevelure du vaincu est longue et naturelle, sans étages, le nez démesurément long et busqué, les lèvres complètement effacées. En un mot, tous les traits ethniques de la race du verso sont diamétralement opposés à ceux de la race du recto. On ne saurait trop insister sur le fait que c'est cette race du verso seule qui a des traits sémitiques (fig. 38).

Après cette seconde victoire, l'unification de la Haute et de la Basse-Egypte serait faite ; elle serait symbolisée par la scène qui occupe le milieu du verso : la symétrie des deux félins à tête de lion menaçante qui entreraient en conflit s'ils étaient libres, mais qui sont désormais tenus en respect et dans l'impossibilité de se nuire l'un à l'autre, grâce aux cordes attachées à leur cou et tenues par des personnages symétriques, symboliserait cette unification selon une représentation bien caractéristique des Egyptiens et des Nègres en général.

A la scène supérieure le roi porte la couronne de la Basse-Egypte, ce qui montre qu'il vient de la conquérir. La seconde étape de la conquête de la vallée du Nil est donc terminée par le Pharaon ; il tient maintenant dans ses deux mains ce que l'on peut considérer comme les attributs de la Basse et de la Haute Egypte. Ici encore le roi a quitté ses sandales tenues par son serviteur qui marche derrière lui comme à la scène du recto, avec le même récipient. On pourrait donc croire que le lieu est sacré, et les victimes auraient été immolées rituellement, et non massacrées.

Devant le roi se trouvent cinq personnages dont quatre tiennent des étendards portant des totems. Les trois premiers sont nettement de la Haute Egypte : Epervier, Chacal... Le dernier représente non pas un animal, mais un objet non identifié et pourrait bien être l'emblème de la Basse-Egypte qui vient d'être conquise.

Pour toutes ces raisons, l'interprétation que donne Amélineau de cette palette paraît inacceptable. Autant l'opinion qui considère tous les prisonniers figurés comme des Asiatiques semble être une généralisation qui ne tient pas assez compte du détail de la Palette, autant celle d'Amélineau, qui considère tous les vaincus comme des Nubiens, semble aussi erronée. Le fait que les vaincus du recto soient réellement des Nubiens a pu entraîner Amélineau à ne plus faire cas de la différence ethnique entre ces derniers et le vaincu du verso que le taureau écrase. Celui-ci, d'après la reproduction même d'Amélineau, n'a pas les cheveux étagés comme les Nubiens du recto, il n'en a pas non plus les autres traits ethniques comme on vient de le souligner. Ce n'est qu'en faisant abstraction — de bonne foi — de ces détails, qu'il a pu conclure à l'invasion par une race blanche qui serait venue du centre de l'Afrique, sans culture, et qui aurait conquis la vallée sur la population entièrement nègre des Anou.

En réalité, même s'il y a eu des infiltrations d'Asiatiques ou de Proto-Européens à cette époque de la Préhistoire, les Nègres de l'Egypte n'avaient jamais

cessé d'avoir la situation en mains ainsi que l'indiquent les nombreuses statuettes amratiennes trouvées et figurant une race étrangère vaincue. J. Capart, dans son livre *Les débuts de l'art en Egypte* (Ed. Vromant, 1904), reproduit une statuette représentant un captif de race blanche, à genoux, les mains liées derrière le dos, une longue tresse pendant sur la nuque (fig. 14, p. 37).

On trouve aussi, à la même époque, des proto-cariatides, sous forme de pieds de meubles, qui représentent le type de la race blanche vaincue (cf. Amélineau : *Prolégomènes...*, p. 413).

Par contre on voit figurer les Nègres comme des citoyens libres déambulant dans leur propre pays :

« On y voit quatre femmes habillées de longs jupons, en tout semblables à « ces négresses que l'on représente encore dans les tombes de la XVIIIe dynas- « tie, dans le tombeau de Rekhmara notamment. Quoiqu'elles soient très effa- « cées, elles semblent cependant porter à la main un objet que l'on a pris pour « une oreille de vache (!) ; je serais assez porté à y voir la première apparition « de la croix ansée, symbole qui bientôt après est entré dans la séméiologie « égyptienne pour n'en plus sortir. On voit par là que les femmes d'origine « nègre n'étaient pas dépaysées au milieu des animaux de leur pays et alors « se pose de nouveau la question : comment les Egyptiens de cette époque « pouvaient-ils connaître les animaux spéciaux au centre de l'Afrique, ainsi que « les habitants de cette Afrique Centrale, s'ils étaient des Asiatiques, des Sémites « entrés dans la vallée du Nil par l'Isthme de Suez ? La présence constatée des « animaux susdits et des Nègres sur les ivoires que je viens de décrire n'est- « elle pas une preuve convaincante que les conquérants de l'Egypte étaient venus « du centre de l'Afrique. » (*id.*, pp. 425-426.)

On voit donc que les plus anciens documents historiques que nous possédons sur l'histoire égyptienne et du monde, contrairement aux idées répandues, représentent les Nègres comme des citoyens libres maîtres du pays et de la nature et auprès d'eux, les quelques prototypes de race blanche alors connus, issus d'infiltrations proto-européennes ou asiatiques, sont figurés comme des captifs, les mains liées au dos, ou écrasés par le fardeau d'un meuble qu'ils supportent (ce serait là, soit dit en passant, l'origine lointaine des cariatides de l'Erechtéïon du ve siècle, imitées par les Grecs des milliers d'années plus tard).

LA CIVILISATION EGYPTIENNE PEUT-ELLE ETRE ORIGINAIRE DU DELTA ?

Pour expliquer le peuplement de l'Egypte et sa civilisation, les spécialistes invoquent quatre hypothèses, correspondant aux quatre points cardinaux, la plus naturelle de toutes — une origine locale — étant la plus contestée. Celle-ci, à son tour, pourrait être localisée en deux endroits différents : la Haute ou la Basse Egypte. Dans ce dernier cas, il s'agirait de ce qu'on appelle la « prépondérance du Delta ».

On ne verrait pas pourquoi un égyptologue, partisan de l'origine locale, s'évertuerait à vouloir prouver la « prépondérance du Delta », en dépit de l'absence de tout document historique si ce n'était là une voie détournée pour établir l'origine méditerranéenne blanche de la civilisation égyptienne.

C'est ainsi que ce point de vue qui est, en général, celui de tous ceux qui situent le berceau de la civilisation égyptienne à l'extérieur — soit en Asie, soit en Europe — est aussi celui de Moret qui, pourtant, est apparemment pour l'origine locale, mais blanche.

Pour les premiers, l'idée est logique en soi ; c'est une affirmation qui vient s'ajouter à une autre, également dépourvue de fondement historique, par pur souci d'explication logique. En effet, si les porteurs de la civilisation viennent de l'extérieur — Asie ou Europe — s'ils sont ainsi contraints, géographiquement, de passer par le Delta, il est logique que le Delta soit civilisé avant la Haute Egypte, et que la civilisation ait rayonné à partir de ce point. Si les partisans d'une origine extérieure avaient pu démontrer, à l'aide d'arguments dignes de ce nom, l'antériorité du Delta sur la voie de la civilisation, cela aurait constitué

un argument massif en faveur de leur thèse, et donnerait tout au moins un semblant de vérité aux idées contradictoires qu'ils soutiennent.

En fait, il est impossible, non seulement de démontrer cette thèse, mais même de lui donner un caractère sérieux, par un apport de documents historiques valables. Aucun document ne milite en faveur de cette antériorité. C'est en Haute Egypte que l'on a trouvé, depuis le Paléolithique jusqu'à nos jours, les témoins matériels des étapes successives des civilisations : Tasiens, Badariens, Amratiens, proto-dynastiques.

Il n'existe aucune trace d'évolution continue dans le Delta contrairement à la Haute Egypte. Le centre de Merinde a disparu à la fin du Tasien ; il n'existe rien au nord de Badari (voir V. Gordon Childe : *L'Orient préhistorique*, Paris, Payot, 1935, pp. 87 à 98.)

Les statuettes en ivoire, à tête triangulaire, que l'on trouve à l'époque dite Gerzéenne, correspondent à celles que l'on trouve en Crète au temps de Menès (Capart, *Les débuts de l'art en Egypte*). Ces statuettes d'ivoire ne peuvent être antérieures à l'époque de Hiérakonpolis (époque amratienne, pour Capart).

Entre S.D. 39 et S.D. 79, on a décrété qu'il a existé une civilisation gerzéenne dans la Basse-Egypte :

« La Basse-Egypte devint, finalement, le siège d'une civilisation plus haute, « à affinités nettement asiatiques (dans le sens d'opposées aux affinités afri- « caines) et cette civilisation, en fin de compte, s'étendra à la Haute-Egypte. En « réalité, elle n'est directement connue que par cette dernière région, mais on « peut affirmer, avec tranquillité, qu'elle a existé dans le nord. En Haute- « Egypte, il n'y a pas de rupture... entre la civilisation amratienne et la civili- « sation gerzéenne... qui s'infiltra graduellement, se mêlant aux éléments plus « anciens, tout en les dominant... jusqu'à les expulser... » (Gordon Childe, op. cit., p. 87.)

.. ..

On allègue que le Delta est une région humide et conserve mal les documents. Il est impossible qu'il les ait si mal conservés qu'on n'en trouve même pas de traces, même pas des blocs informes qui résulteraient de leur décomposition chimique sous l'effet de l'humidité. En réalité le sol de la Basse Egypte a rendu, tant bien que mal, tout ce qui lui a été confié : témoins toutes ces œuvres — même en bois — de l'Ancien Empire depuis la IIIe dynastie ; s'il n'a pas restitué des documents plus anciens, il est plus logique de croire que c'est parce qu'il ne les a jamais contenus.

Si le Delta avait réellement joué le rôle qu'on veut lui accorder dans l'histoire de l'Egypte, il serait possible de s'en rendre compte autrement. L'histoire de la Haute Egypte, considérée indépendamment du Delta, présenterait des lacunes ; or, il n'en est rien : l'histoire de la Haute Egypte (c'est-à-dire l'histoire égyptienne) ne présente de difficultés insurmontables, l'explication historique ne devient impossible que lorsqu'on s'évertue à faire jouer au Delta, en l'absence de tout document historique, un rôle qu'il n'a jamais joué.

Tel semble être le cas de Moret lorsqu'il écrit :

« Nous ne savons rien de l'histoire de ces premiers royaumes. Cependant, « la tradition veut que les rois du Nord aient eu la prépondérance sur le reste « de l'Egypte au début des temps. Aucun texte ne permet de délimiter leur « zone d'influence, mais la religion de l'époque postérieure indique que cette « influence fut puissante. Cela s'explique par la fertilité particulière du Delta. « Dès qu'elle put être aménagée par la culture à grand renfort de digues, « canaux de drainage et d'irrigation, cette région de terreau sans cesse renouvelé « par le limon du Nil offrit une aire plus étendue, un sol plus rémunérateur, « un habitat plus favorable au développement d'une race prolifique que l'étroite « vallée de la Haute Egypte. De là une prospérité matérielle précoce, un déve- « loppement intellectuel attesté par le fait que les grands dieux du Delta s'im- « posèrent, par la suite, au reste de l'Egypte. Le Soleil Ra eut son premier culte « à Héliopolis ; Osiris, qui personnifie le Nil et la végétation, Isis et Horus, sont « les dieux de Busiris, Mendès, Bouto. L'extension de leur culte à toute la « Vallée, dès les temps très anciens, indique une influence politique corres- « pondante du Delta. »

(Moret : *Des clans aux Empires*, Coll. L'Evolution de l'humanité, Ed. La Renaissance du Livre, 1923, pp. 153-154.)

Moret s'est jusqu'ici référé à Maspéro. Il s'en sépare néanmoins à propos du chemin suivi par les Shemsou-Hor, pour être entièrement conforme à sa théorie de la prépondérance du Delta.

Dans son livre : *Le Nil et la civilisation égyptienne*, à l'inverse de Maspéro qui veut que les Shemsou-Hor (prédécesseurs de Menès) soient des « forgerons nègres » qui ont conquis la vallée du Nil et bâti des forges jusqu'au Delta, Moret affirme que les « Shemsou-Hor et leurs prédécesseurs... viennent du Delta » (p. 118).

L'auteur constate une transformation profonde à l'époque qui précède Menès, marquée par l'apparition du cuivre, de l'or et surtout de l'écriture. Comme cette transformation ne se manifeste qu'en Haute Egypte, Moret pose la question suivante :

« Par qui la Haute Egypte a-t-elle été influencée, sinon par la Basse Egypte « qui aura évolué, pendant des millénaires inscrits au compte des dynasties « divines du Delta. » (*id.*, p. 120.)

Moret cite l'invention du calendrier qui aurait eu lieu sous la latitude de Memphis. L'auteur a, d'autre part, affirmé que les dieux égyptiens, Osiris, Isis, Horus, sont originaires du Delta. Il se sert donc de cet argument, qu'il suppose exact, pour pousser son raisonnement et le rendre plus convaincant :

« Un autre fait étayera cette argumentation. De toute antiquité, les jours « épagomènes ont été sous le patronage des dieux qui naquirent en les cinq « jours placés au début de l'année (cf. Plutarque). Textes égyptiens et grecs « sont d'accord pour appeler ces dieux Osiris et Isis, Seth et Nephtys, Horus. « Puisqu'en tête de l'année qui s'ouvre par le lever simultané de Sothis, de Ra « et du Nil, c'est Osiris, dieu du Nil et de la végétation, qu'on choisit comme « patron — il est censé naître le premier des cinq jours épagomènes — on « peut conclure que les adorateurs d'Osiris étaient puissants à Héliopolis même « lorsque les astronomes de cette ville établirent le calendrier. (1)

« Ainsi, avec le calendrier, la Basse Egypte impose à la Haute Egypte « l'autorité d'Osiris et de Ra, la suprématie du Nil et du soleil. Les "civilisés « du Delta" ont fait la conquête de la Haute Egypte. » (Moret : *Le Nil*, op. cit., p. 122.)

Quand on trouve des idées si importantes — et même d'une certaine gravité — sous la plume d'une telle autorité, on est fondé à croire qu'elles sont appuyées par des documents probants. Or il n'en est rien quand on considère ces affirmations dans leur ensemble.

L'auteur pose, comme conforme à la tradition égyptienne, l'origine nordique des dieux égyptiens ; autrement dit, Osiris, Isis, Horus, seraient tous des dieux du Delta. A partir de cette affirmation il tire les conséquences importantes citées relatives à l'invention du calendrier et à l'origine de la civilisation égyptienne en général.

Or, que nous apprend la stricte tradition égyptienne, considérée à l'époque la plus ancienne à laquelle on puisse remonter ? Cette tradition, consignée dans le Livre des Morts, dont la doctrine est antérieure à toute l'histoire écrite de l'Egypte, nous apprend que Isis est une négresse, que Osiris est un Nègre, c'est-à-dire un Anou, tant et si bien que son nom, dans les textes les plus

---

(1) Plutarque dans les « Isis et Osiris » relate que ce dernier Dieu est né le premier des cinq jours épagomènes, comme l'écrit Moret, c'est-à-dire le 361e jour de l'année ce qui correspond — compte tenu de la réforme du calendrier — au 26 décembre. Le pape Jules 1er (IVe s.) a fixé la naissance du Christ au 25 décembre ; mais nous savons que le Christ n'a pas eu d'Etat-Civil et que personne ne connait sa date de naissance. Qu'est-ce qui a pu inspirer le Pape Jules 1er pour le choix de cette date — qui est, à un jour près celle de la naissance d'Osiris — si ce n'est la tradition égyptienne perpétuée par le calendrier romain. Cela devient manifeste lorsqu'on associe à la naissance du Christ l'idée d'un arbre ; tout ceci serait éminemment arbitraire si l'on ne savait pas qu'Osiris était aussi le dieu de la végétation : on le peignait même quelquefois en vert à l'image de cette végétation dont il symbolisait la renaissance. Son symbole est un arbre aux branches coupées qu'on dressait pour annoncer la résurrection de la vie végétale. Il y avait donc là un rite agraire très marqué caractérisant une société sédentaire.

Ce symbole végétal d'Osiris s'appelait DJED en égyptien ; en valaf on a :

DJED : debout, dressé, planté droit...
Djed-Djed-âral : bien debout (intensification de Djed) ;
Djan : vertical ;
Djen : un pieu.

Telle serait donc l'origine lointaine de l'arbre de Noël et l'on voit, une fois de plus, en remontant le cours du temps, que plus d'un trait de la civilisation occidentale dont on a oublié l'origine ne perd son caractère injustifiable que si on le rattache à sa souche négro-égyptienne.

On aurait pu établir aussi en s'inspirant de Plutarque un rapport évident entre la naissance de Nephtis, qui vient au monde à travers les côtes de sa mère et celle d'Eve, tirée d'une côte d'Adam.

anciens qui aient existé en Egypte, est accompagné d'un ethnique qui indique son origine nubienne. Ceci nous le savons depuis Amélineau.

Amélineau nous apprend, par ailleurs, qu'aucun texte égyptien ne dit qu'Osiris et Isis sont nés dans le Delta. Donc, quand Moret affirme cela, il ne le tire d'aucun document. On peut même ajouter que la légende localise la naissance d'Isis et d'Osiris en Haute Egypte : Osiris serait né à Thèbes et Isis à Denderah. Elle situe de même en Nubie le premier théâtre de la lutte entre Seth et Horus, et Amélineau pense que :

« Les parties de la légende qui se rapportent au Delta sont manifestement « ajoutées à la légende primitive, sauf le séjour d'Isis à Bouto. En effet, l'épi- « sode d'Isis à Byblos ne cadre guère avec le séjour de la déesse à Bouto : ce « n'est, à mes yeux, qu'une interprétation d'origine grecque ou quasi-grecque « pour expliquer l'adoption du culte d'Osiris à Byblos, ou plutôt les mythes « ressemblants de quelque divinité locale, comme Adonis ou Thammouz ; c'est « un des points d'ailleurs auquel les documents égyptiens n'ont jamais fait « allusion ; de même, le cercueil d'Osiris emporté par le Nil jusqu'à la mer « et de la mer à Byblos m'apparaît comme une de ces impossibilités manifestes « dans laquelle il me semble bien difficile que les Egyptiens soient tombés... « parce que les documents égyptiens sont muets à cet égard. Or, il ne faut « pas l'oublier, la légende d'Osiris est établie et fixée en Egypte, sauf les parties « concernant le Delta et l'Asie Mineure, avant l'époque de Menès, de sorte « qu'il est bien difficile de voir comment une légende née dans le Delta s'est « développée complètement hors du Delta, s'est presque localisée dans la Haute « Egypte et n'est apparue comme ayant trait au Delta que dans certaines addi- « tions manifestement postérieures. » (*Prolégomènes...*, op. cit., p. 203.)

De même si Osiris et Isis étaient nés en Basse Egypte on comprendrait difficilement que leurs reliques soient entièrement accaparées par la Haute Egypte. Le squelette tout entier d'Osiris est absorbé par les villes de la Haute Egypte, de sorte qu'il ne reste rien pour celles de la Basse Egypte. Amélineau se réfère sur ce point au Dictionnaire géographique de Brugsch ; mais une rivalité entre les villes pour l'attribution des reliques a engendré une confusion telle qu'au premier abord, il paraît difficile de déterminer à quelle ville appartient authentiquement telle relique revendiquée maintenant par plusieurs autres. Amélineau trouve qu'il y a moyen de décider, et en faveur de la Haute Egypte, d'une façon générale, chaque fois que la rivalité oppose villes de la Basse et de la Haute Egypte :

« Je ne suis pas de cet avis et je crois qu'un fait peut faire fléchir la « balance en faveur de la Haute Egypte : ce fait je le trouve dans l'attribution « de la tête d'Osiris à la Haute Egypte et à la ville d'Abydos. » (*id.*, p. 104.)

Ce fait ne serait pas important si Amélineau n'avait pas découvert le tombeau d'Osiris et la tête de l'ancêtre divinisé dans une jarre. On peut mettre en doute l'authenticité de cette découverte, cependant Amélineau écrit :

« J'en ai trouvé moi-même d'autres (châsses) pendant les fouilles prélimi- « naires qui ont abouti à la nécropole royale, avant de rencontrer la châsse où « était conservé le crâne du dieu que j'ai cru avoir rencontré. » (*id.*, p. 104.)

Amélineau se reporte ensuite au Papyrus du Musée de Leide, cité par Brugsch, et où il est mentionné, expressément, que la tête du dieu était conservée à Abydos, dans un endroit indiqué sur le Papyrus par un nom qui signifie « la nécropole d'Abydos » pour les Egyptiens. Sur ce point Amélineau a demandé une confirmation à E. Revillou sur la valeur du document écrit en démotique.

Il reçut la confirmation que la tête d'Osiris était bien mentionnée comme étant à Abydos. La découverte d'Amélineau de la tête d'Osiris, en 1898, recevrait une nouvelle confirmation dans le texte géographique d'Edfou publié par Brugsch dans son Dictionnaire :

« Il y est mentionné que le chef du dieu était dans la relique d'Abydos. » (*id.*, p. 105.)

Mais, constate Amélineau :

« Depuis que Brugsch l'a copié, le texte a disparu, du moins s'il faut « ajouter foi à la publication du Temple d'Edfou commencée dans les Mémoires « de la Mission du Caire... Il serait intéressant de constater si cette inscription « a complètement disparu. » (*id.*, p. 106.)

Enfin Amélineau constate un autre fait important : le trône d'Osiris est décrit, dans les Textes des Pyramides, tel qu'il a « trouvé le lit funéraire que « l'on avait placé dans son tombeau d'Abydos » (*id.*, p. 102).

Et Amélineau se demande, avec juste raison :

« Pourquoi les villes de la Haute Egypte eussent-elles revendiqué pour « elles les parties les plus importantes du corps d'Osiris, si Osiris fût né dans « le Delta, eût régné dans le Delta, fût mort dans le Delta, eût été le dieu local « d'un petit canton du Delta ! Je n'en vois aucune raison. » (*id.*, p. 102.)

Que Amélineau ait découvert, effectivement ou non, le tombeau et la tête d'Osiris, cela n'a aucune importance ici, le fait essentiel est que l'on trouve mentionné dans les textes qu'ils se trouvent à Abydos.

On voit donc que, contrairement à ce qu'affirme Moret la tradition égyptienne authentique, celle dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps, et qui est consignée dans les Textes des Pyramides et le Livre des Morts, nous enseigne, en termes sans équivoque, que les dieux égyptiens sont de race nègre et originaires du sud. Du reste, dans le mythe d'Osiris et d'Isis, on trouve un trait culturel caractéristique de l'Afrique nègre. Il s'agit du culte des Ancêtres qui est à la base de la vie religieuse nègre comme à la base de la vie religieuse égyptienne, ainsi que l'affirme Amélineau.

Chaque ancêtre mort devient l'objet d'un culte ; les plus lointains dont les enseignements dans le domaine de la vie sociale, c'est-à-dire dans le domaine de la civilisation, se sont révélés efficaces deviennent peu à peu de véritables dieux (les ancêtres mythiques de Lévy-Bruhl). Ils se détachent ainsi totalement du plan humain, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont jamais existé. Ils deviennent des dieux situés sur un plan différent de celui du héros grec ; c'est ce qui a fait penser à Hérodote que les Egyptiens n'avaient pas de héros. (1)

L'argument qu'invoque Moret relativement à l'invention du calendrier sous la latitude de Memphis, subit une entorse grave quand on l'examine de près. L'auteur précise que ce n'est que sous la latitude de Memphis que l'on peut observer un lever héliaque de Sothis. Il en conclut que le calendrier égyptien, dont la base est le cycle de cette étoile (Sirius) et dont le lever coïncide avec celui du soleil tous les 1.461 ans, a été inventé à Memphis. (2)

---

(1) Mam y alla : Ancêtre Dieu (valaf) ; bien que le mot arabe Alla se soit substitué au terme africain primitif, cette expression révèle encore la conception d'un dieu ancestral.

(2) Moret voudrait prouver que le calendrier égyptien fut inventé à Héliopolis ; les documents qui existent attestent le contraire :

« Les prêtres de Thèbes passent pour les plus versés dans l'astronomie et dans la philosophie. C'est d'eux que vient l'usage de régler le temps, non d'après la révolution de la Lune, mais d'après celle du Soleil : ils ajoutent aux douze mois de trente jours chacun, cinq jours tous les ans ; et comme il reste encore,

Or le calendrier était en usage en 4236 ; cette date est la plus ancienne que l'on connaisse avec certitude dans l'histoire de l'humanité.

Hérodote nous apprend, par ailleurs, que Memphis est créé par Menès après que celui-ci eut détourné le cours du fleuve et rendu plus salubre et plus habitable cette région fangeuse de la Basse-Egypte :

« Menès, le premier roi, fit bâtir, au rapport des mêmes prêtres, la ville « qu'on appelle aujourd'hui Memphis dans l'endroit même d'où il avait détour- « né le fleuve et qu'il avait converti en terre ferme. » (Hérodote, II, 99.)

D'après ce témoignage, le site de Memphis était donc sous les eaux avant Menès. Si l'on veut que l'avènement de Menès date de 3200, Memphis n'existait pas quand le calendrier fut inventé.

D'ailleurs ce qui serait important pour les partisans de l'antériorité du Delta ce serait que le lever héliaque de Sothis put s'observer, non pas sous la latitude de Memphis, mais sous celle d'Héliopolis, ville de Ra où, pour ces mêmes théoriciens, seraient nées toute l'astronomie et l'astrologie égyptiennes.

Quand bien même il en serait ainsi, il semble que Héliopolis, ou On du Nord, ait été fondée par les Anou dont elle porte le nom.

On peut faire des remarques analogues au sujet de l'argument selon lequel l'Egypte aurait été civilisée par des envahisseurs venus du Nord, parce qu'en égyptien on désignerait l'Ouest par la droite et l'Est par la gauche ; on déduirait de ce fait la preuve d'une marche vers le Sud.

D'abord il existe plusieurs manières de désigner l'Est et l'Ouest en égyptien. D'autre part il semblerait que l'on doit chercher l'explication de telles notions dans l'orientation primitive du couple divin Geb et Nout et dans celle de Shou qui les sépare. Cela serait légitime, car en Sérère il y a un point cardinal qui s'appelle *Bem Rog* = le ventre du dieu.

D'autre part l'art divinatoire conduisait à une division du ciel en régions à des fins d'observation. Il en résultait une orientation particulière faisant coïncider tel point cardinal avec la droite ou la gauche. Ceci était pratiqué en Egypte et dans toute la Méditerranée égéenne qui avait subi l'influence égyptienne, en particulier en Etrurie.

L'explication de Naville est encore plus édifiante :

« De quelle contrée venaient les conquérants ? Il me semble qu'il ne peut « y avoir de doute qu'ils venaient du sud. Si nous consultons la légende, telle « qu'elle nous est conservée par une série de grands tableaux qui ornent l'un « des couloirs du temple d'Edfou et qui sont d'époque ptolémaïque, nous y « voyons que le dieu Harmachis règne en Nubie, par conséquent en amont « de l'Egypte. C'est de là qu'il part avec son fils Horus, un dieu guerrier qui « conquiert pour lui tout le pays jusqu'à la ville de Zar, maintenant Kantarah, « forteresse bâtie sur la branche la plus orientale du Nil, la branche pélu- « siaque, et qui fermait l'arrivée du côté de la péninsule sinaïque et de la « Palestine. Dans les principales villes d'Egypte, les conquérants règlent ce « qui concerne le culte ; en plusieurs localités, Horus établit ses compagnons « qui sont appelés forgerons. Ainsi l'introduction du travail du métal est rat- « taché par la légende à la conquête...

---

pour compléter la durée de l'année, une certaine portion de jour, ils en forment une période composée d'un nombre rond de jours et d'années pour que les parties excédentes, étant ajoutées fassent un jour entier. » (Strabon, Livre XVII, chap. I, par. 22, p. 816).

C'est cette portion de jour (1/4 de jour) qui, additionnée, donne un jour tous les quatre ans, un an tous les 1460 ans... d'où la période de 1461 ans au bout de laquelle l'année ordinaire recommençait avec l'année solaire (cycle sothiaque).

« Il me semble qu'il y a lieu de tenir compte de cette légende qui doit « être une ancienne tradition. Elle concorde tout à fait avec ce que les histo- « riens grecs nous disent, que l'Egypte était une colonie de l'Ethiopie. Ainsi « les Egyptiens, ou du moins ceux qui sont devenus les Egyptiens pharaoniques « auraient suivi le cours du grand fleuve. Nous en avons la confirmation dans « certains traits de la religion ou des mœurs. L'Egyptien s'oriente en regardant « le sud ; l'Occident est la droite et l'Orient la gauche. Je ne puis croire que « par là il veuille dire qu'il marche vers le sud. Au contraire, il se tourne vers « son pays d'origine, il regarde à la direction d'où il est venu et d'où il peut « attendre le secours. C'est de là qu'est partie la force conquérante ; c'est de « là aussi que les eaux bienfaisantes du Nil apportent la fertilité et la richesse. « En outre, le sud a toujours le pas sur le nord ; le mot roi veut dire, en « premier lieu roi de la Haute-Egypte, et avant d'avoir réuni sous le même « sceptre les deux moitiés du pays, les rois ont été ceux du sud et d'une partie « de la Moyenne-Egypte. Leur dieu nous indique le chemin qu'ils suivent. La « divinité qui marche devant eux a la forme d'un chacal ou d'un chien : c'est « le Dieu Oupouatou, celui qui montre le chemin. Ce n'est pas un dieu séden- « taire, du moins à l'époque la plus ancienne. C'est un Dieu qui marche dans « la direction du nord. Il vient du sud, il ne remonte pas le cours du fleuve. »

(Edouard Naville : *L'origine africaine de la civilisation égyptienne.* Revue archéologique, Paris 1913.)

Enfin aux tentatives faites pour présenter le Delta comme une région plus favorable que la Haute Egypte à l'éclosion d'une civilisation, il importe de répondre par ce que l'on sait réellement du Delta. Il est universellement reconnu que le Delta est le foyer permanent de la peste dans le Proche Orient. Il a été le point de départ de toutes les épidémies de peste qui ont sévi dans cette région au cours de l'histoire.

On peut aller plus loin et affirmer sans être téméraire que le Delta, en tant que tel, n'existait pas, même au temps de Menès, puisque Memphis était au bord de la mer. La région de la Basse Egypte était alors entièrement insalubre et quasi inhabitable. On s'y embourbait dans la fange ; c'est à partir des travaux pratiqués par Menès qu'elle est devenue moins insalubre.

Quant au Delta Occidental on peut se demander ce qu'il était avant Menès, puisqu'on sait que le cours du fleuve n'était pas le même qu'aujourd'hui et que c'est ce premier pharaon qui lui a donné sa direction actuelle, en faisant pratiquer des travaux de digue et de remblaiement. Avant le fleuve coulait vers l'Occident :

« Menès, qui fut le premier roi d'Egypte, fit faire, selon les prêtres, des « digues à Memphis. Le fleuve, jusqu'au règne de ce prince, coulait entière- « ment le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Libye ; mais, « ayant comblé le coude que forme le Nil du côté du Midi et construit une « digue environ à cent stades au-dessus de Memphis, il mit à sec son ancien lit, « et lui fit prendre son cours par un nouveau canal afin qu'il coulât à égale « distance des montagnes : et encore aujourd'hui, sous la domination des « Perses, on a une attention particulière à ce même coude du Nil, dont les « eaux retenues par les digues, coulent d'un autre côté, et on a soin de les « fortifier tous les ans. En effet, si le fleuve venait à les rompre, et à se « répandre de ce côté-là dans les terres, Memphis risquerait d'être entièrement « submergée. » (Hérodote, II, 99.)

Si les digues étaient rompues, Memphis serait submergée par les eaux du Nil, c'est la preuve que le site de cette ville a été réellement conquis sur les eaux à peu près comme les polders. La capitale des premiers rois égyptiens était dans le Sud à Thèbes et Memphis a été fondée, surtout, pour des nécessités militaires. Elle a été une place forte au point de jonction de la route d'infiltration des bergers asiatiques de l'Est et de celle des Nomades de l'Ouest que les Egyptiens appelaient *Rebou, Lebou,* d'où Libyens (XVIIIe dynastie).

Plus d'une fois ces barbares tentèrent de pénétrer violemment en Egypte, attirés par les richesses qui s'y accumulaient, mais presque chaque fois ils ont été, après de rudes combats, complètement défaits et rejetés hors des frontières du pays. Le caractère de ces coalitions des peuples du Nord et de l'Est dans la région du Delta, le caractère féroce des luttes qui s'y sont déroulées, tout en justifiant la fondation de Memphis, comme forteresse avancée, construite pour la sécurité du royaume égyptien, devait éviter toute confusion entre les races qui s'y affrontaient. Il s'agissait de véritables coalitions de races blanches contre la race nègre d'Egypte, comme le prouve ce passage de Moret :

« Vers le mois d'avril 1222, Mernephtah apprit à Memphis que le roi des « Libyens, Meryey, arrivait de la contrée de Tehenou avec ses archers et « une coalition de « peuples du Nord » composée de Shardanes, Sicules, « Achéens, Lyciens et Etrusques, emmenant l'élite des guerriers de chaque « contrée; son but était d'attaquer la frontière occidentale de l'Egypte, dans les « plaines de Perir. Le danger était d'autant plus sérieux que la province de « Palestine était elle-même atteinte par l'agitation; il semble bien que les « Hittites avaient été entraînés dans la tourmente, quoique Mernephtah eut « continué ses bons offices vis-à-vis d'eux, en leur envoyant du blé par ses « navires, lors d'une disette, pour faire vivre le pays de Khati. » (Moret. *Des clans aux empires,* p. 389.) (1)

Après une bataille féroce, qui dura six heures, les Egyptiens avaient infligé une punition exemplaire à cette coalition de hordes barbares qu'ils ont complètement disloquée. Les survivants en ont gardé un souvenir d'épouvante transmis par des générations :

« La bataille dura six heures, pendant lesquelles les archers d'Egypte « firent un carnage parmi les Barbares : Meryey s'enfuit à toutes jambes, aban- « donnant ses armes, son trésor, son harem; on inscrivit au tableau, parmi les « tués, 6.359 Libyens, 222 Sicules, 742 Etrusques, des Shardanes, et des Achéens « par milliers; plus de 9.000 épées et armures et un grand butin furent « capturés sur le champ de bataille. Mernephtah grava un hymne de victoire « dans son temple funéraire, à Thèbes, où il décrit la consternation de ses « ennemis : chez les Libyens, les jeunes disent entre eux à propos des victoires : « nous n'en n'avons pas eues depuis le temps de Ra; et le vieillard dit à « son fils : hélas, pauvre Libye ! les Tehenou ont été consumés en une seule « année. Et les autres provinces extérieures de l'Egypte furent, elles aussi, « ramenées à l'obéissance. Tehenou est dévastée, Khati est pacifiée ; le Canaan « est pillé, Ascalon est dépouillée, Gazer est saisie, Yanoem est anéanti, Israël « est désolé et n'a plus de semences, le Kharou devient comme une veuve « sans appui vis-à-vis de l'Egypte. Tous les pays sont unifiés et pacifiés. » (*id.,* p. 389.)

(1) Ces peuples du Nord sont les Atlantes du Pasteur Jurgen Sparnülh. Les fouilles ultérieures prouveront si oui ou non le site d'Héligoland est simplement une escale phénicienne, un prolongement de la route de l'étain chez les hyperboréens.

Il importe de retenir de cette citation que la victoire a été acquise à Memphis, mais commémorée à Thèbes dans le Temple funéraire de Mernephtah ; ce fait confirme ce qui a été dit plus haut : le pharaon Mernephtah n'est retenu à Memphis que par des nécessités militaires, mais il sera enterré à Thèbes comme la quasi-totalité des pharaons égyptiens. Même quand le pharaon mourait à Memphis, en Basse-Egypte, on prenait le soin de transporter son corps en Haute-Egypte et de l'enterrer dans les villes sacrées de la Thébaïde : Abydos, Thèbes, Karnak. C'est dans ces villes de la Haute-Egypte que les pharaons ont eu des tombeaux à côté de leurs ancêtres où ils ont toujours envoyé des offrandes de leur vivant, même s'ils passaient leur existence à Memphis.

Après la révolution qui marque la fin de l'Ancien Empire, quand le peuple eut accès au privilège de la mort Osirienne, c'est-à-dire la possibilité de jouir d'une vie éternelle au ciel (après le jugement au Tribunal d'Osiris), tous les éléments du peuple étaient enterrés symboliquement en Thébaïde par l'érection d'une stèle au nom du mort. Ainsi donc, pour tout le peuple égyptien sans exception, la région sacrée par excellence était la Thébaïde en Haute-Egypte. Ce dernier fait serait un sacrilège, de la part du peuple égyptien, si la civilisation et la tradition religieuse égyptiennes étaient réellement nées dans le Delta. S'il en était ainsi c'est dans cette région qu'on devrait trouver les villes sacrées, les tombeaux ancestraux, les principaux lieux de culte et de pélerinage, etc., ce qui n'est pas le cas.

Tant d'arguments devraient suffire pour empêcher de soutenir sous une forme quelconque l'antériorité d'une prétendue civilisation du Delta.

Cette coalition de peuples du Nord et de l'Est à l'époque de Mernephtah n'est qu'un épisode de l'histoire égyptienne. Tout au long de cette histoire, il y eut des guerres semblables plus ou moins importantes au niveau de cette région. Mais, sauf à la basse époque, les Nègres de la vallée du Nil avaient toujours eu le dessus sur ces barbares. Témoins ces innombrables bas-reliefs figurant des captifs qu'on trouve depuis les falaises du Sinaï jusqu'au temple de Médinet-Abou et de Thèbes, après la Palette de Narmer, c'est-à-dire depuis l'époque prédynastique jusqu'à la XIXe dynastie. De l'aveu même des Libyens, s'il faut en croire le texte égyptien, ils n'ont jamais eu de victoire depuis l'origine des temps, c'est-à-dire depuis le temps de Ra. Aucun fait, aucun témoignage, aucun texte, n'est venu infirmer cette constatation. Et Moret lui-même écrit :

« En bordure des fertiles campagnes de la vallée, ces Libyens et Troglo-
« dytes faisaient figure de voisins faméliques et pillards, toujours guettant
« l'occasion de razzier les fellahs égyptiens, pacifiques et attachés aux travaux
« de la culture et de l'élevage. Ils ne furent jamais très dangereux pour les
« Egyptiens, parce qu'ils n'avaient point encore de montures rapides et
« capables de porter des fardeaux; l'âne, leur seule bête de somme, ne va
« pas vite ni ne porte de lourdes charges... Vis-à-vis de ces nomades, l'Egypte
« s'en tint donc à une surveillance vigilante, à des opérations de police,
« auxquelles elle employait les Libyens eux-mêmes; plusieurs tribus, comme
« celle des Mashaouasha, entrèrent à son service, comme mercenaires; elle
« recruta de même d'excellentes troupes chez les Mazoï. Les pharaons trou-
« vèrent expédient de s'assurer ainsi contre les risques du vol en payant sous
« forme de solde, une prime à ces incorrigibles pillards. Ce n'est qu'aux
« derniers temps de l'empire thébain que les Libyens, groupés en une sorte
« de fédération et mis en mouvement par les migrations de peuples, devinrent

« pour l'Egypte un danger sérieux que les moyens de fortune ne suffisaient « plus à conjurer. » (Moret, *id.*, pp 197-198.)

Ce témoignage de Moret résume ce que l'on sait de concret et de tangible sur les Libyens. L'histoire apprend qu'ils étaient des voleurs faméliques vivant à la périphérie de l'Egypte, dans la région occidentale du Delta; qu'ils ont servi de mercenaires, qu'ils ont été installés dans la région du Delta à la basse époque ; qu'ils étaient de race blanche, à l'exception de Tehenou (1), et essentiellement réfractaires à la civilisation au moment où le monde nègre était déjà civilisé. Voilà ce que les documents historiques nous enseignent sur les Libyens en dehors de leur répartition géographique sur la côte septentrionale de l'Afrique donnée par Hérodote.

On peut se demander par suite de quelle invention on a été amené à mettre de tels peuples, différents à tous les points de vue des Egyptiens, à l'origine de la civilisation de ces derniers, au point d'en faire même, comble de contradiction, leurs soi-disant cousins sauvages ou moins civilisés. Ces Libyens se fixeront au Delta comme mercenaires avec des lopins de terre attribués par le pharaon, à la basse époque. L'Egypte sera alors imbibée d'étrangers et c'est à ce métissage que l'on doit l'éclaircissement relatif du teint des Coptes.

Ainsi le Delta n'a compté dans l'histoire égyptienne qu'à la basse époque. Si l'Egypte ne fut jamais une puissance maritime, cela s'explique, peut-être, par le fait même que sa civilisation a pris naissance à l'intérieur du continent, contrairement à celle des autres peuples du pourtour de la Méditerranée.

D'après Plutarque (dans "Isis et Osiris") les Egyptiens considéraient la mer comme « une sécrétion corrompue », conception incompatible avec l'idée d'une origine riveraine.

(1) A l'exception du Tehenou ou Lebou noir qui serait l'ancêtre du Lebou actuel de la presqu'île du Cap Vert; les Noirs ont précédé les Temehou ou Lybiens blancs (peuple de la Mer) dans cette région du Delta Occidental. C'est l'existence de ce premier habitant noir qu'est le Tehenou qui a permis de créer la confusion du terme Lybien "brun" : bien que désignant en réalité un Nègre qui ne se distinguait des autres Egyptiens que par son degré de civilisation, il servira dans les manuels officiels à désigner un ancêtre hypothétique du Berbère. Tahanu ou Tehenu, évoque Takanu = lieu où l'on va chercher du bois mort en valaf.

LA CIVILISATION EGYPTIENNE PEUT-ELLE ETRE D'ORIGINE ASIATIQUE ?

Ici, comme dans tout ce qui précède, il importe de distinguer ce que l'on peut déduire de l'examen strict des documents historiques de ce que l'on postule, par delà ces documents — et à l'encontre de leur témoignage.

Pour que la civilisation égyptienne puisse être d'origine asiatique ou d'une origine extérieure quelconque, il est indispensable que l'on puisse démontrer l'existence antérieure d'un berceau de civilisation hors d'Egypte. Or, on ne saurait trop insister sur le fait que cette condition élémentaire — et indispensable — n'a jamais été remplie.

« Nulle part ailleurs les conditions naturelles n'avaient favorisé au même « degré qu'en Egypte le développement d'une société humaine ; aussi nulle « part ne retrouve-t-on une industrie énéolithique d'une technique comparable. « D'ailleurs, il n'existe en Syrie et en Mésopotamie, à part quelques stations « néolithiques de Palestine d'âge imprécis, aucune trace de l'homme antérieu- « rement à 4000 avant J.C. A cette date, les Egyptiens entraient presque dans « la période historique de la civilisation. Il convient donc d'attribuer au génie « propre des premiers habitants de l'Egypte, et aux conditions exceptionnelles « présentées par la vallée du Nil, leur précoce développement : rien ne prouve « que celui-ci soit dû à une invasion d'étrangers plus civilisés, dont l'existence « même, ou tout au moins la civilisation, serait à démontrer. » (Moret : *Des Clans aux Empires,* Paris, 1923, p. 140.)

Ces observations de Moret sont encore irréfutables de nos jours dans leur ensemble. L'auteur fait allusion à la date de 4241 avant J.C. à laquelle le calendrier était, de façon certaine, en usage en Egypte.

La période du calendrier égyptien est 1.461 ans ; c'est l'intervalle de temps qui sépare deux levers héliaques de l'étoile Sothis ou Sirius. Ce fait et la connaissance de deux repères, l'un dans l'histoire égyptienne, l'autre dans l'histoire romaine ont permis de remonter, avec une certitude mathématique, à cette date de 4241, ou 4236 après correction d'une légère erreur sur les premiers calculs.

Il a fallu, pour inventer ce calendrier dont la période est de 1.461 ans, des millénaires d'observation au cours d'une vie sédentaire. Si l'on s'en tient strictement aux faits, on voit combien il est impossible de s'arrêter aux excès dogmatiques des inventeurs de la chronologie courte et ultra-courte qui ramènent à 3200 ou 2800 le début de l'histoire égyptienne : les considérations de « solidarité » qui poussent à formuler de telles hypothèses seront exposées plus loin.

C'est donc en Egypte qu'on rencontre avec une certitude mathématique, la plus ancienne date historique de l'humanité.

Que retrouvons-nous en Mésopotamie ?

Rien qui soit susceptible d'être daté avec certitude ; en Mésopotamie, on construisait en briques crues, séchées au soleil ; ces briques étaient en argile que la pluie transformait en une masse de boue.

Aux pyramides d'Egypte, à ses temples, ses obélisques, ses forêts de colonnes de Louqsor et de Karnak, ses allées de sphinx, ses colosses de Memnon et autres, ses rochers sculptés, ses temples souterrains aux colonnes protodoriques (Deir-el-Bahari) de Thèbes, à toute cette réalité architecturale palpable de nos jours, à tous ces témoins historiques qu'aucun dogme ne peut volatiliser, correspondent en Iran (Elam) et Mésopotamie jusqu'au VIIIe (époque des Assyriens) des tumulus d'argile informes.

On décrète que ces tumulus sont les restes de temples et de tours effondrés que l'on s'efforce de reconstituer. C'est ainsi qu'un archéologue américain, Seton Lloyd reconstitue l'intérieur d'un hypothétique temple babylonien du 2e au 3e millénaire, reproduit par Breasted (*La conquête de la Civilisation*, Payot, 1945, page 123, fig 57) ; cette reconstitution serait faite d'après les fouilles entreprises par l'Institut Oriental de l'Université de Chicago. De telles reconstitutions — y compris celle de la Tour de Babel — sont d'une extrême gravité pour l'histoire de l'humanité de par l'illusion qu'elles peuvent créer.

« Les restes de ces tours babyloniennes sont le plus souvent retournées « à la poussière à cause du manque de solidité de la brique cuite au soleil « qui a servi à leur construction. Aussi les archéologues ne sont-ils pas d'accord « sur les détails de leur forme. » (Breasted, *id.*, p. 122, note 1.)

En Egypte, l'étude de l'histoire est largement étayée par des documents écrits tels que : la Pierre de Palerme, les Tables Royales d'Abydos, le Papyrus Royal de Turin, la Chronique de Manéthon. A tous ces documents authentiques, il faut ajouter l'ensemble des témoignages d'écrivains anciens, depuis Hérodote jusqu'à Diodore, sans parler des Textes des Pyramides, du Livre des Morts et des milliers d'inscriptions sur les monuments.

En Mésopotamie, on chercherait en vain quelque chose de semblable. Les tablettes cunéiformes ne portent (1) que des comptes de commerçants : reçus, factures, brièvement rédigés. Les Anciens sont restés muets sur la prétendue civilisation mésopotamienne, d'avant les Chaldéens. (2) Du reste, ces derniers

(1) En général.
(2) Cicéron donne une liste qu'on retrouve dans Bérose.

n'étaient pour eux qu'une caste de prêtres astronomes égyptiens, c'est-à-dire : nègres (cf. Diodore de Sicile : *Histoire Universelle,* Livre 1, Section 1, pp. 56-57 ; Traduction Abbé Terrasson, 1758).

« Suivant les Egyptiens, dans Diodore, les Chaldéens étaient une colonie « de leurs prêtres que Bélus avaient transportés sur l'Euphrate et avait orga- « nisés sur le modèle de la caste mère, et cette colonie continue de cultiver « la connaissance des étoiles qu'elle avait apportée de sa patrie. »

(Hœfer : *Chaldée,* coll. L'Univers, 1852, p. 390.)

C'est ainsi que « Chaldéens » donna la racine du mot grec qui signifie astrologue.

La Tour de Babel, pyramide à degrés semblable à celle de Saqqarah, connue aussi sous le nom de « Birs-Nimroud », et « Temple de Baal » ne serait que l'observatoire astronomique des Chaldéens.

Dès lors tout rentre dans l'ordre car Nimroud, fils de Kousch, petit-fils de Cham, ancêtre biblique des Nègres, est le symbole de la puissance temporelle :

« Et Kousch engendra Nimroud, qui commença d'être puissant sur la « terre. »

« Il fut un puissant ravisseur devant l'Eternel. De là est venu ce qu'on « dit : comme Nimroud le puissant ravisseur devant l'Eternel. Et le commen- « cement de son règne fut Babel, Erec, Akkad, et Calné, au pays de Sçinhar. « De ce pays-là sortit Assour...

(*Genèse,* X, 8-10.)

Qu'y a-t-il alors de plus normal que l'existence de pyramides à degrés à Saqqarah, à Babylone (ville koushite de Bel), en Côte d'Ivoire (sous forme de poids de bronze) et au Mexique où l'émigration nègre, par l'Atlantique, est attestée par les écrivains et archéologues mexicains eux-mêmes.

L'Asie Occidentale étant le berceau des Indo-Européens, si une civilisation comparable à celle de l'Egypte s'était épanouie dans cette région, antérieurement à l'époque chaldéenne, son souvenir, si vague fut-il, aurait dû nous être transmis par les Anciens, qui sont un rameau d'Indo-Européens, ceux-là même qui nous ont fourni tant de témoignages concordants sur la civilisation nègre égyptienne.

3.200 ans avant J.C., selon la chronologie courte, l'Egypte fut unifiée en un royaume par Menès.

En Asie Occidentale, on n'aura rien de semblable : au lieu d'un royaume puissant et unifié on ne rencontre que des villes, Suse, Our, Lagash, Mari, Sumer, attestées parfois par des tombes anonymes qu'on décrète « tombes royales » sans aucune preuve.

On élève ainsi au rang de roi des personnages qui, dans les cas où ils ne sont pas fictifs, n'étaient que des patriarches de village ou de ville. Aujourd'hui, au Sénégal, dans chaque village, on trouve une famille qui revendique sa fondation ; la personne la plus âgée d'une telle famille est souvent le patriarche du village en question et il est l'objet d'une certaine déférence de la part des cohabitants. Cependant il serait comique de lui donner le titre de roi dans deux mille ans et de parler ainsi du roi de Koki Kad, Koki Gouy, Koki Dahar, etc...

A propos de la signification des tombes d'Our — décrétées royales — Georges Contenau écrit :

« On a pu se demander, en présence des sépultures des tombes royales, « s'il s'agissait vraiment de rois et s'il ne fallait pas rattacher ces tombes au « culte du principe de fertilité.

« Ce qui frappe, en effet, c'est que les occupants de ces tombes sont, « pour ainsi dire, anonymes ;

« ...M.S. Smith pense que ces tombes pouvaient contenir, non de véritables « rois, mais des acteurs du drame sacré qui se jouait à l'occasion de fêtes et « où l'on sacrifiait le protagoniste principal...

« ...Leur inventeur (des tombes...) Sir L. Wooley le dénie absolument...

« En décrivant cette découverte sensationnelle des tombes royales, je fai- « sais observer, comme il vient naturellement à l'esprit, que les Scythes, bien « plus tard, pratiquaient des rites analogues.

.. ..

« senté un personnage superbement vêtu d'une robe verte, surchargée de « broderies jaunes, bleues et blanches, d'une peau de tigre et porteur d'une « canne ou d'une lance d'or. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le person- « nage dont j'ai retrouvé le bas de la figure, la barbe, le cou et la main, est « noir. La lèvre est mince, la barbe abondante, les broderies des vêtements, « d'un caractère archaïque, semblent l'œuvre d'ouvriers babyloniens. »

« Dans d'autres murs sassanides construits avec des matériaux antérieurs, « on trouva des briques émaillées fournissant « deux pieds chaussés d'or, une « main fort bien dessinée ; le poignet est couvert de bracelets, les doigts « serrent la haute canne qui devint sous les Achéménides l'emblème de la « puissance souveraine ; un morceau de robe blasonnée aux armes de Suse « (c'est-à-dire une vue de la ville à l'assyrienne) en partie cachée sous une « peau de tigre. Enfin, une frise fleuronnée à fond brun. Mains et pieds étaient « noirs. Il était même visible que toute la décoration avait été préparée en « vue de l'assortir avec le ton foncé de la figure. Seuls, les puissants person- « nages avaient le droit de porter de hautes cannes et des bracelets ; seul, « le gouverneur d'une place de guerre pouvait en faire broder l'image sur sa « tunique. Or, le propriétaire de la canne, le maître de la citadelle est noir : « il y a donc les plus grandes probabilités pour que l'Elam ait été l'apanage « d'une dynastie noire, et si l'on s'en réfère même aux caractères de la figure « déjà trouvée, d'une dynastie éthiopienne. Serait-on en présence de l'un de « ces Ethiopiens du Levant dont parle Homère ? Les Nakhuntas étaient-ils les « descendants d'une famille princière apparentée aux races noires qui régnèrent « au sud de l'Egypte ? »

(Lenormant : *Histoire ancienne des Phéniciens*, Paris, Lévy, 1890, p. 96 à 98.)

Un demi-siècle plus tard, les constatations du Dr. G. Contenau viennent confirmer les conclusions de Dieulafoy concernant le rôle joué par la race nègre en Asie Occidentale.

Il rappelle d'abord l'opinion de Quatrefages et Hamy sur les types ethniques représentés sur les monuments assyriens.

« Le Susien, notamment, « produit probable de quelque métissage de « Koushite et de nègre avec son nez relativement plat, ses narines dilatées, ses « pommettes saillantes, ses lèvres épaisses, est un type de race bien observée « et bien rendue. »

(*Manuel d'archéologie orientale*, Paris, Picard, 1927, p. 97.)

Il rapporte ensuite la classification de Houssaye relative à la population actuelle ; celle-ci serait composée de trois couches dont l'une est ainsi décrite : « des Aryano-négroïdes correspondant aux Susiens anciens, qui appartenaient « en grande partie aux Négritos, race noire de petite taille, de faible capacité « cranienne. Les Aryano-Négroïdes sont brachycéphales et non dolichocéphales « comme les grands nègres ; on en rencontre au Japon, aux îles de la Sonde, « aux Philippines, en Nouvelle-Guinée.

« Bien que ce classement puisse subir quelques retouches, la place qu'il « fait aux Négroïdes est à retenir. C'est par leur existence qu'on peut expliquer « la présence, parmi les archers perses représentés en briques de couleur, de « guerriers noirs n'ayant cependant pas les caractères ethniques des Nègres.

« Sans exagérer l'importance de cet élément, il semble qu'il ne puisse être « mis en doute dans la constitution de l'ancien Elam. » (*Id.*, p. 98.)

Le fond nègre primitif de l'ancien Elam éclaire d'un jour nouveau certains vers de l'Epopée de Gilgamesh, poème babylonien (c'est-à-dire koushite) et d'autres poèmes :

« Père Enlil, Seigneur des pays
« Pèle Enlil, Seigneur à la parole fidèle
« Père Enlil, Pasteur des têtes noires. »

.....

(Lamentation au dieu Enlil. Cité par Ch. Zervos : *L'art en Mésopotamie.* Ed. Cahiers d'art, 1935.)

Dans l'épopée de Gilgamesh *Anu*, le Dieu primitif, père d'Ishtar, porte un nom nègre qui était aussi celui d'Osiris l'Onien :

« La déesse Ishtar prit la parole et parla ainsi au dieu Anu « son père... » « (vers 92-93, L'Epopée de Gilgamesh, publiée par le Dr. Contenau, Paris, « L'artisan du livre, 1939). »

Nous avons déjà vu que, d'après Amélineau, les *Anus* étaient les premiers Nègres habitant l'Egypte et dont une fraction est restée, durant toute l'histoire d'Egypte, en Arabie Pétrée. L'*Anu* nègre est donc un fait d'histoire, et non une vue de l'esprit ou une hypothèse de travail.

Signalons aussi l'existence, jusqu'à nos jours, d'un peuple *Ani*, en Côte d'Ivoire, dont les noms de roi sont précédés du titre d'Ammon, comme on l'a vu plus haut.

Par ailleurs, la chronologie de M. Christian qui s'appuie sur les calculs astronomiques de Kugler, fait partir la première dynastie d'Ur de 2580 à 2600, qui serait aussi la date des tombes dites « royales », alors que la date officielle admise sans grande raison jusqu'ici oscille de 3000 à 3100...

A vrai dire, la date de 3100 choisie pour le début de la période historique en Mésopotamie ne découle d'aucune nécessité si ce n'est celle de faire concorder, à tous prix, la chronologie égyptienne et la chronologie mésopotamienne. Or, comme l'histoire commence, selon les estimations les plus modérées, en 3200 en Egypte, il devient indispensable, « par solidarité » de faire débuter l'histoire mésopotamienne vers la même époque, même si tous les faits historiques connus dans cette région, jusqu'à nos jours, peuvent se loger dans une période de temps bien moindre. Le Dr. Contenau, faisant allusion à la chronologie de M. Christian, écrit :

« Que faut-il penser de ces nouveaux chiffres ? En eux-mêmes, ils parais« sent accorder un laps de temps suffisant pour les événements historiques. »

(*Manuel d'archéologie orientale*, Paris 1943, III, p. 1563.)

Cependant le Dr. Contenau se garde d'adopter cette chronologie pour deux raisons :

« La première est que le calcul des phénomènes astronomiques précité, « qui devrait être une base indiscutable, est sujet à variations ;

« ...La seconde raison est que la chronologie extra-courte ne tient pas « compte des civilisations voisines ; il est difficile d'expliquer que la civilisa« tion égyptienne, que les égyptologues font commencer, aux estimations les « plus modérées, vers 3100 avant notre ère, ait précédé de 600 ans le début

« de l'histoire en Mésopotamie. Les rapports qui existent entre l'Asie et « l'Egypte, à l'époque proto-historique, sont un fait acquis ; ils deviennent dès « lors inexplicables, comme le serait l'avance de la civilisation minoenne si « l'on adoptait ces nouveaux chiffres. La proposition paraît peu acceptable. « Je crois donc que la très intéressante étude de M. Christian aboutit à une « conclusion qui n'est admissible que si un travail parallèle peut abaisser « d'autant la date de début des civilisations de l'Egypte et de l'Egée (*Id.*, 1563.)

Dans un autre ouvrage paru la même année (1934), le Dr. Contenau écrit :

« Les incertitudes de la chronologie orientale m'engagent à dire quelques « mots des dates qui seront prononcées dans cette étude. Nous assistons depuis « quelques années à un resserrement graduel de la chronologie mésopota- « mienne. A une date de début de l'époque historique, fixée vers 4000 et plus, « avant notre ère s'est justement substituée celle d'environ 3000, donnée par la « suppression dans la liste des dynasties, des années de certaines d'entre elles « qui n'étaient pas successives mais contemporaines, et par la fixation grâce « aux astronomes modernes de la date d'éclipses dont il est fait mention pour « certains règnes Mais depuis une révision plus sévère des événements histo- « riques et des calculs astronomiques tend à rabaisser encore le début de la « période historique. M.V. Christian, de Vienne, propose pour la première « dynastie d'Our, en Sumer, la première dynastie vraiment historique, la date « de 2620. Si la civilisation mésopotamienne était seule en jeu, rien ne s'oppo- « serait à une compression de cet ordre...

« ... Il existe cependant une solidarité générale dont il faut tenir compte. « La période historique s'ouvre à peu près à la même date pour l'Egypte et « pour la Mésopotamie ; or les égyptologues refusent en général d'abaisser « la date de Menès, fondateur de la première dynastie à moins de 3200 avant « notre ère. »

(*La civilisation des Hittites et des Mitanniens*,
Payot, Paris, I, 1934, pp. 48-49.)

Il ressort clairement de ces textes que la synchronisation de l'histoire égyptienne et mésopotamienne est une nécessité qui découle des idées et non des faits. L'idée directrice, à l'heure actuelle, est d'arriver à expliquer l'Egypte par la Mésopotamie, c'est-à-dire l'Asie Occidentale, berceau des Indo-Européens.

Tout ce qui précède démontre que si l'on se cantonne uniquement dans le cadre des faits probants, on est obligé de ne voir dans la Mésopotamie qu'une fille tardivement née de l'Egypte. Les relations de la proto-histoire n'impliquent pas forcément la synchronisation du début de l'histoire dans les deux pays.

On peut songer, en conclusion à ce chapitre, à ce passage de Lovat Dickson que cite Marcel Brion :

« Il y a trente ans, le nom de Sumer ne signifiait rien pour le public. « Aujourd'hui, il y a quelque chose appelé le *problème sumérien* qui, pour « les archéologues, est un sujet de controverses et de spéculations constantes. »

(*La Résurrection des villes mortes*,
Paris, Payot, 1948, p. 65.)

En ce qui concerne les monuments perses, Diodore nous apprend qu'ils ont été construits par des ouvriers égyptiens enlevés de force par Cambyse « le vandale » :

« Cambyse fit mettre le feu à tous les temples d'Egypte ; ce fut alors que « les Perses, transportant tous les trésors en Asie et emmenant même avec « eux des ouvriers égyptiens, firent bâtir les fameux palais de Persépolis, de « Suse et de quelques autres villes de la Médie. »

(Diodore, Livre I, section 2, p. 102.)

D'après Strabon, Suse avait été fondée par un Nègre : Tithon, roi d'Ethiopie, père de Memnon :

« En effet, on prétend que Suse fut fondée par Tithon, père de Memnon ; « et que sa citadelle portait le nom de Memnonium. Les Susiens s'appellent « aussi Cissiens et Eschyle nomme la mère de Memnon Cissia. » (Livre XV, chap. 3, p. 728.)

Cissia évoque Cissé, nom propre africain.

Une des raisons qui ont poussé les Perses à choisir Suse comme capitale est qu'elle n'avait jamais joué un rôle important dans l'histoire — ce qui contredit les théories actuelles :

« Elle (la Suside) a pour capitale Suse... Les Perses s'étant rendus maîtres « de la Médie... firent de Suse la capitale de leur empire, en considération de « son importance... et parce qu'elle n'avait jamais entrepris rien de grand par « elle-même, ayant été toujours soumise à d'autres peuples, et regardée comme « appartenant à un corps plus considérable exceptée peut-être dans les temps « héroïques. » (*id.*, p. 728.)

LA PHENICIE.

L'homme trouvé en Canaan, à la Préhistoire, le *Natouféen* est un négroïde.

L'industrie capsienne, qui aurait irradié depuis l'Afrique du Nord jusqu'à cette région, serait également d'origine négroïde. Selon la Bible quand les premières races blanches sont arrivées sur les lieux, elles y ont trouvé une race nègre : les Cananéens descendants de Canaan, frère de Mitsraïm l'Egyptien et de Cush l'Ethiopien, tous fils de Cham, l'ancêtre biblique des Nègres.

« Et l'Eternel avait dit à Abraham : Sors de ton pays et de ton parentage, « et de la maison de ton père, et viens au pays que je te montrerai.

.. ..

« Abraham donc sortit, comme l'Eternel lui avait dit, et Lot alla avec « lui.

.. ..

« Abraham prit aussi Saraï sa femme, et Lot, fils de son frère, et tout le « bien qu'ils avaient acquis, et les personnes qu'ils avaient eues à Caran et ils « sortirent pour venir au pays de Canaan, et ils y entrèrent. Et Abraham passa « au travers de ce pays jusqu'au lieu de Sichem et jusqu'en la plaine de Moré, « et il y avait alors des Cananéens dans ce pays. » (Genèse, XII, 1 à 6.)

Après de multiples péripéties, les Cananéens et les tribus de race blanche symbolisées par Abraham et sa descendance (lignée d'Isaac) fusionnèrent pour devenir, avec le temps, le peuple juif d'aujourd'hui :

« Hémor donc et Sichem son fils vinrent à la porte de leur ville, et par- « lèrent aux gens de leur ville, et leur dirent : Ces gens-ci sont fort paisibles, « ils sont avec nous ; qu'ils habitent au pays, et qu'ils y trafiquent. Et voici, « le pays est d'une assez grande étendue pour eux ; nous prendrons pour nos « femmes leurs fiilles, et nous leur donnerons les nôtres. »

(Genèse, XXXIV, 20-21.)

Ces quelques lignes qui passent pour une ruse n'en trahissent pas moins les impératifs économiques qui à l'époque devaient régir les relations entre envahisseurs blancs et Cananéens nègres.

L'histoire de la Phénicie n'est donc incompréhensible que si l'on ne tient pas compte des données bibliques selon lesquelles les Phéniciens — c'est-à-dire : les Cananéens — étaient à l'origine des Nègres déjà civilisés auxquels sont venus se mêler, plus tard, des tribus nomades et incultes de race blanche.

Dès lors, le terme de *Leuco-Syriens* appliqué à certaines populations blanches de cette région, au lieu d'être une contradiction, comme le croit Hœfer est une confirmation des données bibliques.

« Le nom de Syriens paraît s'être étendu depuis la Babylonie jusqu'au « Golfe d'Issus, et même anciennement depuis ce golfe jusqu'au Pont Euxin. « Aussi les Cappadociens, tant ceux du Taurus que ceux du Pont, ont conservé « jusqu'à présent le nom de Leuco-Syriens (Syriens blancs) comme s'il y avait « aussi des Syriens noirs. »

(Hœfer : *Chaldée, Babylonie.* Coll. « Univers », Ed. Didot frères, 1852, p. 158.)

C'est de cette manière que l'on peut expliquer l'alliance éternelle des Egyptiens et des Phéniciens. Même aux époques les plus troublées, aux époques de grande infortune, l'Egypte pouvait compter sur les Phéniciens comme on peut, en quelque sorte, compter sur son frère.

« Parmi les récits monumentaux gravés sur les murailles des temples de « l'Egypte et relatifs aux grandes insurrections qui, pendant cet espace de « cinq siècles, éclatèrent à diverses reprises en Syrie contre la suprématie « égyptienne, à l'instigation des Assyriens, ou *Rotennou,* ou bien des Héthéens « septentrionaux ou *Khétas,* et dont les plus formidables furent domptées par « Thoutmes III, Séti Ier, Ramsès II et Ramsès III, jamais nous ne voyons « figurer dans les listes des révoltés et des vaincus le nom des Sidoniens, de « leur capitale et d'aucune de leurs cités.

. . . . . .

« Un précieux papyrus du Musée britannique contient le récit fictif du « voyage fait en Syrie par un fonctionnaire égyptien à la fin du règne de « Ramsès II, après la conclusion de la paix définitive avec les Héthéens...

. . . . . .

« Dans toute cette contrée, le voyageur est sur terre égyptienne, il circule « avec la même liberté, la même sécurité qu'il le ferait dans la vallée du Nil, « et même, en vertu de ses fonctions, il y fait acte d'autorité. »

(Lenormant : *Histoire ancienne des Phéniciens,* Ed. Lévy, 1890, p. 484 à 486.)

Certes, il ne faudrait pas minimiser le rôle des relations économiques entre l'Egypte et la Phénicie pour expliquer cette loyauté qui semble avoir existé entre les deux pays.

On comprend aussi que la religion et les croyances phéniciennes ne soient, en quelque sorte, que des répliques de celles de l'Egypte. La cosmogonie phénicienne est révélée par les fragments de Sanchoniaton, traduits par Philon de Byblos et rapportés par Eusèbe. D'après ces textes, il y avait à l'origine une

matière incréée et chaotique, en perpétuel désordre (*Bohu*), le Souffle (*Rouah*) planait au-dessus du Chaos. L'union de ces deux principes fut appelée *Chephets*, le Désir qui est à l'origine de toute la création.

On est frappé ici par la similitude de cette Trinité cosmique avec celle que l'on trouve en Egypte telle que le rapporte Amélineau dans « Prolégomènes... »

Selon la Cosmogonie égyptienne aussi, il y eut à l'origine une matière chaotique incréée, le *Noun* primitif (à rapprocher de *Nen* = néant, en valaf). Cette matière primitive contenait sous forme de principes — les archétypes futurs de Platon — tous les êtres possibles. Elle contenait également le principe, ou dieu du devenir *Khepru*.

Dès que le *Noun* primitif aura engendré le démiurge *Ra*, son rôle sera terminé ; désormais la filiation sera ininterrompue jusqu'à Osiris, Isis et Horus, ancêtres des Egyptiens. La Trinité primitive est alors passée de l'échelle de l'univers à celle de l'homme, comme plus tard dans le christianisme.

Par générations successives dans la cosmogonie phénicienne on arrivera à l'ancêtre des Egyptiens, *Misor*, qui engendrera *Taaut*, inventeur des Lettres et des Sciences (qui n'est autre que le *Thot* des Egyptiens). Dans la même cosmogonie, on arrive à Osiris et Canaan l'ancêtre des Phéniciens :

« Et toutes ces choses furent consignées dans les livres sacrés, sous la « direction de *Taaut* par les sept Cabires, fils de Sydyk et leur huitième frère, « *Eschmun*. Et ceux qui en recueillirent l'héritage et en transmirent l'initiation « à leurs successeurs furent Osiris et Canaan, l'ancêtre des Phéniciens. »

(Lenormand, *id.*, p. 583.)

La cosmogonie phénicienne révèle, une fois de plus, la parenté des Egyptiens et des Phéniciennes, tous deux peuples d'origine koushite, c'est-à-dire nègre.

Cette parenté est confirmée par les révélations des textes de Ras-Shamra qui situent le berceau des héros nationaux des Phéniciens dans le sud, aux frontières mêmes de l'Egypte :

« Les textes de Ras-Shamra ont été une occasion d'étudier de nouveau « l'origine des Phéniciens. Tandis que les tablettes de la vie courante font état « des divers éléments étrangers qui participaient aux échanges quotidiens de « la cité, celles qui sont consacrées à la recension des mythes et des légendes « font allusion à un passé tout différent et, alors qu'elles intéressent une cité « de l'extrême nord phénicien, adoptent l'extrême sud, le Negeb, comme cadre « des événements qu'elles décrivent. Elles assignent aux héros nationaux, aux « ancêtres, un habitat situé entre la Méditerranée et la mer Rouge. Cette « tradition a d'ailleurs été consignée par Hérodote (VIe siècle) et avant lui par « Sophonie (VIIe siècle). » (Contenau, Manuel d'archéologie orientale, p. 1791.)

Géographiquement, la portion de terre qui se trouve entre la Méditerranée et la mer Rouge est, essentiellement, l'Isthme de Suez, c'est-à-dire, l'Arabie Pétrée, pays des *Anous*, nègres qui ont fondé *On* du nord (ou Héliopolis) aux temps historiques.

Vers la moitié du second millénaire (1450 avant J.C.), sous la poussée croissante de tribus de race blanche qui ont refoulé les Phéniciens vers la côte en occupant l'arrière pays, les Sidoniens fondèrent les premières colonies phéniciennes en Béotie pour y installer le trop-plein de la population : c'est ainsi

que fut créée Thèbes (1) dont le choix du nom confirme, une fois de plus, la parenté ethnique des Egyptiens et des Phéniciens ; on sait, en effet ,que Thèbes était la ville sacrée de la Haute-Egypte, d'où les Phéniciens ont emmené les femmes noires qui ont fondé les Oracles de Dodone en Grèce et d'Ammon en Libye (2).

C'est à la même époque (selon Lenormant) que les Libyens (Japhët) s'installent en Afrique autour du Lac Triton, comme le révèle l'étude des monuments historiques de Séti Ier.

Cadmus le Phénicien personnifie la période sidonienne et l'apport phénicien à la Grèce. Les Grecs disent que c'est Cadmus qui a introduit l'écriture, comme nous dirions aujourd'hui que c'est Marianne qui a introduit les chemins de fer en Afrique Occidentale française.

Les traditions grecques situent aussi à peu près à la même époque l'installation de colonies égyptiennes en Grèce ; Cécrops se fixe en Attique, Danüs, frère d'Egyptos, en Argolide : il enseigne l'agricultrue aux Grecs, ainsi que la métallurgie (fer).

C'est à cette époque sidonienne que se situe le passage des éléments de la civilisation égypto-phénicienne à la Grèce.

La colonie phénicienne eut la suprématie au début ; mais il y eut très tôt une lutte d'émancipation des Grecs contre les Phéniciens qui, à cette période d'avant les « Argonautes », possédaient la maîtrise des mers et la suprématie technique.

Cette période de conflit est symbolisée par la lutte de Cadmus (le Phénicien) contre le serpent fils de Mars (le Grec) ; elle dura environ trois siècles.

« La discorde, ainsi soulevée entre les autochtones par l'arrivée des colons « Cananéens, est représentée, dans la légende mythique, par le combat que se « livrent, après la venue de Cadmus, les Spartes nés de la terre. Dès lors, ceux « des Spartes que la fable fait survivre à ce combat et qui deviennent les com« pagnons de Cadmus sont les représentants des principales familles aoniennes « qui acceptèrent la domination étrangère.

« Cadmus ne reste pas longtemps paisible possesseur de son empire, il « est bientôt chassé et forcé de se retirer chez les Enchéliens. C'est l'élément « indigène qui reprend le dessus ; après avoir accepté l'autorité des Phéniciens, « après en avoir reçu les bienfaits de la civilisation, il réagit contre eux et « cherche à les expulser...

.. ..

Il s'agit donc bien là d'une période de démarcation où le monde indo-européen s'émancipait de la domination du monde noir égypto-phénicien.

Cette lutte économique et politique, semblable en tous points à celle que les pays coloniaux mènent actuellement contre l'impérialisme moderne était doublée, comme aujourd'hui, d'une réaction culturelle due aux mêmes raisons. C'est dans le cadre de cette oppression culturelle qu'il faut replacer l'Oreste d'Eschyle et l'Enéide de Virgile pour les comprendre. Loin de traduire, comme le croient Bachoffen et d'autres penseurs après lui le passage universel du matriarcat au patriarcat, ces œuvres marquent la rencontre et le conflit de deux conceptions différentes : l'une ayant ses plus profondes racines dans les steppes eurasiatiques et l'autre ayant les siennes au cœur de l'Afrique. Au début, c'est cette dernière (le matriarcat) qui prit le dessus et se répandit tout autour de la Méditerranée égéenne par la voie de la colonisation égypto-phénicienne sur des populations parfois même blanches, mais dont l'inconsistance de la culture ne permettait aucune réaction positive à l'époque. Ce serait le cas des Lycéens et de quelques autres populations égéennes. Mais les auteurs de l'Antiquité sont unanimes pour nous dire que ces idées n'ont jamais pénétré profondément le monde blanc de l'Europe septentrionale et que, dès que celui-ci en eut acquis la possibilité, il les a rejetées au cours d'une série de réactions nationales, comme des idées étrangères à ses propres conceptions culturelles. Telle est la signification d'Oreste, telle est la signification de l'Enéide. L'impérialisme culturel égypto-phénicien ne survivra guère, dans ses formes les plus étrangères à la mentalité septentrionale, à l'impérialisme économique. (1)

L'histoire de l'humanité sera confuse aussi longtemps que l'on ne distinguera pas deux berceaux primitifs où la nature a façonné les instincts, le tempérament, les habitudes et les conceptions morales des deux fractions de cette

---

(1) Quelques tribus germaniques connaissaient le matriarcat ; mais c'était là un fait exceptionnel chez les Barbares et Tacite n'a pas manqué de le souligner :

« Toutefois en ce pays, les mariages sont chastes, et il n'est pas de traits « dans leurs mœurs qui méritent plus d'éloges. Presque seuls entre les Barbares « ils se contentent d'une femme, hormis un très grand nombre de grands qui en « prennent plusieurs, non par esprit de débauche, mais parce que plusieurs familles « ambitionnent leur alliance. Ce n'est pas la femme, c'est le mari qui apporte la « dot...

« ... Le fils d'une sœur est aussi cher à son oncle qu'à son père ; quelques-uns « pensent même que le premier de ces liens est le plus saint et le plus étroit ; « et, en recevant des otages, ils préfèrent des neveux comme inspirant un attache- « chement plus fort et intéressant la famille par plus d'endroits. Toutefois on a « pour héritiers et successeurs ses propres enfants. »

(Tacite : "Mœurs des Germains", chap. 18 et 20.)

Il est assez probable que ce trait de culture nègre fut introduit chez les Germains alors à demi sédentarisés en même temps que le culte d'Isis dont Tacite souligne l'origine étrangère certaine :

« Une partie des Suèves sacrifie aussi à Isis. Je ne trouve ni la cause, ni « l'origine de ce culte étranger. Seulement la figure d'un vaisseau, qui en est le « symbole, annonce qu'il leur est venu d'outremer. » (id., chap. 9.)

César naquit 155 ans avant Tacite. Il écrivit, lui aussi, à propos des mœurs des Gaulois et des Germains et ne mentionne nulle part le matriarcat, ni d'ailleurs la présence des prêtres et autres faits religieux signalés par Tacite :

« Les usages des Germains sont très différents : car ils n'ont point de Druides « pour présider au culte et ne s'occupent guère de sacrifices. Ils ne comptent de « Dieux que ceux qu'ils aperçoivent et dont les bienfaits sont sensibles, le soleil, « Vulcain et la lune : ils n'ont pas même entendu parler des autres. Ils passent « toute leur vie à la chasse ou dans les exercices guerriers, et s'appliquent dès « l'enfance à s'endurcir à la fatigue. » (César : "La guerre des Gaules", Livre 6, chap. 21.)

Ceci prouverait que ce sont là des institutions tardivement introduites en Europe, peut-être à partir de la Bretagne, escale phénicienne sur la route de l'étain :

« Leur doctrine (celle des Druides), découverte, dit-on, dans la Bretagne, a « été apportée de là dans la Gaule, et c'est encore là que vont l'étudier aujour- « d'hui ceux qui veulent la connaître plus à fond. » (César, id., Livre 6, chap. 13.)

humanité avant qu'elles ne se soient rencontrées, après une longue séparation datant de la Préhistoire.

Le premier de ces berceaux, comme on le verra dans la partie consacrée à l'apport de l'Egypte, est la vallée du Nil, depuis les Grands Lacs jusqu'au Delta, en passant par le Soudan dit « Anglo-Egyptien ». L'abondance des ressources de la vie, le caractère sédentaire et agricole de celle-ci, les conditions spécifiques de la vallée du Nil, vont engendrer chez l'homme, c'est-à-dire, le Nègre, une nature douce, idéaliste et généreuse, pacifique, imbue d'esprit de justice, gaie. Toutes ces vertus étaient, pour la plupart, indispensables à la coexistence quotidienne.

Par la voie des exigences de la vie agricole, des conceptions, telles que le matriarcat, le totémisme, l'organisation sociale la plus perfectionnée, la religion monothéiste naquirent. Elles en engendrèrent d'autres : ainsi la circoncision découle du monothéisme ; c'est bien, en effet, l'idée d'un Dieu Amon incréé et créateur de tout ce qui existe, qui a conduit à l'idée d'androgynie. Puisque Amon n'a pas été créé, et qu'il est à l'origine de toute la Création, il fut un temps où il était seul à exister. Du point de vue de la mentalité archaïque, il devait donc contenir en lui tous les principes mâles et femelles indispensables à la procréation. C'est pour cela que Amon, le Dieu-Nègre par excellence du Soudan anglo-égyptien (c'est-à-dire de la Nubie) et de tout le reste de l'Afrique noire, Dieu-Egyptien par excellence, apparaîtra dans la mythologie soudanaise comme Androgyne : la croyance à l'androgynie ontologique engendrera, dans le monde nègre, la circoncision et l'excision. On pourrait continuer et expliquer tous les traits fondamentaux de l'âme et de la civilisation nègres, à partir de ces conditions matérielles de la vallée du Nil.

Par contre, la férocité de la nature dans les steppes eurasiatiques, l'infertilité de ces régions, l'ensemble des conditions matérielles dans ce berceau géographique, forgeront chez l'homme les instincts nécessaires à son adaptation au milieu. Ici, la nature ne permet aucune illusion sur sa bonté : elle est implacable et ne permet aucune négligence : l'homme tirera son pain quotidien de la sueur de son front. Il apprendra, avant tout, au cours de cette longue et pénible existence, à compter sur ses propres moyens, ses propres possibilités. Il ne peut pas se payer le luxe de croire à un Dieu bienfaiteur qui lui prodiguerait, avec abondance, les moyens d'existence : son esprit enfantera surtout des divinités maléfiques et cruelles, jalouses et rancunières ; Zeus, Javeh, etc...

Dans cette activité ingrate que le milieu physique imposait à l'homme, était déjà impliqué le matérialisme, l'anthropomorphisme qui n'en est qu'un cas particulier, l'esprit laïque. C'est ainsi que le milieu forgea, peu à peu, ces instincts chez les hommes qui ont vécu dans cette région, chez les Indo-Européens en particulier. Tous les peuples de ce berceau, qu'ils soient blancs ou jaunes, auront l'instinct de conquête, parce qu'ils auront tendance à s'évader de ce milieu hostile. Ils sont chassés par le milieu, il leur faut partir ou succomber, tenter de conquérir une autre place au soleil dans une nature plus clémente et l'ébranlement des invasions ne s'arrêtera plus, dès que, un premier contact avec le monde nègre méridional leur apprendra l'existence de pays où la vie est facile, les richesses abondantes, les techniques florissantes. Ainsi de 1450 avant l'ère chrétienne jusqu'à Hitler, en passant par les Barbares des IVe et V^{e}

siècles, Gengis-Khan, les Turcs, ces invasions d'Est en Ouest ou du Nord au Sud sont ininterrompues, il serait plus exact encore de dire ces évasions.

L'homme de ces régions est resté longtemps nomade. Il est cruel. (1)

Le climat froid engendra le culte du feu qui, depuis le feu de Mithra jusqu'à la flamme du Soldat Inconnu de l'Arc-de-Triomphe et les flambeaux Olympiques anciens et modernes, reste vivace. Le nomadisme engendra l'incinération : on transportait ainsi dans de petites urnes les cendres de ses ancêtres. Cet usage se perpétua chez les Grecs ; les Aryens l'introduisent en Inde après 1450, et c'est ce qui nous explique l'incinération de César et de Gandhi à notre époque.

Ainsi qu'on le voit, l'homme était le pilier d'une telle vie ; le rôle de la femme dans la vie économique était beaucoup plus réduit que dans les sociétés agricoles nègres. Aussi la famille patriarcale nomade est-elle seul embryon d'organisation sociale. Le principe du patriarcat règlera toute la vie des Indo-Européens, depuis les Grecs et les Romains, jusqu'au Code Napoléon, jusqu'à nos jours. C'est pour cela que la participation de la femme aux affaires publiques sera plus tardive dans les sociétés européennes que dans les sociétés nègres. (2) Si on trouve apparemment le contraire aujourd'hui dans certaines parties de l'Afrique Noire, cela est dû à la superposition de l'influence islamique.

Ce sont donc ces deux types de conceptions sociales qui se sont heurtés et superposés autour de la Méditerranée.

---

(1) César et Tacite décrivent les mœurs guerrières, sauvages, des Germains encore nomades ou semi-nomades et n'ayant pas encore acquis le sens de la propriété foncière :

« Ils ne s'adonnent point à l'agriculture et vivent principalement de lait, de « fromage et de viande. Nul n'a une portion de terre en propre ou des limites « déterminées ; mais chaque année, les magistrats et les chefs assignent aux « diverses peuplades et aux familles qui se sont réunies telle étendue de terrain « et dans tel canton qu'ils jugent à propos et, l'année d'après, ils les forcent à « se transporter ailleurs. Ils donnent de cela plusieurs raisons : ils craignent que « la force et l'attrait de l'habitude ne fassent abandonner le goût des armes pour « celui de l'agriculture... Le plus grand honneur pour les cités est d'avoir autour « d'elles des frontières dévastées et d'immenses solitudes. Ils croient que le « propre du courage est de forcer les peuples voisins à déserter leurs territoires « et de ne voir personne qui ose s'établir près d'eux : en même temps ils pensent « être ainsi plus en sûreté n'ayant pas d'invasions soudaines à craindre... Le vol « commis au-delà des frontières de la cité n'a rien de honteux : il sert, disent-ils, « à exercer les jeunes gens et à diminuer la paresse. » (César : id., Livre 6, chap. 22, 23.)

« Le comble du déshonneur est d'avoir quitté son bouclier.., On rapporte ses « blessures à une mère, à une épouse ; et celles-ci ne craignent pas de compter « les plaies, d'en mesurer la grandeur. Dans la mêlée, elles portent aux combat- « tants de la nourriture et des exhortations... Si la cité qui les vit naître languit « dans l'oisiveté d'une longue paix, ces chefs de la jeunesse vont chercher la « guerre chez quelque peuple étranger : tant cette nation hait le repos ! D'ailleurs « on s'illustre plus facilement dans les hasards, et l'on a besoin du règne de la « force et des armes pour entretenir de nombreux compagnons... Vous leur persua- « deriez bien moins de labourer la terre et d'attendre l'année que d'appeler des « ennemis et de chercher des blessures. C'est à leurs yeux paresse et lâcheté que « d'acquérir par la sueur ce qu'ils peuvent se procurer par le sang...

« Ils portent aussi des peaux de bêtes, plus grossières vers le Rhin, plus « recherchées dans l'intérieur où le commerce ne fournit oint d'autres parures. « Là on choisit les animaux, et, pour embellir leur dépouille on la parsème de « taches et on la bigarre avec la peau des monstres que nourrissent les plages « inconnues du plus lointain océan...

« Nul faste dans leurs funérailles : seulement on observe de brûler avec un « bois particulier le corps des hommes illustres. »

(Tacite, "Mœurs des Germains", chap. 6, 7, 14, 17, 27.)

(2) « Nos ancêtres n'ont permis aux femmes de traiter aucune affaire, même « domestique, sans une autorisation spéciale ; ils n'ont jamais cessé de les tenir « dans la dépendance de leurs pères, de leurs frères, de leurs maris. Pour nous, « s'il plaît aux Dieux, nous leur permettront bientôt de prendre art à la direction « des affaires publiques, de fréquenter le Forum, d'entendre les harangues, et de « s'immiscer dans les opérations des comices... Les avantages contre l'absence « desquels elles réclament aujourd'hui sont les moindres de ceux dont, à leur

C'est l'influence nègre qui a précédé, durant toute l'époque égéenne, celle des indo-européens. Toutes les populations du pourtour de la Méditerranée étaient alors nègres ou négroïdes : Egyptiens, Phéniciens ; quand elles étaient de race blanche, elles subissaient l'influence économique et culturelle égypto-phénicienne : Grèce, époque des Béotiens ; Asie Mineure, Troie ; Hittites, alliés de l'Egypte ; Etrusques en Italie du Nord, alliés des Phéniciens : forte influence égyptienne ; la Gaule, sillonnée par les caravanes phéniciennes, sous l'influence religieuse directe de l'Egypte. Cette influence nègre s'étendait jusque sur les Germains dont certaines tribus adoraient Isis la Négresse :

« Suivant Tacite (Germ. 9), une partie des Suèves, peuple germanique, « sacrifiiaient à Isis ; en fait, on a trouvé des inscriptions où Isis est associée « à la ville de Noreia divinisée ; Noreia est aujourd'hui Neumarket en Styrie. « Isis, Osiris, Sérapis, Anubis ont eu des autels à Fréjus, à Nîmes, à Arles, à « Riez (Basses-Alpes), à Parizet (Isère), à Manduel (Gard), à Boulogne (Haute- « Garonne), à Lyon, à Besançon, à Langres, à Soissons. Isis était honorée à « Melun, à Sérapis, à York et à Brougham Castle, mais aussi en Pannonie, et « aussi dans le Norique. »

(Les religions des Celtes, des Germains et des Anciens Slaves, par J. Vendryes, coll. « Mana » T. 3, p. 244.)

C'est probablement à cette même époque que remonte l'origine des « Vierges Noires » dont le culte survit aujourd'hui en France (Notre-Dame de Sous-Terre, ou la Vierge Noire de Chartres). Ce culte était si vivace que l'Eglise romaine a dû le consacrer. (1) Le nom même de la capitale de la France s'expliquerait par le culte d'Isis.

« Le nom même de Parisii pourrait bien signifier « Temple d'Isis » car il « existait au bord du Nil une cité de ce nom, et l'hiéroglyphe *per* figure l'enceinte d'un temple de l'Oise. » (Pierre Hubac : Carthage, Ed. Bellenand, 1952, p. 170.)

L'auteur fait allusion au fait que les premiers habitants de l'emplacement actuel de la ville de Paris, qui se sont battus contre César, portaient le nom de Parisii, sans que nous sachions aujourd'hui pourquoi. Or le culte d'Isis, comme on le voit, était très répandu en France, en particulier dans le Bassin Parisien, il y avait partout des Temples d'Isis, selon la terminologie occidentale, mais il serait plus exact de dire « Maison d'Isis », car ces dits temples étaient appelés en égyptien *Per*, lequel mot signifie exactement en égyptien ancien, comme en valaf actuel, l'enclos qui entoure la maison. Paris résulterait de la juxtaposition de *Per-Isis*, mot qui désigne effectivement des villes en Egypte, comme le remarque Hubac (d'après Maspéro).

Ainsi la racine même du nom de la capitale de la France serait, quant au

---

« grand déplaisir, la jouissance leur est interdite par nos mœurs et par nos lois... « Enumérez toutes les dispositions législatives par lesquelles nos ancêtres ont « tâché d'enchaîner l'indépendance des femmes et de les assujettir à leurs maris ; « et voyez combien, avec toutes ces entraves légales nous avons de peine à les « contenir dans le devoir. Quoi ! si vous leur laissez rompre ces liens les uns « après les autres, s'affranchir de toute dépendance, et s'assimiler entièrement à « leurs maris, pensez-vous qu'il leur sera possible de les supporter ? Elles ne « seront pas plutôt nos égales, qu'elles nous domineront. » (Tite-Live : "Histoire romaine", Livre 34 : Discours de Caton pour le maintien de la loi Oppia contre le luxe des femmes, 195 av. J.-C.)

(1) L'intolérance de l'Eglise au moyen âge ne permet pas de les faire dater de cette époque.
Supposer leur introduction par les croisés revient à soutenir que ceux qui étaient partis combattre une « hérésie » en sont revenus avec une autre.

fond, une racine du valaf actuel ; et l'on saisit ici jusqu'à quel point la situation est renversée !

Il existe d'autres traits culturels communs entre l'Extrême-Occident et l'Afrique Noire : *Ker* = maison, en égyptien, en valaf, en breton ; *Dang* = tendu, en valaf, en irlandais ; *Dun* = île, en valaf = endroit clos, isolé, mais sur la terre ferme, en celte, donc en irlandais aussi, d'où les noms de villes tels que Ver-Dun, Château-Dun, Lug-Dun-Um (origine de Lyon), etc...

On peut faire un autre rapprochement plus curieux qui mériterait d'être approfondi :

« Le rapport du singulier et du pluriel est exprimé de façon très étrange « dans un grand nombre de substantifs bretons, et on trouve également en « gallois quelque chose de correspondant. Dans ces langues, le singulier est « formé à partir du pluriel et non inversement, par l'adjonction du suffixe *enn*. « Exemples : *stered* « étoiles », sing. *stered-enn* ; *dluz* « truites », sing. *dluz-* « *enn*.

« L'origine de ce sens particulier du suffixe employé comme marque du « singulier est à chercher dans une signification diminutive. »

(Walter v. Wartburg : *Problèmes et méthodes de la linguistique*. Presses Universitaires de France, 1946, p. 70.)

La terminaison *enn* qui permet de passer d'un pluriel breton ou gallois à un singulier est le terme qui exprime l'unité en valaf précédé, en général, par la consonne initiale du mot désignant les objets dénombrés suivant les lois phonétiques que j'ai exposées dans le chapitre consacré aux problèmes des langues à classes (p. 323 et s.). Exemples :

B-enn Bant = un bâton.
M-enn Mûs = un chat.

Il serait également important d'étudier le rapport des changements de consonnes dans les langues bretonnes et africaines.

C'est à cette même influence qu'il faut attribuer l'existence de divinité *Ani* chez les Irlandais et les Etrusques.

L'influence égypto-phénicienne sur les Etrusques est très nette de même que sur les Sabins, dont le nom, comme les coutumes évoquent les civilisations nègres méridionales.

La distinction entre les deux berceaux de civilisation que je viens de faire permet d'éviter toute confusion et tout mystère quant à l'origine des peuples qui se sont rencontrés sur la presqu'île italique.

Les Sabins et Etrusques pratiquaient l'ensevelissement du cadavre. Les Etrusques connaissaient et utilisaient le sarcophage égyptien ; ces populations étaient également agricoles, leur vie était réglée par le matriarcat. Ce sont les Etrusques qui ont apporté tous les éléments de la civilisation égyptienne sur la presqu'île italique : agriculture, arts, religion, art divinatoire. Les Romains assimileront la substance de cette civilisation quand ils auront détruit les Etrusques tout en en éliminant les éléments les plus étrangers à leur conception patriarcale eurasiatique. C'est ainsi qu'après la période de transition des Tarquins, les derniers rois étrusques, le matriarcat nègre sera complètement rejeté. L'Enéide de Virgile n'est que la prise de conscience nationale de cette démarcation correspondant à celle marquée en Grèce par l'Oreste d'Eschyle.

La fin d'un monde ancien, le commencement d'un monde nouveau ! La culture nègre a été évincée du Bassin septentrional de la Méditerranée dans ses formes les plus étrangères aux conceptions eurasiatiques ; elle ne survivra, chez les jeunes peuples auxquels elle a ainsi permis d'accéder à la civilisation, que sous forme de substratum, si vivace néanmoins, qu'il nous permet aujourd'hui d'en déterminer l'étendue. On peut ajouter à tout ceci que la Louve Romaine rappelle plutôt des pratiques de totémisme méridional nègre et que Sabin semble contenir la racine de Saba.

Ainsi donc, si on le voulait, l'histoire de l'humanité serait très lumineuse. Malgré les actes de vandalisme répétés, depuis Cambyse, les Romains, les Chrétiens du VIe siècle en Egypte, les Vandales, etc... nous avons encore assez de documents pour rédiger une histoire claire de l'humanité. L'Occident actuel en est parfaitement conscient ; mais il n'en a pas le courage intellectuel et moral et c'est pour cela que les Manuels sont volontairement confus. Il nous faudra donc, nous autres Africains, réécrire toute l'histoire de l'humanité pour notre propre édification et pour celle des autres.

On pourrait attribuer à la même influence nègre un fait linguistique que rapporte von Wartburg qui insiste sur sa généralité.

« La mutation de ll en *dd* (son cacuminal dans lequel la pointe de la « langue se replie pour toucher la partie supérieure du palais, parfois même « avec la partie inférieure de la langue) en Sardaigne, Sicile, Apulie et Calabre, « ne présente pas un changement d'une moindre importance de principe, ni « d'un intérêt moins considérable. D'après Merlo, ce mode d'articulation parti- « culière serait dû au peuple méditerranéen qui a vécu dans le pays avant « sa romanisation. Bien qu'il existe des sons cacuminaux également dans « d'autres langues, la mutation articulatoire a ici procédé sur une si large base « et dans un domaine qui, s'étendant par delà les mers, a un caractère si « nettement archaïque que la conception de Merlo a toutes les apparences de « la vérité. Sans doute Rohlfs y objecte-t-il que l'on trouve également ailleurs « des sons cacuminaux. Mais ce sont, pour une part, des cas qui confirment « plutôt l'opinion de Merlo. Ainsi Pott et Benfey ont depuis longtemps révélé « que l'articulation cacuminale qui s'est introduite dans les langues aryennes « parlées par les envahisseurs du Dekkan provenait des populations dravi- « diennes sous-jacentes. » (v. Wartburg, *id.*, p. 41.)

Comme on le voit, l'introduction des sons cacuminaux dans les langues aryennes de l'Inde, au moment où ce pays fut envahi par des peuples nordiques frustes, est due à l'influence des nègres dravidiens. On peut présumer qu'il en fut de même dans le Bassin Méditerranéen ; d'autant plus que l'égyptien et les langues nègres en général sont saturées de ces sons cacuminaux.

Par ailleurs, au Mexique précolombien, le fait que les paysans étaient enterrés alors que les guerriers étaient incinérés peut s'expliquer à partir de la distinction faite ci-dessus des deux berceaux primitifs de l'humanité. Des peuples de race blanche venus par le nord et des Nègres venus d'Afrique par l'océan Atlantique se seraient rencontrés sur le continent américain et auraient fusionné progressivement pour donner la race plutôt jaune des Indiens.

Cependant il faut, ici, donner une précision. Lorsque j'écris que les Arabes et les Juifs, c'est-à-dire les deux rameaux ethniques sous lesquels nous connaissons les Sémites aujourd'hui sont des métis de Noir et de Blancs, cela correspond à une vérité historique démontrable et longtemps dissimulée. Lorsque

j'écris que les Jaunes sont des métis de Noirs et de Blancs, ce n'est là qu'une hypothèse de travail, digne d'intérêt pour toutes les raisons que j'ai données plus haut.

L'hypothèse selon laquelle l'homme a existé partout à la fois bien que scientifiquement séduisante restera inadmissible aussi longtemps que l'on ne trouvera pas d'hommes fossiles en Amérique, continent qui n'était pas submergé au Quaternaire quand apparut l'homme et où nous avons toutes les zones climatiques depuis le pôle Sud jusqu'au pôle Nord.

Tout ce qui précède atteste l'intérêt que présenterait une étude systématique des racines qui seraient passées des langues nègres (égyptienne et autres) aux langues indo-européennes durant toute cette période de contact. On pourrait être guidé par deux principes : 1° L'antériorité de la civilisation et des formes d'organisation sociale dans les pays nègres, tels que l'Egypte ; 2° Le fait qu'un terme exprimant une idée d'organisation sociale ou autre fait de civilisation, soit commun à l'égyptien et au latin grec sans qu'on le retrouve dans les autres langues de la famille indo-européenne.

Exemple :

Maka = vétéran en Egyptien (Pierret).

Mag = grand, vétéran, vénérable, en valaf.

Kay Mag = celui qui est grand, vénérable, en valaf.

Kaya Magan = le grand, le roi... Terme qui servait à désigner l'Empereur de Ghana, du 3° s. à 1240 ap. La langue était le Sarakollé (ou une langue voisine). Quoi qu'il en soit on voit qu'elle était apparentée au valaf.

Magnus = grand en latin : les Latins ne comptaient pas dans l'histoire avant — 500.

Carle Magnus = Charlemagne = Charles le Grand = le premier empereur d'Occident couronné en 800.

Mega = grand en grec.

On ne retrouve pas la racine Magnus dans le vocabulaire des langues anglo-saxonnes et germaniques si ce n'est un emprunt évident fait au latin.

Mac = nom propre écossais ne serait qu'une confirmation de ce qui précède.

Kora = instrument de musique A.O.F. ; Chœur = chant (grec).

Ra, Ré = Dieu égyptien, symbolisé par le Soleil, titre du Pharaon.

Rog = Dieu céleste Serère dont le tonnerre est la voix.

Rex = Roi en latin :

Dans les langues anglo-germaniques on ne trouve que les termes king, könig.

On pourrait de la même façon étudier les termes *hymen*, qui se rapporterait plutôt au matriarcat nègre et fait penser à *men* = descendance matrilinéaire en valaf = sein, en égyptien et en valaf ; désigne le premier roi d'Egypte dont le nom déformé est Menès : ainsi, dans ce nom même est incluse l'idée de la transmission matrilinéaire du pouvoir politique. Ce ne serait donc pas par hasard que le roi soudanais qui a codifié le premier le culte solaire en Nubie porte le nom de *Men-thiou* : il serait contemporain ou antérieur à Menès.

De même pour le terme de glèbe = motte de terre en latin ; Geb = terre en égyptien.

On pourrait aussi étudier l'étymologie de *tyran* et tant d'autres mots...

Dans le fond lorsque les nazis disent que les Français sont des Négroïdes, si nous écartons l'intention péjorative qui préside à de telles affirmations, elles restent historiquement fondées dans la mesure où elles font allusion à ces contacts de peuples à l'époque égéenne. Mais cela n'est pas seulement vrai des Français : ce l'est davantage pour les Espagnols, les Italiens, les Grecs, etc..., toutes ces populations dont on voudrait justifier la couleur moins blanche que celle des autres Européens, par leur habitat méridional. Ce qui est faux dans les théories nazies ce sont les questions de supériorité raciale, mais il est certain que depuis la quatrième glaciation, c'est la race nordique aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui est la moins métissée. Ces théories nazies mêmes prouvent ce que je disais quant à la mauvaise foi des spécialistes. Elles montrent, en effet, que l'influence nègre sur la zone méditerranéenne n'est un secret pour aucun savant : ils feignent de l'ignorer, mais s'en servent au besoin.

Selon Lenormant au XIVe siècle, les Philistins de race blanche japhétite envahirent les côtes cananéennes. Ils furent vaincus par Ramsès III qui détruisit leur flotte et leur retira ainsi toute possibilité de retour par mer. Le Pharaon fut ainsi obligé de loger — en quelque sorte — tout un peuple privé de moyens de sortie : il lui donna des terres et les Philistins s'y installèrent. Après deux siècles de développement ils détruisirent Sidon au XIIe siècle à la même époque où Troie secourue par 10.000 Ethiopiens envoyés par le roi d'Egypte fut détruite par les Grecs. Les Phéniciens fondèrent Tyr qui reçut les réfugiés de Sidon et se développa. Ce fut l'époque tyrienne des relations avec les Etrusques appelés primitivement *Tyrrhènes*, d'où le nom de la mer Tyrrhénienne.

L'Espagne devient une escale sur la route du Morbihan et des îles Sorlingues (Angleterre, Irlande) où les Phéniciens allaient chercher l'étain dont ils se servaient pour la fabrication du bronze.

La colonisation de l'Espagne fut rapide ; il y eut alors un métissage tel que la race de la presqu'île ibérique (*Tarsis*) fut considérée par les Grecs comme d'origine cananéenne. Si les Espagnols sont aujourd'hui les plus bruns des Européens, c'est à ce métissage qu'ils le doivent plus qu'à leur contact récent avec les Arabes — abstraction faite des effets ethniques qui auraient pu résulter de la présence de la race nègre de Grimaldi dans le sud de l'Europe à la fin du Paléolithique.

« Un siècle seulement après la fondation de Gabès, les Tyriens dominaient « en Suzerains incontestés dans les parties les plus riches et les plus fertiles « de la Bétique, dans toute la vallée du Bétis (le Guadalquivir), sur les Turdi- « tains et les Turdules, et tout le long du pays des Bastules. Pour y avoir des « colons agriculteurs, ils y transplantèrent un grand nombre de Libyphéni- « ciens d'Afrique. Leur race s'y mêle tellement à celle des indigènes, qu'au « temps de Strabon la majorité des habitants dans les villes de la Turdétanie « étaient, au dire du géographe grec, d'origine cananéenne. Ceux de la côte « autour de Malaca et d'Abdère s'appelaient encore sous la domination romaine, « Bastulophéniciens ou Libyphéniciens, et les médailles nous apprennent qu'à « la même époque l'usage de la langue phénicienne se maintenait dans les « villes de Gabès, de Malaca, de Sex et d'Abdère. » (Lenormant, *id.*, p. 509-510.)

La colonisation romaine n'a donc fait que supplanter la colonisation phénicienne, en Italie d'abord où l'on détruisit tout ce qui pouvait perpétuer le

souvenir des Etrusques (monuments, langue...), puis en Espagne et en Afrique par la destruction de Carthage.

Carthage était l'une des dernières colonies phéniciennes fondée sur la côte d'Afrique en 822 par la reine Elissar, du temps de Lycurgue en Grèce.

Depuis 1450, les Libyens blancs, peuple de la mer, ou *Rebou*, avaient envahi le nord de l'Afrique à l'ouest de l'Egypte. Ils avaient eu le temps, avant la fondation de Carthage, de s'éparpiller tout le long de la côte, vers l'ouest, comme le rapporte Hérodote. L'arrière pays de Carthage était donc occupé par des nègres autochtones qui étaient là de toute antiquité et par des tribus libyennes de race blanche telles que les *Massi*. Le métissage se fit progressivement, comme en Espagne, et le Carthaginois, qu'il s'agisse d'un ressortissant du peuple ou d'un ressortissant de la classe dirigeante, était, comme on le voit, un négroïde. On ne saurait insister sur le fait que le général carthaginois Hannibal, qui a failli détruire Rome et qui passe pour l'un des plus grands chefs militaires de tous les temps était un négroïde. On peut dire que c'est avec sa défaite que s'acheva la suprématie du monde nègre ou négroïde. Le flambeau passera désormais aux populations européennes de la Méditerranée septentrionale. Sa civilisation technique s'irradiera désormais de ses côtes vers l'intérieur du continent, contrairement à ce qui se passera en Afrique. La Méditerranée septentrionale dominera désormais la Méditerranée méridionale, l'Europe dominera désormais l'Afrique jusqu'à nos jours, exception faite de la brèche islamique, car c'est par la victoire romaine sur Carthage que commencera la pénétration et la domination européenne de l'Afrique qui s'est achevée à la fin du XIXe siècle.

Quand on étudie la civilisation qui s'est développée dans le bassin de la Méditerranée, on ne saurait trop insister sur le rôle primordial joué par les Nègres et les Négroïdes à une époque où les races européennes étaient encore sauvages et tout juste aptes à la civilisation :

« Mais ils (les Phéniciens) en eurent partout, et ces comptoirs exercèrent « une immense influence sur les différents pays où ils s'étaient établis. Tous « devinrent le noyau de grandes cités, car les indigènes encore sauvages venaient « rapidement se grouper autour de la factorerie phénicienne, attirés par les « avantages qu'ils y trouvaient et par les séductions de la vie civilisée. Tous « aussi furent des centres actifs de propagation de l'industrie et de la civilisa- « tion matérielle. Un peuple sauvage n'entre pas en commerce actif et prolongé « avec un peuple civilisé sans emprunter peu à peu quelque chose de sa culture, « surtout lorsqu'il s'agit de races aussi intelligentes et aussi aptes au progrès « que l'étaient celles de l'Europe. De nouveaux besoins s'éveillent chez lui ; il « recherche avec avidité les produits manufacturés qu'on lui apporte et qui « lui révèlent tant de délicatesse dont auparavant il n'avait pas même l'idée ; « mais bientôt le désir naît chez lui de pénétrer les secrets de leur fabrication, « de s'initier aux arts qui les produisent, de se mettre à utiliser lui-même les « ressources que fournit son sol, au lieu de les livrer toujours à ces étrangers « qui savent si bien en tirer parti.

« Cette influence directe de la civilisation sur la barbarie est tellement « inhérente à la nature humaine, qu'elle se manifeste presque inconsciemment « et malgré les froissements, la haine, l'hostilité ou même les guerres qui « peuvent surgir entre les marchands et les peuples qu'ils fréquentent. Il en

« fut ainsi pour les Phéniciens et les Grecs, et pourtant les rapports furent « loin d'être amicaux au moins au début. » (Lenormant, *id.*, p. 543.)

C'est à cette époque de la prédominance phénicienne sur les mers que se situe ce commerce de femmes blanches avec le monde noir et dont on ne saurait minimiser le rôle sur l'éclaircissement du teint des Egyptiens. La citation suivante ne laisse aucun doute sur la réalité et l'ampleur de ce commerce ainsi que sur le contraste de couleur qui existait entre les Egyptiens noirs et les blancs des côtes septentrionales :

« Des vaisseaux phéniciens chargés de marchandises de provenance égyp- « tienne et assyrienne abordent dans le port de la ville hellénique ; ils étalent « leur cargaison sur la grève, cinq à six jours durant pour laisser aux habitants « de l'intérieur des terres le temps d'arriver, de voir et de faire emplette. « Les femmes du Péloponèse, curieuses et sans défiance, s'avancent jusque « auprès des navires ; parmi elles, se trouvait Io, la fille du roi Inachus. Les « corsaires au signal convenu se jettent sur les belles Grecques et les empor- « tent. On lève l'ancre sans retard et l'on met à la voile pour l'Egypte : le « Pharaon dut payer un gros prix ces filles au teint blanc, aux traits si purs, qui « contrastaient si fort avec le troupeau humain que lui ramenaient ses armées « de Syrie. » (Lenormant, p. 543.)

Dans le même cadre de faits, on peut citer également l'enlèvement d'Eumée, fille de Ctésios, notable de Syros, par les Phéniciens, et l'enlèvement d'Hélène par Paris, fils de Priam qui a dû se passer dans des conditions analogues si l'on songe que le Pharaon a envoyé 10.000 Ethiopiens pour secourir Troie, défendue par le roi Priam et son fils Paris.

Les Cananéens devaient être encore plus rapidement métissés que les Egyptiens, parce qu'ils étaient moins nombreux et se trouvaient, pour ainsi dire, sur la route d'évasion de ces peuples blancs qui finirent par les envahir de tous côtés. Le peuple juif, c'est-à-dire la première branche dite Sémite, à partir d'Isaac, semble donc n'être que le produit de ce métissage, comme on l'a vu plus haut. C'est pour cela qu'un historien latin a écrit que les Juifs sont d'origine nègre.

Quant à l'esprit cynique, mercantile, qui constitue le fond même de la Bible (Genèse, Exode), il n'est que le reflet des conditions dans lesquelles le peuple juif s'est trouvé placé dès l'origine.

La production intellectuelle des Juifs, depuis ses origines jusqu'à nos jours, s'explique également par ces conditions perpétuelles dans lesquelles ils ont vécu ; formant des îlots d'apatrides au sein des nations, depuis leur dispersion, ils ont connu constamment une double inquiétude : celle d'assurer leur existence matérielle dans un milieu souvent hostile, celle qu'engendrait la hantise des pogroms périodiques. Naguère, dans les steppes eurasiatiques, c'était les conditions physiques qui ne permettaient aucune illusion, aucune léthargie, et si l'homme n'y a pas créé une civilisation merveilleuse, c'est parce que le milieu était trop hostile. Maintenant, ce sont les conditions politiques et sociales qui interdisent aux Juifs tout sommeil intellectuel. Les Juifs n'ont commencé à compter dans l'histoire qu'à partir de David et Salomon, soit le début du premier millénaire, époque de la Reine de Saba. La civilisation égyptienne était déjà plusieurs fois millénaire ; à plus forte raison la civilisation nubienne-soudanaise.

Il est donc impensable de tenter d'expliquer celles-ci par un apport juif quelconque. Salomon n'a été qu'un petit roi régnant sur une petite bande de terre ; il n'a jamais gouverné le monde comme le disent les légendes. Il s'est distingué par son esprit de justice, et par ses talents de commerçant : il s'était, en effet, allié avec les commerçants de Tyr pour construire une flotte marchande en vue de l'exploitation des marchés par delà les mers. La Palestine fut prospère durant son règne, grâce à cette activité commerciale. Ce fut le seul règne important de l'histoire juive jusqu'à nos jours.

Plus tard, le pays sera conquis par Nabuchodonosor qui effectua un transfert de population juive à Babylone : ce fut la période dite de la captivité.

Les Juifs se dispersèrent peu à peu, l'Etat juif s'éclipsa très rapidement pour ne réapparaître qu'avec le Sionisme actuel : Ben Gourion.

Les quelques recherches anthropologiques qu'on a osé faire prouvent nettement que les Phéniciens n'avaient rien de commun avec le type officiel Sémite : brachycéphalie, nez aquilin ou hittite, etc... Puisque les Phéniciens étaient allés partout en Méditerranée, on a cherché à retrouver leurs ossements dans les différents endroits de ce Bassin. On a ainsi trouvé des crânes présumés phéniciens, à l'ouest de Syracuse : mais ces crânes sont dolichocéphales et prognathes, donc à affinités nettement négroïdes :

« Quant aux crânes d'Italia Nicastro, tout ce que l'on sait de leur morpho-
« logie est contenu dans les lignes suivantes : les crânes examinés étaient com-
« primés aux tempes et d'une forme presque rhomboïdale ; l'appareil dentaire
« très proéminent, entier et bien conditionné... ; et à la forme dolichocéphale
« et prognathe qui caractérise les crânes de la race ensevelie (crânes trouvés à
« l'ouest de Syracuse). »

(Eug. Pittard : *Les races et l'histoire*,
coll. L'évolution de l'Humanité, Renaissance du Livre, 1924, p. 108.)

Eugène Pittard rapporte encore une description de Bertholon relative aux Carthaginois et aux Basques dont Bertholon pense qu'ils seraient un rameau des Carthaginois. Cette description est importante en ce sens que, l'auteur, sans s'en rendre compte, décrit en réalité un type nègre :

« Il (Bertholon) a donné des hommes qu'il considérait comme les descen-
« dants, vivant actuellement, des anciens Cartharginois, le portrait que voici :
« ces sujets avaient une peau très brune. Ceci est en rapport avec l'habitude
« des Phéniciens de colorer leurs statues en rouge-brun afin de figurer la
« teinte des téguments... Le nez est droit parfois légèrement concave. Il est
« plus souvent charnu et quelquefois empâté du bout. La bouche est moyenne,
« parfois assez large. Les lèvres sont le plus souvent épaisses, les pommettes
« ne sont que peu accusées. » (Pittard, *id.*, p. 409.)

Malgré les euphémismes, on sent bien que l'on vient de lire une description de nègre, ou tout au moins de négroïde.

Un autre passage du même auteur montre que c'est toute l'aristocratie carthaginoise qui avait des affinités nègres :

« D'autres ossements retrouvés dans la Carthage punique, déposés au Musée
« Lavigerie, proviennent de sujets découverts dans les sarcophages particuliers
« et appartenant vraisemblablement à l'élite carthaginoise. Les crânes sont
« presque tous dolichocéphales... une face plutôt courte... » (P. 411.)

La dolichocéphalie et la face courte caractérisent les Nègres. Un autre passage plus important encore du même auteur prouve davantage que la haute classe de la société carthaginoise était nègre ou négroïde.

« Ceux qui, dans ces dernières années, ont visité le Musée Lavigerie à « Carthage, se rappellent ce magnifique sarcophage de la prêtresse de Tanit, « découvert par le P. Delattre. Ce sarcophage, le plus orné, le plus artistique « de ceux qui ont été trouvés, et dont l'image extérieure représente probable- « ment la déesse elle-même, doit avoir été la sépulture d'un très haut person- « nage religieux. Or, la femme qui y était enfermée présentait des caractères « négroïdes. C'était une Africaine de race ! » (P. 410.)

La conclusion que l'auteur tire de ce passage est que plusieurs races coexistaient à Carthage. Ce sur quoi nous sommes d'accord ainsi qu'il ressort de tout ce qui précède. Par contre, il y a une conclusion qui s'impose davantage et que l'auteur n'a pas tirée : c'est que parmi les races en présence, celle qui était, socialement le plus haut placée, la mieux considérée, celle qui détenait les leviers de commande politique, celle à qui on devait cette civilisation, si on en juge par les preuves matérielles trouvées, sans les interpréter à partir des préjugés de notre éducation, était la race négroïde.

Si une bombe atomique détruisait Paris en laissant intacts les cimetières, les anthropologues qui ouvriraient les tombeaux en vue de déterminer quelle était la race française, trouveraient bien aussi qu'il n'y avait pas que des Français qui vivaient à Paris. D'autre part, il serait inconcevable que le cadavre contenu dans le plus beau tombeau, aussi exceptionnel que celui de Napoléon aux Invalides, soit celui d'un esclave ou d'un personnage anonyme quelconque !

Donc, si on le voulait bien, on déterminerait avec beaucoup plus de précision la race phénicienne, et toutes les autres races nègres apparentées auxquelles l'humanité doit son accès à la civilisation.

On pourrait même faire ceci à partir de considérations purement anthropologiques, bien que l'expérience prouve que l'on peut soutenir toutes les thèses que l'on veut dans ce domaine. On dépense des millions pour aller creuser des tertres d'argile en Mésopotamie, dans l'espoir de trouver des documents permettant de placer avec certitude et une fois pour toutes le berceau de la civilisation en Asie Occidentale.

Bien que ceux qui l'entreprennent nourrissent des espoirs très minces d'arriver un jour à leurs fins, ils n'en continuent pas moins comme si la routine avait engendré un pli définitif. Par contre, on connaît l'emplacement exact des tombeaux phéniciens, il n'y a qu'à aller les ouvrir pour s'instruire sur la race des cadavres qui y sont contenus. Mais il y a de fortes chances qu'elle soit nègre à un tel degré qu'il sera impossible de le nier : il vaut mieux alors ne pas y toucher.

« Pour être renseigné avec exactitude sur les caractères anthropologiques « des anciens Phéniciens, il faudrait posséder les squelettes contenus dans les « sépultures de la grande époque phénicienne, sur le littoral même ou Tyr « et Sidon avaient développé leur puissance de ville marchande. Malheureuse- « ment, ces documents importants n'ont pas encore été mis à la disposition « des ethnologues. Ils le seront certainement un jour, lorsque les recherches « systématiques conduisant à la conservation des mobiliers archéologiques et « des squelettes à la fois auront été entreprises. » (Pittard, *id.*, p. 407.)

Ceci est écrit en 1924 ; depuis cette date, peu de fouilles ont été pratiquées dans la région (Ras-Shamra, interrompues en 1939). Beaucoup de documents trouvés l'ont été par hasard. Les plus anciennes tombes trouvées en Phénicie, celles de Byblos, qui dateraient de l'époque énéolithique, découvertes par M. N. Dunand, révèlent un type humain que le Dr. Vallois classe dans la race brune méditerranéenne de Sergi. Or cette dite race brune méditerranéenne n'est autre chose que la race nègre (cf. p.). D'autre part, certains des crânes présentent une déformation qu'on ne retrouve aujourd'hui que chez les Nègres Mangbetu du Congo.

« Les ossements étudiés par le Dr. Vallois l'ont amené à conclure à la « présence de dolichocéphales petits de la race « brune méditerranéenne de « Sergi ». Certains crânes présentent une déformation voulue et obtenue artifi- « ciellement par des liens qui ont eu pour résultat d'allonger en œuf le « crâne d'avant en arrière, de façon à réaliser la déformation que présenteront « à l'époque d'Amarna, tant de monuments, notamment les personnages de la « famille royale. »

(Dr. Contenau, *La Civilisation phénicienne*, 1949, Payot, p. 187.)

L'ARABIE.

Selon Lenormant (Les Phéniciens, pp. 368 et suivantes), un Empire Kouschite se serait constitué primitivement sur toute l'Arabie. Ce fut l'époque personnifiée par les *Adites* de *Ad*, petit-fils de *Cham* ,l'ancêtre biblique des Nègres.

Cheddade, fils de *Ad* et constructeur du légendaire « Paradis terrestre » mentionné dans le Coran appartient à cette époque appelée celle des « Premiers Adites ».

L'Empire des premiers Adites fut détruit au XVIIIe siècle avant l'ère chrétienne par une invasion de tribus jectanides de race blanche, incultes, qui seraient venues s'installer parmi les Nègres. La prophétie de *Hud* concerne cet événement.

Cependant l'élément kouschite ne tarda pas à reprendre le dessus au point de vue politique et culturel ; les premières tribus de race blanche furent complètement absorbées par l'élément kouschite. C'est l'époque dite des «Seconds Adites ».

« Cependant après le premier trouble de l'invasion, comme l'élément « kouschite était encore le plus nombreux dans la population, comme il avait « une grande supériorité de connaissances et de civilisation sur les Jectanides « à peine sortis de la vie nomade, il reprit bien vite la suprématie morale « et matérielle, la domination politique. Un nouvel empire se forma, dans « lequel le pouvoir appartint encore aux Sabéens, sortis de la race de Kousch. « Pendant un certain nombre de siècles, les tribus jectanides vécurent sous « les lois de cet empire, grandissant en silence. Pour la plupart, elles en « adoptèrent les mœurs, la langue, les institutions, la culture, à tel degré que « plus tard, lorsqu'on les voit enfin saisir la domination, il n'en résulte aucun « changement appréciable, ni dans la civilisation, ni dans le langage, ni dans « la religion.

« L'âge de ce nouvel empire est pour les narrateurs arabes celui des « Seconds Adites. » (Lenormant, pp. 260-261.)

Ces faits sur lesquels les auteurs arabes eux-mêmes sont d'accord nous prouvent, comme on le verra d'une façon plus nette dans ce qui va suivre, que la race arabe ne se conçoit pas en dehors d'un métissage de Nègres et de Blancs, qui se poursuit d'ailleurs jusqu'à nos jours. Ces mêmes faits prouvent que les traits communs à la culture nègre et à la culture dite sémitique découlent d'emprunts faits par cette dernière à la première.

L'inverse est historiquement faux et il devrait être impossible de partir de quelques parentés grammaticales telles que : conjugaisons suffixales et pronoms-suffixes, t du féminin, pour essayer d'expliquer le monde nègre égyptien par le monde dit sémitique.

Le monde sémitique tel que nous le saisissons sous sa réalité actuelle est de formation trop récente pour qu'on puisse l'invoquer pour expliquer l'Egypte. Comme on l'a vu, au delà du XVIIIe siècle avant l'ère chrétienne, on ne trouve dans la région de l'Arabie que des Nègres, c'est-à-dire des Kouschites dans la terminologie officielle. (1)

C'est pendant les premiers siècles du règne des Seconds Adites que l'Egypte conquit le pays, sous la minorité de Thoutmosis III. Lenormant pense que l'Arabie est le pays de Pount et de la Reine de Saba. Il faut rappeler que la Bible localise dans le même pays un des fils de Cham, *Put*.

Au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, les Jectanides, devenus suffisamment forts, se seraient emparés du pouvoir de la même manière — et vers la même époque — que les Assyriens agissant vis-à-vis des Babyloniens également kouschites (c'est-à-dire les Chaldéens) :

« Mais tout en ayant les mêmes mœurs, le même langage, les deux éléments « qui constituaient la population de l'Arabie méridionale demeuraient bien « distincts et en antagonisme d'intérêts, comme dans le bassin de l'Euphrate, « les Assyriens et les Babyloniens, dont les premiers étaient, de même, Sémites « et les seconds Kouschites. » (Lenormant, *id.*, p. 373.)

. . . . . .

« Tant que dura l'empire des seconds Adites, les Jectanides furent soumis « aux Kouschites. Mais un jour vint où ils se sentirent assez forts pour être « maîtres à leur tour. Ils attaquèrent les Adites sous la conduite de *Iârob* « et parvinrent à en triompher ; on fixe généralement la date de cette révolu« tion au début du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne. » (Lenormant, *id.*, 373.)

Selon Lenormant, après la victoire jectanide, une partie des Adites franchit la mer Rouge au Badel-Mandeb pour s'installer en Ethiopie, tandis que l'autre fraction restait en Arabie réfugiée dans les montagnes de l'Hadramaut et autres endroits d'où le proverbe arabe : « Se diviser comme les Sabéens. »

Voilà la raison pour laquelle l'Arabie méridionale et l'Ethiopie seraient devenues inséparables au point de vue linguistique et ethnographique.

« Longtemps avant la découverte de la langue et des inscriptions hymya« ritiques, on avait remarqué que le *ghez*, ou idiome abyssin, est un reste « vivant de l'antique langue du Yémen. (Lenormant, *id.*, p. 374.)

Tels sont donc les rapports de ces deux régions ; mais nous sommes ici loin de l'idée d'une migration de race blanche, civilisatrice, qui se serait

(1) Des infiltrations antérieures au IIe millénaire seraient relativement insignifiants.

effectuée à la période préhistorique par le Badel-Mandeb ou par quelqu'autre endroit. On voit ici combien sont inadmissibles les théories linguistiques allemandes qui reposent sur un tel postulat ; également inadmissibles celles qui se fondent sur ce même postulat (Capart) afin d'expliquer l'origine de l'écriture égyptienne dont les signes constitutifs représentent essentiellement la flore et la faune du cœur de l'Afrique en particulier celles de la Nubie et non celles de la Basse-Egypte ; et Capart de supposer une race blanche sémitique hypothétique qui serait venue à l'intérieur de l'Afrique par le Badel-Mandeb, y aurait séjourné longtemps et enseigné l'écriture aux indigènes. Il ressort de ce qui précède qu'aucun fait historique ne milite en faveur d'une telle thèse.

Les migrations connues effectuées par cet endroit sont de beaucoup postérieures à l'éclosion de la civilisation égyptienne et à l'invention de l'écriture hiéroglyphique pour qu'on puisse les placer à l'origine de celles-ci. Mais puisque le but est toujours le même, qu'il s'agit d'arriver par tous les moyens à expliquer le moindre phénomène de civilisation en Afrique noire par l'apport d'une race blanche, fut-elle mythique ,on utilise un procédé mathématique : celui de l'extrapolation. Du fait qu'une migration récente des Adites (VIIIe siècle avant Jésus-Christ selon Lenormant) donc de nègres, se soit effectuée par cet endroit, on postule qu'il a dû se produire par le même lieu des immigrations sémitiques dont nous n'avons aucune trace. L'hypothèse de travail se métamorphose en réalité : on possède la clef de l'énigme. C'est ainsi qu'on arrive à expliquer la civilisation égyptienne par de pures abstractions qui n'ont rien de commun avec les faits historiques ; de la sorte on abuse de la confiance des profanes.

INSTITUTIONS ET MŒURS DU ROYAUME SABEEN

D'après le même auteur, le régime des castes, étranger aux Sémites, était la base de l'organisation sociale, comme à Babylone, en Egypte, en Afrique, au royaume de Malabar en Inde : (1)

---

(1) Les Aryas, loin d'avoir introduit le système des castes en Inde, semblent l'avoir adopté comme le remarque Lenormant. Si ce système reposait sur une base ethnique, il y aurait, tout au plus, autant de castes que de races : or, il n'en est rien : d'après les auteurs anciens, Strabon en particulier, le système émanait directement de la division du travail dans la société, comme c'est le cas chez tous les autres Kouschites. Strabon énumère ainsi les 7 castes qui existaient alors :
1 : Les Philosophes ; 2 : les cultivateurs ; 3 : les pâtres et chasseurs ; 4 : les artisans et ouvriers ; 5 : les militaires ; 6 : les éphores (ceux qui parcourent le pays pour renseigner le roi sur tout ce qui s'y passe ; 7 : conseillers et courtisans du roi. (Strabon : "Géographie", Livre 15, chap. I, par. 29 à 38.)
Strabon mentionne qu'il n'y avait pas de mélanges inter-castes, mais il n'est pas encore question de la caste des "parias". Cette dernière semble donc résulter d'une transformation récente de la société indienne avec le déclin de la suprématie dravidienne. Les textes sur lesquels on se fonde pour faire remonter la caste des parias à la plus haute antiquité sont probablement apocryphes.
Un dravidien peut être brahman, c'est-à-dire qu'un Nègre peut appartenir à la plus haute caste ou classe de la société.
Et ceci reste vrai aussi loin que l'on remonte dans le temps. Il est donc absurde de vouloir donner une base ethnique au système des castes.
Il semblerait que le Bouddah fut un prêtre égyptien chassé de Memphis par les percésutions de Cambyse (— 525) : cette tradition justifierait la représentation du Bouddah avec des cheveux crépus. Les documents historiques n'infirment pas cette tradition : « Koempfer, dans son Histoire du Japon, prétend que le « Bouddah Saçya de l'Inde fut un prêtre de Memphis, qui s'enfuit de l'Egypte « dans l'Inde à l'époque de l'invasion de Cambyse, laquelle n'eut lieu que l'an « 525 avant J.C. ; ... Koempfer a voulu tout rapporter à une idée dominante : la « diffusion dans l'Asie des doctrines égyptiennes par les prêtres de Thèbes et de « Memphis exilés par Cambyse ou fuyant ses persécutions. Un écrivain moderne « arrive par d'autres routes aux mêmes résultats. M. W. Ward, qui a publié il y a « quelques années une vaste compilation de documents divers sur la religion, l'his« toire et la littérature des Hindous, appuyés sur des extraits de livres sanscrits

« ... Ce régime est essentiellement kouschite et partout où nous le retrou-
« vons, il est facile de constater qu'il procède originairement de cette race.
« Nous l'avons vu florissant à Babylone. Les Aryas de l'Inde, qui l'adoptèrent,
« l'avaient emprunté aux populations de Kousch qui les avaient précédés dans
« les bassins de l'Indus et du Gange. » (*Id.*, p. 384.)

La circoncision fut pratiquée.

« Lockmân, le représentant mythique de la sagesse adite, rappelle Esope,
« dont le nom a semblé à M. Welcker déceler une origine éthiopienne. Dans
« l'Inde aussi, la littérature des contes et des apologues paraît venir des Soudras.
« Peut-être ce mode de fiction caractérisé par le rôle qu'y joue l'animal, nous
« représente-t-il un genre de littérature propre aux Kouschites. »

(Renan : *Histoire des langues sémitiques,*
cité par Lenormant « Les Phéniciens », p. 385.)

Il faut rappeler, en passant, que Lockmân, qui appartient à la seconde période des Adites, est aussi le constructeur de la fameuse digue de Mareb dont les eaux « suffisaient à arroser et à fertiliser la plaine jusqu'à sept journées de marche autour de la ville... Il en existe encore, de nos jours, des ruines considérables que plusieurs voyageurs ont visitées et étudiées. » (Lenormant, p. 361.)

Les Jectanides « qui se trouvaient encore, au moment de leur arrivée, dans un état presque barbare » (*id.*, p. 373) n'introduisirent, à proprement parler, que le système des tribus pastorales et la féodalité militaire :

« Par dessus ce fond, toujours conservé, d'institutions et de mœurs empru-
« tées aux Adites de la race de Kousch, par dessus le régime des castes, les
« Jectanides, une fois qu'ils furent les maîtres, implantèrent une organisation
« politique qui rappelle celle de la plupart des autres peuples sémitiques,
« et qui diffère de ce que nous voyons dans les empires chamitiques, en
« Egypte, en Phénicie, à Babylone, chez les Nârikas du Malabar, le système
« des tribus et la féodalité militaire, deux institutions chères à tous les Arabes. »
« (*Id.*, p. 385.)

La religion est également d'origine kouschite et semble une émanation directe de celle des Babyloniens également kouschites. Elle restera la même jusqu'à l'Islam ; les dieux sabéens étaient alors les mêmes que les dieux babyloniens, à peu près, et tous appartenaient à la même grande famille kouschite des dieux égyptiens et phéniciens.

« Car il est impossible de ne pas reconnaître les dieux chaldéo-assyriens
« *Illu Bel, Samas, Istar, Sin, Samdan, Nisruk,* dans les dieux du Yémen *Il,*
« *Bil, Schams, Athtor, Sin, Simdan, Nasr.* » (*Id.*, p. 392.)

Le dieu *Il* était l'objet d'un culte national, il était connu partout et jouissait des qualificatifs suivants : Dhou-Samawi = le Seigneur des cieux (corres-

---

« dont il rapporte les passages, a donné sur Bouddah une notice où il est établi
« que son apparition ne peut remonter au-delà du sixième siècle avant Jésus-
« Christ.... On donne à Bouddha le surnom de Goutama, qui est celui de la race
« de l'usurpateur » (M. de Marlès, Histoire Générale de l'Inde, T.I. p. 470 à 472, Paris, 1828).

On s'accorde aujourd'hui à situer au VIe s., non seulement le Bouddha, mais tout le mouvement religieux et philosophique de l'Asie, avec Confucius en Chine, Zoroastre en Iran ; ce qui confirmerait l'hypothèse d'une dispersion des prêtres égyptiens à cette époque diffusant leur doctrine en Asie. Il est difficile d'expliquer ce mouvement religieux par une évolution synchronique des différents pays intéressés.

pondant exactement au Baal-Samaïn de la Phénicie) ; *Rahman* = le miséricordieux, etc...

La seule Triade vénérée était : Vénus-Soleil-Lune, comme à Babylone ; le culte avait un caractère sidéral très marqué, solaire surtout : on priait au soleil aux différents moments de son développement. Il n'y avait ni idolâtrie, ni images, ni sacerdoce.

On adressait une invocation directe aux sept planètes. Le jeûne de 30 jours existait déjà — semblable à ceux qu'on pratiquait en Egypte — On priait sept fois par jour le visage tourné vers le nord. Ces prières qui sont adressées au soleil aux différents moments de son développement ressemblent assez aux prières musulmanes qui ont lieu aux mêmes phases mais qui ont été ramenées à cinq obligatoires par le Prophète « pour alléger l'humanité », les autres étant facultatives.

Il y avait aussi des sources et des pierres sacrées, comme à l'époque musulmane : *Zenzen,* source sacrée ; *Kaaba,* pierre sacrée. Le pélerinage à La Mecque existait déjà. La *Kaaba* aurait été construite par Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar l'Egyptienne (négresse), ancêtre historique de Mahomet selon tous les historiens arabes.

On croyait déjà à la vie future, comme en Egypte. Les ancêtres morts étaient divinisés.

Tous les éléments nécessaires à l'éclosion de l'Islam étaient donc en place déjà plus de 1000 ans avant la naissance de Mahomet et l'Islam apparaîtra comme une « épuration » du Sabéisme, par « l'envoyé de Dieu ».

Nous venons de voir que tout le peuple arabe jusqu'au Prophète est métissé de nègre ; tous les Arabes cultivés sont conscients de ce fait. Le héros romanesque d'Arabie, *Antar,* est lui-même un métis :

« Malgré le prix qu'ils attachaient à leur généalogie et au privilège du « sang, les Arabes, surtout les habitants sédentaires des villes ne conservèrent « pas leur race pure de tout mélange...

« ... Mais l'infiltration de sang nègre, qui s'est répandue dans toutes les « parties de la péninsule et paraît devoir un jour en changer complètement la « race, commença dès une très haute antiquité. Elle se produisit d'abord dans « le Yémen, que sa situation géographique et son commerce mettait en rapports « continuels avec l'Afrique...

« La même infiltration fut plus lente et plus tardive dans le Hedjâz ou « dans le Nedjd. Mais elle s'y produisit aussi dès une date plus haute qu'on « ne paraît généralement le croire. Le héros romanesque de l'Arabie anté- « islamique, Antar, est par sa mère un mulâtre, et pourtant sa face toute « africaine ne l'empêche pas d'épouser une princesse des tribus les plus fières « de leur noblesse, tant ces mélanges mélaniens étaient habituels et admis « depuis longtemps dans les mœurs, au cours des siècles qui précédèrent « immédiatement Mahomet. » (Lenormant, *id.*, p. 429-430.)

Contrairement à Lenormant, nous n'avons fait aucune différence entre « kouschite » et « nègre », car en dehors d'affirmations à priori, personne n'a jamais été capable d'établir une distinction légitime entre ces deux notions. (1)

Dès lors, il importe de réviser la notion que nous avons du Sémite. Qu'il

(1) Lenormant se trahit quand il parle des rapports de l'Egypte et de l'Ethiopie : Kouschite est alors, pour lui, synonyme de Nègre ; rappelons que Kousch est un terme d'origine hébraïque et signifie Nègre...

s'agisse de la Mésopotamie, de la Phénicie et de l'Arabie, le Sémite ,pour autant qu'il soit saisissable sous forme d'une réalité objective, apparaît comme le produit d'un métissage de nègre et de blanc. Il est possible que la race blanche qui est venue se mêler aux Nègres dans cette région d'Asie Occidentale se soit distinguée par certains traits ethniques (nez hittite).

Le caractère mixte des langues sémites s'expliquerait de même.

C'est ainsi qu'on rencontre des racines communes aux langues arabe, hébraïque, syriaque et aux langues germaniques.

Ce vocabulaire commun est plus important que ne le laisse deviner cette liste trop courte ; aucun contact entre Nordiques et Arabes à l'intérieur de la période historique de l'humanité ne permet de l'expliquer. C'est une parenté originelle et non un emprunt.

arabe	français	anglais	allemand
ain	œil	eye	auge
ard	terre	earth	erde
asfar	blond	fair	
beled	pays : lande	land	land
Qasr	château	castle	

(La colonne des mots français ne fait pas partie de la comparaison.)

Par contre, certains termes arabes semblent d'origine égyptienne :

Nabi = le prophète (arabe).	Nab = le maître, le maître du savoir (égyptien).
Nahâs = cuivre (arabe).	Nahasi = tribus soudanaises connaissant le cuivre de toute antiquité (égyptien).
Rat = tonnerre	Ra = Dieu céleste atmosphérique.
El Baraka = la bénédiction divine.	Ba-Ra-Ka = bénédiction.

Etc., etc...

Il est encore plus absurde d'expliquer la fondation de l'empire de Ghana IIIe siècle par un apport sémite provenant du Yémen car à cette époque le Yémen était une colonie nègre-éthiopienne et l'est resté jusqu'à la naissance de Mahomet.

Quoi qu'il en soit, nous voyons qu'en restant dans le cadre des faits probants, il est impossible de prouver l'antériorité de la civilisation d'une de ces régions par rapport à celle de l'Egypte afin de pouvoir expliquer celle-ci par celle-là.

Les nouvelles méthodes radio-actives utilisées pour la datation des monuments et des objets n'auront de sens que si elles réussissent à dater l'œuvre de l'homme sur la matière et non l'âge de la matière employée ; car il nous serait facile de trouver, dans n'importe quelle région du monde, un fragment de végétal datant de la plus haute préhistoire.

Il est fait allusion ici à la méthode américaine basée sur la période de décroissance du carbone radioactif C^{14}.

PROBLEME DE LA RACE EGYPTIENNE

VU ET TRAITÉ PAR LES ANTHROPOLOGUES

On aurait pu croire qu'un tel problème est essentiellement anthropologique et que, par conséquent, les conclusions des anthropologues dissiperaient tous les doutes par l'apport de vérités certaines et définitives.

Il n'en est rien ; le caractère arbitraire des critères employés — pour ne mentionner que ce fait — tout en écartant l'idée d'une conclusion recevable sans critiques, introduit tant de « complications savantes » qu'on se demande par moment si la solution du problème n'eût pas été plus proche si on n'avait pas eu le malheur de l'aborder de cette façon.

Cependant bien que les conclusions de ces études anthropologiques soient au-dessous de la réalité, elles n'en attestent pas moins — et d'une façon unanime — l'existence d'une race nègre depuis les époques les plus reculées de la préhistoire jusqu'à la période dynastique. Il est impossible de citer ici toutes ces conclusions : on les trouvera résumées dans le chapitre X de *Préhistoire et protohistoire d'Egypte*, du Dr. Emile Massoulard (Institut d'Ethonologie, Paris 1949). Nous nous contenterons d'en citer quelques-unes :

« Miss Fawcett estime que les crânes de Negadah forment un ensemble « suffiisamment homogène pour que l'on puisse parler d'une race de Negadah. « Par la hauteur totale du crâne, la hauteur auriculaire, la hauteur et la lar- « geur de la face, la hauteur nasale, l'indice céphalique et l'indice facial, cette « race se rapprocherait des Nègres ; par la largeur nasale, la hauteur de l'orbite, « la longueur du palais et l'indice nasal, elle serait plus près des Germains ;

« ... Les Negadiens prédynastiques ressembleraient donc par certains de « leurs caractères aux Nègres, par d'autres aux races blanches » (*id.*, pp. 402-403).

Les caractères qui rapprochent les Nègres de la race prédynastique égyptienne de Négadah sont fondamentaux, contrairement à ceux qui la rapprocheraient des Germains. D'autre part, l' « indice nasal » des Ethiopiens et des Dravidiens les rapprocherait des Germains bien qu'il s'agisse de deux races noires.

Ces mensurations qui nous laisseraient indécis entre ces deux extrêmes que sont la race nègre et la race germanique donnent une idée de l'élasticité des critères employés. Citons ici un de ces critères :

« Thomson et Randall-Mac Iver ont cherché à préciser davantage l'impor- « tance du facteur négroïde dans la série de crânes qui provient d'El'Amrah, « Abydos, et Hou. Ils les ont divisés en trois groupes : 1° Crânes négroïdes « (ce sont ceux dont l'indice facial est inférieur à 54 et l'indice nasal supérieur « à 50, c'est-à-dire face basse et large et nez large) ; 2° Crânes non négroïdes « (ceux dont l'indice facial est supérieur à 54 et l'indice nasal inférieur à 50, « face haute et étroite et nez étroit) ; 3° Crânes intermédiaires (ceux qui appar- « tiennent à l'un des deux premiers groupes par leur indice facial et l'autre « par leur indice nasal, ainsi que ceux qui sont à la limite de ces deux grou- « pes). La proportion des négroïdes serait, au prédynastique ancien, de 24 % chez les hommes et 19 % chez les femmes, au prédynastique récent de 25 % et 28 %.

Kieth a contesté la valeur du critérium choisi par Thomson et Randall-Mac Iver pour séparer les crânes négroïdes des non-négroïdes. Il estime que si l'on examinait d'après ce même critérium une série quelconque de crânes d'Anglais actuels, on en trouverait environ 30 % de négroïdes. » (*Id.*, pp. 420-421.)

On pourrait faire la remarque inverse de celle de Kieth en disant que si l'on examinait d'après ce même critérium les 140 millions de Nègres qui vivent aujourd'hui en Afrique noire, un minimum de 100 millions de Nègres sortiraient « blanchis » de cette mensuration.

Remarquons d'autre part que la distinction de négroïdes, non-négroïdes et intermédiaires n'est pas claire ; en effet, non-négroïde n'est pas l'équivalent de race blanche, et « intermédiaire » encore moins.

« Falkenburger a repris l'étude anthropologique de la population égyp- « tienne dans un travail récent où il fait état de 1.787 crânes masculins dont « l'âge va du prédynastique ancien jusqu'à nos jours. Il distingue quatre « groupes principaux... » (*Id.*, p. 421.)

La répartition des crânes prédynastiques entre ces 4 groupes donne les résultats suivants, pour le prédynastique entier :

« 36 % de Négroïdes, 33 % de Méditerranéens, 11 % de Cromagnoïdes, « et 20 % d'individus ne rentrant dans aucun de ces trois groupes, mais appa- « rentés soit aux Cromagnoïdes (type AC), soit aux Négroïdes (type BC). La « proportion des Négroïdes est nettement supérieure à celle que Thomson et « Randall-Mac Iver ont indiquée et que Keith trouve cependant trop élevée.

« Les chiffres de Falkenburger correspondent-ils à la réalité ? Il ne nous « appartient pas d'en décider. S'ils sont exacts, la population prédynastique, « loin de représenter une race pure, comme l'a dit Elliot-Smith, se composait « d'au moins trois éléments raciaux différents : de Négroïdes pour plus d'un

« tiers, de Méditerranéens pour un tiers, de Cromagnoïdes pour un dixième « et pour un cinquième d'individus plus ou moins métissés. » (*Id.*, p. 422.)

Ce qu'il faut retenir de toutes ces conclusions, c'est que leur convergence prouve, malgré tout, que le fond de la population égyptienne était nègre à l'époque prédynastique.

Elles sont donc incompatibles avec les idées selon lesquelles l'élément nègre ne se serait infiltré en Egypte que tardivement. Au contraire les faits prouvent que cet élément a été prépondérant du commencement à la fin de l'histoire égyptienne, surtout quand on remarque encore que « méditerranéen » n'est pas synonyme de race blanche. Il s'agirait plutôt de la « race brune ou méditerranéenne » d'Elliot-Smith :

« Elliot-Smith fait de ces proto-égyptiens un rameau de ce qu'il appelle « la race brune, qui n'est autre que la race méditerranéenne ou eurafricaine de « Sergi. » (*Id.*, p. 418.)

L'épithète brune ici concerne la peau et n'est que « l'euphémisme » de Nègre.

On voit donc que c'est la totalité de la race égyptienne qui était nègre, à une infiltration d'éléments nomades blancs près, à l'époque Amratienne.

L'étude de Pétrie sur la race égyptienne révèle une immense possibilité de classification qui ne laisse pas de surprendre le lecteur.

« Pétrie a néanmoins publié une étude sur les races de l'Egypte au Prédy- « nastique et au Protodynastique où il n'est fait état que des représentations. « Il distingue, outre la race stéatopygienne, six types différents : le type aquilin, « caractéristique d'une race libyenne à peau blanche ; le type à barbe tressée « qui appartient à une race d'envahisseurs venue peut-être des bords de la mer « Rouge ; le type à nez pointu venu sans doute du désert arabique ; le type « à nez droit (titled nose), originaire de la Moyenne-Egypte ; le type à barbe « projetée en avant, venu de la Basse-Egypte ; le type à cloison nasale droite, « originaire de la Haute-Egypte. D'après les représentations, il y aurait donc « eu en Egypte, aux époques considérées, sept types raciaux différents. On « verra dans les pages suivantes que l'étude des squelettes ne semble guère « autoriser de telles conclusions. » (*Id.*, p. 391.)

Cette classification donne une idée de la légèreté et de la gratuité des critères employés pour déterminer la race égyptienne.

J'avais l'intention d'analyser au microscope la densité des pores de l'épiderme des momies, mais le nombre restreint de celles-ci n'aurait permis de tirer aucune conclusion valable à l'échelle de la race égyptienne.

Quoi qu'il en soit, on voit que l'anthropologie est loin d'avoir établi l'existence d'une race égyptienne blanche ; elle tendrait même à établir le contraire.

Cependant, dans les manuels actuels, le problème est supprimé : le plus souvent, on tranche, on affirme catégoriquement que les Egyptiens étaient des Blancs. Tous les honnêtes profanes ont alors l'impression qu'une telle affirmation doit nécessairement s'appuyer sur des travaux solides antérieurement établis, alors qu'il n'en est rien, comme le montre tout ce qui précède. C'est ainsi qu'on a faussé l'esprit de tant de générations :

« Au sud du grand triangle du Nord-Ouest vivait, comme aujourd'hui, le « monde noir de l'Afrique centrale, séparé des Blancs par l'immense étendue « désertique qu'est le Sahara. La vallée du Nil était pour les Noirs de l'inté- « rieur la seule voie ouverte vers le nord, ils l'empruntaient quelquefois et

« venaient jusqu'en Egypte, mais seulement par petits groupes. Coupés par « cette barrière désertique de toute communication avec la civilisation nilotique « et vivant sur eux-mêmes, ils n'en furent pas touchés et réciproquement ne lui « apportèrent aucune contribution appréciable. Cette civilisation est donc bien « l'apanage exclusif de la race blanche. »

(Breasted : *La conquête de la civilisation,* Payot, 1945, p. 50.)

Tel est le type d'affirmation courante qu'on rencontre dans les Manuels de nos jours. Le caractère absolu de l'affirmation de Breasted n'a d'égal que son absence de fondement ; aussi l'auteur ne se soucie nullement de la contrôler par les faits. « Un Sahara désertique ayant toujours séparé le monde noir d'un monde blanc de la vallée du Nil » est une vue de l'esprit.

Breasted s'embourbe dans ses propres contradictions en prétendant d'une part que le Sahara a toujours séparé les Nègres du Nil et d'autre part que la vallée de ce fleuve était leur seule voie d'accès vers le Nord. Un coup d'œil sur la carte de l'Afrique montre que l'on peut aller d'un point quelconque du continent noir à la vallée du Nil sans traverser un désert.

Les idées de Breasted relèvent d'une conception erronée du peuplement du continent africain. Au lieu qu'il ait toujours existé des Noirs en tous points du continent, végétant en îlots parallèlement au développement de la civilisation égyptienne, une moisson de faits incline à penser que le peuple nègre a d'abord grouillé dans cette vallée avant d'essaimer par vagues successives dans toutes les directions du continent (cf. p.).

C'est ce que prouvent aussi les données anthropologiques précitées qui attestent la présence des nègres dans la vallée du Nil dès la préhistoire.

D'un autre côté, le caractère nègre de la civilisation égyptienne tel qu'il est reconnu aujourd'hui exclut tout « apanage de la race blanche ».

Beaucoup d'auteurs tournent aujourd'hui la difficulté en parlant de Blancs à peau rouge ou de Blancs à peau noire sans que leur bon sens cartésien soit choqué, tant il est vrai que, dès qu'une race a engendré une civilisation, il ne peut être question qu'elle soit nègre.

« L'Afrique est, dans la bouche des Grecs, la Libye, expression déjà impro- « pre puisqu'on y compte bien d'autres peuples que les dits Libyens, lesquels « figurent parmi les Blancs de la périphérie septentrionale, ou si l'on veut « méditerranéenne, et distincts à ce titre pour un grand nombre de fractions, « des Blancs à peau brune (ou rouge) (Egyptiens)... »

(Pédrals : *Archéologie de l'Afrique Noire,* Ed. Payot, 1950, p. 6.)

On trouve, dans un Manuel destiné à la classe cinquième, la phrase suivante :

« Un noir se distingue moins par la couleur de sa peau (car il y a des « Blancs à peau noire) qu'à ses traits : lèvres épaisses, nez épaté, etc... »

(*Géographie, classe de* 5e, Collection Cholley, Ed. Baillère et Fils, 1950.)

Ce n'est qu'au prix de telles définitions qu'on a pu blanchir la race égyptienne, ce qui est la preuve la plus évidente de son caractère nègre.

L'attitude de Breasted devant le problème de la race égyptienne est typiquement celle des Egyptologues actuels qui, plus avertis que leurs prédécesseurs,

éludent purement et simplement le problème par quelques affirmations qu'ils présentent aux profanes comme appuyées sur des données scientifiques antérieures, ce qui est une escroquerie intellectuelle.

Ici s'achève la partie critique de ce travail ; dans les quelques chapitres qui précèdent nous avons passé en revue les divers types de thèses concernant l'origine de la race égyptienne.

Toutes les thèses traitant de cette question appartiennent à l'un quelconque des différents types exposés ci-dessus. Je les ai prises, selon mon habitude, non pas chez telle ou telle autorité, mais là où elles ont été exposées avec le maximum de détails permettant de mettre en relief les contradictions insurmontables qu'elles recèlent toutes. Cette revue est donc bien complète et le tableau d'ensemble qui s'en dégage, l'échec général de toutes ces tentatives qui ont manqué leur but, ne devront pas constituer pour le lecteur le moindre facteur susceptible d'orienter sa conviction.

Il reste maintenant à passer à la partie constructive en apportant les différents faits prouvant l'origine nègre de la race égyptienne.

CHAPITRE IV

ARGUMENTS POUR UNE ORIGINE NEGRE DE LA RACE ET DE LA CIVILISATION EGYPTIENNE

TOTEMISME

Moret, dans son livre « Des clans aux Empires », avait insisté sur le caractère essentiellement totémique de la société égyptienne. Sa thèse fut combattue par la suite : on eut dit que l'on redoutait les graves conséquences qui en découleraient nécessairement. Frazer est, en effet, formel sur l'origine du totémisme : selon lui, on ne le rencontre que chez les populations de couleur.

Il devenait alors impossible de maintenir cette thèse si l'on voulait démontrer l'origine blanche de la civilisation égyptienne.

On tenta donc de nier le totémisme égyptien tout en cherchant à en trouver des traces chez des populations dites blanches, comme les Berbères et les Touaregs ; le zèle avec lequel on l'a recherché chez ces derniers prouve que si l'on avait réussi, on ne mettrait plus en doute le totémisme égyptien. Mais la tentative échoua : *Van Gennep* ne put dégager un totémisme berbère.

La discussion sur le totémisme finit par verser dans l'abstraction philosophique : la donnée ethnographique concrète s'était métamorphosée en un phénomène de cogitation, en un problème de logique, en pensée pure dont aucun fait ne pouvait plus gêner les développements par processus d'implication.

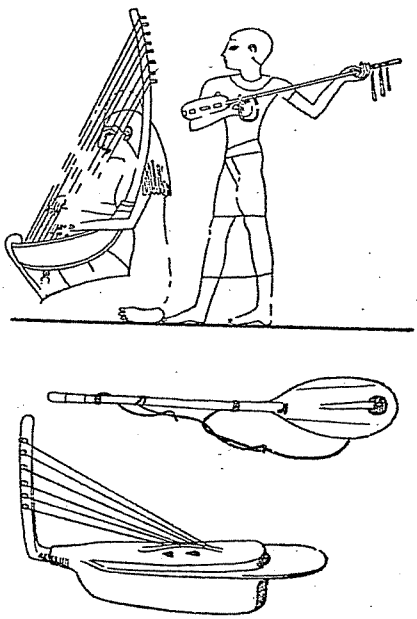
Il est impossible de nier, sans verser dans la philosophie, que le caractère « tabou » de certains animaux et de certaines plantes en Egypte correspond à du totémisme comme c'est le cas dans toutes les régions — en particulier en

Afrique Noire — où le totémisme existe d'une façon indiscutable. Par contre, de tels « tabous » étaient étrangers aux Grecs et autres populations indo-européennes qui ignoraient le totémisme. Aussi les Grecs raillaient-ils la vénération excessive dont témoignaient les Egyptiens pour des animaux et même pour certaines plantes.

A partir d'un certain degré de développement social qui peut être inférieur au degré de développement et de brassage qu'avait atteint le peuple égyptien, endogamie et totémisme, loin de s'exclure, coexistent. C'est ainsi qu'on trouve, aujourd'hui en Afrique noire, deux époux portant le même nom totémique : N'Diaye, Diop, Fall, etc... Il n'arrive même pas à l'idée, à l'heure actuelle, qu'une telle pratique eût pu être tabou ; pourtant il est manifeste que chacun des deux époux qui portent le même nom totémique a conscience de participer biologiquement de l'essence même de son totem.

Donc les deux époux sont parfaitement conscients de participer de la même essence animale, de la même essence biologique ; ils ont conscience d'appartenir à la même tribu à l'origine, tant et si bien qu'ils se le disent souvent. Donc l'idée de Van Gennep selon laquelle les Egyptiens qui épousaient souvent leurs proches parents, et en particulier leur sœur, ne devaient pas être des totémistes, trouve ici un démenti formel. Ce mariage avec leur sœur provient d'un autre trait de culture aussi vivace du monde nègre : le matriarcat dont il sera question à la page 126 et s.

Lorsque l'exogamie fut en vigueur une parenté relative finit par s'établir entre les clans qui contractaient des mariages entre eux (entre deux clans, mais aussi entre trois, quatre, etc...). Le souvenir de cette parenté expliquerait aujour-



EGYPTE

AFRIQUE

FIG. N° 37
Extrait du livre de Seligman sur la Royauté en Afrique et en Egypte.

d'hui, dans la société Valaf (par exemple) les Kal : parenté clanique hypothétique autorisant des railleries réciproques.

Malgré les travaux qui tentent d'élargir la notion de totémisme, on peut dire, avec Frazer, qu'elle est absente chez les populations de race blanche : le contraire nous eût été révélé par les dernières hordes barbardes de race blanche, qui ont déferlé en Europe, au IVe siècle. Ces populations se trouvaient à l'âge ethnographique (clan, tribu) où le totémisme, s'il existe, inspire, tous les actes de la vie et est décelable à tous les niveaux de l'organisation sociale.

Or rien, dans la vie de ces hordes, n'a reflété l'idée d'une parenté biologique de l'homme et de la bête, ni dans le sens individuel, ni dans le sens collectif.

Par contre, on ne saurait nier que le Pharaon participait d'une essence animale (Faucon) au même titre que nous, aujourd'hui en Afrique Noire.

CIRCONCISION

Les Egyptiens étaient circoncis dès la Préhistoire : ce sont eux qui ont transmis cette pratique au monde sémitique en général (Juifs et Arabes) et en particulier à ceux qu'Hérodote appelait les Syriens.

Pour démontrer que les Colches étaient des Egyptiens, Hérodote invoque les deux indices suivants :

« .. Le premier, c'est qu'ils sont noirs et qu'ils ont les cheveux crépus, « preuve assez équivoque, puisqu'ils ont cela de commun avec d'autres peuples ; « le second, et le principal, c'est que les Colchidiens, les Egyptiens et les « Ethiopiens, sont les seuls hommes qui se fassent circoncire de temps immé« morial. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine conviennent eux-mêmes « qu'ils ont appris la circoncision des Egyptiens ; mais les Syriens qui habitent « les bords du Thermodon et du Parthénius, et les Macrons, leurs voisins, « avouent qu'ils la tiennent, depuis peu des Colchidiens. Or, ce sont là les « seuls peuples qui pratiquent la circoncision et encore paraît-il qu'en cela « ils ne font qu'imiter les Egyptiens. » (II., p. 104.)

J'appelle *Nègre* (1), espérant être d'accord avec tous les esprits logiques, un être humain dont la peau est noire, à plus forte raison quand il a les cheveux crépus.

Tous ceux qui acceptent cette définition reconnaîtront que, d'après Hérodote, qui a vu les Egyptiens, comme le lecteur voit ce papier, la circoncision est d'origine égyptienne et éthiopienne, et que Egyptiens et Ethiopiens n'étaient autres que des Nègres habitant des régions différentes.

Nous comprenons ainsi pourquoi les Sémites pratiquent la circoncision sans que leurs traditions en donnent une justification valable. La faiblesse des arguments avancés dans la Genèse est caractéristique à cet égard : Dieu demandera à Abraham, comme à Moïse de se circoncire, en signe d'alliance avec lui, sans qu'on sache ce qui peut, dans la circoncision considérée du point de vue de la tradition juive même conduire à l'idée d'une alliance. Le fait est d'autant plus étrange qu'Abraham serait âgé de 90 ans au moment où il fut circoncis.

(1) La probabilité de rencontrer des hommes à peau noire et à cheveux crépus, qui ne présenteraient pas les autres caractères ethniques afférents aux Nègres, est scientifiquement nulle. Dénommer de tels individus "blancs à peau noire" parce qu'ils ont, dit-on, des traits fins est aussi absurde que le serait l'appellation de "nègres à peau blanche" appliquée aux trois-quarts des Européens qui n'ont pas les traits nordiques. Voilà pourquoi une telle attitude n'est que pseudo-scientifique même si celui qui l'adopte se réclame d'une science rigoureuse ; elle consiste à ériger en règle générale d'infimes exceptions.

Abraham aurait épousé, en Egypte, une négresse, l'Egyptienne Agar, mère d'Ismaël, point de départ biblique de la seconde branche sémitique, les Arabes : Ismaël serait l'ancêtre historique de Mahomet.

Moïse aurait aussi épousé une Mandianite et c'est consécutivement à son mariage que l'Eternel lui a demandé de se circoncire.

Ce qu'on pourrait retenir par delà les détails légendaires c'est l'idée que la circoncision n'a été introduite chez les « Sémites » que par suite d'un contact avec le monde noir, ce qui est conforme au témoignage d'Hérodote.

La circoncision ne trouve une interprétation intégrée dans une explication générale de l'Univers, c'est-à-dire une cosmogonie, que chez les Nègres. En particulier la cosmogonie Dogon que rapporte Marcel Griaule dans « Dieu d'eau », nous apprend que la circoncision, pour avoir tout son sens, doit être accompagnée de l'excision : ces deux opérations ayant pour but de retirer à l'homme ce qu'il a de femelle et à la femme ce qu'elle a de mâle. Une telle opération, dans la mentalité archaïque, vise à faire triompher les caractères d'un des sexes chez un être donné.

Selon la cosmogonie Dogon, l'être qui vient au monde est, dans une certaine mesure, androgyne comme le premier dieu.

« Tant qu'il conserve son prépuce ou son clitoris, supports du principe de « sexe contraire au sexe apparent, masculinité et féminité sont de même force. « Il n'est donc pas juste de comparer l'incirconcis à une femme ; il est, comme « la fille non excisée, à la fois mâle et femelle. Si cette indécision où il est « quant à son sexe devait durer l'être n'aurait jamais aucun penchant pour la « procréation. » (Dieu d'eau, p. 187.)

.. ..

« Ce sont donc des raisons diverses qui expliquent la circoncision et l'exci- « sion : nécessité de débarrasser l'enfant d'une force mauvaise, nécessité pour « lui de payer une dette de sang et de verser définitivement dans un sexe. » « (*Id.*, p. 189.)

Pour que l'argument de la circoncision soit valable, il faut que l'androgynie divine qui est la cause traditionnelle de cette pratique dans la société africaine se retrouve dans la société égyptienne. Ce n'est que dans ce cas qu'on sera en droit d'identifier les causes rituelles de la circoncision chez les Egyptiens et dans le reste de l'Afrique Noire.

Or, Champollion le Jeune dans les Lettres adressées à Champollion-Figeac lors de son passage en Nubie en 1833 nous instruit de l'androgynie divine d'Amon, Dieu Suprême du Soudan Méroïtique et de l'Egypte :

« Amon est le point de départ et de réunion de toutes les essences divines. « Amon-Râ, Etre Suprême et primordial, étant son propre père et qualifié de « mari de sa mère (Mouth), sa portion féminine renfermée en sa propre essence « à la fois mâle et femelle. »

Le Nil était également représenté par un personnage androgyne. Amon est également le Dieu de toute l'Afrique Noire. Soit dit en passant qu'au Soudan méroïtique, en Afrique Noire et en Egypte, Amon est lié à l'idée d'humidité, à l'idée d'eau. Son attribut dans tous ces pays est le bélier. C'est ainsi que dans le livre au titre significatif « Dieu d'eau », de Marcel Griaule qui traite entre autre du Dieu Dogon Amma, ce dernier apparaît sous la forme d'un Dieu-Bélier, avec une calebasse entre les cornes (disque d'Amon). Amon,

dans la cosmogonie Dogon (Soudan français) descend du ciel à la terre par l'arc-en-ciel, signe de la pluie et de l'humidité.

Dès lors que certains Noirs aient abandonné la circoncision par oubli de leurs traditions, ou pour des raisons diverses, qu'on ait tendance, en Afrique Noire, à abandonner de plus en plus l'excision, que la circoncision égyptienne et la circoncision sémitique soient deux opérations techniquement différentes, cela ne change rien quant au fond du problème.

Mais pour que l'identification soit complète et que l'argument de la circoncision soit convaincant il faut que l'excision ait existée aussi en Egypte. Strabon nous apprend qu'effectivement il en était ainsi :

« Les Egyptiens observent surtout, avec le plus grand soin, d'élever tous « les enfants qui leur naissent et de circoncire les garçons et même les filles, « usage commun aux Juifs, peuple originaire de l'Egypte, ainsi que nous l'avons « dit à l'endroit où il a été question de lui. » (*Géographie*, Livre 17, chap. I, par. 29.)

ROYAUTE

De l'identité de conceptions qui existe, en général, entre l'Egypte et le reste de l'Afrique Noire, la conception de la royauté est un des traits les plus impressionnants.

Laissons de côté les principes généraux tels que le caractère sacro-saint de la royauté pour ne mettre l'accent que sur un trait commun typique par sa singularité : il s'agit de la mise à mort rituelle du roi.

Le roi ne devait régner en Egypte qu'étant en pleine force : quand celle-ci déclinait, il semble, qu'à l'origine, on le mettait effectivement à mort. Mais la royauté eut très tôt recours à divers expédients : le roi tenait — et cela se comprend — à bénéficier des prérogatives de sa charge, tout en en subissant le moins possible les inconvénients. Aussi obtint-il que cette épreuve devienne symbolique : on ne le mettait plus à mort que rituellement, quand il devenait vieux. Après cette épreuve devenue symbolique, nommée « Fête du Sed », le roi passait pour rajeuni aux yeux du peuple et était de nouveau apte à assumer ses fonctions.

La « Fête du Sed » était désormais la fête de rajeunissement du roi : mise à mort rituelle et rajeunissement du roi étaient synonymes et se passaient au cours de la même cérémonie (cf. Study in Divine Kingship, Seligman).

L'être sacré par excellence, le roi, devait aussi être l'homme qui avait le plus de force vitale. Lorsque le niveau de sa force vitale baissait au-dessous d'un certain minimum, il se produisait une rupture au niveau des forces ontologiques ; s'il continuait de régner ce ne pouvait être désormais qu'un danger pour le peuple.

Cette conception vitaliste est à la base de toutes les royautés traditionnelles africaines, j'entends de toutes les royautés non usurpées.

Tantôt elle se manifeste différemment qu'en Egypte : par exemple au Sénégal, le roi ne pouvait régner si, au cours d'un combat, il avait reçu des blessures ; il devait se faire remplacer jusqu'à guérison. C'est au cours d'un tel remplacement qu'un frère paternel — mais issu d'une femme du peuple — du Teigne du Baol, s'est emparé du pouvoir, à la faveur d'un coup d'Etat, sous le nom de Lat-Soukabé et institua la dynastie des Guedj à l'époque d'André Brüe (1697).

Une telle pratique qui consistait à éloigner le roi lorsque sa force vitale venait de baisser d'une façon évidente relève des mêmes croyances vitalistes de tout le monde noir.

Selon ces croyances, la fertilité du sol, l'abondance des récoltes, la santé du peuple et des troupeaux, le déroulement normal de tous les événements, de tous les phénomènes de la vie sont intimement liés au potentiel de la force vitale du roi.

Dans d'autres régions de l'Afrique Noire, les faits se passent exactement comme en Egypte à propos de la mise à mort effective du roi. Chez certains peuples mêmes on détermine un nombre d'années au bout desquelles on suppose que le roi est vitalement hors d'état de régner et on le met alors, effectivement, à mort. Cette période est de 10 ans chez les Mboum de l'Afrique Centrale et la cérémonie a lieu avant la récolte du mil (cf. Baumann, p. 328).

Pratiquent encore la mort rituelle du roi en Afrique Noire les peuples suivants : les Yoroubas, Dagombas, Tchambas, Djoukons, Igaras, Songhaï, Wouadaï, Haoussa du Gobir, du Katsena et de Daoura, les Shillouks (cf. Baumann, p. 328).

Cette pratique existait aussi dans l'ancien Méroé, c'est-à-dire en Nubie, en Ouganda-Ruanda.

COSMOGONIE

Les cosmogonies nègres, africaines et égyptiennes, sont si proches les unes des autres qu'elles se complètent fréquemment.

Il est frappant que, pour comprendre certaines conceptions égyptiennes, il soit nécessaire de se référer au monde noir, comme le prouve ce qui a été dit plus haut sur la circoncision, et ce qui vient d'être dit sur la royauté. Dans ce dernier cas ,il suffit de se référer à la Philosophie Bantoue étudiée par le Père Tempels. On y trouvera une conception systématisée du vitalisme nègre. D'après le Père Tempels, le vitalisme serait ainsi à la base des actes quotidiens même du Bantou.

La parenté des mœurs, des coutumes, des traditions, du système de pensée a déjà été suffisamment soulignée par différents auteurs qui font autorité pour qu'il ne soit plus nécessaire d'insister ici sur les détails. Peut-être qu'une vie humaine entière ne suffirait pas pour rapporter tous les traits de parenté qui existent entre l'Egypte et le monde noir tant il est vrai qu'il s'agit d'une seule et même chose.

Bornons-nous à citer Paul Masson-Oursel qui insiste sur le caractère nègre de la philosophie égyptienne :

« En s'y prêtant, l'intellectualisme issu de Socrate et d'Aristote, d'Euclide « et d'Archimède, s'accommodait à la mentalité nègre, que l'égyptologue aper« çoit, comme toile de fond, derrière les raffinements de la civilisation dont « il s'émerveille. »

.. ..

« Amenés à nous aviser de ce qui devrait être un truisme, l'aspect africain « de l'esprit égyptien, nous nous expliquons par là plus d'un trait de sa cul« ture. » (Masson-Oursel : *La philosophie en Orient*, p. 42.)

C'est cette identité de la culture égyptienne et de la culture nègre ou, plus profondément encore, cette identité de structure mentale, constatée par

Masson-Oursel et qui fait que la philosophie égyptienne n'est autre que le reflet de l'esprit nègre, qui est le trait fondamental ; surtout lorsque Masson-Oursel ajoute que cette constatation devrait être une banalité admise par tout le monde ; il est vrai qu'elle saute aux yeux de tous ceux qui sont de bonne foi.

On ne saurait affirmer avec plus de netteté l'identité de la culture égyptienne et de la culture nègre. C'est en raison de cette identité essentielle de génie, de culture et de race que tous les Nègres peuvent, aujourd'hui, légitimement, rattacher leur culture à l'Egypte antique et bâtir une culture moderne à partir de cette base. C'est un contact dynamique, moderne, avec l'antiquité égyptienne, qui permettra aux Nègres de découvrir chaque jour davantage la parenté intime de tous les Noirs du continent avec la vallée mère du Nil. C'est par ce contact dynamique que le Nègre arrivera à la conviction profonde que ces temples, ces forêts de colonnes, ces pyramides, ces colosses, ces bas-reliefs, ces mathématiques, cette médecine, toute cette science, sont bien l'œuvre de ses ancêtres et qu'il a le droit et le devoir de s'y reconnaître totalement.

« Dès à présent, dans cet ordre de recherches si précieux pour l'investiga-« tion de la pensée, nous commençons à entrevoir qu'une grande partie du « continent noir au lieu d'être aussi fruste et « sauvage » qu'on l'avait supposé, « répercute en maintes directions, à travers l'immense isolement par le désert ou « la forêt, des influences qui, par la Libye, la Nubie, l'Ethiopie, venaient du « Nil. » (Masson-Oursel : *La philosophie en Orient,* fascicule supplémentaire à l'*Histoire de la philosophie,* par Emile Bréhier, p. 43.)

Pour ce qui est de la similitude du processus d'incarnation de l'Octoade et de l'Ennéade Dogon (8 ou 9 ancêtres divinisés) et de l'Octoade et de l'Ennéade égyptiennes, il faudrait presque reproduire ici des pages entières de « Dieu d'eau », de Marcel Griaule.

De part et d'autre ce sont les 4 couples engendrés par le dieu primitif qui sont les auteurs de la création et de la civilisation : c'est de cette manière que le nombre 8 est à la base du système de numération Dogon ; ainsi 80 est l'équivalent de 100 et 800 l'équivalent de 1.000.

On comprend dès lors que le culte des Ancêtres ait pu être, en Afrique Noire comme en Egypte, le substratum de la cosmogonie. Tandis que les Ancêtres les plus lointains se détachent en quelque sorte comme une vapeur pour accéder dans les régions divines, les plus proches, ceux qui viennent de mourir, ceux dont le souvenir n'est pas encore assez vague pour qu'on puisse les considérer non plus comme les ancêtres de telle ou telle famille, mais comme ceux de tout le peuple, ces ancêtres proches ne sont que des demi-dieux familiaux.

Lorsqu'on entre dans la période historique où le soin que l'on porte à la notation des événements ne permet plus que ceux-ci flottent trop dans le vague, le processus de divinisation se trouve en quelque sorte limité : on continuera bien à vouer un culte aux Ancêtres, mais ils resteront désormais des personnages plus ou moins historiques.

Nous pourrions, en particulier, insister sur la similitude du Dieu-Serpent Dogon et du Dieu-Serpent du Panthéon égyptien. L'un comme l'autre danse dans les ténèbres. Amélineau écrit, en effet, que le Dieu-Serpent est appelé « celui qui danse dans les ténèbres ». Il s'agit d'une allusion faite au Serpent dans une inscription d'un sarcophage du Musée de Marseille, inscription qui accompagne la représentation du Tombeau d'Osiris (Prolégomènes, p. 41).

Dans le Panthéon Dogon, le Septième ancêtre s'est transformé en Serpent, a été tué par les hommes ; sa tête a été enterrée sous le coussin du forgeron. C'est de cette sépulture que l'Ancêtre-Serpent se dresse, pour danser une danse souterraine — donc dans les ténèbres — pour se diriger vers la tombe du plus vieil homme pour le dévorer :

« A la cadence du soufflet double activant le feu et de la masse frappant « l'enclume, le Septième Nommo prit sa forme de génie à tronc humain ter- « miné en reptile. Puis se dressant sur sa queue, avec des gestes réguliers de « ses bras portés en avant, avec des à-coups rythmés du corps, il nagea la « première danse, qui le conduisit souterrainement dans la tombe du vieil- « lard.

« Au rythme du travail de forge, le Septième se présenta au nord du corps, « côté crâne et le déglutit. » (Marcel Griaule, Dieu d'eau, p. 62.)

On pourrait même insister sur ces derniers traits qui relèveraient d'une anthropophagie rituelle que l'on trouverait en Egypte aussi à l'origine. Ce fait découlerait ainsi, abstraction faite des nécessités économiques, des principes vitalistes qui sont à la base de la société noire. En s'assimilant la substance d'autrui, on s'assimile sa force vitale ; on augmente ainsi son invulnérabilité à l'égard des forces destructives de l'univers.

On pourrait aussi établir le même rapprochement entre le Dieu-Chacal incestueux du panthéon Dogon et le Dieu-Chacal du panthéon égyptien, gardien du Bassin où les morts devaient se purifier. Cependant, on a tendance actuellement à assimiler le Dieu-Chacal à un Dieu-Chien.

Enfin la place faite aux signes du Zodiaque dans le système cosmogonique, Dogon mérite attention ; quand on sait en plus que les Dogons connaissent l'étoile Sothis (Sirius), on ne peut que songer au calendrier égyptien qui est fondé sur le lever héliaque de cette étoile.

ORGANISATION SOCIALE.

L'organisation sociale de la vie africaine épouse exactement celle de l'Egypte.

En Egypte on a la stratification suivante :

— les paysans,
— les ouvriers spécialisés,
— les prêtres, les guerriers et fonctionnaires,
— le roi.

Dans le reste de l'Afrique Noire, on a :

— les paysans,
— les artisans ou ouvriers spécialisés organisés en castes,
— les guerriers, les prêtres ou dômi sohna, en valaf,
— le roi.

Pour le détail de cette organisation, on se reportera au chapitre...

MATRIARCAT.

Le matriarcat est à la base de l'organisation sociale en Egypte comme dans le reste de l'Afrique Noire. Par contre, on n'a jamais pu prouver l'existence d'un matriarcat dit paléo-méditerranéen et qui serait l'apanage d'une race blan-

che. Il suffit, pour s'en convaincre, de citer ces arguments d'un auteur qui a consacré 437 pages pour tenter, en vain, de blanchir l'Afrique Noire :

« La succession au trône est réglée à Kano par le matriarcat, héritage « paléo-méditerranéen, jusqu'à l'époque de la domination peule. On raconte « que la reine de Daoura avait un bœuf de selle et cela rappelle les mœurs « des anciens Garamantes ; nous nous heurtons donc de nouveau à l'Afrique « blanche ancienne, à matriarcat, à laquelle sont étroitement apparentés les « peuples du Kordofan et de la Nubie jusqu'aux Tédas et Touaregs compris, « ainsi que les souverains du Soudan Occidental. » (Baumann, p. 313.)

On remarquera que tant d'affirmations, dont la gravité n'a d'égale que leur inexactitude, ne découlent que d'un fait dont on appréciera l'inconsistance : c'est que la reine de Daoura montait un bœuf de selle...

On remarquera, en passant, que Baumann a blanchi même les souverains du Soudan Occidental selon un procédé nazi bien connu qui consiste à expliquer toute civilisation africaine par l'activité d'une race blanche ou de rejetons de celle-ci, quitte à décréter qu'il existe des blancs « noirs », ou des blancs « rouges sombres », etc... les uns et les autres groupés sous la dénomination commode de *Chamites*.

Si l'idée d'un matriarcat, héritage d'une paléo-Méditerranée blanche n'était autre chose qu'une vue de l'esprit, elle aurait dû se perpétuer à travers les époque perse, grecque, romaine et chrétienne, comme elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours en Afrique Noire. Mais nous savons qu'il n'en est rien.

Cyrus règle sa succession à l'avance en désignant son fils aîné Cambyse qui tuera son propre frère cadet pour éviter toute rivalité. En Grèce, la succession fut, tout au plus, patrilinéaire, de même qu'à Rome.

En réalité il n'a jamais existé une tradition monarchique en Grèce. En dehors de l'époque éphémère d'Alexandre le pays n'a jamais été unifié. Les rois de l'époque héroïque dont parle Homère ne sont que des rois de cité, des chefs de village : Ulysse... La discorde qui régnait entre ces villages prenait même une tournure enfantine : on jetait des cailloux aux habitants du village voisin qui traversaient le sien. Aux meilleures époques, les citées grecques telles que Athènes seront gouvernées par des commerçants aventuriers et ambitieux qui se hisseront au pouvoir par des intrigues. Alexandre qui unifia le pays pour la première fois sous sa domination politique était un étranger venu de Macédoine (1). On peut remarquer l'absence de reines dans l'histoire grecque, romaine..., perse ; l'Empire chrétien d'Orient (Byzantin) doit être considéré comme un complexe à part. Par contre, à ces époques reculées, les reines étaient fréquentes en Afrique Noire et lorsque le monde indo-européen acquit assez

(1) Le voyage d'Alexandre à l'oasis de Jupiter-Ammon, en Libye à l'Ouest de l'Egypte, pour consulter l'oracle, son immersion dans un tonneau de verre — en face des côtes arabiques — pour explorer les profondeurs sous-marines, son casque de métal... donnèrent naissance à la légende arabe de Sul Harnayni selon laquelle Alexandre serait un prophète, un Grand parmi les Grands, un envoyé de Dieu. Le voyage aux sources thermales de l'Oasis prend une ampleur légendaire dans l'imagination arabe : Alexandre cherchant les Sources de Vie, l'Océan de Vie (la Fontaine de Jouvence) pour s'y baigner afin de ne jamais mourir. Comblé de tous les biens de la terre, il aurait souhaité perdre une partie de ses richesses : on lui conseilla de se baigner un mercredi, mais au sortir du bain il vit pousser sur sa tête deux cornes d'or (transposition du casque), d'où son surnom de Sul Harnayni, son vrai nom étant transcrit, en arabe, Laskandryou. Il était accompagné, lors de tous ces événements, d'un domestique, également prophète, Hoular — qui n'est autre qu'Aristote.

Rappelons que le véritable récit historique du voyage d'Alexandre en Egypte nous a été laissé par Ctésias.

de force militaire pour se lancer à la conquête des vieux pays qui l'avaient civilisé, il se heurtera à la résistance farouche, irréductible d'une reine dont la volonté de lutte symbolisait l'orgueil national d'un peuple qui, jusque-là, avait fait marcher les autres sous ses lois. Il s'agit de la reine Candace du Soudan Méroïtique (2) qui impressionna toute l'antiquité par la résistance qu'elle opposa à la tête de ses troupes aux armées romaines de César-Auguste. La perte d'un œil au combat ne fit que redoubler son courage ; le mépris dont elle témoignait pour la mort, son intrépidité forcèrent l'admiration, même celle d'un chauvin comme Strabon : « Cette reine eut un courage au-dessus de son



FIG. N° 38

Une reine noire de l'antique Soudan ; elle est de la lignée de Candace dont le nom fut souvent adopté par les reines soudanaises postérieures, en souvenir de sa résistance glorieuse qui fit d'elle une Jeanne d'Arc d'avant Jeanne. (Fig. relevée par Lepsius, publiée par Lenormant, dans son Histoire d'Egypte.)

sexe. » Au début de la civilisation occidentale, les rois francs prendront petit à petit l'habitude de régler leur succession à l'avance à l'exclusion de toute notion de matriarcat. C'est ainsi qu'en Occident, les droits politiques sont transmis par le père ; ce qui ne veut pas dire qu'une fille est inapte à les recevoir.

Par contre, le matriarcat nègre est aussi vivace de nos jours que dans l'antiquité. Dans les régions où le matriarcat n'a pas été altéré par une influence extérieure : islam, etc... c'est la femme qui transmet intégralement les droits politiques.

(2) Le nom de Méroë ne semble pas issu d'une racine africaine. C'est probablement celui qu'à partir de Cambyse les étrangers ont utilisé pour désigner la capitale de l'Ethiopie (Soudan). Strabon, citant Diodore, rapporte que la femme — ou la sœur — de Cambyse trouva la mort en Ethiopie, y fut enterré lorsque ce conquérant tenta, sans succès, de soumettre le pays par les armes : cette femme s'appelait Méroë.

Ce fait découle d'une idée plus générale selon laquelle l'hérédité n'est efficace que quand elle est d'origine maternelle ; (cf. page 306, note 1) à propos de l'hérédité de la sorcellerie.

Un autre fait caractéristique du matriarcat africain et sur lequel on s'est mépris jusqu'ici, est la dot donnée par l'homme à la femme tandis que nous assistons à la coutume inverse dans les pays européens. Cette coutume, incomprise en Europe, a fait penser que la femme est achetée en Afrique Noire comme si un Africain disait aujourd'hui que la femme achète l'homme en Europe.

En Afrique, la femme occupant une position privilégiée grâce au matriarcat, c'est elle qui reçoit une garantie sous forme de dot dans l'alliance qu'est le mariage. Ce qui prouve qu'elle n'est pas achetée (esclave) c'est qu'elle n'est pas rivée à la maison conjugale par cette dot : si le mari est vraiment fautif, le mariage peut être rompu au bout de quelques heures à son détriment. Contrairement à la légende, ce sont les travaux les moins durs qui sont réservés aux femmes.

Quelle serait l'origine de ce matriarcat nègre ?

Nous ne la connaissons pas d'une façon certaine à l'heure actuelle ; cependant, il est d'opinion courante que le matriarcat est lié à l'agriculture. Si l'agriculture avait été découverte par les femmes comme on le pense parfois, s'il était exact que ce sont elles qui ont les premières songé à la sélection des herbes nourrissantes, par le fait même qu'elles restaient à la « maison » pendant que le mari se livrait à des travaux plus risqués (chasse, guerre, etc...) cela expliquerait, en même temps que le matriarcat, un trait important de la vie africaine passé à peu près inaperçu : la femme est la maîtresse de maison au sens économique du terme ; c'est elle qui dispose de tous les aliments et personne ne peut y toucher, même le mari, sans son consentement. Il est fréquent qu'un mari ait à sa portée des aliments préparés par sa propre femme, auxquels il n'ose pas toucher sans autorisation ; entrer dans une cuisine est une déchéance pour un homme en Afrique Noire. A ce titre, la femme exerce en quelque sorte une emprise économique sur la société africaine d'autant plus accentuée que cet usage est mieux observé.

Cette hypothèse (de la femme à l'origine de la découverte de l'agriculture) permettrait aussi de comprendre que les femmes aient gardé jusqu'ici la coutume de cultiver elles-mêmes un petit jardin qui est leur domaine propre autour de la case et où elles puisent leurs condiments.

On pourrait penser que l'agriculture est apparue partout à une certaine époque de l'humanité que l'on situe autour du huitième millénaire avant J.C. Or, ce n'est guère qu'au Sahara que nous trouvons des vestiges d'une vie agricole pouvant être datée de cette époque d'une façon certaine. Cette agriculture était pratiquée par une race « négroïde », « stéatopyge » (Nègre) comme le suggère T. Monod. Très tôt, l'agriculture a dû s'étendre sur toute la zone intertropicale du globe, du Sahara à l'Inde, et peut-être jusqu'au Lac Baïkal. Tandis que les steppes eurasiatiques absolument défavorables à l'agriculture et à la vie sédentaire semblent avoir toujours été le berceau du nomadisme. Voilà pourquoi les Indo-Européens, façonnés par le milieu géographique, auront des conceptions de la vie diamétralement opposés à celles des Nègres.

La fin de l'époque égéenne est marquée, comme il ressort de ce qui précède, par le rejet du matriarcat nègre dont les Indo-Européens avaient subi, plus ou

moins, l'influence. Le matriarcat étant un trait fondamental de la civilisation nègre agricole, il devient presque absurde qu'il règle la succession dans un Etat qui aurait été créé par des blancs. Aussi, malgré le Tarih el Fittah, il est difficile d'admettre cette hypothèse. D'ailleurs Kâti commence le chapitre 5 de sa chronique de la manière suivante :

« Il est temps maintenant que nous revenions à notre sujet qui est la « biographie des Askia ; il n'y avait, en effet, aucun résultat à en obtenir « puisqu'il s'en faut sans doute de peu que la majeure partie des récits qui « précèdent ne soit mensongère. »

(*Tarih el Fittah*, par Mahmoud Kâti, traduction française par O. Houdas et M. Delafosse, Paris, 1913, page 80.)

Beaucoup d'Africains musulmans modifient leur arbre généalogique, y ajoutent des ramifications jusqu'à Mahomet, se donnant ainsi une ascendance chérifienne. Telle devait être la tendance des princes Sara du Ghana, lorsqu'ils devinrent Sara-Kollé, c'est-à-dire au moment où une infiltration de sang arabe, accompagnée d'une islamisation, marqua la dynastie de Ghana.

On sait par les chroniqueurs arabes du Moyen Age que les princes noirs de Ghana régnaient sur les Berbères Touaregs d'Aoudaghost qui leur payaient tribut. On remarquera que « Aoudaghost » a la résonance d'une racine germanique ; il rappelle les noms des Wisi-goths, Ostrogoths. Cette idée s'accorde avec l'hypothèse d'une origine Vandale — germanique — des Berbères.

Ibn Batouta qui visita le Soudan au Moyen Age fut frappé par le matriarcat nègre ; il déclare n'avoir trouvé un fait semblable qu'aux Indes chez les populations également noires :

« Ils (les Nègres) se nomment d'après leur oncle maternel et non d'après « leur père ; ce ne sont pas les fils qui héritent des pères mais bien les « neveux, fils de la sœur du père. Je n'ai jamais rencontré ce dernier usage « autre part, excepté chez les infidèles de Malabar dans l'Inde. » (*Voyage au Soudan*, traduction Slane, p. 12.)

On ne doit pas confondre le matriarcat avec le règne des Amazones d'Afrique ou celui des Gorgones ; ces régimes légendaires dans lesquels la femme aurait dominé l'homme étaient caractérisés par une technique d'avilissement de ce dernier : dans son éducation, on évitait de lui faire accomplir tout ce qui pouvait développer son courage ou ressusciter sa dignité. Il servait de nourrice à la place des femmes qui défendaient la société et pratiquaient l'ablation du sein pour mieux tirer à l'arc. Pour peu que l'on puisse se fier à la légende on est obligé de supposer une première domination féroce des hommes sur les femmes, soit une époque de régime « patriarcal » suivie d'une émancipation de ces dernières, d'une époque de vengeance, celle des Amazones. Cette révolte et cette victoire des femmes sur les hommes devaient d'ailleurs être très partielle, car il n'aurait existé que ces deux nations des Amazones et des Gorgones dans la haute Antiquité. Le fait que les Amazones étaient des cavalières intrépides incline à penser qu'elles étaient originaires des steppes eurasiatiques si, toutefois, cette région est bien le berceau du cheval, comme on le soutient.

Le régime du matriarcat proprement dit est caractérisé par la collaboration et l'épanouissement harmonieux des deux sexes, par une certaine prépondérance même de la femme dans la société due à des conditions économiques à l'origine, mais acceptée et même défendue par l'homme.

PARENTE DU SOUDAN MEROITIQUE ET DE L'EGYPTE ANTERIORITE DU SOUDAN MEROITIQUE AVENEMENT DE LA DYNASTIE SOUDANAISE MEROITIQUE PIANKHI, SHABAKA, SABATAKA

Si nous considérons que l'Ethiopie (1) actuelle n'est pas l'Ethiopie des Anciens, que celle-ci désignait essentiellement la civilisation de Méroé et de Napata, la civilisation soudanaise du Sennaar, nous devons réagir contre toute une terminologie abusive moderne qui consiste à transférer insensiblement l'Ethiopie antique vers l'Est, à Adis-Abbéba. Les rois qui ont chassé les usurpateurs lybiens du trône d'Egypte, sous la XXVe dynastie, aux environs de 750, étaient donc effectivement des rois soudanais. (2)

Sabaka, en 712, monte sur le trône d'Egypte en en chassant l'usurpateur Bocchoris. L'accueil enthousiaste que lui réserva le peuple égyptien qui vit en lui le régénérateur de la tradition ancestrale bafouée par les étrangers, témoigne une fois de plus en faveur de cette parenté originelle des Egyptiens et des Ethiopiens nègres. L'Ethiopie et l'intérieur de l'Afrique ont toujours été considérés par les Egyptiens comme la terre sacrée d'où étaient venus leurs ancêtres. Ce passage de Chérubini montre quelle fut la réaction du peuple égyptien à l'avènement de la dynastie nègre venue du pays de Kousch, c'est-à-dire du Soudan.

« Quoi qu'il en soit, il est remarquable que l'autorité du roi d'Ethiopie « parut reconnue par l'Egypte, moins comme celle d'un ennemi qui impose « sa loi par les armes, qu'à titre de domination tutélaire, appelée par le vœu « du pays depuis longtemps souffrant, livré à l'anarchie au dedans, affaibli « au dehors, et qui trouvait dans ce monarque, représentant d'ailleurs de ses « idées et de ses croyances, un régénérateur zélé de ses institutions, un protec- « teur puissant de son indépendance. Le règne de Sabacon fut en effet regardé « comme l'un des plus heureux parmi ceux dont l'Egypte avait gardé le souve- « nir, et sa dynastie, adoptée sur la terre des Pharaons, figure comme la « vingt-cinquième dans l'ordre de succession des familles nationales qui ont « occupé le trône. » (Chérubini, *La Nubie*, Collection « Univers », Paris, 1847, p. 108.)

Cette parenté de l'Egypte et de la Nubie, de Misraïm et de Kousch, tous deux fils de Cham, est décelée par bien des événements dans l'histoire égypto-nubienne.

Après Chérubini, c'est Budge qui est obligé de constater cette parenté : « Notant à Semna que le temple de Ti-Raka a été dédié par ce roi aux mânes

---

(1) Le terme "Ethiopien" était appliqué à des populations essentiellement noires, aussi bien aux Nègres civilisés du Soudan Méroïtique qu'à ceux, plutôt sauvages, qui les avoisinaient : les Xyllophages, Strutophages (mangeurs d'autruches). Ichtyophages (mangeurs de poissons), les « chauffeurs d'éléphant », etc... Ces nègres-là avaient le visage plus que « bruni », « roussi », « basané », « hâlé » ; ils étaient d'un noir-charbon comme le dieu-Osiris, exempts de tout métissage avec un élément blanc.

(2) Ils n'auraient jamais pu deviner qu'un renversement de situation puisse amener un jour un roi soudanais à « s'honorer » du titre de Lion de Juda. Moins de III siècles les séparent de l'époque de la reine de Saba ; pourtant leurs traits parfaitement nègres montrent que le métissage des empereurs d'Ethiopie, loin de remonter à une prétendue union de Salomon et de la Reine de Saba (régnant alors sur l'Ethiopie et l'Arabie colonisée) est bien postérieur. Un passage laconique de la bible nous apprend que la Reine de Saba a rendu visite à Salomon, a été bien reçue, lui a posé des énigmes que Salomon a trouvées, puis est rentrée. Aucun document historique connu ne permet à l'heure actuelle de parler de mariage Salomon-Reine de Saba. (Cf. fig. 13.)

du Pharaon Osorta-Son III auquel il s'adresse comme à un père divin, Budge exprime l'avis que les rois éthiopiens locaux, considéraient les conquérants égyptiens des origines comme leurs ancêtres... Toutefois Budge fait état de ce que les Egyptiens entretenaient la conviction d'être unis par des liens étroits au peuple du pays de Pount, c'est-à-dire, toute proportion chronologiquement gardée, l'actuelle Ethiopie. Il note enfin que les habitants dudit pays de Pount avaient été décrits comme portant dès une époque reculée, au temps de la Reine Hat Shep Set, cette barbe tressée si particulière qu'on voit orner le visage des dieux sur toutes les figurations égyptiennes. » (Pédrals, pp. 18-19.)

Cette citation mérite à peine un commentaire : le dernier élément cité, la barbe tressée, est encore répandue en Afrique Noire (fig. 39) ; la conviction entretenue chez les Egyptiens n'était pas seulement celle de liens étroits entre deux peuples mais d'une parenté biologique, originelle, celle d'avoir le même ancêtre que les Nègres qui habitaient alors le pays de Pount. C'est cet ancêtre commun qu'Egyptiens et Nubiens adoraient ensemble sous le nom du dieu Ammon, qui, comme nous l'avons vu, est le dieu de toute l'Afrique Noire actuelle.

Jusqu'à la fin de l'empire égyptien, les rois de Nubie (Soudan) porteront le même titre que le Pharaon d'Egypte, celui d'Epervier de Nubie (Diahây, *Maf en valaf*). Ammon, Osiris sont représentés en noir charbon ; Isis est une déesse noire ; seul un citoyen, un national, c'est-à-dire un Noir, peut avoir le privilège de servir le culte du dieu Min ; la prêtresse d'Amon de Thèbes, le lieu saint par excellence d'Egypte, ne pouvait être qu'une Soudanaise Méroïtique : ces faits sont fondamentaux, indestructibles. C'est en vain que l'imagination savante a cherché à leur trouver une explication compatible avec l'idée d'une race blanche égyptienne.

« Le dieu *Kousch* avait des autels à Memphis, à Thèbes, à Méroé (Sabah) « sous le nom de Khons, dieu du ciel pour les Ethiopiens, Hercule pour les « Egyptiens. » (*Id.* Pédrals, p. 29.)

Khon, dieu du ciel pour les Ethiopiens, signifie arc-en-ciel en valaf. Il existait aussi une terre appelée terre de Khons sur le Haut-Nil. « Khon devant être entendu dans le sens de : mort de l'autre monde mais pas encore parvenu à la condition divine. » Khon signifie mourir en sérère.

La Nubie apparaît donc comme étant étroitement apparentée à la fois à l'Egypte et au reste de l'Afrique Noire. Elle semble être le point de départ de l'une comme de l'autre civilisation. Aussi n'est-il pas étonnant de trouver aujourd'hui maints traits communs de civilisation entre la Nubie dont le royaume s'est prolongé jusqu'à l'occupation anglaise et le reste de l'Afrique Noire. C'est consécutivement à la fin de l'antiquité égypto-nubienne que l'Empire de Ghana va monter comme une flamme, entre la bouche du Niger et le fleuve Sénégal à une époque que l'on situe avec incertitude au IIIe siècle après J.-C. On voit donc que l'Histoire africaine considérée sous cet angle est sans interruption. Les premières dynasties nubiennes se prolongent par des dynasties égyptiennes jusqu'à l'occupation de l'Egypte par les Indo-Européens, à partir du Ve siècle avant J.-C. La Nubie restera l'unique foyer de culture et de civilisation jusqu'aux environs du VIe siècle ; puis Ghana prendra le flambeau du VIe siècle jusqu'en 1240, date à laquelle sa capitale fut détruite par Sundjata Keïta ; ce fut enfin l'essor de l'empire mandingue (capitale Mali), dont Delafosse dira « cependant ce petit village du Haut-Niger fut pendant plusieurs

centaines d'années la principale capitale du plus vaste empire qu'ait connu l'Afrique Noire et de l'un des plus considérables qui ait existé dans l'univers. » (Delafosse : *Les Noirs d'Afrique*, Payot 1922, Paris.) Puis ce fut l'Empire de Gao, l'Empire du Yatinga (ou Mossi qui dure jusqu'à nos jours), les royaumes du Djoloff et du Cayor détruits par Faidherbe sous Napoléon III. En rappelant cette chronologie, nous avons voulu montrer seulement qu'il n'y a pas d'interruption dans l'histoire africaine. Il est évident qu'à partir de la Nubie et de l'Egypte, si on avait pris une direction géographique continentale telle que : Nubie-Golfe du Bénin, Nubie-Congo, Nubie-Mozambique, le cours de l'histoire africaine serait apparu également ininterrompu.

C'est sous cette perspective qu'il est juste de considérer l'histoire africaine ; tant qu'on évitera de le faire, les spéculations les plus savantes seront vouées à un échec lamentable. Parce qu'il n'y a pas de spéculations fructueuses en dehors de la réalité.

Inversement, l'égyptologie ne sera assise sur un terrain solide que du jour où elle reconnaîtra sans façon, officiellement, sa base nègre africaine.

On peut affirmer en toute tranquillité, à l'appui des faits qui précèdent et de ceux qui vont suivre, en se fondant sur toute la réalité de l'histoire égypto-africaine, qu'aussi longtemps que l'égyptologie éludera cette base nègre, aussi longtemps qu'elle se contentera de flirter seulement avec elle, comme pour montrer qu'elle est honnête, aussi longtemps qu'elle gardera cette attitude, la stabilité de ses fondements sera comparable à celle d'une pyramide reposant sur son sommet ; elle se retrouvera toujours au fond d'un cul-de-sac, au bout de ces spéculations savantes.

Dès lors qu'y a-t-il de plus normal que de retrouver presque intact en Afrique tout le Panthéon égypto-nubien ? Pédrals citant Morié, qui rapporte une tradition copte, parle de deux rois non identifiés dont le deuxième est le roi Shango, Iakouta ou Khévioso (selon les dialectes). Ce prince adoré sur toute la Côte des Esclaves (Guinée) sous ces divers noms, comme le dieu de la Foudre et de la destruction était d'après les récits mêmes des Noirs, un roi de Kousch d'où son surnom d'Obba-Kouso. Shango, Obba-Kouso aimait la guerre et la chasse avec passion, et ses conquêtes le portèrent jusqu'au Dahomey. Les rois Biri (Dieu des Ténèbres) et Aïdo-Khouedo (le dieu Arc-en-ciel) furent ses esclaves.

« Aux termes de Morié cet Obba-Kouso serait né à Ifé, localité que notre « auteur ignore parfaitement. Paré du titre de « premier-né du Dieu suprême », « il est issu des amours incestueuses d'Orougan, dieu du Midi, et de Yemadja, « mère d'Orougan, elle-même sœur d'Agandjou, dieu de l'Espace. Chango-« Obba-Kouso a pour frères : Dada, dieu de la Nature et Ogoun, dieu des « chasseurs et des forgerons. Il épouse trois femmes : Oya, Osoun et Oba. Il « est assez évident que Orougan et Yemadja évoquent le couple incestueux « Ammon (Kham), Mout, leur fils ayant au demeurant le surnom de roi de « Koush, qu'Osoun évoque Asoun femme de Toubboum-Set-Typhon épousée « ensuite par Hor, fils de Misraïm-Osiris et que Dada évoque le Dédan fils de « Koush selon une version, de Reama fils de Koush selon une autre, avec une « incertitude que la Bible a encore aggravée. Enfin pour les Ethiopiens, Koush « a bien eu aussi trois épouses, lesquelles étaient ses sœurs.

« Ces dépositions de Morié... résument un morceau essentiel de la tradition « commune dans les pays riverains du golfe de Bénin (Togo, Dahomey, Nigé-

« ria), aux Ewé, Guin, Fon et Yorouba, ces derniers ayant pour ville sainte Ilé « Ifé... » (Pédrals, *id.*, p. 30 et 31.)

Ces dépositions, Morié les a tirées comme l'a trouvé Pédrals d'un opuscule traduit de l'Arabe et publié à Paris, en 1666, sous le titre : « L'Egypte de Mourtadi, fils du Gaphiphe ». La tradition qu'elle nous révèle a été notée par les Coptes eux-mêmes ; fait d'autant plus important que cette tradition se confond purement et simplement avec celle que nous trouvons à l'heure actuelle en Afrique Occidentale, chez les populations du Dahomey, du Togo, de la Nigéria, etc... Shango, Orougan... sont des dieux de la Nigéria et de tout le Golfe du Bénin en général. Ifé, la ville dont Morié tire le nom des textes coptes sans savoir que c'est la ville sacerdotale de la Nigéria, montre la connexion intime de l'histoire égyptienne et de celle de l'Afrique Noire. Orougan, Dieu du Midi, fait songer à l'étymologie d'Ouragan, mot d'origine antillaise, donc vraisemblablement d'origine africaine, introduite aux Antilles par le Vodou. Yakouta, dieu de la Destruction fait penser à un mot valaf : Iakhou, signifiant destruction.

Notons que le roi mossi porte actuellement le titre de Naba, qui est aussi celui d'un roi qui régnait sur une partie de la Nubie :

« Le plus puissant des quatre souverains (melek) y régnant était le "Nap" « de Naphta au Kordofan dont la capitale s'élevait en direction d'Hophrat en « Haas qui était déjà en ce temps un lieu où l'on extrayait beaucoup de cuivre « et en outre de l'or. Cet or et ce cuivre étaient transportés en Nubie où les rois « de l'Occident et de l'Orient venaient en faire l'acquisition. Le "Nap" régnait « au Sud sur un grand nombre de peuples qui forgeaient pour lui des armes « de fer et lui envoyaient des esclaves. » (Pédrals, p. 36.)

Lorsque l'armée égyptienne sera maltraitée sous le règne de Psammétique, guidée par ses cadres, elle ira, au nombre de 200.000, de l'isthme de Suez au Soudan nubien, pour se mettre au service du roi de la Nubie.

Selon Hérodote, l'armée entière fut installée par le roi de Nubie sur des terres qu'elle cultive, et ses éléments furent définitivement assimilés par le peuple nubien. Ceci se passe à une époque où la civilisation nubienne était déjà plusieurs fois millénaire. On peut donc rester stupéfait quand des historiens tentent d'utiliser ce fait pour expliquer la civilisation nubienne. Au contraire, tous les premiers savants qui étudièrent la Nubie, ceux-là mêmes à qui nous devons la découverte de l'archéologie nubienne (Caillaud...) concluent à l'*antériorité* de la Nubie.

De leurs études, il découle que la civilisation égyptienne est née de celle de la Nubie, c'est-à-dire soudanaise ; Caillaud, comme le remarque Pédrals, tire cet argument du fait qu'en Egypte, tous les objets de culte (donc l'essence de la tradition sacrée), sont nubiens. (1) Caillaud suppose donc que la civilisation

(1) « Avant de m'éloigner de la Nubie, je me permettrai de consigner ici quelques observations propres à établir l'antériorité de sa civilisation sur celle de l'Egypte. Cette question, que les documents historiques laissent encore indécise, acquiert, selon moi, beaucoup de clarté, lorsqu'on fait un examen attentif des monuments et des productions naturelles de l'Ethiopie ou Nubie supérieure. Je n'ai point la présomption de croire que mes idées lèveront tous les doutes sur un sujet si longtemps controversé ; mon unique but est d'en faire naître de meilleures. J'ai rapporté un grand nombre d'usages anciens, qui se sont perpétués dans la Nubie, et dont il ne subsiste plus de traces en Egypte : on ne peut, j'en conviens, tirer de cette circonstance, aucune induction qui amène à penser que ce ne fut point dans ce dernier pays que ces usages prirent naissance. Mais si nous parvenons à établir que les principaux objets consacrés au culte des anciens Egyptiens, étaient des produits qui appartenaient exclusivement à l'Ethiopie, on sera porté à reconnaître que ce culte ne fut point créé en Egypte... On dit avec raison que c'est en descendant des fleuves que se faisaient les migrations des peuplades qui cher-

égyptienne a eu ses racines en Nubie (au Soudan) et qu'elle a dû descendre graduellement la Vallée du Nil. En cela il ne faisait que redécouvrir, vérifier en quelque sorte, le point de vue unanime, des anciens, philosophes et écrivains, pour qui l'antériorité de la Nubie était une évidence.

Diodore de Sicile rapporte que chaque année on sortait la statue d'Ammon Roi de Thèbes, en direction de la Nubie (c'est-à-dire du Soudan) pendant quelques jours ; on la rapportait ensuite comme pour montrer que le Dieu revenait de Nubie. D'après le même auteur, la civilisation égyptienne est issue de celle de la Nubie dont le centre était à Méroé. Or, c'est d'après les indications mêmes que Diodore et Hérodote ont données sur l'emplacement de cette capitale soudanaise (1) que Caillaud, vers 1820, découvrit effectivement les ruines de Méroé : quatre-vingt pyramides, plusieurs temples consacrés à Ammon Ra, etc... Hérodote rapporte d'autre part (les prêtres égyptiens eux-mêmes le lui ont dit), que parmi les trois cents Pharaons égyptiens, de Ménès à la XVIIe dynastie, dix-huit Pharaons et non pas seulement les trois qui correspondent à la "dynastie" éthiopienne, sont d'origine soudanaise.

Les Egyptiens eux-mêmes, si on leur accorde qu'ils étaient mieux placés que quiconque pour parler de leurs origines, reconnaissaient sans ambiguïté que leurs ancêtres venaient de Nubie et du cœur de l'Afrique. Le pays des Amam, ou pays des ancêtres (notons que Man = ancêtre en valaf), ensemble du pays de Koush au Sud de l'Egypte, était appelé par les Egyptiens eux-mêmes la terre des Dieux. D'autres faits, telles que les tornades et les pluies torrentielles dont il est fait mention dans la pyramide d'Ounas, font penser aux tropiques, au cœur de l'Afrique, comme le remarque Amélineau.

C'est en vertu de cette antériorité de la Nubie, berceau de la civilisation et de la religion qu'Homère nous dit dans un vers de l'*Iliade* que Jupiter descend chaque année avec le cortège des Dieux, en pélerinage en Ethiopie, pour se régénérer.

Il est significatif que les fouilles faites jusqu'ici, dans l'aire de l'Ethiopie des anciens, ne révèlent des documents dignes de ce nom, qu'en Nubie proprement dite, et non dans l'Ethiopie actuelle. C'est en effet en Nubie, qu'il y a des pyramides telles qu'on en a trouvées en Egypte : pyramides d'Assur et de Nuri, c'est là et non en Ethiopie qu'on trouve des temples souterrains et autres : temples de Semna, Typhonium, temple d'Athor, d'Ibsambul (voir fig. 40-41), une écriture dite méroïtique non encore déchiffrée, proche parente de l'écriture égyptienne ; chose curieuse et sur laquelle on n'insiste pas, l'écriture nubienne est plus évoluée que l'égyptienne, tandis que cette dernière jusque dans ses phases hiératiques et démotiques, ne s'est jamais débarrassée complètement de son essence hiéroglyphique, l'écriture nubienne est alphabétique.

---

chaient à former un établissement. En adoptant cette gradation naturelle on ne saurait se refuser à conclure que l'Ethiopie fut habitée avant l'Egypte. C'est donc l'Ethiopie qui eut d'abord des lois, des arts, une écriture ; mais ces éléments de civilisation, grossiers encore et imparfaits, n'acquirent qu'en Egypte un grand développement qui y fut favorisé par le climat, la nature du sol et la position géographique. Là, le ciseau du sculpteur vint revêtir de formes plus régulières les emblèmes des croyances primitives de ses concitoyens, pour en décorer ces temples, ces monuments qui étonnent par leur masse imposante, et dont le territoire de Thèbes présente encore aujourd'hui de si magnifiques restes. Ainsi, comme l'avaient déjà écrit plusieurs savants, entre autres M. Jomard, les arts perfectionnés en Egypte remontèrent le fleuve qu'ils avaient jadis descendu dans leur enfance. Telle fut en effet mon opinion en 1816, à la vue des monuments de la Basse-Nubie, bien reconnus aujourd'hui comme postérieurs la plupart aux monuments de Thèbes. » (Frédéric Cailliaud : "Voyage à Méroé, 1826", tome III, pages 271 et suivantes.)

(1) Cailliaud, tome III, page 165.

Bien sûr, on pouvait s'attendre, sans crainte de désappointement, à des tentatives de rajeunissement de la civilisation nubienne, à des tentatives pour expliquer celle-ci par celle de l'Egypte ; c'est ce qu'a cru réussir Reisner dans une étude qui n'embrasse guère que la période de l'histoire nubienne remontant à l'époque assyrienne, soit le premier millénaire. Il postule qu'au-delà, la Nubie était gouvernée par une dynastie lybienne, dont les dynasties noires ne furent que le prolongement ; une fois de plus, le blanc mythique a créé la civilisation et s'est retiré miraculeusement en laissant la place aux Noirs. Ces tentatives générales de frustrations dont toutes les civilisations nègres d'Afrique Noire sont victimes, depuis l'Egypte, la Nubie, Ghana, Sonraï jusqu'au royaume du Bénin en passant par le Rouanda-Ourounndi, pour ne citer que celles-là, finissent par revêtir le caractère monotone d'une farce insipide qui ne peut même plus faire sourire.

Reisner ne pouvait pas ignorer que le phénomène de la civilisation nubienne est antérieur à — 1500, c'est-à-dire à l'apparition du Libyen blanc Japhétite en Afrique. Par conséquent, le problème n'est pas de chercher à trouver des Libyens dans l'histoire récente de la Nubie, mais d'en trouver à l'origine de cette civilisation, c'est-à-dire aux environs de 5000 avant J.C., et cette tâche, Reisner s'est bien gardé de la tenter.

A la naissance de Mahomet, l'Arabie était une colonie nègre avec La Mecque comme capitale ; d'où le verset du Coran connu sous le titre "*Alam tara keifa*", relatif à l'armée de 40.000 hommes envoyés par le roi d'Ethiopie pour mâter la révolte des Arabes : un corps de cette armée était composé de guerriers montés sur des éléphants. Delafosse, lui-même, est obligé de constater cette suzeraineté de l'Ethiopie sur l'Arabie.

« Si l'on songe à la part qu'a eu cet empire (Ethiopie, Addis-Abeba), dans « les destinées de l'Egypte ancienne ; si l'on se souvient qu'au moment de la « naissance de Mahomet (570) il exerçait sa suzeraineté par delà la Mer Rouge, « sur le Yémen et qu'il envoya contre La Mecque une armée de 40.000 hommes ; « si l'on pense à l'extraordinaire renommée dont jouissait en Europe, au Moyen- « Age, la puissance du fameux "Prête-Jean"...

« ... on est obligé de supposer qu'une pareille force n'a pas pu ne point « rayonner sur les peuples avec lesquels elle s'est trouvée en contact. » (Delafosse : *Les Noirs d'Afrique*, pp. 114-115.)

BERCEAUX DE CIVILISATION SITUES AU CŒUR DES PAYS NEGRES

Un autre fait non moins paradoxal est que les Indo-Européens n'ont jamais créé de civilisation dans leurs berceaux primitifs, c'est-à-dire dans les steppes eurasiatiques. Les civilisations qu'on leur attribue sont indubitablement des civilisations situées au cœur de pays nègres, sur la partie méridionale de l'hémisphère Nord : Egypte, Arabie, Phénicie, Mésopotamie, Elam, Inde.

Dans tous ces pays, il y avait déjà des civilisations nègres au moment où les Indo-Européens y arrivèrent au cours du second millénaire à l'état de nomades frustes. Le procédé consiste à démontrer que ce sont ces populations à l'état sauvage, qui ont apporté dans leur ébranlement tous les éléments de la civilisation et les ont introduits partout où elles ont été. La question qui vient alors à l'esprit est : pourquoi tant d'aptitudes créatrices ne se manifestent-elles qu'en contact avec les Noirs et jamais dans le berceau primitif des steppes eurasiatiques ? Pourquoi ces populations n'ont-elles pas créé la civilisation chez elles

avant d'émigrer ? Si le monde moderne disparaissait, grâce à la densité des vestiges de civilisation en Europe, on rétablirait aisément que c'est de là que la civilisation moderne avait rayonné sur toute la terre. On ne peut rien trouver de semblable quand on part des steppes eurasiatiques. Si nous remontons à l'antiquité la plus haute, c'est des pays nègres que les documents nous obligent de partir pour expliquer tous les phénomènes de civilisation.

Il serait faux de dire que la civilisation est née de ce métissage. On a la preuve qu'elle existait dans les pays noirs bien avant le contact historique avec les Indo-Européens.

Les peuples nègres, ethniquement homogènes, ont créé tous les éléments de la civilisation en s'adaptant aux conditions géographiques favorables de leurs berceaux primitifs. Dès lors, leurs pays devinrent des pôles attractifs où tentèrent de s'introduire, pour améliorer leur existence, les habitants des régions déshéritées et arriérées qui les avoisinaient. Le métissage qui est né de ce contact est donc une conséquence de la civilisation déjà créée par les Nègres, et non pas la cause de celle-ci. Pour les mêmes raisons l'Europe, en général — et Paris, Londres... en particulier — sont des pôles attractifs où se rencontrent et fusionnent quotidiennement toutes les races du monde. Mais il serait erroné d'expliquer, dans 2.000 ans, la civilisation européenne de 1954, en invoquant le fait qu'à cette date toute l'Europe était comme imbibée d'éléments coloniaux qui auraient apporté chacun le concours de son génie. On voit, au contraire, que les éléments étrangers, dépassés, mettent un certain temps à combler leur retard et pendant une longue période n'apportent aucune contribution appréciable à la civilisation technique. Il en fut de même dans l'antiquité : tous les éléments de la civilisation égyptienne étaient créés depuis les origines. Ils sont restés immuables et se sont désagrégés, tout au plus, au contact de l'étranger. On connaît avec certitude les différentes invasions de race blanche qu'il y eut en Egypte — à l'époque historique — Hyksos (Scythes). Libyens, Assyriens, Perses. Aucun de ces éléments n'a apporté un développement nouveau aux Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Médecine, Philosophie, Arts, Organisation Politique...

Tout ce qui précède permet de rejeter également les explications à-posteriori qui, partant de la situation du monde moderne, décrètent que la zone tempérée est favorable, par excellence, à l'éclosion des civilisations qui, toutes, y ont trouvé leur origine. Les documents historiques prouvent, au contraire, qu'au moment où le climat de la terre était déjà fixé toutes les premières civilisations ont existé en dehors de cette zone. (1)

LANGUES

Autant il est difficile de soutenir — et à plus forte raison de prouver — la parenté de l'égyptien et des langues indo-européennes et sémitiques, autant il est facile de prouver l'unité profonde de l'égyptien et des langues nègres.

---

(1) L'Afrique demeura longtemps un mystère : et pourtant... ne fut-elle point un des berceaux de l'histoire ? C'est un pays d'Afrique, la millénaire Egypte, qui porte encore presque intacts aujourd'hui les monuments les plus vénérables de notre antiquité. Au temps où l'Europe entière n'était que sauvagerie, où Paris et Londres n'étaient que marécages et Rome et Athènes des lieux déserts, l'Afrique possédait déjà en la Vallée du Nil une antique civilisation ; elle connaissait les cités populeuses, le patient labeur des générations sur le même sol, les grands travaux publics, et les sciences, et les arts ; elle avait déjà produit des dieux. (Jacques Weulersse : "L'Afrique Noire", éd. A. Fayard, 1934, Paris, p. 11.)

« Un jeune érudit, M. N. Reich, a eu l'idée de comparer certaines racines de la langue égyptienne avec certaines autres dont se servent toujours les populations nègres du centre de l'Afrique ou de la Nubie : il a montré sans grande peine qu'il y a parfaite identité entre elles. » (Amélineau : *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne*, 2e partie, E. Leroux, Paris, 1916, p. 126.)

Après Reich, Mlle Humberger, soutient la parenté de l'égyptien et des langues négro-africaines au chapitre XII de son livre : *"Les langues négro-africaines"*. (Ed. Payot.) Mais sa thèse implique seulement une influence égyptienne sur un substratum nègre qui à l'origine pouvait être ethniquement et linguistiquement différent du substratum égyptien.

Tout en accordant aux travaux de Mlle Humberger toute l'importance qu'on leur refuse jusqu'ici, il est difficile de la suivre sur ce dernier point. La quasi-identité de l'Egypte et de l'Afrique Noire, à tous les points de vue, ethnique et autres, ne permet pas de s'arrêter à cette conclusion.

La comparaison linguistique de l'égyptien et du valaf qui, pour être particulière, n'en sera que plus convaincante parce que plus précise, laissera difficilement subsister l'idée de deux fonds linguistiques différents.

On pourrait penser à priori qu'une telle comparaison est impossible en alléguant qu'en l'espace de deux mille ans, le latin s'est complètement métamorphosé en d'autres langues que sont le français, l'italien, etc... ; qu'on serait bien incapable aujourd'hui de lui rattacher ces langues, si nous n'en possédions les attestations antérieures écrites.

Cette remarque ne nous a pas arrêté pour une double raison : en premier lieu, l'évolution des langues, loin d'être douée d'une accélération identique pour toutes les régions, semble être liée entre autres facteurs, à la stabilité de l'organisation sociale ou pour prendre le contraire de celle-ci, aux bouleversements sociaux. On comprend donc aisément que dans des sociétés relativement statiques le langage des hommes ait moins changé au cours des temps ; ce n'est pas une simple hypothèse : les vingt phrases berbères datant du XIIe siècle que l'on possède, révèlent une langue identique au berbère d'aujourd'hui, tandis que la comparaison du français des premiers Capétiens à celui d'aujourd'hui révèle une différence profonde. En Afrique Noire proprement dite, les quelques attestations que nous avons de ces langues antérieures, en dehors du méroïtique non encore déchiffré, sont constituées à l'état actuel de nos connaissances, par quelques mots disparates dans les textes des écrivains arabes du Xe au XVe siècle. Ainsi, nous avons relevé dans Ibn Batuta (*Voyage au Soudan*, p. 15) : « Le « guerti est un fruit semblable à la prune et d'un goût très sucré ; mais il est « malsain pour les Blancs ; on écrase le noyau pour en extraire de l'huile. » Le mot guerté a dû être appliqué à l'arachide lors de son introduction récente en Afrique Noire ; le mot actuel (guerté) ne diffère donc du mot du XIVe siècle (guerti) que par la voyelle finale i, devenu é, si on considère le mot dans la langue valaf qui a dû l'emprunter au Sarakollé et si l'on admet que la transcription d'Ibn Batuta ait été exacte.

« Les hommes blancs qui professent les doctrines sounites et suivent le « rite de Malik, sont désignés ici par le nom de Touri. » (Ibn Batuta, idem, p. 17.) Touré est un nom propre soudanais. Les Touré seraient ainsi des métis plus ou moins issus de cette minorité d'Arabes qui vivaient au Soudan au XIVe siècle. On trouve de même Farba Hoseïn de Valata — Hoseïn étant un terme arabe, a été écrit correctement par Ibn Batuta. Walata, dans la trans-

cription, a été transcrit Walaten, qui semble refléter une terminaison berbère. A cela près, la structure du mot est demeurée la même jusqu'à aujourd'hui ; on prononce encore Walata. Farba désigne une fonction administrative en Sérère, et est passé en Valaf, textuellement. « Le roi de Ghana était appelé Maga » ; c'était donc un terme qui remontait peut-être au IIIe siècle avant J.-C., comme la langue sarakolé, si l'on suppose qu'elle fut parlée à l'origine de cet empire. Mag = grand, grande personne en Walaf ; tandis que Ganâr désigne la Mauritanie actuelle, c'est-à-dire le Nord-Ouest de l'ancien empire de Ghana.

« Killa » = callebasse au XIVe siècle ; actuellement Kella = ustensile en bois (en walaf).

Ces quelques exemples montrent la fixité relative des langues africaines.

En second lieu, la comparaison des langues africaines et de l'égyptien conduit, non pas à de vagues rapports que l'on peut tout au plus prendre pour des possibilités, mais à une identité de faits grammaticaux et en un nombre tel que cela ne puisse être le fait du hasard. On est donc ici en présence d'un phénomène semblable à celui qu'offrit il y a peu d'années la lampe philosophique, dans le domaine physico-chimique.

En se refusant d'examiner ces faits concrets et d'en chercher l'explication, on ne fait plus de la science, par contre on a une attitude semblable en tout point à celle de ces savants philosophes qui, voyant le filament de cette lampe tour à tour porté à l'incandescence, n'en concluaient pas moins à l'impossibilité du phénomène, parce que c'était contraire aux principes admis jusque-là, aux idées qu'ils se faisaient des choses.

Que l'égyptien exprime le passé par le même morphème — n —, que le valaf ; qu'il y ait une conjugaison suffixale que nous retrouvons textuellement en valaf ; que la plupart des pronoms de cette conjugaison soient identiques à ceux du valaf ; qu'on retrouve en particulier textuellement en valaf, les deux pronoms suffixes égyptiens *ef* et *es* avec une signification identique ; que les démonstratifs soient les mêmes dans les deux langues ; que le passif s'exprime par le même morphème *u* ou *w*, dans les deux langues ; que la forme prospective se retrouve aussi exactement en Valaf ; qu'il suffise de remplacer *n* égyptien par *l* en valaf pour passer du mot égyptien au mot valaf avec le même sens, dans les termes tels que :

Mots égyptiens	*Mots valaf*
Nad = demander	Lad = demander
Nah = protéger, cacher	Lah = protéger, cacher
Nebt = tresse, tresser	Let = tresse, tresser
Ben-ben = source	Bel-bel = sourdre
Funa = sûr, régulier, authentique	Fula = conduite digne, régulière

etc... etc...

que la forme sedjem-t-ef existe en valaf et la forme sedjm-ka se retrouve en sérère, que le pluriel égyptien en u (w) se trouve textuellement en sarakollé, il y a là trop de coïncidences, sans compter tout le vocabulaire commun, pour qu'il puisse s'agir d'un simple fait de hasard.

Le plan de mon étude a été de déceler d'abord une parenté irréfutable, déduite de nombreuses identités grammaticales entre les langues égyptiennes et nègres ; de m'autoriser ensuite de cette parenté évidente pour faire des comparaisons, apparemment moins légitimes, ayant seulement la valeur de sug-

gestions pour les recherches futures. Les quelques comparaisons qui pourraient rappeler "Alfana" et "Equus" (1) n'ont d'autre but.

Je me suis servi pour cette étude, de la grammaire classique de Gardiner. Toutes les règles fondamentales de la grammaire égyptienne citées, s'y trouvent avec la même acception. Mais comme cet ouvrage est écrit en anglais, pour éviter de traduire, chaque fois que j'aurais cité Gardiner, le passage correspondant, pour la commodité donc de l'exposé, j'ai été obligé de me servir de la grammaire égyptienne du Docteur Deron, moins connue et beaucoup plus simple, quand les mêmes règles grammaticales se trouvaient exposées dans le Gardiner et le Deron. C'est ainsi que toutes les règles grammaticales évoquées ci-dessous se retrouvent textuellement dans l'ouvrage de Gardiner.

(1) Vers du Chevallier d'Aceilly critiquant Ménage.

ETUDE COMPARATIVE
DES GRAMMAIRES EGYPTIENNES ET VALAF

L'égyptien dont il est question est la langue classique même c'est-à-dire celle "écrite de la IXe à la XVIIIe dynastie, entre 2400 et 750 avant J.C."

J'ai tiré les exemples de grammaire valaf de ce que je sais de cette langue qui est la mienne.

FORMATION DU PLURIEL.

L'égyptien forme le pluriel en suffixant un w que je transcris u (lu comme ou) :

bâk = serviteur

bâku = serviteurs

(notons déjà que : serviteur, en valaf, se dit : bek-nég.)

Mais *bek-nég* pourrait bien être l'altération de *bok-nég*, qui signifie : partager la même case.

La formation du pluriel en valaf est plus complexe : le sujet sera traité au chapitre III, deuxième partie. Je me bornerai à rappeler ici ce qui peut être rapproché de la langue égyptienne.

La formation du pluriel en u existe encore en valaf sous forme d'archaïsme pittoresque : en particulier là où elle devait être le mieux conservée, c'est-à-dire dans la numération, lorsque l'adjectif numéral se rapporte à un substantif.

	Forme courante	Forme archaïque
benn = un	*benn bop*	
ñâr = deux	*ñâri bop*	*ñâr-u bop*
ñatt = trois	*ñati* bop	*ñat-u* bop
ñint = quatre	*ñinti bop*	*ñint-u bop*
.....		
etc...		
témér = cent	*téméri* bop	*témér-u bop*

Il importe de ne pas confondre dans ce cas i et u avec les voyelles qui accompagnent l'article et le démonstratif ; tandis qu'on peut dire indifféremment :

bop a*b nit*

une tête humaine

bop u*b nit*

On ne peut dire que :

nâr-u bop ou *nâri bop* = deux têtes.

Les substantifs valaf commençant par : b, mb, forment leur pluriel en changeant b ou mb en w (= u) mais que je transcris v (semi-consonne, prononcée comme le 9 arabe) :

bunt = porte	*vunt* = portes
bum = corde	*vûm* = cordes
mbam = âne	(*vam*) ou *bam* = ânes
mburu = pain	*vuru* ou *buru* = pains

En valaf quand on veut désigner les habitants d'un pays, il suffit de préfixer la particule *va* au nom du pays en question :

kador, nom de pays — *va kador* = ceux du Kayor

On peut constater la similitude avec la particule *ba* qui joue le même rôle que *va* par rapport aux noms de tribus dans tout le Bassin du Congo :

Ba Luba = les *Luba*

Cette règle de la formation du pluriel en u à partir d'une variation consonnantique existe aussi en *Dolâ* : ce sont les noms de choses commençant, au singulier, par b, comme en valaf, ou par *ka* :

busana = fromager, pirogue	*vusana* = pirogues
bempon = chapeau	*vempon* = 'chapeaux
ken = coq	*vin* = coqs
kangen = main	*vungen* = mains

Le *Mandé* forme les pluriels en *lu*, ce qui ne serait qu'une variante du pluriel égyptien en u :

moho = homme — *moho lu* = hommes

Mais c'est en *Sarakollé* qu'on trouve une complète identité avec l'égyptien quant à la formation du pluriel. A l'exception de quelques noms terminés en i, le sarakollé forme le pluriel en ajoutant u, absolument comme en égyptien :

kompé = case	*kompu* = cases
iaharé = femme	*iaharu* = femmes

On peut constater que, dans l'égyptien actuel, c'est-à-dire, en copte, qui n'est autre que l'égyptien transcrit avec des caractères grecs (d'après Amélineau), ce pluriel en u tend déjà à disparaître. On comprend donc que cette forme soit encore plus effacée, sans être contestable, dans une langue qui, à priori,

peut paraître plus éloignée de l'égyptien classique que le copte. Déjà en égyptien classique l'adjectif attribut reste invariable au pluriel, tandis qu'au féminin pluriel la désinence caractéristique u est souvent absente et remplacée par un pluriel graphique en trois traits verticaux, parallèles ou successifs.

RAPPORTS ENTRE LES DEMONSTRATIFS

En égyptien, il existe plusieurs classes de démonstratifs, dont deux principales :

a — la classe du masculin singulier ; tous ces démonstratifs ont p comme initiale.

b — la classe du pluriel qui commence toujours par n.

Comparons les démonstratifs égyptiens et valaf suivants :

ÉGYPTIEN : *puy, pef, pu, pa* = ce, cet, celui-ci, etc...

VALAF : *bi, bé, bu, ba* = ce, cet, celui-ci, celui-là celui-là tout près ; celui-là là-bas

ÉGYPTIEN : *nen, nef, nu, na* = ces, ceux-ci, celles-ci...

VALAF : *ñi, ñé, ñu, ña* = ces, ceux-ci, celles-ci, ceux-ci tout près, ceux-là là-bas...

En égyptien comme en valaf ces démonstratifs ont évolué pour devenir des articles définis ; ainsi, à partir de la XVIIIe dyn. *pa* et *na* sont devenus les articles définis le, les. Parmi les 7 articles définis valafs qui existent actuellement et qui jouent en même temps le rôle de démonstratifs, c'est précisément *bé, ba, bu,* qui n'est qu'une variante de *pa* (on en conviendra bien), qui régit le plus de noms dans la langue.

Na est encore un article défini sérère s'appliquant au singulier ; en égyptien il est utilisé au pluriel (on dirait par suite d'une confusion) :

ndéd = soleil *ndéd na* = le soleil

En valaf *ñi, ñé, ña* jouent exactement le même rôle que l'article défini pluriel égyptien *na.*

Quand on voit ainsi que :

na = le, en sérère *na* = les en égyptien
ña = *les* en valaf :
nit ñi = les hommes (ici)
nit ña = les hommes (là-bas)

On est tenté d'admettre que *ña* n'est qu'une variante phonétique de son équivalent fonctionnel égyptien *na.*

Nous saisirions ici les formes les plus anciennes, la genèse même de ces groupes de consonnes en nombre variable suivant l'histoire particulière de la langue nègre envisagée; ces consonnes qui régissent phonétiquement les noms de la langue et dont l'existence jusque-là inexpliquée pousse les spécialistes à chercher du côté d'une mentalité nègre sui-generis.

Enfin les particules *ni, niu,* ont une valeur de génitif en égyptien, de même que *ñoñ,* en valaf.

ÉGYPTIEN : *ni* = qui est à
niu = qui sont à

VALAF : *ñiu* = ceux de ; qui sont à
ñoñ = ceux de ; qui sont à...

En valaf on emploie *bu*, au singulier au lieu de *ni*. On vient de le voir, *bu* semble n'être qu'une variante de *pu* égyptien :

bu

= qui est à ; celui de...

bob

La particule n joue donc un rôle très complexe en valaf ; il en est de même en égyptien. C'est le Dr. Deron lui-même qui le constate : « On arrive peu à peu à la forme invariable n pour le masculin singulier et pluriel à la fois, comme s'il s'était produit une confusion entre cette forme dégradée de l'adjectif et la préposition d'appartenance. »

Cette notion de confusion dont il faut tenir compte déjà dans l'évolution interne de l'égyptien semble jouer encore un plus grand rôle dans le passage de cette langue au valaf.

A côté des particules à valeur de génitif, l'égyptien utilise le plus souvent l'apposition pour exprimer l'idée d'appartenance ; le valaf qui est déjà très évolué tend à franchir ce stade mais utilise encore l'apposition comme le sérère et presque toutes les langues nègres :

Lat Dor = *Lat(ir)*, fils de Dor

En égyptien, dans une telle apposition, le nom sacré vient avant dans l'écriture mais alors on rétablit l'ordre dans la lecture.

Pour dire : la maison de Dieu, on écrira la Dieu Maison par respect du nom de Dieu qui est en toutes choses prioritaire (1).

Chez les Sérères où le roi est un personnage sacro-saint, la Maison de celui-ci, c'est-à-dire, la demeure sacrée par excellence jouit de la même priorité.

mbin kam = maison dans

On s'exprime ainsi chaque fois qu'il s'agit de situer quelque chose chez le roi. Or c'est le seul cas de la langue sérère où cette inversion est d'usage.

LES PRONOMS SUFFIXES

On arrive aux fameux pronoms suffixes qui ont servi, en partie, à classer l'égyptien parmi les langues sémitiques.

Tous ces pronoms se retrouvent en valaf, à l'exclusion d'un ou deux comme le montre le tableau suivant ; en particulier, cinq d'entre eux se retrouvent, sans altération en valaf.

ÉGYPTIEN	VALAF
Maa = voici que *maak ui* = vois moi je (suis)	*Maa* ou *mâ* = je (énonciatif) voici que. *maa ngi* = me voici, voici que, je suis en train de...
tju = toi	*yav* = toi
ef = de lui :	*ef* *of* *es* = de lui
of ex. entendu de lui..., il est entendu..., on a entendu. = *sedjem-ef*	ex. entendu de lui, il est entendu... on a entendu...

(1) Remarquons en passant la religiosité et le monothéisme égyptiens des milliers d'années avant le judaïsme, le christianisme et l'islam.

ÉGYPTIEN	VALAF
(sedjem = entendre)	= *dég-ef, dég-es* (deg = entendre)
es = d'elle... est le féminin de *ef*.	*es* est identique à *ef* : la seule nuance qui distinguait ces deux pronoms a disparu avec le changement du mode d'expression du féminin.
nen = nous, de nous, à nous, notre, nos...	*nun* = nous
	nen = que nous
	sunu = notre
ten = vous, de vous, à vous, votre, vos...	*yen* = vous
	sèn = votre
	tèn = vous (en sérère)
sen = leur, leurs, eux, d'eux, d'elles, elles...	*sen* = leur, etc...
	den = leur (sérère), etc...

Cependant, la parenté est encore plus grande. Dans les deux langues, il existe deux séries de pronoms, sans compter les pronoms dépendants ou compléments. On va dresser les tableaux comparatifs de ces pronoms en insistant chaque fois sur leur identité fonctionnelle.

Le premier tableau ayant pour but de suggérer les assimilations qui ont dû s'opérer en passant de l'égyptien au valaf, contient, en dehors des pronoms suffixes, quelques pronoms indépendants comme on a pu le constater ci-dessus. Par contre, dans le tableau qui suit, aux pronoms suffixes égyptiens correspondent, exclusivement, des pronoms suffixes valaf.

ÉGYPTIEN	VALAF
a ou *i* = je (énonciatif)	*nâ* = je (énonciatif)
ek = tu	*nga* = tu
ef = il, lui, on...	*ef* = il, lui, on...
of	*of*
es = féminin de *ef*	*es*, identique à *ef*
	na = il
nen = nous	*nen* = nous (poésie)
	nanu = nous
ten = vous	*ngèn* = vous
sen = ils	*nanu* = ils

Ces pronoms se suffixent aux verbes dans les deux langues.

En particulier, les pronoms suffixes *ef* et *of* traduisent encore, en valaf, une nuance archaïsante propre à nous donner une idée du sens particulier que ces pronoms suffixes devaient conférer à la conjugaison égyptienne.

ÉGYPTIEN	VALAF
kef = saisir violemment	*kef* = saisir violemment, arracher comme un oiseau de proie
kef-ef : La traduction générale *il arrache*, est inexacte, en réalité, et l'on devrait traduire par une tournure passive (d'après le Dr Deron, p. 35), qui donne-	*kef-ef* : suivant le contexte, on a les 3 sens suivants : — on a arraché — il est saisi (une chose) par quelqu'un.

ÉGYPTIEN	VALAF
rait dans le cas du verbe *kef* que j'ai tiré du dictionnaire de Paul Pierret : *saisi par lui, arraché par lui, il est saisi, on a saisi*	— qu'on saisisse
fak = se rebuter, se dégoûter	*fak* = ignorer quelqu'un, volontairement, par dégoût, ou autre motif.
fak-ef = ignoré de lui, etc...	*fak-ef* = ignoré de lui, on ignore, etc...
mama = courir	*mamma* = s'emballer, courir à perte d'haleine...
mam-ef = couru par lui, etc...	*mamm-ef* = on s'est emballé, etc...
mai = donner	*may* = donner
mai-ef = donné par lui	*may-ef* = donné par lui, etc...
pet = mouvoir les pieds	*pet* = danse ; *fet* = danser
pet-ef =	*fet-ef* = dansé par lui, qu'on danse, etc...

Tous ces verbes égyptiens sont extraits du dictionnaire, déjà cité, de Pierret.

C'est sous cette forme : verbe + ef, que le verbe égyptien était présenté lorsqu'il n'était apparemment conjugué à aucune personne ; autrement dit, cette tournure jouait aussi le rôle d'infinitif. Et l'on comprend dès lors que par la généralité de son usage elle ait pu survivre en valaf.

Si nous avions ajouté la terminaison *ôf*, c'est-à-dire si nous avions changé e en ô, le verbe serait conjugué au passé en égyptien ; et, peut-être une certaine nuance de passé, car la conjugaison à pronoms suffixés, en égyptien comme en valaf, n'exprime autre chose qu'une forme du passé, le passé immédiat : *ôf* indiquerait un passé plus lointain :

sedjem-ôf = il entendit, on entendit, etc...

Mais on sait, d'autre part, que le passé égyptien est rendu par suffixation de n.

Les éléments formatifs du passé égyptien sont donc : ô et n. La règle est donc identique à celle du valaf où le passé est rendu par *ôn*.

Cependant, il importe de remarquer que la terminaison *ôf* en valaf est synonyme de *ef*. Mais la première se distingue de la seconde par une nuance pronominale :

fab = prendre
fab-ef = qu'on prenne
fab-ôf = qu'on se lève

Les éléments formatifs du passé sont donc nécessairement unis en valaf ; séparément, ils ne traduisent pas l'idée.

Il sera question de nouveau, plus loin, du passé égyptien.

Il s'agit de faire maintenant une remarque dont l'importance n'échappera à personne : à savoir que le pendant féminin du pronom suffixe masculin *ef*, en égyptien, est le pronom *es*.

Autrement dit, partout où l'on peut employer *ef* en égyptien, on aurait pu substituer *es*, le sens resterait le même, l'agent qui accomplit l'action seul changerait de sexe.

Mais, comme on vient de le voir, à côté du pronom suffixe *ef*, en valaf, il existe un autre pronom, apparemment superflu, car identique — et je dis

bien absolument identique au point de vue sens à *ef* — et qui n'est autre que *es* que nous avons déjà rencontré. Que peut-il être sinon le résidu d'un féminin égyptien ? Cette opinion est irréfutable après toutes les identifications qui viennent d'être faites, en particulier quand on songe qu'on trouve le même pronom, sans altération, en égyptien, jouant le même rôle, appartenant à la même troisième personne, signifiant la même chose, au genre près ; le pronom valaf, comme tous les autres pronoms de la langue étant valable pour les deux genres depuis que ceux-ci sont exprimés d'une façon spécifique. On comprend que l'identification de *ef* et *es* se soit opérée en valaf à paritr du moment où le genre n'était plus rendu par une désinence dans la langue qui se formait nouvellement, mais par l'association de la notion de mâle ou de femelle, au nom de l'être nommé et dont on veut préciser le sexe.

Répétons ici les exemples de tout à l'heure en les complétant du pronom féminin :

ÉGYPTIEN	VALAF
kef *kef-ef* = saisi de lui, etc... *kef-es* = saisi d'elle, etc...	*kef* *kef-ef* = on saisit, il est saisi, etc... *kef-es*
Mam *mam-ef* = couru par lui, etc... *mam-es* = couru par elle, etc...	*mamm* *mamm-ef* *mamm-es* = on s'est emballé, etc...
Ham *Ham-ef* = Sa Majesté (!) par équivalence, dirions-nous... *Ham-es* = se courber, s'incliner, en signe de respect (Pierret)	*Ham* *ham-ef* *ham-es* Ces deux mots, comme on le sait, ne peuvent avoir qu'une même signification en valaf ; ils sont construits avec la racine *ham* = connaître. Ils signifient donc : *qui est connu* et c'est en ce sens seul qu'ils pourraient, peut-être, signifier Sa Majesté, ou la Reine suivant le cas. S'appliquant à un individu, cela veut dire que ce dernier est du pays, qu'il y est connu, qu'il a une famille honorable, par opposition à l'inconnu, à l'étranger dont on ne sait rien ; qu'il est célèbre. Il est certain que le sens du mot égyptien est plus proche de celui du mot valaf et n'a aucun rapport étymologique avec Sa Majesté. En traduisant *Hamef* par "Sa Majesté", on s'est attaché à trouver un équivalent officiel et non un rapport étymologique.
Logiquement, ce mot devrait signifier l'équivalent d'une reine, d'après l'interprétation officielle. Mais on connaît les incertitudes qui entachent celle-ci.	

Nous saisissons ici l'origine historique de ces nombreuses synonymies et identités de sens dans nos langues, qui, si elles n'étaient pas en même temps une source précieuse de documents historiques seraient à déplorer.

Nous découvrons ainsi dans nos langues des traces d'un féminin marqué par une désinence ; l'intérêt philosophique de cette trouvaille n'échappe à aucun spécialiste.

On pourrait poursuivre l'analyse de ces restes de féminin, en particulier du féminin en t à travers la structure des mots. Il s'est opéré une véritable syn-

thèse, souvent, entre le radical égyptien et le t du féminin quand on passe au valaf ; le t y est devenu partie intégrante du radical. C'est le cas si l'on examine, par exemple, le passage de *nofert* = belle (égyptien), à *rafet* = beau (valaf).

Le mot valaf découlerait ainsi du féminin du mot égyptien *nofer* = beau. Il serait difficile d'en douter devant l'identité d'expression dans les deux langues, telles que :

ÉGYPTIEN : *khet nebet nofret* = toutes belles choses

VALAF : *khet yep rafet* = toutes belles choses.

Constatons, pour mieux sentir l'identité, que lorsque *neb* = tout (égyptien) suit un substantif sans être accompagné d'une épithète, il reste invariable :

ÉGYTIEN : *khet neb* = toutes choses

VALAF : *khet yep* = toutes choses

Par moment, on croirait donc parler la même langue.

CONJUGAISON

Il n'a été question jusqu'ici que des pronoms suffixes. Conjugons le verbe *kef* (dans les deux langues) pour mieux saisir la similitude :

ÉGYPTIEN	VALAF
kef-i ou *kef-a*	*kef-na*
kef-ek	*kef-nga*
kef-ef	*kef-ef*
kef-es	*kef-es*
	kef-na
kef-nen	*kef-nen* (poésie)
	kef-nanu
kef-ten	*kef-ngen*
kef-sen	*kef-nanu*

C'est donc le même type de conjugaison suffixale. Les pronoms usités sont quasi-identiques dans les deux langues. Le sens rendu par ce type de conjugaison est aussi le même. Il s'agit d'une nuance de passé rendue par la postposition du pronom suffixe par rapport au radical verbal. En effet, pour l'égyptien, on a l'habitude de traduire ce type de conjugaison par un indicatif présent, tout en sachant que cette traduction est erronée et, à propos du verbe *entendre*, conjugué selon ce type, le Dr. Deron écrit : « Si le sens général est bien celui-là, il serait exact de traduire littéralement : entendu de moi, de toi, de lui, etc... » (p. 35).

Donc notre première colonne donnerait, en égyptien, avec le verbe *kef* : saisi de moi, de toi, etc... ; et, dans ce cas, le verbe n'est pas conjugué à l'indicatif présent, mais à un passé immédiat et révolu.

C'est exactement le même sens que permettent de rendre les pronoms suffixes dans la colonne valaf.

Ainsi l'identité est triple entre l'égyptien et le valaf au point de vue de la conjugaison à pronoms suffixés : type de conjugaison, pronoms utilisés, sens, sont les mêmes dans les deux langues ; ce qui permet d'affirmer que l'identité est totale.

PRONOMS INDEPENDANTS

Les pronoms suffixes sont les plus usités de tous en égyptien ; cependant il existe des pronoms indépendants, toujours sujet précédant le verbe : ils ont toujours une valeur plus ou moins emphatique.

Les pronoms indépendants, en valaf, présentent les mêmes caractéristiques.

ÉGYPTIEN	VALAF
inuk, énok = (je) suis	*nek* = être, suis ; *nek nâ* = je suis
	mâ = je suis en train ; *ma* = que je
antek = tu	*yangi* = tu es en train
	nga = que tu
antef = il	*ming, mangi* = il est en train de...
inn	*na* = qu'il
= nous	*inn* = nous (sérère et lebu)
innu	*an* = nous (valaf) : impératif
	annu
	id (que nous...)
	nannu
	nongi = nous sommes en train de...
notten = vous	*ngên* = que vous
	yênangi = vous êtes en train de...
notsen = eux, elles	*ningi* = ils sont en train de...
	nom = eux, elles ; *nanu* = qu'ils...

AUTRES TRAITS COMMUNS DE LA CONJUGAISON

L'Egyptien distingue deux modes : l'achevé et l'inachevé. Il en est de même en valaf où le mode d'achèvement est rendu par la conjugaison suffixale précitée, et l'inachèvement par la conjugaison avec pronoms indépendants placés avant le verbe :

mângi, yângi, mingi, nongi, yênangi, ningi.

On nous dit qu'en égyptien, dans le mode d'inachèvement, les redoublements de radicaux ou de consonnes terminales demeurent, contrairement au cas où il s'agit d'une action achevée.

On peut rapprocher de cette constatation le fait qu'en valaf le redoublement d'un radical correspond à l'intensification d'une action qui est souvent en cours.

Cependant, étant donnée la parenté déjà évidente du valaf et de l'égyptien, étant donnée aussi la façon dont le valaf rend ces deux modes d'achèvement et d'inachèvement, il nous est difficile de croire que l'égyptien les traduise d'une manière tellement différente : il serait bon de vérifier si cette interprétation ne repose pas sur une erreur.

EXPRESSION DU TEMPS

Ici aussi il y a plus que parenté entre l'égyptien et le valaf : il y a quasi-identité.

L'égyptien rend le temps au moyen de particules suffixées au radical verbal.

Non seulement il en est de même en valaf, mais les particules utilisées sont à peu près identiques.

Le passé :

La particule n suffixée au verbe sert à indiquer le passé en égyptien.

On a déjà vu qu'il en est exactement de même en valaf où cette particule est jointe au verbe par ô :

ÉGYPTIEN : *maa* = voir

ma-n-i = je vis

i = je

VALAF : *dis* = voir

dis-ôn-nâ = je vis (1)

nâ = je

On a déjà vu que le ô du valaf existe aussi dans le passé égyptien.

ÉGYPTIEN : *kef-n-ef* = ce fut saisi, on saisit, etc...

VALAF : *kef-ôn-ef* = idem

Lorsque *ôn* est suffixé à un radical verbal terminé par une voyelle, le valaf introduit un v « euphonique » entre les deux :

fab = prendre ; *fabu* = se lever ; *fabu*(v)*ôn* = na = je m'étais levé

v = semi voyelle

Le futur :

La particule *in* se suffixe au radical verbal pour « indiquer une conséquence future » en égyptien (Dr. Deron, p. 58).

En valaf, la voyelle i, suffixée à un verbe lui confère un sens futur : l'occlusive n en finale absolue tombe.

beg = aimer

= aller trouver pour aimer ; futur spacial

beg-i

= aimer avec le temps ; futur temporel

si l'on peut dire

La finale n de la particule égyptienne *in* est donc tombée en valaf où l'on n'a plus que i pour exprimer un futur ou une « conséquence future ».

En sérère, la particule *ik* joue exactement le même rôle.

On trouve, en réalité, un futur rendu par i (ou y plus exactement) en égyptien. C'est le cas avec les adjectifs verbaux pour la forme dite prospective.

ÉGYPTIEN	VALAF
mer = aimer	*beg* = aimer
	ku ñuy = celui qu'on
mer-y = un qu'on aimera	*ku ñuy-beg-i* = un qu'on aimera

« Les particules *her*, *ka*, celles-ci dans des textes religieux seulement communiquent à un thème verbal la nuance d'une conséquence future. » (Dr. Deron, p. 58.)

---

(1) La particule **Dân, Dôn**, qui sert pour la forme fréquentative du passé se décompose de la manière suivante :

Da + **ôn** = **D ân** ou **D ôn**

Auxiliaire sens actif Morphème du passé

On a souvent le cas intermédiaire **da(v)on**, avec l'introduction d'un v "euphonique" entre les deux voyelles.

(1) La seule exception que nous connaissons est **dinâ**, ou **danâ** = je (volontaire) et impliquant une action future malgré l'antériorité du verbe **di** : mais **di** n'est pas tout à fait un verbe, avec un sens particulier, précis, mais plutôt un auxiliaire ayant un rôle d'intentionalité.

Il existe en valaf un auxiliaire du futur qui est *hal* et qui ne diffère de la particule égyptienne *her* jouant le même rôle que par une substitution de liquide :

dangâ hala def nangam = tu seras obligé de faire telle chose...
tu as à faire telle chose...

Mais c'est en sérère que la ressemblance est plus frappante. Il y existe un auxiliaire *hel* jouant le même rôle qu'en valaf.

D'autre part, le futur y est rendu par adjonction de *ka* au radical verbal :

ÉGYPTIEN : *hé-ka-sen mâsen tu* = ils se réjouiront quand ils te verront.

SÉRÈRE : conjugaison d'un verbe au futur :

mi nâ hod ka = c'est moi qui deviendrai muni
vo nâ mâk ka = c'est toi qui deviendra adulte
ten nâ magin ka = c'est lui qui deviendra fort
in o nâ sadik ka = c'est nous qui deviendrons fermés
nun o nâ sohod-kâ = c'est vous qui deviendrez méchants
den o nâ yad ka = ce sont eux qui deviendront larges

En ce qui concerne *hel*, prenons les exemples suivants :

ÉGYPTIEN : *ured* her *ibef gheres* = et son cœur devient lourd à cause de cela...

SÉRÈRE : hel *am o ret* = je suis à partir
je dois partir
je suis obligé de partir
je partirai

VALAF : *damâ* hala *dem* = je dois partir
je suis obligé de partir
je partirai

MOYENS DE RENDRE LA VOIX PASSIVE

« Une forme du passif paraît, lorsqu'elle est employée avec un pronom « suffixe, identifier la forme transitive : *sedem-ef* peut signifier il entend et il « est entendu. » (Dr Deron, p. 61.)

Le Dr Deron nous montre donc par là que la suffixation de *ef* confère une valeur passive aux verbes égyptiens.

Nous avons déjà montré qu'il en est de même en valaf.

« Mais lorsque le sujet est exprimé et dispense par conséquent d'écrire un « pronom suffixe, ou encore à la forme impersonnelle, ce passif se caractérise « par l'adjonction d'un suffixe w. » (*id.*, p. 61.)

Dans notre transcription w, qui se lit *ou*, est rendu par *u*.

Il faut donc tenir compte de cette remarque dans les exemples suivants :

ÉGYPTIEN	VALAF
sedjem = entendre	*deg* = entendre
sedjem-u = entendu	*deg-u* = entendu, audible...
	lek = manger
	lek-u = mangé, rongé ; mangeable...

La particule *tu* était un pronom-suffixe à l'origine ; finalement elle s'accole au radical verbal pour lui donner un sens passif. Ainsi on a, en égyptien :

djede -tu nef ro pen = cette parole lui fut dite.

Le même suffixe *tu* existe en valaf ; il y joue un rôle analogue plus difficile à définir, mais lié à l'idée d'une répétition passive.

Elle est employée chaque fois qu'il s'agit d'indiquer la répétition d'un acte par un sujet qui agit passivement, sous la tyrannie d'une passion ou qui commence à perdre le contrôle de ses facultés : manie, symptôme de démence, etc..., d'où une certaine nuance péjorative :

vah = parler — *vah-tu* = radoter, monologuer

Participe passé :

A l'actif féminin singulier ou pluriel correspond la désinence y t en égyptien.

La même désinence confère à un verbe, en valaf, le sens participal de : tiré de, résidu de, provenant de, extrait de :

ÉGYPTIEN : *guem-ît m' sesh* = trouvé dans un rouleau de papyrus
VALAF : *dag* = couper, coupé
dag-ît = morceau, ce qui a été coupé de...
dag-ît u germi = rejeton de la noblesse, issu de la noblesse

« Proche des participes est un adjectif verbal construit sur le type de « l'inachevé et pourvu d'une désinence *ty* ou parfois écourté en *t*. Cette désinence est rattachée directement au radical et supporte les pronoms suffixes « des personnes correspondantes qui eux-mêmes prennent au singulier une « désinence *y*. Cet adjectif répond à la voix active et au futur. » (Dr Deron, p. 64.)

sedjem-ty-fy = celui qui entendra
sedjem-ty-sy = celle qui entendra

On a déjà vu qu'en valaf l' y (ou î) confère au verbe un sens futur. Il en est de même du suffixe *sy* qui semble n'être que la survivance de la désinence égyptienne et composée du pronom suffixe féminin singulier s et de y. La désinence *si* du valaf serait ainsi une autre survivance du féminin égyptien :

bâh = (être) bon
bâh-i = (celui qui) sera bon
bâh-si = (celui qui) est en train de devenir bon, (qui commence à être bon).

Une classe d'adjectifs verbaux qu'on ne peut traduire que par une proposition relative, d'où le nom de forme relative du verbe qu'on leur a donnée, ont leurs correspondants en valaf. Il s'agit là encore d'identité grammaticale.

ÉGYPTIEN : *mer* = aimer
mer-u = qui est aimé
mer-u-en = un qui fut aimé
VALAF : *beg* = aimer
beg-u = qui est aimé, aimable
beg-u-(v)*-on* = qui fut aimé

Il existe un infinitif archaïque qui n'est plus guère employé qu'emphatiquement à la période classique ; il comporte pour tous les verbes une désinence t. Cependant dans les verbes à consonne terminale faible (!!! : i),

celle-ci, ou bien s'allonge et devient *ii* devant t, ou disparaît devant lui, pour se muer en u :

mes-ît = enfanter, en ÉGYPTIEN
dur-ît = le résidu de l'enfantement, en VALAF

Il sera question des infinitifs en u plus loin.

Signalons « l'importance extrême qu'on attache au participe passif puis- « qu'on tend à le considérer comme étant l'origine du plus grand nombre de « formes verbales... C'est encore au participe passif qu'on tend à ramener « originairement les formes : *sedem ef* et *sedem nef.* » (Dr Deron, p. 67.)

Or nous pouvons constater que dans le domaine du participe passif, l'identité avec le valaf est quasi-complète d'après ce qui précède.

Les formes du pseudo-participe de la première et troisième personne du singulier ont survécu en valaf en se généralisant. Celle de la 3e personne s'est confondue avec le *u* de la forme passive. Tandis que celle de la 1re personne semble avoir donné :

ÉGYPTIEN : *sedjem-ku-i* = moi ayant été entendu
VALAF : *velbeti-ku-na* = moi m'étant retourné : je me suis retourné.

En résumé, on peut dresser le tableau comparatif de quelques-unes des particules déjà étudiées pour mieux faire saisir la parenté entre l'égyptien et le valaf.

ÉGYPTIEN	VALAF
u : suffixe à valeur passive	*u* : suffixe à valeur passive
tu : suffixe à valeur passive	*tu* : suffixe à valeur passive, nuance pronominale
î : suffixe exprimant un futur	*i* : suffixe exprimant le futur
n : suffixe exprimant le passé	*n* : suffixe exprimant le passé
ku(i) : pseudo participe	*ku* : valeur de pseudo participe
ef	*ef*
of	*of*
particules à valeur passive, entre autres significations	particules à valeur passive, entre autres significations
nef	*nef*
es	*es*
bu : particule à valeur négative	*bul* : particule à valeur négative (voir plus bas)
nen : id (voir plus bas)	*nen* : néant, etc...
ît : particule à sens mal précisé (suffixe)	*ît* : suffixe indiquant le résidu d'action

AUXILIAIRES ET PARTICULES NEGATIVES

En égyptien comme en valaf les auxiliaires « sont des verbes en quelque « sorte exténués, dont le sens propre s'est effacé, et qui ne subsistent plus que « comme des auxiliaires de construction de la phrase. Certains d'entre eux « soulignent des nuances narratives ». (Dr Deron, p. 72.)

Parmi les cinq auxiliaires égyptiens cités par le D. Deron, quatre ont leurs correspondants certains en valaf : le cas du cinquième est moins net.

1er auxiliaire :

ÉGYPTIEN	VALAF
Iw(iu) = advenir, venir à	*ñiev* = advenir, venir à..., arriver

« De beaucoup le plus fréquemment rencontré *iw*, qui devait signifier pri-
« mitivement quelque chose comme advenir, venir à, être à, se dégrade jus-
« qu'au sens de : c'est, voici que, il y a, c'est que, alors. » (*id.*, p. 72).

2e auxiliaire :

ÉGYPTIEN	VALAF
unen = exister, se trouver,	*né* ou *nek* = exister, se trouver...

« Le second auxiliaire *unen* se rencontre souvent aussi. Son sens propre,
« à l'état de verbe indépendant, est exister. Il se dégrade peu à peu pour
« signifier se trouver puis seulement voici que, alors, avec une nuance discrète
« de futur. » (*id.*, pp. 73-74) :

unenef hor sodjem = il se trouvera à entendre ;
alors il entendra...

L'auxiliaire valaf est employé dans un sens voisin et peut signifier être en train de :

né di dég

se trouver à entendre, être en train d'entendre
nék di dég

Comme *unen, nék* ou *né* est essentiellement narratif (contes).

ÉGYPTIEN : *iuwen nédjes djedji renef* = il était une fois un bourgeois (dénommé Djedji)

VALAF : *nékon-nafi* = il était une fois...

3e auxiliaire :

ÉGYPTIEN	VALAF
éhé = se tenir debout, se lever, se mettre à...	*tahav* = se lever, se tenir debout, se mettre à...

« Le sens propre du verbe *éhé*, se lever, se tenir debout, se dégrade lors-
« qu'il sert d'auxiliaire, en même temps qu'il perd son déterminatif des jambes
« en marche. On peut le traduire par se mettre à » (*id.*, p. 74) :

éhéen sedjemof = il se tint (là) et entendit.

Le verbe valaf qui semble correspondre à *éhé* est *tahav* qui signifie, comme on vient de le voir, se lever, être debout, être sur ses pieds (ce qui va bien avec le déterminatif des jambes en marche de l'auxiliaire égyptien) et par extension : se mettre à faire quelque chose, s'occuper de :

tahav tilef = s'occuper d'une chose

4e auxiliaire :

ÉGYPTIEN	VALAF
di = donner, permettre, faire...	*di* = sert à marquer la volonté, à souligner une action que l'on fera effectivement.

L'auxiliaire *rdi* qui devient *di*, par chute de la consonne labile r, signifie en égyptien : donner, permettre ou faire. L'auxiliaire égyptien *di* existe textuellement en valaf et exprime l'intentionalité : *di* (ou *da*, par assimilation régressive à partir de *di-na da-na*, d'où *da*) est l'auxiliaire le plus couramment utilisé en valaf et en sarakollé ; c'est un véritable auxiliaire qui donne à l'action projetée un caractère ferme, soit qu'il s'agisse d'un ordre donné en vue d'accomplir cette action, soit qu'il s'agisse d'une ferme décision effectivement prise en vue d'une action. L'emploi de *di* ou *da* ne se conçoit pas en dehors d'une chose à faire, en dehors d'une action.

ÉGYPTIEN : *di-ni nek iret* = je t'ai fait, je t'ai permis...
VALAF : (*di-na def nangam*)
= je ferai effectivement telle chose
(*da-nâ def nangam*)

5e auxiliaire :

L'auxiliaire *paû* souligne, en égyptien, une action passée : en valaf *dâu* signifie l'année dernière.

Ce rapprochement n'est fait qu'à titre de suggestion ; il n'est pas question d'établir là une correspondance certaine.

Particules négatives :

Il s'agit de *nen* et *bu*, déjà cités dans le tableau comparatif des particules.

Nen « pourrait se traduire littéralement par une proposition négative dont « le verbe nier serait le sujet et telle que : ... est quelque chose qui n'existe « pas » (*id.*, p. 78).

On ne saurait donner une meilleure définition du terme valaf identique *nen:*
nen = le néant, le rien, le non-existant, ce qui ne saurait devenir positif .
ligêy ti'gnén = travailler bénévolement
ndah lo disul ag nén la ? = est-ce un néant, un non-existant, tout ce qui ne nous est pas visible ?

Comparons ces deux exemples valaf avec la phrase égyptienne suivante :
nèn unen pahuy fy = et sa fin sera quelque chose de non-existant.

Bu est une particule négative qui signifie, en égyptien, ne, ne pas (dictionnaire de Pierret).

La même particule joue le même rôle en valaf et en sérère :
VALAF : *bul* = ne, ne pas.
bul dem = ne pars pas (impératif négatif).
SÈRÈRE : *ba* = ne, ne pas.
bar-et = ne pars pas (impératif négatif).

La particule *ter*, qui signifie : en vérité ?, en égyptien suit un pronom interrogatif ; elle peut se suffixer au pronom interrogatif *puty* pour donner l'interrogatif *puter*.

Le pronom interrogatif correspondant à which (anglais), lequel (français), est, en sérère : *um... té* et en valaf : (consonne de l') *um... ti* : (l'article qui régit le mot).

bûr = roi ; *bur* (*b*)*i* = le roi.
(*b*)*um* (*u*) *ti* = lequel (roi) est-ce.
ou (*b*)*um ti* qui est la forme contractée.

CARACTERES DU SUBSTANTIF

En égyptien comme en valaf le substantif peut être à la fois verbe et adjectif. Il n'y a pas de racine, au sens où on l'entend dans les langues sémitiques et indo-européennes.

Aussi, ni en égyptien, ni en valaf, on ne peut dire, par exemple : beau tout court ; l'adjectif contient le verbe à l'état implicite :

EGYPTIEN : *nofret* = (être) belle.
VALAF : *rafet* = (être) beau.

Ainsi, l'égyptien, le valaf et les langues nègres en général font correspondre à l'adjectif simple de l'indo-européen et des langues sémites un terme fonctionnel contenant à la fois, à l'état de synthèse pour ainsi dire, l'adjectif, le verbe et le substantif (sujet ou complément) ; grâce à la syntaxe particulière de nos langues, il n'y a jamais d'équivoque sur la fonction que remplit le mot dans un texte. Devant un verbe, il joue le rôle de substantif :

ÉGYPTIEN : nofert iyti = la belle arrive.

Cette expression a fini par devenir un nom de femme : la reine *Nefertiti*.

VALAF : *rafet dik* = la belle arrive.

FORMATION DE NOM PAR REDOUBLEMENT DU RADICAL

Il est dans le génie de la langue valaf comme dans celui de la langue égyptienne de former des noms par redoublement de radical. Ainsi en valaf on a : *dog* = couper dog *dog* = coupure.

ÉGYPTIEN	VALAF
nefnef = désir ardent	*nafnaf* = désir ardent : aimer au point d'en trembler
benben = faire jaillir l'eau d'une source	*belbel* = sourdre, jaillissement de l'eau d'une source *bel* = source *benben* = trou
habhab = courir le pays en chassant	*habhab* = action d'aller énergiquement par-ci par-là
hamham = invocation, clameur religieuse (!!!)	*hamham* = connaissance divinatoire, occulte, religieuse ; science, érudition
hatahata = s'empresser	*hâtarhâtar* = action de s'empresser avec un bruit de chaussure caractéristique.
hebheb = eau qui ondule vivement, inondation	*hebheb* = eau qui ondule vivement, débordement de l'eau
Xusxus = bâtir (!)	*Kuskus* = s'occuper à réaliser péniblement quelque chose
Rehreh = souhait (?) : l'auteur n'est pas certain du sens (Pierret).	*Rehrehlé* = allusion transparente

PEUT-ON, A PARTIR DU VALAF, RESTITUER LE TYPE DE LA GRAMMAIRE EGYPTIENNE ?

J'ai cru distinguer la caractéristique fondamentale de la plupart des langues nègres ; à savoir : toute la *morphologie* actuelle semble découler d'exigences phonétiques, "euphoniques", musicales, pour parler d'une façon précise.(1) De là toutes ces classes, dites "nominales" d'où découlent phonétiquement l'initiale de chaque démonstratif, possessif, relatif, les formes de pluriel, etc., etc.

Tandis que la *syntaxe* serait l'œuvre de la logique. J'entends par syntaxe l'ensemble des rapports de position de tous les mots et particules de la langue ; ainsi le passé immédiat et révolu est exprimé par la simple antériorité du verbe par rapport au pronom suffixe : *lek nâ* = j'ai mangé.

La possession, la subordination, etc., peuvent être exprimées uniquement par des rapports de position.

Toutes ces remarques sur la syntaxe valaf sont valables pour l'égyptien.

(1) Parties variables du discours surtout.

Une telle dualité : morphologie-euphonique syntaxe-logique que les faits attestent dans les langues africaines, existe-t-elle en égyptien ?

Si oui l'identité serait complète entre l'égyptien et les langues nègres ; et alors l'étude de ces dernières permettrait de mieux connaître et définir la grammaire égyptienne.

La syntaxe, comme support de la logique ou œuvre de celle-ci, est indiscutable en égyptien : on vient de voir le rôle particulier qu'elle joue dans l'expression des idées. En égyptien le contexte seul permet de définir sans ambiguïté le rôle d'un terme.

Il reste donc à trouver dans le domaine de "l'euphonie" des lois semblables à celles des autres langues nègres.

Je crois y être arrivé et voici pourquoi. La formation des noms en valaf, par modification d'initiales, est traitée au chapitre III, deuxième partie. En particulier un verbe ou adjectif valaf commençant par *i* ou *y* devient un nom si l'on ajoute *k* devant :

ianu
= porter sur la tête ; *kennu* = pilier
ienu
añân = jaloux, être jaloux ; *kañân* = jalousie

Nous avons, en égyptien, pour ce qui est du premier exemple :

ini = porter sur la tête (déterminatif des jambes, Deron, pp. 63-87)
kennu = pilier (Dictionnaire Pierret)

On a encore en valaf :

bah = bon, bonté, tradition, coutume : la circoncision est notre "bah".
mbâh = bonté

On a en égyptien :

bah = ce qui fut établi avant nous, tradition, circoncision, abondance...
mbah = tradition, statue (symbole de l'ancêtre mort parmi les vivants)

En valaf ces consonnes initiales ont une valeur euphonique. Leur variation obéit à des lois précises.

Peut-on inférer qu'il en est de même en égyptien ? Toute la question est là. Il semble donc que de nouvelles recherches sur le type de la grammaire égyptienne seraient fructueuses si on les effectuait dans ce sens, même si cette dualité : euphonie-syntaxe devait être moins fondamentale à l'origine, parce que le domaine de l'euphonie serait plus restreint.

EVOLUTION DES CONSONNES

J'ai tiré une loi générale expliquant que les verbes sérères terminés par *and* ou *ind* correspondent à des verbes valaf terminés par *al* :

SÉRÈRE : *sine* (*mokind*)
= réduire en poudre, réciter
salum (*mokand*)
VALAF : *mokal* = réduire en poudre, réciter
sotil ou *sotal* = achever

Ainsi le *d* en finale absolue du verbe sérère est tombé, *n* est devenue *l*, ce qui donne le mot valaf.

Il s'agit maintenant de montrer que par un mécanisme analogue, on passe de mots égyptiens à des mots valaf. Il se trouve qu'il existe un exemple net, certain, où *n* égyptien est devenu *l* en valaf. C'est là aussi un fait qui existe

dans les langues indo-européennes et certes n'oserait-on en tirer quelque conclusion que ce soit, si celle-ci n'était d'avance légitimée par l'ensemble des faits constatés au cours de cette étude. Mais étant donné tout ce qui précède il est peut-être permis d'inférer que l'*n* égyptien devait être alvéolaire. C'est ce que semble prouver les exemples suivants :

ÉGYPTIEN	VALAF
nebt = tresse	*let* = tresse
nebtu = tresser, natter	*letu* = se tresser, se natter
benben = faire jaillir l'eau d'une source	*belbel* = jaillissement de l'eau d'une source

L'étude comparative du vocabulaire égyptien-valaf qui accompagne ce texte permettrait d'établir plusieurs correspondances entre consonnes égyptiennes et valaf, mais je préfère m'en tenir au cas de la transformation de *n* en *l* qui présente l'avantage d'être difficilement réfutable.

INFINITIFS EN U

Le verbe égyptien et valaf se rencontre sous deux formes : soit le radical *nu*, simple, soit le radical plus *u*.

Or, malgré cette différence, Pierret donne, en général, dans son dictionnaire égyptien, un sens unique aux deux formes.

Mais comme nous avons souligné plus haut qu'en valaf l'infinitif en *u* correspond à une forme pronominale, il serait bon de voir s'il n'en est pas de même pour l'égyptien ; ce qui rendrait désormais inutiles les postulats de l'Ecole allemande. En effet, celle-ci (Sethe), pour arriver à démontrer que l'égyptien était, au moins, une langue sémitique (ce qui écartait, provisoirement, la réalité nègre de l'Egypte pour la grande satisfaction des Occidentaux), décréta, comme une vérité nécessaire et révélée, qu'il n'y a pas de voyelle en égyptien, et que les voyelles *a, i, u, é*... que l'on y rencontre doivent être considérées comme des consonnes, de la même manière que l'on pourrait dire : le soleil n'est pas le soleil quant au fond, c'est la lune ! ou, toujours avec la même assurance scientifique : le jour c'est au fond la nuit...

Cette théorie, qui ne s'est développée que parce qu'elle apportait une satisfaction morale à l'Occident, a atteint sa pleine maturité et son épanouissement dans la théorie du "chamito-sémitisme".

ÉGYPTIEN	VALAF
sam louer, éloge	*dam* = faire l'éloge de, louer, éloge
samu	*damu* = se louer
kep = cacher, se cacher	*kep* = pincer
kepu = se prend pour une voix	*kepu* = se pincer
xer forte et même des cris ; déterminatif : un homme avec	*ser* = crier fort, cri strident
xeru la main à la bouche	*seru* = se mettre à crier de toutes ses forces. Dans ce cas, en Afrique Noire, on a toujours la main à la bouche, en signe de protection contre les esprits qui pourraient intégrer le corps traîtreusement par cette

ÉGYPTIEN	VALAF
	voie. Il en est de même quand on bâille : dans ce dernier cas, on précise que, sans cette mesure, un esprit peut vous gifler et la bouche deviendrait "tordue".
kannu = s'exclamer ; le déterminatif est un homme qui s'exhibe en rythmes	*kañ̃* = glorifier *kannu* = se glorifier ; ne se conçoit pas sans paroles rythmées accompagnées de danses chaque fois que la scène s'y prête
sen = enlever, transporter *sennu* Ne pas oublier que le *s* au début d'un verbe égyptien a un sens causatif	*yan* = aider à porter *yanu* = porter sur soi
xam = tomber *xamu*	*dân* = faire tomber, vaincre *dânu* = être tombé
xen = entrer, pénétrer *xennu*	*genn* = sortir *gennu* = l'endroit où l'on sort, où l'on se retire
sennu = tour, pourtour	*sen* = voir
sentu = visiter, contrôler	*sentu* = explorer du regard les alentours *senu*

Ces remarques sur l'infinitif en *u* et ce qui a été dit plus haut sur le futur en *i* doivent permettre de ne plus considérer ces deux voyelles comme des consonnes, soi-disant faibles, mais comme des morphèmes jouant des rôles bien définis.

CARACTERES AGGLUTINANTS

Les langues nègres — en particulier le valaf — étant des langues agglutinantes, il faut signaler que ce trait leur est commun avec l'égyptien.

Pour cela, citons les mots égyptiens suivants que l'on ne peut rendre en français que par une périphrase :

dédu = qui ont été donnés
djededy = un à qui est dit...
djededet = ce qui a été dit
hperu = ceux qui ont existé

Comparons avec le valaf :

ab = emprunter

abâtalâtateli	*lu*	*ablodikuvu*
= aller emprunter pour la troisième fois pour quelqu'un	quelque chose qui	est de nature telle qu'on ne puisse le prêter

SYNTAXE

S'il y a un domaine où l'égyptien présente des analogies avec le valaf c'est celui de la syntaxe :

« Dans les propositions verbales, l'ordre des termes est le suivant : verbe, « substantif, ou pronom-sujet, complément d'objet, complément indirect, com- « plément introduit par des prépositions ou locutions adverbiales. » (Dr Deron, p. 86.)

Cet ordre est identique à celui de la phrase valaf et découle, à mon avis, de la conjugaison suffixale :

yot	*nâ*	*nangam*	*div*	*barap*	*san gam*
ai porté	je	telle chose	à X.	à endroit	tel
(verbe)	(suj.)	(compl. dir.)	(compl. ind.)	(complément circonstanciel de lieu)	

Il est important de rappeler ici que l'idée du passé est rendu, non par une modification du radical verbal, mais par l'antériorité même de ce radical par rapport au sujet.

Comparons cet ordre de la phrase valaf avec celui de la phrase égyptienne suivante :

semi	*sèsh*	*sesheta*	*pen ni nabef*	*m'niout pen*
rapporte le scribe		ce secret	à son maître	dans cette ville
(verbe)	(sujet)	(compl. direct)	(compl. indirect)	(compl. circonst. de lieu)

Deuxième type de syntaxe :

habek	*sesh*	*djedef*	*sakherek*
as envoyé tu	le scribe	(pour qu'il dise)	ton dessein

Traduisons cette phrase en valaf :

yoni	*nga*	*bindakat-bi*	*mu*	*vah*	*sa*	*sohla*
as envoyé	tu	le scribe	il	dit	ton	dessein

Nous voyons donc que l'égyptien et le valaf se passent, ou peuvent se passer du pronom relatif là où il est nécessaire dans une langue indo-européenne, pour l'intelligibilité du sens, sauf dans certains cas en breton ; mais ceci n'est qu'une confirmation de plus après tout ce que nous savons de l'histoire de la Bretagne, des mégalithes, de l'influence des Phéniciens, peuple négroïde, dans cette région à l'époque égéenne.

Troisième type de syntaxe :

Cet ordre de la phrase égyptienne est modifié « lorsque le sujet est un « pronom indépendant, dont l'emploi comporte toujours un certain degré « d'emphase, mais plus particulièrement lorsqu'il précède un verbe à la forme « personnelle suffixée. » (Dr Deron, p. 88.)

Cette règle de la syntaxe égyptienne est applicable, mot à mot, au valaf et nous dispense d'une répétition. Passons donc directement aux exemples pour nous en convaincre :

ÉGYPTIEN			VALAF		
inok	*pere* -	*ni*	*man*	*genn* -	*nâ*
moi	sorti	je	moi	sorti	je

De même la position provoque les mêmes modifications syntaxiques dans les deux langues.

Le substantif sujet précède le prédicat dans les deux langues mais il le suit dans les propositions adjectivales :

ÉGYPTIEN	VALAF
nofer ibi beau mon cœur	*rafet bîr* beau cœur (lit. beau ventre)
nofer ovi beau je (suis)	*rafet na* beau je (suis)
mak oui = me voici	*mân-gi* = me voici
mak oui mbahek me voici devant toi	*man gi ni ti sa kanam* = me voici devant toi
gemeni su rekh set j'ai découvert (qu') il connaissait cela	*hamôn - nâ yeg na ko* je savais (qu') il était au courant

EXPRESSION DU FEMININ

Après le Nouvel Empire, comme nous l'avons déjà remarqué, le féminin désinentiel était en voie de disparition en égyptien ; beaucoup de mots ne portaient plus aucune marque du genre. On eut alors recours aux termes "homme" et "femme" pour déterminer le genre.

Cette désignation du genre s'est perpétuée en se généralisant par la suite dans les langues nègres issues de l'égyptien.

Nous avons déjà signalé plus haut la survivance en valaf des désinences mêmes qui servaient à caractériser le genre en égyptien. Nous avions omis de dire qu'en valaf, comme en égyptien, ces désinences peuvent se fixer non pas seulement à des verbes, mais à des particules, telles que prépositions, etc... S'agissant toujours de *es* et *ef*, on a, en valaf :

k-es dôr

= quel est celui (ou quelle est celle) qu'on a frappé (ou frappée) ? — de *kan* = qui

k-ef dôr = très rare

On a par extension, ou par généralisation du procédé :

f-es dem

= où va-t-on ? — de *fan* = où

f-ef dem

l-es vah

= qu'a-t-on dit ? — de *lan* = quoi.

l-ef vah

De même on a, pour la formation des noms :

bind = écrire (cette racine indigène montre que l'écriture n'est pas une importation arabe ou colonialiste moderne en Afrique).

mbind-ef = qui a été écrit par Dieu ou la nature = la créature = la forme qui a été créée.

D'après la forme du mot valaf on pourrait conjecturer que la divinité qui est à l'origine de cette création devait être masculine, en vertu du morphème *(e)f* qui correspond aux cas masculins en égyptien.

On a, découlant de la même racine, la variante :

mbind-â-f-on, signifiant la même chose avec une valeur de passé plus marquée. On remarque ici la juxtaposition du suffixe *ef* et du morphème du passé, *on*.

On a, également :

vah = parler

vah-t-ef = qu'on ne nomme pas, par esprit de superstition, *sedjem-t-ef* = sorcier, mangeur d'hommes

L'élément de négation est ici marqué par le *t.* (1)

Comme nous l'avons déjà dit, ces expressions qui — deux à deux — correspondent aujourd'hui à des pléonasmes devaient se distinguer à l'origine par leur genre comme en égyptien.

Tous les éléments du genre égyptien se retrouvent donc en valaf, exception faite de la deuxième personne du singulier féminin qui a disparu.

En particulier la distinction du genre par usage de la notion de mâle et de femelle, loin de constituer une différence entre l'égyptien et le valaf, est un trait de parenté de plus entre les deux langues et l'on est donc mal venu de s'appuyer sur ce fait pour conclure à une différence d'origine.

REMARQUES SUR QUELQUES MOTS EGYPTIENS TYPIQUES

En égyptien, *ker* = un lieu d'habitation quelconque, d'après Amélineau (*Prolégomènes...*), pavillon pour Osiris, cabine dans la barque solaire.

En valaf, *ker* = lieu d'habitation, demeure, maison.

On sait que *ker* signifie également maison en breton ; mais l'on connaît aussi l'influence phénicienne (négroïde) sur cette région à l'époque égéenne.

En égyptien, *per* = la clôture (souvent quadrangulaire) en « treillissage, c'est-à-dire en croisant des herbes ou des branches d'arbres » qui entoure la maison et en forme, en quelque sorte, le plan. Aussi traduit-on souvent *per*, par maison, sans que cela soit trop inexact.

En valaf, *per* = ouvrage en herbes tressées, fin, tant par la qualité de l'herbe que par le tressage, destiné à clôturer la maison du roi, d'un haut personnage, ou à constituer les « murs » en quelque sorte de leurs chambres propres. Il existe deux sortes de *per* : ceux qui résultent d'un simple entrecroisement de roseaux comportant ainsi des carrés, des rectangles ou des losanges suivant les angles de chevauchement des croisées d'herbes ; là point n'est besoin d'écorce ou de nervures de palmier pour fixer les herbes. Ceux dont les roseaux constitutifs sont fixés artistiquement par des nervures de feuilles de palmier, appelées *ndonn*, en valaf. L'herbe de choix, pour la fabrication des *per* est une sorte de roseau (*hatt*) qui, sec et effeuillé, est d'un blanc jaunâtre, brillant au soleil et ternissant avec le vent et la pluie.

Des clôtures plus grossières, faites avec des chaumes de mil, sont appelées *sakett*.

Aussi l'expression égyptienne "*per ya*" que l'on traduit ordinairement par "la grande maison", c'est-à-dire la maison du Pharaon, signifie, littéralement, en valaf : clôtures spacieuses, en entendant par clôture, ce qui vient d'être dit à propos de *per*.

Par contre, la grande maison, dans le sens de maison du roi, ou d'un chef quelconque, ne se dit plus de cette façon ; on dit : *ker gu mak*, expression composée de deux mots que nous avons déjà rencontrés. *Ker* est le premier mot de ce chapitre : il a encore la même signification en valaf et en égyptien ; *mak* = grand, adulte, vétéran, en valaf ; mais *mak* = adulte, vétéran, en égyptien (Dictionnaire de Pierret, p. 202).

(1) Comparer avec la forme égyptienne Sedjem-t-ef.

On sait que :

per -ia, ou *per -ui-ia* = la double demeure en égyptien, a donné le mot : PHARAON

En valaf : *P* (sing.) — *F* (pluriel) ex : *Per mi ; Fer yi*

per

-yu-ia = les clôtures, les demeures spacieuses.

Fer

De même le Roi Suprême, l'Empereur, porte le titre de *FARI* en valaf. Ex. : *Bur Fari* = le roi Suprême.

Fari n'a pas d'autre emploi en valaf. Il ne peut pas être employé pour désigner une autre forme de grandeur morale ou physique. On est donc bien obligé de penser au terme : *Pharaon* qui, on le sait, se disait en égyptien *FARII* ; la forme pharaon étant la forme grécisée. (1)

FARI = prénom valaf.

Passons au mot égyptien d'une importance universelle, parce qu'il est mêlé à toutes les dissertations, sans qu'on ait encore réussi à identifier l'hiéroglyphe qui sert à l'écrire. C'est le mot *men*, écrit par l'hiéroglyphe suivant :

Jusqu'ici, on a essayé d'identifier cet hiéroglyphe uniquement par la forme et non par le sens ; aussi est-elle tour à tour assimilée à un « tric-trac ou damier » (Dr Deron, p. 18), à une couronne florale (Ch. Desroches-Noblecourt), à un jeu de senet.

Peut-on tirer de l'examen d'une langue nègre, en particulier du valaf, des précisions permettant d'identifier cet hiéroglyphe.

Oui. Il n'est que de considérer les faits suivants pour s'en convaincre.

En partant du sens du mot égyptien, on trouve dans le Dictionnaire de Pierret : *men-(t)* = mamelle, sein, le *t* indiquant le féminin.

men-(ti) = les deux mamelles, les deux seins

ti, caractérise le duel qui avait déjà disparu en égyptien et par conséquent ne saurait se retrouver dans les langues nègres postérieures. Il en est de même du *t* féminin.

Le déterminatif des seins ou mamelles ne laisse aucun doute sur la signification essentielle de *men*.

On trouve encore dans Pierret *men* = vache laitière, toujours écrit avec le même signe que nous évitons de répéter pour ne pas charger le texte. On comprend alors que le bétail puisse se dire, en égyptien, *men men-(t)* : cf. Dr Deron, p. 27. Il s'agit là d'un redoublement, disons d'une intensification du radical qui a servi à écrire : vache laitière. Dès lors, rien d'étonnant que le mot bétail soit au féminin, avec la terminaison *t*.

Enfin si le mot *men* signifie mamelle, sein, on comprend que, dans une société matriarcale parlant une langue où les substantifs sont à la fois des verbes, il puisse, lorsqu'il est précédé d'un *s* causatif, prendre le sens de : « établir un roi à la place de son père, rendre durable, permanent, affermir, établir » (Dictionnaire de Pierret, p. 491).

Ici le mot père ne doit prêter à aucune confusion, car ce sont les hommes qui règnent, mais les droits politiques sont transmis par la mère : un prince

(1) Il existait donc vraisemblablement en égyptien un mode de formation de pluriel avec changement de consonnes initiales comme dans les autres langues nègres.

succède donc toujours à son père, étant sous-entendu qu'il remplisse les conditions de succession matrilinéaire sauf en cas d'usurpation par ruse ou par force.

Cette extension du sens du mot *men* est une confirmation du caractère matriarcal de la société égyptienne, et nègre en général.

Ainsi ce n'est qu'en se référant à la conception sociale des Egyptiens que l'on saisit le lien logique qui permet de s'élever de la notion de mamelle à celle de succession sur un trône.

Pierret donne encore (p. 502) : *men, sen* = partie du bœuf. En réalité l'auteur serait bien incapable de préciser s'il s'agit d'un bœuf ou d'une vache.

Les différents sens de *men* étant ainsi rappelés, existe-t-il un synonyme en valaf ?

On trouve, en valaf, le mot *men,* avec le même sens. *Men* = descendance par le sein, la mamelle ; ceux qui ont têté le même sein, lignée matriarcale, mamelle, sein dans le sens général du terme.

Il existe, en valaf, une variante du même mot, *ven* = sein, mamelle, pis.

Le sens du mot égyptien est donc pleinement confirmé par le valaf.

Dès lors que pouvons-nous dire à propos de l'identification du signe ?

D'abord il est permis de supposer que les Egyptiens n'écrivaient pas en dépit du bon sens : or, leur écriture consistant à fixer des idées par des images, elle devait, pour être intelligible, présenter un minimum d'accord, direct ou indirect, proche ou lointain, entre l'idée et l'image, la pensée que l'on veut exprimer et la réalité figurée qui sert à l'exprimer.

En supposant indispensable cette élémentaire condition, est-elle remplie à quelque échelle que ce soit par les différentes interprétations officielles, même si l'on fouille dans leurs plus infimes détails les moindres aspects de la société égyptienne ? Certes non, car l'on ne saurait soutenir, valablement, le moindre rapport, sociologique, logique, entre tric-trac, damier, couronne florale, jeu de senet... et mamelle, sein, permanence, succession.

Il faut donc chercher ailleurs.

Il est nécessaire que le fragment de réel emprunté présente un rapport avec l'idée de mamelle qui, étant impliquée dans toutes les significations du mot *men,* doit être considérée comme le premier sens de celui-ci.

Cela nous amène à suggérer que l'hiéroglyphe *men,* en question, figure un pis de vache qui changerait ainsi d'orientation dans l'écriture pour des raisons de commodité. Le nombre de protubérances varierait du simple au double, soit de 4 à 8, par intention de renforcer l'idée, ou autre raison analogue ; une dégradation aurait ramené ce nombre à 7 ; mais il serait intéressant de vérifier l'authenticité de ce dernier chiffre et sa constance. La fantaisie des scribes aidant, le nombre primitif authentique a dû subir très tôt des fluctuations.

Cette explication qui n'a pu être donnée que grâce à la confirmation du sens du mot égyptien par le valaf, a l'avantage d'être en accord avec tout ce que l'on sait du terme ; elle permet, en particulier, de représenter la vache laitière par son attribut principal. Et qu'y a-t-il de plus naturel et de plus logique ?

Rebu, lebu.

Ces deux termes ne sont apparus dans la langue égyptienne (et dans l'histoire) qu'avec l'arrivée subite des Peuples de la Mer sous la XIXe dynastie, lors des premières invasions indo-européennes du second millénaire. Ces hordes barbares qui déferlaient sur la côte d'Afrique étaient appelées : *rebu - lebu.*

Le pays sauvage où ils ont été refoulés par les Egyptiens, à l'Ouest de l'Egypte, était appelé *rebu*, dont *lebu* n'est qu'une variante : il suffit de changer les deux liquides pour passer d'un terme à l'autre.

Ainsi c'est par le mot *rebu* que les Egyptiens désignaient ce qui allait devenir la Libye. Libyen vient de *lebu*.

On chercherait en vain l'étymologie de ces mots dans les langues indo-européennes et sémitiques.

Voyons, une fois de plus, si une langue nègre, telle que le valaf, peut nous tirer d'affaire.

Pour cela, constatons d'abord que la préoccupation caractéristique des hordes ainsi désignées était la chasse.

On trouve d'autre part, dans Pierret :

Rebu = Libye.

Or, la racine de ce mot existe en valaf et signifie identiquement :

Reb = chasse ; chasseur ; chasser.

Rebu = lieu où l'on chasse, pays de chasse

de la même manière qu'on a, grammaticalement :

D*ang* = étude ; étudier ;

D*ang-u* = lieu où l'on étudie, école...

Grâce à cette précision fournie par le valaf, on a de fortes raisons de croire que Libyen, qui vient, on le sait à n'en pas douter, de *lebu - rebu*, signifie, éthymologiquement chasseur.

Hérodote a repris le terme dans ses « Histoires » pour désigner toutes les peuplades indo-européennes qui vivaient à l'état sauvage sur la côte septentrionale d'Afrique, depuis la destruction de leur coalition sous le Pharaon Mernephtah (XIXe dynastie).

Le mot Libye désignera de plus en plus dans l'esprit des Grecs l'Afrique moins l'Egypte.

Il est à noter que la population sérèroïde de la presqu'île du Cap Vert porte encore le nom de *Lebu*, ce qui semble impliquer qu'il s'agissait d'un terme générique désignant tous les peuples chasseurs de la périphérie.

Xai

On trouve dans Pierret (p. 406-407) *Xai* = instrument, ustensile, équipement

Xai = ornement

Or *Kay* (que j'aurais pu écrire *Xai* selon les conventions d'écriture de Pierret) est un suffixe valaf qui donne au substantif le sens d'un nom de lieu, d'instrument ou d'ustensile :

ligey = travail

ligey(u) kay = lieu de travail, chantier ; instrument de travail suivant le contexte ou l'article qui, bien qu'ayant une valeur phonétique joue un rôle de discrimination dans un cas pareil.

ligey(u) kay bi = le chantier

ligey(u) kay gi = l'instrument, l'ustensile, de travail.

dag = couper

dag(u) kay bi = lieu où l'on coupe

dag(u) kay gi = l'instrument qui sert à couper

tog(u) kay bi = lieu où l'on fait la cuisine

tog(u) kay gi = l'ustensile de cuisine

On trouve de même dans le dictionnaire de Pierret :

Xai = ornement

Or, en valaf :

tak = porter

tak-kay = ornement

Cependant on pourrait se demander s'il s'agit dans ce dernier cas du suffixe *kay* ou du suffixe *ây* qui indique une qualité ou un défaut physique ou moral, une manière d'être :

rafet = beau

rafet-ây = beauté

REMARQUE :

La terminaison *kay* a un sens plus fort que celui de *u* qui indique également le nom de lieu et d'instrument. Aussi renforce-t-on cette dernière par l'adjonction de la première.

deb = transpercer, blesser violemment avec un couteau pointu.

debu = tout instrument pointu servant à transpercer ou à vérifier l'invulnérabilité de la peau acquise après l'absorption d'un breuvage spécial fait de poudre, de racines, d'écorce, etc...

debu kay = instrument pour transpercer.

Sah

Sah = pays, village, noble, notable, EN ÉGYPTIEN.

SahSah = le Conseil de vieillards du village, Conseil des Anciens, fonction administrative qui a existé du commencement à la fin de l'Empire égyptien ; c'était là les plus anciennes démocraties de villages que l'humanité ait connues et que l'Egypte enseignera à la Grèce à l'époque égéenne, ce qui donnera naissance aux différents Etats-Cités de la Grèce.

Sah-u = les Anciens, les Ancêtres.

Nous trouvons identiquement EN SÉRÈRE :

Sah = pays.

SahSah = chef de village, fonction administrative qui existe encore de nos jours.

Sar = est un nom propre typiquement sérère ; il semble que les Toucouleurs l'aient emprunté en poussant les Sérères plus au sud et en occupant la vallée du Sénégal ; quelques îlots sérèroïdes portant le nom de *Sar* vivent encore dans la région du Sénégal, pays actuel des Toucouleurs.

Saho = est un nom propre nègre qui semblerait provenir de *Sahu*.

Saté = village (EN SÉRÈRE).

Mais on sait aussi que :

Sati = demeure, habitation, EN ÉGYPTIEN (Deron, p. 81).

Ka

On trouve dans le dictionnaire de Pierret (pp. 65, 66, 67) :

Ka (avec le déterminatif des bras levés pour indiquer l'idée générique de hauteur, élévation, étagement) = la personne substantielle, éternelle, qui vit au ciel après le Tribunal de l'au-delà ; le mari, le mâle, le taureau ; grand, haut, long, hauteur, grandeur, le boomerang (avec les autres déterminatifs appropriés.

Ka(u)ka(u) = hauteur, élévation, colline, construction élevée.

KauKau = peuple du Haut-Nil.

Etant donné ce que nous savons du valaf, on est en droit de supposer qu'on a omis un *u* dans la transcription des deux premiers mots égyptiens.

En effet, on trouve, identiquement, en valaf à la voyelle *u* près :

Kau ou *Kav* = haut, hauteur, élévation, intérieur du Sénégal, bien que région plate.

KauKau ou *KavKav* = hauteur, élévation, habitants d'une région élevée.

Ce dernier terme, *Kaukau,* qui étymologiquement désigne des habitants d'une région élevée, n'en est pas moins appliquée actuellement aux habitants de la plaine intérieure du Sénégal : Cayor, Baol, etc... Il faut chercher l'origine de cette contradiction apparente dans les souvenirs géographiques d'un peuple qui aurait émigré d'une région montagneuse, telle que la vallée du Haut-Nil.

Notons enfin que dans le Haut-Nil, de nos jours, le mot *Kao* désigne une tribu.

Khet

EN ÉGYPTIEN :

Khet = rameau, chose, bois.

Khetneb = toutes choses, toute espèce de choses.

EN VALAF :

Het = chose, espèce ; descendance matrilinéaire, arbre généalogique de cette lignée, d'où idée de ramification et par conséquent de rameau. On rejoint ainsi le sens égyptien. Dire de quelqu'un : c'est mon *het* signifie qu'il est mon parent, qu'il tient à moi par quelque lien ténu, indirect, lointain, mais qui n'en existe pas moins ; qu'il est de mon espèce.

Het = gratter — essentiellement du bois.

het yep = toutes choses.

Tef

EN ÉGYPTIEN :

tef = cracher.

tefnut = la Déesse qui a été crachée par Ra.

EN VALAF :

tef ou *tif* = action de cracher.

tiflit

= crachat

tifli

Les deux formes *tiflit* et *tifli,* qui signifient exactement la même chose, prouvent que le *t* du mot égyptien *tefnut* tend à tomber en valaf, tandis que *n* égyptien devient *l* valaf, comme dans :

nebt = *let* = tresser, entrelacer

neh = *lah* = protéger

etc...

En passant de l'égyptien au valaf on aurait donc les formes successives suivantes :

Tefnut —— *Teflut* —— *Teflit* —— *Tiflit* —— *Tifli*

Sa

EN ÉGYPTIEN :

Sa = déesse du savoir, de l'intelligence, de l'instruction.

EN VALAF :

Sa = enseigner, instruire, apprendre à lire, enseigner un texte.

Testes

EN ÉGYPTIEN :

Testes = forme inerte d'Osiris (Pierret, p. 682).

On sait que sous cette forme Osiris a été coupé en morceaux par son frère Seth et dispersée.

EN VALAF :

Tas = disperser, dispersion ; défaire l'ordre d'une chose.

Tastas = qui est à l'état de dispersion.

Tum

EN ÉGYPTIEN :

Tum = Dieu (Pierret, p. 672).

Il s'agit, en réalité, du soleil couchant considéré par les Egyptiens comme un Dieu « qui n'est plus » :

RaTum = *Ra* « qui n'est plus ».

EN VALAF :

Tul = suffixe conférant au verbe le sens de « ne plus », la cessation d'une action, d'un état :

Dunda = vivre.

Dunda-tul = ne plus vivre, il ne vit plus.

Sati

EN ÉGYPTIEN :

Sati = lancer des flèches, archer, Asiatique, Asie (Pierret, p. 558).

Il est probable que la traduction de *Sati* par archer soit une erreur et que les flèches qui figurent dans le hiéroglyphe du mot ne soient qu'un déterminatif de ces bandes de voleurs qu'étaient les Asiatiques et que les Egyptiens honoraient, entre autres qualificatifs, de l'épithète de pestiférés, etc... En effet :

EN VALAF :

Sati = voleur : ce qui est conforme au degré d'estime dont témoignaient les Egyptiens pour les Asiatiques dont ils appelaient le pays : la terre des *Sati*.

Pour le verbe : lancer, on a en valaf :

Sani = lancer.

Senta

EN ÉGYPTIEN, selon Pierret (p. 502) :

sen = respirer la terre, se prosterner, d'où :

sen-ta = se prosterner.

EN VALAF :

senta = remercier humblement.

Serer

EN ÉGYPTIEN :

serer = celui qui détermine les limites des temples.

EN VALAF :

Sérère = race paléonigritique, vivant actuellement au Sénégal.

Tab

EN ÉGYPTIEN :

tab = nom du poids étalon d'un bœuf (Pierret, p. 686).

En réalité ce doit être là encore une erreur. Il pourrait s'agir plutôt de l'estimation habituelle de la valeur d'une bête, en distinguant si elle a été ou non accouplée. En effet :

EN VALAF :

teb = verbe spécifique indiquant l'accouplement et dont le sens primitif est : sauter par dessus.

Rametu

EN ÉGYPTIEN :

rametu = l'homme par excellence, l'être par excellence.

EN VALAF :

rametu = oiseau sacré qui passe pour être doué d'une âme humaine, le seul oiseau auquel la tradition reconnaît cette qualité. Le prolongement de la tradition ancestrale à travers l'Islam aboutit, entre autres choses, à la croyance selon laquelle lorsque le prophète Mahomet franchit tous les règnes de l'existence universelle il prit la forme d'un *rametu* au stade des oiseaux. Aussi ce *rametu* est le symbole vivant du Prophète Mahomet dans la mentalité populaire du Cayor et du Baol..., d'où :

Ramu = faire gagner la félicité ; conduire au paradis.

Yuma

EN ÉGYPTIEN :

Yuma est traduit couramment par *mer* ; ceci semble provenir d'une confusion. En effet :

Yuma = mère, en toucouleur et en peul.

Les Egyptiens considéraient le Nil comme leur mère nourricière qu'ils appelaient aussi *Yuma*. Or le Nil a forcément un déterminatif aquatique, qui est peut-être la cause de la confusion.

Tah

EN ÉGYPTIEN :

tah = lie, habitant des marais, pêcheur.

tahu = plonger dans la boue.

tahua = la lie, le rebut des hommes (Pierret, p. 664).

EN VALAF :

tah = être sali, souillé ; est utilisé essentiellement, au sens propre, pour traduire l'idée d'une souillure par une matière gluante comme la boue. Au sens moral, souillure, etc...

Le sens de ces termes peut suggérer l'idée que les Egyptiens pouvaient avoir de la vie dans les marécages : ce qui rend encore plus improbable l'hypothèse — que n'étaye aucun fait digne d'intérêt — que leur civilisation ait pu avoir pour origine le Delta marécageux.

Kem

EN ÉGYPTIEN :

kem = noir, devenir noir, obscur ; et par extension, bois précieux de couleur brune, ébène.

kam = pierre précieuse brune.

Kem-t = l'Egypte (Pierret, p. 618).

Hem = noir, chaleur.

EN VALAF :

Hem = charbonner, s'emploie pour tout ce qui devient noir par dépassement du point de cuisson.

Or, pour passer du terme égyptien *kem* au mot valaf *hem*, il suffit de remplacer l'occlusive *K* par la spirante gutturale *h*, ce qui est conforme à la

loi générale de la phonétique évolutive selon laquelle les occlusives deviennent des spirantes par suite de la tendance au moindre effort. Dès lors il est normal que dans la langue fille, qui serait le valaf, *K'em* soit devenu *hem*.

On voit donc que le mot *Kem-t* qui est le nom de l'Egypte signifie : la Noire, le *t* final étant la marque du féminin égyptien, la Noire, dans le sens de pays des Nègres, descendants de *KEM* ancêtre biblique des hommes noirs, père de Mitsraïm, autre nom de l'Egypte encore usité de nos jours, par tous les Orientaux, de *Kuch*, ancêtre biblique des Ethiopiens, de *Put*, ancêtre biblique des Nègres qui vivaient en Arabie, avant l'invasion des tribus de race blanche du second millénaire dont le métissage avec les Nègres Addites devait donner naissance à ce qu'on appellera plus tard la deuxième branche sémite, c'est-à-dire les Arabes ; de *Canaan*, ancêtre biblique des Phéniciens, autre famille de Nègres, cousins des Egyptiens comme les habitants du Pays de Pount, qui se métisseront à la même époque avec l'autre fraction de tribus indo-européenne, que symbolise Abraham, pour donner naissance à la première branche dite sémite, les Juifs.

Kem-t ne signifie donc pas la terre noire dans le sens propre de l'expression ; il ne s'agit pas d'une constatation de la couleur du sol, mais de la désignation du pays par la couleur de la race qui l'a toujours habité, dans le même sens qu'on dit aujourd'hui : Afrique noire, Afrique blanche. Voici une explication tirée de la tradition nègre qui le confirme.

Il reste en Afrique des survivances d'une tradition selon laquelle le Blanc n'est pas assez cuit, tandis que le Nègre est trop cuit : l'Etre Créateur avait oublié d'arrêter la cuisson à temps et c'est ainsi que le Nègre est devenu *hem*.

On pourrait voir là l'origine historique même du mot *KEM*, ancêtre biblique des Nègres. Ce terme qui désigne l'ancêtre des Egyptiens a été forcément emprunté par les Juifs lors de leur captivité en Egypte, aux Egyptiens mêmes ; le contraire est inconcevable.

On comprend ainsi que, même dans la langue juive le mot signifie encore, noir, chaleur.

En revenant au mot valaf *hem*, voyons ce qu'il permet encore d'expliquer.

On sait que les Egyptiens étaient réputés pour être les seuls chimistes de l'antiquité. Cette science n'a été connue en Europe qu'à la fin du IIIe siècle après J.-C. C'est pour cela que la science de la chimie porte le nom même du pays de l'Egypte. Mais ce sont les Egyptiens qui ont inventé toutes les sciences : pourquoi celle-ci seule porterait-elle le nom de l'Egypte ?

La raison apparaît dès qu'on sait que la chimie est née et s'est développée, jusqu'au moyen âge, avec les alchimistes à la recherche de la pierre philosophale, avec les pratiques de distillation et de cuisson complexes durant des jours et des mois. Dès lors qu'y a-t-il de plus naturel que de telles cuissons, si longues, portent le nom de *hem* —— *kem*, c'est-à-dire, qui dépasse le point de cuisson ?

Quel bouleversement pour un Valaf de découvrir ainsi dans sa propre tradition les plus anciennes et les plus profondes racines de la culture humaine ?

KEM, KAM, ou CHAMITES, ou HAMITES signifiant ainsi, étymologiquement : charbonner, on peut se demander par quelle opération du Saint-Esprit les Chamites ont pu blanchir sous la plume des spécialistes au point de devenir les races blanches — fictives — que l'on invoque, par abus d'autorité, pour justifier la plus infime manifestation culturelle du monde noir. Tentative à la

fois commode et naïve — en ce qu'elle ne résiste pas à l'examen objectif des faits historiques pour ceux qui osent s'y livrer en toute sérénité — tentative commode et naïve pour nous enlever le bénéfice moral de la civilisation égyptienne et mettre celle-ci au compte des *Tamhou* de Champollion-Figeac. L'échec de toutes ces tentatives, malgré la grande science mise en œuvre pour aboutir à des solutions acceptables (au profit des *Rebu*) n'est pas la moindre des preuves confirmant qu'il est impossible de disputer au Nègre le rôle de premier guide de l'humanité dans la voie de la civilisation admis comme une évidence par tous les philosophes et historiens anciens.

Djadjnut

En égyptien :

Djadjnut = une divinité dont Amélineau dit : « Au chapitre XXV (Livre « des Morts), l'un des dieux Djadjnut qui siège près d'Osiris, à savoir le « 41e nommé *Sainte Tête* et déterminé par un serpent, est invoqué de la sorte : « Ah ! Sainte Tête sorti de sa retraite, je n'ai point agrandi ce que je possède, « et je n'ai point fait passer chez moi ce qui appartenait au dieu. » (*Prolégomènes...*, pp. 17-18.)

Djadjnut est un mot composé de *Djadj* et de *nut*.

Or, si l'on unit la syllabe initiale, *Dja* du premier mot, et la consonne initiale du second mot qui n'est qu'une syllabe, on a le mot *Djan* = serpent en valaf.

Ainsi seraient tombées les syllabes non accentuées du mot égyptien selon une loi bien connue, et les éléments accentués qui étaient séparés se joignent pour donner le mot valaf.

Cette constatation serait confirmée par ce que nous savons du rôle du serpent dans la mythologie nègre. Par exemple, chez les Dogons, le Serpent est le Dieu-ancêtre qui a été tué et dont la tête a été enterrée sous l'enclume du forgeron. Le dieu ainsi enterré devra sortir de sa retraite et s'avancer en dansant au rythme de l'enclume à travers les ténèbres.

Mais on sait aussi que le Dieu-Serpent est appelé, dans le Livre des Morts, « celui qui danse dans les ténèbres ».

Le verbe valaf qui sert à désigner l'action de s'habiller, qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme, est le verbe *vodu* qui signifie, étymologiquement, porter le pagne et qui ne devrait s'appliquer proprement qu'aux femmes. Mais ce que nous savons du costume égyptien enlève cette contradiction apparente. Les Egyptiens, hommes et femmes, portaient un pagne, comme beaucoup d'Africains jusqu'à une époque récente.

Donnons quelques noms égyptiens qui mériteraient une recherche plus approfondie :

p-tah = le Dieu égyptien, cause de la transformation de la matière.

tah = être la cause de, en valaf.

P ou *Pa*, pourraient n'être que l'article égyptien *pa* = le.

Hep = le Nil, en égyptien.

Hep = trempé, très mouillé, gonflé d'eau, en valaf.

Hor = le terme générique qui entre dans le nom de la plupart des planètes en égyptien. Sert à désigner Horus (déformation latine) en tant qu'astre qui se lève.

Hor = étoile, en sérère.

souten = se traduit souvent par « petit-fils » en égyptien, d'après Pierret.

Set = dieu de la région du Sud, habitée par les petits-fils de CHAM.
set = petit-fils, en valaf.
souten, pourrait bien donner « SOUDAN » d'après Pédrals. C'est assez probable. Soudan serait ainsi synonyme de : pays du petit-fils. Ce serait là même son étymologie.

Les expressions *Set Biti* ou *Ne-Set-Biti* qui sont les transcriptions des hiéroglyphes qui surmontent les cartouches de tous les Pharaons des Dynasties éthiopiennes, signifient exactement en valaf : petit-fils de l'extérieur, dans le premier cas, et être le petit-fils de l'extérieur, dans le second. Il semble donc erroné de voir dans les hiéroglyphes qui servent à écrire cette expression : le roseau, symbole du sud, et l'abeille, symbole de la Basse-Egypte. Ces hiéroglyphes ne seraient que la transcription d'une idée qui se rattache à toute une tradition ancestrale commune qui unit l'Egypte et le Soudan Méroïtique, pays des rois dits « éthiopiens », pays du royal petit-fils de Kousch, autre titre du roi nubien.

Cette parenté de l'égyptien et du valaf, on pourrait même dire cette quasi-identité de l'égyptien et des langues nègres en général est un fait unique.

Autant l'égyptien et les langues nègres forment une unité linguistique naturelle, qu'il est impossible de méconnaître, autant l'égyptien, d'une part, les langues dites sémitiques et indo-européennes d'autre part, forment deux mondes relativement étrangers, à quelques emprunts sémitiques près faits à l'égyptien.

Les tentatives linguistiques qui ont été faites pour rapprocher le berbère de l'égyptien ont échoué. Si les mots berbères sont trilitères, si le berbère néglige les voyelles comme l'arabe, il n'en est pas de même en égyptien.

Il n'est peut-être pas inutile, à la fin de cette étude, de rappeler l'opinion d'Edouard Naville sur la transcription de l'Ecole de Berlin.

« Nous avons constaté dans les différentes grammaires dont nous avons « résumé les résultats que toutes trois n'étaient autre chose qu'une analyse des « formes de la langue, qu'en dépit des efforts de Brugsch pour présenter une « œuvre systématique ayant un cadre indo-européen ou sémitique, il n'y était « pas arrivé, et qu'en particulier la nomenclature grammaticale de ces langues « ne pouvait nullement s'appliquer à l'égyptien qui n'a pas de formes spéciales « distinguant les différentes catégories de mots. » (*L'évolution de la langue égyptienne et des langues sémitiques*, Paris, Ed. Paul Gouthner, 1920, p. 54.)

« L'une des principales différences entre la langue égyptienne d'un côté, « et les langues indo-européennes et sémitiques de l'autre, c'est que la distinction entre racine, thème et mot peut à peine être reconnue comme dans les « autres groupes. La racine pure, qui dans d'autres familles de langues est pour « ainsi dire sous la surface et ne se révèle à la recherche que par ses développements est presque invariablement identique en égyptien au mot en usage. « Le vrai mot égyptien pris en lui-même n'est pas une partie du langage, mais « dans les limites de la notion qu'il représente il peut être nom, verbe, adjectif, « adverbe, etc... » (Renouf, cité par Naville, *id.*, p. 56.)

L'auteur cite également Renouf à propos de la transcription de l'Ecole allemande qui omet les voyelles en égyptien :

« Ce n'est pas une vérité, c'est une erreur de l'ignorance que j'ai partagée « moi-même il y a trente ans, avant de bien comprendre les faits, que d'affirmer que les sons voyelles *a, i, u,* pour ne pas mentionner d'autres, n'ont « pas de représentants parmi les hiéroglyphes. » (*id.*, p. 57.)

Et Renouf ajoute :

« It will at once explain how impossible it is for any one who has got « beyond amateur notions of phonetic science, to acquiesce in the novel system « of transcription adopted at Berlin. »

Traduction :

« Il (son article « Egyptian phonology », 1889) expliquera instantanément «combien il est impossible pour celui qui a dépassé les notions de l'amateur « dans la science phonétique d'accepter le nouveau système de transcription « adopté à Berlin. »

« La mort a empêché Renouf d'accomplir la tâche qu'il s'était proposée, « réfuter des théories qu'il considérait comme étrangère à l'égyptien et ne « reposant pas sur les faits. » (Naville, *id.*, p. 58.)

. . . . . .

« L'égyptien est donc une langue sémitique. C'est là ce que nous enseignent « les grammaires d'Erman et de Sethe. Or, si nous considérons l'œuvre dans « son ensemble, tout en admirant la somme énorme de travail qu'elle a récla- « mée et la sagacité qui souvent s'y fait jour, nous sommes frappés de ce que « cette création, habilement conçue et de fort belle apparence, a un caractère « tout à fait artificiel. Ce n'est pas proprement une grammaire égyptienne, c'est « une grammaire sémitique taillée dans les formes égyptiennes. Je ne songe « pas un instant à nier toute la science que contiennent ces volumes, mais mes « savants confrères de Berlin me permettront de répéter ici ce que j'ai dit « ailleurs : leur œuvre est le produit d'un laboratoire philologique. C'est une « langue égyptienne composée par des procédés sémitiques. Cela est surtout « visible dans le livre de Sethe. Il part de l'idée que l'égyptien est une langue « sémitique, par conséquent on doit (muss) forcément y trouver certaines formes « qui caractérisent ces langues. Et si ces formes ne sont pas ce qu'on attendait « cette divergence n'est qu'apparente (scheinbar), elles l'ont certainement été « autrefois. Ainsi, la constatation que l'égyptien est une langue sémitique, « n'est pas le résultat auquel conduit l'étude de la langue, c'est le point de « départ, c'est la base sur laquelle il faudra reconstruire l'ancien égyptien. Et « ici nous avons un exemple de la méthode que nous retrouvons dans un très « grand nombre de travaux d'outre-Rhin, en particulier en histoire. Un fait « se présente, qui peut donner lieu à une interprétation conduisant à une idée « générale. Aussitôt cette interprétation, cette idée générale, est considérée « comme le fait établi qu'il n'y a pas lieu de discuter, et alors les rôles sont « renversés, ce n'est plus elle qu'il y a lieu de modifier conformément aux « faits, ce sont les faits qui devront être adaptés à l'idée préconçue. Les textes « devront être émondés, expurgés en sorte qu'ils cadrent absolument avec « elle. » (*id.*, pp. 66-67.)

. . . . . .

« Il est clair que de cette manière il n'est pas difficile de reconstruire tous « les mots en radicaux à trois consonnes, il suffit d'appeler consonnes ce qui « ne sonne pas autrement que voyelle, ou d'en supposer la suppression. » (*id.*, p. 68.)

. . . . . .

« En dépit de toutes les affirmations contraires, jusqu'à présent, ni dans « l'ancien égyptien, ni dans le nouvel égyptien, on n'a pas pu découvrir une « trace de l'indication des voyelles. C'est par cette phrase que débute la gram- « maire de Sethe, laquelle, nous a dit Erman, avait enfin placé la science sur « un terrain solide, établi d'une manière définitive que les thèmes étaient à « trois consonnes, et par conséquent établi le caractère sémitique de la langue. « Si, maintenant, nous demandons à M. Sethe sur quoi il s'appuie pour une « affirmation aussi catégorique, il nous dira que, comme dans le sémitique « toute syllabe doit (muss) commencer par une consonne, il n'y a pas en égyp- « tien de syllabes commençant par une voyelle, et tout mot copte qui com- « mence par une voyelle a perdu une consonne initiale. C'est toujours cette « même manière de raisonner dont nous nions absolument la valeur démons- « trative. Il n'y a pas de voyelles dans l'écriture égyptienne, donc c'est une « langue sémitique, et ce qui prouve qu'en réalité il n'y en a pas, c'est que « l'égyptien, étant une langue sémitique, ne doit pas en avoir. » (*id.*, p. 80.)

.. ..

En hébreu et en arabe, rien n'est plus facile que de vocaliser un mot, c'est-à-dire : trouver les voyelles exactes qui permettent de lire un mot dont on n'a écrit que les consonnes ; il y a des règles précises pour cela. C'est à ce titre que l'on dit que ces langues n'écrivent pas les voyelles : quand on les emploie on peut se passer de cet effort supplémentaire dans la transcription car on a un moyen de retrouver, systématiquement, la voyelle exacte qui accompagne chaque consonne.

Il n'existe rien de semblable en égyptien. Un savant qui s'amuse à y supprimer les voyelles pour prouver qu'il s'agit d'une langue sémitique, ne dispose d'aucune règle — comme c'est le cas pour le sémitique — pour retrouver ces voyelles. Le squelette consonnantique d'un mot égyptien étant donné, il n'existe aucun moyen permettant de le vocaliser à moins de se référer à une langue dérivant de l'égyptien et qui est encore parlée — telles que les langues nègres et coptes.

Si Champollion avait fait l'hypothèse que l'égyptien est une langue sémitique et que, partant, elle ne doit jamais écrire les voyelles et s'il s'était obstiné à rester conséquent à l'égard de cette hypothèse, il n'aurait jamais déchiffré les hiéroglyphes. Dans les cartouches de Ptolémée et de cléopâtre utilisés, Champollion fut bien obligé d'identifier des hiéroglyphes aux voyelles grecques : O, I, A..., figurées respectivement par une sorte de « nœur renversé », une « plume », un « vautour » ; il identifia ensuite le « poussin de caille » à la voyelle OU, le « bras replié » à É... Et on ne saurait trop le répéter, ces signes correspondaient bien à des voyelles du texte grec. Le texte bilingue de la « Pierre de Rosette » fut ainsi déchiffré (cf. « La Pierre de Rosette », British Museum, Londres, 1950).

Ce n'est donc qu'après la découverte de Champollion que l'on a pu se payer le luxe de transformer ces voyelles qu'il avait identifiées en consonnes et consonnes faibles à la suite d'un décret de la science officielle originaire d'Allemagne.

On aurait pu penser que les publications de Naville qui datent de 1920 sont dépassées et que, depuis, des progrès sensibles ont été accomplis. Il n'en est rien ; en 1920 la science égyptologique était vieille d'un siècle — à deux ans près ; cette période n'est donc pas celle de balbutiement, mais de maîtrise : on peut même dire que c'est autour de cette date que se situent les travaux classiques auxquels on se réfère jusqu'à présent. Donc si les travaux de Naville sont vieux, ceux de ses contemporains — et en particulier ceux de l'école allemande — le sont également. Ces derniers, pourtant, sont plus que jamais en vogue : Gardiner que cite Naville — et qui était acquis aux théories allemandes — a laissé une grammaire qui continue d'être à la base de l'enseignement officiel. C'est à peine s'il existe une réaction molle pour affirmer que l'égyptien est une langue africaine ; mais on connaît le contenu hypocrite du terme "africain" en matière d'égyptologie : devant les innombrables difficultés qui s'élèvent c'est un nouveau tour de passe-passe qui ne trompe personne, car "africain" signifie ici "non-nègre".

INTRODUCTION AU VOCABULAIRE

On remarquera au cours de cette comparaison de vocabulaire, même quand le sens des mots apparaîtra plus ou moins éloigné, la profonde identité de structure des racines des deux langues. Ceci est un argument de poids contre les tentatives qui veulent faire de l'égyptien une langue avec des mots à majorité trilitère et n'écrivant pas les voyelles.

VOCABULAIRE COMPARÉ

Ap : mesure de liquide, récipient, tombeau, pyramide.	*Ap :* mesure, délai, estimation, délai de vie.
Am : saisir, empoigner.	*Am :* avoir, posséder.
Ameru, Mer : être endommagé, dépérir.	*Mer :* se fâcher.
Amx : celui qui fait acte de vénération ou est vénéré.	*Gem :* croire, avoir la foi, vénérer.
Amx : ne pas savoir, ne pas être.	*Ham :* savoir ; Hamadi : ne pas savoir.
Ames : faute, fiction.	*Am :* avoir lieu ; être. *Mes :* se dit de ce qui disparaît tout d'un coup.
Ambahu : ceux qui sont devant ou avant : Ancêtres.	*Bâh :* ce qui a été établi avant soi; ce qui a précédé notre naissance, d'où coutume, tradition ; d'où l'expression *Bahu Mam :* tradition ancestrale.
An, Ini, Inu : porter sur la tête.	*Yanu :* porter sur la tête.
An : Enlever.	*An :* enlever un liquide versé.
Anän : détruire, couper, tout instrument de destruction.	*Añañ :* jaloux, méchant, cruel.
Anu : butin dans le sens de ce qui est porté ; d'où : An : Colonne.	*Yanu :* porter.

An : Colonne.
An : bélier.
Anbu : Entourer, enfermer.

Anen : nous.
Anht : cruche pour la bière.
Ant : repousser, affliger, faire retourner.
Arer : fruit.

Art : lait.
Ahem : parfum.
Aham : répondre, contredire.

Ahiro : poste militaire.
Ah : Et (conjonction).
Axeb : ce qui est humide, liquide, frais.
Em as : à l'égal de, à l'instar de...

As : demeure, lieu, siège fond, sanctuaire, trou.

Aqhu : se hâter.
Ak : personnage important.
Aheb : pleurer, se lamenter, d'où
Aheb : inondation.
Akent : jardin.

Ata : vulva.
Atu : s'écrier, invoquer.
Atru : couler gouttes à gouttes.
Atr : empêcher.
Ath : tirer, traîner.
Atr : bétail.
Atahk : offrande.
Aa : s'agrandir, s'étendre.
Aaquer : circoncision.
Aunta : bois flexible.
Ama : savoir, connaître.
Anit : forme de Hathor.
Anbu : enfermer.

Annu : faire voir, indiquer.

Ant : anéantir, détruire.
Ant : vase.
Ark : Arku : finir, conjurer, exorciser.

Ax : suspendre.
Ax : voler, planer.
At : cour d'une maison.
Atai : faillir, être coupable.

Ban : mauvais, funeste.
Bak : oiseau, épervier.
Bah-bahu : puiser de l'eau.

Kenu : colonne.
Béden : Corne.
Amb ; ambu : envelopper ; enveloppé.
Nun : nous.
Ndah : petit canaris (à eau).
Tanta : bloquer quelqu'un dans un coin ; mettre au pied du mur.
Arer : arachide en sérère; il faudrait voir si arer ne désignait pas un autre fruit avant l'introduction de l'arachide au Sénégal.
Arèn : arachide en valaf.
Rat : traire.
Heñ : odeur agréable, parfum.
Ham' : je n'en sais rien (en signe de réponse à une question posée).
Haré : armée. (*Hire* armée en sérère.)
Ag : et.
Seb : s'égoutter.
Rep : se dit de ce qui est mouillé.
Em ag : égal à.
Yem ag : pareil à.
As : creux que fait la poule au moment de la ponte pour y réchauffer ses œufs afin qu'ils éclosent.
Vâhu : se hâter.
Mak : personnage important, âge.
Hembhembi : pleurer à grosses larmes.
Hep : mouillé.
Gent : terrain, village, ville abandonnés.
Data : sexe féminin.
Hatu : s'écrier, invoquer.
Turu : couler, se déverser.
Téré : empêcher.
Het : tirer, traîner.
Dur : bétail.
Sarah : offrande, charité.
Ya : grand, large.
Haraf : circoncision.
Banta : bâton, morceau de bois.
Ham : savoir, connaître.
Nit : être humain, homme.
Nebu : se cacher, qui est caché.
Neb : cacher.
Vonnu : qu'on peut montrer.
Von : montrer, faire voir, indiquer.
Tant : étouffer.
And : vase.
Artu : mettre quelqu'un en garde pour qu'il cesse une action.
Ad : suspendre; *ak :* arrel.
Tag : être suspendu.
At : cour d'une maison.
Taï : être entièrement responsable d'une action souvent coupable ; l'avoir accomplie exprès.

Bon : mauvais, funeste, etc...
Bahoñ : corbeau.
Bavu : quémander de l'eau à ceux qui

	puisent quand on n'a pas les moyens matériels d'en faire autant.
Bah : abondance.	*Bâh :* bon, bien.
	Bari : abondant.
Bu : particule négative ne, ne pas.	*Bul :* ne fais pas telle chose (valaf).
	Ba : ne fais pas telle chose (sérère). (Ce morphem sert à exprimer un impératif négatif, un ordre négatif.)
Bu : objet indéterminé que l'on offrait aux Dieux.	*mBuru :* Pain.
	Buru-buru : petites boules de farines qu'on donne en offrande.
Buai : hauteur.	*Gudai :* longueur.
Baaut : prodige, miracle, merveilles, chose extraordinaire.	*Vaaru :* être témoin d'un miracle émerveillé.
Bar : puits, fosse.	*Pah :* trou.
Ba : bêcher.	*Bay :* cultiver.
Bau : le trou d'uu tombeau.	*Bamel :* le tombeau.
Bahu : Phallus; circoncision en tant que coutume.	*Bah :* coutume, tradition ancestrale, ce qui est bon.
Baka : sans courage, misérable.	*Bahar :* poltron; de *Bahar :* espèce d'oiseau réputée poltron.
Baqa : briller.	*Taka :* briller.
Beb : radical ayant le sens de rond ; cercle.	*Beb :* lier quelqu'un, un prisonnier par un anneau fait d'une branche souple d'un arbre appelé *Beb.*
Beb : animal hyphomen, génie du mal.	*Beb :* bruit que fait le bouc quand il invite la chèvre.
Benben : faire jaillir l'eau d'une source.	*Benben :* trou.
	Bel : source.
	Belbel : onomatopée indiquant le jaillissement de l'eau d'une source.
Benen : cercle, cerceau.	*MBégé :* cercle, cerceau.
Benen : Phallus.	*Gèn :* Phallus, queux.
Benru, Benr : sortie, porte de sortie.	*Genu :* porte de sortie; *Beru :* isolé.
	Gèn : sortir, sortie; *ber :* isoler.
Benenhu : intervertir, détourner, pervertir.	*Bèn :* mettre à l'envers, prendre un sens inverse du sens normal.
	Bonal : rendre mauvais.
Benx : scier, couper.	*Denk :* bois.
Bens	*Bunt :* porte.
Bent : fille.	*Denh :* fille.
Bent : harpe.	*Bant :* bâton.
Bent : lier, envelopper de banderoles.	*Dent :* ranger, conserver (précieusement).
Berber : ébullire.	*Berber :* se dit du feu qui flambe.
Beh : rejeter, repousser, faire reculer.	*Bûh :* pousser.
Beha : s'enfuir.	*Behar ñet :* s'enfuir.
	Feh : s'enfuir, détaler.
Beha : éventail, éventer.	*Pèh :* fraîcheur, air frais.
Behen : Phallus, ceux qui furent avant nous ; tailler, couper, circoncision, tradition.	*Bâh :* ce qui fut avant nous, coutume, tradition ancestrale (la circoncision est un *bâh*).
Bahu : oiseau non déterminé.	*Bâhoñ :* corbeau, oiseau au cou blanc réputé poltron.
Bex : enfanter.	*Bes :* mon fils (sérère).
Bahennu : donner de la voix.	*Bâru :* chanter à la suite de quelqu'un dans un chœur.
Bex : région à l'est du ciel du côté où naît le soleil.	*Bes :* le jour en valaf.
	Penku : point où naît le soleil.
Bès : la flamme qui s'élève, chaleur vitale.	*Bes :* le jour en valaf.

Bes : verser, répondre un liquide.	*Vis :* verser, répandre un liquide en gouttelettes sur toute une surface en vue de l'humecter d'une façon uniforme.
Bekek : s'arrêter, se reposer.	*Deki :* s'asseoir, rester.
Beti, Bet : blé.	*Pep :* grain, céréales.
Beten : ennemi, scélérat.	*Bet :* prendre à l'imposture, agir en traître.
Betes : tomber de faiblesse.	*Tas :* disloqué, épuisé.
Betk : battu, vaincre, vaincu.	*Bet :* surprendre un adversaire, un ennemi en vue de le battre.
Betet : défense d'éléphant.	*Beñ :* dent.
Desret : (La Rouge) désert qui a cette couleur.	*Deret :* le sang.
Djed : pilier d'osiris (tronc d'arbre debout).	*Ded :* être droit. *Déddédâral :* être droit comme un pilier.
Pa : ville, localité, métropole.	*Pey :* métropole, capitale.
Pai : volatile, voler, oiseau.	*Fay :* s'en aller de la maison conjugale par suite d'un différend de peu d'importance en général, manœuvre souvent frivole destinée à obtenir des cadeaux du mari avant le retour.
Fai : apport, offrande, cadeaux.	
Papa : briller, resplendir.	*Taka :* briller avec une flamme lumineuse, resplendir.
Pep : plante médicinale.	*Pep :* céréales, grain.
Pena : renverser, retourner.	*Ben :* mettre à l'envers.
Penpenu : poisson.	*Den :* poisson.
Per : emporté, violent, brave.	*Her :* excessif.
Peru : prononcer des paroles, discourir.	*Femu :* improvisation, rythmer.
Prui : roi.	*Bur :* roi.
Pehu : être au terme de quelque chose, parvenir, atteindre, fin, terme conclusion.	*Pegu :* être à la périphérie, situé à l'extrémité, aux confins.
Pehu : région extrême, fin d'un territoire.	*Peg :* région extrême, fin d'un territoire (d'où *pegu* ou *fegu*).
Pehrer : courir en rond, circuler.	*Ver :* faire le tour.
Pehrer : guerrier.	*Haré :* armée (*harékat :* guerrier).
Peh : faire effort, s'efforcer.	*Péhé :* essayer, s'efforcer.
Pexet : se prosterner.	*Seg :* se prosterner.
Pesh : mordre, piqûre.	*Pes :* giffle.
Pesex : séparer en deux parties.	*Sédelé :* diviser. *Bês :* séparer à l'aide du vannier.
Peka : faire partie, participer.	*Bok :* faire partie, participer.
Pekas : capitale du nome dit arabique en terminologie moderne.	*Pekas :* nom d'un marché antique du Sénégal.
Pet : pied, mouvoir les pieds.	*Pet :* la danse.
Pet : arc.	*Fet :* flèche, arc ; flèche en particulier.
Pet : cérémonie de fondation, fondation.	*Pent :* cérémonie particulière, réunion qui se déroule sur la place publique, place publique. *Sant :* fondation.
Pet-Pet : fouler aux pieds.	*Pit-Pit :* courir énergiquement.
Ptu : oiseau, oie.	*Tud :* poussin. *Pit :* oiseau.
Patar : ancienne unité de mesure pour des produits en grain.	*Mata :* 40 unités de mesure appelées Andar — ne se conçoit que pour ce qui est en grain ou en poudre.

	Andar : unité de mesure pour grain ou farine.
Petes : abandonner.	*Vat* : abandonner.
Petestu : le rivage.	*Tefes* : le rivage.
	Tefesu : suivre le rivage.
Fa : porter, lever.	*Fap* : prendre, porter.
Fak : se dégoûter, se rebuter.	*Fak* : ignorer exprès quelqu'un que l'on connaissait bien pourtant ; cesser toutes relations avec ; oublier volontairement une personne dégoûtante ou indigne.
Fu : vénération, respect.	*Fonk* : vénération, respect.
Fu : large, vaste, étendu, en totalité.	*Fuf* : adverbe, servant à renforcer une idée de dimension.
Fufu : chien de grande taille.	*Ep fûf* : dépasser de beaucoup.
Fua : enfant.	*Fo* : s'amuser, s'applique aux enfants qui jouent.
Funa : réel, sûr, authentique, régulier.	*Fula* : est une qualité que possède un homme digne qui sait se faire respecter par le spectacle de sa conduite.
Fûr : être enceinte.	*Bîr* : ventre, être enceinte.
Funen, Fun : lieu de retraite, temple.	*Fuyu* : se retirer, s'isoler par suite d'un mécontentement.
	Fuñ-juñi : expression de mauvaise humeur d'une personne qui n'adresse plus la parole à personne et qui n'a pas la force de se retirer complètement ; elle respire alors fortement et d'une façon rythmée pour attirer l'attention sur elle.
Fuh : porter.	*Fûh* : remettre discrètement à quelqu'un quelque chose de substantiel.
Fuh : verser, répandre, se répandre.	*Suh* : l'eau retenue après la pluie dans le creux qui existe parfois au niveau de séparation de deux branches.
	Suhat : arroser.
	Tur : verser.
Fuh : echanson.	*Yuh* : cri.
Fat : séparer, diviser.	*Faté* : partager, diviser, séparer, faire des parts.
	Fut *Fat* éclater par suite d'un dépassement de la contenance normale — à l'origine ne devait s'employer proprement que pour les récipients mous, outre, etc...
Fut : éclater.	*Fut* tend à s'appliquer seulement aux faibles éclatements dans les coins d'un contenant : coins d'un sac — tandis que *Fat* tend à s'appliquer à une longue déchirure. Ce n'est pas le lieu d'ouvrir un chapitre de Philosophie sur le rôle expression des voyelles d'une façon absolue ou relativement à telle mentalité. Disons en tout cas que nous avons évité autant que possible de trop nous étendre sur le sens des mots

valafs : nous ne doutons pas de l'intérêt que comporterait une telle précision du sens des mots valafs, mais cela entraînerait de longs développements que nous ne saurions envisager maintenant.

Futen, Futennu : la terre, le sol, la poussière.
Fenhu : s'engendrer.

Fanet : dégoût, écœurement.
Fex : lien.
Fek : envahir.
Fet : se rebuter, se dégoûter.

Suf : la terre, le sol — souvent bien improprement : la poussière.
Fenhu : se heurter à ; *féñu :* faire une apparition.
Bañ : haïr.
Fas : lien, nœud.
Fek : aller trouver à.
Fet : refuser catégoriquement.

Mbah : devant, tradition.

Ma : être semblable, pareil, copie.
Manen : de même rang.
Mmati : également, semblablement comme.
Manennu : comme, ainsi que.

Matiro-u : pareillement, également.

Ma tet nak : comme qui dirait.

Mam : hache de menuisier.

Mana : parité.
Maar, Maur : misérable, pauvre, malheureux.
Maa : voir, regarder.
Mafu : lumière, splendeur, lumineux.

Maft : traverser, parcourir.

Maft : quadripède ?
Mama : courir, coureur.

Mai : donner.
Ma : qui.

Maaa : serrer, comprimer.
Mai : forme optative : puissè-je entrer.
Mu : obéissance.

Maiu : la mer.

Mantata : joyaux.
Manitegta : bouteille.
Mantita : outre.
Mar : opprimer, pressurer.

Maha : en Nubie.
Markaka : pays au Sud de l'Egypte.
Mart : misère.
Maxet-Amxet : entrailles.
Makka : occiput par opposition à Téten : le devant de la tête.

Mbah : nom abstrait forme avec Bah vu plus haut : tradition.
Mel : pareil, être comme.
Melne : être comme.
Emmati ou *Yamati :* égal de nouveau à ; comme, etc.
Melnané : comme, ainsi que, pareil que.
Ma niro : qui ressemble à.
Niro : ressemble à.
Ma set né : je considère que.
Meltikone né : comme qui dirait.
Mab : défoncer, s'écrouler.
Nam : aiguiser.
Mana : par exemple.
Mar : avoir soif.

Mav : qui s'étend à perte de vue.
Mav : est aussi un qualificatif de luminosité : ex : *ler gu né mav :* une luminosité qui s'étend à perte de vue ; splendeur lumineuse.
Mafñandu : monter, aller à cheval sans selle.
Maf : oiseau de proie, épervier.
Mamma : s'emballer (animaux).
Mamo : foule en mouvement.
Mai : donner.
Man : qui pour les noms régis par l'article (M).
Nad : serrer, comprimer.
Maï : autoriser, don, etc...
Mût sat : de silence passif.
Muñ : résignation, obéissance résignée.
Mav : qui s'étend à l'infini s'applique à une nappe liquide ou lumineuse.
Taka : porter ; *Takaï :* joyaux.
Tah : gourde.

Mar : lécher, exploiter jusqu'aux os, épuiser une quantité.
Maka : capitale du Cayor sous le règne de Meïça Tenda.
Mar : soif.
Set : chercher ; pratiques divinatoires.
Mak : opposé à.

Mâka : vétéran.

Mât, Mâtan : lier fortement.

Matu : amertume.

Mak : vétéran, âgé, personne mûre, adulte, importante, expérimentée.
Matt : fagot de bois lié.
Tak : lier (*Ma tak :* je lie).
Matu : se mordre les lèvres en signe d'amertume.
Mâtu : douleur qu'éprouve une femme qui accouche.

Mat : la barque du soleil levant par opposition à *Sekhti :* barque du soleil couchant.

Nad : le soleil en tant que lumière répandue sur la terre.
So : se coucher (le soleil).
Sovu : couchant.

Mât' : ouvrir avec force quelque chose de serré, presser, frayer un chemin pour le Roi.

Mab : défoncer, frayer un chemin dans une foule, etc.

Mâta : heurter, frapper, choc.

Mata : mordre, morsure.

Mata : phallus, formé de mai : donner + virilité.

Mat : arrive à la maturité biologique. Il est remarqué que *Mai* = donner en valaf.

Mata : champs cultivés, culture.

Mata : une mesure spéciale de 40 unités (Andars) de céréales soit pour la nourriture, soit pour la semence. L'aisance d'un chef de famille est en fonction du nombre de mata semé dans la saison ou utilisés quotidiennement pour l'entretien alimentaire des siens.

Men : un tel.

Men : un ; pour les noms régis par l'article M.

Men : rien, néant, ne pas être, ce qui ne doit pas être normalement, le mal.

Men : à aucun pour les noms régis par M.
Nen : le néant, le non être, ce qui revient à une perte morale douloureuse après la mort au Tribunal Divin. Ce qui ne paie pas.

Menmen, Men : se mouvoir, bouger.

Menmeni : se déplacer dans tous les sens, en vue d'attendre un résultat ; s'ingénier.
Men : pouvoir.

Mennu : se rappeler, se souvenir.
Nemmiku : discerner.
Mens : couleur.
Mélo : couleur, aspect.
Sati : nom des bergers asiatiques.
Sat : voleur.
Meshu : se retourner.
Gésu : se retourner.
Copes : cuisse de devant.
Lupa : cuisse ; *pink :* cuisse.
Meses : tracer, figurer, représenter.
Misal, Masal : indication, représentation, donner un exemple.

Mesketu : bracelet en métal.
Het : anneau.
Mestetu : haïr, haine.
Metatu : protestation résignée faite avec le bruit de la bouche reflétant la haine et la rancune.

Mestet : le 3e des 7 Scorpions célestes (constellations).
Dît : scorpion.

Mata : heurter, frapper, choc
Mata : mordre, morsure.
Mat'a : Phallus, formé de Mai : donner + virilité
(il est à remarquer que *Mai* = donner en valaf aussi).
ner en Valaf aussi).

Mer, Meru : envelopper.
Muru : se recouvrir.
Mur : couvrir.

Mer : souffrir au physique ou au moral.
Mer : se fâcher par suite d'une douleur physique ou morale ; après qu'on a été contrarié.

Merti : être endommagé.
Meti : douloureux.

Mer set : gros intestin.
Maqu : bastonnade.

Mat : particule formative qui paraît avoir le sens de cercum ex. *Mat tma :* les alentours d'une ville.
Nuba : or ; d'où Nubie, pays de l'or.

Merh : air, vent ; d'où éventail.
Mehu : goûter l'air.
Mehen : couronne.
Mehen : demeure d'Orisis.
Mes : enfanter, créer des formes, façonner, enfant.
Masan : étendre sur, frotter, frictionner.
Mesati : table pour égorger les animaux.
Mesin : repas du 1er de l'an.

Na : particule exclamative.
Nasi : vil ; *nahasi :* vil.
Nas : invoquer, adorer, réciter.
Nai : venir.

Nait : demeure, appartement.
Nau : poignée.
Nar : poisson.
Nat : se lit au-dessus d'une femme qui tord de la corde à Sakharah.
Nit : demeure, salle, salle du Jury ?
Nab : intensité, seigneur, maître.
Nebt : dame, maîtresse.

Neb : tout, chaque, quiconque.

Nub, Nubi : nager sur l'eau ou plutôt dans l'eau.
Nebat : végétal, épineux.

Nebui : soutien.
Nebtu : tresser, natter, entrelacer.

Nebt : tresse de cheveux.
Nebet : tramer de mauvais desseins.

Nebt : os, muscle ?
Nef : bouquetin.
Nef nefi : respiration.
Nef nef : désirer ardemment.
Nefer : bonté, bienveillance, la couronne blanche, beau, joli jeune homme.

Set : pratique divinatoire.
Magu : jouer le rôle d'une grande personne par rapport à une autre ; essayer d'avoir cette personne par une ruse.
Mat : général; qui couvre partout.

Neb : cacher, en général un objet de valeur.
Peh : air frais, d'où *fèh, fèhlu.*
Féhlu : goûter l'air frais.
Mbahana : coiffure, bonnet, etc.
Makân : demeure fixe.
Bes : mon fils en Sérère.
Bes : le jour (voir page).
Mâsalé : niveler.

Fès : dépecer.

Mos : goûter.

Na : qu'il.
Nav : vilain; *nahas* = vil.
Nas-lu : faire un effort d'invocation.
Nai : se dit d'une femme dont les formes « viennent ».
Na : venu Bambara
Neg : case, bois pour charpente.
Nev : peu.
Nar : tas de chair.
Nod : action de tordre l'écorce pour fabriquer une corde.
Nit : être humain.
Ndab : ustensile; qui contient tout d'où idée de maître ; il est à remarquer que *Nab* signifie aussi aimer.
Nep : tout, chaque, quiconque, etc. ; de n'importe quelle façon.
Nep : tous.
Il est à remarquer que la consonne initiale de *nep* varie avec l'article qui régit le mot auquel il se rapporte ; aussi on aura *kep, sep, bep,* etc...
Nur : plonger, nager dans l'eau.
Nebu : se cacher.
Neneb, Nebneb : végétal épineux dont les fruits contiennent du tanin.
Gebu : l'endroit où l'on tient.
Letu : se faire tresser, natter, entrelacer les cheveux.
Let : tresse de cheveux.
Mebet : rêver des actions, bâtir des plans dans son imagination.
Nebon : graisse.
Tef : bouquetin, chevreau.
Noyi, no : respiration.
Nafnafi : aimer au plus haut degré.
Rafet : beau, belle, joli. Par extension, beau, pur, bon moralement.

Nefert : belle jeune fille.
Nefer : feu (mot rare).
Nefri : lyre.

Nem : fermer à demi les yeux, dormir.
Nema : destruction, maçonner.

Nema : Etreindre, embrasser.

Nemh : petit, jeune.
Nun : l'eau primordiale; la matière primordiale incréée mais encore informe, contenant cependant les archétypes des êtres, le Dieu Kepel, c'est-à-dire le potentiel du Devenir et le Démiurge Ra, également à l'état d'archétype.
Cette définition a inspiré des idées d'Amélineau sur la cosmogonie égyptienne ; elle n'est pas tirée du vocabulaire de Paul Pierret. Ce dernier donne du nom de « nun » la définition suivante :
Nun, ou mieux *Nu :* océan céleste ; dieu personnifiant l'océan céleste.
Nuti : les habitants d'un pays.

Nen : ceux-ci, ceux qui, cela.

Nen : ressembler, ressemblance, statue, portrait.
Nen : type, forme.
Nen : être inactif, immobile, se reposer.
Nennu : nom d'un oiseau.

Nenun : être dans, habiter.
Nennuh : être ivre de joie.

Neh Nehi : sychomore ; arbre en général ; terre du sychomore, nom de l'Egypte.
Neh : asile.
Nehep : chasser, s'emparer de vive force.
Neham : exprimer la joie en jouant d'un instrument ou en poussant des cris.
Nehes : insurgés.
Nahet : forme, proportion, dimension.

Neh-nehhu : avoir confiance, croire.

Nehebt : soutenir.
Nehap : protéger.
Neheh : huile.
Nehem : bouton de palmier ?
Nehur : ressembler.

Safara : feu.
Nefru : oreille — en toucouleur.
Nep : oreille — en valaf.
Nem : faire le mort, inerte.

Nema : détruire la maçonnerie, l'édifice de cire des abeilles pour atteindre le miel.
Namma : avoir la nostalgie de quelqu'un ou de quelque chose.
Dank : jeune fille.

Nen : le néant.

Nit : l'homme.
Noti : les hommes de, les habitants d'un pays.
Nan : lesquels.
Ne : ceux-ci.
(mel) Né : être comme, ressembler à, identique à...
Nen : œuf.
Nen : se dit d'un oiseau devenu inerte et incapable de voler à force d'être balloté dans tous les sens par un enfant qui joue avec.
Né : être dans, habiter.
Baneh : plaisir.
Neh : agréable.
Neh : agréable, fertile en parlant du sol, etc., facile à travailler en parlant du bois.
Neg : Case.
Noh : (vulg.) « casser la gueule à... »

Halam : jouer de la musique, en particulier de la guitare.
Nehal : cajoler.
Nahas : vaurien.
Het : étroit.
Het : bague.
Nâgu : avoir confiance, pousser l'optimisme à la certitude.
Geb : tenir.
Lah : protéger.
Héhem : Ricin.

Niru : ressembler.

Nexi : protéger, crier au secours, protection.	*Lagsi :* courir au secours de quelqu'un.
Nes : s'abreuver.	*Nân :* s'abreuver.
Nesai : maladie.	*Say :* épilepsie.
Nasqu : coupure, division d'un discours, paragraphe.	*Naslu :* attitude de réflexion ; fournir un effort pour rassembler ses idées, pour se souvenir ; attente de l'inspiration ; arrêt de la pensée claire.
Nestut : dague ou coutelas.	*Sâtu :* canif.
Nes : partie saillante d'une maison.	*Nég :* case.
Nesen : phénomène céleste accompagné de pluie par suite de la blessure de l'œil d'Horus.	*Mesey :* bruine.
Neqef : enlever, ravir.	*Kef :* ravir, enlever violemment et au vol, à la manière d'un oiseau de proie.
	Nakef : qu'il ravisse.
Neqen : combattre.	*Noh :* (vulg.) « casser la gueule à... »
Neka : taureau, bœuf.	*Nak :* taureau, (bœuf).
Nnti : homme, quidam.	*Nit :* homme ; *ba-ntu :* les hommes en bantou.
Natriheb : Fête de la nuit du 25 Xoiax.	*Hév :* événement heureux en général ; fête.
Ntesh : asperger.	*Tis :* éclabousser.
Ntef : cracher.	*Téf :* action de cracher.
	Tifli : cracher — d'où la déesse égyptienne Tefnut qui a été crachée par Ra.
Net : saluer.	*Nuyu :* saluer.
Nith : dent.	*Nédi :* dent (toucouleur).
	Beñ : (dent en valaf).
Netu : tisser, tresser.	*Letu :* se faire tresser les cheveux.
Netem tu : pas, gressus.	*Témp :* démarche compassée, gracieux, faire des pas distingués.
Netem netem : plaisir sensuel.	*Niramtal :* caresse.
Neter : frapper, abattre, battre.	*Ter :* étendre une victime en vue de l'égorger, abattre, battre, frapper à mort, frapper violemment.
Netet : soumission ?	*Not :* soumettre.
Ro : reptile.	*Ram :* ramper.
Ro : bouche, parole, discours, roi, ciel.	*Rog :* Dieu du ciel faiseur de pluie dont le tonnerre est la voix (chez les Sérères non Islamisés) à comparer avec le dieu égyptien Ra.
Roï : premier prophète d'Amon sous Séti II ; terre minérale employée comme couleur.	*Roï :* imiter.
Ronua : voisinage, proximité.	*Ronu :* placé en dessous de...
Rut : rendre vert, florissant, frais restaurer.	*Rûd :* préparer un champ en vue de l'ensemencer de nouveau ; restaurer un champ.
Rebu : Lybie.	*Rebu :* pays de chasse.
	Rebu : population séréroïde de la presqu'île du Cap Vert.
Rep : fleurir, pousser, croître.	*Garap :* arbre ; *ga-rap* = arbre.
Erpa : jouissant d'une suprématie (dans le Temple) (Stèle du Louvre) ; d'où intendant.	*Epa :* dépasser, surpasser.
Repat : statut ?	*Repa :* dont le délai de vie expire, qui doit donc mourir fatalement.
Ropeku : localité mythologique et dé-	*Rob :* action d'aller enterrer un mort.

signation probable de l'entrée du tombeau.

Trem tremu : faire pleurer.
Ren : nom.
Ran : personne.
Ran, rani : bête à cornes.

Renp : croître, rajeunir, se renouveler, d'où année.
Ren Rennu : être jeune.
Renent : jeune fille.
Ranen : déesse de la récolte.
Rer : circuler, aller vers, tour, circuit, circonférence, courtisane.

Reru : ingrédients, médicaments, pilules.

Rer : bercer un enfant.

Rer : lit.
Rer : temps, époque.
Reri : l'heure de midi.

Rehen : trésorerie.

Rehreh :

Rex : laver.
Rex : immoler.

Rex : graver.
Reqa, requi : cesser, faire cesser.
Rekim (Sekhim) : Dieu, représenté par un bonhomme barbu.
Rek : temps, époque ; écrit avec le couteau de la balance comme déterminatif.
Ret : jambe, lier, garrotter, lien.

Res : joie.

Lek, leg : temps, époque.

Lat : socle, piédestal, escalier.

Hai : se rendre d'un endroit à un autre.

Yerem yeremu : avoir pitié, faire pitié.
Rèn : racine.
An : personne (Diola).
Dân, dane : se dit d'une bête à cornes qui donne des coups de cornes.
Dan : corne en sérère : *bedan :* corne en valaf.
Rénn : cette année.

Dudu Renn : expression hyperbolique signifiant : né cette année, être très jeune.
Rèr : circuler sans repère d'orientation; être perdu ainsi; ne savoir plus s'orienter.
Ver : circuler.
Rèn : racines de plantes médicinales, médicament administré souvent sous forme de breuvage : on fait tremper les racines.
Rénu : action de suivre un tel traitement.
Rél :
Faire rire.
Relo :
Lal : lit.
Rer : Dîner.
Reri : aller dîner.
Legi : tout de suite.
Yahan : épargner.
Néhnéh : morceau, chose, endroit agréable.
Reh rehlé : faire des allusions transparentes.
Rag : laver.
Ray : immoler, tuer.
Rek : coup assommant.
Red : graver, tracer des lignes.
Reka : tout juste, pas plus.
Sikim : barbe.

Réka : juste, pas plus.

Reta : échapper, s'échapper, échapper à celui qui voulait vous attacher ou vous priver de votre liberté d'une manière quelconque.
Ret : partir en sérère.
Rè : rire, le rire.

Leg leg : de temps en temps.
Legi : tout de suite.
Lati : morceau de tapate ; pan de mur pour ainsi dire.

Hey : partir de bon matin en vue de se rendre à un endroit (voyage ou champ).

Haa : précepte, ordre, instruction.

Ha : tomber.
Hai : sol en pente.
Hames : se courber, s'incliner en signe de respect.

Han : 0,4875 — il y avait des mesures de 40 hin.
Hin :
Han : la boîte osseuse, le crâne.

Han : empêcher, faire obstacle.

Han : voisin, familier, ami.
Hannu : s'exclamer, le déterminatif du mot est un homme qui danse.

Hanhan : accéder, acquiescer.

Har : se reposer, calme de cœur, être content de.
Hari : malheur : le déterminatif est un homme armé.
Harer : plante.

Hart : sorte de bandelette ou d'étoffe.

Hah : faire tomber, omettre.

Has : opprobre, scandale.

Hah : feu, brûler.
Has has : feu, brûler.

Hata : forer, percer.

Hat hath : épouvanter, être terrible, craindre, redouter, être effrayé. Dans un sens particulier, on trouve

Hadi : ordre, instruction, commandement.
Hav : faire une chute.

Hamadi : impoli, irrespectueux, surtout vis-à-vis des personnes âgées ou méritant de la déférence.
Andar : environ 1 k° de céréales.
Mata : 40 andars.

Hang : un crâne sans cheveux.
Hâñ : blessure du crâne.
Hañ : priver quelqu'un de quelque chose, faire obstacle, empêcher.

Harit : ami.
Kaññu : se louer tout en s'exhibant avec rythme et danse, juste avant de rencontrer l'adversaire dans une lutte ou une bataille.
Hana : dans ce cas, avec sens d'acquiescement.

Hâr : attendre patiemment.

Hare : guerre.
Haru : se suicider.
Arer : arachide (maintenant sérère depuis 1840).
Aren : arachide (maintenant valaf).
Har : s'applique aux habits ou aux étoffes d'une façon générale qui vieillissent.

Hah : craquer, s'applique en particulier à une branche d'arbre qui craque et tombe sous le coup d'une force quelconque.

Has : reproche injurieux, injure scandaleuse, réprimande faite avec scandale.

Hal : braise.
Tak tak : flamme.

Heta

Percer n'importe comment. Déchirer la cloison qui sépare deux orifices, comme cela arrive fréquemment quand deux petites filles se battent, en s'arrachant réciproquement leurs boucles d'oreilles. Il est à rappeler qu'une coutume qui tend à disparaître, consiste à faire non pas seulement un trou, dans le lobe de l'oreille, mais plusieurs sur tout le pourtour, qui sont ensuite remplis de petites boucles de fer, d'aluminium, de cuivre, de bronze, d'argent ou d'or, suivant la richesse de la famille.

Hat

grand geste destiné à effrayer d'abord celui que l'on va frapper,

ce mot désignant l'exploitation de la pierre.

Hath hath
repousser.
Hath
Ha, hau : exprime l'augmentation, l'accroissement ; plus (en outre, pièce de la balance).

Ha : saccager.
Hai : rayonner, darder de la lumière. Le déterminatif est le soleil avec ses rayons.

Hauu : être nu.

Hat : moment, minute.
Hat : lit funèbre.

Hati : tendre un piège.
Hata : pleurer.

Hataui : pluie.

Hati, hat : étendre, déployer les ailes.

Ha : s'arrêter, être, rester debout, se tenir prêt, comparaître.
Hai, Ha : bateau de transport.

Hat : raide, proue.

d'où, par extension, application à tout ce qu'on frappe, violemment; et l'on comprend que le mot puisse aussi signifier en égyptien : exploitation de la pierre.

Hadi : chasser.

Hav : à peu près ; particule exprimant l'idée d'une quantité que l'on a presque atteinte ; et l'on comprend qu'il désigne en outre, en égyptien, une pièce de la balance. lance.
Yah : saccager, gâter.
Hey
se lever avec le soleil ou quelque temps avant, en vue d'en "faire long" dans la journée (travaux aux champs ; marche fatigante pour se rendre en un lieu, voyage, etc...).
Hay : lumière subite, darder de la lumière.
Haviku
s'applique surtout aux femmes ; se mettre à nu brusquement en public, en signe de scandale, ou pour jeter la malédiction (dans le cas d'une mère) sur son enfant qui se conduit mal.
Hat : déjà.
Hat : herbe qui sert à faire des tapates, des lits et en particulier les lits de morts.
Hati : pigeon.
Hattà : amer; au sens moral, peut s'appliquer aux larmes pour renforcer l'idée de la douleur ou du malheur qui fait pleurer.
Tav : pluie.
Hatàtati : bruit que fait l'averse.
Hati : déploiement d'ailes.
Gadi : tirer sur quelque chose d'élastique ; bander un arc.
Tahav : s'arrêter, être présent, être là, comparaître, rester debout.
Gap : durée de la vie, délai d'expiration de la vie.
Hay : meilleur bois pour pirogue.
Gal : bateau de transport, pirogue, malle (au Cayor et Baol).
Hat : étroit.
Gat
refus catégorique ; (*gat* est un mot d'une violence extrême). Le derrière : désignation également insolente. Ainsi les injures dans la langue valaf seraient exprimées par des mots qui, à l'origine, avaient un sens ordinaire.

Hat : épithète des bœufs qu'on engraisse.	*Get :* bercail, lieu où se rassemble le troupeau de bœufs ou autres.
	Gatta : les ovins en général.
Hat : cœur, intention.	*Hol :* cœur.
	Halat : pensée.
Ha : et avec	*Ag :* et avec.
Haa : enfant.	*Halé :* enfant.
Ha : résister, résistance.	*Had :* chien, qualifie ceux qui se conduisent mal.
Hai : espèce de félin.	
Hain, hai : pousser des cris de joie.	*Hay, Hayân :* cris de joie en sérère.
	Hâtu : pousser des cris de guerre.
	Huyu : Yuhu : pousser des cris.
Hau : temps, époque.	*Hav :* quelque chose qui a failli avoir lieu.
Hau : tomber sur..., celui qui est tombé.	*Hav :* tomber, choir.
Han : accéder.	
Hana : Oh ! de grâce !	*Hana* particule signifiant tantôt : c'est-à-dire ; 2° sens vocatif dans certaines phrases. Exemple : *Hana nga bâlma* (c'est-à-dire) que tu m'excuses ! Signifie exactement : « Oh ! de grâce ! »
Har : acte de violence non précisé.	*Har :* fendre, casser. *Hargat* est l'expression adéquate de « casser la gueule ».
Har : vase.	*Har :* grand ustensile de cuisine en bois.
Har : bassin.	
Hatahata : s'empresser.	*Hatarhatar :* empressement bruyant. *Hatarhatari* ou *Katarkatari* S'empresser.
Hank : reptile.	*Hank :* chauve, sans poil.
Hi : détruire, blesser, offenser.	*Hisé :* créer sournoisement toutes les difficultés dont on est capable, à quelqu'un.
Hui : quadrupède sauvage.	*Boy :* chacal.
Hut : avoir peur, crainte.	*Hutumba :* vaurien, poltron.
Hab : houe, charrue.	*Hap :* action de planter un instrument coupant dans une matière molle, en particulier un instrument aratoire dans la terre humide.
Habent : mesure de liquide.	*Hab :* un grand canaris cassé.
Habhab : courir le pays en chassant ; faire la chasse.	*Habhab :* bouger ostensiblement et bruyamment quand on est bien habillé ; aller par-ci par-là.
Hamham : invocation, clameur religieuse.	*Hamham :* science.
Hu : se lamenter.	*Hul :* rouspéter.
	Hultu : se lamenter, se plaindre.
Hua : nain grotesque.	*Huge :* bosse.
	Hugé : bossu.
Huua : odeur infecte, putréfier, gâter.	*Hasav :* odeur infecte.
	Yahu : se gâter, gâter.
Hulel : fleur de cèdre.	*Hurel* *Huren* grand arbre fruitier du Sénégal.
Hutet : désignation d'Isis avec le scorpion comme déterminatif.	*Dit :* scorpion.

Huta : revêtir d'un métal ; incruster.

Heb : victoire, fête.

Hebai : se jouer de quelqu'un. S'en moquer.

Habu : dans le XVe nome de la Basse-Egypte.
Hebi : armoire.

Hebu : enclos arrosé.
Hebeb : eau qui ondule vivement, inondation.

Hefhef : prêter l'oreille. Epier.
Hemem : repousser.
Hem : voir, regarder.
Hma
Hmami Sel.
Hmaui
Hmak : gomme rouge sombre.
Hna : avec, et, aussi.
Hun, Hunnu : jeune homme, jeune fille.
Hennu : bouger, mouvoir.
Hen : repousser.
Hen, Hennu : charger.

Henni : lance.
Henen : Phallus.
Hennu : Phallus.
Guns : étroit, de file ; le déterminatif est un oiseau.

Henksti : femme aux cheveux tressés.

Hob : revêtir d'un métal, incruster.

Heb
mépriser, d'où : mépriser, minimiser, rabaisser quelqu'un ou quelque chose ; dans ce dernier cas, il s'agit d'une quantité que l'on juge infiniment inférieure à ce qu'on attendait ; on comprendrait ainsi que "hebai" puisse désigner les ongles dans un papyrus, en signe de quantité négligeable. Ce serait bien conforme à l'esprit de l'expression valaf : *day ne ve* = égale comme quantité à une ongle, avec une valeur péjorative, de mépris.
Ngabu : village du Baol.

Yebu : un contenant.
Yeb : ranger.
Yebi : retirer, sortir, démonter, défaire un mécanisme.
Hemb : saturer d'humidité.
Hebheb : onduler vivement.
Hembaliku : avalanche d'eau.
Hemhembi :
Hef : clignoter de l'œil.
Hemem : désirer ardemment.
Hol : regarder ; *gem :* fermer les yeux.
Horam
Shomat Sel.

Homak : rouille.
Hana : dans ce cas.
Gone : enfant, voir Sara.

Yengu : bouger, mouvoir.
Gen : sortir.
Yennu : porter sur la tête.
Yen : charger quelqu'un d'un fardeau; l'aider à le porter sur sa tête. Le déterminatif du mot égyptien est un fardeau qui se lit "hen" = "yen" = fardeau, en valaf.
Hed : lance.
Gen : phallus, queue.
Gennu : situé à la queue.
Ngunu : basse-cour.

Hige : vierge.
Denha
jeune fille. A leur âge correspond une coiffure spéciale : c'est-à-dire des tresses. La vierge, quand elle ne mérite pas encore ce nom, c'est-à-dire avant la menstruation, peut se raser une fraction variable de cheveux, en laissant subsister une ou plusieurs touffes, tressées ou non : frontales (*dub*)

Henkek : être en joie.

Hentasu : lézard.
Henti : vase.

Henti, hennuti : labourer la terre.
Her : face, visage.
Pem Heref : aller en avant.

m Heref : aller en avant.
Her
Heri chef, chef supérieur.
Hert : image.
Her : proprement corps, image, statue.
Her : jour, milieu du jour.

Horpset : la planète Jupiter.
Hotet : Mars ; *Horpet* : Saturne.
Hor : 10.

Her : se précipiter sur.

Her, Heri : fourneau, fournaise.

Heri : gouvernail, squelette, membre d'une barque.
Herheru : extension, dilatation de joie.

ou occipitales (*pah*), suivant le totem.
Veraktek : être en joie ; au point de perdre le sommeil ; insomnie issue d'une sensation diffuse de bonheur qui envahit l'être.
Sendah : lézard.
Hent : filtrer (eau potable mise dans une gargoulette ou un canaris en général).
Hunti : faire des sillons.
Herkanam : face, visage.
Heraf : entrer ; d'où l'archaïsme : *haraf-sil !* : entre ! aller vers quelqu'un qui est en général dans un endroit abrité.
Haraf-sil : —"—
Her : pilier ; être le pilier de l'armée, de la société, de la famille, etc...
Ker : ombre.
Ker : ombre ; (*Yarem* : corps).
Her : inonder de lumière, être excessif.
Hor : étoile en sérère, peul, toucouleur ; tandis que : *Hor* : coquillage en valaf. *Hor* signifie aussi payer un talisman en valaf ; ce verbe est absolument impropre lorsqu'il s'agit de payer un objet profane. C'est pour cela qu'on doit penser à la fois au paiement en coquillage et au Dieu égyptien *Hor*.
Her : être excessif.
Hû : pousser un fauve à se précipiter sur quelqu'un.
Her ou *Ger* : fournaise, activation d'un feu en vue de hâter la cuisson.
Her : pilier, soutien squelettique d'une construction.
Haharu ou *Hahar* : quand la nouvelle mariée rejoint la maison conjugale, une coutume (qui tend à disparaître) consiste pour les femmes de castes à organiser une danse dans la cour de la maison conjugale ; profiter de cette danse accompagnée de paroles rythmées pour révéler au mari tous les défauts de la femme. les exagérer, en inventer, salir ainsi outre mesure la nouvelle mariée. Tout ceci est fait évidemment en toute légèreté et en toute gaîté ; personne ne le prend au sérieux, du moins en principe. Mais l'épouse ainsi calomniée, est en quelque sorte moralement contrainte de se conduire de telle façon que ces paroles restent de pures calomnies. Autrement dit, d'avoir une conduite modèle et d'éviter que l'on puisse dire que les défauts qui lui sont attribués à la légère, lors

de la danse, apparaissent comme réellement existants. Le *"hahar"* est donc une manœuvre sociale destinée à contraindre la femme à se conduire correctement dans la maison conjugale.

Hert : parc. — *Get :* parc. bétail. *et :* cour.

Heh : chercher, rechercher. — *Déh :* chercher dans le sable.

Heh : nombreux, beaucoup. — *Déh :* fini, achevé. *Du Dèh :* infini, surabondance.

Nneh : sorte de liqueur importée pour l'armée égyptienne. — *Neh :* agréable.

Hes, hesi : chanter, jouer d'un instrument. — *Hasida :* poèmes chantés (de l'arabe : *hsaid*) ; ici, il importe de signaler un fait aussi curieux qu'important : c'est que souvent l'emprunt des mots prend une forme cyclique ; l'Arabe a emprunté à l'Egyptien qui est une langue nègre pendant toute l'époque préislamique ; à l'époque post-islamique, c'est l'ensemble des langues nègres parlées dans les pays islamisés qui subissent l'influence de l'arabe dans le domaine exclusif du vocabulaire, à ma connaissance. On assiste donc souvent à la fermeture du cycle, c'est-à-dire que l'arabe retourne aux langues nègres des mots qu'elle avait empruntés à leur langue-mère : l'égyptien.

Hes : foudroyer du regard. — *Gis :* voir.

Hes : repousser du regard. — *Huli :* grand regard féroce, écarquiller les yeux en vue de faire peur à quelqu'un ; je crois que la transcription de Pierret est inexacte et que dans la transcription du mot devrait figurer (1) représenté par le lion couché, au lieu d'assimiler ce signe à un déterminatif ; nous retrouverions ainsi les deux consonnes du mot valaf, les voyelles restant incertaines.

Hesb, Hesbu : estimer, penser, méditer, calculer, calcul. — *Hasabu :* mesurer en coudées.

Hesab : mesure agraire. — *Hasab, Hasap :* coudée.

Hespi : branche. — *Banhas :* branche.

Hesmen : menstrue. — *Gismen :* pourrait se traduire en valaf: voir la substance matriarcale, mais on dit maintenant : *Gis bah :* voit ce qui est coutumier ; se rappeler que nous avons déjà rencontrer les deux mots : *gis* et *bah.*

Hessau : liquide employé en médecine. — *Hessav* ou *Hassav :* odeur forte, mauvaise.

Hekau, Hek, Heka : prononcer des formules magiques. — *Heram :* science secrète, magie.

Heken, Hekennu : adresser des louanges. — *Kañ :* louer ; *kañu :* se louer.

Heken : hymne. — *Kañ :* hymne.

Heken : huile à onction. — *Heñ :* qui sent bon.

Hat : maison.	*Hat :* herbace spéciale, servant à la fabrication des enclos de la maison royale (*pers,* voir page).
Heti : lance, javelot.	*Hed :* lance, javelot.
Heti : poumon.	*Heter :* poumon.
Hotep : bonté, amour, conciliation, offrande.	*Tip :* poignée de nourriture, obole.
Amenhotep : aimé d'Amon.	*Sopé-pamma :* le favori, l'ami, le bien-aimé d'Amma (Amma étant le Dieu des Bambaras).
Hotep : récipient.	*Ndap :* récipient en bois à l'origine.
Hétem : anéantir.	*Kitim :* foncer sur quelqu'un.
Heter : jumeau, jumelle.	*Ter :* membres.
Hetel : hyène.	*Hade :* qui se conduit comme un chien; chien.
Heti : s'étendre, s'allonger, être déployé, se dit du déploiement du disque solaire. Le disque solaire ainsi conçu est ailé.	*Het :* tirer, allonger.
Het' : glaive.	*Hat :* faire le geste d'assommer.
Het' : oignon.	*Het :* odeur.
Het' : oiseau haut sur pattes, avec un long cou.	*Hod :* héron.
Het' : amoindrir, diminuer.	*Had :* diviser en deux, diminuer.
	Heb : minimiser.
Heta : impureté, souillure.	*Het :* mauvaise odeur.
Hetét' : nom du "destructeur" scorpion.	*Hade :* se conduire comme un chien *dit :* scorpion.
	Hat ña : ceux d'autrefois ; les respectables ; s'applique à un vivant soit qu'il est vieux, soit qu'il ait beaucoup d'expérience.
Kha : collège des hiérogrammates. *Sar du Kha* est un titre usité à la 12e Dynastie.	*Sar :* nom propre sérère, semble n'être qu'une variation de *Sah,* qui désigne aussi bien dans cette langue qu'en égyptien, le Conseil des Anciens.
Kha ou *Xa :* mettre quelque chose à part, de côté ; jeter comme dans jeter des pierres.	*Hadi :* mettre quelque chose à part, de côté, séparer.
	Halab : jeter violemment.

On remarquera que pour la lettre X dans la plupart des cas où la correspondance avec le Valaf est à peu près certaine, X (égyptien) G (valaf), est-ce là le résultat d'une mauvaise transcription ou celui d'une évolution phonétique.

Xa : mille, nombreux malheurs.	*Kar :* s'ajoute après l'appréciation excessive d'un objet ou des qualités d'une personne afin que l'objet ou les qualités ainsi appréciées ne se détériorent pas par suite du pouvoir maléfique de la parole ou de la "langue".
Xa : toile pour la tête.	*Kâla :* turban.
Xai : plaie, blessure.	*Ak :* durcissement de la peau ; plaie qui se guérit. *Gañ :* blesser.
Xan(ro) : paralyser, anéantir, muet.	*Gañ :* faire du mal à quelqu'un. La signification de muet rendrait évidente la racine : *Xan :* faire du mal dans le mot égyptien ; en effet (*ro*) : bouche en égyptien ; dans le mot *xan(ro)* qui signifie muet, l'idée de

Xanta : pièce de terre, terrain.

Xants : asperger.
Xax ; Xixi : étendre, allonger, rapide de pas, le déterminatif est composé de deux pieds en mouvement.
Xas : courir, se dépêcher.

Xat, Xati : consumé par le chagrin.

Xabu, Xab : faucille.

Xak ab : ennemi, impie.
Xet : flanc.
Xa : souiller, violer une femme.
Xat : raser.
Xapa : nombril.
Xapa : manger.

Xam
tomber.
Xamu
Xar : être en fureur ; le déterminatif du mot est un fauve. Rapide, agile, donc le déterminatif a une valeur vocalique.
Xi : Tel.
Xi (t) : Toit, toiture, protection.

Xiunaaa : breuvage.
Xus : tuer, immoler.
Xeb : Abeille.
Xeba
renverser, dompter, vaincre.
lieu de torture.
Xeb
lieu de torture, d'immolation.
Xebu : supplice.
Xeb : creuser la terre.
Xebenti : fausseté, mensonge, improbité
Sep : cracher le sang, évacuer.
Xep : cuisse.

Xep ou *Sep :* cracher, évacuer.

Xepnen : poisson.
Xepers : casque de guerre.

maladie est contenue dans *Xan* qui correspond bien alors au mot valaf: *Gâñ.*
Genta : terrain, emplacement abandonné.
Tis : éclabousser.
Gâdi : faire de grands pas pressés.
Gag : tirer sur dans le sens d'un mouvement d'ouverture.
Gas : creuser.
Gasu : faire de grands pas qui laissent des traces profondes sur le sol.
Gat : épuiser l'eau d'un récipient ou d'un puits jusqu'à la dernière goutte ; maigreur cadavérique due à la maladie, la sous-alimentation ou le chagrin.
Gâb : tenir à la main ; *Gubu :* faucille; *Gub :* faucher.
Gabu : qui peut se tenir à la main.
Gak : tache.
Vet : flanc, côte.
Kat : coucher avec une femme.
Vat : raser.
Kapa : lèvre de la matrice.
Hapati : mordre dans.
Gapati : usité dans les villes.
Gampa : mordre dans.
Dân : faire tomber, vaincre.
Danu : être tombé, subir l'action.

Gar : rugir.

Ki : celui-ci.
Kirai : abri — protection ; *kid* = sérère.
Yir : abriter.
Yemb : abeille ; *heb :* ruche.

Kep : pincer — torturer par extension.
Gèb : tenir.

Xepu : qui est pincé — pinces.
Gab : creuser la terre.
Dubenti : redresser, rééduquer.
Serati : évacuer la salive par éjection.
Kep : pincer entre les cuisses ou entre autre chose.
Hep : mouillé.
Serati : évacuer la salive par éjection, comme l'indique le déterminatif du
Nân : boire — breuvage.
Kutt : étrangler.
mot égyptien.
Den : poisson.
Kopoti : petit bonnet blanc de sage, qui épouse exactement le sommet du crâne.

Xopès : cuisse.
Xen : bassin, citerne.
Xennu : s'arrêter, se reposer, séjour excellent.

Xinro : disperser, enlever, faire disparaître.
Xens : puer, puanteur.
Xenti : nez.
Xent : image, statue.
Na : les (article).
Xenti : la pointe, la fin.
Xentes : être enchanté, se réjouir.

Xer : or, ainsi, alors, donc, puis, certes.
Xer : renverser ; taureau destiné aux sacrifices.
(*det* = bœuf).
Xer : oie engraissée pour les sacrifices ; *det* = oiseau.

Xert : victime — immolation — sacrifice.
Xer : ce qui charme, plaît.

Xer : sépulture hypogée, maison.
Xer Se prend pour une voix forte et même des cris
Xeru *det* = un homme avec la main à la bouche.
Xerau : combattre, guerroyer, bataille, guerrier.
Xerp : offrir, faire hommage, faire une chose avec empressement

Xef : regarder.
Xefa : saisir, faire des captures.
Xem : détruire, renverser.
Xem : ne pas savoir ; ce qui est inconnu, le sanctuaire, Dieu.
Xemi : l'ignorant.

Xemi : pélican.
Xemt : désir.
Xena ensemble des édifices et terrains dépendant de la résidence privée du Roi chercher un lieu de repos.
Xennu
Xen Intérieur — Centre ; appartement central, intérieur.
Xen Entrer, pénétrer.
Xennu

Pink : cuisse.
Kan : trou ; *Tèn :* puits.
Yendu : passer la journée quelque part à titre de repos ou de réjouissance.
Kenda : arrêt pour passer la journée.
Giro : s'emparer à plusieurs d'une chose ;
Heñ : sentir.
Het : odeur ; *Bakan :* nez.
Gent : rêve, songe.
Na : (le (sérère).
Gen : la queue, la pointe, la fin.
Genta : rêver — bonheur excessif — (par extension : dans lequel on se croirait en rêve).
Ngir : car.

Ter : renverser un animal en vue de l'égorger.

Gertugal ? : poule engraissée — race de poule généralement facile à engraisser.
Heret : arrêt brusque de la vie.

Hir : orientation du désir vers un objet.
Ker : maison.

Ser : crier — cri.
Seru : se mettre à crier fortement — s'écrier.

Haré : combat, bataille — combattre, guerroyer, armée.
Hep : déverser ; prodiguer quelque chose à quelqu'un.
Ger : tendre en appât des biens à quelqu'un.

Hef : cligner de l'œil.
Kef : saisir violemment.
Dem : briser.
Gem : croire.
Hamadi : ne pas savoir.
Hamadi : qui ignore — Impoli par extension.
Gemen : gros oiseau.
Hemem : désirer ; *gent :* rêve.
Gen L'endroit où l'on se retire pour faire ses petits.
Gennu besoins — Lieu où l'on se retire.
Genn : sortir.

Gennu : l'endroit par où l'on sort.

Xenxen : désignation de la Hte-Egypte ; Thébaïde (entre Basse-Egypte de Nubie).
Xen : indique une quantité à retrancher ; c'est le signe « moins ».
Xenp : enlever, ôter.
Xnem : partie du corps ; avec le déterminatif : visage.
Xex : gosier.
Xext : joute.
Det = deux hommes armés qui se battent.
Xes : quenouille.

Xus-xus : bâtir.

Xesteb : lune éclairant faiblement, éclat mat.
Xet : bois.
Xet : (Métathèse pour : *Tex*).
Tex : poids régulateur du fil à plomb et de la balance.

Xet : sculpter.

Xet : buisson.
Xet : les choses de la science.
Xet : outre.
Xetb : danser — le déterminatif est un homme qui s'agite.
Xetem : sceau.
Xet xet : aller çà et là.

Se : file, fille, jeune fille.
Sa : le sol.
Sa : Etoffe.
Sa : Dieu symbolisant le savoir.

Sa : le tombeau, l'enfer.
Sa : être rassasié.
Uth : gargulette.
Xamen : narine.
Xen : moins, soustraire en effectuant une opération.
Xes : faible, sans force, orner.

Xau : couronne, diadème.

Xa : arme.
Xaï : instrument de guerre et de voyage, équipement.
Xai : orner, ornement.
Xai : lieu, place.
Xai : instrument, ustensile, équipement.

Gengen : qui est meilleur.

Géné : sortir de, soustraire.

Kanem : visage, sexe féminin, devant.

Gag : gosier, oreillon.
Heh : se battre, bataille — conflit désigne surtout le combat singulier ou la guerre en général.
Ketu : quenouille ; *gosen :* quenouille.
Kus kus : s'occuper péniblement à réaliser quelque chose.
Hes : être de teint clair.

Het : raboter.
Tek : fait partie de cette foule de verbes qui tendent à jouer davantage le rôle d'adverbe ; signifie absence de mouvement ou plus exactement cessation complète de celui-ci, surtout quand ce dernier était un mouvement de balancement.
Yat : sculpter, tailler.
Het : gratter, raboter.
Ger : buisson ; *got :* brousse, forêt.
Het : chose, espèce.
Tah : outre ; *gut :* gargulette.
Keteb ketebi : sautiller.

Hatim : figure compliquée.
Hat hat : action de marcher énergiquement, aller çà et là.
Set : petit-fils.
Suf : le sol, la terre.
Sanga : couvrir ; *ser :* étoffe.
Sa : instruire, enseigner à quelqu'un à lire, à apprendre un alphabet ou un texte.
Sa : le jour du jugement dernier.
Sûr : être rassasié.
Gut : garguoulette.
Kan : trou.
Géné : enlever, sortir de.

Gîs : cadavérique.
Yîr : abriter, couvrir.
Kav : dessus.
Gav : attacher la tête avec un bandeau.
Ganaï : arme.

Takaï : ornement.
Kaï : ajouté à un nom ou verbe donne le nom du lieu où l'action exprimée par le verbe doit s'accomplir — par extension, il donne aussi le nom d'instrument.

(*Xai :* sert à former le nom d'instrument par suffixation au radical-verbal.)

Sau : garder, observer une chose — pasteur.

Sau : pasteur.
Sau : souillure.

Sabi : chacal.

Sam : se prêter à quelque chose.
San : être renversé.

San : lance — se hâter (flèche lancée).
Sai : tomber en défaillance.
Sab : orner, ornement.
Sar : pousser, faire marcher.

Sah, sahu : espèce de collier.
Sah : noble, pays, village.
Sahu : ancien, les vieux.
Sah sah : conseil des anciens.

Su : le jour.
Su : morceau de viande.

Sua : se diriger vers...
Sui : obscurité ; déterminatif = la voûte céleste avec une étoile.
Suu : district.
Suet' : rendre vert, frais, faire verdoyer.
Sunnu : se baigner, bain.
Suha : charme, charmer, fasciner, adorer.

Suk : nourrisson.
Suka : être fatigué ; le déterminatif est une personne à genoux.
Sutal
Insecte xylophage.
Suatkaka
Seba : étoile.
Seb : flûte — jouer de la flûte.
Seb : malheur ; mauvaise passe.
Sep
récolte.
nourriture, aliment.
Seba
Sebhu : crier, implorer secours.

(s)*bex :* Prendre au filet, enserrer un ennemi.

Sav : fixer solidement dans la terre, la corde qui sert à attacher un animal, afin que celui-ci puisse paître sans qu'on le perde de vue.
Sam : pasteur.
Sav : urine ; considérée comme une souillure.
Hambi : énorme hyène.
Sab : cri d'animal.
Sam : veiller à quelque chose.
Dan
renverser
être renversé
Danu
safan :
renverser le sens.
San : objet lancé.
Say : piquer une crise d'épilepsie.
Sad : orner, ornement d'une tresse.
Sar : dépasser le but par suite d'un grand élan pris volontairement ou sous une pression extérieure.
Tah : collier.
Sah sah : pays, village — Conseil des anciens du village.
Saho : (en sérère), nom propre africain.
Suba : le matin, demain.
Suh : morceau de viande nourrissant, muscle.
So : se coucher (soleil) — foncer sur...
So : se coucher (soleil).

Sovu : le couchant.
Suhat : arroser une plante ; un jardin.
Sangu : se baigner.
Sevha : languissement dû à un amour très fort — faciné par l'amour d'une personne au point de n'être plus soi-même.

Suk : s'agenouiller.

Sotet : criquet.

Suba : le matin.
Sab : chant d'oiseau.
Seb : abhorrer.

Seb : haricot.

Yuhu : crier.
Sabu : se glorifier à haute voix.
Bet : attaquer, prendre à l'improviste.

Sebeq : Œil.
Suhak : féconder, fertiliser.
Sep
tuer.
rebut, clique.
Sep
Sper : côte.
Speh : se dit de la victime (animal) qu'on amène à l'abattoir.
Spes : tuer.
Spet : bord, rivage.
Sept
sorte de denrée.
céréale.
Sept
Sefi
dissoudre.
humecter.
Sefa
Sfent : détester.
Sam : ressemblance, similitude.
Sam
louer, éloge.
Samu

(S)*am :* faire prendre, saisir.
Sam : victime.

Samma : nourrir.

Smennu : forme, statue, à la façon de... comme.
(S)*mer :* malade, infirme, douleur, faire le mourant.
Semtu : écouter, épier.

Samtot : les personnes consacrées au service d'un Dieu.

Sen : l'autre, le second.

Sen, sent : frère, sœur, allié.
Sen, sen : être deux, double, couple, s'unir, s'associer.
Sen : eux, leur, ceux qui.
San : choc de fer de charrue ; fer de lance.
Sen : pierre.
(S)*en*
enlever, transporter.
(S)*ennu*
Senta : se prosterner.

Senhi : choisir.
Senk : obscurité, nuit.

Sent : rechercher.

Bet : Œil.
Suhat : arroser.

Sib : abhorrer.

Fâr : côte.
Fès : dépecer.

Pet : bord.

Seb : haricot.

Sif : humecter, délayer une pâte de farine cuite, avec un liquide sucré, (quand on en a les moyens).

Sof : détestable ; insipide.
Sâmandây : semblable à... similaire...
Dam
faire l'éloge — éloge.
Ndam
Damu : faire son éloge — se louer.
Am : avoir, posséder.
Sâm : partager la viande d'un animal en tas destinés à la vente ou à la distribution gratuite, si l'animal est sacrifié.
Samma : veiller sur... comme un pasteur ; s'applique à des animaux ou des enfants qu'on élève.
Melo : forme, aspect, nature.

Mer : se fâcher.

Sentu : regarder, épier, voir si quelqu'un arrive.
Sam : veiller sur...
et *Samtot :* signifierait en valaf se consacrer au service du Dieu Thot.
Senen : l'autre, le second pour les noms régis par l'article (s).
Sen : disgracié par opposition à *hedd :* intime.
Sey : se marier.

Sen : leur.
Sân : lancer, objet de jet.

Sân : pierre, caillou, objet de jet.
Yan
aider quelqu'un à porter.
porter soi-même sur la tête.
Yannu
Senta : remercier.
Sehi : choisir ; isoler du tas par un acte de choix.
Sank : faire disparaître.
Set : chercher, rechercher.

Senti : fonder, former, fondation, base, créer.
Ser : pervers.

Sarmam : nom de l'inondation.

Sart : muraille, sagesse, science.

Sarti : ramasser des épis.

Suha : maudire, faire des imprécations.

Seherer : rendre heureux.

Arq : achever une construction.

Shen : renvoyer, repousser.
Sehk : moudre, passer au crible, épurer.

Shet : transmettre, léguer.

Sxen : partie du corps d'une victime.

(S)xen
appui, soutien, pilier.
(S)xennu
Sxenen : faire une brèche.
Sxennu : se retirer, rentrer.
Sxer : au sens propre, projection, dessin, plan.
Sxex : équilibre.
Sxex : mesure de longueur.
Sext : champ.
Sexetxet : redoublement de...
Sex : sourd.
Ses : jour.
Ses : de 6 jours en 6 jours.
Sexet : prendre au piège.
Ses : cheval.
Sesennu
faire souffrir, punir, détruire.
Sesun
Sesen : se tourner vers...
Seser : blanchir du linge.

Hersesta : maître des mystères.
Sek = forme de
Ask
or, aussi.
Sek : conduire, guider, faire mouvoir.

Seken : boucher.
Seka : sourd.
Set : tissu.

Setai : envelopper, enrouler.

Sent : fonder, former, fondation, créer.

Sar : injure grossière.
Sar-mamm : signifierait dislocation totale des bornes limitant un endroit quelconque de :
Sar : aller au-delà, (avec idée de violence).
Mamm : s'emballer.
Sarmamm : aller au-delà lors d'un emballement.
Sart : conditions limites.
Sâtu : ramasser les derniers épis, glaner ; de *Sat :* petit-fils ?
Sart : faucille.
Sâga : maudire, faire des imprécations, injurier.
Râl : faire rire, rendre souriant, lumineux.
Aq : arrêt.
Ag : terminé, achevé.
Sen : disgracié.
Seg : filtrer.

Het : lignée familiale ; comprend ceux qui doivent hériter ; espèce.
Heñ : partie des entrailles d'une victime.

Kennu : appui, soutien, pilier.

Genna : se retirer, sortir.

Ker : ombre.

Kep : juste, se dit d'une mesure exacte.

Seg : cimetière.
Sek : bouché, boucher.
Seg : faire le sourd.
Bes : jour.
Ayu bes : semaine.
Saket : entourer d'une tapatte.
Fas : cheval ; *si* en Sara.
Son : fatigue.
Sonn : fatiguer, souffrir.

Sén : apercevoir.
Ser : linge.
Herem : magie.
Herem(kat) : magicien.
Sék : si.
Ak : et.

Sektel : mouvoir quelqu'un de force, le forcer à marcher devant soi.
Sek : boucher.
Sek : boucher.
Ser : tissu, pagne.
Sor : bandelette de tissu.
Lekai : s'habiller d'un pagne en s'en

Set : prêtre.

Stau : troubles.
Sati : lancer des flèches.
Sati : archer, voleurs.
Sati : l'Asie, les Asiatiques, synonyme de voleur.
Stuha : séparer, désunir, bouleverser.

Stef : actif.
Stek : faire approcher, emmener. Celui qui amène les souverains à leur place.
Sten Stenteni : tension, extension, direction.

Stef : édifier, ériger.

Ster : plante.
Setaî : s'amuser, plaisanter.

Setahu : semble une partie de la jambe, cheville.
Sétam : protéger, couvrir ?

Saa : créer, bâtir.
Suu : le sol aride, sec.
Sabeb : gorge, gosier.
Sabsab : concombre ou pastèque ?

Sabtai : plante officinale.
Sap : lumière, heure, temps.

Sapen : maladie de l'urine.
Sapo : décorer, orner, rendre beau.
Safa
envahir.
Safi
attaquer un pays.
Sam : attaché au culte.
Setto : scythes.
Snau : ennemis.
Seni : familier du roi courtisan.
Sennu : tour, pourtour.
Senta : visiter, contrôler.

Sent : épineux.

Sert : bandelettes.

Set : cercueil, sarcophage.
Setbu
Ecraser, broyer.
Setb
Xtet : séparer, couper, enlever.
Set
Breuvage, hydromel.
Set
vase.

enroulant et en le nouant autour du cou.
Set : prêtre ; pratiquant de science divinatoire ; du verbe *set :* chercher.
Tov : vacarme, trouble.
Sani : lancer n'importe quoi.
Sani(kat) : lanceur.
Sati : les voleurs.

Tohu : déménager.
Tohal : faire changer de place.
Def : acte, action.
Tek : placer, faire occuper une place à quelqu'un.

Dend
tendre, tension, étendre.
Dendu
tendre vers, tension.
Def : créer une chose par son action propre.
Tar : branche.
Setân : assister à un spectacle divertissant.
Vahh : cheville.

Setan : observer, contempler — Regarder sans y toucher.
Sak : créer.
Suf : le sol, la terre.
Bât : cou.
Sâbsâb : plante dont les feuilles sont comestibles.
Sôb : nom d'arbre.
Sa : instant ; *sab :* cri du coq indiquant l'aube.
Sav : urine.
Sadd : orner.

Sif : envahir le bien de quelqu'un et s'en emparer de force.

Sam : veiller sur...
Feddo : païen, sans morale.
Non : ennemis.
Sen : (voir pages ci-dessus).
Sennu : explorer du regard les alentours.
Sentu
Senta : épineux.
Senga : épineux.
Sor : bandelettes.
Ser : pagne, linge.
Seg : cimetière.

Debb : piler, écraser, broyer.

Sodet : prendre, enlever lestement.
Set : boire d'un trait (ne s'emploie en général que pour un liquide agréable).

Sethu vin.
Setu : outre.
Seti : citerne.
Sa : période de l'inondation, première saison de l'année.
Sai : tuer.
Sasa : ignominie, scélérat, abject.
Sa, Saa : commencer, dorénavant commencement des formes des devenirs.

Sas : bâtir.

Sétu : signifierait ustensile à boire.

Sâ : instant, notion de temps.

Sây : mourir (Roi).
Sâysây : bandit, ignoble.
Sâ : instant initial, final ou suprême, etc... (voir plus haut). On remarquera que dans les deux langues *Sâ* est toujours lié à la notion de temps.
Sas : assigner une tâche.
Sos : créer.

Ka : la personne, substance, grand, haut, long, hauteur, étalon — mari — grandeur.
Ka : bâton pour atteindre les oiseaux au vol.
Kaka : hauteur, élévation, colline, construction élevée.
Kau : peuple du Haut Nil (Inscription d'Una L.16.)

Kav : haut, dessus.

Kav Kav : endroit élevé, habitant de cet endroit.
Kav : désigne l'intérieur du pays (Sénégal) bien qu'il soit plat et que le sens de cette contradiction apparente dont nous avons ignoré l'origine jusqu'ici n'échappe pas aux Valafs qui d'ailleurs la relèvent souvent.

Kah : briser.
Kahau : semble désigner dans un texte des entraves destinées à maintenir des prisonniers de guerre.
Kar : cocher, voiturier.
Karer : bateau à lourde charge.
Kah : angle, coin.
Kahu : marge d'un papyrus.
Kiariu : parfum.
Kirs : encens.
Kut : écurie.
Keb : bras.
Keb : angle.
Kebuhu : cage, filet, piège.

Kebeb : source.
Kebh : monter, s'élever.
Kebs : lier, enchaîner, entraver.

Kef : force, puissance.
Kefen : bâtir.

Keft : ravir, enlever.
Kem : espace de temps, dans l'espace d'un instant.

Kem : plante nutritive.
Kemi : plante nutritive.
Kemnini : plante nutritive.
Kemkem : décroître, dépérir, ruine.

Har : fendre.
Tahau : s'arrêter.

Tahaval : arrêter, planter.
Var = monter — *gavar* = cavalier.
gal : bateau.
Ruh : angle, coin ; *goh :* quartier.
Kagu : bibliothèque.

Tûrây : encens (de sûr).
Vud : écurie.
Geb : empoigner, tenir dans la main.
Hebla : points cardinaux, direction.
Kepetal : prendre des oiseaux au filet, au piège.
Bel : source.
Yeg : monter, s'élever.
Geb : saisir, tenir dans la main, empoigner, tenir à sa merci le déterminatif du mot égyptien est une main qui tient.
Def : faire.
Def : action.
Defar : arranger, fabriquer.
Kef : ravir, enlever avec violence.
Kem(tlay) dans l'espace d'un instant.
tant.
Yem : égal à...
Kami : plante nutritive.
Kamina
Gîm : s'éteindre.

Ken : battre, vaincre, soumettre, force, victoire ; d'où :
Ken : soldat d'élite.
Kenau : lieu où le roi se retirait pour se reposer ; sein.
Kenau : arbre fruitier.
Kenb : coin, angle.
Kennu : acte de violence, fustigation, châtiment.
Kens : tel paraît être le nom d'une partie d'un lit porté par un serviteur.
Kenken : frapper, battre, maltraiter.

Ker : demeure du Dieu.
Kal : barque.
Kera : nuée orageuse.
Kera : bouclier.
Kari : porteur.
Keru : porter, apporter.
Kerer : fourneau, four.
Kerer : vase pour le lait.
Kerker : rouler vers...
Kahebhet' : plante aromatique.
Kehkeh : vieillir.
Ketket : frémir.
Ka : partie du visage de l'homme.
Kaua : étalon.

Kep : orage.

Kep : inondation.
Kent : mémoire, souvenir.
Kerh : nuit.
Kas : s'enlever les cheveux en signe de deuil.

Te : rester.
Tai : coupable.
Tai : cuire.

Tah : habitants des marais.
Tah : lie.
Tahua : la lie, le rebut des hommes.
Tahu : plonger dans la boue.
Tata : battre.
Tur : laver, purifier, ablution.

Tut : engendrer, procréer.
Teb : chèvre.

Teben : sommet.
Teb : tambour.
Teben : tambouriner.
Tebteb : élever.
Tef : humecter, arroser ; cracher.
Tefnt : écume, liquide, humidité.
Tefnut : déesse qui a été crachée.
Temem : être complet, parfait, perfection.

Gen : dépasser quelqu'un en... être supérieur à...
Gen : être meilleur, supérieur.
Genav : dos, derrière, endroit réservé.

Nev : arbre fruitier du pays.
Koñ : coin, angle.
Nennu : tenir quelqu'un à sa merci après une série d'actes de violence.
Kennu : pilier, pieux, colonne.

Kankan : coup, bruit d'un certain rythme.
Kan : coup insolite et fort.
Ker : demeure, maison.
Gal : barque.
Ker : ombre.
Kiray : objet de protection.
Keri : apporter (archaïsme).
Eri — endi : apporter.
Kadir : marmite.

Kerker : s'ingénier à.
Het : odeur, senteur.
Kehkeh : rire sénile ou juvénile.
Katkat : trembler, frémir.
Kanam : visage.
Kav : dessus, sur.

Hep : se dit de ce qui est sursaturé d'eau.

Gent : rêve.
Ker : ombre.
Hus : s'arracher les cheveux ou les poils.

Tog : rester.
Tay : coupable.
Tay : marque la 2e phase de la cuisson du couscous.
Tah : être souillé de boue ou d'une saleté quelconque — par extension, désigne ceux qui ne peuvent pas rouler les « r ».
Tata : fortification de guerre.
Tur : verser, verser de l'eau ; libation s'applique soit au lavage, soit aux ablutions, etc...
Dur : engendrer, procréer.
Teb : sauter.
Tef : chevreau.
Degen : bosse, sommet.
Teg : tambouriner.

Teb : sauter.
Tef : cracher.
Tifli : cracher, crachat.

Hemem : désirer ardemment.

Tem : fermer — insensible.
Tem : celui qu'on repousse.

Tena : être grand, vieux.
Ter : qui ? quoi ?

Tera : adorer.
Tera : calmer, apaiser.
Teha : enfreindre, violer.
Teha : entraver la marche, embarrasser.
Tex : poids.
Tegen : marcher sur.
Texni : détourner.
Tes : séparer, entamer, fendre, effraction, discorde.
Tes : frontière, terminus, finis.
Teser : honte, confus.

Test : saisir.
Testes : désignation de la forme inerte d'Osiris.
Teka : éclairer, illuminer, étincelle.
Teq : immoler.
Teken : approcher, s'approcher.
Teker : parfait, absolu.
Tekeku : ennemi ; le déterminatif est un homme avec les mains liées par derrière.
Tet : nourrir, allaiter.

Talel : four.
Tab : nom du poids étalon d'un bœuf.

Tuti : soulier ?
Tut'a : oiseau.
Tebu : cruche.
Tebu : mesure.
Teben : boucle ?
Tebh : arsenal.
Teftef : du verbe *tef :* cracher.
Ter : étoffe fine.
Tar : saule.
Terf : danser ; le déterminatif est un homme en marche avec une jambe pliée.
Trem : faire pleurer.

Teheh : se réjouir.

Tes : bord, bordure.
Tes : nœud.
Testes : nœud.
Tesem : quai ; parapet ou môle des-

Temma : immobile.
Tem : taxer quelqu'un de sorcier mangeur d'hommes et l'exclure en conséquence de la communauté.
Teda : être respectable.
Ti ? bum ti : lequel (valaf).
Té ? um té : lequel (sérère).
Teral : entourer de respect.
Tèr : s'arrêter.
Teha : entraver.
Teha : entraver la marche, embarrasser.
Teg : charger, poser.
Degi : enjamber ; *tègi :* contourner.
Tegi : contourner.
Tas : séparer, disperser, discorde.

Tès : achèvement, fin.
Teseh : honte, confus, grande humiliation.
Tas : saisis lestement.
Tas tas : dispersion.

Taka : briller, flamber.
Tek : immobile.
Degen : approcher, s'approcher.
Dek : en bon ordre, parfait.
Tekeku : détaché, action de rompre ses liens, qu'il s'agisse d'un prisonnier, d'un esclave ou d'un animal.
Tété : faire faire au bébé ses premiers pas — éduquer, guider, conduire.
Tâl : foyer.
Tèb : accouplement — l'accouplement sert comme référence dans l'estimation de la valeur commerciale des animaux — d'où les deux termes :
Tengà : non encore accouplé.
Tebu : déjà accouplé.
de *Teb :* sauter.
Tuti : petit.
Pita : oiseau ; *Tût :* poussin.
Tibu : récipient moyen servant à transvaser et à mesurer.
Taban : lobe de l'oreille.
Tabah : construction.
Tiftif : crachoter ?
Ser : étoffe, linge.
Tar : branche.

Teref : faire un faux pas.

Yerem : avoir pitié de...
Yeramtal : faire pleurer quelqu'un en le plaignant cyniquement.
Nehneh :
Plaisir ; *tehteh :* rire joyeux.
Baneh :
Tefes : rivage.
Pes : nouer ; paspas : nœud.
Pespes : nœud.

tiné à former le bord d'une rivière ou d'un bassin.
Taa : vêtement large.
Taar : battre, frapper ; être frappé moralement.

Ti : sens affaibli de être, exister.
Tuerta : mettre au monde, accoucher.
Teb : fermer.
Teb : munir, fournir, équiper, orner.

Teb
Piquer, percer, d'où bête à corne et corne.
Tebteb
Teb
branche, rameau.
Tebi
Teben : doit signifier les tempes ou le côté de la tête.
Teben : tresses.

Tebh : fermer.

Tebh : blé.
Tep : pain.
Tep : nom de ville et localité mythologique.
Tepi : nautonnier.
Tepi : hippopotame.

Tem : couper, trancher.
Temtem : glaive.
Ten : pièce de terre, champ.
Tena : part, portion, diviser.
Tena : mesure de capacité, corbeille.
Tena : digue, pont.
Tenem : reptile redoutable ; le déterminatif est un serpent.
Tenmen : sale, ordure.
Tenh : aile, le déterminatif est une aile coupée à l'articulation ; or on a :
Tenh
lier, serrer, attacher.
Tenhu
Tens
lourd, pesant.
Ten
Ter : battre, abattre.

Terp : faire une offrande.

Terp : aliment, offrande.
Tehen : front.
Thani : louer.
Tihu : don d'aliment.

Thu : espèce de grain ou de fruit dif-

Tefes : rivage.

Yaa : large.
Yar : verge, d'où éducation.
Tar : frapper d'une branche le nombre de coups indiqués par la loi.
Ti : dans.
Dur : mettre au monde, accoucher.
Ted : fermer.
Yeb : équiper, orner, en particulier sa fille quand elle rejoint la maison conjugale.
Tep : piquer.
Dam : blesser.
Damdam : blessure.

Debi : repousser, à propos des rameaux qui ont été coupés.

Dub : tresse d'une jeune fille ; pendant leur minorité, les jeunes filles portent une tresse frontale qui est couchée sur la tempe gauche.
Ted : fermer.
Tâbi : clé.

Tèb : riz.
Tep : nom de ville du Baol.

Tubolo : pêcheur.
Tebi : gros reptile intermédiaire entre le serpent et le boa. Espèce de serpent.
Dem : casser.
Damdam : blessure.
Ter : part, portion.

Setala : récipient de fer.
Sala : pont (archaïsme).
Tené : fauve.

Tilim : sale, saleté.

Tenho : articulation.

Yeum : fardeau.

Yar : verge, d'où éducation.
Tor : abattre.
Ter : part qui peut être destinée au défunt.
Tere : couscous.
De : front.
Kan : louer.
Doh : donner, remettre à..
Tanh : don de semence.
Toh : son.

ficile à déterminer, employée dans les préparations médicales.

Teher : peau.	*Der* : peau.
Teherert : plante d'eau.	*Dahar* : plante aquatique, nénuphar.
Tehet : plomb.	*Beteh* : plomb.
Tes : couper, trancher, glaive.	*Tis* : couper, trancher violemment.
	Dâsi : sabre, glaive.
Teser : sang.	*Deret* : sang.
Teser : veau rouge.	*Tiset* : tacheté.
Teka regarder, voir.	*Daka* : regarder fixement.
Teku	
Tikas : marcher, pas.	*Dego* : pas.
Tot : main, bout des doigts.	*Dot* : atteindre de la main ; en général on exprime ainsi la limite de son envergure physique en disant « je le touche à peine du bout des doigts » (à propos d'un objet distant.)
	Dot nâ ko = je l'ai atteint (sous-entendu, du bout des doigts.)
Tat : stable, stabilité, affermir.	*Dâd* : implanter solidement.
Tet' : étable, parc à bestiaux.	*Get* : étable, parc à bestiaux.
T'ar : branche, ramus.	*Tar* : branche, rameau.
T'et : chaudière.	*Tin* : chaudière.
T'étin : pique.	*Semin* : hache.
T'ethu : enfermer, emprisonner.	*Tedu* : s'enfermer.
	Ted : enfermer.
T'a : tendre.	*Talal* : tendre.
T'aau : étendre, étendue.	*Tavi* : étendre, tirer sur une matière élastique.
Tama : avoir soif.	*Mar* : avoir soif.
T'anana : infortune, souffrance.	*Talala* : chaîne.
T'ar : guide, explorateur.	*Dâr* : passer par.
T'arui : salaisons, conserves.	*Târoy* : village côtier vivant de salaisons et de produits de mer. Presqu'île du Cap Vert.
T'aasu : discours, proverbe.	*Tâsu* : improviser des paroles rythmées souvent sous forme de proverbes en dansant simultanément.
T'at : espèce de grue.	*Nât* : pintade.
T'at : arme tranchante.	*Tat* : bout pointu d'une arme. Extrémité.
	Sâtu : canif.
Tatu : fauteuil, trône.	*Tâdu* : se dit d'un objet bien assis, bien posé.
T'at' : luth? (le point d'interrogation nous montre que l'auteur n'est pas certain du sens. Retenons donc tout juste l'idée d'un instrument de musique).	*Tât* : grelot fixé à une tige de fer (rappelant les castagnettes) et dont on se sert pour faire résonner un petit disque métallique avec un poignet au centre (*pak*) tenu dans l'autre main ; seuls les hommes se servent de tels instruments.
Tat'ut : front ou façade de bâtiment. Ouvrage avancé.	*Tat* : extrémité.
	Pud : petit ouvrage en tronc de cône qui termine la toiture d'une case; sommet.
T'ab : Passer ? Le déterminatif est une paire de jambes.	*Teb* : sauter.
T'arun : cécité.	*Ndatâr* : qui jouit d'une vue normale.
	Tal : marche rapide (d'un cheval surtout) ; intermédiaire entre la mar-

Talhu : verbe de mouvement non précisé.

Takar : aire, salle.

T"er : extrémité ?
T"er : depuis, à partir de...

T"er(bah) : auparavant.

che normale et le trot.
Dalahu : s'ébranler, déplacement, mouvement abstrait.
Takar : aménager une place avec des moyens de fortune en l'entourant d'une tapate peu soignée.
Tat : extrémité.
Ta : depuis, à partir de...
Ta (ba anuday bah) : lorsque le monde était pour le mieux, c'est-à-dire du temps des anciens, lorsque la tradition était appliquée.
Se rappeler que *"bah"* : tradition ancestrale, en égyptien et en valaf, d'où l'idée d'une antériorité ; d'où le sens de : auparavant.

La parenté directe qui vient d'être révélée fait penser que le valaf et le sérère dérivent de l'égyptien au même titre, au lieu que le sérère dérivé direct de l'égyptien ait engendré le valaf.

CHAPITRE V

ARGUMENTS CONTRE L'IDEE D'UNE EGYPTE NEGRE

Si ce sont les Nègres qui ont créé la civilisation égyptienne, comment expliquer leur régression actuelle ?

Cette question n'a pas de sens, car on pourrait en dire autant des Fellahs et des Coptes qui passent pour être les descendants directs des Egyptiens et qui, aujourd'hui, se trouvent dans le même état de régression — sinon plus — que les autres Nègres.

Cependant, cette remarque ne nous dispense pas d'expliquer le processus de transformation de la civilisation technique et scientifico-religieuse de l'Egypte au cours de son adaptation à des conditions nouvelles dans le reste de l'Afrique.

Autour de la vallée mère, les Etats Nègres se sont développés de très bonne heure sans qu'on puisse, jusqu'à présent, préciser leur date d'apparition.

Par migrations successives, à travers le temps, les Nègres ont pénétré lentement le cœur du continent, irradiant dans toutes les directions, chassant devant eux les Pygmées. Ils fondèrent des Etats qui se développèrent et entretinrent des relations avec la vallée mère jusqu'à l'étouffement de celle-ci par l'étranger. Du sud au nord, ce sont la *Nubie, l'Egypte* ; du nord au sud, *Nubie, Zimbabwé* ; de l'est à l'ouest : *Nubie, Ghana, Illé-Ifé* ; de l'est au sud-ouest : *Nubie, Tchad, Congo* ; de l'ouest à l'est : *Nubie, Ethiopie.*

En *Ethiopie et en Nubie* — c'est-à-dire en plein pays nègre — on trouve encore une foule de monuments en pierre, tels que obélisques, temples, pyramides.

Temples et pyramides se trouvent exclusivement au Soudan-Méroïtique : on a insisté déjà sur le rôle primordial joué par ce pays dans le rayonnement de la civilisation en Afrique Noire, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir encore.

Dans les esprits modernes le terme d'Ethiopie évoque plutôt Addis-Abbéba : on doit, ici, insister sur le fait que, dans cette région, en dehors d'un obélisque et de deux pieds de statues, on ne trouve rien. La civilisation d'Axum est plus un vocable qu'une réalité attestée par des monuments historiques.

C'est au Soudan-Méroïtique, le Sennaar, que temples et pyramides (84) foisonnent.

On falsifie ainsi les noms des lieux, afin de donner une origine plus ou moins orientale et discrètement asiatique par le Babel-Mandeb à la civilisation nègre égypto-africaine. En réalité, c'est contre toute une terminologie qu'il faut réagir.

Chamites ou *Hamites, oriental* et *éthiopien,* et même *africain,* sont dans la science historique moderne, des euphémismes permettant de parler de la civilisation nègre soudano-égyptienne, tout en évitant de prononcer une seule fois le mot « nègre » ou « noir ».

A *Zimbabwé* — qui pourrait bien être le prolongement du pays des Ethiopiens Macrobiens dont parle Hérodote — on trouve des ruines de monuments et de villes construites en pierres, avec la figuration du faucon, « dans un rayon de 100 à 200 miles autour de Victoria » écrit D.P. de Pédrals (*Archéologie de l'Afrique Noire,* Payot, 1950, p. 116). Autrement dit, ces ruines s'étendent sur un diamètre de près de 800 kilomètres, qui est presque celui de la France.

Dans la région de *Ghana,* Pédrals parle aussi (p. 61) « de la ville de *Koukia,* dont le Tarikh es Sudan disait qu'elle existait déjà du temps de Pharaon » et dont Desplagnes, qui a fait les fouilles dans cette région, estime avoir trouvé les vestiges. Le même auteur parle encore du site de *Koumbi,* fouillé par Bonnel de Mézières, qui trouva des tombeaux de grandes dimensions, des « sarcophages de schiste, des ateliers métallurgiques, des ruines de tours et d'édifices divers. »

« On distingue nettement encore le tracé d'une avenue, bordée de maisons, « dont les murs dépassent le sol de 1 mètre, 1 m. 50. Les toitures sont effon« drées. Plus loin, le terre-plein d'une place, où les murs cette fois donnent « l'impression d'avoir supporté des étages. Parfois, les bâtiments sont si bien « conservés qu'il suffirait de peu de choses pour les rendre habitables à nou« veau. Les alignements sont encore visibles du fait de la présence de pierres « taillées. Tout autour, des vestiges d'un mur d'enceinte d'ailleurs peu élevé, « et à l'extérieur des tombes, partout des débris de poterie, des perles, des « débris de cuivre rouge. A quelque distance, sur un plateau latéritique, traces « d'un atelier métallurgique...

.. ..

« Les autres constructions sont compliquées. L'une comporte cinq pièces « disposées à 4 mètres de profondeur, avec des couloirs de communication. La « maçonnerie est parfaite. Les murs ont 30 cm. d'épaisseur. » (Pédrals, *id.,* p. 62.)

Dans la région du Lac Débo, on trouve également des Pyramides qu'on baptisera « tumulus » comme il fallait s'y attendre. Ce sont les procédés habituels pour tenter de ravaler les valeurs africaines ; on peut les opposer aux procédés inverses qui consistent à tirer d'un tumulus d'argile de Mésopotamie — mais alors d'un vrai tumulus — le temple le plus parfait que l'esprit humain puisse

imaginer. Il va sans dire que de telles reconstitutions ne sont, en général, que des vues de l'esprit.

Par contre, voici ce que dit Pédrals des Pyramides du Soudan :

« Ce sont des masses agglomérées d'argile et de pierres, en forme de pyra-« mides tronquées, à sommet de terre cuite, rouge brique, toutes bâties dans « un même cycle chronologique et dans un même but... Ils atteignent 15 à 18 m. « de hauteur sur une base de 200 m²... Desplagnes a procédé à la fouille d'un « de ces tumulus sur le site d'El Oualedji, au confluent de Issa Ber et du Bara « Issa. Il a découvert, dans la partie centrale, une chambre funéraire orientée « Est-Ouest, ayant dans sa plus grande longueur 6 m. et 2 m. 50 dans sa plus « grande largeur. Des rangées de troncs de rônier y forment un palanquage de « près de 3 m. d'épaisseur, le plafond de poutres superposées comporte « une ouverture débouchant à la partie supérieure par un puits de 0 m. 80 de « diamètre et empli de récipients contenant des ossements d'animaux. Dans la « chambre même, Desplagnes trouva sur un lit de sable autour d'une grande « jarre, de nombreuses poteries, deux squelettes humains dispersés, des bijoux, « des armes, des lames de sabre, de couteaux, des pointes de flèches et de sagaies, « des grains de colliers, des perles, des figurines de terre représentant des ani-« maux, enfin des poinçons et des aiguilles d'os. Les perles étaient faites d'une « pâte vitreuse bleue, revêtues soit d'un décor oculé, soit de bandes blan-« châtres spiralées, soit d'incrustations émaillées rappelant les verres égyptiens « du Moyen Empire (Tell Amarna). Les poteries dénotent une industrie céra-« mique beaucoup plus avancée que celle des habitants actuels de la région. « L'engobe des vases, un élégant décor à pointillés, ne se rencontre plus sur les « produits modernes. Le travail des métaux était également perfectionné à en « juger par les bijoux qui sont en métal précieux, parfois de filigrane. »

(Pédrals, *id.*, pp. 59-60.)

Il est impossible de décrire ici toutes les richesses de la civilisation de *Ilé-Ifé :* elles sont telles que Frobénius selon la règle — lui chercha, vainement, une origine blanche extérieure. (*Mythologie de l'Atlantide,* Payot, 1949.)

Dans la vallée du Nil, la civilisation est née de l'adaptation de l'homme à ce milieu particulier. Au témoignage des Anciens et des Egyptiens eux-mêmes, elle eut son origine en *Nubie* et descendit en quelque sorte le cours du Nil vers la mer. Ce fait est confirmé essentiellement quand on sait que les éléments fondamentaux de la civilisation égyptienne ne se retrouvent ni en Basse-Egypte, ni en Asie, ni en Europe, mais en Nubie et au cœur de l'Afrique ; en particulier, c'est là que se rencontrent les animaux et les plantes qui ont servi à créer l'écriture hiéroglyphique.

Un phénomène naturel tel que la crue périodique du Nil a eu pour conséquence le développement de l'organisation sociale en provoquant des travaux collectifs comme la construction des digues, des canaux d'irrigation. La géométrie, l'arithmétique, c'est-à-dire les mathématiques, étaient aussi des conséquences de la crue du fleuve : il fallait départager les cohabitants en délimitant, après chaque crue, la propriété de chacun : retrouver, en quelque sorte, les bornes de celle-ci. Ainsi naquit la géométrie, c'est-à-dire, à l'origine, la mesure de la terre.

Les Egyptiens avaient l'habitude de mesurer la hauteur de la crue par un « nilomètre » et ils en déduisaient la richesse annuelle des récoltes par un calcul mathématique.

Le calendrier et l'astronomie sont aussi les conséquences de cette vie sédentaire et agraire.

L'adaptation au milieu physique engendra certaines mesures d'hygiène : momification (pour éviter les épidémies de peste du Delta), jeûnes, régimes alimentaires, etc... et la médecine naquit peu à peu.

Le développement de la vie sociale et des échanges exigea la naissance et l'usage de l'écriture.

La vie sédentaire engendra la propriété privée et toute une morale (résumée dans les questions posées au mort au Tribunal d'Osiris), qui est à l'opposé de la morale guerrière et de rapine des nomades eurasiatiques (1).

La houe paléonigritique se transforme en charrue, par simple prolongement du manche ; elle fut d'abord tirée par des hommes, puis par des animaux et ne connut que très tardivement, tous les autres perfectionnements tels que la roue (en Europe au Moyen Age).

Quand les Nègres du Nil, par suite du surpeuplement de la vallée et des bouleversements sociaux, pénètrent de plus en plus profondément à l'intérieur du continent, ils rencontreront des conditions physiques et géographiques différentes. Telle pratique, tel instrument, telle technique, telle science, naguère indispensables sur les bords du Nil n'est plus d'essence vitale à la boucle du Niger, sur les rives du Tchad, sur les côtes de l'Atlantique, sur les rives du Congo et du Zambèze.

On comprend ainsi que certains éléments de la civilisation nègre de la vallée du Nil aient disparu à l'intérieur du continent, tandis que d'autres — et non les moins fondamentaux — soient demeurés jusqu'à nos jours.

L'absence du papyrus dans certaines régions citées a contribué à la raréfaction de l'écriture au cœur du continent, sans que celle-ci ait jamais été absente en Afrique Noire comme on l'affirme solennellement. A Diourbel, chef-lieu du Cercle du Baol, au Sénégal, dans le quartier de Ndounka, non loin de la voie ferrée, et non loin de la route de Daru Mousti, on trouve un baobab couvert de hiéroglyphes, depuis le tronc jusqu'aux branches. Autant que je m'en souvienne, ils étaient composés de signes de mains, de pattes d'animaux — qui n'étaient plus les mêmes que ceux d'Egypte : pattes de dromadaire — des signes de pieds, et autres signes d'objets... Il eût été important de relever ces empreintes et de les étudier. Au temps où je les voyais, je n'avais ni

---

(1) Voici le passage célèbre du Livre des Morts où le défunt rend compte de ses actes terrestres au Tribunal présidé par le dieu Osiris. On verra aisément que le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam, religions postérieures, ont tiré de ce texte le dogme du Jugement Dernier :

« Je n'ai pas commis de péché contre les hommes... je n'ai rien fait que haïssent les dieux, je n'ai indisposé personne contre son supérieur, je n'ai pas laissé avoir faim. Je n'ai pas fait pleurer, je n'ai pas tué. Je n'ai pas ordonné de tuer. Je n'ai causé de souffrances à personne. Je n'ai pas réduit la nourriture dans les temples, je n'ai pas entamé les pains des dieux. Je n'ai pas dérobé leurs offrandes aux Morts bienheureux... Je n'ai pas réduit la mesure des grains, je n'ai pas raccourci la coudée, surchargé les poids de la balance ou faussé son aiguille. Je n'ai pas ôté le lait de la bouche de l'enfant. Je n'ai pas soustrait le bétail de son pâturage... Je n'ai pas arrêté l'eau de l'inondation en sa période Je n'ai pas opposé de digue à l'eau courante... Je n'ai pas causé de dommage aux troupeaux des biens — fonds des temples... Soyez loué, ô Dieu... voyez, je viens à vous sans péché, sans mal... J'ai accompli ce qui satisfait les dieux... J'ai donné du pain à l'affamé, de l'eau à qui avait soif, des vêtements à qui était nu, un bac à qui n'avait pas de bateau. J'ai fait des offrandes aux dieux, et des dons funéraires aux morts bienheureux. Sauvez-moi, gardez-moi. Vous ne m'accuserez pas devant le Grand Dieu. Je suis un homme qui a la bouche pure, les mains pures et à qui ceux qui le voient disent : Sois le bienvenu. »

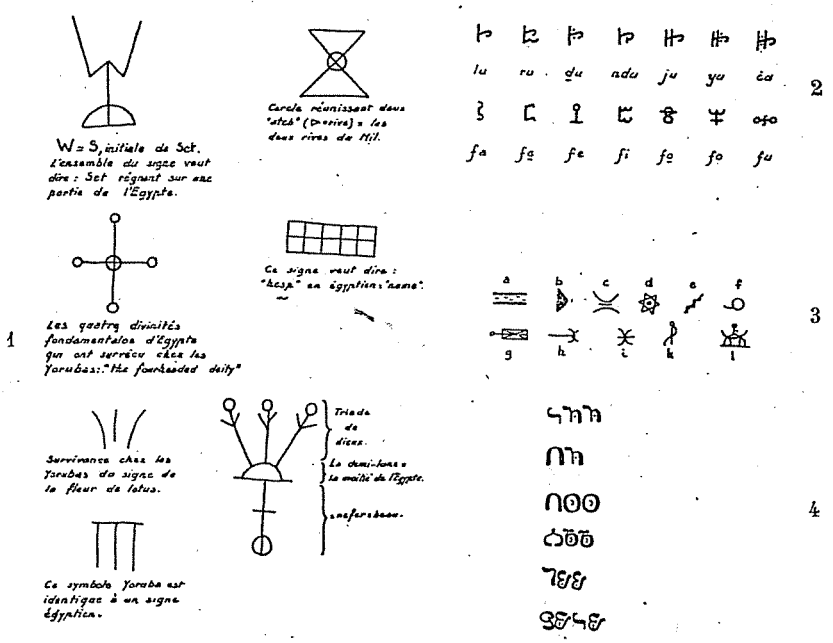
l'âge, ni la formation nécessaire pour m'y intéresser. On pourrait avoir une idée de l'époque — ancienne ou récente — à laquelle ces signes ont été gravés sur l'écorce de ces arbres, en analysant l'épaisseur de l'écorce, la nature des signes, des objets représentés, le déplacement de ces signes le long du tronc et des branches par suite de la croissance de l'écorce. Il faut dire que de tels arbres sont considérés comme sacrés et qu'on enlève rarement leur écorce pour faire des cordes. Il faut dire aussi qu'ils sont loin d'être rares dans le pays.

Enfin, puisque le sous-sol de l'Afrique Noire est, pour ainsi dire, intact, on peut s'attendre à ce que des fouilles systématiques ultérieures nous livrent des documents écrits insoupçonnés, malgré le climat — et ses pluies torrentielles — qui n'est pas favorable à la conservation de telles pièces.

Notons qu'il existe une écriture hiéroglyphique authentique au Cameroun, celle dite du Ndyouya, dont il serait intéressant de chercher si elle n'est pas plus ancienne qu'on le dit. Elle est exactement du même type que l'écriture hiéroglyphique égyptienne.

Enfin, en Sierra Leone, il existe une autre écriture que celle du Bamoun (Cameroun) : c'est celle des Vaï qui est syllabique et celle des Bassa qui est cursive, selon le docteur Jeffrey.

L'écriture des Nsibidi est alphabétique (Baumann et Westermann : *Les peuples et civilisations de l'Afrique*, suivi de : *Les langues et l'éducation*, Payot, 1948, p. 444.)



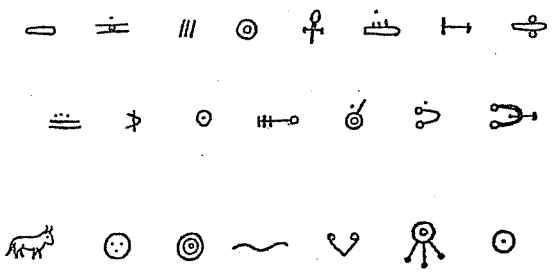
(1) Yorouba : signes communs avec les signes égyptiens publiés par Lukas.
(2) Ecriture Vaï.
(3) Nsibidi.
(4) Bassa. (R. d'après Westermann.)

On peut donc dire que jusqu'au XVe siècle, l'Afrique Noire n'a jamais perdu sa civilisation, comme le prouve ce passage de Frobénius :

« Non pas que les premiers navigateurs européens de la fin du Moyen Age « n'eussent fait dans ce domaine de très remarquables observations. Lorsqu'ils « arrivèrent dans la Baie de Guinée et abordèrent à Vaïda, les capitaines furent « fort étonnés de trouver des rues bien aménagées, bordées sur une longueur de « plusieurs lieues par deux rangées d'arbres : ils traversèrent pendant de longs « jours une campagne couverte de champs magnifiques, habitée par des hommes « vêtus de costumes éclatants dont ils avaient tissé l'étoffe eux-mêmes ! Plus au « sud, dans le Royaume du Congo, une foule grouillante habillée de « soie » et « de « velours », de grands Etats bien ordonnés, et cela dans les moindres détails, « des souverains puissants, des industries opulentes. Civilisés jusqu'à la moelle « des os ! Et toute semblable était la condition des pays à la côte orientale, la « Mozambique, par exemple.

« Les révélations des navigateurs du XVe au XVIIIe siècle fournissent la preuve « certaine que l'Afrique nègre qui s'étendait au sud de la zone désertique du « Sahara était encore en plein épanouissement, dans tout l'éclat de civilisations « harmonieuses et bien formées. Cette floraison, les conquistadores européens « l'anéantissaient à mesure qu'ils progressaient. Car le nouveau pays d'Améri- « que avait besoin d'esclaves et l'Afrique en offrait : des centaines, des mil- « liers, de pleines cargaisons d'esclaves ! Cependant, la traite des Noirs ne « fut jamais une affaire de tout repos ; elle exigeait sa justification ; aussi

1



2

mot moum.	Sens	1907 1re	1911 2[e]	1916 3[e]	1919 4[e]	valeur phonétique.
ɲwô	*bras*					*ɲwô* *ɲ*
mi	*visage*					*mi* *m*
na	*cuire*					*na* *n*

(1) Signes communs au Bamoun et à l'égyptien.

(2) Les dates qui figurent sur ce tableau sont purement fantaisistes ; elles sont trop précises pour être exactes. Elles trahissent l'ardent désir de rajeunir tout ce qui est africain afin de ne pas être obligé de le rattacher à l'antiquité égyptienne. En Egypte, il a fallu plus de 1.000 ans pour passer des hiéroglyphes à la phase hiératique de l'écriture, c'est-à-dire pour passer de la case 1 à la case 2.

« fit-on du Nègre un demi-animal, une marchandise. Et c'est ainsi que l'on « inventa la notion du fétiche (portugais : *feticeiro*) comme symbole d'une reli- « gion africaine. Marque de fabrique européenne ! Quant à moi, je n'ai vu « dans aucune partie de l'Afrique nègre les indigènes adorer des fétiches.

« L'idée du « Nègre barbare » est une invention européenne qui a, par « contre-coup, dominé l'Europe jusqu'au début de ce siècle. »

(Frobénius : *Histoire de la civilisation africaine*, traduit par Back et Ermont, Gallimard, Paris, 1938, 5e édition, pp. 14 et 15.)

Ces textes des voyageurs portugais du XVe au XVIIIe siècles, que cite Frobenius, s'accordent avec ceux des auteurs arabes du Xe au XVe siècles. L'organisation sociale des Etats Nègres des XIVe et XVe siècles, à laquelle Frobénius fait allusion, le faste royal qui y régnait alors, nous sont décrits par un écrivain arabe qui visita à cette époque l'Empire du Mali. Il s'agit d'un passage d'Ibn Batouta, relatant les séances publiques du roi Mandingue Soleiman Mança ; l'auteur visita le Soudan en 1352-53, à l'époque de la Guerre de Cent Ans :

« *Des séances tenues par le Sultan Mança Soleiman de Mali :*

« Le Sultan se tient très souvent assis dans une alcôve communiquant par « une porte avec le Palais. Du côté du michouer, cette alcôve a trois fenê- « tres en bois revêtues de lames d'argent et, au-dessous, trois autres garnies « de plaques d'or ou de vermeil. Ces fenêtres sont cachées par des rideaux « qu'on relève aux jours de séance pour qu'on sache que le Sultan doit s'y « trouver. Quand il s'asseoit, on passe à travers le grillage d'une des fenêtres un « cordon de soie auquel est attaché un mouchoir à dessin de fabrique égyptienne « et aussitôt que le peuple l'aperçoit, on fait résonner les tambours et les « cors. Alors, trois cents esclaves nègres sortent de la porte du Palais, portant « les uns des arcs, et les autres des javelots et des boucliers ; ces derniers se « placent à droite et à gauche du michouer et restent debout, tandis que les « porteurs d'arcs, s'asseoient, après s'être rangés de la même manière. Ensuite, « on amène deux chevaux scellés et bridés, accompagnés de deux béliers des- « tinés, me disait-on, à écarter le mauvais œil. Quand le sultan est assis, trois « esclaves sortent en courant et appellent son lieutenant Candja Mouça ; ensuite « viennent les ferraris ou émirs et après eux le khatîb (prédicateur) et les « jurisconsultes. Ces personnes s'asseoient en avant des selahdou (porteurs « d'armes gardes du corps), à droite et à gauche (de l'alcôve) Dougha, l'inter- « prète se tient debout à la porte donnant sur le michouer, revêtu de riches « habits de zerdkhana et d'autres étoffes. Il est coiffé d'un turban à franges, « façonné d'une manière très élégante d'après la mode du pays ; il porte à « son côté, une épée à fourreau d'or ; il a, pour chaussures, des bottes, pri- « vilège dont personne autre que lui ne jouit en ce jour ; il porte des éperons « et tient en mains deux javelots, l'un d'or et l'autre d'argent, garnis de « pointes en fer. Les soldats, les fonctionnaires civils, les pages, les messoufits, « et toutes les autres personnes, restent au dehors du michouer, dans une large « rue plantée d'arbres. Chaque ferrari a devant lui ses subordonnés portant des « lames, des arcs, des tambours et des cors faits avec des dents d'éléphant. Leurs « instruments de musique sont faits avec des roseaux et des courges ; on les « frappe avec des baguettes et ils rendent un son agréable. Chaque ferrari « a un carquois au dos, et un arc à la main ; il est à cheval et ses subordonnés « tant fantassins que cavaliers, se placent devant lui.

« Dans l'intérieur du michouer, sous les fenêtres, se tient un homme ; et « quiconque veut parler au Sultan, adresse la parole d'abord à Dougha qui « la transmet à cet homme, et celui-ci la communique au Sultan. »

(*Voyage au Soudan*, traduction de Slane, pp. 23, 24, 25.)

« *Des séances du Sultan dans le michouer.*

« Il y a des jours où le Sultan tient ses séances dans le michouer. Il y « a là, sous un arbre, un mestaba ou siège, recouvert en soie, et élevé sur trois « gradins ; on l'appelle dans leur langue el benbi. Sur ce siège, on place le « mekhad ou coussin, et au-dessus on ouvre le seheti ou parasol. Ce parasol est « en soie et a la forme d'un dôme (cobba) surmonté d'un oiseau (taïr) d'or « grand comme un épervier. Le Sultan sort alors d'une porte ménagée dans « un des angles du Palais. Il a un arc à la main et un carquois au dos; « sa coiffure consiste en un turban d'étoffe d'or attaché avec des rubans d'or « qui se terminent en pointes (de métal) de plus d'une palme de longueur et « semblables à des poignards. Il porte ordinairement une robe rouge faite « d'une étoffe de fabrique européenne (roumya) qui se nomme motenfès. « Devant lui marchent des chanteurs tenant en mains des combes d'or et d'ar- « gent ; il avance à pas lents suivi de plus trois cents esclaves noirs, armés, « et beaucoup de temps s'écoule ainsi ; il s'arrête de temps à autre. Arrivé « au ben bi, il s'arrête encore pour regarder l'assemblée et ensuite il monte « lentement comme ferait un prédicateur dans sa chaire. Aussitôt qu'il s'asseoit, « il s'élève un bruit de tambours, de corps et de trompettes. Trois esclaves sor- « tent à la hâte pour appeler le lieutenant et les ferraris qui entrent et qui « s'asseoient. On amène ensuite les deux chevaux et les deux béliers. Dougha « prend sa place à la porte d'entrée et le reste du peuple se tient dans la rue, « sous les arbres. » (pp. 25-26.)

.....

« Les Noirs sont de tous les peuples les plus soumis envers leur souve- « rain ; ils jurent par son nom. » (p. 26.)

Ibn Batouta nous apprend ensuite que Kankan Mouça, prédécesseur de Soleiman Mança, avait donné à Es-Sahéli, qui lui avait construit une mosquée à Gao, 40.000 mithkals, c'est-à-dire environ 180 kilos d'or. Ce chiffre nous donne une idée de ce qu'était la richesse du pays à l'époque précolonialiste.

Un autre passage d'Ibn Batouta ne laisse rien subsister de la légende selon laquelle l'insécurité régnait en Afrique Noire avant la colonisation européenne et que c'est celle-ci qui a apporté avec elle la paix, la liberté, la sécurité, etc.

« *De ce que j'ai trouvé de bon dans la conduite des Noirs.*

« Les actes d'injustice sont rares chez eux ; de tous les peuples, c'est celui « qui est le moins porté à en commettre, et le Sultan (roi nègre), ne par- « donne jamais à quiconque s'en rend coupable (1). De toute l'étendue du pays, « il règne une sécurité parfaite ; on peut y demeurer et voyager sans crain- « dre le vol ou la rapine. Ils ne confisquent pas les biens des hommes blancs « qui meurent dans leur pays, quand même la valeur en serait immense, ils n'y « touchent pas ; au contraire, ils préposent à l'héritage des curateurs choisis « parmi les hommes blancs et il reste entre leurs mains jusqu'à ce que les « ayants droit viennent le réclamer. » (p. 36.)

.....

(1) Ce témoignage d'Ibn Batouta confirme ce que nous ont appris les Anciens (Hérodote, Diodore...) sur les vertus des Ethiopiens.

« M'étant décidé à visiter cette dernière ville (Mali), je louai un seul « messoufite pour me servir de guide car rien n'oblige ici de voyager en cara- « vane tant les routes sont sûres. » (*id.*, p. 14.)

Quel était à l'époque le comportement possible des Noirs à l'égard des Blancs ou des races considérées comme telles ? C'est encore Ibn Batouta qui nous l'apprend dans le texte où il décrit la réception de la caravane qui l'a amené à Walata où le Farba Hosein représentait alors le roi du Mali :

« Nos marchands se tinrent debout en sa présence, et il leur adressa la « parole par l'intermédiaire d'un tiers, bien qu'ils se trouvassent tout près de « lui. Ce fut là une marque du peu de considération qu'il avait pour eux « et j'en fus tellement mécontent que je regrettai amèrement d'être venu dans « un pays dont les habitants se montrent si peu polis et témoignent tant de « mépris pour les hommes blancs. » (*id.*, p. 10.)

Delafosse qui considère que l'Empire du Mali est un des plus considérables qui ait existé dans l'univers, écrit à ce sujet :

« Cependant, Gao avait recouvré son indépendance entre la mort de Gongo « Mouça (Kankan Mouça) et l'avènement de Soleiman Mança et, un siècle plus « tard environ, l'empire mandingue allait commencer à décliner sous les coups « de Songoï tout en conservant assez de puissance et de prestige pour que son « souverain traita d'égal à égal avec le roi du Portugal, alors à l'apogée de sa « gloire. » (Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*, 1922, p. 62, Payot.)

Tel qu'on le voit donc, les empereurs de l'Afrique noire, loin d'être des roitelets, traitaient sur un pied d'égalité avec leurs contemporains les plus puissants de l'Occident. On peut même sur la foi des documents que nous possédons aller plus loin et insister sur le fait que les empires néo-soudanais ont précédé de plusieurs siècles l'existence d'empires comparables en Europe. L'empire de Ghana sera créé au plus tard aux environs de 300 ap. J.C. et durera jusqu'en 1240 ; or, on sait que Charlemagne, créateur du premier Empire d'Occident, après les invasions barbares, fut couronné en 800.

La magnificence de Ghana était déjà en tous points semblable ou supérieure à celle de l'empire du Mali. Tels étaient donc les Etats d'Afrique au moment où ils allaient entrer en contact avec l'Occident des temps modernes.

On peut faire ici une remarque d'une extrême importance. A cette époque, où dans le Moyen Age Occidental on ne rencontrait que des monarques absolus, en Afrique Noire, les monarchies étaient déjà constitutionnelles : le roi était assisté par un Conseil du Peuple dont les membres étaient choisis parmi les différentes catégories sociales. Ce type d'organisation politique décrite page était valable pour Ghana, Mali, Gao, Yatenga, Cayor, etc... Il ne pouvait pas être un commencement, mais l'aboutissement d'une longue évolution dont nous ne pouvons saisir les débuts qu'en nous reportant à la Nubie et à l'Egypte : c'est le seul moyen de rétablir la continuité de cette chaîne.

De quelque côté qu'on envisage l'histoire de l'Afrique, on retombe sur le Soudan Méroïtique et l'Egypte.

Lorsque le contact se fit une seconde fois entre l'Europe et l'Afrique Noire, par l'océan Atlantique, c'était surtout la marine au long cours, les armes à feu que l'Europe possédait grâce à la continuité du progrès technique en Méditerranée septentrionale, qui constituaient sa supériorité. Elles lui permirent de dominer le continent et de falsifier la personnalité du nègre. Et nous en sommes

encore là. C'est ce qui a entraîné toute l'altération ultérieure de l'histoire relative à l'origine de la civilisation égyptienne.

En plus de l'unité politique, l'unité culturelle s'affirmait déjà en Afrique noire au sein des différents empires. Certaines langues, devenues langues officielles, parce que parlées par l'empereur, servaient de langues administratives et commençaient à dominer les autres qui tendaient à devenir des dialectes régionaux, comme le breton, le basque, l'occitan... sont devenus, en France, des patois, par un processus analogue.

En se référant aux quelques mots contenus dans le récit d'Ibn Batouta (cf. ci-dessus, on a l'impression qu'une langue très voisine du valaf, en l'occurrence le Sarakollé, était parlée dans toute l'aire soudanaise, à l'époque où l'auteur fit son voyage et même aux époques antérieures du temps de Ghana. Quand nous trouvons les termes de *Farba,* de *Kill* = calebasse, de *Gherti* = arachide, de *Ki Magan* désignant le roi, *Ben-Bi* où l'on a l'impression de retrouver les lois phonétiques du valaf établies à la page : *Bent-Bi* = le bâton..., devant tant de faits on est enclin à croire que le valaf actuel, s'il n'est pas la langue même qui était parlée, n'est qu'une variante de celle-ci.

S'il en était ainsi, l'expression *Tundi-Daro,* analysée à la page....., et désignant une ville même de la région de Ghana, ne constituerait plus un fait étonnant ; mais alors, le berceau du valaf se serait déplacé vers l'Est, à moins que cette langue n'ait eu une extension plus vaste que je ne l'aurais imaginé.

La colonisation en détruisant, entre autres, ces liens de culture, a ramené les dialectes en surface et favorisé le développement de la mosaïque linguistique. On aurait eu des résultats analogues en France, après quelques siècles d'occupation allemande qui aurait favorisé le développement des patois précités, au détriment du français, déjà devenu langue nationale.

On le voit donc, il y a eu une véritable régression en Afrique Noire, surtout au niveau du peuple, mais elle est due à la colonisation. On peut imputer, à coup sûr, à celle-ci, la régression de certaines tribus que l'on a abâtardies progressivement et refoulées dans la forêt. Il serait donc doublement faux d'invoquer aujourd'hui l'état de ces populations devenues primitives, en quelque sorte, pour alléguer que l'Afrique Noire n'a jamais eu de civilisation, de passé, que le Nègre a une mentalité primitive, non cartésienne, réfractaire à la civilisation, etc... etc...

Seule, cette régression peut expliquer que dans un Etat relativement primitif, ces populations gardent encore intacte une tradition qui révèle un état d'organisation sociale et une conception du monde qui ne correspondent plus à leur niveau actuel de culture.

On peut, en effet, citer un fait analogue en Europe : c'est la régression des populations blanches qui vivent, aujourd'hui, dans les vallées isolées par les neiges de la Suisse, telle que la Vallée de Lötchenthal. Ces populations blanches sont aujourd'hui des sauvages dans le sens Bochiman ou Hottentot du mot : elles fabriquent des masques, grimaçants et tourmentés, révélant une peur cosmique, qui n'a d'égale que celle des Eskimo. Le Musée de Genève possède une belle collection de ces masques. Par contre, on remarquera que la sérénité de l'art nègre reflète la clémence du milieu physique, mais révèle aussi une domestication, tout au moins spirituelle, des forces de l'univers. Celles-ci, au lieu d'être des phénomènes inexplicables qui épouvantent l'imagination, étaient déjà intégrées dans un système général d'explication du monde qui, compte tenu de

l'époque, avait la valeur d'une philosophie. Le Nègre avait dominé la nature, partiellement par la technique et entièrement par l'esprit : elle ne lui faisait donc plus peur. Son art devait fatalement refléter son calme intérieur. Ainsi même, l'art expressionniste nègre (Dan de la Côte d'Ivoire, Congo, voir photo) ne sera pas tourmenté, mais apparaîtra comme une sorte de jeu plastique.

PROBLEMES POSES PAR LES CHEVEUX LISSES ET LES TRAITS DITS REGULIERS.

Il nous faut dire ici que ni les uns ni les autres ne sont l'apanage d'une race blanche. Il existe deux races noires bien définies à l'heure actuelle : l'une à peau noire et à cheveux crépus, l'autre à peu également noire, très souvent même extraordinairement noire, avec des cheveux lisses, un nez aquilin, des lèvres minces, l'angle des pommettes aigu. Nous avons un prototype de cette race aux Indes, ce sont les Dravidiens. Nous savons aussi que certains Nubiens relevaient du même type Nègre, comme l'indique cette phrase de l'auteur arabe Edrissi, cité par Pédrals :

« Les Nubiens sont les plus beaux des Noirs, les femmes ont les lèvres min-« ces et les cheveux non crépus. » (Pédrals, *id.*, p. 7.)

Il est donc inexact, antiscientifique, de faire des recherches anthropologiques, d'aboutir à un type dravidien et de conclure par là même à l'absence du type nègre comme c'est le cas du docteur Massoulard rapportant les travaux de Miss Stoessiger, sur les crânes badariens. La contradiction est d'autant plus flagrante que ces crânes sont prognathes : le prognathisme ne se rencontre que chez les Nègres ou les Négroïdes — j'appelle Négroïde tout élément issu du Nègre :

« Les crânes badariens diffèrent très peu des autres crânes prédynastiques « moins anciens ; ils sont seulement un peu plus prognathes. Après ceux-ci, c'est « aux crânes indiens primitifs — dravidiens et véddahs — qu'ils ressem-blent le plus. Ils présentent aussi quelques affinités négroïdes dues à un mélange de sang nègre sans doute très ancien. » (Dr Massoulard, *id.*, p. 394.)

C'est uniquement par des oppositions fictives de ce genre qu'on a pu blanchir la race égyptienne qui, même à l'époque de la Préhistoire, comme l'indique ce texte, était encore nègre contrairement aux allégations sans fondement scientifique qui veulent que les Egyptiens furent d'abord des Blancs, « abâtardis » — entendons : métissés — par la suite par des Nègres.

On a l'habitude d'invoquer les cheveux lisses de quelques momies bien choisies, les seules qu'on rencontre d'ailleurs dans les musées, pour affirmer qu'elles représentent un prototype de la race blanche, malgré leur prognathisme. On les expose ostensiblement pour tenter de prouver que les Egyptiens étaient donc des blancs. La grosseur même des cheveux qu'on invoque ne permet pas de s'arrêter à l'idée d'une race blanche. Quand de tels cheveux existent sur la tête d'une momie, ils ne nous rapprochent, dans la réalité, que du type dravidien, tandis que le prognathisme et la peau noire de ces momies — pigmentée et non noircie par le goudron ou quelque autre produit — exclut toute idée de race blanche. Le choix méticuleux dont elles ont été l'objet et dont on ne fait pas cas quand on en parle, leur enlève tout caractère de prototype. En effet, Hérodote nous a bien dit, après les avoir vus, que les Egyptiens avaient les cheveux crépus ; on peut donc se demander curieusement pourquoi on ne nous expose pas des momies qui présentent de tels caractères. Celles-ci qui devraient être les plus nombreuses sont les plus introuvables à l'heure actuelle et quand

on a la chance de tomber sur l'une d'entre elles, on veut nous faire croire qu'elle représente un type étranger.

Ces faits sont d'une extrême gravité.

Une observation prouverait l'affirmation d'Hérodote, selon laquelle les Egyptiens avaient les cheveux crépus : c'est la coiffure artificielle des femmes que nous retrouvons encore textuellement en Afrique Noire sous forme de *Diéré* et de *Djmbi*. On pourrait en effet se demander à juste titre pour quelles raisons une femme blanche qui aurait une belle chevelure naturelle masquerait celle-ci sous la coiffure grossière artificielle de l'Egyptienne. Il faudrait au contraire voir en celle-ci les soucis constants de la femme noire que le problème des cheveux a toujours préoccupée.

Quoi qu'il en soit, nous voyons qu'on ne peut se fonder sur le caractère lisse des cheveux pour conclure à l'idée d'une race blanche, car il existe des cheveux lisses qui sont aussi éloignés de la chevelure européenne que les cheveux crépus.

RACE NOIRE ASSERVIE ?

Certains ouvrages tentent de répandre l'idée d'une race noire asservie vivant de toute antiquité auprès d'une race blanche, et transformant petit à petit les caractères de celle-ci.

Le contact de ces deux races dès la préhistoire est à retenir comme un fait authentique, sans toutefois nous prononcer sur l'importance de ce contact, dans les différentes régions où il a eu lieu. Mais l'examen objectif des documents que nous possédons de ces époques reculées nous force à renverser les rapports que l'on a voulu établir *à-priori* entre ces deux races depuis l'Elam jusqu'en Egypte. Les fouilles de Dieulafoy nous révèlent que les premières dynasties de l'Elam étaient de race nègre. La série des statuettes amratiennes nous montre une race blanche captive en Egypte, à côté d'une race noire se promenant librement dans la nature. Le monde blanc ne s'affranchira totalement du monde noir qui l'a dominé jusque là qu'à la fin de l'époque égéenne qui marque l'entrée en scène de la Méditerranée septentrionale.

TEINT BRUN-ROUGEATRE DES EGYPTIENS !

Que l'infiltration, dès la préhistoire, de cette race vaincue et captive représentée par la série des statuettes amratiennes, ait contribué de bonne heure à éclaicir le teint des Egyptiens, cela semble assez probable. Autrement dit, qu'un élément blanc de bien moindre importance soit venu tardivement se greffer sur un substratum nègre primitif par suite de l'attrait constant de la vallée sur les bergers aryens et sémites frustes, cela semble probable. Mais ce qui est certain, c'est la prédominance de l'élément nègre du commencement à la fin de l'histoire égyptienne. Même le métissage intense de la basse époque ne réussira pas à bouleverser les caractères nègres de la race égyptienne. Ce métissage du nègre égyptien et du blanc proto-sémite ou aryen a suivi un développement en éventail au cours de l'histoire égyptienne par suite des courants commerciaux. Il se réflète, pendant l'époque égéenne, dans l'histoire de l'enlèvement d'Io par les Phéniciens. En effet, les Phéniciens peuple négroïde et cousins, en quelque sorte, des Egyptiens, leur ont servi de marins pendant toute cette période. Entre autres commerces, ils ont pratiqué, entre l'Egypte civilisée et l'Europe alors barbare le commerce des femmes blanches : Io, enlevée

de la Grèce et vendue au Pharaon d'Egypte qui l'a payée cher à cause de la rareté de son teint blanc, n'est que le symbole de ce commerce. Il est extrêmement difficile de nier ou de minimiser l'importance de ce commerce.

Ainsi s'expliquerait le teint dit brun-rougeâtre des Egyptiens tandis qu'ils continuent à avoir les lèvres épaisses — et même éversées — la « bouche un peu trop fendue », comme dit Maspéro, « le nez charnu », selon le même auteur.

Comme on le voit, les Egyptiens n'ont jamais cessé d'être des Nègres. Le teint spécial qu'on essaie de leur attribuer se retrouve chez des millions de Nègres répartis dans tous les coins de l'Afrique noire d'aujourd'hui.

On aime citer les peintures des mastabas, et y distinguer les *Nahasi* des *Rametou*, c'est-à-dire, les Nègres des prétendus Egyptiens ; cela reviendrait à distinguer sur une fresque les Valafs des Bambaras, des Mossis et des Toucouleurs et prendre ces derniers pour des Blancs, ou pour une race distincte de la race noire représentée par les Valafs. Pour un Africain, cette remarque donne une idée exacte de la valeur des distinctions qu'on fait habituellement à partir des peintures égyptiennes. Encore faudrait-il dater celles-ci avec certitude. Du reste, on connaissait bien toutes ces peintures des mastabas avant Champollion, on y avait bien observé ces nuances de couleur des types représentés ; on n'en affirmait pas moins qu'il s'agissait d'une race nègre parce que jusque-là, l'Egypte était reconnue comme étant de tous temps un pays de Nègres. Et l'art égyptien même était considéré comme un art nègre, qui donc ne présentait aucun intérêt.

Le changement d'opinion n'est survenu que le jour où l'on a constaté avec stupeur que l'Egypte était la mère de toute civilisation. On sembla alors mieux voir, car on arriva à distinguer sur ces fresques où l'on reconnaissait, unanimement, une représentation de nègres des nuances d'une « race blanche à peau rouge », d'une « race blanche à peau rouge sombre », d'une « race blanche à peau noire ».

Mais on n'y distingua jamais, en tant qu'Egyptiens, une race blanche à peau blanche, tout court.

L'argument du teint « brun-rougeâtre » ne fait donc que confirmer l'origine nègre de la race égyptienne.

INSCRIPTION DE LA STELE DE PHILAE.

On a l'habitude de se fonder sur cette inscription qui, après les troubles de la XIIe dynastie, marquait la frontière du Soudan Méroïtique et de l'Egypte pour conclure qu'il s'agissait bien d'une séparation de deux races distinctes ; que cette stèle interdisait aux Noirs d'entrer en Egypte.

Une telle conclusion est une grave falsification car le terme « Noir » n'a jamais été employé par les Egyptiens pour distinguer les Soudanais Méroïtiques d'eux-mêmes. Egyptiens et Soudanais Méroïtiques appartenaient à la même race. Aussi se désignaient-ils réciproquement par des noms de tribus et de régions et jamais par des épithètes relatives à la couleur, comme c'est le cas lorsqu'il s'agit du contact entre une race noire et une race blanche.

Aujourd'hui, si la civilisation moderne disparaissait par un cataclysme atomique, en laissant intactes les bibliothèques, en ouvrant n'importe quel livre de littérature, les rescapés s'apercevraient tout de suite que les habitants situés au sud du Sahara sont désignés par l'épithète « Noirs » et le terme d'Afrique Noire serait une indication précieuse pour la détermination du lieu d'habitat

de la race noire. On ne trouve rien de semblable dans les textes égyptiens. Chaque fois que les Egyptiens emploient l'épithète « Noir » : *khem*, c'est pour se désigner eux-mêmes pour désigner leur pays, le pays des Noirs, *khemit* et non la terre noire comme le postule l'imagination savante.

Aucun des textes qui foisonnent dans la littérature moderne et qui mentionnent, ostensiblement, le terme de « Noirs » comme s'il avait jamais été employé par les Egyptiens pour se distinguer des Nègres, n'est authentique. Chaque fois qu'on nous parle de tel ou tel fait rapporté par les Egyptiens sur les « Noirs », c'est une falsification. C'est le terme *Nahasi* (cf. ci-dessus), qu'on traduit par « Noirs » pour les besoins de la cause. Il est curieux de voir que, sous la même plume, dans le même ouvrage, le même mot *Kouschite* devient incompatible avec l'idée de « Noirs » dès qu'il désigne les premiers habitants qui ont civilisé l'Arabie d'avant Mahomet, le pays de Canaan d'avant les Juifs (Phénicie), la Mésopotamie d'avant les Assyriens (époque chaldéenne), l'Elam, l'Inde d'avant les Aryens. C'est là une des nombreuses contradictions qui trahissent la peur des spécialistes de révéler les faits tels qu'ils les trouvent avec le minimum de bon sens. On ne peut les comprendre qu'en leur conférant le raisonnement suivant : étant donnée l'idée que j'ai du Nègre (par éducation) même si les documents prouvent, objectivement, que la civilisation est créée par ces dits Nègres (Kouschites, Cananéens, Egyptiens, etc.) cela ne peut qu'être une erreur et en cherchant bien, on doit arriver à trouver sûrement le contraire. Donc la méthode sûre, indispensable pour aboutir à la vérité contenue dans ces documents, par delà les apparences, est l'interprétation des termes : Kouschites, Cananéens, etc..., tout en voulant dire « Noirs » d'après ces documents, ne peuvent donc pas signifier cela. Disons par conséquent qu'il s'agit d'une race quelconque, sauf de la race noire ; ou alors d'une race noire qui n'est pas noire : la race brune, etc...

On pratique une falsification analogue lorsqu'on cite les auteurs anciens tels qu'Hérodote, Diodore, les premiers voyageurs carthaginois, etc... On nous laisse croire, dans les ouvrages qui les citent, que ces auteurs distinguaient les Egyptiens d'une part et les Nègres de l'autre. C'est le cas de Delafosse (qui est loin d'être le seul) lorsqu'il écrit dans son livre « Les Noirs de l'Afrique » (Payot, 1922) :

« Un passage de l'Histoire d'Hérodote est, à cet égard, fort instructif. Dans « son livre II (paragraphes 29 et 30), l'auteur grec nous a fixé à peu près sur « les limites septentrionales atteintes de son temps, dans la vallée du Nil, par les « Noirs, qu'il appelle « Ethiopiens » ; ces limites étaient sensiblement identi- « ques à celles qu'ils atteignent de nos jours. On trouvait déjà des Noirs, nous « dit-il, « au-dessus d'Eléphantine », c'est-à-dire en amont de la première cata- « racte, les uns sédentaires et les autres nomades, vivant côte à côte avec des « Egyptiens. » (pp. 20-21.)

Quand on se reporte à Hérodote, on se rend compte de la falsification contenue dans le texte précité de Delafosse, où on nous laisse entendre que, d'après Hérodote, Noirs et Egyptiens étaient deux notions distinctes opposables l'une à l'autre. (Cf. citation d'Hérodote, p. 1.)

Le livre II d'Hérodote que cite Delafosse nous apprend que les Egyptiens avaient la peau noire et les cheveux crépus (II, 104). On saisit ici le procédé par lequel on est arrivé à faire dire aux auteurs anciens le contraire de ce qu'ils

ont écrit, dans les rares cas où l'on ne passe pas purement et simplement leur témoignage gênant sous silence ; parfois on les injurie ou on essaie de masquer grossièrement sa rage en mettant en doute leurs témoignages. On croit pouvoir ainsi arriver à jeter le discrédit sur eux. Ces citations tronquées, falsifiées, sont d'une extrême gravité dans la mesure où elles donnent au profane l'illusion d'une authenticité.

D'après les documents égyptiens mêmes, dès 4000 avant J.-C., le Soudan Méroïtique était un pays prospère qui entretenait des relations commerciales avec l'Egypte. L'or surtout y abondait. C'est autour de cette époque qu'il aurait transmis à l'Egypte les douze signes hiéroglyphiques qui seraient le premier embryon d'alphabet.

Après quelques tentatives de conquête, Soudanais et Egyptiens deviennent des alliés faisant ensemble des expéditions sur les côtes de la mer Rouge : expéditions sous Pépi Ier, VIe dynastie. La Nubie était alors gouvernée par un roi nommé Ouna qui deviendra sous le successeur de Pépi Ier gouverneur de la Haute-Egypte. Cette alliance durera plus ou moins jusqu'à la XIIe dynastie égyptienne : Sésostris I réussit alors à établir une tutelle sur la Nubie.

« Mais le joug est rejeté sous Sésostris II dans des conditions qui font redou-
« ter à l'Egypte d'être envahie à son tour. Des remparts et des forteresse sont
« construits entre la première et deuxième cataractes pour arrêter les Nubiens.
« L'Egypte conçoit une telle inquiétude qu'elle fait appel à des tribus bédouines
« dirigées par un certain Abshaï, venu de Syrie. Sésostris III, au cours de
« 4 campagnes, met un terme à la menace. La frontière est encore portée en amont du Nil, où de nouvelles forteresses sont établies en même temps qu'on érige une nouvelle stèle interdisant le passage des Noirs.» (D.P. de Pédrals, *Manuel Scientifique de l'Afrique Noire*, Payot, 1949, p. 45.)

A l'exception de l'inexactitude du terme de « Noirs » qui termine ce passage et dont l'auteur n'est pas responsable quand on sait la bonne volonté qui l'anime, il nous montre la nature des faits qui ont motivé l'érection de la stèle de Philæ. Comme on le voit, de tels faits révèlent qu'à un moment donné, l'allié soudanais a failli conquérir l'Egypte qui pour cela même organisera sa défense, d'où la stèle de Philæ. Celle-ci ne saurait donc avoir la signification qu'on voudrait lui donner.

De la bataille de Danki à celle de Guilé, le Cayor et le Djoloff se sont trouvés placés sous les mêmes rapports d'antagonisme périodique que l'Egypte et la Nubie. Cayoriens et Djoloff-Djoloff en sont-ils moins tous de la même race noire ?

CHAPITRE VI

PEUPLEMENT DE L'AFRIQUE A PARTIR DE LA VALLEE DU NIL

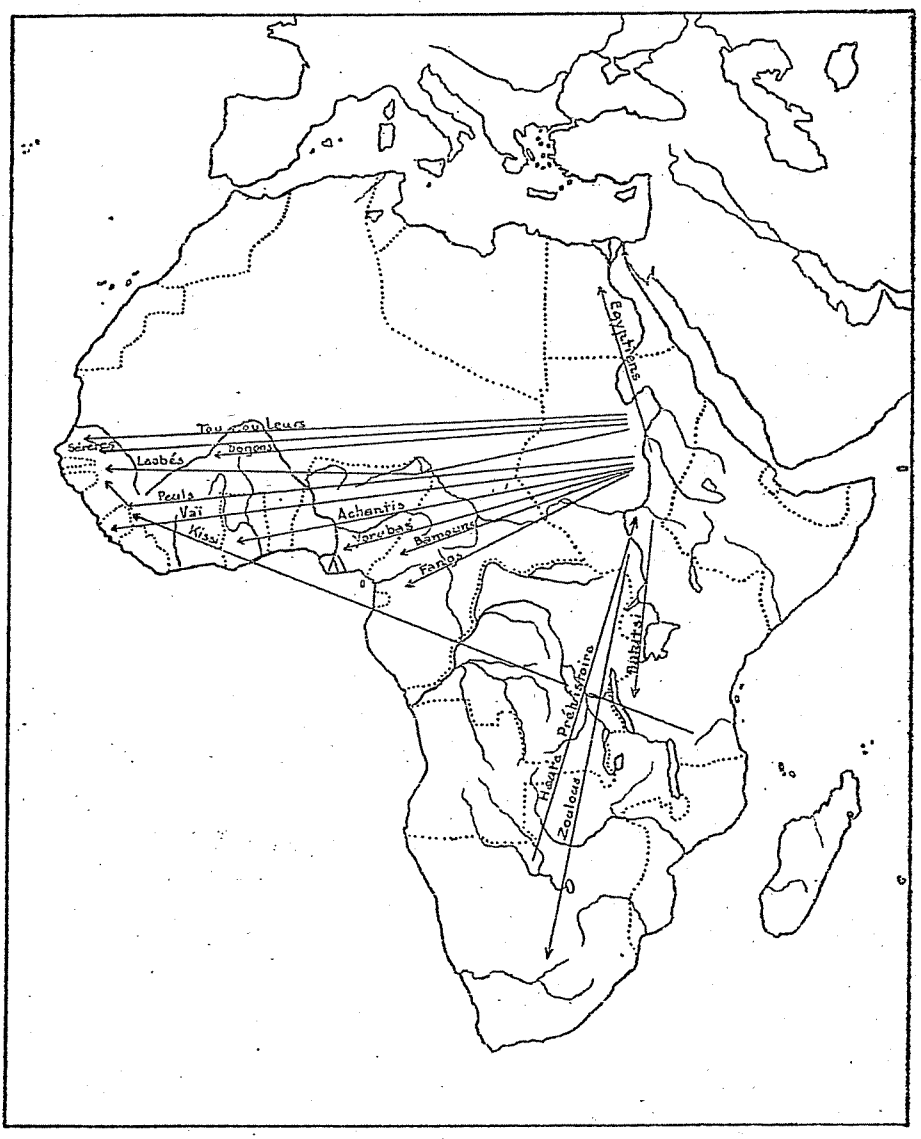
Les arguments que l'on invoque pour défendre la thèse du peuplement de l'Afrique Noire par l'Océan Indien, à partir de l'Océanie ne reposent sur aucune base.

Aucun fait archéologique ou autre ne nous autorise, à l'heure actuelle, à trouver aux Nègres un berceau extérieur à l'Afrique. On s'est fondé sur les légendes qui, recueillies en Afrique occidentale, font venir les Nègres de l'Est, du côté de la Grande Eau. Delafosse identifia, sans autre preuve, peut-être par souci de poser une hypothèse de travail, ladite « Grande Eau » des légendes et l'Océan Indien, et aussi parce que, à cette époque, on situait encore le berceau de l'humanité en Asie, à cause de la découverte du Pithécanthrope (Java) du Sinanthrope (Chine) et de la bible (Adam et Eve).

L'opinion se cristallisa autour de cette identification ; pendant longtemps on oubliera que ce n'était là qu'une affirmation *à-priori*, et l'hypothèse passera pour un théorème démontré.

Après tout ce que nous savons de l'archéologie de l'Afrique du Sud, d'où l'humanité semble même avoir pris naissance, après tout ce que nous savons de la civilisation nubienne, mère de l'égyptienne probablement, après tout ce que nous savons de la préhistoire de la Vallée du Nil, nous pouvons légitimement supposer que la « Grande Eau » n'est autre que l'eau du Nil.

De quelque côté qu'on recueille les légendes relatant les origines d'un peuple en Afrique Noire, la direction indiquée nous ramène à la Vallée du Nil comme point de départ. C'est ainsi qu'en Afrique Occidentale, les peuples qui se souviennent encore de leurs origines diront qu'ils viennent de l'Est et que leurs ancêtres avaient trouvé des Pygmées dans le pays (1). Les légendes Dogons, Yoruba les font venir de l'Est ; celles des Fangs les font venir du Nord-Est ; au siècle dernier les Fangs n'étaient pas encore parvenus sur la côte de l'Atlanti-



(1) Le terme Kondrong : habitant nain de la forêt (coiffé d'un ustensile porte-bonheur) recèle le souvenir d'une cohabitation avec le Pygmée dans une région forestière avant l'installation des Valafs sur les plaines du Cayor-Baol où forêts et Pygmées sont absents.

que ; celles des Bakoubas les font venir du Nord. Quand les peuples vivent dans une région méridionale par rapport à la vallée du Nil, leurs légendes les font venir du nord : c'est le cas des Batoutsi du Rouanda-Ouroundi.

Lorsque les premiers marins de l'Afrique du Sud débarquèrent au Cap, il y a quelques siècles, les Zoulous, dans une migration Nord-Sud n'avaient pas encore atteint le point du Cap.

Cette hypothèse s'accorde avec le fait que les légendes des Nègres qui vivent dans la Vallée du Nil ne mentionnent qu'une origine locale. Dans toute l'antiquité, Nubiens et Ethiopiens ne s'étaient jamais donné une autre origine que locale, si ce n'est une plus méridionale. C'est le résumé de ces légendes unanimes de l'antiquité que rapporte M. d'Avezac avec une ironie qui ne leur enlève rien de leur portée :

« D'autres, rêveurs érudits ou physiologistes ingénieux, au lieu de rede-
« mander l'histoire primitive des Africains à des traditions presque perdues,
« ont mieux aimé la chercher dans d'aventureuses hypothèses, et leurs con-
« jecturales narrations nous montrent dans le Nègre l'aîné de la création, fils
« de la terre et du hasard, prenant naissance aux neigeuses montagnes de la
« Lune (Afrique Centrale, C.A.D.), où trouva plus tard aussi son berceau
« l'homme qui, depuis, descendu dans le Sennaar, engendra l'Egytien et l'Arabe
« et l'Atlante : la race nègre, longtemps plus nombreuse, soumit et domina
« d'abord la race blanche; mais celle-ci, graduellement multipliée, secouant le
« joug de ses maîtres, et d'esclave devenant maîtresse à son tour, les condamna
« à porter désormais ses tyranniques fers qu'elle venait de briser; des siècles ont
« passé, et sa colère n'est point encore apaisée. » (*L'Afrique Ancienne*, coll. L'Univers, Didot, 1842, p. 26.)

Cette légende résume l'histoire de l'humanité en quelques lignes (1). Ce qu'il faut en retenir c'est l'origine méridionale des habitants de la Vallée du Nil, Nubiens, Egyptiens, comme ces derniers l'ont toujours affirmé, c'est aussi l'antériorité du Nègre dans la voie de la civilisation, sa domination ancienne et le renversement actuel de la situation. C'est aussi l'homme qui descend au Sen-

---

(1) Schuré rapporte d'une façon non moins saisissante la partie de ces légendes concernant une domination primitive du Noir :

« Après la race rouge, la race noire domina sur le globe... les Noirs envahirent le sud de l'Europe en des temps préhistoriques... Leur souvenir s'est complètement effacé de nos traditions populaires. Ils y ont cependant laissé des empreintes ineffaçables... Au temps de leur souveraineté, les Noirs eurent des centres religieux en Haute-Egypte et en Inde. Leurs villes cyclopéennes crénelaient les montagnes de l'Afrique, du Caucase et de l'Asie Centrale. Leur organisation sociale consistait en une théocratie absolue... Leurs prêtres avaient des connaissances profondes, le principe de l'unité divine de l'univers et le culte des astres qui, sous le nom de sabéisme, s'infiltra chez les peuples blancs... Une industrie déjà savante, surtout l'art de manier par la balistique des masses de pierre colossales et de fondre les métaux dans d'immenses fourneaux auxquels on faisait travailler les prisonniers de guerre...

... La race blanche venait d'être éveillée par les attaques de la race noire qui commençait à l'envahir par le sud de l'Europe. Lutte inégale au début. Les Blancs à demi-sauvages, sortant de leurs forêts et de leurs habitations lacustres, n'avaient d'autres ressources que leurs arcs, leurs lances et leurs flèches aux pointes de pierre. Les Noirs avaient des armes de fer, des armures d'airain, toutes les ressources d'une civilisation industrieuse et leurs cités cyclopéennes. Ecrasés au premier choc, les Blancs, emmenés en captivité, commencèrent par devenir en masse les esclaves des Noirs qui les forcèrent à travailler la pierre et à porter les minerais dans leurs fours. Cependant des captifs échappés rapportèrent dans leur patrie les usages, les arts et les fragments de science de leurs vainqueurs. Ils apprirent des Noirs deux choses capitales : la fonte des métaux et l'écriture sacrée, hiéroglyphes... Le salut des Blancs, ce furent leurs forêts, où comme des fauves ils pouvaient se cacher pour en rebondir au moment propice. »

(« Les Grands Initiés », pp. 6 à 13, Paris, 1908.)

naar : sans aucun doute le Sennaar est ici la plaine située entre le Nil Blanc et le Nil Bleu, point de départ de la civilisation soudanaise méroïtique. Or l'on sait qu'on attribue le même nom à la plaine de Mésopotamie située également entre deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate. Laquelle de ces appellations est juste et authentique ? La seconde semble une réplique de la première. La rectification de cette erreur renverserait une fois de plus le sens de l'histoire. Il devient alors normal que l'Egypte soit peuplée à partir de la plaine du Sennar ; et la légende s'accorde avec l'histoire.

A côté des légendes actuelles des peuples africains qui mentionnent presque toutes le bassin du Nil et l'élément Pygmée qui habitait l'intérieur du pays avant la dispersion des Nègres, citons deux passages d'Hérodote qui les confirment.

Il s'agit de jeunes Nasamons qui partirent de la Syrte (Cyrénaïque actuelle) longèrent la côte de la Méditerranée vers l'Ouest, puis se dirigèrent vers l'intérieur des terres en traversant le désert du Sahara et arrivèrent sur les bords d'un fleuve où vivaient exclusivement des Pygmées noirs.

« Ces jeunes gens, envoyés par leurs compagnons avec de bonnes provisions « d'eau et de vivres, parcourent d'abord des pays habités ; ensuite, ils arrivè- « rent dans un pays rempli de bêtes féroces; de là continuant leur route à « l'Ouest à travers les déserts, ils aperçurent, après avoir longtemps marché « dans un pays très sablonneux, une plaine où il y avait des arbres. S'en étant « approchés, ils mangèrent des fruits que ces arbres portaient. Tandis qu'ils en « mangeaient, de petits hommes, d'une taille au-dessous de la moyenne, fondirent « sur eux, et les emmenèrent par la force. Les Nasamons n'entendaient point « leur langue, et ces petits hommes ne comprenaient rien à celle des Nasamons. « On les mena par des lieux marécageux ; après les avoir traversés, ils arrivè- « rent à une ville dont tous les habitants étaient noirs, et de la même taille « que ceux qui les y avaient conduits. Une grande rivière, dans laquelle il y « avait des crocodiles, coulait le long de cette ville de l'Est à l'Ouest. » (Hérodote, II-32.)

Il semble donc qu'à une certaine époque, l'intérieur du pays fut exclusivement habité par des Pygmées. Le fleuve en question pourrait bien être le Niger, puisque nous savons maintenant, contrairement à ce que croyait Hérodote, que le Nil au delà de l'Ethiopie ne fait pas une coudée pour couler du Sud au Nord après avoir traversé l'Afrique du Nord-Ouest au Sud-Est.

Le second passage d'Hérodote concerne le voyage de Sataspes fils de Téaspis, qui, sur le point d'être mis en croix par les ordres de Xerxès, vit sa peine commuée en un périple de l'Afrique, grâce à la demande de sa mère, sœur de Darius. Sataspes traversa les Colonnes d'Hercule (Gibraltar) et fit voile vers le sud. Il n'alla pas jusqu'au bout de son voyage mais put, néanmoins, faire les remarques suivantes sur les habitants de la côte Atlantique de l'Afrique de l'époque :

« Il raconta que sur les côtes de la mer les plus éloignées qu'il eut par- « courues, il avait vu de petits hommes, vêtus d'habits de palmier, qui avaient « abandonné leurs villes pour s'enfuir dans les montagnes aussitôt qu'ils « l'avaient vu aborder avec son vaisseau : qu'étant entré dans leurs villes, il ne « leur avait fait aucun tort, et s'était contenté d'en enlever du bétail. » (Hérodote, IV-43.)

Il y aurait donc concordance entre les légendes nègres actuelles et ces faits rapportés par Hérodote il y a 2.500 ans (1).

Les Pygmées seraient donc les premiers à occuper l'intérieur du continent ; du moins à une certaine époque, ils le peuplaient à l'exclusion des Nègres de grande taille. On peut supposer que ces derniers formaient une sorte de grappe autour de la vallée du Nil. Ils devaient ensuite irradier dans toutes les directions au cours du temps, par suite du peuplement et des bouleversements sociaux qui interviennent au cours de l'histoire d'un peuple.

Une telle idée n'est pas seulement une vue de l'esprit ou une simple hypothèse de travail. Ce que nous savons de l'ethnographie africaine nous permet de la faire passer de l'état d'hypothèse à celui d'un fait historique vérifié. Certes, un fonds culturel commun à tous les Nègres d'Afrique, en particulier un fonds linguistique commun à tous ceux-ci semble déjà une vérification en gros de cette idée.

Mais c'est surtout la toponymie, l'analyse des noms totémiques de clans que portent tous les Africains, soit à l'état collectif, soit à l'état individuel suivant le degré de dispersion, c'est l'analyse de ces noms associés à une analyse linguistique appropriée qui nous permettra de passer du plan de la probabilité au plan de la certitude.

En Egypte proprement dite nous trouvons les noms suivants qui lui sont communs avec le Sénégal :

ÉGYPTE	SÉNÉGAL
Atoum	*Atu*
Sek-met	*Sek*
Kéti	*Kéti*
Kaba	*Kaba, keba, kébé*
Antef	*Anta*
Fari = le pharaon	*Fari* = nom propre ; titre d'empereur
Meri	*Meri*
Méri	*Méri*
Saba (Kousch)	*Sébé*
Kara, Karé	*Karé*
Ba-Ra	*Bara - Bari* (peul)
Ramsès ; Reama	*Rama*
Bakari	*Bakari*

(1) Le récit du périple de Hannon, à cause de son caractère laconique, ne nous apprend que très peu de choses sur les populations nègres qui avaient atteint la côte au Ve s. av. J.-C. lorsque les Carthaginois menacés par le développement rapide des Etats Indo-Européens de la Méditerranée septentrionale se replièrent sur l'Afrique et voulurent fonder des colonies sur toute la côte. Néanmoins, d'après ces récits, une certaine partie de la côte était encore déserte. Selon l'interprétation d'Auguste Mer, marin qui prétend connaître parfaitement ces côtes, la partie déserte signalée par Hannon serait constituée par la portion de rivage qui s'étend de Saint-Louis du Sénégal à Dakar. Il partage également l'opinion de ceux qui pensent que le Théon Ochéma (Char des dieux) qui marque le point extrême atteint par Hannon serait le Mont Cameroun. Voici quelques extraits du récit de Hannon :

« Les Carthaginois ordonnèrent qu'Hannon naviguerait au-delà des Colonnes d'Hercule, et y fonderait des villes liby-phéniciennes et Hannon mit à la voile conduisant une flotte de 60 navires à cinquante rames chargés de trente mille individus, tant hommes que femmes, de vivres et autres objets nécessaires.

« Après avoir mis en mer et navigué pendant deux jours au-delà des Colonnes, nous fondâmes une ville qui fut nommée Thymatérion... Nous fondâmes les villes suivantes sur la mer : Caricum, Teichos, Gytte, Acra, Melitta, Aramba... » Après avoir pris des interprètes chez les Lixites, nous suivîmes pendant deux jours une côte déserte qui s'étendait au midi; tournant ensuite vers l'est, pendant un jour de navigation, nous trouvâmes, au fond d'un golfe, une petite île de cinq stades

Pédrals cite dans le chapitre X (Archéologie de l'Afrique Noire) les *Bouroum* que l'on trouve dans le Haut-Nil et dans la région de la Bénoué, en Nigéria, les *Ga-Gan-Gang* que l'on trouve dans la région des Grands Lacs et en Gold Coast, en Haute Volta et en Côte d'Ivoire, les *Goula-Goulé-Goulaye* que l'on trouve sur le Nil et le Chari ; il faut ajouter que *Gilaye* est un nom sénégalais de provenance Sara.

KARA-KARE-KARE-KARE

D'après Pédrals, les *Kara* forment un noyau qui vit aux confins du Soudan anglo-égyptien et du Haut Oubanghi. Les *Karé* vivent près du Logone; les *Karékaré* dans le Nord-Est de la Nigéria.

Karékaré n'est que le redoublement de *Karé* qui est un mot composé de *Ka* + *Ra*, ou *Ka* + *Ré*.

On trouve les *Kipsigui-Kapsigui* dans la région des Grands Lacs et au nord du Cameroun ; les *Kissi* au nord-est du lac Nyassa et dans les régions forestières de Haute Guinée ; les *Koundu* se rencontrent au Congo Belge (Lac Léopold) et au Bas-Cameroun, à l'estuaire du Wouri ; les *Laka* se rencontrent chez les NOUER du Haut-Nil et chez les SARA du Logone et du Nord-Cameroun ; les *Maka-Makoua* se rencontrent sur le Zambèze et au Cameroun ; les *Sango* se rencontrent au Nord-Est du Nyassa et sur les rives de l'Oubanghi ; les *Somba-Soumbwa* se rencontrent dans la région des Grands Lacs et dans le Nord-Dahomey.

On pourrait prolonger indéfiniment cette liste et localiser ainsi dans la Vallée du Nil, depuis les Grands Lacs, le berceau primitif de tous les peuples nègres qui vivent aujourd'hui à l'état dispersé sur les différents points du continent.

Cette identité des noms propres milite même pour une migration récente. Il est donc préférable d'approfondir l'étude de l'origine de quelques peuples tels que : les *Yorouba*, les *Sérères*, les *Toucouleurs*, les *Peuhls*, les *Laobés*, et montrer que leur point de départ est bien la Vallée du Nil.

Auparavant, nous ferons une remarque sur les légendaires *Ba-Four*, dont on dit tantôt qu'ils étaient rouges, tantôt qu'ils étaient noirs. *Ba* est le préfixe collectif qui précède tous les noms de peuples en Afrique. On peut le comparer au *Wa* égyptien, copte, valaf qui signifie : ceux de, eux..., etc... Cette particule du pluriel dans les langues où elle est suffixée — et non préfixée — expliquerait l'origine du pluriel égyptien en *ou* ;

Bak-w = serviteurs (égyptien).

Soumb-wa = les Soumbs.

Zimbab-wé.

Ba-Four est donc de la même formation que

Ba-Pende = les *Pende*.

Ba-Louba = les *Louba*.

On peut donc concevoir que *Ba-Four* = les *Four*.

Il est intéressant de constater sans qu'on ose tirer une conclusion qu'en valaf *Pour* = jaune. *Ba-Four* pourrait désigner non une tribu d'hommes rouges

---

de tour, que nous nommames Cerné et où nous établîmes des colons. » (Périple de Hannon, général carthaginois, le long des côtes de la Libye au-delà des Colonnes d'Hercule, déposé par lui-même dans le temple de Saturne.)

Ce texte du Périple de Hannon est tiré du « Mémoire sur le périplo de Hannon », par Auguste Mer, Paris 1885. Que sont devenues ces colonies ? Que penser de la ville D'Akkra sur le golfe de Guinée ?

ou de Noirs dont les Sérères seraient les descendants, mais une tribu de race jaune ; ce qui expliquerait non seulement les traits mongoloïdes qu'on trouve en Afrique Occidentale mais peut-être aussi les relations culturelles entre l'Afrique et l'Amérique attestées par la communauté de mots, tels que :

Loto = pirogue en valaf, et dans les langues indiennes de l'Amérique du Nord (ainsi qu'en Sara et en Baguirmien).

Tul = nom de ville au Sénégal.

Tulé = nom de pays eskimo : lied germanique.

Tula = nom de ville au Mexique.

Inuit = les hommes, en eskimo (cf. Gessain : *Les esquimaux du Groenland à l'Alaska*, page 5).

I-nit ; Aï-nit = les hommes, en valaf.

Au siècle dernier Bory de Saint Vincent décrit les Esquimaux dont certains étaient presque aussi noirs que les plus noirs des Africains, malgré la latitude :

« Quoi qu'il en soit, les deux sexes, plus basanés que ne le sont les peuples « du reste de l'Europe et de l'Asie Centrale, plus foncés même qu'aucun des « autres Américains, sont d'autant plus noirs qu'on s'élève davantage vers le « nord ; preuve de plus que ce n'est point, comme on a l'habitude de le croire, « l'ardeur du soleil qui fait les Nègres dans certaines régions intertropicales. Il « n'est pas rare de trouver des Esquimaux, des Groënlandais et des Samoyèdes « par le 70e degré, qui, plus foncés en couleur que les Hottentots, placés à « l'extrémité opposée du vieux continent, soient presque aussi noirs que les « Jolofs (Valaf) ou les Cafres de l'Equateur. » (*Histoire et description des Iles de l'Océan*, coll. « Univers », Paris, Didot, 1839.)

ORIGINE EGYPTIENNE DES YOROUBAS.

Dans son livre « The religion of the Yorubas », (Lagos, C.M.S. Bookshop, 1948), J. Olumide Lucas retrace l'origine égyptienne de ce peuple dans les termes suivants:

« CONNECTION WITH ANCIENT EGYPT. Whilst it is doubtful whether « the view of an Asiatic origin is correct, there can be no doubt that the « Yorubas were in Africa at a very early date. A chain of evidence leads to « the conclusion that they must have settled for many years in that part of « the continent known as Ancient Egypt. The facts leading to the conclusion « may be grouped under the following heads :

A. — Similarity or identity of Language.

B. — Similarity or identity of religious beliefs.

C. — Similarity or identity of religious ideas and practices.

D. — Survival of Customs, and of names of persons, places, objects, etc... »

(Introduction, p. 18.)

Traduction :

RAPPORT AVEC L'ANCIENNE EGYPTE. — Tandis qu'il est douteux que le point de vue d'une origine asiatique soit correct, il n'y a pas de doute que les Yoroubas étaient en Afrique à une très ancienne époque. Une suite de faits évidents conduit à la conclusion qu'ils ont dû se fixer pendant longtemps dans cette partie du continent connue sous le nom d'Ancienne Egypte. Les faits qui conduisent à cette conclusion peuvent être groupés sous les chapitres suivants :

A. — Similitude ou Identité de langue.

B. — Similitude ou Identité de croyances religieuses.

C. — Similitude ou Identité d'idées et de pratiques religieuses.

D. — Survivance de coutumes, de noms de personnes, de lieux, d'objets, etc.

Après avoir cité beaucoup de mots communs à l'égyptien et au yorouba, tels que :

ran = nom.
bu = nom de lieu.
Amon = caché.
miri = eau.
Ha = grande maison.
Hor = être grand.
Fahaka = poisson argenté.
naprit = graine.
etc...

Lucas passe à l'identité des croyances religieuses et cite des faits impressionnants :

« Abundant proof of intimate connection between the Ancient Egyptians « and the Yorubas may be produced under this head. Most of the principal « gods were well known, at one time, to the Yorubas Amongs these gods are « Osiris, Isis, Horus, Shu, Sut, Thot, Khepera, Amon, Anu, Khonsu, Khnum, « Khopri, Hathor, Sokaris, Ra, Seb, the four elemental deities, and others. « Most of the gods survive in name or in attributes or in both. »

(Introduction, p. 21.)

Traduction :

D'abondantes preuves des rapports intimes des anciens Egyptiens et des Yoroubas peuvent être apportées dans ce chapitre. La plupart des dieux furent bien connus des Yoroubas à un certain moment. Parmi ces dieux sont Osiris, Isis, Horus, Shou, Sout, Thot, Khepru, Amon, Anou, Khonsou, Khnoun, Khopri, Hathor, Sokaris, Ra, Seb, les quatre divinités fondamentales et les autres. La plupart des dieux survivent sous leur nom, ou sous leurs attributs ou sous les deux.

Ra survit chez les Yoroubas sous son nom égyptien de *Rara*. Lucas cite le mot : *I-Ra-Wo* qui désigne l'étoile qui accompagne le soleil quand il se lève et qui est composé d'une voyelle préfixale caractéristique du Yorouba qui est langue essentiellement phonétique, selon l'auteur, (nous dirions : comme toutes les langues africaines), de *Ra*, qui est le mot égyptien, de *Wo* = se lever.

L'auteur estime que le mot *Rara* qui signifie : pas du tout en Yorouba, laisse supposer, qu'autrefois, on jurait par ce dieu.

De même, le nom de la divinité lunaire Khonsou se rencontre chez les Yorubas sous le nom : Osou = la lune. Il rappelle que l'occlusive *kh* n'existe pas en yorouba, et que si un mot étranger contient cette consonne, il doit subir le traitement suivant avant d'être introduit dans la langue : si *kh* est suivie par une autre consonne, une voyelle s'introduit et forme une syllabe suivant la règle consonne-voyelle, consonne-voyelle du yorouba. Si *kh* est suivie par une voyelle dans un mot qui n'est pas monosyllabique, *kh* tombe tout simplement et c'est le cas du mot *Osou*.

Amon existe en Yorouba avec le même sens qu'en ancien égyptien, c'est-à-dire : caché. Le dieu Amon est un des premiers connus des Yoroubas et les mots *Mon*, *Mimon* = saint, sacré, en Yorouba dériveraient probablement du nom du dieu selon Lucas. *Thot* donnerait *To* en yorouba.

L'auteur fait ensuite une analyse étymologique perspicace du mot *yorouba*. Il constate que le mot de l'Afrique Occidentale qui signifie : exister — au changement de voyelle près — est : *ye*. Aussi son redoublement *yeye* = celle qui me fait exister, d'où : *yeye mi* = ma mère, celle qui est à l'origine de ma vie dans le monde. Il faut constater en passant que *yaye* = mère en valaf, en sara, en baguirmien, etc...

Yeye est souvent contracté en *ye* ou *iya; yemi* = en yorouba, mon créateur et est appliqué à la Divinité Suprême.

D'autre part, le mot égyptien *Rpa* = le nom du prince héritier des dieux par lequel *Seb* était connu dans l'ancienne Egypte durant la période féodale (d'après l'auteur). *Rpa* aurait donné : *ruba*, selon deux règles de la langue yoruba : introduction d'une voyelle entre les deux consonnes et changement de *p* en *b*. Si l'on considère que *yo* n'est qu'une variante de *ye*, on conçoit que *Ye* + *Rpa* ait donné *Yoruba* qui signifierait ainsi : *Rpa* vivant... (1)

L'auteur donne une analyse non moins intéressante du nom appliqué au mouton par les Yoroubas. Il part du fait qu'on considère habituellement que le mot grec : aiguptos dérive du nom égyptien *khi-khu-phtah*, c'est-à-dire le temple de l'âme de Phtah. Les murs de ce temple étaient couverts de représentations de moutons, entre autres animaux. Dès lors, le nom du temple pouvait être appliqué, par le peuple, aux animaux figurés.

En yorouba, *a-gu-to* (*n*) = mouton, comparer avec *ai-gup-tos* des Grecs.

Ce dernier exemple semblerait prouver que l'émigration des Yoroubas est postérieure au contact de l'Egypte avec les Grecs.

On rencontre de même en Yorouba les mots égyptiens *roti* = les hommes, et *kobiti* qui aurait donné le mot grec Copte.

Enfin dans le domaine de l'identité des croyances religieuses, l'auteur cite : l'idée d'une vie future et celle d'un jugement après la mort :

la déification du roi.
l'importance accordée aux noms.
la forte croyance en une vie future :

l'auteur rappelle ici que toutes les notions ontologiques de l'ancien égyptien, telles que *Ka, Akhou, Khou, Sahou* et *Ba* se retrouvent en yorouba. Disons, en passant que nous retrouvons textuellement ces termes en valaf et peuhl comme on le verra plus bas :

la croyance à l'existence d'un esprit-gardien qui n'est qu'un aspect du *Ka*.

L'auteur s'étend ensuite sur l'étude de ces croyances et poursuit leur identification en détail avec les croyances égyptiennes sur 414 pages. Il termine en signalant l'existence d'hiéroglyphes yoroubas dont il donne quelques figures.

L'identité du panthéon égyptien et yorouba, à elle seule, suffirait à prouver un contact primitif.

Ce que nous savons du peuple yorouba — jusqu'à ses légendes — nous apprend qu'il se serait installé dans son pays actuel à une époque relativement récente, après une émigration d'Est en Ouest. Nous pouvons donc consi-

---

(1) Rom = (en égyptien) l'homme.
Ya-ram = corps en valaf.
En s'inspirant de l'étymologie donnée à Ya par l'auteur, Ya-Ram signifierait, à l'origine, corps vivant ou : l'homme vivant.

dérer comme un fait d'histoire, avec Lucas, la communauté du berceau primitif des Yoroubas et des Egyptiens.

La forme latinisée de *Horus*, dont semble découler l'Orisha des Yoroubas, ferait penser que leur émigration n'est peut-être pas seulement postérieure au contact avec les Grecs, mais postérieure aussi au contact avec les Romains.

Notons pour terminer que Pédrals signale, à la page 107 de son ouvrage déjà cité, la colline de *Kouso*, près de Ilé Ifé et l'existence d'une colline de *Kouso* en Nubie, près de l'antique Méroé, à l'ouest du Nil, « au cœur donc du Pays de Koush (carte de l'Afrique de Coronelli, 1689), puis répétée en Abyssinie ».

ORIGINE DES LAOBES

D'OU VIENNENT-ILS ?

Ils constituent, à mon avis, une fraction de survivants, du peuple légendaire des *Sao*.

En effet, que savons-nous de ces derniers d'après les manuscrits de Bornou et d'après les fouilles de MM. Griaule et Lebeuf ?

1° leur nom : *Sao* ou *So*.

2° ils étaient des géants.

3° ils passaient des nuits entières à danser.

4° ils ont laissé d'innombrables figurines de terre cuite.

5° ces statuettes révèlent un type ethnique à crâne piriforme.

Or, nous retrouvons, identiquement, ces cinq traits chez les Laobés.

Les Laobés, comme les *Sao* portent, comme seul nom totémique typique celui de *So*, ou *Sow*, que l'on a pris, à tort, pour un nom peul. Le seul objet sacré qui leur soit resté, l'instrument avec lequel ils sculptent, porte le nom de *Sao-ta*.

Ils sont tous des géants — hommes et femmes — atteignant facilement 1 m. 80 et plus, quand ils sont relativement purs de race (pour autant que l'on puisse parler d'une race) ; par suite, ils ont des membres d'une beauté extraordinaire, ils sont toujours taillés en athlètes.

Ils ont un crâne piriforme, identique à celui du type ethnique révélé par les statuettes *Sao*.

La seule profession du laobé est de tailler, dans le bois, pour toutes les autres castes de la société africaine, et non pas seulement pour les Peuls, des ustensiles de cuisine qu'ils fabriquent avec des troncs d'arbre. Ce fait contribue,

en plus de leur haute taille, à placer leur berceau d'origine dans le voisinage d'une région montagneuse et boisée.

Une préoccupation essentielle de la femme laobé : fabriquer des figurines de terre, cuites ou non, pour les enfants des autres castes.

Les Laobés — en particulier les femmes — passent leur temps à danser. Leur danse principale est le *Kumba Laobé é Gâs.*

On a considéré, à tort, les Laobés comme une caste de sculpteurs des Peuls et des Toucouleurs. Cette erreur est venue, en partie, du fait que les Laobés parlent le peul et le toucouleur, ce qui a conduit à considérer cette langue comme leur langue maternelle. Or, il n'en est rien. On oublie de constater que les Laobés sont toujours bi-lingues — du moins au Sénégal. Ils parlent avec autant de facilité le valaf que le peul ; et l'accent avec lequel ils parlent le valaf n'est pas celui d'un Peul ou d'un Toucouleur.

Les Laobés semblent être un peuple qui a perdu sa culture et dont les éléments dispersés s'adaptent au hasard des circonstances en apprenant les langues des régions où ils séjournent.

On a déjà dit que leur nom totémique essentiel est *Sow.* Les autres noms totémiques que portent les Laobés reflètent leur métissage avec les Peuls, Toucouleurs ou autres groupements ethniques.

L'inverse est d'ailleurs vrai : c'est ainsi qu'on expliquerait que les Peuls puissent porter le nom de *Sow* à côté de *Ba* et *Ka* qui, à notre avis, sont les seuls qui leur soient propres (*Ba* + *Re* = *Bari*).

Le caractère dissolu de leurs mœurs vient confirmer l'idée d'un peuple qui a perdu sa culture et que ne lie plus aucune tradition.

Une préoccupation non moins essentielle des Laobés est de voler des ânes pour se constituer un troupeau qui servira de dot lors des nombreux mariages éphémères qu'ils contractent. La provenance des ânes remis à la famille de la femme lors du mariage importe peu ; d'ailleurs celle-ci ne se fait pas d'illusion et dès qu'elle reçoit les ânes, sa tactique est de s'en débarrasser dans les 48 heures par une vente, ou d'essayer, sans toujours y réussir, de rendre méconnaissables les ânes non vendus en changeant leur couleur par la fumée. Si, malgré toutes ces précautions « légitimes », les victimes arrivent à reconnaître leurs bêtes, s'en emparent, non sans rencontrer une résistance verbale très forte de la part des Laobés, le mariage n'en garde pas moins toute la solidité que permettent les mœurs laobés, car l'époux s'étant parfaitement acquitté de son devoir est exempt de tout reproche.

D'ailleurs une femme laobée sait que la sculpture n'est qu'un prétexte et que la richesse économique principale est le troupeau d'ânes. Aussi n'est-elle économiquement tranquille que lorsqu'elle épouse un voleur de talent. Si ce dernier n'excellait pas dans ce domaine sa femme le lui reprocherait toujours et la durée du mariage en serait d'autant plus éphémère.

C'est pour toutes ces raisons que la distinction habituelle de deux catégories de Laobés, sculpteurs et non-sculpteurs, n'a plus une extrême importance.

Les Laobés sont d'humeur belliqueuse, mais ne se battent que rarement ; la scène classique, c'est deux adversaires allant l'un vers l'autre, à une allure qui permet largement à la foule de s'interposer, traînant chacun derrière soi un long bâton de plusieurs kilos, jurant et injuriant de toutes leurs forces. Dès qu'ils sont ainsi séparés, chacun des adversaires estimant son devoir accompli, interrompt la bagarre pour continuer les injures.

Les Laobés sont les plus bruyants et les plus affranchis de toute discipline sociale parmi tous les Africains que je connaisse. La femme laobé passe son temps à se quereller et à tromper son mari. Toutefois, il faut faire exception pour les *Tôlé* et les *Ngalkadj* qui sont encore plus affranchis de toute discipline sociale que les Laobés.

On raconte qu'un jour dans le *Baol,* un chef de canton avait à juger des Laobés qui s'étaient querellés ; mais comme ils ont l'habitude de parler tous à la fois, il a été amené, pour pouvoir les écouter successivement, à leur remplir la bouche d'eau. Pour entendre un témoin, il lui faisait ensuite déverser l'eau qu'il avait dans la bouche. Mais il arriva que les projections d'eau de la bouche des interrupteurs troublèrent la séance. Ce procédé qui, tel qu'on le voit, est d'une efficacité très limitée lorsqu'on a affaire avec un tempérament laobé n'en serait pas moins employé par la suite par ledit chef.

On raconte qu'un jour, il arriva que la chandelle de la case s'éteignit pendant que deux femmes laobés se querellaient selon leur habitude ; l'une d'elle de s'écrier alors : « Allumez vite, avant qu'elle prenne de l'avance sur moi en roulant des yeux dans l'obscurité (*regadu*) sans que je m'en aperçoive pour le lui rendre. »

On raconte qu'un chef de village avait autorisé des Laobés à bâtir un quartier (*ag laobé*) dans son village, mais sous réserve que toute querelle leur est formellement interdite. Les Laobés, après un court essai, se rendirent compte de leur faiblesse et offrirent des présents au chef du village dans l'intention de le voir lever l'interdiction. Comme ce dernier maintint sa position, les Laobés quittèrent le village, car une vie sans querelle est insupportable.

Quand bien même les anecdotes relatives aux Laobés seraient inventées de toutes pièces, cela ne changerait rien au problème ; il existe effectivement une mentalité laobé sans laquelle il serait impossible d'imaginer même ces anecdotes.

Les Laobés vivent ainsi dispersés dans les différents villages du Sénégal et d'ailleurs : ils n'ont pas de demeures fixes ; il est inexact de dire qu'ils habitent le *Fouta Toro* ou le *Fouta Djallon,* pays des Toucouleurs et des Peuls. Ils constituent des groupements sporadiques au sein de groupements ethniques plus importants. Les Laobés du Sénégal ne peuvent plus localiser leur berceau ; leur organisation sociale est complètement dissoute ; ils n'ont plus de chefs traditionnels. La personne la mieux considérée du groupe monte sur un mulet tandis que les ânes sont réservés aux autres. Ainsi faisait *Med Sow Wediam,* un Laobé qui fut très influent, mais qu'on ne pouvait à proprement parler appeler un chef traditionnel ; du reste, il dut son influence surtout à sa conversion au *mouridisme d'Amadou Bamba* (secte musulmane), Sénégal.

Les Laobés semblent avoir emprunté la circoncision aux autres populations du Sénégal.

Ils jurent par le *Saota,* l'instrument qui leur sert à évider le bois des troncs d'arbre une fois que ceux-ci ont été abattus à la hache ; le même outil leur sert pour la circoncision.

Le Laobé abuse souvent de l'expression *Suma Ko Naré Def yalla nâ dav saota :* Dieu fasse que je fuis devant le saota, si jamais je dois accomplir une telle action. Il arrive alors qu'il soit parjure presque immédiatement.

Les Laobés passent aussi leur temps à danser et à quémander. Les hommes sont souvent des champions de lutte. Les femmes sont présentes dans les fêtes, les manifestations bruyantes, etc...

Tout ce qui précède permet de voir dans les Laobés un rameau disséminé des Sao après la destruction de leur culture, tandis que d'autres fractions se seraient dirigées ailleurs.

A Ouadi-Halfa, en Nubie, Champollion a découvert une stèle qui figure *Mandou* (1), Dieu Nubien, présentant à Osorta-sen, Pharaon de la XVIe Dynastie, les peuples de la Nubie où figuraient deux tribus portant les noms de : Osaou et Schoat. Ces noms font penser curieusement au nom du peuple légendaire des SAO, dont on sait qu'ils s'étaient établis autour du Lac Tchad. On trouve encore aujourd'hui des Schoats (2) sur les rives du Logone (voir Baumann).

ORIGINES DES PEULS.

On pourrait croire, au premier abord, que les Peuls se sont formés dans la région de l'Afrique Occidentale où les Maures Sémites et les Nègres sont restés longtemps en contact (Delafosse : *Les Noirs d'Afrique*).

Si l'hypothèse d'un tel mélange doit être retenue, le berceau où il s'est produit doit être cherché ailleurs, malgré les apparences.

Les Peuls, comme les autres populations de l'Afrique Occidentale, seraient venus d'Egypte. On peut étayer cette hypothèse par un fait capital, le plus important peut-être qu'on puisse apporter jusqu'à présent. Il s'agit de l'identification des deux seuls noms propres totémiques typiques des Peuls, avec deux notions également typiques des croyances métaphysiques égyptiennes : le *Ka* et le *Ba*.

Quelle place occupent le *Ka* et le *Ba* dans les croyances égyptiennes ?

« Le *Ka* qui vient s'unir au *Zet* est un être divin qui vit au ciel et ne « se manifeste qu'après la mort. C'est à tort qu'avec Maspéro nous l'avions « défini comme un double du corps humain, vivant avec lui, se séparant du « corps au moment de la mort et rappelé à la momie par les rites osiriens. « La formule de la spiritualisation du roi fait constater : tandis qu'Horus purifie « le *Zet*, le dématérialise dans le Bassin du Chacal, il purifie le *Ka* dans un « autre Bassin, celui du Matin... *Ka* et *Zet* étaient donc séparés... et n'avaient « jamais vécu ensemble sur terre... Dans les textes de l'Ancien Empire, pour « dire mourir, on emploie l'expression « passer à son *Ka* ». D'autres textes « précisent qu'il existe au ciel un *Ka* essentiel... ce *Ka*... préside aux forces « intellectuelles et morales ; c'est lui qui, tout à la fois, rend saine la chair, « embellit le nom, et donne la vie physique et spirituelle.

.....

« Les deux éléments une fois réunis, *Ka* et *Zet* forment l'être complet qui « réalise la perfection. Cet être possède des propriétés nouvelles qui font de « lui un habitant du ciel, qu'on appelle *Ba* (âme ?) et *Akh* (esprit ?). L'âme « *Ba*, figurée par l'oiseau BA, muni d'une tête humaine, vit au ciel... Dès que le « roi est réuni à son *Ka*, il est devenu *Ba*... » (Moret : *Le Nil*, p. 212.)

Peu importe que l'interprétation du *Ka* et du *Ba* égyptiens telle qu'elle est donnée par Moret, soit entièrement exacte, l'essentiel est que ces deux notions

(1) Mandou = saint (en valaf) qui pratique la religion au pied de la lettre.
(2) Cependant, Delafosse identifie ces Schoat à des Arabes.

jouent un rôle indéniable dans l'ontologie égyptienne. Or, *Ka* et *Ba* sont les seuls noms totémiques typiques des Peuls. D'après ce qui vient d'être dit des Laobés, nous croyons que c'est à eux que les Peuls ont emprunté le nom *Sow* que nous hésitons à identifier avec le troisième terme égyptien *Zet. Bari,* autre nom totémique peul n'est que la synthèse de *Ba* + *Ra.*

Quant au quatrième terme du texte de Moret, *Akh,* il ne correspond pas à un nom totémique, que je sache, mais a une signification ontologique évidente, en valaf, jusqu'à nos jours. *Akh* signifie, en valaf, ce qu'on est obligé de rendre à autrui lors du jugement après la mort, avant de gagner la béatitude éternelle. Il correspond à la fraction de la personnalité d'autrui qu'on a aliéné, directement ou indirectement par atteinte de ses biens.

Zet, en égyptien = le cadavre purifié et raide.

Sed, en égyptien = mort symbolique du roi vieilli et son rajeunissement rituel.

Set = propre (valaf).

Sed, en valaf = froid, état du cadavre ; employé comme verbe, il signifie : cesser de vivre.

Ka, en égyptien : en résumé, l'essence de l'être qui vit au ciel d'où sa figuration par les deux bras levés vers le ciel ; d'où les significations suivantes : haut, dessus, grand, mari, étalon... hauteur. Nous avons déjà dit que *Ka* égyptien devait se lire *Kao* qui signifie, en valaf, haut, dessus, élevé, etc...

Ba, en égyptien, est figuré par un oiseau muni d'une tête humaine qui vit au ciel. Mais *Ba* désigne aussi, en égyptien, un oiseau terrestre à cou long. Or, en valaf, *Ba* = autruche.

On voit donc que ces notions de la métaphysique égyptienne ont connu des sorts différents, suivant les peuples qui les ont transmises ; tandis qu'en valaf le sens égyptien est conservé, en peul, quelques-unes d'entre elles, telles que *Ka* et *Ba,* sont devenus des noms totémiques et, pour ainsi dire, ethniques.

Il faudrait donc supposer que les Peuls font partie de ces nombreuses tribus d'où sont sortis des Pharaons, au cours de l'histoire comme c'est le cas aussi pour les tribus Sérères des Sar, des Sen, etc...

On sait que jusqu'à la VIe Dynastie (époque de la révolution prolétarienne) seul le Pharaon avait droit à la mort osirienne et, par conséquent, jouissait pleinement de son *Ka* et de son *Ba ;* on sait aussi que plusieurs Pharaons ont porté ce nom, entre autres le Roi Ka, de l'époque protodynastique, dont le tombeau a été découvert à Abydos, par Amélineau. Ceci serait conforme à l'existence d'une branche peule dénommée *Kara.*

Les autres noms que portent les Peuls, tels que *Diallo,* etc... sont des noms propres acquis postérieurement dans d'autres milieux ; quant à la langue peule, elle forme une unité naturelle avec toutes les autres langues sénégalaises, en particulier, et nègres en général.

Le rapport qui a été établi (dans la partie linguistique) entre cette langue, le valaf et le sérère, ne laisse plus aucun doute sur leur profonde unité.

A l'origine, les Peuls étaient des Nègres qui se sont métissés par la suite avec un élément blanc étranger venu de l'extérieur.

Il faudrait situer la naissance du rameau Peul dans la période de l'histoire égyptienne qui va de la XVIIIe Dynastie à la Basse-Epoque, période de grand métissage avec l'étranger (voir la coiffure d'Hator sur la figure qui représente la déesse avec Séti Ier). Musée du Louvre.

ORIGINE DES TOUCOULEURS.

Comme les autres populations qui composent le peuple nègre, les Toucouleurs sont venus du Bassin du Nil, de la région dite maintenant « Soudan anglo-égyptien ».

Ceci est prouvé par le fait qu'on trouve actuellement, dans cette région, chez les *Nouers*, sans altération, les noms totémiques typiques des Toucouleurs qui vivent aujourd'hui sur les rives du Sénégal, à des milliers de kilomètres de distance :

Soudan Anglo-Egyptien	Sénégal (Fouta-Toro)
Kan	*Kann*
Wan	*Wann*
Ci	*Sy*
Lith	*Ly*
Kao	*Ka* (peul)

On trouve, dans cette même région, à l'endroit appelé Nuba Hills ou Collines de Nubie, la tribu des *Nyoro* et celle des *Toro*.

On trouve également dans la région de l'Ouganda-Ruanda, la tribu des *Kara*.

Il existe, à l'heure actuelle, en Abyssinie, une tribu appelée Tekrouri, ce qui donne à penser, au cas où les Toucouleurs du Sénégal seraient une fraction de cette tribu, que la région du Tekrour, loin d'avoir donné son nom aux Toucouleurs, aurait reçu le sien de ceux-ci lorsqu'ils s'y installèrent.

Il existe également un Nyoro (Massina) au Soudan Français, où les Toucouleurs ont aussi séjourné avant d'arriver dans la région qui portera le nom de Tekrour au nord du Sénégal, d'où ils descendront lentement vers ce fleuve, dont les rives ont porté ausitôt le nom de Fouta-Toro.

Cependant, un lecteur sceptique pourrait, malgré tout, voir en ces rencontres des faits insuffisamment probants. En voici un autre :

On sait d'une façon certaine que, dans la seconde moitié du XIXe siècle, les Toucouleurs, déjà islamisés, avaient quitté les rives du Sénégal pour pénétrer jusqu'au cœur du pays et s'installer au *Sinesaloum* pour convertir les populations sérères de cette région. Le grand marabout toucouleur qui tenta de réaliser cette entreprise et qui fut contemporain de *Latdior*, s'appelait *Ma Ba Diakhou*. La région nouvellement conquise à l'islamisme par les Toucouleurs fut baptisée *Nyoro* par les ancêtres de Maba : *Nyoro du Rip*.

Les Toucouleurs qui vivent aujourd'hui sur les rives du Sénégal auraient séjourné dans la région dite *Nyoro* du Soudan (d'après leurs propres traditions).

Ainsi, le Sénégal et les côtes voisines apparaissent comme l'un de ces aboutissements d'émigrations où les vagues ethniques viennent se superposer, après s'être brisées sur l'Océan, pour fusionner à la longue ou irradier de nouveau dans des directions secondaires.

Au Fouta-Toro on trouve des noyaux résiduels de Sérères et de Valafs avec les noms de : Sâr, Diop, N'Diaye... qui sont tous de la caste des Tioubolo, c'est-à-dire des pêcheurs.

ORIGINE DES *SERERES*.

Les Sérères seraient venus du Bassin du Nil au Sénégal : leur passage serait jalonné par les pierres levées que l'on trouve sur la même latitude à peu près depuis l'Ethiopie jusqu'au *Sinesalloum*. Cette hypothèse va être étayée par un

ensemble de faits tirés de l'analyse d'un article du docteur Maes sur les pierres levées du village du Soudan Français qui s'appelle *Tundi-Daro* et qui avaient déjà été découvertes par Desplagnes.

Le docteur Maes essaie d'attribuer l'origine de ces pierres à des Carthaginois ou des Egyptiens — qui, dans son esprit, passent pour des Blancs.

Il analyse le nom du village de la façon suivante :

Tundi, viendrait (d'après lui) d'un mot Songhaï qui signifie : pierre.

Daro, viendrait du mot arabe *Dar,* qui signifie maison ; le o final est émondé pour que ce qui reste soit conforme au mot arabe avec lequel on veut l'identifier.

Tundi-Daro signifierait donc : maison de pierre.

Une telle analyse ne serait valable et acceptable que si ces pierres représentaient une maison ou si l'on pouvait trouver, d'une manière ou d'une autre, qu'elles ont une apparence de maison. Mais le docteur Maes sait que c'est impossible et son texte relate un ensemble de faits qui écarte totalement toute idée d'habitations humaines.

Comment nous décrit-il ces pierres ?

« Il s'agit de monolithes taillés en forme de phallus, avec le gland généralement bien dessiné, les rainures respectant le sillon du gland et les bourses figurées par les saillies arrondies dont les plis longitudinaux rappellent les plis du scrotum. D'autres pierres, plus menues, ne sont pas taillées en forme de phallus et privées de saillies arrondies sur les faces antérieures paraissent plutôt avec le triangle dessiné en forme de pubis, à l'union de leurs deux tiers inférieurs avec le tiers supérieur, vouloir représenter l'organe femelle. »

(Docteur Maes, *Pierres levées de Tundi-Daro.*
Bull. Com. Et. A.O.F., 1924, p. 31.)

Comment les interprète-t-il ?

« On peut admettre avec quelque vraisemblance que ces monolithes marquent l'emplacement d'un cimetière, chaque pierre représentant un individu mâle ou femelle inhumé. » (*Id.*).

Cette idée serait intéressante et à retenir si l'on pouvait trouver, ne serait-ce qu'un semblant d'ossement sous ces pierres. Mais le docteur Maes ajoute :

« Le fait de n'avoir trouvé que quelques fragments d'ossement n'a que peu de valeur contre cette hypothèse. Il est possible que des cadavres aient été incinérés et les cendres seules et quelques ossements épargnés par le feu, inhumés. » (*Id.*)

Un tel raisonnement est inacceptable d'un bout à l'autre, et voici pourquoi.

Il ne saurait s'agir de tombes puisqu'il n'y a pas de squelette ; et les quelques os que le docteur Maes a bien voulu trouver prouvent que s'il y avait primitivement des squelettes, ils ne seraient pas encore détruits.

Que représentent réellement ces pierres ?

Elles correspondent à un culte agraire ; elles symbolisent l'union rituelle du Ciel et de la Terre (par la figuration des deux sexes taillés dans ces pierres), pour que la végétation-fille naisse, végétation qui nourrit les hommes ; autrement dit, pour que les semences poussent. On sait, en effet, que selon les croyances archaïques, la pluie correspond à la fécondation de la Terre (Déesse-Mère), par le Ciel (Dieu-Père, dieu céleste, devenu atmosphérique avec la découverte de l'agriculture, d'après Eliade). La végétation qui poussait après cette union était

considérée comme son produit divin. D'où l'idée d'une *Trinité* cosmique qui évoluera, selon un processus d'incarnations successives jusqu'à la Trinité chrétienne du Père, du Fils et de la Vierge-Mère, remplacée par le Saint-Esprit, en passant par la Triade Osiris, Isis, Horus.

Le semblable doit produire le semblable ; aussi l'on taillait dans la pierre les deux sexes pour inviter les divinités à s'unir afin que la végétation qui entretient la vie du peuple pousse. Ainsi, c'est le souci d'assurer son existence matérielle qui a incité l'homme à ces pratiques. L'instinct vital, le matérialisme archaïque, ne pouvait prendre que cette forme transposée, déguisée, d'une métaphysique qui évoluera sans interruption vers l'idéalisme.

Voici donc, à notre avis, le sens de ces représentations. Soit dit en passant que de telles pierres phalliques ne sont liées à un culte solaire (comme toutes les pierres levées) qu'autant que le soleil est lié à la pluie ; il est inexact d'en faire un culte solaire, soi-disant pastoral — et partant chamitique, en entendant, par ce dernier mot, le non-sens habituel. Un tel culte solaire qui serait dû à des peuples pasteurs et guerriers relève de l'imagination et non d'aucun fait vérifiable.

Au contraire, un peuple qui pratiquait un tel culte devait être essentiellement agriculteur, ce qui nous éloigne automatiquement des steppes eurasiatiques et des régions nordiques, berceau des Nomades-Pasteurs ; sans compter qu'on ne trouve pas de pierres levées dans ces régions. On n'en trouve que dans les pays habités par des Nègres ou des Négroïdes ou dans des pays qui ont été fréquentés par ceux-ci, dans l'aire que Speiser appelle « la grande civilisation à mégalithes » et qui s'étend de l'Afrique à l'Inde, l'Australie, l'Amérique du Sud, l'Espagne et la Bretagne. On sait que les menhirs et les dolmens correspondent, en Bretagne, à une époque de civilisation agricole et d'usage du cuivre. On sait d'autre part que l'Espagne et la Bretagne étaient les escales des Phéniciens, population négroïde, sur la route de l'étain qu'ils allaient chercher dans les mines d'Angleterre. Par ailleurs, cette civilisation à mégalithes de la Bretagne date du second millénaire, époque où les Phéniciens fréquentaient ces régions. Cet ensemble de faits ne laisse aucun doute sur l'origine méridionale et nègre des mégalithes de Bretagne.

Le caractère agricole des sociétés auxquelles on doit ces mégalithes étant suffisamment prouvé, soulignons une autre contradiction dans le texte du docteur Maes. Il suppose que les corps étaient incinérés ; or, l'incinération est une pratique de nomades et qui, en vertu de leur état vagabond, ne peuvent vouer un culte à des tombeaux fixes. Ils garderont partout cette coutume, même quand ils seront devenus sédentaires. (Romains, Aryas de l'Inde.) On incinère les cadavres pour transporter les cendres et non pour les enterrer.

Le peuple agriculteur à qui on doit ces mégalithes de Tundi-Daro ne devait pas incinérer ses morts ; il doit être possible de retrouver leurs ossements en suivant les indications que nous allons donner plus loin.

Mais le docteur Maes précise son idée sur le peuple à qui l'on doit ces pierres :

« Pour qui connaît la psychologie du Noir, on peut affirmer presque « à coup sûr que ces travaux qui représentent une somme d'efforts considéra- « ble, sans utilité immédiate, apparente, sans rapport aucun avec le jeu régulier « des fonctions de nutrition et de reproduction qui, seules, intéressent le Noir, « n'ont pas été exécutés par des représentants de la race noire. » (*Id.*)

Ce passage est peut-être le plus intéressant de par ses contradictions. En effet, il est inconcevable de penser, selon la logique même qui passe pour l'apanage de l'Occident adulte, civilisé et moderne, que c'est la même plume qui décrit les « glands bien dessinés » et les pierres en sexe de femme qui, quelques lignes après, écrit... « sans rapport aucun avec le jeu régulier des fonc« tions de nutrition et de reproduction, qui, seules, intéressent le Noir... »

On n'a pas non plus l'impression que c'est celui qui vient d'analyser le mot « tundi-Daro » et a cru y découvrir « maison de pierre », qui nous dit, vers la fin du même article, à propos des mêmes pierres de maison... « ces travaux qui « représentent une somme d'efforts considérables sans utilité immédiate, appa« rente... » Et pourquoi l'auteur se perd-il dans ses propres contradictions ? Précisément pour pouvoir nous dire, à la fin, qu'il faut chercher une origine carthaginoise ou égyptienne de ces pierres, autrement dit pour ramener tout à des origines qu'il croit blanches, ou qu'il tient à croire blanches. Une telle attitude est typique de l'Occident actuel à notre égard.

Elle nous montre l'absolue nécessité qu'il y a pour nous de déblayer notre propre passé, travail qu'aucun peuple ne peut faire pour un autre, à cause des passions, de l'orgueil national, des préjugés raciaux résultant d'une éducation faussée dès la base. Trouverait-on des cailloux en Afrique — c'est le cas du docteur Maes — qu'on en chercherait l'origine extérieure avec cette idée préconçue, exprimée ou non, que « pour qui connaît le Noir on peut affirmer à coup sûr » que ce tas de cailloux ne provient pas de lui.

Qui donc est responsable de ces pierres levées ?

Ce ne sont pas les habitants actuels de la région de Tundi-Daro. Là-dessus, l'auteur est formel : « Aucune tradition orale n'a survécu parmi les occupants « actuels de la région de Tundi-Daro. Interrogés, les plus âgés ou les plus éru« dits répondent que ces pierres ont toujours été connues de leurs pères, de « leurs grands-pères, etc... mais que ces derniers ne savaient rien des hommes « qui avaient travaillé ces pierres. »

Cette dernière affirmation de l'auteur n'est pas une interprétation, mais une constatation, donc nous pouvons nous en servir.

Mais alors qui est le vrai responsable de ces pierres ?

Probablement le peuple africain qui se trouve encore sous la même latitude, à une distance relativement faible de Tundi-Daro et qui pratique encore le culte des pierres levées. Il s'agit des Sérères.

Voici l'ensemble des raisons qui permettent de faire cette supposition.

Les Sérères pratiquent encore le culte des pierres levées au Sinesalloum. Il a pour eux, entre autres significations, celle signalée plus haut. Les Sérères sont encore les seuls faiseurs de pluie au Sénégal du Nord. Ils sont essentiellement agriculteurs et c'est uniquement pour des fins agraires qu'ils invoquent la pluie par des rites traditionnels (dans le *Baol*, autour du grand baobab appelé *Ndoumbé* ou *Noumbé Diop*, à *Diourbel*, près des champs de courses).

Pour étayer cette hypothèse, on peut invoquer une raison plus profonde et plus irréfutable issue d'une analyse du nom même de *Tundi-Daro*.

Tund = colline, en valaf et en sérère.

Daro = union, dans le sens sexuel du terme. Il est à remarquer que *Daro* est un euphémisme plein de respect, un terme pour éviter volontairement l'expression crue, mais qui ne laisse aucun doute sur l'idée d'union sexuelle. Aussi pourrait-il bien s'agir d'une union rituelle.

i est l'élément attributif au pluriel.

Tundi-Daro = les collines de l'union (en valaf).

Et l'on ne saurait trouver aujourd'hui dans la langue valaf une expression plus parfaite, plus grammaticalement exacte pour traduire cette idée : les collines de l'union. D'ailleurs, cette expression est exclusive : elle est la seule adéquate. Cette analyse correspond déjà à moitié au fait considéré. Elle traduit l'idée d'une union rituelle qui a lieu sur des collines.

Pourquoi sur des collines ?

Précisément parce que ces rites d'union se passaient sur des lieux élevés, montagnes, collines... considérés comme sacrés parce que représentant le point où le ciel et la terre semblent se toucher : idée de « centre du monde »... Jérusalem, la Kaaba de La Mecque... la Montagne sacrée du chaman mongolique... (1)

Mais dans ce cas pour que notre démonstration soit exacte, pour que notre analyse du nom de *Tundi-Daro* ne soit pas le fruit du hasard, d'une coïncidence séduisante, il est au moins indispensable que l'on trouve des collines dans la région. Eh bien ! il en est ainsi : c'est à *Toundi-Daro* même qu'elles se trouvent :

« Toundi-Daro est adossée à des collines de grès rougeâtre recouvert en par-« tie de sable. » (Docteur Maes, *id.*)

Il s'agit donc bien d'une identité : le nom du village résulte de la synthèse des deux réalités palpables qui l'environnent, les collines et les pierres phalliques dans leur signification rituelle.

Autrement typique est le fait que cette synthèse de deux mots traduisant la réalité totale qui environne le village ne se soit pas faite dans la langue actuelle de la région. Un tel fait ne saurait être dû à une rencontre hasardeuse de phonèmes. En effet, il serait curieux que l'expression phonétique trouve tout son sens, par hasard, dans le milieu extérieur qui environne Tundi-Daro.

Il faut donc admettre, jusqu'à preuve du contraire, que ce sont bien les Sérères qui sont passés par Tundi-Daro et qui y ont même séjourné.

Si cela est exact, il doit être possible de s'en rendre compte autrement en cherchant les tombes par une fouille systématique des tertres environnants. Les Sérères enterrent leurs morts à la manière des Egyptiens, à la momification près qui a dû être abandonnée en raison de la raréfaction du tissu et surtout du changement des conditions d'hygiène qui l'avaient dictée en Egypte. On place, au-dessus de la tombe, au lieu d'une pyramide, un toit conique de case qu'on recouvre de terre. Dans cette région de plaine, où la pierre manque, la construction en dur est remplacée par des ouvrages en paille. Le toit s'enfonce à la longue et peut s'effondrer, mais il reste, en général, un monticule de terre, à l'emplacement d'une ancienne tombe.

Le mort est paré, habillé, selon la fortune de ses parents : on l'introduit dans la tombe avec tous les ustensiles de ménage et objets familiers dont il se servait de son vivant, car, comme les Egyptiens, les Sérères pensent que la vie continue outre-tombe de la même façon qu'elle se déroulait sur terre (2).

---

(1) En Egypte, en raison des conditions géographiques : absence de pluie et fécondation de la terre par l'eau « terrestre » du Nil, il y a renversement de sexe dans le couple divin : le Ciel est la Déesse, la Terre est le Dieu-mâle.

(2) L'hiéroglyphe qui désigne le tombeau, en égyptien, est une pyramide nubienne (grande hauteur sur base réduite) qui se lit : Mr.
Le tombeau du même genre se dit : Mbanar, en sérère. Cependant chez les Valafs, comme chez les Sérères, les rois sont enterrés dans des puits cachés, d'une

On saisit, une fois de plus, l'importance de l'analyse des faits ethnologiques en matière d'histoire africaine et la certitude relative qu'introduisent toujours les considérations linguistiques.

On voit ainsi le parti qu'on peut tirer d'études ethnographiques judicieusement menées.

L'importance des erreurs du docteur Maes, son état d'esprit, qui lui fait fausser les problèmes avant de les aborder, trait qui est loin de lui être particulier, tout cela fait mieux apparaître la nécessité pour nous de connaître et de faire connaître notre culture, au lieu de persister à ne vouloir prendre conscience de celle-ci que par des ouvrages occidentaux. Ce qui serait une contradiction. Nous devons retenir de ceux-ci tous les faits qui ont été soigneusement et objectivement rapportés, tandis que les interprétations, c'est-à-dire les efforts pour comprendre ces faits et les expliquer, établir entre eux des liens de cause à effet, doivent nous inspirer la plus grande circonspection (2).

Cependant, notre raisonnement, quoique séduisant, pêche par une contradiction qui aurait pu passer inaperçue si nous ne l'avions signalée. Mais le souci d'objectivité, puisque nous ne cherchons que la vérité, nous oblige, chaque fois que le cas se présente, à mettre l'accent sur le fait pour qu'aucun doute ne puisse subsister. Ce sont effectivement les Sérères qui pratiquent encore le culte retrouvé à Tundi-Daro. Mais leur langue, quoique très proche du valaf, quoique lui ayant même donné naissance à ce qu'il me semble, si on la considère à son état actuel, n'est pas celle d'où est sortie l'expression Tundi-Daro. Cette expression est essentiellement valaf et non sérère. Tel est le fait qui méritait d'être signalé. Si nous ne sommes donc pas en présence d'un phénomène du hasard, le berceau de la langue valaf serait alors à déplacer vers l'Est, vers la boucle du Niger, à l'ancien emplacement de Ghana. Ou bien, l'aire d'expansion du valaf couvrait une région beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui : rives du Sénégal, boucle du Niger, Tchad et peut-être au-delà. D'autres fais militent en faveur de l'origine nilotique des Sérères. La ville sacrée qu'ils ont créée dès leur arrivée au Sine Saloum est la ville de Kaôn. C'est aussi le nom d'une ville égyptienne où l'on a trouvé des textes hiéroglyphiques.

Le Dieu céleste Sérère, dont la voix est le tonnerre, s'appelle Rôg, et l'on ajoute souvent : *sen*, ce qui est un qualificatif national étant donné que *Sen* est bien le nom totémique typique des Sérères. Rôg est à comparer avec le Dieu Egyptien Ra, ou Ré, qui était aussi un dieu céleste; tandis que *Sen* fait penser au nom de certains rois de Nubie, certains pharaons d'Egypte tels que Osorta-Sen, Perib-Sen. Cette remarque est d'autant plus frappante que le roi de Nubie, Taharqa, considérait Osorta-Sen comme son aïeul. De même, c'est Périb-Sen qui, lors de son avènement, a remis en honneur les armoiries de la Haute-Egypte. Les Pharaons *Sen* étaient donc essentiellement du Sud. Enfin, la plaine du Sen-aar ou Sin-aar, fait penser à la plaine du Sin au Sénégal, plaine habitée

---

grande profondeur, non pas pour éviter les sévices sur leurs corps des sujets qu'ils ont mal traités de leur vivant, mais pour éviter qu'une dynastie rivale vienne y faire des pratiques magiques qui éteindraient définitivement la dynastie des rois défunts. Les Egyptiens procédaient de la même façon et enterraient leurs morts dans de semblables puits, dont l'emplacement était également ignoré du public. On peut donc supposer que c'était pour des raisons analogues.

On voit donc comment, jusque dans les détails, la tradition africaine pourrait éclairer, d'un jour nouveau, celle de l'Egypte.

(2) Tundi-Daro est habité par les Rimaïbes. Le village est situé sur la rive Nord-Est du Lac de Tundi-Daro, à 16 km. environ dans le Nord-Ouest de Niafunké, chef-lieu du Cercle de Issaber, Soudan français.

par les Sérères. On trouve actuellement en Afrique Centrale un peuple qui porte le nom de Séré, sans qu'on puisse l'identifier, à-priori, avec les Sérères. Il vaudrait mieux ici tenter de dégager la racine commune à tous ces noms.

Séré = homme en Séré-hulé, altéré = *Sarakollé.*
Sara = les peuples du Tchad.
Séré = tribus de l'Afrique Centrale.
Sérère = peuple du Sénégal.

On pourrait donc penser que la racine commune à tous ces noms serait le terme générique d'homme, comme c'est le cas pour les Bantous : en effet *Ba-Ntou* = les hommes.

La racine *Ntu* du Bantu se retrouve en valaf où l'on a : *Nit* = homme.
Et en égyptien : *Nti* = homme, quidam (Pierret).
Et en peul : *Neddo* = homme.

Cette façon de désigner un peuple par un terme générique signifiant homme est donc générale en Afrique Noire, depuis l'Egypte.

Au sud des Nouer et des Dinka, on trouve après les Louolouo (qui font penser aux Lolo du Sénégal, une tribu des Séré (Baumann, pp. 289-290.)

D'après le même auteur, on trouve les Falli au sud du Tchad, au sud des Kotoko et Choa. Ce dernier nom rappelant bien celui de la tribu nubienne de Schoat (Baumann, pp. 319-320.)

Fall est un nom typique du Sérère.

Enfin, d'après Pierret, Sérère signifie : celui qui détermine les limites des temples en égyptien. Le sens serait bien conforme à la ferveur religieuse des Sérères qui sont, jusqu'ici, un des rares peuples du Sénégal non encore convertis à une religion étrangère moderne.

D'après Champollion-le-Jeune, il existait, en Egypte, une caste de prêtres du nom de *Sen ;* or, noblesse et clergé étaient du même rang social : c'est pour cela qu'il y eut souvent des rois-prêtres.

Plusieurs des Pharaons des premières Dynasties étaient de race sérère, comme on peut en juger par leur nom :
— le Pharaon *Sar,* de la 3e dynastie.
— le Pharaon *Sar-Teta,* de la 3e dynastie.

cf. Pierret : *Dictionnaire archéologique*

— le Pharaon *Perib-Sen,* 1re dynastie (5e pharaon).
— le Pharaon *Osorta-Sen,* de la XVIe dynastie.

Aux époques de ces premières dynasties (à l'exception de celle du dernier Pharaon cité), la race nègre égyptienne était encore, pratiquement, exempte de tout métissage, comme le prouvent les monuments de ces époques qui figurent un type nettement nègre.

Or, tous les éléments de la civilisation étaient déjà élaborés, y compris l'écriture, les sciences (mathématiques, etc...). De cette époque, jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne, celle-ci n'a fait que vivre sur l'acquis de ces premières dynasties et de la période antérieure.

C'est très tardivement que les invasions Hyksos (Scythes), Grecques, Perses, Romaines, Arabes, Turques, altèreront le type égyptien sans que celui-ci cessât jamais de garder ses traits nègres fondamentaux (fellahs modernes ; quelques tribus peuhls).

ORIGINE DES *AGNI.*

Les *Añi* semblent aussi d'origine égyptienne si l'on considère le prénom qui accompagne toujours le nom du roi ; il s'agit de *Ammon,* nom de dieu égyptien.

— Ammon Azénia, roi *añi* qui vécut au XVIe siècle.

— Ammon Tiffou, roi *añi* du XVIIe siècle : un fils de ce roi aurait été annobli à Versailles par Louis XIV (1).

— Ammon Aguire, roi *añi* du XIXe siècle : ce roi signa un traité d'alliance avec Louis-Philippe.

(Cf. *Encyclopédie Mensuelle d'Outremer,* Avril 1952, vol. I, fasc. 20. Ed. de l'Union Française, p. 113.)

On pourrait comparer les mots : *Añi, Oni,* nom du roi d'Ifé, *Oni,* nom d'Osiris, *Anu,* nom d'une des races nègres prédynastiques d'Egypte.

Dans le *Livre des Morts* se trouvent plusieurs passages où le nom d'Osiris est suivi de l'ethnique *Ani :* Hymne d'Introduction au *Livre des Morts,* le Jugement, etc... Hymne à Ra quand le soleil se lève.

Au chapitre XV, on trouve : Hymne à Osiris, tiré du Papyrus de Ani. (British Museum, n° 10 470, sheet 19), et dans le même chapitre : Osiris Ani, the royal scribe in truth... (*Livre des Morts,* traduit par Wallis Budge, London, 1898.)

ORIGINE DES *FANGS* ET DES *BAMOUNS.*

Pédrals relate dans un article publié dans « Encyclopédie de la France d'Outremer » (décembre 1951, pp. 347-48-49), que le R.P. Trilles, après une série d'études arrive à la conviction que les Fangs ont « effleuré l'Ethiopie chrétienne dans leur antique migration » ; il s'agit du peuple dont nous avons dit plus haut qu'il n'était pas encore parvenu sur la côte au siècle dernier dans sa migration Nord-Est, Sud-Ouest.

Des études analogues de D. W. Jeffrey conduisent à un rapprochement entre les Bamouns et les Egyptiens.

« Ayant relevé dans divers ouvrages d'égyptologie le rapport vautour-pha-« raon et serpent-pharaon, puis notamment le trait signalé par Diodore selon « qui les prêtres d'Ethiopie et d'Egypte gardaient un aspic enroulé dans leur « bonnet, ayant aussi relevé divers exemples de représentations zoomorphes « bi-céphales, notamment dans *Le Livre des Morts,* Papyrus d'*Ani,* feuille 7, « D. W. Jeffrey se déclare convaincu que « le culte bamoun du roi dérive du « culte analogue égyptien. »

On peut rapprocher de cette constatation de D. W. Jeffrey le fait qu'un Damel du Cayor avait un vautour que l'on nourrissait uniquement de chair humaine d'esclave, d'après la légende. Celle-ci exagère probablement les faits en disant que chaque fois que le vautour poussait des cris de faim dans le ciel, on abattait un esclave pour qu'il se repaisse de ses entrailles. Ce vautour du roi du Cayor (Sénégal) portait le nom de *Geb.*

Geb, en égyptien, signifie : la Terre, le Dieu couché.

---

(1) Le roi aurait donné au capitaine du bateau, non pas son fils, mais un esclave.

ORIGINE DES *MAURES.*

Les Maures sont des Arabes venus tout récemment du Yémen, lors des invasions islamiques (VIIe siècle). Les nombreux manuscrits qu'ils détiennent et qui reproduisent soigneusement leurs arbres généalogiques, la date d'émigration à partir du Yémen, le prouvent largement.

Les Maures font état de ces manuscrits en toutes circonstances ; ils sont loin d'ignorer leur origine : ils connaissent celle-ci jusque dans ses moindres détails et le témoignage qu'ils apportent doit être considéré comme essentiel.

Il est vain d'essayer de leur trouver — en dépit de ces manuscrits — des origines et une ancienneté sur le continent africain qu'ils n'ont pas, aux seules fins d'en faire une fraction de l'hypothétique race blanche qui aurait primitivement peuplé l'Egypte et qui aurait disparu, progressivement, dans un long métissage.

CHAPITRE VII

APPORT DE L'ETHIOPIE - NUBIE ET DE L'EGYPTE A LA CIVILISATION

Les Ethiopiens d'abord, les Egyptiens ensuite, selon le témoignage unanime de tous les Anciens, ont créé et porté à un degré extraordinaire de développement tous les éléments de la civilisation alors que les autres peuples — en particulier les Eurasiatiques — étaient plongés dans la barbarie.

Il faut en chercher l'explication dans les conditions matérielles où le hasard de la géographie les a placés dès l'origine des temps. Celles-ci nécessitèrent pour l'adaptation de l'homme l'invention de sciences qui furent complétées par celles des arts et de la religion.

Il est impossible d'insister sur tout ce que le monde — et en particulier le monde hellénique — doit au monde égyptien. Les Grecs n'ont fait que reprendre et développer, dans une certaine mesure parfois, les inventions égyptiennes, tout en les dépouillant en vertu de leurs tendances matérialistes, de la carapace religieuse « idéaliste » qui les entourait. La rudesse de la vie dans les plaines eurasiatiques semble avoir développé d'une part l'instinct matérialiste des peuples qui y vivaient, d'autre part forgé des valeurs morales à l'opposé des valeurs morales égyptiennes découlant d'une vie collective sédentaire relativement facile et paisible dès l'instant qu'elle est ordonnée par quelques règles sociales. Autant les Egyptiens auront en horreur le vol, le nomadisme et la guerre, autant ces pratiques seront considérées comme des valeurs morales de premier ordre dans les plaines eurasiatiques. Ne peut entrer au Walhalla, paradis germanique, que

le guerrier tombé au champ de bataille, ne peut gagner la félicité, chez les Egyptiens, que le mort qui, au Tribunal d'Osiris, aura prouvé qu'il n'a jamais commis de péché et qu'il a été charitable à l'égard des pauvres, ce qui est à l'opposé de tout esprit de razzia et de conquête qui caractérise, en général, les peuples du Nord que chassait, en quelque sorte, leur pays déshérité par la nature. Par contre, l'existence sera tellement facile dans la Vallée du Nil, véritable coulée de vie entre deux déserts, que l'Egyptien aura tendance à croire que les bienfaits de la nature lui tombent du ciel. Aussi, finira-t-il par adorer celui-ci sous la forme d'un Etre Tout-Puissant, Créateur de tout ce qui existe et dispensateur des biens. Son matérialisme primitif — c'est-à-dire son vitalisme — sera désormais un matérialisme transposé au ciel, un matérialisme si l'on peut dire, métaphysique.

Par contre, les horizons du Grec ne dépasseront jamais l'homme matériel et visible, vainqueur de la nature hostile ; sur terre, tout gravite autour de lui : le but suprême de l'art est de faire sa copie exacte. Au « ciel », chose paradoxale, on ne trouvera que lui, avec ses défauts et ses faiblesses terrestres sous la carapace des dieux, que rien d'autre que leur force physique ne distingue du commun des mortels. Ainsi quand le Grec emprunte le dieu égyptien qui, lui, est un vrai dieu dans toute l'acceptation du mot, pourvu de toutes les perfections morales pouvant découler de la vie sédentaire, quand le Grec empruntera ce dieu à l'Egyptien, il ne pourra le comprendre et le conserver qu'en le ravalant au niveau de l'homme, qu'en le ramenant à celui-ci. Ainsi le Panthéon adoptif du Grec n'est qu'une autre humanité. C'est cet anthropomorphisme qui, dans ce cas particulier, n'est autre qu'un matérialisme aigu, qui caractérise l'esprit grec. Le miracle grec, à proprement parler, n'existe pas, car si l'on veut parler du processus d'acclimation des valeurs égyptiennes en Grèce, ce dont il vient d'être question, on voit bien que cela n'a rien d'un miracle, au sens « intellectuel » du terme : on peut, tout au plus, dire que cette tendance au matérialisme qui caractérisera l'Occident, était propice au développement de la science.

Le génie profane des Grecs dû essentiellement à l'influence des steppes eurasiatiques, leur faible tempérament religieux a rendu possible chez eux, dès qu'ils ont emprunté les valeurs égyptiennes, l'existence d'une science laïque, profane, enseignée publiquement par des philosophes également profanes, au lieu que cette science soit l'apanage d'un corps sacerdotal qui la gardera jalousement, sans la répandre dans le peuple, pour la laisser se perdre avec les bouleversements sociaux :

« La puissance et les dignités de l'esprit qui, partout ailleurs, exerçaient « leur empire invisible, à côté de la force des armes, n'était pas, chez les « Grecs, entre les mains de prêtres, ni de fonctionnaires, mais entre les mains « du chercheur et du penseur. Celui-ci pouvait, comme ce fut déjà visiblement « le cas avec Thalès, avec Pythagore et Empédocle, devenir le centre d'un cercle « qui se situe entre la congrégation d'une école, d'une académie, et la commu- « nauté de vie d'un ordre, se rapprochant davantage tantôt de l'une et tantôt « de l'autre, se fixant des buts scientifiques, moraux et politiques, et le reliant « entre eux pour constituer une tradition philosophique. » (Ernest d'Aster : *Histoire de la Philosophie*, Trad. M. Belvianes, Payot, 1952, p. 48.)

L'enseignement scientifique, philosophique, y était dispensé par des profanes que rien ne distinguait du peuple si ce n'est leur niveau intellectuel ou

leur rang social d'aristocrates. Aucune auréole de sainteté ne les entourait. Plutarque, dans *Isis et Osiris,* relate qu'au témoignage de tous les savants et philosophes grecs qui ont été les élèves des Egyptiens, ces derniers n'aimaient pas profaner leur science : Solon, Thalès, Platon, Lycurgue, Eudoxe, Pythagore, ont rencontré des difficultés avant d'être initiés par les Egyptiens. Toujours d'après Plutarque, de tous ces élèves savants des Egyptiens, c'est Pythagore qu'ils préféraient à cause de son tempérament mystique ; et, réciproquement, Pythagore était un des Grecs qui vénérait le plus les Egyptiens. Ce qui précède est la conclusion d'un passage où Plutarque signale la signification ésotérique du mot AMMON : qui est caché, qui est invisible...

Il est curieux donc, comme le remarque Amélineau, que l'on n'insiste pas davantage sur l'apport égyptien à la civilisation.

« J'ai vu alors, et clairement vu, que les systèmes les plus fameux de la « Grèce, notamment ceux de Platon et d'Aristote, avaient eu l'Egypte pour « berceau. J'ai vu aussi que le beau génie des Grecs avait su revêtir les idées « égyptiennes d'un revêtement incomparable, surtout chez Platon; mais j'ai « pensé que ce que nous aimerions chez les Grecs, nous ne devions pas le « mépriser ou simplement le dédaigner chez les Egyptiens. De nos jours, quand « deux auteurs collaborent ensemble, la gloire de leur œuvre commune va aux « deux collaborateurs indistinctement : je ne vois pas pourquoi la Grèce « antique garderait seule l'honneur des idées qu'elle a empruntées à l'Egypte. » (Amélineau : *Prolégomènes...,* Introduction, pp. 8 et 9.)

Amélineau montre que si certaines idées de Platon sont devenues obscures, c'est parce qu'on a cessé de se référer à leur source égyptienne, par exemple c'est le cas des idées de Platon sur la création du monde par le Démiurge. On sait d'autre part que Pythagore, Thalès, Solon, Archimède, Eratosthène sont allés s'instruire en Egypte même, et la liste est loin de s'arrêter là. L'Égypte était vraiment la terre classique où sont allés s'initier les deux tiers des savants et des philosophes grecs. En réalité, on peut dire que, à l'époque hellénistique, Alexandrie était le centre intellectuel du monde, où se trouvaient réunis tous les savants grecs dont on nous parle maintenant. On ne saurait jamais insister suffisamment sur le fait que ces savants se sont formés, en dehors de la Grèce, en Egypte même.

L'architecture grecque même a ses racines en Egypte. Dès la XIIe dynastie on rencontre des colonnes proto-doriques (Tombeaux de Beni-Hassan).

Les monuments gréco-romains ne sont que des miniatures auprès des monuments égyptiens : on sait que Notre-Dame de Paris, aves ses tours, entrerait aisément dans la salle hypostyle du temple de Karnak, à plus forte raison le Parthénon grec. (1)

Le genre de fable, typiquement nègre — ou Koushite, comme écrit Lenormant — qui consiste à mettre des animaux en scène a été introduit en Grèce par le nègre égyptien Esope, inspirateur des fables de La Fontaine.

Edgar Poe, dans « Petite discussion avec une momie » (Nouvelles histoires extraordinaires) donne une idée symbolique de l'ampleur des connaissances scientifiques et techniques de l'Egypte ancienne.

Hérodote avait déjà reçu de la bouche des prêtres égyptiens des renseignements révélant l'essence mathématique de la Grande Pyramide, dite de

(1) Le visage figé de la statue grecque malgré l'anatomie des membres, s'éloigne du réalisme latin plus tardif et se rapproche de la sérénité de l'art égyptien.

pyramide des ouvrages dont les révélations sensationnelles n'ont pas manqué Chéops. Plusieurs mathématiciens et astronomes ont consacré à l'étude de cette de soulever une vague de contestations, lesquelles — comme on pouvait s'y attendre — ne se traduisent pas sous la forme d'un exposé cohérent, scientifique. Sans verser dans ce qu'on pourrait considérer comme un excès de la Pyramidologie, on peut citer les chiffres suivants :

Les astronomes ont relevé une indication de l'année sidérale, de l'année anomalistique, de la précession des équinoxes indiquée pour une période de 6.000 ans, alors que l'astronomie moderne ne les connaît que pour une période de 400 ans (selon Riffert : *Great Pyramid,* Londres 1932).

Les mathématiciens y ont relevé la valeur exacte de « pi », la distance moyenne exacte du soleil à la terre, le diamètre polaire terrestre, etc.

On pourrait prolonger cette liste en citant des chiffres plus sensationnels. Tant de concordances pourraient-elles être le produit du hasard ? Cela serait inconcevable comme l'écrit Matila C. Ghyka :

« Chacune de ces propriétés pourrait être une coïncidence; la présence « fortuite de leur ensemble serait un faisceau de coïncidences presque aussi « improbable que les réversions temporaires du second principe de la thermo« dynamique (l'eau se mettant à geler sur le feu, etc.) imaginées par les physi« ciens, ou le miracle des singes dactylographes cher à M. Emile Borel. » (*Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts,* Gallimard, Paris, 1927, p. 345.)

Plus loin, le même auteur ajoute (pp. 367-368) :

« Cependant, ainsi complétée et mise au point grâce aux recherches de « Dieulafoy, E. Mâle et Lun, l'hypothèse de Viollet-le-Duc sur la transmission « de certains diagrammes égyptiens aux Arabes, puis aux Clunisiens par l'inter« médiaire de l'école gréco-nestorienne d'Alexandrie est assez plausible. La « Grande Pyramide, astronomiquement peut être le "gnomon de la Grande « Année", serait aussi le "métronome" dont l'accord harmonieux, parfois « incompris, résonne dans l'art grec, l'architecture gothique, la première Renais« sance et dans tout art qui retrouve, avec la "divine proportion", la pulsa« tion de la vie. »

L'auteur cite aussi l'opinion de l'Abbé Moreux selon laquelle il ne s'agit pas dans la Grande Pyramide du « commencement tâtonnant de la civilisation « et de la science égyptienne, mais plutôt du couronnement d'une culture « parvenue à son apogée et qui, sur le point de disparaître, aurait voulu, en « un geste de suprême orgueil, léguer aux civilisations d'après un témoignage « hautain de sa supériorité. » (p. 345.)

De telles connaissances astronomiques et mathématiques, loin d'avoir disparu totalement en Afrique Noire, ont laissé des traces que M. Marcel Griaule a le mérite d'avoir décelé chez les Dogons quelque stupéfiant que cela puisse paraître aujourd'hui.

A maintes reprises il a été fait allusion au fait que les Grecs ont emprunté leurs dieux à l'Egypte; en voici la preuve :

« Presque tous les noms des dieux sont venus d'Egypte en Grèce. Il est « très certain qu'ils nous viennent des Barbares : je m'en suis convaincu par « mes recherches. Je crois donc que nous les tenons principalement des Egyp« tiens. » (Hérodote, II, 50.)

Barbare signifie ici étranger, sans aucune nuance péjorative.

L'origine égyptienne de la civilisation et le large emprunt que la Grèce fit à celle-ci étant une évidence historique, on peut donc se demander, avec Amélineau, pourquoi, en dépit de ces faits, on met l'accent sur le rôle joué par la Grèce tout en passant de plus en plus sous silence celui de l'Egypte.

On ne peut saisir la logique de cette attitude qu'en rappelant le fond de la question.

L'Egypte étant un pays de Nègres et la civilisation qui s'y est développée étant due à des Nègres, toute thèse visant à prouver le contraire ne saurait avoir de lendemain; les protagonistes de ces thèses ne sont pas les moins conscients de ce fait. Aussi est-il plus sage et plus sûr de dépouiller, purement et simplement, et de la façon la plus discrète, l'Egypte de toutes ses créations, au profit d'un peuple d'origine réellement blanche.

Cette fausse attribution des valeurs d'une Egypte qualifiée de blanche à une Grèce également blanche, révèle une contradiction profonde qui n'est pas la moindre preuve de l'origine nègre de la civilisation égyptienne.

Comme on le voit, l'homme de couleur, contrairement à ce que pense André Siegfried, loin d'être incapable de susciter la technique, est celui-là même qui la suscita le premier en la personne du Nègre à une époque où toutes les races blanches, plongées dans la barbarie, étaient tout juste aptes à la civilisation.

En disant que ce sont les ancêtres des Nègres, qui vivent aujourd'hui principalement en Afrique Noire, qui ont inventé les premiers les mathématiques, l'astronomie, le calendrier, les sciences en général, les arts, la religion, l'agriculture, l'organisation sociale, la médecine, l'écriture, les techniques, l'architecture; que ce sont eux qui ont, les premiers, élevé des édifices de 6.000.000 de tonnes de pierre (Grande Pyramide) en tant qu'architectes et ingénieurs — et non seulement en tant qu'ouvriers; que ce sont eux qui ont construit l'immense Temple de Karnak, cette forêt de colonnes, avec sa célèbre salle hypostyle où entrerait Notre-Dame avec ses tours; que ce sont eux qui ont sculpté les premières statues colossales (Colosses de Memnon, etc.), en disant tout cela on ne dit que la modeste et stricte vérité, que personne, à l'heure actuelle, ne peut réfuter par des arguments dignes de ce nom.

Dès lors le Nègre doit être capable de ressaisir la continuité de son passé historique national, de tirer de celui-ci le bénéfice moral nécessaire pour reconquérir sa place dans le monde moderne, sans verser dans les excès d'un nazisme à rebours, car la civilisation dont il se réclame eût pu être créée par n'importe quelle autre race humaine — pour autant que l'on puisse parler d'une race — qui eût été placée dans un berceau aussi favorable, aussi unique.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DEVELOPPEMENT DES LANGUES

NECESSITE DE DEVELOPPER LES LANGUES NATIONALES.

Cette nécessité apparaît dès qu'on se soucie de faire acquérir à l'Africain moyen une mentalité moderne (seule garantie d'adaptation au monde technique) sans être obligé de passer par une expression étrangère (ce qui serait illusoire).

Il est plus efficace de développer une langue nationale que de cultiver artificiellement une langue étrangère; un enseignement qui serait donné dans une langue maternelle permettrait d'éviter des années de retard dans l'acquisition de la connaissance. Très souvent l'expression étrangère est comme un revêtement étanche qui empêche notre esprit d'accéder au contenu des mots qui est la réalité. Le développement de la réflexion fait alors place à celui de la mémoire.

Le jour même où le jeune Africain entre à l'école, il a suffisamment de sens logique pour saisir le brin de réalité contenu dans l'expression : un point qui se déplace engendre une ligne. Cependant, puisqu'on a choisi de lui enseigner cette réalité dans une langue étrangère, il lui faudra attendre un minimum de 4 à 6 ans, au bout desquels il aura appris assez de vocabulaire et de grammaire, reçu, en un mot, un instrument d'acquisition de la connaissance, pour qu'on puisse lui enseigner cette parcelle de réalité.

On pourrait objecter la multiplicité des langues en Afrique Noire. On oublie alors que l'Afrique est un continent, au même titre que l'Europe, l'Asie, l'Amérique; or sur aucun de ceux-ci l'unité linguistique n'est réalisée; pourquoi

serait-il nécessaire qu'elle le fut en Afrique ? L'idée d'une langue africaine unique, parlée d'un bout à l'autre du continent, est inconcevable autant que l'est aujourd'hui celle d'une langue européenne unique.

En Europe, celui qui parle anglais, français et allemand n'éprouve aucune peine pour se faire comprendre en quelque point du continent où il se trouve; on peut espérer aboutir à une situation analogue en Afrique Noire.

Si cette perspective n'est pas illusoire, peut-on, pour autant, déterminer les langues nationales de demain sans risque d'être contredit par les événements ? Certes non; car cette détermination dépendrait de plusieurs facteurs dont une partie nous échappe aujourd'hui.

On peut concevoir que le jour où l'économie africaine sera entre les mains des Africains eux-mêmes et qu'elle ne sera plus adaptée à des nécessités d'exploitation mais à leurs besoins, la concentration démographique s'en trouvera modifiée : les langues de certaines régions perdront de leur importance alors que celles d'autres régions (Guinée française, par exemple) en acquerront.

Cependant on peut déjà tenter une sélection préliminaire en s'appuyant sur des facteurs tels que : possibilités internes de la langue, littérature écrite et orale déjà existante dans celle-ci, prépondérance politique et sociale, potentiel d'expansion, densité du peuple qui la parle. On peut alors faire des travaux de base dans les langues ainsi choisies en vue d'amoindrir les difficultés futures.

Une telle tentative peut se heurter à un écueil psychologique : la susceptibilité régionale des minorités bilingues ou non. Le cas est alors tout à fait semblable à celui du basque, du breton, de l'occitan vis-à-vis du français.

Cette susceptibilité est souvent renforcée par l'idée que la minorité en question est étrangère — ethniquement — par rapport à la masse au sein de laquelle elle se trouve.

Une étude ethnologique et linguistique appropriée, révélant une parenté insoupçonnée entre les groupements en présence, revêt alors une importance politique et sociale en ce sens qu'elle contribue à aplanir les difficultés qui s'opposent à la réalisation de l'unité linguistique. Cette dernière, loin d'être un fait naturel propre à certains pays privilégiés et faisant défaut à d'autres, apparaît comme le résultat d'un effort officiel et conscient à travers le temps. Le français n'a pu s'imposer aux différentes provinces que par un étouffement des langues locales : il importe de souligner ici qu'il ne s'agissait pas de dialectes du français mais de véritables langues différentes de la langue française; un Basques ou un Breton, etc., qui n'a pas appris le français est incapable de saisir la moindre idée exprimée en cette langue et inversement. Du reste ces langues ont conservé une littérature qui végète (littérature provençale : Mistral; poèmes occitans, poèmes basques...).

La multiplicité des langues est donc un problème qui a été résolu ailleurs, du moins pratiquement, et que nous pouvons résoudre à notre tour.

On pourrait penser que les langues européennes sont déjà devenues celles de la majorité dans les pays colonisés, et que vouloir revenir sur cette unité linguistique embryonnaire est une régression. Cette illusion est d'autant plus grave qu'elle est partagée par beaucoup d'intellectuels ; car, en dehors d'une minorité dans les villes, les langues européennes sont inconnues partout en Afrique, pour la simple raison que la paysannerie n'est pas scolarisée. Or, au rythme actuel de la scolarisation, il faudrait attendre un siècle pour que la campagne soit réellement touchée.

D'autre part les inconvénients qu'il y a à vouloir adopter une expression étrangère ne sont pas seulement d'ordre pratique mais culturel.

On ne saurait insister suffisamment sur le fait que l'impérialisme culturel est la vis de sécurité de l'impérialisme économique; détruire les bases du premier c'est donc contribuer à la suppression du second.

On pourrait penser que l'évolution d'une langue est un phénomène naturel sur lequel il serait inefficace d'intervenir. Une telle conception est également erronée; elle est dangereuse aussi car, étant donné que le ressort de l'évolution « naturelle » de la langue est la mentalité populaire, cela reviendrait à condamner la langue à ne pouvoir exprimer que ce qui est du domaine de cette mentalité : en un mot cela revient à condamner la langue à demeurer concrète.

Lorsque la mentalité populaire a créé tout le fond de la langue, il est indispensable qu'un effort conscient soit appliqué à celle-ci pour l'élever au niveau de l'expression abstraite, intellectuelle, de la science et de la philosophie.

On pourrait croire que notre cas, vis-à-vis de l'Occident, est semblable à celui des Gaulois vis-à-vis de la Rome antique. La vie moderne, avec ce qu'elle comporte comme possibilités de développement individuel et collectif, offre plus de moyens de réagir qu'il ne pouvait en exister dans l'antiquité. Par conséquent les données du problème sont complètement changées : ce dernier n'est plus le même, sa nature s'est modifiée.

On peut citer le cas des Irlandais qui en étaient arrivés à oublier totalement leur langue maternelle sous la colonisation anglaise et qui, pour les besoins de la cause, sont arrivés à la ressusciter à partir des bibliothèques.

La facilité avec laquelle nous renonçons, souvent, à notre culture ne s'explique que par notre ignorance de celle-ci, et non par une attitude progressiste adoptée en connaissance de cause.

MOYENS DE DEVELOPPER LES LANGUES NATIONALES.

Il s'agit d'introduire dans les langues africaines des concepts et des modes d'expression capables de rendre les idées scientifiques et philosophiques du monde moderne.

Une telle intégration de concepts et d'expressions équivaudra à l'introduction d'une nouvelle mentalité en Afrique, à l'acclimatation de la science et de la philosophie moderne au sol africain, par le seul moyen non-imaginaire.

Pour ce faire on peut disposer de trois sources d'inégale importance :

1° L'unité de l'égyptien et des langues africaines étant un fait qu'on ne peut pas détruire par des arguments dignes de ce nom, les Africains doivent bâtir des « humanités » à base d'égyptien ancien, de la même manière que l'a fait l'Occident à partir d'une base gréco-latine. A priori, on pourrait enrichir une langue nègre quelconque à partir de racines égyptiennes.

2° Cependant il ne faudrait pas pousser l'exclusivisme jusqu'à éliminer les mots d'origine occidentale qui ont déjà acquis droit de cité dans nos langues. On peut dire qu'il en est ainsi chaque fois qu'un mot occidental passe dans le creuset populaire où il est refondu, dès qu'il est adapté à notre phonétisme.

Exemple :

— rue, ainsi prononcé par les intellectuels nègres;

— *ri*, prononciation populaire.

— *fell* = fêlé. S'agit-il d'une simple rencontre ?

3° Exploitation des possibilités internes de la langue, de son génie propre.

Un premier arsenal de concepts s'offre à nous; il est commun à toutes les langues du monde. Lorsqu'on examine le vocabulaire d'une langue, on se rend compte que la création de mots nouveaux n'est pas aussi importante qu'on pourrait le croire à priori. Sous l'impératif des besoins intellectuels d'expression, les mots concrets revêtent un sens étendu, souvent abstrait.

Ainsi dans la plupart des langues du monde, et en valaf en particulier, il existe des termes concrets, tels que : corde, arc, rayon, angle, sommet, courbe, ligne, secteur, sphère, plan, surface, volume, etc.

Alors que dans les langues occidentales le développement intellectuel de la société a exigé l'extension du sens de ces mots à des êtres mathématiques en Afrique Noire, actuellement, le sens de ces termes et d'autres semblables, demeure essentiellement concret ; mais comme on le voit, rien ne nous empêche, d'ores et déjà, d'étendre conventionnellement le sens de toute une partie de notre vocabulaire, afin d'exprimer l'univers abstrait, intellectuel, c'est-à-dire scientifique et philosophique.

Cependant force nous est de composer des mots nouveaux. Il importe dès lors d'étudier le génie propre de la langue que l'on a choisie comme exemple d'étude, d'analyser les lois de formation de noms afin de s'y conformer pour les concepts que l'on veut élaborer.

Dans le cas du valaf nous avons les possibilités suivantes de formation de noms composés :

a) verbe + nom :

ver + *seg* = *verseg* = chance
(faire le tour) (cimetière)

diar + *bât* = *diarbât* = neveu
(coûter) (cou)

muta + *ayub* = *mutaayub* = parfait
(être exempt de) (défaut)

b) adjectif + nom :

ñûl + *bîr* = *ñûlbîr* = cruel
(noir) (ventre)

ñâv + *ndort* = *ñâvndort* = sceptique
(vilain) (opinion)

néh + *dérét* = *néhdérét* = joyeux
(doux) (sang)

c) verbe + verbe :

fak + *ted* = *fakted* = concerne le vaurien
(déblayer) (se coucher)

d) nom + nom :

dâm + *bûr* = *dâmbur* = esclave du roi (primitivement)
(esclave) (roi) = homme libre (par la suite)

e) onomatopée + verbe :

fefel + *nâv* = *fafalnâv* = avion
(voler)

f) répétition d'une forme verbale :

amâna — *ñakâna* = contingence, probabilité
(peut exister) (peut ne pas exister)

g) répétition d'un radical verbal :

dog + *dog* = *dogdog* = coupure
(couper) (couper)

h) forme impérative substantifiée :

na + *dây* = *nadây* = (qu'il vende) = oncle (frère de la mère à l'origine)
(qu'il) (vendre)

i) démonstratif + nom :

va + *dur* = *vadur* = parent, père et mère ; *vay* = individu (?) → *va*
(ceux) (engendrer)

j) adverbe + nom :

bari + *dolé* = *baridolé* = fort
(beaucoup) (force)

Tous ces termes qui sont devenus des concepts au point qu'on ne sente plus leur caractère de mot composé quand on les emploie prouvent que si on crée d'autres mots composés sur la base de ces mêmes lois, il en sera de même rapidement, comme le montre le mot *fafalnâv* (avion) (qui date de moins de 50 ans) ; *sahâr* = fumée = train ; *fétal* = fusil ; de *fêt* = flèche.

Les termes occidentaux créés à partir de racines gréco-latines dans les langues occidentales, s'ils deviennent plus vite des concepts du fait que notre ignorance ne nous permet pas de saisir leur nature de mots composés, présentent l'inconvénient de ne pas nous suggérer grand-chose. Il en est différemment quand on tire les racines d'un vocabulaire courant. Ainsi n'importe quel Valaf moyen peut saisir intuitivement le sens de *mbari-koñ* = polygone ; de même que le terme allemand vieleckig serait saisissable par n'importe quel ressortissant du peuple.

On pourrait penser que les concepts scientifiques des langues occidentales expriment des idées précises, bien délimitées, contrairement aux concepts que nous créerons ainsi. Il n'en est rien.

Les termes : parabole = qui n'est pas une boule
hyperbole = qui dépasse une boule
ellipse = auquel il manque quelque chose pour être un cercle
etc.

n'ont rien de particulièrement précis. Si malgré cela ils invoquent une idée précise dans notre esprit c'est parce qu'on nous a habitués dès l'école et pendant des années, à associer à ces termes qui, en eux-mêmes ne signifient rien, des définitions conventionnelles précises qui leur donnent un sens.

Donc la précision est créée par la définition qui accompagne le concept. De telles définitions sont possibles dans toutes les langues. Il suffit de les sous-entendre pour tous les concepts équivalents que nous aurons créés.

Il n'est pas nécessaire — il est souvent même impossible — que les concepts se recouvrent entièrement. Leur sens peut ne se recouper que partiellement. Cela ne veut pas dire qu'ils cessent d'être équivalents. Par exemple, le mot valaf *yab* (= mettre en ordre, à l'intérieur) conviendrait pour exprimer le concept d'édifice atomique, la constitution interne de l'atome. Mais on aurait tort d'exiger qu'on puisse l'employer partout où l'on peut utiliser le mot « constitution » en français. En échange, *yab* s'appliquera à un domaine du réel différent, mais aussi important, et pour lequel le terme de « constitution » serait également impropre.

Il existe des concepts qu'on ne saurait tenter de traduire littéralement : c'est le cas de « calcul » = caillou (étymologiquement), parce que les Latins comptaient avec des cailloux, et « géométrie » = mesure de la terre, parce que cette science est née de l'arpentage pratiqué par les Egyptiens.

Il existe des concepts dont le sens est autrement caduc mais qu'on continue à employer : c'est le cas de « l'atome » = insécable, parce que la philosophie antique supposait l'existence d'un terme simple de la divisibilité de la matière. La notion d'atome cessa d'être une hypothèse philosophique pour entrer dans la réalité avec la physique moderne. Sa fission fut même réalisée ; et le terme, inventé par Démocrite, devenu impropre, continue d'être employé avec une autre signification. Aussi le mot valaf qui pourrait résumer toute cette évolution de la notion d'atome est le terme : *haréfulvôn* = qui fut insécable.

On voit donc que les langues africaines sont loin d'être frappées d'une « pauvreté naturelle » et qu'il suffit de leur appliquer un effort comparable à celui qui a été appliqué aux langues occidentales, pour qu'elles soient au niveau des exigences de la vie moderne.

On pourrait objecter qu'un concept tel que champ électro-magnétique, ou puissance d'un point par rapport à un cercle, etc... même traduits adéquatement en valaf, n'évoque rien chez les esprits incultes. Nous dirions que la même remarque pourrait être faite pour l'Occident. On oublie que les concepts ne sont pas des expressions naturelles, mais des termes de culture d'un degré parfois très élevé et qui s'appuient les uns sur les autres. Il se forme alors une chaîne intellectuelle de concepts hiérarchisés, telle qu'il devienne impossible de saisir d'emblée les termes supérieurs si l'on n'est pas passé par les termes inférieurs, que l'on soit un Nègre de l'Afrique ou un Européen.

Un tel développement des langues est inséparable de traductions d'ouvrages étrangers de toutes sortes (poésie, chant, roman, pièce de théâtre, ouvrage de philosophie, de mathématiques, de science, d'histoire, etc...).

Il est inséparable également de la création d'une littérature africaine moderne, qui sera alors, nécessairement, éducative, militante, et essentiellement destinée aux masses.

Mais il implique par-dessus tout l'acquisition d'une discipline intellectuelle qui permet d'accepter avec de moins en moins de résistance les néologismes indispensables.

CHAPITRE II

TRADUCTIONS

Ce chapitre est consacré à la démonstration de la possibilité de traduire dans une langue africaine quelconque et en valaf en particulier tous les aspects de la réalité du monde moderne.

TRADUCTION DE CONCEPTS MATHEMATIQUES

NOTIONS PRELIMINAIRES

Point, ligne, plan = *tombe, red, mâsalé*
Surface, volume = *yâtu-yâtu* (*ay*), *embka*
Axe, sens, demi-droite = *digel, diohañ, hâd, hâd-ndub*
Angle = *koñ*
Angle adjacent = *puhtel bokvet*
— droit = *puhtel dub*
— aigu = *puhtel hat*
— obtu = *puhtel lañ̃*
— complémentaire = *motlénté*
— supplémentaire = *yôkalénté*

TRIANGLES = *niatkoñ*

Côté = *vet*
Hauteur = *kavéay*
Angle = *puhtl*
Médiane = *dâr-dig*

Sommet = *pud*
Hypothénuse = *danokkoñdub*
Bissectrice = *sédalé puhtél*
Médiatrice = *makdigred*
Orthocentre = *tasébkavêây*

GENRES DE TRIANGLES : *Gîr i ñatikoñ*

Triangle isocèle : *Yaarivetyam*
— rectangle : *koñdub*
— équilatéral : *vetyam*
— scalene : *yamadi*
Droites parallèles : *ndublang*
Angles alternes internes : *dialavlebir*
Alterne externe : *dialavlebiti*
Angles correspondants : *bokdémé*, and
Quadrilatère : *ñiéntvet*
Parallélogramme rectangle : *vetlanglang*
Rectangle : *dubkoñ*
Losange : *carré doy*
Carré : *carré*
Trapèze : *ñiarivétlang*
Diagonale : *av galén*
Symétrie : *safânô*
Symétrique par rapport à un point : *safânô dékar lé'b tomb*
Symétrique par rapport à une droite : *safânô dékar lé'v red*
Symétrique par rapport à un plan : *safânô dékar lé'g mâsalé*

CERCLE — CIRCONFERENCE

Cercle : *Mbege*
Circonférence : *Mbégé gudây*
Centre : *dig*
Rayon : *teñér*
Corde : *bum*
Diamètre : *bumdig*
Arc : *hala*
Tangente : félasu

MESURE DES ANGLES : *nat koñ*

Angle au centre : *puhtél digal*
Intercepter un arc : *dog hala*
Rapporteur : *nattukaï*
Angle inscrit : *pud tîmbege, koñ bindu*
Angles opposés : *dekerlé*

TRANSFORMATION : *sopi*

Homothetie : *sopiîn*
Homothétie directe : *sopiîn dub*
Rapport d'homothétie : *demehin bi, sopihine*
Homothétie indirecte : *sopihine dialarbiku*
Puissance d'un point par rapport à un cercle : *katten nug tomb dublu tigmbégé*

GEOMETRIE ANALYTIQUE : *KANAM DÉHU*

Nombre réel : *lim amu*
Nombre imaginaire : *lim dénêr*

TRINOME ET EQUATION DU SECOND DEGRE :

niat dog ; dog niat, ya ma lé'g niarel bi ad

Coefficient	*ngung*
Racine	*rèn*
Signe du trinôme	*diohañ ubdogniatgi*
Coordonnée cartésienne	*hamèkây i Descarte(valla) hamèkây makârall*
Axe	*digel*
Origine	*tosân*
Coordonnée	*nhamikây*
Abscisse	*lall (gi)*
Ordonnée	*ad (gi)*
Projection orthogonale	*takandërall diub*
Projection oblique	*takandërall doy*
Pente	*mbartal*
Coefficient angulaire	*ngungul puhtel*
Aire d'un triangle	*yatuyatu ñiatikoñ*
La courbe et son équation	*ndeng'a kuk yamalèm*
Droite	*red*
Conique	*ndurélugdank*
Ellipse	*mbegetapendâr*
Hyperbole	*haladumôyônté*
Parabole	*hala ; hon*
Courbe algébrique	*ndeng alcébar ; ndeng dohañu*
Courbe transcendante	*ndeng alcébarul*
Coordonnées polaires	*hamikây dotu*
Pôle	*dott*
Rayon vecteur	*teñer dayobu demu*
Normale	*mak (av)*
Tangente	*felasu*
Sous-normale	*ron mak*
Sous-tangente	*ron felasu*
Inversion	*dialerbiku*
Pôle d'inversion	*dott' ub dialarbi*
Puissance	*kattann ; ngôra*
Sommet	*pud*
Tangente au sommet	*felasu'k pud*
Hyperbole équilatère	*hala dumôyumak*
Hyperboles conjuguées	*hala dumôyuného*
Asymptote	*nammlâlut, nammdotul*
Section conique	*dog nduru dank*
Directrice	*vomatgi*
Foyer	*tâlbi*
Excentricité	*moydig, tapndâral*
Polaire	*dotu*
Division harmonique	*sédalé bu dégö*
Axe radical	*digall rênu*
Sphère	*temb*
Ellipsoïde	*domimbégétapandâr*
Hyperboloïde à une nappe	*haladumôyônté ben lal ; ven dall*
Coordonnée sphérique	*hamikây tembu*
Coordonnée semi-polaire	*hamikâay dotugénvall*
Déterminant	*dêgkat*
Colonne	*kénu, vaté*
Ligne	*red*
Angle de deux droites	*koñ ub ñâri ndub*
Distance d'un point à une droite	*soré'b tomb aku red*

Faisceau de droite	*tak'ub red ; dum'ub red*
Quadrilatère complet	*vetñént mät*
Point à l'infini	*tomb ta gapôdiku*
Droite de l'infini	*red'u gapôdiku*
Point cyclique	*tombidem délosi ; tomb tedu*
Droite isotrope	*red makârlô'gbopam*
Méthode d'approximation de Newton	*verndombo u Newton*
Méthode des parties proportionnelles	*ter yu démantè yi*
Points multiples	*tomb baril*
Point double	*tomb ful*
Point de rebroussement	*tomb dem dik, tomb démdéluginâv*
Théorie des enveloppes	*faramfaté'p embyi*
Courbure	*dengây, ndengîn*
Développée	*embemak yi*
Rectification d'une courbe	*dubanti ndeng, hayma'v deng*
Aire limitée par une courbe	*yâtu gu ndeng dég*
Volume d'une surface de révolution	*kembakal yâtu'g dargandal*
Centre dans les coniques	*dig ti durélu dank'yi*
Diamètre dans les coniques	*bumdigu ti durélu dank'yi*
Diamètre singulier	*bumdigu vêt*
Réduction de l'équation du second degré	*fulèt yamaléf'g ñiarél bi ad*
Théorème de Rolle	*vônévu'g Rolle*
Maximum relatif, local	*maggi yék adu barabal ; dendandô*
Minimum local, relatif	*yes gi vat barabal, déndandô*
La dérivée d'une constante est nulle	*selalu'g sah tus la*
Intervalle (A,B)	*diganté (A,B)*
Dérivée	*sel, ses*
Hypothèse	*vah dîtel ; halât dîtal*
Réciproque	*degsafânu*
Fonction	*adu ; sopiku*
Fonction continue	*sopiku (ag) dogul*
Fonction discontinue	*sopiku (ag) dogna*
Fonction primitive	*sopiku (ag) dek*
Corollaire	*deg vétal*
Fonction dérivable	*sopiku sélu*
Fonction croissante	*sopiku mag*
Fonction décroissante	*sopiku vañiku*
Etude d'une fonction au voisinage d'un point	*ndang um sopiku ti vetu'b tomb*
Position de la courbe par rapport à la tangente en un de ses points	*tahavâyu'b ndengvi nam demè'g felasugi tuké ti benn ty tomb'am*
Point d'inflection	*tomb'üb taddây*
Point multiple	*tomb doh bari*
Point double	*tomb dârât*
Convexité	*hugi, norèbîr*
Concavité	*dôh, norèbîti*
Développement limité	*tèharñi gapu*
Coefficient de développement	*ngungúl téharñi bi*
Fonction bornée	*sopiku paku*
Dérivée première, seconde nième	*sel bénél, ñârèl, nangamèl*
Cosinus hyperbolique	*tedîn hala dumôyu*
Sinus hyperbolique	*tahavîn hala dumôyu*
Fonction paire	*sopiku tôlul*
Fonction impaire	*sopiku tôl*
Tangente hyperbolique	*félasu hala dumôyônté*
Fonction infinie	*sopiku gapôdiku*
Branche infinie	*banhâs gapôdiku*
Recherche d'une direction asymptodique	*vutu'g dublu'g namm dotul*
Asymptote oblique	*namm dotul dènga*
Asymptote cubique	*namm dotul ñatkâl*
Courbe définie paramétriquement	*ndeng vi tohu kat bi dég*

Arcsinus	*hala tahavin*
Infiniment petit	*tûti gapôdiku*
Infiniment grand	*mak gapôdiku*
Forme indéterminée	*bind mânavôdiku*
Infiniment petit principal	*tûti gapôdiku fulavu*
Infiniment petit comparable	*tûti gapôdiku tolalovu*
Infiniment petit d'ordre P par rapport à la partie principale	*tûti gapôdiku ker P ti ab démèm ag vall gi fulavu*
Ordre d'un infiniment petit ou grand	*ker ug tûti gapôdiku valla mak gapôdiku*
Développement d'un infiniment petit suivant les puissances croissantes de l'infiniment petit principal	*téharñi'b tûti gapôdiku topä kattan maggi tûti gapôdiku fulau bi*
Croissance comparée des fonctions à puissance x	*magg tekelé'g sopiku i (A)x...*
Limite d'une fonction	*gap ub sôpiku*
Fonction de plusieurs variables	*sopiku bari sopikukat*
Notation de Lagrange	*takinu Lagrange*
Accroissement infini	*yoku déhul*
Fonction multiforme	*sôpiku barè binda*
Fonction implicite	*sôpiku binduvâlé ; luku*
Calcul vectorel	*hayma'b demu*
Notion de vecteur	*manam demu*
Intensité	*tarây*
Direction	*dublu*
Sens	*dem*
Vecteurs liés	*demu yu tahô*
Vecteurs glissants	*demu yu barastiku*
Vecteurs libres	*demu yu dâmbur*
Extrémité	*tat*
Modul	*sèbrè*
Support	*dastandiku-vi*
Ligne d'action	*ndefka vi*
Vecteurs équipolents	*demu lang safâno*
Rapport de deux vecteurs parallèles	*demè'b ñari demu langa*
Relation de Shall	*doté b Shall*
Association de l'addition géométrique	*mbôtayô'g boolé kanam yi*
Composantes d'un vecteur	*sosandô*
Vecteur unitaire	*demu sèbrè ; bennal*
Composantes intérieures extérieures	*nèkadô v biral, bitil*
Propriété du produit scalaire	*bâhu'b baril demuvul ; limu*
Equation normale	*yamalè dâdu*
Considérons la fonction m=m(u) ; quand u varie m décrit un arc de courbe appelé indicatrice	*donté sopèku M=M(u) su U dè sopèku M di red hala'g ndeng gu tudd vonèkat*
Analyse vectorielle	*yèbi'g demu*
Dérivée vectorielle du 1er, 2e, nième ordre	*sélal demu'b bénèl, ñarèl, nangamèli ker*
Le vecteur vitesse $\frac{dm}{du}$ a une signification géométrique	*demu'g hélal amna' tèki'b kanamal*
Généralement la tangente se définie par un vecteur directeur unitaire	*li ti ep felasu gi ñung koy dégé demug vonékat bènnkésél*
L'arc et la corde correspondante sont des infiniments petits équivalents	*hala gé'g bum gi mu méngôl ay tûti gapodiku yu véti kô la ñu*
Cosinus directeur de la tangente orientée	*tedel vomatkat u félasu gu gindiku*
Plan normal	*mâsalè makâral*
Indicatrice des tangentes	*vonékatu félasu yi*
Normale principale	*makâral fayda vu*

TRADUCTIONS DE CONCEPTS SCIENTIFIQUES : PHYSIQUE ET CHIMIE

VOCABULAIRE SCIENTIFIQUE

Vâti Hamham

THERMO-DYNAMIQUE :	TANGEDOLEL :
Unité mécanique	*Bennkésèl dôlérandu*
Unités	*Vennkésèl ; natu(ay)*
Surface	*Yâtuvây*
Volume	*Kembây*
Vitesse	*Gavkésèl, hel*
Accélération	*Hirel*
Force	*Dôlé*
Travail	*Ligêy*
Puissance	*Katanhéf ; ngora*
Pression atmosphérique	*Nad ub ngélavli*
Température	*Yègu tangây*
Conductibilité calorifique	*Vomatînu tangây*
Thermomètre	*(Ag) Nattangây*
Température absolue	*Yègutangây dendendôvul*
Zéro absolu	*Tus dendendôvul*
Dilatation	*Foki, Funki*
Quantité de chaleur	*Dayo'b tangây*
Chaleur spécifique	*Tangâyu bopam*
Chaleur de fusion	*Tangây u ruy*
Chaleur de vaporisation	*Tangây u tolôl*
Chaleur latente	*Tangây nélav, nebu*
Rayonnement	*Téñéral*
Surface isotherme	*Yâtuvây yemtangây*
Régime permanent	*Dohîn fav*
Résistance thermique	*Degerlu tangây*

Calorifuge	*Denttangây*
Isoler thermiquement	*Ber ti'v tangây*
Etat d'un corps	*Nékîn u yarem*
Corps homogène	*Yaram genngîr*
Corps hétérogène	*Yaram barigir*
Equilibre thermodynamique	*Dengadi'g tangedôlèl*
Variable indépendant	*Sopikukat aduvul*
Adiabatique	*Dagôg biti, dchévulfabul*
Equation d'état des gaz	*Yamaleg nékînu gélavyi*
Mélange des gaz parfaits	*Ndahasum gélav mutayup*
Transformation infiniment petite	*Binduvat tut gapôdiku*
Travail des pressions dans une transformation	*Ligèyu'p nadyi ti'g binduvat*
Réversible, irréversible, finie	*Vangerñikuvu, vangarñikôdiku, déhu*
Pression d'un gaz	*Nadu gîl*
Gaz	*Ngëlav* ou plus exactement : *Gîl*
Conservation du travail	*Réredi'g ligèy*
Machine simple	*Vutuloho vayafmbir*
Poulie, treuil	*Siga, Sigagengelo*
Energie potentielle	*Katan embu*
Energie cinétique	*Katan imbiku*
Force de frottement	*Dôléy rîsu*
Equivalence de chaleur et du travail	*Vétikôntê'g tangây ak ligèy*
Variation de l'énergie interne	*Sopiku'g katan biral*
Energie calorifique	*Katan ditangây*
Chaleur totale ou enthalpie	*Tangây vép*
Calorimètre	*Natdayotangây*
Conservation de l'énergie	*Réredi'g katan*
Coefficient calorimétrique	*Ngungul tangâynatukay*
Transformation adiabatique	*Binduvat dagôgbiti*
Rendement d'un moteur thermique	*Délôb dohalkatup tangây*
Cycle de Carnot	*Depnègup Carnot ; tedu'g Carnot*
Entropie	*Manaamupdalahu*
Fluide homogène	*Davdavan géngîral*
Compression adiabatique d'un liquide	*Nad dagôgbitig davdavan*
Théorie cinétique des gaz	*Faramfaté imbikuvu'g gîlyi*
Hypothèse moléculaire	*Fogdîtalu vèsoful*
Libre parcourt moyen	*Ngendabariv dohdadévul*
Vitesse efficace	*Hél dikdara*
Statistique	*Limbaré*
Mouvement Brownien	*dalahu'b Brown*
Equipartition de l'énergie	*sédéléyém'ub katan*
Viscosité des gaz	*ratahàyub gélèvyi*
Conductibilité calorifique	*vomatînutangâye*
Gaz réels	*gélèvédegdegyi*
Covolume	*kembâylenn*
Etats métastables	*nékînehavatahavadi*
Pressions internes	*nadubîr*
Chaleur spécifique	*tangâyu bopom*
Fugacité	*rôyett*
Titre	*kôd*
Concentration en volume	*farâye*
Molarité	*vésôfulem*
Rapport molaire	*déméb vésôful*
Ebulliomètre	*natbah*
Cryomètrie	*natsèd*
Pression osmotique	*nadmanh*
Chaleur de dissolution	*tangâyu tasmbôtây*
L'activité	*ndahlaf*
Transformation allotropique des solides	*binduvât u birumélo'y deger yi*
Vaporisation	*tôlâl*
Pression de vapeur	*nadub tolô*
Sublimation	*sédtôlôl*

Phénomènes capillaires	*fêñféñtôlomal*
Tension superficielle	*dendtondal*
Rayonnement thermique	*tangây ténêral*
Pouvoir émissif	*manmanâb yônêm*
Densité de l'énergie	*raddu'g katan*
Rayonnement	*ténêral*
Flux lumineux	*valum' lêr*
Intensité	*tarây*
Pyrométrie	*natsafara*

ELECTRICITE

Electrisation	*mbedel*
Conducteur électrique	*vomatukây'u mbed*
Isolant	*berkat*
Attraction et répulsion	*vôtal, bemeh*
Electricité positive et négative	*mbedkanamal, ganâval*
Electroscope	*betub mbed*
Charge électrique	*sefu'b (yânu'b) mbed*
Electrons	*mbed pépal; mbed fépal*
Champ électrique	*tôlu mbed*
Ligne de forces	*redi dôlé*
Potentiel ; Flux de force	*embu, ad, valu'm dôlé*
Travail d'un déplacement	*ligéyu randatu*
surface équipotentielle	*yâtu yem embad*
Diagramme électrique	*ndeng mbedel*
Sphère électrisée	*temb mbedu*
Densité superficielle	*radu tonde*
Machine électrostatique	*vutuloho'b mbedtékêral*
Capacité électrique	*défdéf mbedel*
Condensateur	*vayalkatgi*
Tension électrostatique	*dendu'g mbedtékéral*
Milieu diélectrique	*digenté lankmbed*
Electromètre, montage hétérostatique	*nat mbed, vé rahtékêral*
Electromètre, montage idiostatique	*vé vènntékéral*
Courant électrique permanent stationnaire	*davâne mbedu — favu, tékal*
Intensité de courant	*taru'g davâne*
Conductivité	*davalîn vi*
Résistivité	*teyévîn vi*
Sens du courant	*diublu'g davân gi*
Courants dérivés	*davân sél*
Résistance	*téyé*
Pont	*sala*
Thermomètre à résistance	*nattangây'ug teyé*
Bolomètre	*tembnat*
Méthode d'opposition	*ligéyînu dékerlé*
Potentiomètre	*nat embad*
Effet thermique du courant	*sababtangu davân*
Loi de Joule	*atêb Jul (Sûl)*
Fusible	*rouyekatbi*
Ampèremètre	*nat Ampère, nat tarây*
Voltmètre	*nat volt, nat vuté emad*
Photomètre	*nat lêr*
Rayonnement	*ténêral*
Flux	*val*
Dissociation électrolytique	*tassmbôtay mbedndohal*
Ions	*harêfulvôn fépret*
Equivalent électrochimique	*vèt (mengô) mbedyaramal*
Electrolyse	*mbedndohuvu*
Polarisation	*dotal*
Conductibilité équivalente	*vomâtîne vétikuvu*
Mobilité des ions	*tahavadî'b (boyboyânu'b)* *hareful fepret*

Nombre de transport	*limu'b yobu*
Galvanoplastie	*hôb*
Energie électromagnétique	*katan mbedhetu*
Energie mutuelle	*katan yârivet*
Relais	*av*
Unités	*bène késsêl, bèn nên, vèn kessel, ven nénal.*
Longueur	*guday*
Masse	*laf*
Temps	*damano*
Dimension	*dayo yi*
Vitesse de mouvement uniforme	*hélu dohmâssé*
Centimètre, gramme, secondes	*témêrelu'b métar, grâm, sa*
Vitesse	*hel*
Accélération	*hîral*
Force, dyne	*dôlé, dîne*
Travail	*ligéy*
Puissance	*katansâ*
Charge électrique	*yann mbedlu*
Densité superficielle	*rad tondel*
Moteur à courant continu	*dohalkat davânsafanàvul*
Couple moteur	*séh safâno dohalkat*
Pulsation	*ab véhh*
Fréquence	*barây*
Alternateur monophasé	*safânkat vènvéhhin*
Inducteur	*durkatbi, dugalkat, diôkat bi*
Induit	*ndurêlgi, dugukat, diuki gi*
Rotor	*vendêlukatbi*
Période	*depnêg*
Courants polyphasés	*davân barivéhh ; ravâté*
Courant alternatif	*davân safânu*
Moteur asynchrone	*dohhol démandovul*
Transformateur	*sopîkat, bindâtkat*
Circuit primaire, secondaire	*ndombo dek, ndombo tégu*
Chute de tension	*yulu'b dend*
Vibration électromagnétique	*sénd mbedhetal*
Propagation	*daldalât*
Courant de convection	*davân yêgvat*
Lampe triode	*léral niatal*
Courant de saturation	*davân tôh*
Anode, cathode	*yégu vatu*
Redresseur de courant	*diubanti davân*
Lampe à grille	*lampu giryâs*
Caractéristique de la plaque	*dikoy dallvi*
Amplificateur à résonance	*yokekat sabandô*
Haute fréquence	*barây kavé*
Circuit oscillant	*ndombo déngdéngân*
Téléphone, microphone	*vahsori, vahsufé*
Rayons cathodiques	*ténêri vatukaybi*
Oscillographe cathodique	*Iohkatu vatukaybi, bindloh*
Décharge dans les tubes luminescents	*sipi tisolomyu hûy yi*
Arc électrique	*hala mbedu*
Force électromotrice	*dolé mbeddohal*
Pile	*ab tégélé*
Electrodes d'hydrogène	*mbed diaru dur ndohal*
Electrodes au calomel	*mbed dâr'u calomel*
Activité d'un électrolyte	*ndiahlaful mbedndohal*
Energie libre	*katan tambâbalu*
Coefficient d'activité	*ngungum'g ndiahlaf*
Polarisation des piles	*dotu'b tégélé*
Accumulateurs	*dadalékat*
Aimants permanents	*hetkat fâv*
Magnétostatique	*manêto tékêral*

Pôle Nord, Pôle Sud	*dot bedganâr, dot bed sîne*
Attraction et répulsion entre aimants	*niôdenté, bemehentéb, b hetkat*
Charge magnétique	*sefhetu*
Doublet magnétique	*ful hetu*
Force magnétique	*dôle hetu*
Champ magnétique	*tolu'b hetu*
Moment magnétique	*dîkoy hetu*
Intensité d'aimantation	*tarâyu'b hetuvôm*
Aimant uniforme	*hetkat mâssé*
Induction magnétique	*diô'g hetu*
Feuillet magnétique	*hobus hetu*
Energie potentielle d'un feuillet	*katan embu'b as hob*
Solénoïde	*tahâr*
Self induction	*saktîbîr, diurtibîr, dioôtisabîr*
Perméabilité	*sèn*
Hystérésis	*dès*
Circuit magnétique	*ndombo hetu*
Force magnétomotrice	*dôléyi hetdohal*
Entrefer	*digentévèñ*
Electroaimant	*mbedhet*
— sensibilité	*(as) yeg*
— système astatique	*yab tathravul*
— shunt	*têgi*
Galvanomètre à cadre mobile	*nat tarây, nat galva kâdar vendélu*
Oscillation du cadre	*dingdingân y kadar*
Fluxmètre	*nat val*
Ampèremètre	*nat ampèr*
Voltmètre	*nat volt*

CHIMIE GENERALE

La théorie atomique	*Faramtê'b harêful yi*
Loi de la conservation des masses	*atébi yi dentulaf*
La somme des masses des corps formés au cours d'une réaction chimique est égale à la somme des masses des corps mis en œuvre	*mbolême lafi yaram yi sosu ti dugunté'b yaramal mingi yama g mbolèn lafi yaram yi diâlbénga*
Loi de la conservation des corps simples	*atèb dentu'g yaram yi voyof solo*
Loi des proportions définies en poids	*atèb terterât dégu yi tib disây*
La proportion suivant laquelle deux corps simples peuvent s'unir en formant une espèce chimique n'est pas susceptible de variation continue ?	*terterât bi ñâri yaram voyof solo di duganté ndah dur vanèn hèti yaramal manula sôpiku sôpiku bu dagôdiku*
Loi des proportions multiples	*atèb terterât yi bari*
Loi des combinaisons gazeuses	*atèb gîl yi fonô*
Discontinuité de la matière	*dagug lambu dad*
Hypothèse moléculaire ; atomes	*vahdîtalu'g véssôful, harêful*
« La molécule d'un corps simple ou d'un corps composé est la particule ultime de ce corps susceptible d'exister à l'état isolé »	*véssôfulu yaram vayof solo vala yaram fonô môy ndagit su mud sa ti yaram vovo, vi manâ nék béru*
Le mouvement bownien	*dalahu Broun*
Symbole chimique ; Les équivalents	*missâl yaramal ; vétiko yi*
Les nombres proportionnels	*lim yi terterâtal*
Allotropie	*vûtékbîr*
Poids atomiques et moléculaires	*dissâyu'b harèful, véssôful*
Atome gramme, molécule gramme	*haréful, véssoful*
Volume moléculaire	*kembâyu'l véssôful*
Tonométrie, Ebuliométrie, Cryométrie	*nat bes, nat bah, nat sèd*
Les chaleurs spécifiques	*tangâyw bopam*
Isomorphisme	*bokdundâ*
La théorie des ions	*faramfatê harêful*
L'électrovalence, la valence-gramme	*mbedlonk, lonk gram.*

Degré de dissociation	*agub tassu'b mbotây*
Electrolytes forts, faibles	*mbed ndohal dôlévu, nèvdôlé*
Electrons négatifs, électrons positifs	*harêful féprêt, bemehkat, côtalkat*
Milieu réactionnel, Solubilité	*barabu'bdugan, sôyin*
Double décomposition	*fulu'b foniku*
Neutralisation des actions acides par les bases	*damburalal honghâl yi ag bahâl yi*
Hydrolyses	*tassag ndoh*
Mélanges hétérogènes	*diahas barigir*
Mélanges homogènes	*diahas génegîr*
Emultions	*fât*
Corps purs	*vèn yaram*
Fractionnement : dissolution fractionnée	*valâtal, sôyolu'b vâlâtal*
Cristallisation fractionnée	*dundelu'b valâtal*
Solidification	*degerel*
Epuisement par des solvantas	*déhel aki nânkat, sôyalkat*
Distillation fractionnée	*tog, tôlal, valâtal, soyal*
Mélanges azéotropiques	*ndiahas nâvando*
Dissolution, adsorption, diffusion	*sôyal, tagal, vutilfuné*
Combinaisons moléculaires	*fonô'b vésôful*
Les complexes	*dîsmbir yi*
Solubilité, courbe de solubilité	*soyîn, ndengu sôyîn*
Saturation d'une solution	*nânatulu'b sôyal*
Solution sursaturée	*sôyal vèsnânatul*
Cristallisation d'une solution	*dundalu'b sôyal*
Saline aqueuse, Eutectique	*bu horamu ndohu, rafet binda, diêk-binda*
Hydrates salins	*ndohal horamu*
Eau de constitution, eau d'hydratation	*ndohu'm yab, ndohum ndohal*
Théorie de Werner, indices de coordination	*faramfaté'b Werner, dohañùb andlo*
Symboles moléculaires, formules planes	*mânam vêsêful, tenka masalèl*
Formules brutes, formules ioniques	*tenka ratahalèsuko, tenka ful, fepreta*
Addition, substitution, radicaux,	*mbôlé, vutu, renal*
Groupements fonctionnels	*dadalôyu sopikukatal yi*
Valence des éléments et des radicaux	*lonkùb déhîtyé'g rènal yi*
Equivalents	*mengô*
Electrovalence, coordination	*mbedlonk, mbokfép*
Isomérie de constitution	*boktenk tig yab*
Isomérie de position	*boktenk tib tahavây*
Tautomérie	*yaram tenkñâral*
Migration d'atomes, transpositions	*mangu'bharéfulvôn, tohubarab*
Réfraction moléculaires	*damu'g vésôful*
Parachor	*embdenda*
Pouvoir rotatoir magnétique	*manmanu'b dargandal hetal*
Diamagnétisme, moment électrique	*safân-het, yangud mbed*
Paramagnétisme	*dohañ het*
Stéréochimie, représentation tétraédrique	*davvyaramal, tahavalu'b ñinti mâsalé*
Principe de la liaison mobile	*tampu'g takôb boyboyân*
Polymorphisme moléculaire	*baribindu'b vésôful*
Théorie des tensions, isomérie cyclanique	*faramfatéb déndu yi, boktenk tedu*
Isomérie optique, carbone assymétrique	*boktenk betal, lakku dékérlodi*
Polarisation roratoire	*dotal dargandalu*
Dissymétrie de structure	*dékérlôdi'b bindbîr*
Empêchement stérique	*téré (fél) dugenté*
Racémique, dédoublement	*fulal*
Les isotopes	*vûté'b dîsây ; vûtéb sâl*
Spectographe de masse	*redhonu'g laf*

Spectre atomique et moléculaire	*honu'g haréful, honu'g vésôful*
Spin nucléaire	*dublu'g sâl*
Les transmutations	*démét yi*
Radioactivité	*yebikul sa bop (tasal sa bop)*
Rayonnement radioactif, rayons,	*ténéral tasobopal, ténèr*
Equilibre radioactif	*déngadifen tassebopal*
Energie de désintégration	*katannu'g yékibu*
Le neutron, deutons, protons, photons	*yannuvul si, fepdîs, fepsâlal feplêr*
Matérialisation des photons : position négaton	*lambdadalu'b feplêr yi, kanamal nganavalsî*
Rayons cosmiques	*ténêr dadnékal*
Radioactivité artificielle	*yékibul sabop dabla, gu ñu saka*
Electromètre	*natmbed*
Espèce chimique, domaine de pureté	*hêt yaramal, môméluk kôduvul*
Constantes physiques	*sahsah y bitil*
Analyse immédiate	*dèh budek (fisâsi)*
Analyse qualitative, quantitative	*dèhu'b dikô yi, dèhu'b dayô*
Corps composés, corps simples	*yaram fonô, yaram ven*
Elément	*benal*
Eléments	*vénal yi ; dêhît yi*

LES EQUILIBRES CHIMIQUES

Equilibre mobile, conditions de la réaction variable	*dengadi boybôyân (tahavul)*
Constituants indépendants	*sopikukat*
Potentiels chimiques	*yabyab aduvul*
Equation d'équilibre d'une phase	*emad, yaramal yi*
Variance d'un système	*yamalé'g dengadi'b iolutolu*
Loi des phases	*sopikuvâtu'g tabah*
Systèmes de premier ordre, second...	*até'b tolutolu yi*
Transformations allotropiques	*tabahu'g bénêlu ker, ñârélu*
Solutions salines	*binduvâtu mélovbîr*
Courbes cryoscopiques	*soyâm horom*
Point d'eutectique	*ndeng sednat*
Point de transition	*tomb rafèt*
Mélanges binaires : liquidus, solidus	*tombu'b dalu*
Analyse thermique	*ndahas ñârâl ; davdavânal, degerel*
Composés isomorphes	*dêh tangâl*
Sels doubles, alliages ternaires	*fonô bokbind*
Déplacement de l'équilibre :	*horom ñâral, rah ñâtal*
— par variation de la pression	*randu'b dengédigi*
— par variation de la concentration	*— ag sopiku natbi*
Loi d'action de masses	*— ag sopiku farâybi*
Constante d'équilibre	*até'b defi laf yi*
Concentrations moléculaires	*sahsah dengadil*
Svstème homogène, hétérogènes	*farâyu'b vésôful yi*
Force des acides et des bases	*tabah, gène gir, tabah gir baré*
Dissociation	*doley honhal yi, doley bahâl*
Constantes de dissociation	*tasmbôtay*
Produit ionique	*sahsahu'b tamsbôtây*
Hydrolyse, degré d'hydrolyse	*barèlu'b harèful fepret*
Constantes d'équilibre	*taséndoh, tolu'b taséndoh*
Cinétique chimique	*imbi'b yaramal*
Vitesse de réaction	*hélu duganté*
Energie d'activation	*katanuk ndahlafal*
Réaction en chaîne	*duganté talalal*
Ordre de la réaction	*keru'g dugantébi*
Activation par choc photochimique	*ndahlafalu'b finhé, léryaramal*
Catalyse homogène, catalyseur	*tuh gène gir, tuhkat*
Antidétonnant, antioxygène	*téré tod, nôn dundal*
Catalyseurs biochimiques	*tuhkat dundyaramal*

CONSTITUTION DES ATOMES

Décharge dans les gaz raréfiés	*sipiku ti bîrgélav yuñu tumurankêl*
Rayons cathodiques	*ténêr vatal*
Les rayons cathodiques sont les trajectoires des charges électriques en mouvement.	*tenêrvatal yi, ñôy sâvôy sef mbedel yi dalahu*
Voltage et potentiel	*vûté ad, embad*
Charge spécifique et masse de l'électron	*yanu'b bopom, lafu mbedfepal*
Rayons positifs, rayons canaux	*ténêr kanamal, tenêr hunti*
Modèle de Rutheford	*rañiku'b Rotheford*
Mécanique quantique	*dolèrandatu'b katan fernient*
Mouvement des électrons sur des orbites privilégiés formant une suite discontinue	*dalahu'b mbedfépal yi ti sâvo yu tanuyi tofmu dagu la*
Quantum d'énergie	*katân fernientu katân*
Séries spectrales de l'hydrogène	*tof honalu dur ndoh*
Longueur d'onde	*gudâyu'b gevèlu*
Nombre quantique	*lim katan ferniental*
Principe d'exclusion de Pauli	*tampu'g bokadilu'g Pauli*
Mécanique relativiste	*dolé randatu dendandôl*
Inertie de l'énergie	*yengîralu'g katân*
Mécanique ondulatoire	*dolérandatu gevêlul*
Amplitude des ondes	*bavânu'b gevêlu yi*
Probabilité de présence	*amânâ'b féké*
Loi de Moseley	*ateb Moselé*
La racine carrée de la fréquence d'une raie déterminée est une fonction linéaire du nombre électronique de l'atome émetteur	*rèn ñarkâ'b barâyu'b ven hall sopiku'g ndubal la gog limu'b mbedfepolu'b harêful vôn yônèkatba*
Numéro atomique	*keru'g harêfulvôn*
Classification périodique des éléments	*kerelé depnêgu'b vènal yi*
Constitution des cortèges électroniques	*yabu'g top mbedfeplu yi*

CONSTITUTIONS MOLECULAIRES

Les liaisons ioniques, transfert d'électron	*lonkôy harêful mbedfépal fepret, yobu*
Combinaisons hétérogènes	*fonô vûté gîr*
Liaisons par électrovalence	*lonko'b mbedvétikuvô*
Les liaisons covalents ; Théorie de l'octet	*takô'b bokug lonku ; ndurômñatsi (faramfatég)*
Transfert de proton	*yobu'g fepsâlal*
Diffraction des rayons X	*damu'g tener nangam (X)*
Hauts polymètres. macromolécules	*tégélésabop you mag yi, vésôful magé*
Analyse	*yébi, dêh*
Synthèse	*yabât*
Electroaffinité	*mbedsopanté*
Classification électrochimique des éléments	*kereléu'b mbedyaramalu'g vénal yi*
Cathode, anode, réaction cathodique	*yôtu, yêgu, duganté vatu*
Oxydation anodique	*dundal yegu*
Réduction, peroxydation	*hañ̃, yokdundal*

THERMOCHIMIE

Effets thermiques, mécaniques	*sababu tangây, sababu dolé randatu*
Equilibre chimique, réaction chimique	*dégadifênub yaramal, dugantep yaramal*
Equilibre mobile	*dégadifêntahavul*
Thermostat, isotherme, monotherme	*tangaysôpikuvul, boktangay, vêntangay*
Transformation adiabatique	*biduvât tangayvétkovul*
Isotrope	*dikodène*
Eéquilibre métastable	*dégadi vêstahavay*

Action catalytique	*défi tuhh vi*
Equivalence de la chaleur et du travail	*vétég tangayag ligêye*
Equivalent mécanique de la chaleur	*mengodôlérandatuvug tangay*
Cycle fermé	*depnêg ted*
Energie interne d'un système	*katanbirolug yab*
Conservation de l'énergie	*dentu'b kâtan*
Chaleur de réaction	*tangaydugunté*
Réaction exothermique, endothermique	*dugunté durutangây, nânu tangây*
Déterminations calorimétriques	*nâtub tangây*
Affinité chimique	*boklefu'b yaramal (namenté sôpenté)*
Energie utilisable, énergie libre	*katandariñôvu, katandénguvul*
Potentiel thermodynamique	*embad tangdohal*
Travail maximum	*ligèyèbaep*
Cycles dithermes, rendement	*depnêg yâritangây, délô*
Entropie	*amânaodalahu*
Couche électronique	*dêléye mbedfépel*
Microphysique	*nèktutil*
Univers	*datnèk*
Univers atomique	*datnèk harèfulvônal*
Saut électronique	*tebum'b mbetfèpel*
Rayons X	*ténêr X (nangam)*
Rayonnement A.B.	*ténêral A.B.*
Radar	*diéh diavv ; diéhkat*
Gravitation	*varangiku*
Unités	*ay natu*
Rien ne se perd	*dara du rér*
rien ne se crée	*dara du saku*
tout se transforme	*lep day sopiku*
Temps	*diamono, dîr*
La matière et le néant	*nèn gèg dara di*
Machine	*nopaldômâda ma ; nopalmbindef vûtuloho*

LE PRINCIPE DE LA RELATIVITÉ (*)

L'UNIVERS CINEMATIQUE

La présence d'une portion de matière, d'un mobile par exemple, en un certain lieu à un certain instant est un « événement ».

Nous appellerons « événement » le fait qu'une chose matérielle ou non, portion de matière ou onde électromagnétique par exemple, se trouve ou passe en un lieu donné à un instant donné.

Nous appellerons « Univers » l'ensemble des événements. Pour repérer ceux-ci, nous pouvons faire choix de divers « systèmes de références », par exemple d'axes restangulaires liés à un groupe donné d'observateurs. Pour ceux-ci, la situation de chaque événement sera caractérisé par quatre coordonnées, x, y, z, t, dont trois d'espace et une de temps.

Supposons qu'un même événement soit repéré par rapport à deux systèmes d'axes de coordonnées différents, liés à deux groupes d'observateurs différents.

Supposons encore que les deux systèmes s'éloignent l'un de l'autre avec une vitesse V constante et suivant l'axe x, tandis que les deux autres axes restent parallèles. Le même événement sera défini par des coordonnées différentes pour chacun des groupes d'observateurs.

(*) Résumé concis d'après Paul Langevin.

Les coordonnées d'espace et de temps seront x, y, z, t, pour l'un des systèmes et x', y', z', t', pour l'autre. On aura évidemment dans le cas particulier les relations suivantes entre ces coordonnées :

$$(1) \qquad t = t' \qquad z = z' \qquad y = y' \qquad x = x' + vt'$$

Ces formules caractérisent une transformation faisant partie de ce que nous appellerons le « groupe de Galilée ».

L'exemple précédent nous fait comprendre que l'intervalle de temps entre deux événements a la même valeur dans tous les systèmes de référence (temps absolu) ; ainsi deux événements simultanés pour un groupe d'observateurs sont simultanés pour tous autres, quel que soit leur mouvement par rapport aux premiers. *La simultanéité a un sens absolu et le temps est un invariant du groupe de Galilée.*

De la même façon, la distance dans l'espace, de deux événements simultanés est la même pour tous les observateurs.

L'espace comme le temps est le même pour tous.

Au contraire, deux événements successifs, séparés par un intervalle de temps t, ont une distance dans l'espace variable avec le système de référence. Cela résulte immédiatement des équations (1).

L'exemple cité plus haut le fait clairement comprendre. Il est évident en effet que la distance entre deux événements est différente pour des observateurs liés au système d'axes supposé immobile et pour les observateurs liés au système qui, dans l'intervalle de temps séparant les deux événements, aura parcouru un chemin supplémentaire de longueur donnée.

Le groupe de Galilée qui caractérise la cinématique classique introduit ainsi entre la distance dans l'espace et l'intervalle dans le temps de deux événements quelconques, une dissymétrie qui disparaît avec la cinématique nouvelle basée sur la théorie de la relativité.

Pour cette dernière théorie, l'intervalle de temps varie aussi bien que la distance dans l'espace avec le mouvement du système de référence.

En effet, les équations de la relativité montrent que l'intervalle de temps entre deux événements n'est pas mesuré de la même manière par deux observateurs en mouvement l'un par rapport à l'autre.

L'idée profonde qui semble avoir guidé M. Einstein dans le développement de la théorie de la relativité peut être dégagée de la manière suivante.

C'est seulement dans le cas où il y aurait coïncidence des événements dans l'espace et dans le temps, que la distance dans l'espace et l'intervalle dans le temps doivent s'annuler à la fois pour tous les groupes d'observateurs. Il en sera nécessairement ainsi en relativité généralisée puisque cette coïncidence complète des événements a un sens absolu, étant donné qu'un phénomène peut en résulter sur lequel tous les observateurs seront nécessairement d'accord. Par exemple, les objets peuvent se briser par choc mutuel en passant en même temps par la même ouverture.

Toutes les sensations par lesquelles nous percevons l'Univers sont déterminées par de telles coïncidences absolues.

Les liaisons causales que la mémoire et l'habitude nous permettent d'établir entre des séries de semblables coïncidences doivent avoir le même caractère absolu. Comme toute notre science est fondée sur de telles constatations, les lois qui régissent l'Univers doivent avoir une forme complètement indépendante du système de référence.

De nombreuses tentatives furent effectuées pour déceler expérimentalement une influence des changements de vitesse de translation d'ensemble sur les phénomènes physiques. En présence des résultats toujours négatifs il a paru naturel d'énoncer un principe de relativité restreinte sous la forme :

« Il est impossible, par des expériences de physique intérieures à un sys-« tème matériel, de mettre en évidence un mouvement de translation d'ensemble « du système. »

On peut dire encore :

« Les lois de la Physique sont les mêmes pour tous les systèmes de références « en translation uniforme les uns par rapport aux autres. »

La théorie des ondulations de Fresnel prévoit que la vitesse apparente de la lumière doit varier avec le déplacement de l'observateur par rapport à l'Ether. La célèbre expérience de Michelson devait mettre en évidence une telle variation au moyen de mesures extrêmement précises. Or, contrairement à ce que l'on attendait, cette expérience a donné un résultat constamment négatif : aucune variation n'a pu être décelée.

L'interprétation de ce résultat ne peut se faire que de deux manières possibles :

1. Si l'on tient à conserver la cinématique usuelle ainsi que la notion du temps absolu, il est nécessaire d'introduire dans toute la physique des complications considérables.
2. Pour éviter ces complications arbitraires et ne garder que des conceptions qui soient l'expression aussi simple et immédiate que possible des faits, il a semblé plus naturel de traduire le résultat de l'expérience de Michelson sous la forme suivante :

   « Pour tous les systèmes de références en translation uniforme les uns « par rapport aux autres, la vitesse de la lumière est la même dans toutes « les directions. »

Mais cette dernière affirmation oblige, par ses conséquences, les physiciens à abandonner la notion du temps absolu. Elle est en outre tout à fait conforme au principe de la relativité et conduit ainsi à la cinématique nouvelle.

A la nouvelle cinématique correspond une dynamique nouvelle. En effet, il est facile de montrer que le principe de la relativité, joint au principe de conservation de l'énergie, fournissent toutes les lois fondamentales de la mécanique rationnelle. Chose tout à fait remarquable, elle réunit en un seul l'ensemble des principes de conservation de la masse, de la quantité de mouvement et de l'énergie. Chose nouvelle, la notion de masse se confond ainsi avec celle d'énergie. La masse d'un système matériel n'est plus une constante mais c'est une quantité proportionnelle à son énergie interne. Le coefficient de proportionnalité est égal au carré de la vitesse de la lumière.

Et comme l'énergie totale d'un système augmente avec la vitesse d'une quantité égale à l'énergie cinétique, il est facile de comprendre comment, d'après la nouvelle théorie, la masse d'un système matériel augmente avec sa vitesse. Une notion entièrement nouvelle voit ainsi le jour : c'est l'inertie de l'énergie.

Une telle variation de la masse avec la vitesse est imperceptible à notre échelle où les vitesses sont relativement faibles. Mais elle devient sensible pour des vitesses du même ordre que celle de la lumière.

Un grand nombre de vérifications expérimentales sont venues confirmer par la suite ces résultats théoriques.

Par une généralisation plus poussée, M. Einstein a donné ensuite un plus large développement aux conséquences du principe de relativité. Une remarque simple va nous permettre d'aborder la « relativité généralisée » :

Nous savons que le poids d'un corps est exactement proportionnel à sa masse et que l'accélération de la pesanteur est la même pour tous les corps. Si donc la masse (inertie) change avec l'énergie interne, le poids doit changer aussi exactement dans le même rapport. On peut conclure : si l'énergie est inerte, elle doit être en même temps pesante.

Il est donc vraisemblable que la lumière (énergie rayonnante), qui se comporte comme inerte, doit se comporter comme pesante, d'où l'idée de M. Einstein qu'un rayon lumineux doit s'incurver dans un champ de gravitation.

C'est ce qui a été vérifié expérimentalement par la mesure de la déviation d'un rayon lumineux passant au voisinage du soleil.

M. Einstein a montré ainsi que pour des observateurs liés à la Terre l'expression immédiate des faits qui se passent à leur voisinage est que la lumière ne se propage pas en ligne droite, pas plus qu'un mobile lancé et abandonné à lui-même ne se meut d'un mouvement rectiligne et uniforme, puisqu'il est dévié par la pesanteur.

Nous allons montrer comment la théorie de la relativité a ramené les phénomènes de la gravitation à des questions de géométrie pure.

Nous appelons « ligne d'univers » l'ensemble des événements que représentent les diverses positions successives d'un mobile (trajectoire dans l'espace et dans le temps).

En géométrie, il y a une ligne qui se distingue de toutes les autres passant par les deux mêmes points : c'est la droite, qui jouit de la propriété de longueur minimum.

Un calcul très simple montre que, dans l'Univers de la relativité, entre deux événements donnés il existe une seule ligne d'univers jouissant des mêmes propriétés que la ligne droite en géométrie : c'est la ligne d'univers qui correspond à un mouvement rectiligne et uniforme, c'est-à-dire à un mobile se mouvant entre les deux événements conformément à la loi d'inertie.

Nous avons montré plus haut qu'au voisinage des grandes masses la lumière ne se propage pas en ligne droite. Ici le chemin le plus court entre deux points (deux événements) n'est plus la ligne droite mais une courbe.

C'est ainsi que l'on a pu dire que l'Univers n'est pas euclidien, c'est-à-dire qu'il est impossible de le représenter par la géométrie basée sur le postulat d'Euclide. Au voisinage des masses l'Univers est courbe ; très loin de toutes masses il n'y a aucune déviation et l'Univers redevient « localement » euclidien.

Il existe une autre façon de retrouver un univers euclidien du moins localement par l'intermédiaire du boulet de Jules Verne. En effet, à l'intérieur d'un projectile se mouvant en chute libre, la pesanteur n'existe pas et l'Univers est euclidien. Tous les objets qu'il peut renfermer étant soumis à la pesanteur, c'est-à-dire à la même accélération d'ensemble, tombant tous de la même manière et indépendamment les uns des autres, il n'y a ni haut ni bas pour des observateurs intérieurs au projectile ; la pesanteur a disparu et à l'intérieur la lumière se propage en ligne droite.

Nous voyons comment l'emploi d'un système de référence approprié permet de faire disparaître le champ de gravitation dans une région limitée de l'univers.

Il y a ainsi équivalence comme dit M. Einstein, entre champ de gravitation uniforme et une accélération d'ensemble du système de référence.

Une dernière étape restait à franchir. Si l'énergie est sensible au champ de gravitation, comme la masse dans la théorie de Newton, elle doit aussi contribuer à le produire ou à le modifier.

Il s'agissait de trouver la relation qui doit remplacer la loi classique du carré de la distance. M. Einstein a pu déterminer exactement l'expression analytique de cette loi.

Cette nouvelle loi de gravitation complète et dépasse la loi de Newton. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la planète Mercure, depuis bientôt un siècle que Le Verrier en a établi la théorie, fait le désespoir des astronomes par suite d'un désaccord entre le mouvement observé et les prévisions de la mécanique céleste de Newton.

Il est tout à fait remarquable que, sans l'introduction d'aucune hypothèse arbitraire, par le développement nécessaire de l'idée fondamentale, la théorie de la relativité généralisée apporte la solution si longtemps cherchée.

Voici, dans ses grandes lignes, le principe de la théorie de la relativité qui, par l'abandon des vieilles notions dues aux habitudes ancestrales de notre langage et de nos pensées, marqua les débuts d'un essor scientifique de plus en plus puissant.

Elle apporte à l'homme une plus grande connaissance de l'univers, aussi bien du monde des planètes que du monde des atomes.

TRADUCTION DU PRINCIPE DE LA RELATIVITE

*T*AMPUK *A*DUA*D*U

DATNEK GI DOHAL

Tèvék dagît u lambda*t*, gog ap a*d*irandtu *ti* mânam, *ti* ben barap ag sén sâ, ap hévhév la.

Nô ngi tud*é*d*i* hévhév amam bi tah lef lu lambuda*d*u vala dét, dagîtu lambda*t* vala "gevèlup mbe*th*e*t*", *ti* mânâm nek vala muy doh *ti* barap bu ñu tan *ti* vahtu vu ñu tan.

Nô ngi tud*é*d*i* da*t*nék mbôlèm hévhév yi.

Ngir top ñôñî, man nanô tan "tabah i gindi" yu bari té vûté, *ti* mânâm "digel makârlo" takô k mbôlom sétânkat.

*T*i ñôñî tolup hévhév bu nek ñïnti nhambikay a ko mandargâl : (x, y, z, t) yoy ñat ñi da ñuy *d*aval, ben bi di *d*amonôl.

Nañu *d*el ñâri nda*d*é sétânkat yu vûté tukè *ti* nâri tabahi digel i hamikay yu vûté di topandô ben hévhév, nanu *d*apené yâri tabahyi ñu ngi sorianté ag hél vu sah té top digel ub (x), fék nâri digel ñi *ti* dés, dés lang.

Mbôloy *t*étankat yôyu mu *ti* nék, da na dégé ben hévhév bi ag nhamikay yu vûté.

Nha mikây i davval ag yi *d*amonôl ñi ngi néki (x), (y), (z), (t) *ti* gén *ti* tabah yi, ag (x'), (y'), (z'), (t'), *ti* gi *ti* dés. Buko défè amèf *ti* val vu fédgèvu vovu *d*oté yî top *ti* déganté nhamikay yi :

(1) $t = t'$ $z = z'$ $y = y'$ $x = x' + vt'$

Tenk yi ñi ngi mandargâl bindâtin bu bok *ti* linuy tud*é*d*i* "Nda*d*ém GALILEE". Mâna mi nu vèsu hamlô na nu né digantép *d*amono bi ha*d*alé ñâri

hévhév, ab dayôm bén la, *ti* tabahi gindi yep (*D*amono ad*ô*diku) ; Kon, ñâri hévhév ñu amandô *ti* beti men ndad*é*m hôlkat da ñuy amandô *ti* beti ñi *ti* dés ñep ag ñu *d*alahup ñu mu*d* ñôñu man di démèk bop ñu dek ñi. Ap amandô da fa am téki bu ad*ô*diku té *d*amono nék ap sopikôdi *ti* "Ndad*é*m GALILEE".

Niki nônu, soriyâtép ñâri hévhév ñu amandô *ti* *d*avva *di* bén la *ti* beti hôlkat yep.

*D*avva niki *d*amono *d*én la *ti* ñep.

Safanup li, ñâri hévhév ñu toflanté, dégantép *d*amono (*d*) had*é* lèn, sènup soréanté *ti* *d*avvad*i* day sopikôk tabahu gindigi. Lilè ngi tukè *ti* yamaléy (1).

Mâna mi nu tana *ti* li gana kavé hamlô nako *ti* lu lèr.

Ndah birna né soriantépñâri hévhév vûté na *ti* beti hôlkat yi takôk tabahu digel gi nu *d*ap né du randatu ag *ti* beti hôlkat yi takôk tabah gi doh yônu ndolant vub dayôm tanu *ti* digantép *d*amono bi ha*d*alé ñâri hévhév ñi.

"Ndad*é*m GALILEE" mi dandargâl dohal bi fekbâh dugal nônu diganté sorivay up *d*avval ag sorivây up *d*amonôl yoy ñâri hévhév yu mu man di dôn ap safânôdiku buy rèr ag dohal bu yés bi tukè *ti* faramfat*è*p ad*d*uad*u* bi.

*T*i faramfaté bu mu*d* bôbu, digantép *d*amono bi niki soréyantép *d*avva bi day sopikôndô ag *d*alahub tabahu gidingi. Ndah yamaléy ad*u*ad*u* voné ni né diganté *d*amonôl bi ha*d*alé ñâri hévhév ñâri hôlkat ñoñ ku *ti* nék yâ ngi *d*alahu *ti* sa beti morôm boku ñu nuñu koy naté.

Nhalât lu hôt li mélné mô vomatôn gorgi EINSTEIN *ti* téhérñip faramfat*é*k ad*u*ad*u* gi, manèf na ko génènî !

*T*i sâ yô hamè né rék am ti kôn na depôb hévhév *ti* *d*avva d*é*k *d*amono *di* la sorivâyup *d*avval ag digantép *d*amonôl vara tusalandô *ti* beti môlém ndad*é*y hôlkat yi. Ni lay hala néki *ti* ad*u*ad*u* dad*a*l ndahté depô gu matu hévhév yi da fa am téki bu ad*ô*diku, ginâv nga ham né fèñfèñ bob hôlkat yep da nañ *ti* andi na ñu mana déf, man na *t*è tuké. Niki ay yef man na ñuy to*t* ndah di ra*t*rat*l*ôndô *ti* bu ñuy dohandô *ti* bén vubikuvubiku.

Mbôlém yekyek yi ñuy gishamé da*t*am depô ad*ô*diku yu mélnônô lèn dék.

*D*otéy varal yi fatlikôk tam may nu man ko tahaval diganté tofi depô yu mél nî var na ño am *d*én *d*iko *du* ad*ô*diku. Ginâv nga ham né sunu hamham béppe ngi di*du* *ti* némiku yu démé nî, até yi yor da*d*nék da ño vara am bind bu ad*u*vul luy név ag bari.

*D*èmèf na ba tayè féñal *ti* défgis *d*efi sopikuy hélu randtôndô gén vét *ti* féñfèñi bitil. Li lôlu lép *d*urul *d*ara tah, gisèf ne manèf na tahaval *t*émpug ad*u*ad*u* da*d*adi *ti* bind bî : aki défgis i bitil yu bîru tabah ug lambda*t* halèf na telé biral *d*alahôndob top gén vét u tabahgi. Manèf na né it atéy bitil yep bén la ñu *ti* tabah i gindi yep yoy ni yî démé ag yi *ti* dés randatug vén bindin.

Faramfat*è*b FRESNEL sèntu vôn na né hélu fèñug lèr da fay var di sopikôg tohub hôlkat bi ni mu démèg « éther » (Diganté bi temb yi). Défdis bu sîv up MICHELSON ba vôn varôn na biral sopiku gu ni démé ngir natt yu témbé. Vâyé safânub li ñu fôgôn défdis gôgu *d*urul dara : *d*iséful dontikon gén sopiku.

Manèfula *d*apé ndudu môm*u* ludul na ñari yôn yî :

1. Sèf bagè *d*afandû *ti* dohal ub nakad*è*k bi ag *ti* halâtul *d*amono ad*ô*diku dèfa hala dugel *ti* bîr bitil bép ay *d*afé*d*afé yu dém dayo.

2. Ngir moytu *d*afé*d*afé yu yônuvul yôyu té téyé *d*isin yoy nôy démînu *d*ef yi *ta* na ñu gena yombé ag gâva hamé, défèf na né *ti* li gana *d*âdu môdi nu téki sababuk défdis uk MICHELSON : *ti* mbôlèm tabah i gidin yi nga

ham né ni yî démék yi *ti* dés randatuk vén bind la, helu lèr vén la *ti* *nd*uplu yep.

Vayé vah *d*u mu*d* *d*ô*d*u ag li *ti* vara tuké fep, môdi bitilkat yi bayi halâtul *d*amono a*d*ô*d*iku. And na yi tam ag *t*ampuk a*d*ua*d*u ba tah muy vomat ba *ti* dohalin vu yès vi.

Dohal gu yès gi da fa andak dôlèl gu yès. Ndahté yomb na voné né *t*ampug a*d*ua*d*u bolèk *t*ampuk réredig kantan *d*ohé na ñu mbôlèm até yi lal dolérandatu hélal. Li *ti* gene rañiku mô di da*d*alé na *ti* lèn mbolèm *t*ampi i réredik laf, gog dayob *d*alahu ag kantan. Li *ti* yès, mô di halâtul laf day dal di nék bén ag lol kantan. Lafu tabahug lambada*d* dônatul ab sahsab, vâyé day dal di nék dayo bu démé né kantanug bîram. Ngungul démédémé bi mi ngi yamag ñârkag hélu lèr.

Té ginâv katanug tabah gép day yoko ag hel vi yokugog dayôm ba ngi yamag katan imbiku gi yomba na ham naka la *ti* faramfa*t*é bu yès bi la lafu tabahug lambada*t* di yokuku hélam. Halât lu yès péh dal di *d*udu : moy yengîrelu katan.

Sopikug laf gu démé nônu ak u hél gisuvul *ti* li tolôg sunub dayo ndah hél yi da ño yèh yèh gu a*d*u. Vayé nu ngi koy tamblé yeg *ti* hel yu bok ker ag vov lèr.

Sétat i lambda*t* yu bari ñev na ñu *t*a ginav ba biral si sabab i faramfa*t*é yi. *T*é bénèn da*d*al bu gana sori, Gorgi EINSTEIN *d*ohna ginâv bibénèn téharñi bu gana yâtu *nd*uduy *t*ampug a*d*ua*d*u yi. Bén rañi bu fôyôy da na nu may nunu lérô « a*d*ua*d*u da*d*al ».

Ham na nu né disây u yaram am na démédémé bu témbé ak u lafam té hîral up ñodisûf bén la *ti* yaram yep. Bon su mânâm (yeng gi) di sopiku ak katan uk bîr gi dîsay bi var na sopiku yi tam témbé *ti* bén démédémé. Manèf na kon a mu*d*el : Su katan né yeng, var na yi tam dîsalé.

Yanu na mâna kon lèr ki nga ham né katan *t*éñéral la té tahavé név yeng am up dîsay ; *ti* lôlu la halâtul Gorgi EINSTEIN tuké né : *t*éñéru lèr var na lemb *ti* bîr tôlup dîsñodi.

Moy li ñu sètât *t*ip dé*f*di*s* *t*i natug *d*adu *t*éñèrug lèr gu romb *t*i vétu *d*ant bi.

Gorgi EINSTEIN voné na nônu né *t*i hôlkat yu takô ak sûf tudub *d*ef yiy hév *t*i lilèn ver bi gana tèv, môdi lèr gi yôn vi muy doh duv *nd*up, ni nga hamé né ni randtu bô sani mu bayikôl bopam ab *d*alahôm duv *nd*up ag vén bindîn, ndahté sufha*t* *d*adlo na ko.

Nô ngi *d*issi ni faramfa*t*é a*d*ua*d*u di andé féñféñ i dîsñodi *t*i yefi *k*anamalup késé. Nô ngi tudé *d*i redu da*d*am mbôlèm hévhév yi da*d*alo nék tahavâyu toflanté yoy bén randatu (savok *d*avval ag *d*amonôl).

*T*ip kanamal, am na red vu vûték yi *t*i dés yep yi dohandô *t*i ñâri tomb, mô div *nd*up *k*i hévlô *d*ikoy ngen*d*â gatub gudây.

Hayma bu yamây da na voné ni *t*i da*d*amuk a*d*ua*d*u, diganté ñâri hévhév yu ñu tan, vén red da*d*nék kép a am vu hévlô *d*ikoy *nd*up *t*iy kanamal : môy redu da*d*nék vi méngô ak *d*alahug *nd*ubal ak vén bindîn, *t*i mânâm ak up randatu bu nék diganté ñâri hévhév ñi ni ko atèp yengal lâdé.

*D*is na nu *t*i li fété kav né *t*i vétu u laf yu mag yi yôn u lèr gi duv *nd*up. Fî yon vi gana gat diganté ñâri tomb, diganté ñâri hévhév dônatul u *nd*up av ndenge la.

Lôlo tah ba nèf da*d*nék euclidelul, ndah kén manu ko tahavalé kanamal gi lalô ña*n*ug Euclide. *T*i vétu laf yi da*d*nék de fa lembu ; bô soré mbôlém laf amatul bén *d*ad bu ko défé da*d*nék délu euclîdel *t*i barap bôbu.

Am na vanén yôn vu nu ma na nevé *ti* da*d*nék vu euclîdel bu dul dara yit di *ti* barap ak tembus JULES VERNE. Ndah, *ti* bîr fitahu buy rotal bopam sûfhe*t* néku fa bu ko défé da*d*nék délu euclîdel. Mbôlém yef yi man nék *ti* bîr fitahu gôgu, gén sûfhe*t* gé lèn di ñodi, mânâm gén hîralandô gi ; nôm nep a bok av rotin té lâlô vu ñu ; amul kav ag sûf *ti* bet i hôlkat bu nék *ti* bîr fitahu gi ; sûfrha*t* gi rèr na ba tah na *ti* bîr yôn u lèr gi da fa délu div n*d*up.

*D*is na nu nônu ni tan tabahu gindi gu dégo man na tahé ba tôlub dîsñodi délu rèr *ti* bîr barabbu dégu *ti* da*d*nék.

Ni ko gorgi EINSTEIN vahé da fa amub méngô diganté tôlub dîsñodi vénbindal ag hîralug mbôlô gog tabahug gindi gi.

Bén *d*ègo réka désôna séhi. Su féknténé katan yegu na *ti* tôlub disñodi né laf *ti* faramfa*t*é NEWTON, var na bak *ti* ñi koy sak mbâ mu di ko sopi.

Mi ngi désôn rék nu *d*is *d*oté bi vara vûtu até nakadiék nârkap soriây bi. Gorgi EINSTEIN féhé na bé dèktémbé mélov *d*èhâtalub até bôbu.

Até bu yès ub dîsñodi bôbi motli na té vèsu atèb NEWTON. Tembub Mercure be LE VERDIER tahavalé faramfa*t*é ba'g tay dânaka témèr i at la, térévul tas na yâkar i bidivkat yi ndah andadi gi *d*alahôm bi nu *d*is andadi ag séntuy dôlérandatul asamânal i NEWTON.

Rañikunané *ti* lu andulak dugal vah*d*hîtal danèn *d*u mu man di dôn, *ti* téharnib késé halâtul lal li faramfa*t*ép a*d*ua*d*u da*d*al andina li*d*anti gi ñu dôn vut bu yag.

Tenk ub a*d*ua*d*u ngi nî.

Andil na nit hamham bu rav ba mu amôn *ti* da*d*nék, muy *ti* adinas temb niki *ti* adinas harèfulvôn vi.

TRADUCTION D'UN EXTRAIT D' « HORACE »

HORACE(*)

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire :
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ;
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort ;
Mais vouloir au public immoler ceux qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous ;

(*) Corneille. Extrait d'Horace (Acte II, scène III).

L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

HORACE — ACTE II — SCENE 3

(*Traduction*)

*A*vlu gi nuvubil buntub ngor
*D*ohna sunub degerây libèy bu rafét ;
Mingi ñédd dolèm *ti* sakuv nahar
Ndah gen fè mana natok sunub dayo ;
Vâyé mu *d*is *t*i nun fit yu tumuranké,
Ba tah mu sakul nu natu yu vésub dayo.
Rôfokub nôn ndah hétali ñep,
Fékub dohandèm yav rèk nga ger sa ngang iy soham,
N*d*ambâr gu yamây kép la tolôl ;
*D*uni défna ko, *d*uni déftikon na ko ;
Dèal révmi démîn vu rafét la
Ba mbôlô saku*d*ikon na dè gu ni rafété ;
Vâyé fasyéné ñaddal aduna say sopé
Dangkalikô *t*ib hèh ak sa manèn yav,
Song vét gog ka lèn di fayul
Sa *t*amiñal *d*abar la délu di beg sab *d*igen
T*od* bok gôgu gép, ganâyul révmi
Nara tûr dérét *d*ô *d*oté*d*ikon sa bakan,
N*d*ambâr gu mél nî nun rék ako yayô ;
Târub turam vu reyvi tah na ba ñu nèv ako sènèn,
Tûti *t*iv nit la matt bu doy *t*i sènub hol
Ba tah ñu ñémè ñodiku *t*îvté lu ni day

"INTEGRATION DE NOUVEAUX RYTHMES"

« LA MARSEILLAISE »

Allons, enfants de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous, de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé (*bis*)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes.
Aux armes, citoyens, formez vos bataillons
Marchons, marchons qu'un sang impur abreuve nos sillons !

(*Traduction*)

Ayta lèn ñu *d*ok dômi rèv mi
Besub *d*alôré aksi na.
Ses nañu nu râyav mbugel mi,
Râyav dérét va tahav na (*ñârel*)

Hanâ dégulèn *ti* bîr alle bi
Ndavharé yu nèg yiy yûhu ?
Da ñuy ñev ba *ti* sun kanam
Réndi sunuy dôm, sunuy *da*bar.
Na nu lèn ganâyu, déf lèn sèni haré
Nañ doh, nañ doh, dérét *du* gali mandal sâvo yi !

EXEMPLE DE POESIE VALAF SUR UN THEME LAIQUE

ADA BARI BOKUL

Dod tubâb *dâ* ngi nî
Sol sa bubi loho
Saytu sa tôrtôr
Dohal mbâ nga dug
Kongkong né fa ték
N*dû*tây li *ti* dey bi
Tibtîb di né fatahi marèm
Ku*du*g nahsahandang
Bô râyul vund-vi
Té gan kô vûf
Mu di la sébén
Nga di ko fôn
Ay di buruy sarah
Ngèn véy *ti* nônu
*De*mé sâsu tahav
Té dô ñémè tohi.
Nun nak sunu *dos*
Dép di nga ham

On tenterait en vain de traduire adéquatement ce poème banal en français ; c'est cet élément intraduisible d'une langue à l'autre, sans lequel il n'y a pas de littérature nationale propre, que nous sacrifions, toutes les fois que nous « optons » pour une expression étrangère.

CHAPITRE III

DEBLAIEMENT

TRANSCRIPTION ALPHABETIQUE

â = (bâche) ; *Iâd* = demander
tâl = allumer (long ouvert)

a *tak* = brûler (bref ouvert)

ä *tak* = attacher = épouser (bref fermé)
and = petit canari

b

d

d mouillé ; bien faire attention, les d et t mouillés sont en romain (ou en italique suivant l'orientation des autres lettres du mot)

dh en sérère, peul, toucouleur

e *bege* = vouloir

e = e *lek* = manger

ê dême = essayer (long fermé)

é *lilé* = ceci (bref fermé)

è *lègi* = bientôt (long fermé)

f

g

g nasalisé

h comme dans « bach » allemand (guttural)

î *dîté* = guide (long fermé)

i = (ie) *lit* = jouer de la flûte
fit = se dit de ce qu'on attache solidement (long ouvert)

i comme dans piste
k
l
m
n
ñ espagnol
ô eau côte *dôh* = concave (long fermé)
a = oo = pore *bot* = porter au dos (long ouvert)
o = porte *doh* = marcher (bref ouvert)
p
r
s
t
t mouillé
u *buki* = hyène (court fermé)
û *pûkare* (long fermé)
u *ndutane* (long ouvert)
v arabe ; semi-consonne
y = ille

ETUDE COMPARATIVE DU VALAF ET DU SERERE

FORMES VERBALES :

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
(*Infinitif*)	(*Infinitif*)	(*Infinitif*)
Bug	*Beg*	Vouloir
Fad	*Fad*	Frapper, abattre
Fet	*Fet*	Danser
Mag	*Mag*	Grandir
(aller faire, être à faire)	(aller faire, être à faire)	
Bug-ik	*Beg-i*	Aller aimer
Fad-ik	*Fad-i*	Aller frapper, abattre
Fet-if	*Fet-i*	Aller danser
Mak-ik	*Mag-i*	Aller grandir
		(Le k occlusive en finale absolue du suffixe *ik* de la langue-mère tombe dans la langue-fille, qui serait le valaf.)
(Cesser de faire) suf : (*Até*)	(Cesser de faire) Suf : (*Atul*)	(Cesser de faire)
Bug-até	*Beg-atul*	Ne plus aimer
Fad-até	*Fad-atul*	Ne plus frapper, abattre
Fet-até	*Fet-atul*	Ne plus danser
Mak-até	*Mag-atul*	Ne plus grandir
(Accomplir une action secondaire en même temps qu'une principale) Suf : (*Alé*)	(Accomplir une action secondaire en même temps qu'une principale) Suf : (*Alé*)	
Bug-alé	*Beg-alé*	Aimer en même temps que...
Fad-alé	*Fad-alé*	Frapper, abattre en même temps que...

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Fet-alé	*Fet-alé*	Danser en même temps que...
Mak-alé	*Mag-alé*	Grandir en même temps que...
(Deux ou plusieurs sujets exécutant simultanément une action) Suf : (*Andor*)	(Deux ou plusieurs sujets exécutant simultanément une action) Suf : (*Ando*)	
Bug-ador	*Beg-ando*	Aimer simultanément, ensemble
Fad-ador	*Fad-ando*	Frapper, abattre simultanément, ensemble
Fet-ador	*Fet-ando*	Danser simultanément, ensemble
Mag-andor	*Mag-ando*	Grandir simultanément, ensemble
(Faire de nouveau) Suf : (*atin*)	(Faire de nouveau) Suf : (*ati*)	
Bug-atin	*Beg-ati*	Aimer de nouveau
Fad-atin	*Fad-ati*	Frapper, abattre de nouveau
Fet-atin	*Fet-ati*	Danser de nouveau
Mag-atin	*Mag-ati*	Grandir de nouveau
(Ne pas faire du tout) suf : (*adhar*)	(Ne pas faire du tout) suf : (*adi*)	
Bug-adhar	*Bug-adi*	Ne pas aimer du tout
Fad-adhar	*Fad-adi*	Ne pas frapper, abattre du tout
Fet-adhar	*Fet-adi*	Ne pas danser du tout
Mag-adhar	*Mag-adi*	Ne pas grandir du tout
(Faire à satiété) Suf : (verbe + a verbe)	(Faire à satiété) Suf : (Verbe + a verbe)	
Bug-a-bug	*Beg-a-beg*	Aimer énormément
Fad-a-fad	*Fad-a-fad*	Frapper énormément
Fet-a-fet	*Fet-a-fet*	Danser énormément
Mag-a-mag	*Mag-a-mag*	Grandir énormément
(Ne pas faire) Suf : (*é*)	(Faire effectivement) Suf : (*é*)	
Bug-é	*Bug-é !*	Ces expressions signifient, en sérère, « je n'aime pas, etc... », tandis qu'en valaf elles signifient « je refuse de ne pas aimer conformément à l'ordre qui m'est donné, etc... » Ne pas confondre avec les autres terminaisons en (*é*)
Fad-é	*Fad-é !*	
Fét-é	*Fet-é !*	
Mag-é	*Mag-é !*	
d'où *Pah-é* = non circoncis qui ne s'est pas conformé à la tradition : au *mbah.* cf *mbah* — partie égyptienne page :		
(Nom verbal) Suf : (*Ay - el*)	(Nom verbal) Suf : (*Ay - el*)	
Mbugay	*Mbegay*	Amour, volonté
Mbugel	*Mbegel*	
.. ..		
(Faire sur soi) Suf : (*hoh of* = tête sa)	(Faire sur soi) Suf : (*Sa bop* = sa tête)	
Bug-hoh of = *Bug-oh*	*Beg-sa bop*	S'aimer

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
.. ..		
(Faire faire) Suf : *Nu*	(Faire faire) Suf : (*Lu*)	
Bug-nu	*Beg-lu*	Faire aimer
.. ..		
(Faire semblant) Suf : (redoublement + *Nu*)	(Faire semblant) Suf : (Redoublement + *Nu*)	
Bug-bug-nu	*Beg-beg-lu*	Faire semblant d'aimer
Fad-fad-nu	*Fad-fad-lu*	Faire semblant de frapper, d'abattre
.. ..		
(Faire pour quelqu'un) Suf : (*Ann*)	(Faire pour quelqu'un) Suf : (*All*)	
Bug-ann	*Bug-all*	Aimer pour quelqu'un
Fad-ann	*Fad-all*	Frapper, abattre pour quelqu'un
.. ..		
Aller (Faire de nouveau pour quelqu'un) Suf : (*Natin*)	*Aller* (Faire de nouveau pour quelqu'un) Suf : (*Natil*)	
Bug-natin	*Beg-latil*	Aller aimer de nouveau pour quelqu'un
Fad-natin	*Fad-latil*	Aller frapper, abattre de nouveau pour quelqu'un
.. ..		

D'une façon générale tout verbe terminé en *and* en sérère du Saloum ou *ind* en sérère du Sine correspondent à des verbes valaf terminés par *al* ou *il* :

Mokand	*Mokal*	Réduire en poudre, réciter
Mokind		
Sotand, Sotind	*Sotil*	Achever, etc., etc...

ARTICLES DÉFINIS :

En valaf, l'article défini est une des sept consonnes suivantes : (*d*, k, b, v, s, m) suivant la structure phonétique du mot. On ajoute *i, é, a, ilé, alé,* etc., suivant la position de l'objet ; ex. : *bi* désigne l'objet à proximité :

bé : objet éloigné, mais en vue ;

ba : objet éloigné ;

bilé : synonyme de *bi* ;

balé synonyme de *ba.*

On pourrait faire une permutation circulaire des sept consonnes précitées.

En sérère aussi, l'article défini est formé de consonnes variables suivant la structure phonétique des mots : *r, k, n, h, f, l.* De même qu'en valaf on ajoute *é* pour un objet proche ou peu éloigné et *a* pour un objet éloigné. Ex. :

Ndok alé : cette case-ci (en vue)

Ndok ala : cette case là-bas.

L'évolution a dû créer une certaine confusion ; les formes valaf : *bilé, balé* ne sont autre chose que la juxtaposition des deux articles des deux langues. Ex. :

Bi + *alé* = *bilé* article vlaf synonyme de *bi* ;

val. sér.

Ba (val) + *alé* (sér.) = *balé* synonyme de *ba.*

De même on a, par permutation circulaire en valaf : *milé, malé, vilé, valé, gilé, galé, silé, salé, dilé, dalé, kilé, kalé.*

L'ATTRIBUTION :

L'article indéfini valaf n'est autre que l'article défini dont on intervertit l'ordre des phonèmes et qu'on place avant le mot. Ex. : *Av nak* = un bœuf ; *nak va* = le bœuf.

Pour indiquer l'attribution en valaf on place l'article indéfini entre le nom de la chose possédée et le nom de celui qui possède. Ex. : *Av nak* = un bœuf ;

Nak av dix = le bœuf d'un tel ;

Nag uv div = le bœuf d'un tel.

Le deuxième exemple montre que dans ce rôle de l'article (*a*) de celui-ci tend à devenir (*u*) ; par ailleurs (*v*) tend à tomber et la forme (*nag av div*) évolue vers (*nag u div*). Ce qu'il nous faut retenir donc, c'est que même cette dernière forme provient d'une modification de l'article défini.

L'article sérère peut jouer le même rôle. Ex. :

(arti.)

Suman ala/ndèy na = la chambre du soleil.

Cependant nous verrons que c'est surtout avec les articles D*ola* que ceux du valaf sont identiques, au point de vue forme. Voir page

DÉMONSTRATIFS :

En sérère, on forme le démonstratif en ajoutant : *né, na, agana* à l'article défini suivant que l'objet est proche, éloigné ou très loin. Ex. :

Ndok alé = la case

Ndok alé-né = cette case-là

Ndok ala = la case (là-bas)

Ndok ala-na = cette case là-bas

Ndok ala-gana = cette case très loin.

Les mêmes suffixes *né, na, ngané, ngana,* servent de démonstratifs en valaf avec le même sens qu'en sérère.

Né = démonstratif de l'objet proche sous-entendu ;

Na = démonstratif de l'objet éloigné sous-entendu.

Les autres démonstratifs valaf semblent résulter d'une légère modification de *gané* et *agana* (sérère). Il suffit pour s'en convaincre de comparer les termes valaf : *manga né* : le voici (un peu lointain) ; *manga na* : le voilà, avec les expressions sérères : articles + *gané* = désigne objet éloigné.

INETERROGATIFS :

L'article défini sérère avec ses modifications « euphoniques » + *um...té* donne l'interrogation. Ex. :

K-um *lotombadidu* té ? = Quelles pirogues sont arrivées ?

La règle est identique en valaf.

Nit ki = l'homme, *ki* étant l'article défini. Pour interroger, on dira conformément à la règle sérère : *nit(k-) umu ti* = lequel de ces hommes est-ce ?

(*K*)-*umu ti ?* = Lequel est-ce ?

(*K*)-*um ti ?* = Lequel est-ce ? (par contraction)

De la même façon, on dira suivant la consonne de l'article qui régit le mot, (*v*)-*umu ti,* (*b*)-*umu ti,* (d)-*umu ti,* (*s*)-*umu ti,* etc...

LE RELATIF :

Le pronom relatif régime est le même. Ex. :
SÉRÈRE : *Uma* = que j'ai
VALAF : *Vuma* = que j'ai
Vima = que j'ai
Pis na var uma = le cheval que j'ai tué
Nak a lam uma = le bœuf dont j'ai hérité
Fas vu ma ray = le cheval que j'ai tué
Fas vi ma ray = le cheval que j'ai tué

REMARQUE :

Pour comprendre la nuance qui existe entre *i-ma* et *u-ma*, il est nécessaire de se rappeler le rôle que jouent *i* et *u* dans un article défini : *i* indique une idée précise, *u* traduit une idée plutôt vague ou une certaine proximité.

A proprement parler, il ne s'agit pas d'un pronom relatif mais de la fusion progressive d'un article défini et d'un pronom personnel.

PRONOMS PERSONNELS :

SÉRÈRE	LÉBU	VALAF	FRANÇAIS
mé		*man*	moi
uo	*av*	*yav*	toi
tén, hé		*mom*	lui
in	*in*	*an, nun, kenu*	nous
nun		*yèn*	vous
dèn		*ñôm*	eux
va		*va*	ceux de

FORMATION DES NOMS ABSTRAITS ET DES DIMINUTIFS PAR CHANGEMENT D'INITIALE :

On ne peut former un diminutif en valaf qu'à l'aide des cinq consonnes suivantes : *k, m, n, p,* t. On forme le diminutif en les substituant à la consonne initiale du mot ou en les suffixant à la voyelle initiale de celui-ci et en faisant suivre le mot ainsi formé de (*si*).

FORMATION D'UN DIMINUTIF PAR SUBSTITUTION DE *k* A LA CONSONNE INITIALE OU PAR PRÉFIXATION A LA VOYELLE INITIALE :

K est essentiellemnt utilisé pour tous les mots commençant par une voyelle. Il s'agit alors de verbe qualificatif auquel la préfixation de *k* confère la valeur d'un substantif qui devient un diminutif si on y ajoute (*si*). Ce qui est vrai pour *k* l'est aussi pour les quatre consonnes quant à la formation des noms abstraits à partir des verbes qualificatifs.

La formation des diminutifs suppose donc la formation des noms abstraits ; c'est pour cela que l'étude de ces deux questions est réunie dans le même chapitre.

Les diminutifs formés par *k* ont une intense valeur péjorative. Lorsqu'il s'agit d'un verbe commençant par une voyelle, il est normal que l'on en fasse d'abord un nom avant de pouvoir en faire un diminutif. Or pour de tels verbes comme on vient de le dire, on forme le nom abstrait correspondant par préfixation de *k*. Ex. : *añân* = jaloux ; *kanân* = jalousie sans idée de diminutif ; *kanân-si* = la petite jalousie (sens péjoratif très marqué) ; *ep* = dépasser, *kepèl* = le surpassement sans idée de diminutif. Si l'on veut en faire un dimi-

nutif, il faudra ajouter (*si*) : *kepèl-si*. C'est donc (*si*) qui est l'élément formatif fondamental du diminutif ; la consonne initiale intervenant seulement pour faire du verbe un nom auquel (*si*) va conférer un sens de diminutif. Cependant, l'esprit de généralisation ne manque de produire son effet. C'est ainsi que des mots qui sont des substantifs commençant par une voyelle, préfixent quand même un *k*, comme s'il s'agissait d'un verbe dont on fait un substantif, quand ils sont employés avec une valeur de diminutif. Ex. : *andar* = instrument de mesure ; *kandar* = diminutif de *andar* sans qu'intervienne (*si*) l'élément fondamental pour la formation du diminutif.

Kandar-si = le petit instrument de mesure, (*si*) jouant à la fois le rôle d'article et de diminutif.

Ce qui est dit ici à propos des noms et verbes régis par *k*, est valable aussi pour les noms et les verbes régis par les quatre autres consonnes dont il sera question dans les paragraphes suivants, donc ce sera sous-entendu.

En dehors des mots commençant par des voyelles et par des semi-voyelles (*a, e, i, y, v* = *w*, é, etc...), K s'emploie concurremment avec d'autres consonnes pour former le diminutif de mots commençant par des consonnes. C'est le cas pour les mots commençant par (*b*) dont on peut former le diminutif soit par substitution ou par préfixation de (*k*) ou (*m*).

Bant = bâton.

Mbant-si = le petit bâton (usage courant).

Kant-si = le tout petit bâton (presque incorrect).

Dans ce dernier cas, le diminutif avec (*k*) est moins usité. Il a une valeur péjorative si marquée qu'on pourrait se demander si ce n'est pas du jargon. En tout cas, on est ici à la limite du langage correct. Une telle forme sert à exprimer une idée de révolte ou de jalousie, de rancune. Elle ne peut pas servir pour mépriser, car celui qui l'utiliserait serait rabaissé aux yeux de son interlocuteur sans s'en douter ; de même pour les mots commençant par (*f*), (*k*) sert de diminutif :

Fas = cheval.

Pas-si = le petit cheval (usage courant).

Kas-si = le petit cheval (diminutif péjoratif).

Ici, une remarque s'impose : la formation logique des diminutifs par substitution de la consonne initiale est limitée dans la pratique par le fait qu'on peut ainsi tomber sur un mot existant déjà dans la langue avec une signification d'usage qui n'a rien de commun avec l'idée du diminutif que l'on voulait former. Le sens de ce dernier s'en trouve alors altéré :

Far = amant ; normalement on devrait avoir :

Par-si et

Kar-si comme diminutif,

mais en passant de (*f*) à (*p*), on tombe sur *Par* qui désigne une catégorie de chevaux ; comme la seconde forme *Kar-si* est presque du jargon, la seule utilisable devient le diminutif banal :

Far-si

que l'on se résigne à utiliser. La perfectibilité de la langue, entendons son aptitude à se nuancer dans ce cas particulier, se trouve limitée par ces considérations pratiques.

Quand un mot commence par une des cinq consonnes précitées, ces dernières restent invariables soit dans la formation du mot abstrait, soit dans la

formation du diminutif, exception faite quant à la possibilité de former pour ces mêmes mots des diminutifs péjoratifs de second ordre ; ex. :

Pitah-mi = le pigeon.
Pitah-si (diminutif normal) = le petit pigeon.
Kitah-si = le petit pigeon (diminutif péjoratif).
Mbegèl-gi = l'amour.
Mbeggèl-si =
Kegèl-si

FORMATION DES NOMS ABSTRAITS ET DES DIMINUTIFS PAR (*n*) :

Les verbes commençant par *d*, d, *g*, *h*, préfixent un (*n*) pour devenir des noms abstraits. Il est essentiel de remarquer que (*n*) : ne se substitue pas à la consonne initiale, mais y est préfixée. Ce que nous avons dit à propos de (*k*) est sous-entendu ici, c'est-à-dire que le diminutif de tous ces verbes est formé avec (*n*) :

Dèm-gi = arbre épineux (espèce tropicale).
Ndèm-si = petit arbre épineux.
Dân-di = le serpent.
*N*Dân-*si* = le petit serpent.
Gavar-bi = le cavalier.
Ngavar-si = diminutif cavalier
Harit-bi = l'ami.
Nharit-si = diminutif de ami.
Les noms commençant par (*n*) restent invariables. On a :
Nag-vi : le bœuf ;
Nag-si : diminutif de bœuf : veau.

FORMATION DES NOMS ABSTRAITS ET DES DIMINUTIFS PAR (*m*) :

Cette règle s'applique aux mots commençant par (*b*) et naturellement par (*m*) :

Beg : aimer.
Mbegèl-gi : l'amour.
Mbegèl-si : diminutif.
et par extension :
bant-bi : le bâton.
mbant-si : diminutif.

FORMATION DES NOMS ABSTRAITS ET DES DIMINUTIFS PAR SUBSTITUTION DE (*p*) A LA CONSONNE INITIALE :

Cette règle s'applique aux noms commençant par (*f*) et naturellement par (*p*) :

Fas-vi : le cheval.
Pas-si : le petit cheval.
Pitah-mi : le pigeon.
Pitah-si : diminutif.

FORMATION DES NOMS ABSTRAITS ET DES DIMINUTIFS A PARTIR DE (*t*) :

Cette règle s'applique aux noms commençant par (*s*), par t et *t* d'après ce qui est dit plus haut :

Sant : remercier.
Tant : remerciement.
Seriñ : marabout.
Terin : état de marabout.
Teriñ-si : le petit marabout.

C'est dans le rapport des phonèmes que nous devons chercher la raison d'être de ces lois. On ne saurait surestimer le rôle de "l'euphonie" dans la morphologie des langues nègres. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas qu'il s'agit de comparer le valaf au sérère. Nous allons donc montrer que ces règles fondamentales sont communes aux deux langues.

Non seulement le Sérère forme ses noms abstraits et ses diminutifs par le même procédé que le valaf, mais aussi par les mêmes phonèmes :

SÉRÈRE	VALAF
(M)	
Badôlé : homme du peuple.	*Bâdolo :* homme du peuple.
Mbadôlé-né : état de l'homme du peuple.	*Mbâdolo :* état de l'homme du peuple.
O Mbadôlé onhé : le petit homme du peuple.	*Mbâdolo-si :* le petit homme du peuple.
Bug : vouloir.	*Beg :* vouloir.
Mbugèl : volonté, amour.	*Mbegèl :* volonté, amour.
O Mbugèl onhé : le petit amour, etc...	*Mbegèl-si :* le petit amour, etc.
(T)	
Seriñ°: le marabout.	*Seriñ :* le marabout.
Tirin : l'état de marabout.	*Teriñ :* l'état de marabout.
O Ndiriñ onhé : le petit marabout.	*Teriñ-si :* le petit marabout.

Le dernier exemple concernant le diminutif ne constitue pas une différence. On conçoit que *N*d sérère — t en valaf ; *Ndobèn,* berceau, village des Diop — *Tobèn* en sérère.

Sohot : méchant.	*Sohot, sohor :* méchant.
Tohot : méchanceté.	*Tohot :* méchanceté.
Ndohot onhé : la petite méchanceté.	*Tohot-si :* la petite méchanceté.

(N)

De même qu'en valaf, en sérère, (*n*) sert à former les noms abstraits et les diminutifs des noms commençant par (*h*), (*g*), (d), (*d*) (sauf[*dh*]) :

Hérit : ami.	*Harit :* ami.
Nharit : amitié	*Nharit :* l'amitié.
Nharit onhé : la petite amitié.	*Nharit-si :* la petite amitié.
Gak : tache.	*Gak :* tache.
Ngak onhé : la petite tache.	*Ngak-si :* la petite tache.
Dèm : sel.	*Dân :* serpent.
Ndèm onhé : le peu de sel.	*Ndân-si :* le petit serpent.
Dam : attraper.	*Dap :* rattraper.
Ndam onhé : la petite capture.	*Ndabèl-gi :* le fait de rattraper.

Par contre, on a en sérère :

Dhan : dormir.
O Dhan : le sommeil.

Le sérère utilise en outre (*nd*) pour former le diminutif des noms commençant par (*t*) :

Tév : femme.
O ndév onhé : la petite femme.

Ndav existe en valaf avec la même signification qu'en sérère ; par contre la forme dont il est le diminutif y est absente. Les mots commençant par (*t*), (*l*), (*r*) (*m*) et (*n*), (*p*), (*k*) gardent leur consonne initiale dans les formes correspondant à des noms abstraits ou des diminutifs.

FORMATION DES NOMS ABSTRAITS ET DES DIMINUTIFS PAR (*k*) :

A proprement parler le sérère ne préfixe pas *k*, mais *ng* aux voyelles initiales des mots :

Arèr : arachide.
O Ngarèr onhé : le petit champ d'arachides.

Arèn : arachide.
Karèn-si : le petit champ d'arachides.

Remarquons aussi que quand (*b*) est aspiré, il reste invariable en sérère :
O Bhak onhé : petite corde.

Le sérère substitue aussi *mb* et *P* à *f*.

Fodoh : acide.
Podohté : acidité.

Forah : acide.
Porohté : acidité.

Fâm : âne.
O mbâm-onhé : le petit âne.

Cette dernière variation expliquerait que le mot sérère :
Fo dèm : le sel.
puisse donner
Mbidèm : village du sel, à proximité du lac salé (= *tan* en sérère), de *Tan-ma*.

REMARQUE. — Nous retrouvons ces mêmes lois en toucouleur et en peul.
EX. : NOMS ABSTRAITS AVEC (*g*) : (*k*) EN VALAF :
On a en toucouleur et par conséquent en peul :
Añân : méchant (en toucouleur).
Nganu : méchanceté.
Adu : apporter.
Gadugol : apport.
Andûdé : connaître.
Gandal : connaissance.
Yidé : aimer.
Gidgol : amour.

Ces exemples qui précèdent montrent que le Toucouleur et le Peul comme le Sérère, utilisent (*G*) ou (*Ng*), là où le Valaf utilise (*k*) pour la formation des noms abstraits.

NOMS ABSTRAITS AVEC (*m*) :
Vadâdé : monter.
Mbadu : équitation.
Bindé : écrire.
Bilgol : enseignement.
Mbilé : enseigner.
Balugol : aide.
Mbalé : aider.
Ici, la loi serait renversée.

NOMS ABSTRAITS AVEC (*n*) :
Démal : cultiver.

Ndémré : culture.

NOMS ABSTRAITS AVEC (*t*) :

Sadu : faire un croc-en-jambe.
Tadé : le croc-en-jambe.
Salmine : saluer.
Talmingol : le salut.
Salaré : refuser.
Talagol : le refus.

FORMATION DU PLURIEL PAR MODIFICATION DE LA CONSONNE INITIALE :

Quand un mot valaf commence par deux consonnes dont la première est (*n*) ou (*m*), ces dernières tombent au pluriel et la deuxième consonne du mot au singulier devient la première au pluriel. Du reste (*m*) ne peut précéder que (*b*) et (*n*) ne peut précéder que (*d*), (*g*) ou (*h*).

Mber : champion ; *Ber-yi :* les champions.
Ndâma-li : le courteau ; *Dâma-yi :* les courteaux.
Ngunu-li : la basse-cour ; *Gunu-yi :* les basses-cours.

Le Sérère forme le pluriel d'une façon analogue, mais en changeant le plus souvent (*b*) en (*p*) et (*nd*) en (*t*) :

Banda : marigot.
Panda : marigots.
Badole : l'homme du peuple.
Padolé : les hommes du peuple.
mBir : champion ; *Pir :* les champions.
Mbus : outre ; *Bus :* outres.
Ndâma : le courteau ; *Tâma :* les courteaux.
Ndobèn : un Diop ; *Tobèn :* les Diop (au pluriel).
Ngus : nain ; *Kus :* les nains.

Le Valaf forme le pluriel des noms commençant par (*p*) par substitution de (*f*) à cette consonne. Le Sérère fait l'inverse :

VALAF	SÉRÈRE
Pitah um Marème : la tourterelle.	*O Fam :* l'âne.
Fatah i Marème : les tourterelles.	*Pâm :* les ânes.
	A féta : la danse.
	A Peta : les danses.

Il existe des règles analogues en toucouleur et peul : le tableau général ci-dessous pour la formation du pluriel en toucouleur et peul par changement de consonnes initiales montre la parenté du sérère-valaf-peul. Reproduire ce tableau avec les quelques différences qui y figurent par rapport au valaf et au sérère n'est qu'une façon d'insister sur l'importance qu'on doit accorder à ces variations de consonnes initiales tantôt pour former des noms abstraits, tantôt pour former des noms au pluriel. On constatera qu'en toucouleur et en peul, la règle est souvent réciproque, c'est-à-dire : si (*r*) devient (*d*) au pluriel, (*d*) au singulier deviendra (*r*) au pluriel :

Ravandu : le chien.	*Hôdéré :* étoile.
Davadi : les chiens.	*Kodé :* étoiles.
Rimbéré : sorte de poisson.	*Kosam :* le lait.
Dimbédé : sortes de poissons.	*Koté :* beaucoup de lait.
Débo : la femme.	*Nefru :* l'oreille.
Révbé : les femmes.	*Nopi :* les oreilles.
Mbâlu : le mouton.	*Savru :* le bâton.

Bâli : les moutons.
Fôndu : la tourterelle.
Pôli : les tourterelles.
Pulo : le Peul.
Fulbé : les Peuls.
Lambo : le chef.
Lambé : les chefs.
Gorko : l'homme.
Vorbé : les hommes.
Gertugal : la poule.
Gertodé : les poules.
Gavlo : le griot.
Avlubé : les griots.
Gudo : le voleur.
Vuybé : les voleurs.

Tabi : les bâtons.
Sondu : l'oiseau.
Tôli : les oiseaux.
Vandu : le singe.
Bâdi : les singes.
Vândé : termitière.
Bâdé : termitières.
Vâlo : le champ.
Bâlé : les champs.
Bambâdo : le griot.
Vambâdé : les griots.

NOTE. — Certains mots valafs tels que : *Tèli :* épervier, *Nop :* oreille, *Kat :* lait, correspondent à la forme pluriel du mot toucouleur ou peul.

ADVERBES

Il existe en valaf une foule d'anciens verbes usés, de provenances différentes jouant de plus en plus le rôle d'adverbes. Cela se produit chaque fois qu'un terme d'origine étrangère coexiste dans la langue avec son synonyme. S'il s'agit de deux verbes qualificatifs, l'un tend à devenir adverbe par rapport à l'autre. Ces adverbes modifient des adjectifs de toutes sortes. Certains adjectifs ne peuvent être modifiés que par un seul adverbe. D'autres peuvent l'être par plusieurs à la fois. Une telle expression composée d'un adverbe et d'un verbe correspond à un superlatif absolu :

Foroh (farah) : acide.
Vov : dur, sec.
Vèh : blanc.
Bâh : bon.
Lévét : doux (valaf).
ntom : doux (en copt).

Foroh tol : très acide.
Vov kong : très dur, très sec.
Vèh furr ou vèh tall : très blanc.
Bâh lôl : très bon.

Lévét Dom : très doux (valaf).

Le Sérère traduit de la même façon le superlatif absolu. Mieux que cela, les adverbes sont presque les mêmes dans les deux langues :

Fodoh : acide.
Ver : dur.
Rang : blanc.
Fâh : blanc.

Fodoh tolok : très acide.
Ver kong : très dur.
Rang furr : très blanc.
Fah lôl : très blanc.

Les autres adverbes tels que *kep :* juste, *rek, kut, kot, késé :* seulement, sont aussi les mêmes.

Il existe des adverbes du même genre modifiant des verbes d'action qui sont identiques dans les deux langues et rappellent des onomatopées plus ou moins usés :

Hapit : se dit de ce qu'on casse avec les dents ou de ce qu'on fend.
Har hapit : fendre complètement.
Korol se dit de ce qui se recroqueville.
Korol banku : s'enrouler complètement.

Ces adverbes *Hapit* et *Korol* et tant d'autres sont communs au valaf et au sérère et s'emploient dans les mêmes conditions.

Après ces remarques, on sait l'unité profonde qui existe entre le valaf, le sérère, le toucouleur et le peul.

Cependant ce serait une erreur que de se fonder sur cette parenté pour croire que Valaf, Sérère, Peul, Toucouleur se comprennent.

b) *EVOLUTION DES VOYELLES.*

En passant du sérère au valaf, étirées et arrondies sont remplacées par des voyelles situées sur le sommet intérieur du triangle des voyelles ; on parcourt les côtés du triangle dans le sens indiqué par les flèches.

Ex. : (*i*) *Etirées :*

SÉRÈRE	VALAF
Pîh : fraîcheur.	*Pèh :* fraîcheur.
MBir : champion (lutteur).	*Mber :* champion (lutteur).
Hit : bague.	*Hét :* bague.
Fit : aiguille, flèche.	*Fét* (*fit*) *:* flèche.
Dambit : se plaindre de quelqu'un.	*Dambat :* se plaindre de quelqu'un.
Hiré : armée.	*Haré :* armée.
Yèg-li : avertir.	*Yég-lé :* avertir.
Ilar : hilaire.	*Elér :* hilaire.
Bôtil : surveillant des circoncis.	*Bôtal :* surveillant des circoncis.
Pîtu : borgne.	*Pat :* borgne.
Dil : prendre.	*Del :* prendre.
Gim : croire.	*Gem :* croire.
Sih : coq.	*Séh :* coq.
Inu : porter.	*Enu :* porter (*Yanu*) : porter.

Cependant, on rencontre des exceptions telles que :

Hèh : avoir faim.	*Hif :* avoir faim.
Dad-ra : arbuste épineux.	*Déd :* arbuste épineux, broussailles.

Arrondies (*u, o*) :

Bug : vouloir.	*Beg :* vouloir.
Mbuknég : valet de chambre.	*Beknég :* valet de chambre.
Ul : cordonnerie.	*Ev :* cordonnerie.
Sohot : méchant.	*Sohar, Sohot :* méchant.
Fodoh : acide.	*Foroh, forah, farah :* acide.

Ces derniers exemples — la coexistence de plusieurs formes pour un même mot — sont la preuve évidente de cette évolution des voyelles dans le sens indiqué ci-dessus.

Autant le sérère est saturé de voyelles telles que (*i*) et (*u*), autant le valaf est saturé de voyelles telles que (*a*), (*e*), (*é*).

Aussi, les mots sérères qui contiennent ces voyelles, c'est-à-dire celles au voisinage du sommet inférieur du triangle, sont ceux qui subissent le moins d'altération quand on passe au valaf. Ex. :

SÉRÈRE	VALAF
Lahas : assez éloigné, qu'on atteint après un petit détour.	*Lahas :* assez éloigné, qu'on atteint après un petit détour.
Sadah : charité.	*Sarah :* charité.
Hasab : coudée.	*Hasab :* coudée.
Dah : chasser.	*Dah :* chasser.
Sohla : avoir besoin.	*Sohla :* avoir besoin.
Tandarma : datte, dattier.	*Tandarma :* datte, dattier.
Mélo : couleur.	*Mélo :* couleur.
Pémé : cornaline.	*Pémé :* cornaline.

Cependant il existe de rares exceptions :

Kupé : balle de jeu.	*Kupé :* balle de jeu.

PHÉNOMÈNES D'ASSIMILATION ET DE DISSIMILATION :

Le Sorcier se dit en sérère : *Nah Oha.* Il s'agit de montrer par quel mécanisme évolutif "*Nah oha*" a conduit à "*Nohor*" valaf. *Nah oha — Nâh oh —*

Nâhoh. Une dissimulation progressive et une assimilation régressive transformant (*a*) en (*o*), donnent *"Nohor"*. (1)

TRANSFORMATION PAR MÉTATHÈSE :

SÉRÈRE	VALAF
Râdu : se réchauffer au feu.	*Daru :* se réchauffer au feu.
Dav : cuire.	*Vad :* cuire.

Cependant *Dav* existe aussi en valaf et signifie la même chose qu'en sérère.

On a de même :

Huy : crier.	*Yuh :* crier.

COMPARAISON DE QUELQUES MOTS INVARIABLES :

Né, Ná : ainsi, comme.	*Né, na :* ainsi, comme.
Mba : ou.	*Mba :* ou.
Ndah : parce que.	*Ndah :* parce que.
Fop : de beaucoup.	*Fop :* de beaucoup.

COMPARAISON DE QUELQUES IDIOTISMES :

Dam fadam : Adieu.	*Dam ag dam :* Adieu.
Ba mos : à jamais.	*Ba môs :* à jamais.
Kumba sûp : espèce d'oiseau.	*Mâm sûp :* espèce d'oiseau, d'indigo.
Fâp fa mak : le vrai père.	*Bây bu mak :* le vrai père.
Fâp fa ndèv : oncle (frère du père).	*Bây bu ndav :* oncle (frère du père).
Tay a tay : aujourd'hui même.	*Tay-tay :* aujourd'hui même.
Gis a mbâh : voir ce qui est coutumier.	*Gis bâh :* voir ce qui est coutumier.
Hôl a hôl : très sûr.	*Vôr a vôr :* très sûr.
Urus o, Hâlis o : soit de l'or, soit de l'argent.	*Uruso, hâliso :* soit de l'or, soit de l'argent.
Ndeg né fo did né : nom de constellation.	*Ndeg mèg ndog-mi :* nom de constellation.

Ainsi donc, seuls les adjectifs numéraux et certains noms des parties du corps présentent des différences sensibles quand on passe du sérère au valaf.

EVOLUTION DES CONSONNES, DES VOYELLES ET TRANSFORMATION DES MOTS D'UNE LANGUE A L'AUTRE :

Il serait intéressant d'étudier d'une façon systématique, par des moyens expérimentaux, le rapport des phonèmes. Cependant, dans notre analyse, nous nous contenterons des moyens du bord.

---

(1) Au Sénégal comme en Ouganda, on croît (comme si c'était un souvenir d'anthropophagie rituelle ou « économique ») aux sorciers, « mangeurs d'hommes ». Dans l'imagination populaire, un tel sorcier a le pouvoir de provoquer miraculeusement la mort d'un individu, de déterrer le cadavre de celui-ci, de le ranimer pour le tuer réellement afin de consommer sa chair et de constituer des réserves de graisses avec les parties adipeuses de la victime. Un tel sorcier passe pour avoir des yeux invisibles à la nuque diamétralement opposés aux yeux ordinaires, lui conférant ainsi la faculté de voir par derrière, sans tourner la tête. Il a des bouches puissamment dentées aux articulations des bras et des avant-bras. Si c'est une femme son sexe peut se transformer en bouche dentée. Le pouvoir de sorcellerie lui vient périodiquement sous forme de crise. Pour être un sorcier complet doué de toutes les aptitudes, il est indispensable d'être de mère sorcière. Nous saisissons ici en passant une survivance du matriarcat paléonigritique. Une telle sorcellerie est héréditaire. Elle ne se transmet pas par initiation comme certaines pratiques occultes qu'on a baptisées à tort de « sorcellerie ».

Si le père seul est sorcier, le fils est doué d'une « vision surnaturelle », mais sera incapable de provoquer la mort miraculeuse d'un sujet, c'est-à-dire qu'il est incapable de pratiquer réellement la sorcellerie. Il peut voir à loisir les viscères, les entrailles de ses convives, mais c'est tout. Ce dernier sorcier se dit « Nohor » en valaf, et le premier « Demm ».

1° TRANSFORMATION DE (*n*) EN (*l*) :

La question a déjà été étudiée plus haut. Cette évolution a permis de comprendre le passage des verbes en *and* en sérère, à ceux en (*al*) en valaf. Elle a permis de comprendre la correspondances des suffixes :

SÉRÈRE	VALAF
Nu	*Lu*
Anâtin	*Alâtil*
nn	*ll*

2° TRANSFORMATION DE (*d*) EN (*r*) :

(*D*) à la fin d'un radical ou à l'intérieur d'un mot, se transforme souvent en (*r*), en passant du sérère au valaf :

Kid : abriter.	*Yîr* : abriter.
Fad-lu : actif.	*Far-lu* : actif.
Sadah : charité.	*Sarah* : charité.
Sohod : méchant.	*Sohar* (*Sohat*) : méchant.
Témèd : cent.	*Témèr* : cent.
Lèdé : massue en fer pour forger. (Cet instrument devient brillant par usage ; d'où son nom.)	*Léré* : massue en fer.
Hod : trahir.	*Vor* : trahir.
Did : viser.	*Dir* : viser.

3° TRANSFORMATION DE (*r*) EN (*l*) OU SUBSTITUTION DES LIQUIDES :

Arhémès	*Halhémés*
Arhurân	*Alhurân*

Cette dernière règle n'est pas générale.

4° TRANSFORMATION DE (*b*) EN *F* :

Fâp : père.	*Bây* : père.
Fâh : être bon.	*Bâh* : être bon.
Néhéf : arbuste dont le fruit contient du tanin.	*Nénéb* : arbuste dont le fruit contient du tanin.
Sâfu : savon	*Sâbu* : savon.

5° TRANSFORMATION DE (*p*) EN (*f*) :

Pis : cheval.	*Fas* : cheval.

OU DE (*f*) EN (*p*) :

Fal : gourde.	*Pal* : gourde.

RAPPORTS DU SARA ET DU VALAF :

Les Sarakolés n'étant que des Sara métissés, comme semble l'indiquer leur nom, et vivant encore de nos jours avec les Valafs, c'est par leur langue que nous commencerons. On trouve en sarakolé, comme en valaf et en égyptien, l'auxiliaire "*da*", mais avec un sens de passé. Ex. : conjugaisons :

SARAKOLÉ	VALAF
N DA katu : j'ai mangé.	*DA nâ lék* : je mangerai.
An DA katu : tu as mangé.	*DA nga lék* : tu mangeras.
A DA katu : il a mangé.	*DA na lék* : il mangera.
O DA katu : nous avons mangé.	*DA na nu lék* : nous mangerons.
Oha Da katu : vous avez mangé.	*DA ngèn lék* : vous mangerez.
I DA katu : ils ont mangé.	*DA na ñu lék* : ils mangeront.

FORMATION DU PLURIEL :

Le sarakolé a plusieurs pluriels d'inégale importance quant à leur usage :

a) Un pluriel en (*u*) comme en égyptien et dont on retrouve des traces dans les adjectifs numéraux valafs. Ce pluriel est le plus usité en sarakolé. Il régit la plupart des noms :

Kompé : la case.
Kompu : les cases.
Yaharé : la femme.
Yaharu : les femmes.

b) Un pluriel en (*ni*) qui s'applique surtout aux noms en (*i*).

Si : le cheval
Sini : les chevaux

(cf. Faidherbe : *Les langues du Sénégal*)

Bédi : la tourterelle
Bédini : les tourterelles

Nous retrouvons ces derniers pluriels en valaf avec une légère modification :

Nit-ki : l'homme.
Nit-ñi : les hommes.
Mak-mi : l'adulte.
Mak-ñi : les adultes.

Cette formation du pluriel avec (*n*) remonterait à l'égyptien. (*ni*) n'est pas la classe du pluriel des êtres animés ou des hommes selon une répartition mystérieuse des êtres, mais un morphème du pluriel dont l'apparition en valaf a été conditionnée par les circonstances historiques qui ont engendré la langue et le peuple valaf.

LES DÉMONSTRATIFS :

SARAKOLÉ	VALAF
Ké : celui-ci.	*Ki, Ké :* celui-ci, celui-là.
Kétéré : celui-là.	*Kelé :* celui-là.
Kû : Ceux-ci.	*Kû :* celui-là (tout près).
	Nû : ceux-ci.

Cette comparaison permettrait de saisir l'historique de la formation de la classe (*k*) en valaf. Le sarakolé n'a pas d'article défini. Ses démonstratifs n'ont pas encore commencé à jouer ce rôle. Par contre, ils peuvent être associés à tous les noms de la langue, contrairement aux articles définis des langues telles que le valaf. Aussi le démonstratif (*ké*) peut se rapporter à n'importe quel nom de la langue sarakolé. En valaf, l'usage de (*ké*) est nettement limité ; il ne s'applique qu'à deux mots : l'homme et la chose. Voir chapitre . On comprend les raisons historiques de cette spécialisation de l'usage de (*k*), quand on se rappelle que (*kuy*) = l'autre en égyptien ; (*kuy*) = l'autre en sara et en baguirmien ; *ké* : celui-ci en sarakolé ; (*kî*) = celui-ci en valaf. Dès lors rien d'étonnant que le valaf et le sarakolé interrogent par le même pronom (*k-an*) :

SARAKOLÉ	VALAF
K-an uigu illi ? : quels hommes sont venus ?	*K-an mô nev :* Qui est venu ?

COMPARAISON DE QUELQUES MOTS VALAFS ET SARAKOLÉS :

SARAKOLÉ	VALAF
Minindé : abreuver.	*Mandal :* abreuver.
Démayé : aider.	*Dimli :* aider.
Dokindé : ajouter.	*Dok :* ajouter ; *Dokdo lâté.*
Doroma : bague.	*Daro :* bague.
Gerté : arachide.	*Gerté :* arachide.

Botoha : boue.	*Botoh :* boue.
Ritindé : apporter.	*Indi :* apporter.
Ngâga : baleine.	*Ngâka, Ngâga :* baleine.
Budu : pain.	*Mburu :* pain.
Bonondé : gâter.	*Bonal :* gâter.
Bonon : mauvais.	*Bon :* mauvais.
Hémé : cendres de chaume de mil, destinées à la teinture.	*Hémé :* cendres de chaume de mil, destinées à la teinture.
Savta : petite cognée.	*Savta :* petite cognée.
Labanté : propre.	*Lâb :* propre.
Hurande : prouver.	*Vôral :* prouver.
Dongé : toit.	*Dank :* toit.
Dambâyé : trahir, changer de camp.	*Dambu :* trahir, changer de camp.
Débé : ville.	*Dek :* ville.
Mama : aïeul.	*Mâm :* aïeul.
Yaharangharé : ingénieux.	*Harañ :* ingénieux.
Nopa : s'accroupir.	*(Nop), Donkan :* s'accroupir.
Nangé : méchant.	*Añan :* méchant.

andé	*and*	*al*
SARAKOLÉ	SÉRÈRE	VALAF (voir Faidherbe, *id.*)
indé	*ind*	*il*

RAPPORTS DU VALAF ET DU BAGUIRMIEN :

Il faut noter que d'après Delafosse le baguirmien et le sara ne constituent que deux variantes d'une même langue.

DÉTERMINATIFS :

(Na) est un déterminatif baguirmien :

Sinda : un cheval.

Sinda-na : le cheval.

Gaz énâ : cette chose-ci.

(Na) sert à indiquer ce qui est devant en baguirmien. Nous avons déjà rencontré le déterminatif *(Na)* en valaf et en sérère. *(Na)* existe en sérère sous forme d'article défini :

Ndét-na : le Soleil.

(Né) et *(Na)* servent aussi comme démonstratifs en valaf et en sérère :

Ndôk ala-na : cette case-là, là-bas en sérère.

Manga-na = le voilà, là-bas.

En baguirmien, avec le pronom-sujet, *(Na)* est parfois employé pour insister:

Ma na : moi (en insistant en baguirmien).

(Ma) est le pronom personnel-sujet, première personne en baguirmien.

Nous avons identiquement en valaf :

(Ma na) : c'est moi avec insistance.

Le pronom *(Ma)* est aussi pronom personnel, première personne en valaf.

PRONOMS POSSESSIFS :

Le pronom possessif est formé en intercalant le pronom personnel entre *(a)* et *(na)* :

(a)-(ma)-(na) : mon.

Ce pronom possessif semble être introduit en valaf avec une certaine confusion car *(a-m-na)* : j'ai en valaf.

PRONOMS INTERROGATIFS :

(Na nga) ? : qui ?

(En nanga) ? : qui, celui qui ?

En valaf :

(*Na nga*) : que tu..., tandis que..

(*Ana nga*) ? : Où es-tu ?

USAGE DE LA PARTICULE (*ka*) EN SARA :

La particule (*ka*) s'emploie toujours à la deuxième personne du singulier et du pluriel au futur, et à la troisième personne, quand on veut exprimer une certitude future :

I mala katada : tu feras toi-même.

Sé mala katadki : vous ferez vous-mêmes.

Né ka tada : il fera certainement.

Or, le sérère forme le futur avec la même particule (*ka*) ainsi que l'égyptien dans certains cas :

SÉRÈRE :

Ten na magin-ka : c'est lui qui sera fort.

In o na sadik-ka : c'est nous qui serons fermes.

Nun o nâ sohot-ka : c'est vous qui serez méchants, etc...

Pour les exemples égyptiens, voir chapitre

K est aussi un suffice locatif et datif en sara :

Adin bang ki : donne-le au sultan.

On vient de voir que (*ki*) joue aussi, un rôle de détermination en valaf :

Nit-ki : l'homme, cet homme-ci.

QUELQUES VERBES PARTICULIERS DU BAGUIRMIEN :

Kor est employé comme intensif :

Lat gas koro : casser quelque chose complètement ;

Gor : vir en valaf est employé aussi comme intensif ;

Gor gor-lu : travailler courageusement ;

Dek exprime une idée de possibilité, de devenir :

Lawsé an tébré ma ka dék diré balé : vos paroles d'hier se trouveront vraies sans doute.

En valaf :

Dik : arriver, devenir ;

Dik-si nangam : devenir quelque chose ;

Kod : ôter, couper en sara ;

Gor : abattre, coupe en valaf ;

Kav : placé après un mot marque une insistance, donne plus de force à l'expression (en sara) ;

Né kaw nébang kaw gal be in ki : il est le maître dans sa case (sara) ;

Kav : sert à marquer la domination, être au-dessus (valaf) ;

Do : a un sens réflexif ;

Tadkumdo : faites-moi...

Do : a en valaf à la fois un sens réflexif et interrogatif ;

Do ma may : est-ce que tu me donnes...

Do est une variante de l'auxiliaire (*di*) ou (*da*) déjà rencontrés en valaf, en sarakolé et en égyptien. L'absence de quelque chose se rend par (*goto*) comme en toucouleur.

Soko in goto : il n'a aucune pudeur.

Que, quoi, se rendent par (*di*) en sara. Mais comme on vient de le voir, les auxiliaires (*di*), (*do*), (*da*) servent également à interroger en valaf :

Gas en di : cette chose quoi en sara.

Di nga ligêy : est-ce que tu travailles ?

Géla : exprime l'idée de beauté, de bonté en sara ; il est pris adverbialement dans l'expression :

Géla : bien

et verbalement dans :

Géla ga : c'est tout à fait bien.

En valaf :

Gen, Gena : meilleur que...

Gena bâh : meilleur.

VOCABULAIRE BAGUIMIEN :

BAGUIRMIEN	VALAF
Grusu : argent.	*Vurus :* or.
And : argile.	*And :* petit canaris en argile cuite.
Bu : autruche.	*Bâ :* autruche.
Kuyu : autre.	*Kû :* celui-ci.
Ku : sert d'élément de liaison dans la phrase.	*Ku :* sert d'élément de liaison dans la phrase.
Dap tultul : très blanc.	*Vèh tal-tal :* très blanc.
Bay : champ.	*Bay :* cultiver.
Nirma : ronfler.	*Haran :* ronfler.
Kao : ronnier.	*Kao :* dessus ; haut.
Giré : roter.	*Dèh :* roter.
Sâbun : savon (français).	*Sâbu :* savon.
But : trouer.	*Bet :* trouer.
Gon : enfant.	*Goné :* enfant.
Né : femme, femelle.	
Gon-né : fille, enfant femelle.	
Baba : père.	*Bây :* père.
Yi ; ik : toi.	*Yav :* toi (*Ek :* 2e personne singulier en égyptien).
Dug : acheter.	*Dug :* aller au marché.
Hatak : affranchir.	*Tak :* attacher.
	Téki : détacher, affranchir (en quelque sorte).

VOCABULAIRE SARA :

SARA	VALAF
Né : devant.	*Né :* sert à indiquer ce qui est devant, démonstratif.
Koyom : mort.	*Koyom :* (verbe : mourir, mort).
Débé koyom : homme mort, cadavre.	*Koyom :* adverbe, sert à renforcer l'idée de mort.
Marta : huit.	*Mata :* quarante unités.
Ba : est-ce que ?	*Mba :* est-ce que ?
Ava : oui.	*Vav :* oui.
Mâ mbat : je refuse.	*Mâ bañ :* je refuse.
Buya : père.	*Bây :* père.
Yana : mère.	*Yây :* mère.
Dim : barbe.	*Sikim :* barbe.
Gañga : dent.	*Beñ :* dent.
Kend : musique.	*Kend :* fête de mariage.
Sinda : cheval.	*Si :* cheval (sarakolé).
Nga : traduit la forme pronominale.	*Nga :* tu.
Y : c'est.	*I :* c'est ; (Saint-Louis - *Get-Ndar*).
Yi mané : c'est de l'eau.	*I ndoh-la :* c'est de l'eau (*Lébu*).
Na nga : qui que ; interrogatif.	*Na nga :* que tu ; comment inter.
	Na gna : qui (sérère).
Rô : corps (baguirmien).	*Rôm :* corps en égyptien.
	Yaram : corps en valaf.

Kem : combien.	*Yém ; kém* : égal.
Dan : autrefois.	*Dân ; Dâ na.* : il avait l'habitude de...
Désé : apporter.	*Désé* : avoir un reste.
Koto : beaucoup.	*Kot* : rien que ça !
Tul : bosse (baguimien et en sara).	*Tul* : invulnérable ; les coups ne produisent ainsi que des bosses dues à la coagulation du sang.
Gâv : chasseur.	*Gâv* : rapide.
Dang : écrire.	*Dang* : apprendre.
Der : dur par nature.	*Der* : couche de ciment ou d'argile endurcie.
Kurkudava : encrier.	(*Keruk*)-*dâ* : encrier.
Tadvadisa : éternuer.	*Tisôli* : éternuer.
Bitiki : estomac.	*Bîr* : estomac.
Nad : étendre au soleil.	*Nad* : soleil.
Dôna : force physique.	*Dôlé* : force physique.
Gâ : étranger, hôte.	*Gan* : étranger, hôte.
Sâda : insulter.	*Sâga* : insulter.
Angal : intelligence.	*Hél* : intelligence.
Gos : nuque.	*Lôs* : nuque.
Taskiba : pauvre.	*Toskaré* : pauvre.
Sabur : patience.	*Sago* : sang-froid.
Tuba : demander pardon.	*Tûb* : demander pardon.
Lao : parole.	*Lay* : paroles, justification.
Lia : proverbe.	*Liar* : expliquer avec des gestes.
Tap : regret, regretter.	*Dap* : rattraper. *Dabu* : se ressaisir.
Toko : répondre.	*Toñtu* : répondre.
Bât : refuser.	*Bañ* : refuser.
Kugô : se ressembler.	*Nurô* : se ressembler.
Gan mandâgé : rognon. *Até* : rouge. *Até tal-tal* : très très rouge (*tal-tal* s'applique à ce qui est très blanc en valaf).	*Gadâm* : rate. *Até* : juger, départager quitte à le faire au « fer rouge ».
Boro : salive.	*Lor* : salive.
Budo : sale.	*Bud* : injure.
Kasker : sabre.	*Ngaska* : lame de fer courbé servant à creuser le sol.
Tô : si.	*Sô* : si.
Siti : sueur.	*Sit* : suer goutte à goutte.
Séyda : témoin.	*Sédé, Séré* : témoin.
Dér : tourterelle.	*Ndér* : oiseau réputé être le plus brave bien que le plus petit de tous.
Dugu : tordu.	*Deng* : tordu.
Kag : arbre.	*Kad* : espèce d'arbre.
Dar : traîner.	*Diri* : traîner. *Dâr* : passer par...
Lida : travailler.	*Legéy* : travailler.
Gas : trouver ; *mâ ngas* : j'ai trouvé	*Gis* : voir, trouver ; *mâ gis* : j'ai vu ; j'ai trouvé.
Golko : valoir mieux.	*Gen-ko* : valoir mieux.
Diré : vérité.	*Dîr* : adverbe affirmatif de la vérité.
Bon : vieux en parlant des objets.	*Bon* : mauvais.
Kamo : visage.	*Har-kanam* : visage.
Mbata : mouton.	*Mboté* : agneau.
Ngâga : animal aquatique.	*Ngâka* : animal aquatique.
Béni : rhinocéros.	*Ben* : dent, défense.
Adi : donner.	*Andi* : apporter. *Adu* : donner (toucouleur-peul).
Lôto : pirogue.	*Lôto* : pirogue.
Tu : avoir.	*Saytu* : posséder.

PRONOMS PERSONNELS :

SARA-BAGUIRMIEN	VALAF
Ma, kâm : je.	*Ma :* je ; *Kâm :* je (sérère).
Yi : tu.	*Yov :* toi.
Né : il.	*Na :* il ; lui.

COMPARAISON DE LA CONJUGAISON SARA-BAGUIRMIENNE, *w*ARAKOLÉ, VALAF :

SARA-BAGUIRMIEN	SARAKOLÉ	VALAF
M ak usa : je suis en train de manger.	*N ké :* Je... Moi...	*Ma ngi lèk :* je suis en train de manger.
Ik ak usa : tu es en train de manger.	*An ké :* Tu... Toi...	*Yâ ngi lèk :* tu es en train de manger.
N ak usa : il est en train de manger.	*A ké :* Lui... Il...	*Mi ngi lèk :* il est en train de manger.
Zé ak usa : nous sommes en train de manger.	*O ku :* Nous...	*Nô ngi lèk :* nous sommes en train de manger.
Sé ak usa : vous êtes en train de manger.	*A ha ku :* Vous...	*Yèn angi lèk :* vous êtes en train...
Z ak usa : ils sont en train...	*Ihun ga :* Ils...	*Ni ngi lèk :* ils sont en train...

(cf. Delafosse, *Etude sur les Sara.*)

Ainsi le valaf résulterait d'une transformation d'un fond sérère par un apport congolais essentiellement sara dont le sarakolé ne serait qu'une variante. Mais s'il en est ainsi, le lébu, qui est une variante du valaf, vient aussi du sérère. Tous les mots que nous considérons habituellement comme typiquement lébus se retrouvent en sérère :

LÉBU	SÉRÈRE
Mèb : appât.	*Mèb :* appât.
Téfés : rivage.	*Téfés :* rivage.
Tof : espèce de poisson.	*Tof :* différente espèce de poisson.
Hayây : espèce de poisson.	*Hayây :* différente espèce de poisson.
Fanta : espèce de poisson.	*Fanta :* différente espèce de poisson.
Vâs : espèce de poisson.	*Vâs :* différente espèce de poisson.
Yôs : banc de petits poissons.	*Yôs :* banc de petits poissons.
Dah : se dit d'un endroit poissonneux.	*Dah :* se dit d'un endroit poissonneux.
Pâñ : sorte de coquillage.	*Pâñ :* sorte de coquillage.
Hor : coquille.	*Hor :* coquille.
Simb : chasse-mouches.	*Simb :* chasse-mouches.
Dusu : chique.	*Dusu :* chique.
Ndamlu : tirer sur le filet.	*Ndavlu :* tirer sur le filet.

Le lébu ne se distingue du valaf que par ce vocabulaire spécial, par un certain accent dit lébu et par l'usage de quelques éléments grammaticaux sérères qui ne sont plus usités envalaf :

In : nous en lébu, en sérère et en égyptien.

Av : toi en lébu et en Dôlâ, etc...

Tandis qu'en valaf, on dira :

Nun : nous ; *yav :* toi.

Le vocabulaire qui vient d'être cité est commun au lébu et au valaf. Mais on a l'habitude de le considérer comme typiquement lébu, peut-être parce qu'il s'agit uniquement de mots se rapportant à la vie maritime et que les Lébus sont des riverains.

De la langue de barbarie (Saint-Louis-du-Sénégal) à la petite Côte, on passe par toutes les transitions de prononciation du valaf au sérère. La complexité est croissante : la prononciation évolue et tend vers le sérère. C'est

ainsi que le Lébu de Kayard n'est plus déjà celui du Cap-Vert, tandis que ce dernier est plus compréhensible au Valaf que celui de Barñy ; au-delà, on arrive dans la région des Sérères "Ndut", du Baol ; puis au Sine-Salum où l'on parle le sérère "Kéguèm" ; enfin en Kasamance où l'on rencontre le *Dôlâ* et le sôsé, parlés par des populations qui semblent avoir été refoulées dans ces régions par les dernières vagues d'émigration venues de l'Est.

L'origine sérère des noms géographiques des régions habitées par les Lébus est encore évidente ; au chapitre , page , on a montré comment (*Fodem*) qui signifie sel en sérère a pu donné (*Mbidem*), village lébu de la région du Kayard situé à proximité d'un lac salé que les Lébus appellent (*Tan*), mot qui signifie en sérère saline. On a vu que le mot (*Lébu*) était employé par les Egyptiens et qu'il devait constituer chez eux un terme générique s'appliquant à des populations pratiquant la chasse.

Les Lébus ont les mêmes noms totémiques que les Sérères :

Faye
Diagne
Diouf
Sar
Ndav
Ndoye
Paye, etc...

Si un Lébu porte un nom totémique en dehors de ceux-là et de quelques autres qui leur sont propres, son ascendance étrangère serait évidente ; cela choquerait les oreilles des autres Lébus. Les Lébus et les Sérères ont le même culte, les mêmes pratiques rituelles, les mêmes coutumes à peu de choses près. Ils ont tous des "*Hamb*" et des "*Tûr*", c'est-à-dire qu'ils pratiquent les libations sur un autel des Ancêtres et vouent un demi-culte à un serpent d'une grosseur exagérée qui passe pour être l'incarnation d'un esprit ancestral, un protecteur de la famille, un parent consanguin auquel il est interdit de faire du mal au risque de périr ou de subir seulement une catastrophe si on a beaucoup de « force vitale ».

Si les Présidents de la République Lébu ont toujours porté le nom *Dop* qui n'est pas un nom lébu, c'est que leurs ancêtres viennent de Koki, berceau des marabouts *Dop* de la dynastie "Dorobé" du Cayor.

ORIGINE DU PEUPLE VALAF

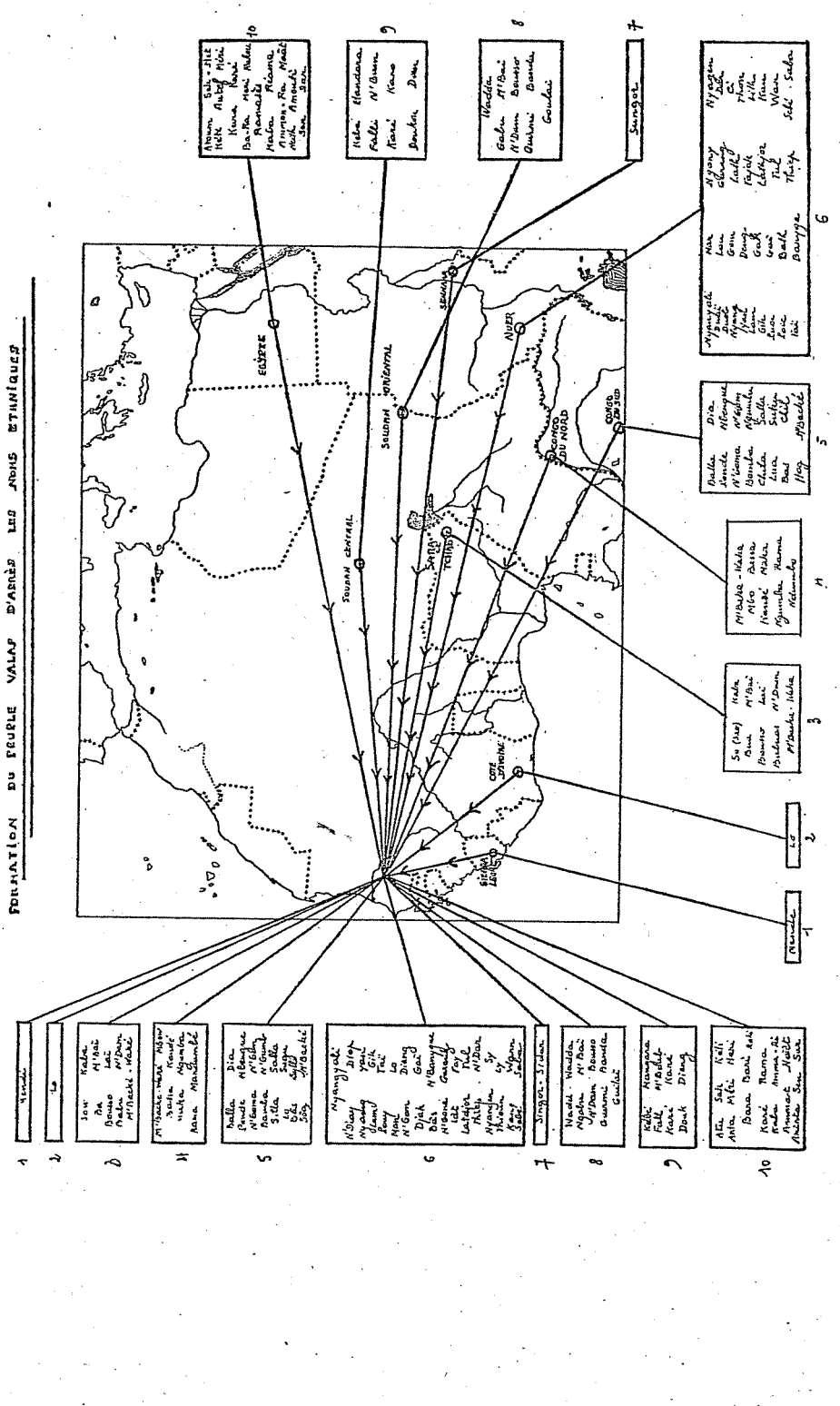
Après cette étude comparative révélant la parenté du valaf et du sérère, on peut se demander si les deux langues viennent d'une même source, ou si l'une vient de l'autre.

Un examen ethnologique nous permet de dire que c'est le valaf qui viendrait du sérère.

En effet, pour autant que l'on puisse parler d'une race, les Sérères en présentent davantage les caractères.

En Afrique les noms de clans totémiques constituent, dans une certaine mesure, un indice ethnique : aussi les noms totémiques : *Fall, Diagne, Diouf, Faye, Sâr,* etc..., sont typiquement sérères. Si un Sérère porte un nom totémique en dehors de ceux-là son ascendance étrangère ne fait aucun doute aux yeux de ses concitoyens.

Les Toucouleurs, bien que métissés, ont des noms totémiques aussi caractéristiques : ce sont les noms de *Wane, Kane, Diallo, Sy, Ly,* etc...


FORMATION DU FEUILLE VALAF D'APRÈS LES NOMS ETHNIQUES
EGYPTE
SOUDAN CENTRAL
SOUDAN ORIENTAL
SOUDAN
NIGER
CONGO DU NORD
CONGO DU SUD
COTE D'IVOIRE
SIERRA LEONE
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

Les noms peuls sont essentiellement *Ka* et *Ba* ; *Sow* est plutôt un nom laobé. *Touré* est un nom songhaï ; *Cissé*, un nom sarakollé, etc...

Or les Valaf ne portent que ces noms totémiques, tout en reconnaissant qu'ils sont les noms claniques typiques des peuples précités.

En plus de ces noms il en est d'autres que portent les Valaf et qui sont d'origine sara et congolaise.

CONGO DU SUD	SÉNÉGAL : VALAF
Balla	*Balla* : prénom d'homme
Dia	*Dia*
Pende	*Pende*
Mbengue	*Mbengue*
N'Goma	*N'Goma*
N'Gom	*N'Gom*
Bemba	*Bamba* : prénom d'homme
Ngumbu	*Ngumb*
Chila	*Sylla*
Salla	*Salla*
Lua	*Lo*
Suku	*Sugu*
Bas	*Bâs*
Chil	*Syll*
Sog	*Sôg*
M'Backé	*M'Backé*
CONGO DU NORD	
M'Backa-Waka	*M'Backé-Waké*
Bassa	*Bassa*
Mbo	*Mbow*
Maka	*Maha* : nom de ville.
Rama	*Rama* : prénom de femme
Ndumbo	*Mandumbé* : prénom d'homme
Kandé	*Kandé*
Ngumba	*Ngumba* : nom de ville
SOUDAN ORIENTAL	
Wadda	*Wadd*
	Wadda : prénom d'homme
Gabu	*Ngabu* : nom de village du Baol
M'Baï	*M'Baï*
N'Dam	*N'Dam* : nom de village en souvenir du nom clanique
Bousso	*Bousso*
Guirmi	*Guermi* : noble, membre de la dynastie régnante.
Banda	*Banda* : prénom d'homme
Goulaï	*Guilaï* : prénom d'homme
SARA	
M'Baï	*M'Baï*
Laï	*Laï*
N'Dam	*N'Dam*
Kaba	*Kaba*
Bua	*Ba*
Bousso	*Bousso*
Babuas	*Babu*
M'Backa-Waka	*M'Backé-Waké*

AFRIQUE DU NORD-EST	SÉNÉGAL : VALAF
Sungor (du Sennar)	*Singor-Sidar*
SOUDAN CENTRAL	
Keba	*Kebé*
Mandara	*Mangara*
Falli	*Fall*
M'Bum	*M'Boub*
Karé	*Karé*
Kano : nom de ville	*Kane*
Doukon	*Douk*
Dien	*Dieng*
TCHAD	
So : peuple légendaire des *Sao*	*Sow* (Laobé)
COTE D'IVOIRE	
Lo	*Lo*
SIERRA-LEONE	
Mende	*Mendi*

Les noms du tableau de gauche sont tirés de Bauman et Wetterman.

L'habitat primitif d'où ont émigré ces clans est le bassin du Nil. En effet, nous y retrouvons les mêmes noms propres qui viennent d'être cités : ces noms totémiques sont extraits du livre *African System of kinship and marriage*, édité par A. R. Radcliff-Brown and Daryll-Forde, International African Institute, Oxford University Press.

Noms de clans totémiques des NUER.		
Duai	*N'Diay*	SÉNÉGAL : ce qui remet en question l'authenticité de la légende de *N'Diadian N'Diay*
Tiop	*Diop*	
Duob		
Nyang	*Nyang*	Noms propres totémiques VALAF
Yan	*Yan*	
Lam	*Lam*	
Gik	*Gik*	
Puok		
Poic	*Pouy*	
Tai	*Taï*	
Nyanyali	*Nyangyali*	
Mar	*Mar*	
Lou	*Lo*	Noms totémiques communs aux SARA, CONGOLAIS et VALAF.
Gom	*N'Gom*	
Deng	*Dieng*	
Gak	*Djak*	
Gai	*Gaï*	
Bath	*Bâs*	
Banyge	*M'Banygue :* nom propre VALAF (d'homme)	
Ngony	*Ngoné :* nom propre de femme en VALAF	
Garang	*Garang :* nom propre d'homme en VALAF	

Noms de clans totémiques des *Nuer*	
Lath	*Lât* = nom totémique valaf.
fajok	*Fay* = nom totémique sérère et lébu.
Lathjor	*Latdjor* = nom propre d'homme en valaf.
Thiep	*Thiep* = nom d'un village du Baol.
Tul	*Tul* = nom de village en valaf.
Nyagen	*Nyangen* = village des Nyang.
Dar	*N'Dar* = nom de ville.
Thon	*Thioun* = nom totémique valaf.
Kan	*Kane* }
Ci	*Sy* } noms totémiques toucouleurs.
Wan	*Wann* }
Lith	*Ly* }

Rappelons que les *Nuer* vivent au Soudan Anglo-Egyptien, dans le bassin même du Haut-Nil. Les mots de la colonne de gauche doivent être lus suivant la prononciation anglaise.

Ces deux tableaux comparatifs de noms propres sont plus instructifs que de nombreuses pages de littérature ; bien que très incomplets, ils donnent une idée très nette de la façon dont le continent africain a été peuplé. Parties du bassin du Nil en essaims successifs, les populations ont irradié dans toutes les directions. Certains peuples tels que les *Sérères* et les *Toucouleurs* seraient allés directement jusqu'à l'Océan Atlantique, alors que d'autres se fixaient dans le Bassin du Congo et dans la région du Tchad ; tandis que les Zoulous allaient jusqu'au Cap et les Traoré jusqu'à Madagascar.

Les populations congolaises, en particulier les *Sara*, les *Sarakollé* (qui ne seraient qu'une tribu métissée des Sara) devaient, par la suite, émigrer vers l'Ouest, lors de la pénétration musulmane, pour déferler sur les plaines du Cayor et du Baol occupées par les Sérères, et surtout le Djoloff, région qui aurait donné son nom à la langue et au peuple qui allait naître de ce métissage. En effet, il est à remarquer que, si le terme a évolué en valaf, en peul il est resté invariable, et les Peuls appellent encore les Valaf, les Djolfubé.

Le valaf serait né de la déformation du sérère par tous ces éléments étrangers : Sara, Congolais, Toucouleurs, Peuls, Laobé, Sarakollé, etc... ce qui explique pourquoi les Valaf peuvent porter les noms totémiques caractéristiques de n'importe lequel de ces peuples sans que cela choque les oreilles des autres valaf, sans ce que cela révèle une ascendance étrangère.

Le fait qu'en A.O.F. le nom du clan totémique primitif soit porté maintenant par des individus isolés perdus dans une masse hétérogène correspond à une émancipation relative de l'individu par rapport à la communauté primitive. Les migrations successives ont fini par désintégrer la fraction du clan qui s'était séparée de la souche originelle. Le souvenir du clan ne survit que dans le nom totémique que porte l'individu, qui est maintenant transmis selon la descendance patrilinéaire, alors que les droits politiques se transmettent par voie matrilinéaire au Sénégal. Il n'existerait pas de nom totémique, dans le sens individuel ainsi défini, ailleurs qu'en A.O.F. Dans les autres régions où la fusion des clans est moins poussée, les individus ne portent que des prénoms : ils n'ont pas de nom propre, car ils ne portent pas encore d'une façon précise et individuelle, le nom du clan.

Le nom totémique de clan étant un indice ethnique, en Afrique Noire, cette large identité de noms propres ne laisse plus de doute sur la parenté clanique des Valaf, des Sérères et des populations du Congo — en particulier des Sara — et des peuples Nilotiques.

Le fait que la région du Sénégal, d'une part, le bassin du Congo et le Tchad, d'autre part, forment deux îlots où l'on trouve des noms propres identiques — alors qu'on ne les retrouve pas dans l'intervalle — prouve qu'il y a eu effectivement une émigration, dont nous disons qu'elle s'est faite d'Est en Ouest.

Mais si cela est vrai, l'influence congolaise et sara ne doit pas se borner à une simple concordance de noms de clans : on doit pouvoir la déceler au sein de la société valaf actuelle. L'étude des deux sociétés doit apporter une confirmation.

Sur le plan linguistique, on vient de voir, dans les pages qui précèdent, la parenté du sara, du baguirmien et du valaf. Il en est de même sur le plan ethnologique.

Notons d'abord deux croyances caractéristiques des Sara.

Selon Muraz (*Bulletin de la Recherche Congolaise,* n° 9), les Sara croient à l'existence d'un esprit malfaisant qui voyage avec le vent et qui aime pénétrer les femmes par le vagin. Ils l'appellent *Koï.* Or, le *koï,* en valaf, désignent les parties génitales de l'homme.

Le caractère phallique de cet esprit ne fait aucun doute, car les femmes, pour s'en protéger, portent autour des hanches des bâtons taillés en forme de phallus : ceci impliquent que le semblable doit chasser le semblable.

Les femmes sara portent, pour les mêmes raisons de protection, selon Muraz, un pagne nommé *kamfu,* mot qui rappelle phonétiquement le mot valaf *kumba :* pagne.

Les Sara cohabitent avec un fourmillement de petites tribus, parlant chacune sa langue propre et qu'ils considèrent, pour cette raison, comme formant une véritable Tour de Babel. Ils les désignent sous le terme général de *laka. Laka* signifie en valaf : parler un langage incompréhensible, et par extension, parler une langue étrangère. Quand on ajoute au mot la terminaison *kat* qui sert à former le nom d'agent, on a *laka-kat* qui signifie : celui ou ceux qui parlent des langues étrangères, avec un certain sens péjoratif. Le sens de *laka,* pourrait être suggéré par le barbarisme « allogéner ».

Les Sara croient que l'âme du grand-père se réincarne dans le petit-fils : ils l'appellent *djekodie. Djekodie* désigne la somme des traits de personnalité, le caractère en valaf. On pourrait invoquer une coïncidence phonétique ; mais tout ce qui précède semble attester qu'il ne saurait s'agir d'un fait de hasard. Il existe, en outre, dans la société valaf des survivances d'une croyance à la réincarnation.

Selon Baumann (*Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique*), chez les Banda, *tere,* désigne un être farceur, mi-humain, mi-animal, à caractère astral très net, surtout solaire. Ce même être farceur s'appelle *tule* chez les Banziris, et *thole* chez les Pygmées Bingas.

Tere, en valaf, signifie grigri, talisman qui protège contre le mauvais sort : il signifie, par extension, ce qui est écrit : livre sacré ou profane. *Tôlé* désigne la

dernière des castes de farceurs et de quémandeurs affranchis de toute discipline sociale (1).

Les Sara construisent leur maison comme les Valaf et l'enclos de cette maison s'appelle *seko*. En valaf *seko* signifie : l'enclos à l'intérieur duquel on entasse les arachides ou les récoltes.

Enfin, les Sara, en dehors des Nilotes et des Laobé, sont peut-être les plus grands et les plus forts de tous les Nègres. Ils ont, en plus, de petites oreilles. On comprendrait alors pourquoi au berceau des valaf (Djollof), la taille, même celle de la femme, descend rarement au-dessus de 1 m. 80, bien qu'il s'agisse d'une région de plaine. On expliquerait la coexistence de deux types valaf nettement distincts : le type sérère, souvent trapu et le type sara, grand, large, avec de petites oreilles ; et entre ces deux extrêmes, toute la gamme d'individus et de tailles résultant de leur fusion encore incomplète.

Chez les Valaf aucune des sept dynasties régnantes n'est originaires du pays. Les *Sognos* sont des *Socès* qui auraient été encore nombreux du temps de *N'Diadian N'Dian* avant d'être refoulés en Casamance. Les *Guélvar* sont des Sérères du Sine-Saloum. La mère de *Détié Fou Ndiogou*, le prince qui a fondé la première dynastie de *Damel* était originaire de Vagadou (1).

La dynastie des *Guedj* est d'origine populaire : elle naquit après le seul coup d'Etat que le Cayor ait connu, celui de *Damelrat Soukabé*, dont la mère était une femme du peuple et venait, disait-on, du côté de la mer, *Guedj* en valaf.

La dynastie des *Bey* est une famille « porte-bonheur » (d'après l'opinion populaire), dans laquelle les princes aspirant au trône avaient l'habitude de choisir, momentanément, leurs femmes. Les *Dorobé*, à notre avis, proviennent de la caste, ou de « l'ordre » célèbre des *Torobé* qui étaient des Peuls.

D'ailleurs, les *Dorobé* du Sénégal savent, dans leur for intérieur qu'ils sont, plus ou moins, d'origines peules. Aussi, parlent-ils quelquefois avec dédain et discrétion de leurs « parents inférieurs » ; mais ils n'aiment pas que les griots dressent leur arbre généalogique en public à partir de cette souche primitive.

Les membres de ces diverses dynasties, c'est-à-dire les nobles, portent le nom générique de *Guermi*, mot que nous avons comparé avec *Guirmi* ou *Ba Guirmi*. *Ba Guirmi* désigne un royaume dans l'Afrique Equatoriale au voisinage des Sara ; ce royaume s'est démembré au XVIe siècle et les membres de la famille régnante durent, en partie, émigrer.

Les Sara, c'est-à-dire le peuple des négresses à plateau, furent longtemps victimes des Arabes, qui venaient voler leurs femmes la nuit pour aller les vendre sur les marchés d'Orient. Les Arabes étaient insaisissables ; ils agissaient individuellement, ou par petits groupes protégés par l'obscurité, sur des per-

(1) Ce fait présente un double intérêt : il révèle une fois de plus le matriarcat nègre (probablement en provenance de Ghana) en ce sens que la dynastie de Détié-Fou-Ndiogou portera le nom du pays de sa mère. D'autre part, ce pays est le Ouagadou, ancien emplacement de Ghana ; le dessèchement a achevé la dislocation de l'Empire vers les XIe et XIIe siècles, époque coïncidant avec le développement et l'essor du Mouvement Almoravide, parti de l'embouchure du Sénégal. C'est de ce Mouvement qui résulte l'islamisation de l'Afrique Occidentale, en particulier celle Tekrour : (Abou-Dardaï dont la légende aura des répercussions jusqu'au Djolof). Les ministres de Ghana portaient le titre de Farba (fonction sérère actuelle). Tout le Sénégal actuel était un pays vassal. Ce serait donc consécutivement au dessèchement du territoire de Ghana que se seraient détachées, progressivement, les différentes régions du Sénégal pour former des Etats autonomes : Tekrour, Djolof, Cayor, Baol...

Ghana aurait pu donner Ghanar qui désigne la Mauritanie actuelle chez les Valafs.

sonnes isolées, comme naguère les Maures volaient les bébés sur les rives du Sénégal. Les Arabes ne livraient pas des batailles rangées. Aussi les chefs Sara ne trouvèrent-ils qu'une solution, devant un ennemi invisible : déformer affreusement les femmes (d'où la coutume dite des Négresses à plateaux) : cette déformation avait pour but de faire baisser la valeur commerciale des victimes au point qu'il ne soit plus nécessaire de les voler.

Il est probable qu'à la suite de ces incursions arabes, des Sara se soient déplacés d'Est en Ouest, jusqu'au Sénégal, pour échapper au péril.

Cette étude démontre que le sang qui coule dans nos veines est un mélange de sang sérère, toucouleur, peul, laobé, congolais, sarakollé et sara : peuple des négresses à plateau.

Dès lors, que reste-t-il du mythe d'une race valaf pure, douée d'une supériorité qui l'incite à traiter les autres de *lakakat*.

La réciproque est d'ailleurs vraie dans les autres régions.

Une étude similaire appliquée à toute l'Afrique conduirait à des résultats analogues.

Dès lors, quel doit être le comportement d'un Africain conscient ? Il doit se dégager de tout préjugé ethnique et acquérir une nouvelle forme de fierté : la vanité d'être Valaf, Toucouleur, Bambara, etc... doit faire place à la fierté d'être Africain, tant il est vrai que ces cloisons ethniques n'existent que par notre ignorance.

On pourrait même aller plus loin et dire, qu'à l'heure actuelle, un mariage entre ressortissants ethniques différents en Afrique est un facteur de progrès, en ce sens qu'il contribue à la fusion des groupements qui doivent former un seul peuple indivisible pour échapper à la destruction.

Une étude analogue à celle-ci doit être faite pour les autres régions de l'Afrique, afin de démontrer à chacun le néant de nos préjugés. Certes, nous sommes loin d'exagérer le rôle qu'elle pourrait jouer ; nous disons tout juste qu'on ne doit pas négliger son importance. Il n'existe pas de clé passe-partout, ni de pierre philosophale ; le secret du succès réside dans l'usage judicieux et coordonné de tous les facteurs sans négliger le moindre.

L'importance d'un tel travail sur le plan de l'histoire africaine est indéniable. Jusque-là, celle-ci n'était qu'un tissu de probabilités et voilà que la certitude s'y introduit.

On savait vaguement, pour avoir recueilli les traditions transmises par nos ancêtres, que nous venions de l'Est, du côté de la « Grande Eau ». Et, partant de ces légendes, les spécialistes (Delafosse) postulèrent, sans aucune preuve, que la « Grande Eau », c'est l'Océan Indien.

L'étude des noms propres — entre autres — alliée à la comparaison linguistique, établit d'une façon certaine qu'en fait de Grande Eau, il s'agit du Nil, et permet de dresser un tableau exact d'une partie de ces migrations (cf. carte n°).

En l'absence de documents écrits et d'autres témoignages historiques probants, tous si rares en Afrique Noire, la méthode d'investigation qui semble s'imposer comme étant la mieux adaptée au continent qui nous concerne, est la comparaison linguistique alliée à l'étude des noms propres, et, à tout autre fait ethnologique en second lieu.

Cette étude nous permettrait de connaître de mieux en mieux la société africaine et ses origines, de saisir les problèmes concrets que pose sa trans-

formation vers un devenir meilleur, d'être à même donc de les résoudre, par conséquent d'être en mesure d'assumer la destinée de notre pays.

Multiplions donc les investigations, chacun dans sa région. Sauvons de l'oubli tout ce qui peut être recueilli et qui nous permettra, dès aujourd'hui, de mieux nous connaître. Nous rencontrons souvent des lambeaux de notre tradition que nous ne daignons même pas retenir : nous supposons, à priori, par ignorance, que cela ne saurait mener loin. Nous ne nous doutons pas qu'en les poursuivant, ces bribes de pensée se révéleraient conséquentes et nous conduiraient à un système, une philosophie, une représentation de l'univers, non seulement aussi valable que celle d' « Hésiode », mais à laquelle celle-ci doit d'exister.

COMPLEMENT DE GRAMMAIRE DE LA LANGUE ETUDIEE

PROBLÈME POSÉ PAR LES LANGUES DITES A CLASSES :

Il s'agit de la répartition des substantifs compris dans une langue donnée entre un nombre variable d'articles suivant la langue considérée. On a décrété que ces articles correspondaient à des classes mystérieuses entre lesquelles la mentalité nègre prélogique suisgénéris répartissait les êtres et les choses. On s'est évertué ainsi à distinguer des classes d'animés, d'inanimés, d'êtres intelligents, femelles, des classes de notion abstraite, etc... etc...

Notre intention est de prouver dans les lignes qui suivent que ces idées n'ont aucun fondement et qu'elles reflètent tout au plus la richesse d'imagination des esprits qui les ont engendrées. Nous aborderons la question d'abord par une étude particulière des articles valafs qui correspondraient à ces classes ; puis nous examinerons deux langues africaines telles que le Sérère et le *Dôlâ* avant de tirer une conclusion.

Pour déterminer le nom, on emploie, suivant le cas, une des sept consonnes-articles : (k), (b), (*d*), (g), (l), (m), (s). Pourquoi sept, au lieu de toutes les consonnes de l'alphabet valaf ? Il faudrait en chercher la raison dans les circonstances historiques mêmes qui ont engendré la langue. On signalera chaque fois qu'il sera possible l'origine de ces consonnes, mais la question qui nous préoccupe en ce moment est la détermination des lois précises de leur usage une fois qu'elles existent. Nous commencerons d'abord par montrer que les noms qui sont régis par une même consonne-article sous quelque angle qu'on les envisage, ne présentent aucune sorte d'affinité logique ou prélogique, un dénominateur commun qui leur serait particulier par rapport à une autre « catégorie » ou « classes » et qui justifierait ainsi une telle classification. Dire que ces

classes relèvent d'une mentalité impénétrable par l'esprit occidental, n'est qu'une façon de bloquer les recherches par des formules plus impénétrables encore pour l'esprit humain. Les listes qui vont suivre ne laissent aucun doute sur l'hétérogénéité de ces classes.

NOMS RÉGIS PAR LA CONSONNE (K) :

Origine de (k) :

Ki : l'autre en égyptien ;
Ki : l'autre en sara ;
Kí : celui-ci en sarakollé ;
Kî : celui-ci en valaf ;
Ki : (le) en valaf.

Usage de (k) :

Nit ki : l'homme-celui-ci, l'homme ; être doué d'intelligence ;
Kef ki : chose-ci, la chose, matière inerte ;

(*K*) n'est utilisé que pour ces deux noms dans la langue valaf ; deux mots d'essence diamétralement opposée.

L'interrogatif, le démonstratif, le relatif, le possessif se rapportant à un nom régi par (k), auront toujours cette dernière lettre comme initiale, tandis que l'article indépendant est formé en préfixant (a) à la consonne qui régit le nom et en faisant précéder celui-ci par l'article indéfini ainsi formé, contrairement à l'article défini qui est postposé :

Kî : celui-ci. — *Kilé :* synonyme de *kî*.
Kû : celui-ci (tout près). — *Kulé :* synonyme de *kû*.
Kè : celui-là. — *Kelé :* synonyme de *kè*.
Kâ : celui-là (là-bas). — *Kelé :* synonyme de *kû*.
Kan : lequel, qui ?
Kumu : qui est-ce ?
Ki : qui (pronom relatif sujet).
Ku : que (pronom relatif complément).
Kôkî, kôkû, kôké, kôka, Celui-ci, celui-là, celui-là là-bas.
Kôkilé, kôkulé, kôkelé,
Kôku ? : qui est-ce ?
Ak : un ; *ak nit :* un homme ; *Kèn :* l'un, personne ; *Ken ki :* l'un ici.

NOMS RÉGIS PAR (G) :

Origine de (g) :

Golo gi : le singe.
Goné gi : l'enfant.
Gan gi : l'hôte.
Gand gi : la bûche.
Gayndé gi : le lion.
Ngoro gi : les fiançailles.
Ngôn gi : la soirée.
Gôr gi : l'homme, le vir.
Gelèm gi : le chameau.
Gad gi : la caravane.
Ganâr ga : la Mauritanie.
Gadalma gi : une coque d'arachide contenant trois graines.
Ngor gi : l'honneur.

Gumbé gi : une danse nocturne du Sénégal.
Gumba gi : l'aveugle.
Ganâr gi : la poule, le poulet.
Gudumbe gi : peinture noire du cordonnier.
Gom gi : l'amidon.
Gongo gi : poudre parfumée que portent les femmes négresses.
Gong gi : le chimpanzé.
Ngavây gi : la rapidité.
Gatah gi : les chaumes de mil, etc...
Gén gi : l'un ici.

Par permutation circulaire, on a comme tout à l'heure : (*gi*), (*gu*), (*ga*), (*gilé*), (*gulé*), (*gelé*), (*gelé-hel*), (*gan*), (*gumu ti*), (*gi*), (*gu*), (*gɔg*), (*gan ti*), (*gôgi*), (*gôgû*), (*gôga*), (*gôgilé*), (*gôgulé*), (*gôgalé*). Autant de particules se rapportant aux noms régis par l'article (gi). Si l'on cherche ce que les noms figurant sur la liste ci-dessus et régis par (gi) présentent comme affinité, on ne trouve rien en dehors de leur consonne initiale. Qu'il y figurent des noms commençant par (n), (ng), cela n'a rien d'étonnant d'abord parce que la prononciation de (n) devant (g) est très faible, d'autre part (n) n'existe pas comme article-consonne en Valaf. Par conséquent, les noms qui commencent par cette lettre sont répartis entre les différentes catégories d'articles phonétiquement voisines. On a vu dans la comparaison du Valaf et du Sérère, au niveau de la formation des noms abstraits à partir des verbes que (n) fait partie des cinq consonnes qui servent à former ces noms. On voit donc ici comment les apparences pourraient conduire, comme c'est déjà arrivé, à conclure que (g) est la classe des noms abstraits en Valaf. Certes, il existe, pour des raisons phonétiques très complexes des noms régis par (g) et ne commençant pas par cette lettre, tels que : *till gi :* le chacal, etc...

Nous aborderons ces cas dans ce qui va suivre.

NOMS RÉGIS PAR D :

Ce sont en général les noms commençant par (d), (*d*) :
Dân di : le serpent,
Dît di : le scorpion,
Digèn di : la femme,
Dèm di : le jujubier.
Dam di : la paix
Dongamm di : la belle,
Diko di : le caractère
Dod di : iode (mot français),
Dɔd di : le fait d'être debout,
Daka di : la mosquée,
Daker di : cheval brun,
Dôm di : sentiment d'honneur, bravoure, etc...
Dabâr di : l'épouse,
Dâ di : l'encrier,
Dâg-dâg di : bouger ostensiblement : onomatopée.
Dâl-dâl di :
Dalav-dalav di : mouvement ; tourbillon et rapide : onomatopée.
Dâra di : la circonspection des fidèles ou des élèves : arabe : *Dar :* maison.
Daraf di : ministre.

(*D*) régit d'autres noms ne commençant pas par (d) ou (*d*), mais comportant ces consonnes dans leur structure. Il s'agit alors d'un mot long dont l'accent tonique porte sur la syllabe contenant (d) ou (*d*) :

Naday di : l'oncle, de *Na :* qu'il ; *Day :* vende : d'où importance de l'oncle dans la société nègre matiarcale.

Fadar di : l'aube,

Mbarka-Ndaye di : sorte de danse,

(*Di*) sert aussi à former le pluriel collectif :

Nangam-nangam di : telle et telle chose.

SINGULIER :	PLURIEL :
Gumbé gi : sorte de danse,	*Gumbé d :* pluriel de *Gumbé*,
Nday-holèñ li :	*Nday-holèñ di :* pluriel,
	Mbârka-ndây di :
	Tanna bér di :
	Yâba di :
	(tous ces noms désignent des danses et ne semblent pas avoir de singulier),
	Ribidong di : déformation de réveillon,
	Dèm di : jujubs (fruit),
	Dahar di : fruits du tamarinier,
	Tandarma di : les dattes,
Danh bi : la jeune fille,	*Danh di :* les jeunes filles,
Dèk bi : la jeune femme,	*Dèk di :* les jeunes femmes.

Ce pluriel collectif s'applique à des noms de manifestations, de fruits, à des quantités essentiellement indénombrables ; par exemple, si l'on ne voulait pas parler des filles en général, mais de plusieurs filles bien déterminées, on dirait :

Danh yî : les jeunes filles (bien déterminées).

On aurait aussi par permutation circulaire pour les raisons phonétiques citées plus haut : (*di*), (*da*), (*dé*)... (*delé*)... (*dôdu*), (*dôda*)... (*dan*)... (*dod*)... (*du*), (*di*) etc... (*den*), (*den di*), (*ad*) : un (article indéfini).

NOMS RÉGIS PAR (M) :

Ce sont, en général, les noms commençant par (m) ou contenant une syllabe accentuée qui elle-même contient (m) :

Mômin mi : l'être qui ne parle pas (l'animal),

Men mi : l'un,

Mûr mi : la chance,

Mâm mi : l'aïeul,

Mang mi : la transumance,

Mamo mi : une foule de troupeaux,

Man mî : moi-même,

Mbub mi : le boubou,

Mbahana mi : la coiffure,

Mâna mi : la signification ; exemple,

Mer mi : le mécontentement,

Mbot mi : la grenouille,

Mbet mi : la gueule tapée,

Mbar mi : le fourreau,

Mbas mi : la peste,

Mbad mi : la couverture,

Mbôtu mi : le pagne pour attacher le bébé au dos de sa maman,

Mbay mi : la culture (des champs),

Mber mi : le champion lutteur,
Mburu mi : le pain,
Mbéd mi : la rue,
Murâké mi : sorte de couscous sucré,
Mandarga mi : la caractéristique, la marque,
etc...

On a par permutation circulaire : (mi), (mé), (ma), etc... (mom), mos)..., (mu) : que ; (mi) : que ; (mômu), (man) ?, etc...

NOMS RÉGIS PAR (v) :

Ce sont, en général, les noms commençant par (v) ou contenant une syllabe accentuée qui elle-même contient (v) :

Venn vi : le seul,
Vèn vi : la mamelle,
Var vi : le secteur,
Vâné vi : le fumiste,
Vud vi : la rivale,
Vôr vi : la semoule,
Vundu vi : le chat,
Vahandé vi : la malle,
Vâñ : la cuisine,
Véñ : la mouche,
Versek vi : la chance,
Vanak vi : la cour intérieure,
Vago vi : le wagon (français).

On a, par permutation circulaire : (*vi*), (*vé*), (*vu*), (*va*), (*Velé*), (*vov*) : celui de ; (*vi*) : qui ; (*van*) *?* : lequel ? ; (*vû*), etc...

NOMS RÉGIS PAR (s) :

Ce sont en général les noms commençant par (*s*) ou contenant une syllabe accentuée qui elle-même contient (*s*).

Cependant (*s*) joue un triple rôle en valaf ; en plus de son rôle d'article il est l'élément fondamental du diminutif et sert aussi à former certains pluriels collectifs.

Sén si : l'un,
Sohna si : la vieille,
Sâfun si : la poudre à éternuer,
Sâño si :
Sûne si :
variétés de mil,
Safara si : le feu,
Sâtu si : le couteau,
Sunguf si : la farine,
Sâfara si : liquide qui a la vertu de guérir,
Sâlañ si : le sable,
Sâlañ si : le fait de laisser pousser trop les cheveux sans les raser.
Solo si : l'affaire.

II. — (*S*) *utilisé comme pluriel collectif :*

Sam bi : le berger,
Sam si ou Sam yi : les bergers,

Sump si : les fruits d'une espèce d'arbre (*Sump yi :* les arbres qui produisent ces fruits.

Seriñ si ou *Seriñ yi :* les marabouts,

Sôn si : les fruits d'une espèce d'arbre ; *Sôn yi :* les arbres qui produisent ces fruits).

NOMS RÉGIS PAR (B) :

Ce sont les plus nombreux de la langue.

Origine de (b) :

EN EGYPTIEN :	VALAF :
Pu : celui-ci,	*Bû :* celui-ci,
Puy : celui-ci, ceci,	*Bî :* ceci, celui-ci,
Péf : celà, celui-là, celà,	*Bè :* celà, celui-là,
Pâ : ce.	*Bâ :* celui-là, là-bas.

Ces démonstratifs égyptiens sont tirés de l'ouvrage du Docteur R. Déron, intitulé : « *L'Egyptien sans Désespoir* », page 30. Cette similitude pousse à croire que c'est le démonstratif égyptien qui a engendré l'article valaf qui, en réalité, devrait être considéré du point de vue de sa signification, c'est-à-dire de l'idée qu'elle invoque, comme la synthèse de l'article et du démonstratif. En effet, ce qu'on est convenu d'appeler un article défini en valaf, sert à déterminer aussi bien qu'à indiquer la position toute proche, lointaine, très lointaine.

Si (*b*) résultait de l'évolution du démonstratif égyptien, cela nous permettrait de comprendre qu'il soit l'article qui régit le plus de noms en valaf.

Les noms régis par (*b*) sont à l'origine ceux qui commencent par ce phonome, qui le contiennent dans une syllabe accentuée ; ils peuvent être aussi des mots terminés par (*b*).

Buki bi : l'hyène,
Bet bi : l'œil,
Balafong bi : l'instrument de musique,
Bant bi : le bâton,
Bannèh bi : le plaisir,
Bakâr bi : le péché,
Bunt bi : la porte,
Bor bi : le crédit,
Bang bi : le banc (français),
Bal bi : la balle.
Borôm bi : le propriétaire,
Bahav bi : la végétation,
Barôm bi : le cerf,
Bâg bi : l'instrument pour puiser.
Boyét bi : la boîte (français),
Béden bi : la corne,
Batang bi : le battant (français).
Basi bi : le gros mil,
Bahar bi : le poltron,
Bufé bi : le buffet (français).
Bôtal bi : le surveillant des circoncis.
Bamèl bi : le tombeau,
Bâsé bi : sauce à la crême d'arachides,

Bétèh bi : le plomb,
Beré bi : la lutte,
Bato bi : le bateau : français.
Basanté bi : l'aubergine,
Bumi-bi : le vice-roi.
Bakéñ bi : le nez.
Bây bi : le père.

NOMS RÉGIS PAR (*l*) :

Ce devait être à l'origine les noms commençant par (*l*) bien que la loi soit moins nette avec cette dernière catégorie :

Lef li : la chose ; le sexe.
Loho li : la main ; *loho bi :* la main.
Lambây li : le pagne dont on s'enveloppe.

(*L*) tend à s'éliminer peut-être parce que, son usage comme article indéfini est très désharmonieux ; aussi même quand il est utilisé comme arcticle défini concurremment avec une autre consonne, elle cède la place à celle-ci dans l'article indéfini :

Loho li, loho bi : la main,

mais on dira :

ab loho : une main et presque jamais : *al loho.*

On dira :

Lef li : la chose relativement abstraite,
Kef ki : la chose, l'objet.

On finit ainsi par dire :

Lef ki et *Lef li :* la chose matérielle ; la chose abstraite

C'est un des rares cas, peut-être le seul où (*l*) sera conservé dans la formation de l'article indéfini.

Al lef : la chose abstraite ;
Ak lef : la chose objet, instrument.

NOMS RÉGIS PAR (*ñ*) :

(*ñ*) régit au pluriel les noms d'êtres intelligents des différentes classes précédemment citées : (*ñ*) est donc l'équivalent de les, ces, ceux, celles, etc... suivant le cas. L'usage de (*ñ*) en valaf s'explique non par une distinction des êtres en êtres intelligents, volontaires d'une part, et êtres non intelligents d'autre part, mais par le rôle précis que cette même particule jouait en égyptien ancien. (*ñ*) était en effet le démonstratif du pluriel en égyptien et son usage s'est restreint en valaf aux êtres possédant la volonté, aux personnes :

VALAF :	EGYPTIEN :
Ñi, ñû : ceux-ci, ces, etc...	*Nu :* ceux-ci, ces, etc...
Ñè : ceux-là, celles-là, etc...	*Nef :* ceux-là, celles-là, etc...
Ñâ : ceux-là là-bas, etc..	*Nâ :* ceux-là, ces.

Mag ñi : les grandes personnes,
Gor ñi : les hommes,
Nit ñi : les personnes.

Le pluriel des autres noms est formé avec (*yi*) :

Sohna yi : les vieilles femmes,
Goné yi : les enfants,
Garab yi : les arbres,
Yef yi : les choses, etc...

De même que plus haut on a : *ñi, ñé, ña, ñu, ñilé, ñelé, ñôña, ñôñalé, ñañ ? ñu ;*

Yi, yé, ya, yu, yilé, yelé, yôya, yôyalé, yan ?,

yu : qui.

L'adjectif numéral s'accorde aussi suivant le cas :

Nâr ñi : les deux. *Yâr yi : les deux.*

Remarque : Bi peut prendre quelquefois la valeur de pluriel collectif :

Salân gi : nom d'une plante tropicale. *Salân bi :* forme pluriel.
Déd gi : arbuste épineux. *Déd bi :* broussaille.
Fil gi : le fil (français). *Fil bi :* un faisceau de fils.

Le concept de l'unité (*bén :* un) est construit avec (*b*) qui régit le plus grand nombre de mots dans la langue.

Répétons qu'entre les noms appartenant à une "classe" donnée n'existe qu'un dénominateur commun d'ordre phonétique et l'on chercherait en vain toute autre base de classification. C'est ce que nous essayons de démontrer dans ce qui suit :

Supposons avec les théoriciens des langues à classes, que les mots de ces langues soient classés selon des critères relevant d'une mentalité primitive *sui generis*, impénétrable par la mentalité moderne. Si classification il y a, on peut s'attendre à retrouver sous la même catégorie les mots qui sont, par rapport à cette mentalité primitive *sui generis*, non des synonymes, mais des pléonasmes à l'état actuel de nos langues. Or, il n'en est rien.

Les pléonasmes appartiendront à des catégories différentes conformes à la loi de l'accord avec la consonne initiale ou à la structure phonétique du mot en général :

Mus mi : le chat ; *Vund vi :* le chat ; *Danâb di :* le chat.

Je répète que ces trois mots sont ABSOLUMENT des pléonasmes pour un valaf. Or, ils appartiennent à trois catégories différentes de consonnes, celles-là même qu'exigent leurs consonnes initiales en l'absence de toute complication phonétique interne du mot. Il ne s'agit pas d'espèce de chat tigre, de chat mâle, de chat femelle ou d'aucune autre sorte. Pour dire : chat sauvage, on emploierait le mot : *Sîru si* dont la catégorie est encore conforme à la loi phonétique. L'origine de ces pléonasmes a été expliquée ailleurs ; elle découle du fait que le vocabulaire de la langue est de provenance différente. On a quelquefois côte à côte un mot égyptien — ou copte — un mot arabe, un mot français, sans qu'il se soit encore produit une différenciation sémantique.

Donnons un autre exemple de pléonasme appartenant à des catégories qui vérifient la loi phonétique qui a été dégagée :

Mûr mi : la chance ; *versek vi :* la chance.

Autre exemple :

Goné gi : l'enfant ; *Halé bi :* l'enfant.

Dans ce dernier exemple, *Halé bi* n'est pas une entorse à la loi phonétique pour les trois raisons suivantes : le mot commence par une consonne (*H*) qui ne fait pas partie des huit consonnes articles entre lesquelles tous les mots de la langue sont répartis. Il faudra donc à priori qu'il appartienne à une catégorie qui ne corresponde pas à sa consonne initiale ; deuxième raison : (*b*) est la consonne qui régit le plus de noms ; troisième raison : *Halé bi* ne révèle aucune discordance phonétique suivant le sens musical des Valafs.

La loi phonétique est vérifiée par l'introduction de mots étrangers dans la langue. Un mot étranger introduit dans la langue est classé suivant sa consonne initiale ou sa structure phonétique :

Dâ di : l'encrier (arabe),

Boyét bi : la boîte (français),

Vago vi : le wagon (français),

Dâra di : la demeure des disciples (arabe : *Dâr*).

Dâmar di : quadrupède (arabe),

Batang bi : le battant (français).

Sûker si : le sucre (français).

Quand deux mots étrangers synonymes sont introduits dans la langue, leur répartition se fait suivant la loi phonétique :

Boyét bi : la boîte (français),

Kès gi : la caisse (français).

Kès gi n'est pas une entorse à la loi phonétique pour les raisons données plus haut.

La plupart des noms commençant par (*k*) sont régis (*g*) ; ce qui est normal quand on sait la parenté phonétique qui existe entre ces deux consonnes et quand on sait qu'en égyptien même, la première a évolué pour donner la deuxième dans le démonstratif (*ki, ké :* à l'autre) et (*gé :* l'autre). Si l'on demande à un Valaf d'attribuer un article à un mot étranger dont il ignore la signification, ce qui exclut toute classification à partir du sens de ce dernier, il le fera conformément à la loi phonétique ; ceci n'est pas particulier aux Valafs ; il m'est arrivé de demander à un Sérère qui n'a jamais appris l'allemand, d'attribuer au mot "Freiheit" l'article sérère qui lui semblerait convenir ; sans en comprendre le sens, il me répondit "Freiheit *fana*" ; le dernier terme étant un article sérère.

La loi phonétique est confirmée par des flottements consonnantiques à l'intérieur de certains mots tels que *Safara :* le feu. Il existe deux variantes de ce mot :

Safara si, Savara vi : le feu (identiquement).

On assiste ainsi à un changement de catégories (*s* en *v*) dû à la transformation à l'intérieur d'un mot long, au début d'une syllabe accentuée de (*f* en *v*).

Dissimulation de la loi phonétique :

La loi phonétique peut être dissimulée dans le cas des mots relativement longs :

Fadar di : l'aube (arabe).

Ici, l'accord phonétique s'établit avec le (d) initial de la deuxième syllabe accentuée d'autant plus que le mot commence par la consonne (*f*) qui ne figure pas parmi les huit consonnes-articles.

Fadar est donc un mot d'origine arabe dont la classification est faite à partir de ses propriétés phonétiques.

Flottements "euphoniques" :

Il existe des mots dont la structure phonétique est telle qu'ils puissent appartenir à plusieurs catégories à la fois, aucune des exigences "euphoniques" en présence ne l'emportant sensiblement sur l'autre :

Loho li : la main.

Loho bi : la main.

Ici, le fait que (*b*) puisse être employé concurremment à (*l*), bien que cette dernière soit l'initiale du mot, s'expliquerait par l'importance de la catégorie de (*b*) et le caractère restreint de l'usage de (*l*) dont le domaine serait envahi par les autres consonnes.

Discrimination des homonymes :

Elle se fait par changement de la consonne-article. Dans un cas pareil, il peut arriver que l'article choisi engendre une discordance phonétique voulue dans le but de marquer la différence de sens. Dans certains cas, il semble que le mot plus ancien dans la langue porte l'accord "euphonique" avec son article, ce qui est normal :

Véñ vi : la mouche. *Véñ gi :* le fer.
Vér vi : la lune. *Vér bi :* le verre.

Pour ces deux exemples, le mot dont l'initiale s'accorde avec l'article est visiblement le plus ancien, et lorsque le deuxième est apparu, soit par évolution, soit par un emprunt, comme c'est le cas avec (*vér :* français verre), la place était pour ainsi dire, déjà occupée ; il fallait choisir une autre consonne-article suivant des lois "euphoniques" secondaires.

Cependant on dit :

D*en vi :* le poisson. D*en vi :* l'étai.
Mbot mi : la grenouille. *Mbot mi :* le portefeuille.

S'il n'y a pas de changement d'article, cela semble provenir du fait que le deuxième mot ne serait que le sens étendu du premier. D*en :* étai semble provenir d'une assimilation avec la queue du poisson, et *Mbot :* portefeuille d'une assimilation avec la forme plate de la grenouille.

Chaque fois qu'un même mot peut signifier l'instrument de travail et le lieu de travail, on se sert de (*gi*) dans le premier cas et (*bi*) dans le second. On a ainsi avec l'usage :

Ligèyukay gi : l'instrument de travail. *Ligèyukay bi :* le lieu de travail.

La répartition des noms entre différentes consonnes-articles ne correspond nullement dans nos langues à une façon d'exprimer le genre. On ne doit pas y voir une forme quelconque d'expression du genre. Tout le développement qui précède le prouve largement pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister.

Ces règles "euphoniques" sont loin d'être particulières au Valaf. Nous les retrouvons en Sérère, en D*ola* et dans toutes les langues nègres d'une façon générale :

Sérère :

Les différents articles sérères sont :

âlé, ôlé, lé, ohé, gé, fané, né (au singulier), *ké* et *vé* (au pluriel).

Il n'est que de citer ces exemples pour montrer la conjugaison euphonique en sérère :

Nhol né : le doigt. *Ndôl né :* le lièvre.
Ndogoy né : le lion. *Ndét né :* le soleil.
N*âdloh né :* la promenade. *Mburu né :* le pain.
Mbin né : la maison. *Ndong né :* le lit.
Ndid né : l'oiseau. *Ndahar né :* l'arbre.
Ndoki né : l'habit. *Mbud né :* le tam-tam.
N*al né :* le jour. *Mbad né :* la couverture.
Vin vé : les personnes. *Réu vé :* les femmes.

Dôla :

En *Dôla*, la répétition de la consonne initiale après le nom avec fonction d'article ne souffre d'aucune exception contrairement au valaf et au sérère ; dans ces langues et dans les autres langues africaines, il y a des exceptions dues à des accidents d'évolution qu'il fallait expliquer ; c'est pour cela que nous avons commencé par ces cas qui posaient des problèmes. En *Dôla* le problème n'existe pas ; la règle est rigoureuse, absolue ; l'article qui régit le nom est la consonne initiale de celui-ci intercalée entre (*a*) et (*u*).

Consonne (k) :

Kangén aku : la main.
Kunyol aku : les fils.
Kasâken aku : la parole.
Kaful aku : l'habit.
Kayit aku : la feuille.
Ken aku : le coq.
Kadak aku : les bons.
Kangituma aku : l'échelle.
Kadâkut aku : les méchants.

Consonne (d) :

Dinil adu : le bébé.
Dibékel adu : le palmier.
Dibom adu : la danse.

Consonne (m) :

Mugit amu : la paille.
Mapint amu : la beauté.
Mukul amu : les pleurs.
Mutop amu : la graisse.
Môf amu : la terre.
Madakut amu : le mal.
Musis amu : le sel.
Mulukai amu : la semence.

Consonne (b) :

Busana abu : le fromager.
Bagam abu : le jugement.
Bakitér abu : l'écriture.
Balay abu : le soleil.
Bakétér abu : la mortalité.

Consonne (f) :

Fayd afu : les abeilles.
Fudoyd afu : la réunion.
Futéy afu : la fuite.
Fahlét afu : la rancune.
etc... etc...

Une des parentés les plus évidentes du valaf et du *Dôla* se trouve dans le domaine des démonstratifs. Or, ces démonstratifs sont formés évidemment avec l'initiale du mot que l'on intercalle entre (*u*) et (*é*) pour une chose approchée, (*u*) et (*a*) (éloignée), (*u*), (*u*) (vague). Les démonstratifs suivants du *Dôla* existent d'une façon absolument identique en valaf :

Yoyé, fofé, sosé, koké, etc...

Yoya, yoyu, fofu, sosu, etc... (1)

On ne saurait donc trop insister sur la part de l'euphonie dans la naissance de la morphologie des langues africaines. La forme de tous les termes de

---

(1) On retrouve les mêmes règles phonétiques et les mêmes démonstratifs en Ronga (langue bantoue de l'Afrique du Sud).
Exemples : lichaka ledi ou lolu : cette espèce-ci.
lichaka ledo ou lolo : cette espèce-ci.

Formes redoublées :	doledi ou lololu,	doledo ou lololo,	dolediya ou lololwiya.
Formes abrégées :	dodi	dodo	dodiya
(Djonga) :	roleri ou reri	rolero ou rero	roleriya ou roriya
Classe b :			
byanyi	lebyi (cette herbe-ci)	lebyo	le byiya
	byolebyi	byolebyo	byolebyiya
DJONGA	byebyi	byebyo	bye byia

Classe chi-chi :
chidilo le **chi** (ce gémissement-ci) cholecho (chocho) cholechiya (chochiya)
cholechi (chochi) lecho lechiya

Chi sert également comme en valaf à former le diminutif du mot, mais il est alors préfixé.
(Cf. grammaire Ronga par Henri A. Junod - 1896, pages 94 et autres.)

liaison : articles, démonstratifs, interrogatifs, relatifs, etc... en découle directement. C'est pour cela qu'il est judicieux de distinguer dans la structure des grammaires africaines deux aspects principaux : 1°) une syntaxe logique ; 2°) une morphologie engendrée pour une bonne part par des exigences "euphoniques". Cette distinction bien qu'artificielle n'en est pas moins digne d'intérêt si elle doit seulement servir de plan de travail. Nous avons déjà dit que cette distinction devait être valable aussi pour l'égyptien. Certes, on peut considérer que la partie de la morphologie des langues africaines dont il est question ici, c'est-à-dire les articles, les démonstratifs, les pronoms, etc..., sont de formation récente et découlent d'une évolution de l'égyptien ancien, que ce serait une erreur de s'attendre à trouver dans cette langue quelque chose de semblable. Nous croyons qu'un tel raisonnement ne serait pas tout à fait exact. Le domaine de l'euphonie pourrait être tout au plus, plus restreint. Si son existence n'a pas été mise en évidence au niveau des démonstratifs, des relatifs et autres, il en a été tout différemment quand il s'est agi de la formation des noms par préfixation de consonnes à des verbes commençant par une voyelle. Cette question a été traitée au chapitre . Il nous suffit de rappeler ici qu'en égyptien, comme dans les langues africaines, on forme des noms à partir des verbes par préfixation des consonnes :

Inu : porter (en égyptien). *Yénu :* porter (valaf).
Kénu : pilier. *Kénu :* pilier.

De même, d'après Gardiner (*Grammaire Egyptienne*), (*i*) et (*u*) initiales, sont omis dans les formes dérivées et ont préfixe (*m*) :

u neh : s'habiller.
m neht : l'habillement.
u rh :
m rht :

Les efforts fournis pour rapprocher les langues africaines d'une part, et l'égyptien de l'autre sont limités par l'incertitude qui règne sur les travaux des Egyptologues surtout en matière linguistique. Mais on pourra s'attendre sans risque de déception à l'établissement d'une parenté plus large le jour où les grammaires complètes de ces langues seront écrites par les autochtones qui les parlent bien et qui ont la formation intellectuelle requise pour un tel travail.

CHAPITRE IV

LES PROBLEMES DE L'ART AFRICAIN

On ne peut pas parler de l'art sans mentionner les tentatives qui veulent en dépouiller l'Afrique.

Devant la richesse extrême de notre art, sa puissance d'invention, de nombreux spécialistes européens tentent de lui trouver une origine extérieure. On peut dire d'une façon générale que toutes les études des Occidentaux sur l'Afrique sont déterminées par un double point de vue :

1° Affirmer dogmatiquement que toutes les civilisations africaines sont récentes, car rien ne saurait être ancien en Afrique Noire ;

2° Que l'origine de toutes les civilisations africaines dont on ne peut pas nier l'existence, doit être attribuée à de mythiques rejetons de races blanches (Chamites orientaux et occidentaux, Arabes, etc., Créto-Libyens, colons grecs et romains, artistes errants de la Renaissance, etc.).

Il n'est que de citer les auteurs suivants pour illustrer cette remarque :

FROBENIUS — essaiera de faire partir tout du monde méditerranéen et de l'Afrique du Nord. Mais il oublie que l'Afrique du Nord n'a jamais été le point de départ d'aucune civilisation.

M. OLBRECHTS — enseigne que l'art des Ba-Louba de l'Est (Ouroua, Manyéma...) représenté par les grandes « figures mendiantes » ou figures cariatides... est d'origine chamitique ; autrement dit, en donnant aux mots leur signification exacte, que les auteurs de ces œuvres sont des blancs, bien que, de la tête aux pieds, ils soient noirs.

H. BAUMANN — dans son livre consacré aux peuples et civilisations de l'Afrique, qu'on pourrait intituler plus justement « invasion de l'Afrique par les Chamites orientaux », explique les moindres aspects dignes d'intérêt de la vie africaine, par l'intervention de ces Chamites. On a du mal à croire que c'est le même auteur qui nous donne, dans le même livre, ce qu'on sait de plus tangible sur ces Chamites. Il écrit, p. 276 :

« Les Gallas (il Norma = fils d'Orma ou Oromo), habitaient avant le « XVIe siècle au Sud-Est du Ouébi d'où ils ont émigré en Abyssinie et dans « le Sidamo. C'étaient à l'origine des pâtres qui ignoraient les métaux ; ils « auraient employé des cornes de bœuf en guise de sabre ! Arrivés dans « l'Ouest, au centre de l'Abyssinie, ils furent soumis à des influences chré- « tiennes et adoptèrent l'agriculture, voire la culture abyssine à la charrue. « La tribu des Borana, dans le Sud, entre le Lac Stéphanie et le Djouba, est « celle qui est restée la plus pure. Les Gallas ont une grande valeur pour « l'histoire de la civilisation car ils représentent l'unique groupe de Chamites « orientaux purs qui ait conservé dans une large mesure une religion païenne, « ce qui fait qu'ils sont la source principale pour l'étude de celle des « Chamites. »

On peut se demander alors ce qui, dans l'état arriéré des populations ainsi décrites, dans leur pauvreté culturelle originale, pourrait expliquer les degrés élevés de civilisation que l'Afrique a connus. En outre, j'ai insisté dans les chapitres précédents sur le fait que la notion de « *Chamite* » est une invention commode des spécialistes occidentaux dont le but est de nous enlever le bénéfice moral de toutes les civilisations africaines et, tout particulièrement, celui de la civilisation égyptienne.

J'ai également insisté sur le fait qu'on ne pouvait faire correspondre sérieusement à cette notion, la moindre réalité historique, géographique, ethnique ou linguistique ; et les Chamites purs de Baumann (Les Gallas) ne sont que les résidus de ces Bédouins que l'Egypte a tenus, à travers toute son histoire, à l'extérieur de ses frontières. La notion de Chamite, sous quelque angle qu'on l'envisage, est absurde : et particulièrement du point de vue historique, quand on sait que Cham, selon la Bible, est l'ancêtre des Nègres, on peut se demander... comment le nom a pu finir par désigner « race blanche ».

Loin de s'arrêter, cette déformation de l'histoire africaine s'amplifie selon une progression géométrique. C'est ainsi qu'à chaque nouvelle découverte archéologique, qui met au jour des aspects stupéfiants de richesse et d'invention de la culture africaine, correspond une nouvelle vague de théories dont le but est de nous spolier de ces richesses en leur attribuant un hypothétique berceau extérieur. Les sondages faits en Nigéria, pour trouver de l'étain, pendant la guerre, ayant, accidentellement, fait découvrir de grandes sculptures de terre cuite, de bronze et de pierre, d'un équilibre et d'une sérénité qui défient les œuvres de l'époque grecque archaïque, la question qui est venue le plus naturellement à l'esprit des spécialistes fut celle de l'origine de ces œuvres, abstraction faite du lieu où elles furent trouvées, comme si elles y étaient tombées du ciel.

William Fagg s'exprime ainsi (*Présence Africaine*, n° 10-11, p. 95) :

« Certains ont supposé, surtout après la découverte des têtes d'Ifé, que « les déformations de la sculpture africaine sont le produit dégénéré d'un « naturalisme pur transmis aux Noirs par une civilisation plus élevée ; toute « hypothèse de ce genre se trouve invalidée par les découvertes de Nok... »

Et dans le même ouvrage (p. 114) :

« Cependant, avec les antécédents d'Ifé, nous touchons à l'énigme cruciale « de l'Art d'Afrique Occidentale, au sujet de laquelle artistes et ethnologues « émettent encore des opinions très divergentes. On a souvent dit que ces « bronzes étaient l'œuvre d'Egyptiens, d'un artisan ambulant romain ou grec, « voire d'un Italien de la Renaissance ou de Jésuites portugais... »

Mais quelques lignes plus loin, il ajoute :

« Ceux qui supposent qu'un seul artisan européen peut avoir erré dans « le désert jusqu'à Ifé, et reproduit là, dans le bronze, la noble expression des « chefs de leurs familles, en un style qui dépassait de loin l'imagination « africaine, doivent expliquer certains faits importants de l'art d'Ifé. Et d'abord « peut-on concevoir que cet hypothétique maître dans l'art de couler le bronze « (dont aucune œuvre n'a été identifiée en Europe) fut aussi grand maître et « plus fécond dans le modelage de l'argile ? »

Ces réfutations successives n'empêchent pas l'auteur de conclure ainsi :

« Pour le moment, l'hypothèse de travail qui me semble la plus valable « est la suivante : au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, les Yoruba « venus de l'Orient (peut-être des rives du Nil Supérieur) possédaient déjà, « avant cette migration, des techniques de coulage du bronze à cire perdue « bien connues de l'Egypte des Pharaons et de la dernière civilisation gréco- « nubienne de Méroé (bien que leurs moulages fussent d'échelle beaucoup plus « réduite que ceux d'Ifé et d'autres industries du bronze similaires) et un « germe, si on peut dire, du réalisme décadent propre à l'art grec subsista, pour « minime qu'il fut, de l'odyssée des Yoruba et trouva sa renaissance et un « développement considérable après leur établissement dans le Golfe de « Guinée. »

Cette hypothèse de travail que propose William Fagg est clairement formulée pour qu'il ne subsiste aucun doute sur le désir de l'auteur de trouver un berceau grec à la civilisation ancienne des Yoruba. En dépit de tous les faits objectifs qu'il apporte en faveur des caractères africains de l'art d'Ifé, il conclut à une origine grecque à chercher, et l'on peut se demander ce qui l'a poussé à tirer cette conclusion, d'autant plus qu'il dit dans le même article :

« Si Frobénius n'avait pas été à la recherche de l'Atlantide de Platon, « lorsqu'il découvrit, en 1910, quelques-unes des sculptures d'Ifé, il est probable « que moins d'écrivains auraient jugé nécessaire de soutenir qu'elles étaient « d'origine européenne plutôt qu'africaines » (p. 112).

Cette opinion sur l'origine méditerranéenne est celle de beaucoup d'autres théoriciens de l'art africain ; Fagg lui-même cite Léon Underwood (*Présence Africaine*, id., p. 105) :

« Mon ami Léon Underwood a, en différentes occasions, suggéré qu'un tel « degré de réalisme presque mensurationnel pourrait fort bien n'être qu'une « importation directe de l'Europe ou des pays méditerranéens. »

Lavachery s'exprime ainsi (*Présence Africaine*, id., p. 51) :

« ...La statuaire y est saturée d'influences européennes...

« ...Depuis que nous savons que l'art du Bénin n'est qu'un surgeon, et « décadent, de celui d'Ifé, et qu'il n'est pas le seul, l'hypothèse, déjà fragile, « d'une technique et d'un style importés par les Portugais n'est plus défendable. « Frobénius, qui découvrit les premières œuvres antiques du Yoruba, les « attribuait à un artiste venu de Carthage. On a aussi proposé une origine

« égyptienne... A considérer leur style, les têtes d'Ifé font penser à certains « bronzes romains dont la sécheresse documentaire serait magnifiée par ce « génie, à la fois synthétique et voluptueux, qui est celui de la statuaire « noire. Pourquoi ne pas imaginer quelque artisan venu des établissements « romains de l'Afrique du Nord, qui aurait possédé un bon métier de « sculpteur et de bronzier ? Ses connaissances, il les communique à des élèves « noirs et l'un de ceux-ci (ou plusieurs) serait le créateur dont nous admirons « les ouvrages... Quoi qu'il en soit, les statues de la région atlantique portent « la marque d'un réalisme tout méditerranéen... »

Lavachery dit : « Pourquoi ne pas imaginer quelque artisan venu des « établissements romains de l'Afrique du Nord... »

Par l'imagination on peut résoudre tous les problèmes.

On ne comprend pas pourquoi ces artistes ambulants ne se sont pas arrêtés en route pour faire bénéficier de leur génie les populations intermédiaires (moins étrangères) telles que les Berbères et autres populations du désert. Deux hypothèses restent : ou supposer qu'ils sont venus par les airs (à une époque pré-aéronautique) ou par l'Océan Atlantique, hypothèse qui se heurte à d'énormes difficultés.

Quant à Jean-Paul Lebœuf qui, après Marcel Griaule, poursuit les fouilles au Lac Tchad sur l'emplacement de l'ancienne civilisation des Sao, il serait tenté « de songer à la Méditerranée préhellénique »... et il cite un masque « découvert à Kadaba » (Cameroun) qui « rappelle d'étrange façon une terre « cuite du Mont Phylakos (Crète) » (*Présence Africaine*, id., p. 99).

A mon avis, Crète s'explique par l'Egypte, c'est-à-dire par le monde nègre, mais l'inverse est invraisemblable. Crète, île isolée des continents, n'a connu ses premières formes de civilisation qu'à la fin de l'Empire Memphite (vers 2000, etc.) ; on ne voit pas comment, sans l'influence de l'Egypte, elle aurait créé une civilisation ex-nihilo (1)...

DENISE PAULME — à propos de l'art du bronze de la Gold Coast (les « kuduo ») écrit (*Présence Africaine*, id., p. 157) :

« Il est certain que la forme de certains récipients, le décor de presque « tous, évoquent des souvenirs autres que ceux d'un art purement africain. »

Et elle invoque des influences portugaises, du moyen âge nord-africain, et même maure d'Espagne... et conclut :

« En résumé, les artistes Ashanti se seront inspirés de formes et de motifs « extérieurs, mais repensés, intégrés dans leur civilisation pour fondre des « pièces que l'on peut, sans hésiter, mettre au rang de leurs chefs-d'œuvre... »

Jean Van den Bossche (*Présence Africaine*, id., p. 167), à propos de l'art des Ba-Pende, écrit :

« Suivant le R.P. Bittremieux, les ancêtres des Ba-Pende seraient venus « de l'Est, repoussés par des hommes « à peau blanche » à la suite de « querelles. Il est possible... qu'il s'agisse des Arabes. Nous verrons que « cette thèse est défendable lorsque nous aurons à parler des masques Pende « en ivoire... »

L'auteur fait remarquer que ces masques portent souvent un motif qui leur est particulier : le point-cercle... et que les régions où ce motif décoratif est utilisé ont été l'objet d'une occupation ou d'une influence arabe, d'où il

(1) La Crète était désertique au Paléolithique ; on n'y trouve pas d'hommes fossiles. Elle a été peuplée tardivement à partir des continents environnants (d'après Pittard).

déduit que le fait que le point-cercle ne se rencontre que sur des objets en ivoire « nous pousse à croire que le travail de l'ivoire lui-même constituerait « une importation arabe au Congo Belge ».

Nous sommes ici au point culminant de ces tentatives de destruction de notre culture ; l'Afrique Centrale, berceau de l'éléphant, n'aura même pas le bénéfice moral du travail de l'ivoire ; il faudra que cette technique lui soit importée du désert de l'Arabie !

Toutes ces théories ont, en commun, les points suivants : elles sont échafaudées sur une base purement imaginative comme le prouvent les nombreuses citations ci-dessus : aucune constatation objective valable ne les étaye ; au contraire, on est effrayé de la minceur des arguments quand les auteurs daignent en citer ; leur caractère téméraire et leur absolue gratuité sont attestés par leur fragilité : on ne les comprend qu'en invoquant une éducation occidentale faussée à la base par l'enseignement millénaire de la Bible.

Consciemment ou inconsciemment elles tendent toutes à détruire notre culture — tant il est vrai que pour dominer un peuple il faut détruire sa culture ; à nous enlever le bénéfice moral de celle-ci en nous faisant croire que nous n'en sommes pas responsables ; en un mot, si nous étions dupes de ces théories, à nous vider de tout le potentiel moral qu'apporte à un peuple la conscience de sa tradition culturelle.

DESCRIPTION DES ECOLES DE SCULPTURE NEGRE

Qu'est donc cet art qui fait couler tant d'encre, qui suscite tant de convoitises, quelle est sa valeur mystérieuse qui pousse l'Occident à en revendiquer âprement la paternité par des voies détournées ?

Ce qui caractérise l'art nègre dans son ensemble, c'est la liberté de l'artiste dans la création plastique ; l'artiste est sûr de son génie, certain de l'authenticité de ses inventions. Aussi ses œuvres sont-elles exécutées avec une impressionnante simplicité.

Liberté audacieuse, rythmes puissants, invention plastique toujours valable, telles sont les caractéristiques générales de l'art nègre. Ces trois facteurs restent intimement mêlés quelle que soit l'Ecole considérée ; fait d'autant plus frappant quand on sait que l'art pour l'art n'a jamais existé en Afrique, depuis l'Egypte jusqu'à l'Afrique Occidentale. L'art, au contraire, a toujours été au service du culte religieux et royal. D'un bout à l'autre de l'Afrique Noire en passant par l'Egypte, les statues avaient primitivement pour but d'être le support du « double » immortel de l'ancêtre après la mort terrestre de celui-ci. Placée en un lieu sacré la statue était l'objet d'offrandes et de libations : ce fait mal interprété par les Occidentaux a créé la fausse idée du fétichisme ; en réalité, il n'y a de tendance au fétichisme, c'est-à-dire d'idolâtrie, que là où la signification du culte a été oubliée par une rupture de la tradition.

L'art africain a donc toujours été au service d'une cause sociale comme il doit le rester. Ainsi l'artiste africain a toujours atteint le beau, l'esthétique à travers l'utile. A partir de cette considération on comprend mieux maintenant la raison d'être du canon nègre, l'absence d'anatomie et de proportion au sens occidental du mot, en général. En effet, puisque le but primordial de la statue était de supporter le double de l'ancêtre, la tâche sociale de l'artiste était achevée en principe dès qu'il avait dégagé du bloc informe de la matière, un être humain suffisamment reconnaissable comme tel. Peu importait que les jambes soient trop courtes, le buste trop long, le visage impersonnel, puisque

ce n'est là qu'un symbole : le symbole de l'ancêtre revenu parmi les vivants. Cela explique en même temps l'attitude conventionnelle et souvent hiératique depuis le Congo jusqu'en Egypte. Si les Grecs ont découvert l'anatomie et ont réalisé tant d'œuvres conformes au nombre d'or, c'est parce qu'ils avaient plus que quiconque le culte de la nature et le sens du matérialisme. Pour eux, tout était sur terre et gravitait autour de l'homme. L'homme, maître de lui-même et maître de sa destinée, étant le centre du monde, il était le dieu ici-bas. Réaliser son image avec perfection constituait donc le plus haut rêve, l'ultime idéal de l'artiste. Et nous voici au début de ce courant d'humanisme qui régit encore l'Occident. Constatons ainsi en passant qu'anthropomorphisme, matérialisme, et partant, développement de la technique (avec dépouillement de toute l'atmosphère religieuse qui l'entourait chez les Egyptiens qui ont transmis la civilisation aux Grecs), constitueront l'apport essentiel de l'Occident à la civilisation du monde.

Par contre l'Afrique, toute l'Afrique Noire y compris l'Egypte, sera traditionnellement le domaine par excellence d'un vitalisme qui, minimisant la modeste puissance de l'homme, cherchera toujours à gagner par des moyens religieux appropriés, l'intervention de forces extra-humaines. C'est ainsi que toutes les découvertes, tous les progrès matériels, sociaux, toutes les créations artistiques seront comme affectés d'un coefficient, entourés d'une atmosphère de religiosité, de spiritualité étrangère à l'esprit occidental plus enclin au matérialisme. Quand l'Egypte aura transmis une civilisation imbibée de sacré au reste du monde et à la Grèce en particulier, celle-ci ne pourra mettre à profit ce legs qu'en ramenant la religiosité qui l'entoure à l'échelle de l'homme et de la nature ; et c'est cette intégration anthropomorphique de la religiosité qui constitue le seul fait palpable qu'on peut retenir du mythe du miracle grec.

Ainsi donc, contrairement aux Occidentaux, l'Africain, pour s'assurer une vie matérielle convenable, croira toujours que le moyen le plus sûr est de se consacrer à des pratiques rituelles. Puisque toute cette conduite est inspirée par le besoin de conserver et de transmettre la vie dans les meilleures conditions de son époque, c'est au fond un instinct matérialiste qui est aussi à la base de la vie africaine, mais un matérialisme mal compris, un matérialisme erroné, un matérialisme métaphysique en ce sens que l'Africain croit pouvoir agir sur sa destinée en appuyant sur des leviers immatériels. La correction de cette erreur doit lui venir d'Occident et c'est le plus grand avantage qu'il puisse tirer de son contact avec celui-ci.

Bien entendu une telle analyse n'est valable que pour l'Africain non-islamisé ou non-christianisé.

Pour toutes ces raisons, l'anatomie humaine retiendra rarement l'attention de l'artiste africain.

Cependant le facteur religieux ne suffit pas à expliquer l'essence de l'art africain. S'il opérait à lui seul, les créations des artistes africains seraient comparables à des objets fabriqués. Le facteur religieux agit en interférence avec la personnalité de l'artiste. Ce dernier dépose toujours, inconsciemment, une partie de lui-même dans son œuvre, qui apparaît sous forme de liberté inventive de rythme plastique toujours diversifié.

Nous saisissons cette diversité en étudiant les diverses Ecoles plastiques africaines.

On peut distinguer en gros en Afrique deux grands courants d'art plastique : un courant réaliste et un courant expressionniste.

L'ART REALISTE

Art classique précolonialiste :

L'Ecole réaliste la plus typique en Afrique dans l'état actuel de nos connaissances (en dehors de l'Egypte) c'est l'Ecole d'Ifé qui engendra l'Ecole du Benin. Elle est connue par des œuvres de terre cuite, de pierre et de bronze. Elle est caractérisée par un réalisme, une sérénité, un équilibre qui défient l'art de l'époque grecque archaïque du VIe siècle. Cependant, elle ne connaîtra jamais le naturalisme outrancier de l'art de l'époque grecque classique. Cette remarque nous permet de réfuter une fois de plus l'idée selon laquelle cet art d'Ifé serait tributaire de l'art grec. En effet, si les Yoruba s'étaient installés dans le Golfe de Guinée vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, comme le suppose William Fagg, c'est-à-dire à une époque où la période hellénistique elle-même était révolue, en pleine époque de naturalisme romain, on ne voit pas comment, s'ils s'étaient inspirés de l'art méditerranéen, ils auraient pu faire autre chose que de l'art naturaliste.

L'Ecole du Benin est connue surtout par ses figures de bronze : guerriers armés, portraits de rois avec hauts colliers de corail, et de membres de la famille royale ; et aussi par ses sculptures d'ivoire, défenses sculptées relatant l'histoire du roi, ou masque.

Un réalisme aussi pur que celui du Bénin et d'Ifé, caractérise aussi les œuvres de bois de l'Ecole Ouroua et Bakuba dans le Congo Central.

Ecole Pongwé :

Elle est caractérisée par des œuvres d'un réalisme délicat, avec une coiffure spéciale et des figures peintes en blanc à une époque relativement récente. Le fait que ces œuvres ont quelquefois des yeux soi-disant obliques a fait croire à un moment donné à une influence chinoise.

Ecole Gouro :

Elle est caractérisée par des œuvres à visage étroit aux traits extrêmement fins et aigus. La tête est quelquefois surmontée d'un oiseau. On y trouve des masques, des poulies de métiers à tisser et, plus rarement, des statues.

On pourrait citer également et s'étendre sur la description de leurs œuvres d'autres écoles réalistes telles que : Baoulés (Côte d'Ivoire), Ekoï (Cross-River du Cameroun), Bydiagos (Iles Bissagos), Sao, Azande et Mangbetu, Kuyu, Bateke, Manyema, Baluba.

On pourrait aussi classer sous la rubrique réaliste, mais à tendance expressionniste (forme du nez) l'art de l'Ecole Baga (de Guinée) et celui de l'Ecole Bamoun (Cameroun).

L'ART EXPRESSIONNISTE OU GEOMETRIQUE

Il s'oppose à l'art réaliste par une plus grande liberté et une plus grande audace. Le grand mérite de cet art est de parvenir à représenter la figure humaine d'une façon valable en dépit de toute vérité anatomique. Ce courant comprend trois grands groupes d'écoles que l'on peut classer de la façon suivante :

1° *Groupe à forme creuse :*

Il comprend l'Ecole Bakota dont les œuvres sont faites de cuivre martelé sur une sculpture de bois. Véritable masque sur deux dimensions, pour ainsi dire, malgré la forme concave du visage. Cependant, il est impossible de classer

un art si riche en groupes aussi tranchés que notre classification semble le faire ; en effet, il faut remarquer qu'il existe plusieurs tendances à l'intérieur de chaque école.

C'est ainsi qu'on trouve des Bakota plus ou moins réalistes à front bombé, etc.

A ce groupe appartiennent les Ecoles M'Bete, Bakouele (Congo), Makonde (Est Afrique), Machona (Zambèze).

2° *Groupe à forme plane :*

L'école la plus typique est celle des Dogons (de la Falaise de Bandiagarra, Soudan) dont les masques sont à forme rectangulaire, le nez en saillie sur le plan vertical du visage, la coiffure indiquée par un volume arrondi au front.

On peut rattacher à ce groupe l'art des Fang du Gabon, bien que cette dernière école ait souvent des tendances réalistes. On peut y rattacher également l'Ecole Senoufo (Côte d'Ivoire) et celle de l'Oubanghi-Chari.

3° *Groupe à forme cubiste :*

Ce groupe comprend deux principales écoles : l'Ecole Dan (Côte d'Ivoire) et l'Ecole Basonge (Congo).

Ces deux écoles sont caractérisées par un expressionisme cubiste très prononcé. Les yeux, la bouche, le nez, voire les joues, sont souvent exprimés par des volumes géométriques réguliers en saillie.

C'est l'aspect géométrique de ces œuvres qui a surtout influencé l'art occidental actuel depuis le Cubisme de 1907.

Voilà, brièvement résumés — et d'une façon très incomplète — les différents aspects de l'art africain.

Pour être capable d'apprécier réellement la valeur de l'art africain, il faudrait être en mesure de ne considérer que la pureté des lignes, la force des rythmes, et leur valeur plastique sans s'attacher au manque de perfectionnement technique. Il faut avoir présent à l'esprit que l'artiste africain a toujours travaillé une matière rebelle avec des instruments dérisoires mais pour mieux apprécier la valeur inventive de cet art il faudrait comparer le peu que nous en connaissons avec tout l'art occidental depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Que trouvons-nous en examinant l'art occidental ?

De Phidias à Maillol, en passant par l'art gothique, Michel-Ange et Rodin, c'est l'anatomie musculaire découverte, oubliée (à l'époque romane), retrouvée (art gothique), développée (Renaissance), exploitée (Académisme). Pendant 25 siècles de sculpture occidentale il n'y a pas eu d'invention plastique au sens propre du mot. Il y a eu, tout au plus, des nuances sculpturales liées à l'époque et au coefficient individuel de l'artiste. En parcourant la série des œuvres produites pendant ces 25 siècles, en se pénétrant intimement de leur monotomie, on se rend aisément compte que toute cette période contient moins d'invention plastique que l'on en peut trouver en passant d'un masque Dogon à un masque Dan, Gouro, Baga, etc.

Est-ce à dire que nous devons en rester là et répéter perpétuellement ces formes ?

Certes non, car l'art doit toujours être l'art de son époque, c'est-à-dire au service des besoins de la société qui l'a engendré. C'est donc de l'examen des besoins les plus pressants du peuple africain à l'état actuel, que devra découler, qu'on le veuille ou non, la nouvelle orientation de notre art. Or, de quoi avons-nous besoin ?

Nous avons besoin d'une société africaine libre et parfaitement organisée, nous avons besoin d'ouvrir davantage les yeux sur la nature extérieure, de posséder le réel au même degré que les Occidentaux, d'atteindre leur niveau d'efficacité, en un mot de découvrir la nature dans sa totalité.

C'est donc à cette double exigence sociale et intellectuelle que notre art devra être soumis, pour être valable à nos yeux. Ainsi l'artiste africain qui écrira pour le seul plaisir de chanter la beauté des nuages, qui fera des descriptions par pure délectation et pour faire montre de virtuosité, ou qui sculptera des formes pour elle-mêmes, vit en dehors des nécessités de son époque. Il en est de même de l'artiste qui tournerait délibérément les yeux vers le passé et se complairait dans une évocation pure et simple de celui-ci ; car ce faisant, il oublierait que la tradition bien comprise ne doit pas nous emprisonner dans une routine, mais doit nous servir de tremplin pour élever notre monde au niveau de l'époque moderne. Par contre, un artiste qui posera le problème social dans son art, sans ambiguïté, d'une façon propre à secouer la conscience léthargique ; l'artiste qui se posera au cœur du réel, pour aider son peuple à découvrir celui-ci ; l'artiste qui saura exécuter des œuvres nobles dans le but d'inspirer un idéal de grandeur à son peuple, qu'il soit poète, musicien, sculpteur, peintre ou architecte, est l'homme qui répond, dans la mesure de ses dons, aux nécessités de son époque et aux problèmes qui se posent au sein de son peuple.

Cependant pour que la fonction sociale de l'artiste soit ainsi dégagée, faudrait-il que le milieu soit propice. L'art ne nourrit pas toujours son homme, encore moins en Afrique dans les circonstances actuelles ; il a manqué souvent à l'artiste africain un statut social digne de lui, des encouragements tels que prix d'art, lauréats, etc., des musées où il pourrait élargir le champ de son expérience, des expositions où il pourrait réaliser le contact avec le public, la possibilité de voyager souvent, des clubs, etc., etc. En somme, il lui a manqué tout le luxe de son collègue occidental. Est-ce à dire qu'il faille nécessairement en passer par là pour produire des œuvres modernes valables, pour arriver à une époque de classicisme moderne, au sens où nous entendons ce mot, c'est-à-dire à l'existence d'une tradition artistique consciente et désormais ininterrompue ?

Certes non. Et s'il fallait attendre de réaliser ces conditions pour produire des œuvres répondant aux nécessités qui nous préoccupent, nous ferions mieux de ne rien attendre des artistes africains comme concours à la cause commune.

THEATRES

Le théâtre folklorique de l'Ecole William Ponty ne saurait, en aucun cas, être considéré comme un théâtre africain authentique, quand on songe aux conditions spéciales qui l'ont engendré (1) ; il pourrait tout au plus constituer une source de documentation pour un théâtre africain futur. Dans le domaine du théâtre aussi, l'expressoin indigène devra, peu. à peu, prendre le pas sur l'expresssion européenne.

Si nous devons traduire nos œuvres authentiques pour communiquer avec les autres, pour leur apporter quelque chose, pour nous faire connaître d'eux, poser les problèmes qui nous préoccupent à leur conscience, l'inverse aussi

(1) Manque de liberté et de formation technique des élèves, du moins sous Béard.

doit exister : nous devons songer à traduire en langue africaine le théâtre occidental et il serait intéressant de voir ce que donneraient de tels essais. En tout cas, nous espérons pouvoir offrir bientôt de telles expériences au peuple africain par des traductions appropriées.

SCULPTURE

J'ai déjà insisté sur la sculpture pour n'avoir plus besoin d'y revenir ici. J'ajouterai seulement à tout ce que j'ai dit que les œuvres sculpturales, pour avoir plus de chances de durer, devront être exécutées en matières plus dures que le bois ordinaire, telles que : bois d'ébène, granit, diorite, grès, ivoire, métal, alliage, ou en sycomore qui, bien que léger, est un bois imputrescible.

PEINTURE

La peinture africaine est essentiellement une peinture de mouvement. La plus typique par sa composition, ses gestes athlétiques gracieux, sa fraîcheur primitive est celle des Bochimans de l'Afrique du Sud relevée et étudiée surtout par l'Institut Frobénius en Allemagne et l'Abbé Breuil en France.

Quoi qu'on ait pu dire sur les Bochimans leur peinture reste pour nous authentiquement nègre. Quand bien même ils seraient des Jaunes à l'origine, cela ne changerait pas grand-chose dans le problème, étant donné leur degré actuel de négrification. Mais disons surtout pour nous, il n'y aurait pas de Jaunes authentiques : les Jaunes seraient des métis anciens de Noirs et de Blancs (métissage préhistorique). On sait que ces deux races ont coexisté partout, en particulier dans le Sud de la France (Grimaldi nègre — Cro-Magnon blanc) ; qu'y a-t-il de plus vraisemblable que de supposer que leur contact ait donné naissance à une race métissée qui pourrait bien être l'homme de la Chancelade, si ce dernier est vraiment l'ancêtre des Jaunes.

Mais revenons à la peinture. Certes, le jour où l'Africain disposera d'une technique et d'une palette aussi variée que celle des Européens, il ne tardera pas à faire davantage ses preuves dans ce domaine artistique aussi. C'est du reste ce qui commence à se passer au Congo Belge avec les jeunes peintres noirs.

ARCHITECTURE

Parmi les nombreux styles d'architecture africaine, deux me semblent particulièrement typiques et plus faciles à adapter aux nécessités d'une architecture monumentale, religieuse ou civile : le style de Djenne a déjà inspiré des constructions religieuses telles que des Mosquées, et civiles telles que la Polyclinique de Dakar, l'Institut d'Art de Paris, etc., ainsi que de nombreuses villas privées.

Les lignes courbes de la case, savamment exploitées, pourraient conduire aussi à des résultats analogues.

MUSIQUE

L'Afrique est peut-être la terre du rythme. Cependant les conditions sociales n'ont pas encore permis l'existence d'une musique symphonique africaine. L'ignorance n'a pas permis à l'Africain d'analyser scientifiquement les sons musicaux, de les disséquer, de saisir leurs rapports harmonieux, pour les rassembler ensuite dans une savante synthèse architecturale à partir de sa sensi-

bilité. Cependant cela ne peut plus tarder : et la symphonie de la misère sociale, des souffrances de toutes sortes d'un peuple qui lutte âprement et courageusement pour sa liberté ne peut manquer de tonner à nos oreilles.

Je ne saurais terminer ce paragraphe sur la musique sans apporter une précision. On entend souvent dire que l'Afrique est la mère lointaine du jazz ; mais je suis convaincu que lorsque l'Africain se mettra à composer de la musique selon les méthodes occidentales, il atteindra facilement une expression qui, sans cesser d'avoir quelque chose de commun avec le jazz, dans le domaine de la sensibilité, aura quand même je ne sais quoi de plus fier, de plus majestueux, de plus complet, de plus national. La musique africaine devra exprimer le chant de la forêt, la puissance des ténèbres et celle de la nature, la noblesse dans la souffrance avec toute la dignité humaine.

En attendant, les Africains devraient, chaque fois qu'il leur est possible, recueillir et enregistrer tous les chants et rythmes qu'ils trouvent, sans négliger le moindre air.

POESIE

On a souvent ignoré l'existence d'une poésie populaire écrite en langue du pays selon les règles bien définies d'un art poétique. Telle est, par exemple, toute la poésie religieuse des Valafs qui constitue les premiers monuments littéraires de notre langue et par conséquent les premiers fondements de notre culture nationale, au Sénégal. La poésie valaf actuelle ne le cède en rien à la poésie épique du moyen âge occidental ; comme elle, elle est empreinte d'esprit religieux, de mystique, de fraîcheur naïve ; elle reflète une langue encore concrète, mais recélant des possibilités infinies. Mais la poésie valaf présente ce que l'on pourrait considérer comme une supériorité de forme sur celle du moyen âge parce qu'elle a pu s'inspirer de l'art poétique arabe déjà existant.

Nous en donnons ci-dessous les règles, par l'extrait d'un texte inédit d'un cousin.

ART POETIQUE VALAF

Il y a huit catégories de vers dans la poésie valaf.

Les règles sont, en général, calquées sur celles de la poésie arabe.

Les vers doivent être coupés en hémistiches absolument égaux. Il faut que tous les vers qui composent un poème soient de la même mesure et de la même catégorie. Les vers de chaque poème se terminent par la même lettre, exceptés ceux des catégories 4 et 7 dont les deux hémistiches se suivent et prennent toujours la même terminaison.

Catégorie 1 : 14 pieds dans chaque hémistiche ; catég. 2 : 14 pieds dans chaque hémistiche ; catég. 3 : 13 pieds...; catég. 4 : 12 pieds...; ; catég. 5 : 16 pieds...; catég. 6 : 10 pieds...; catég. 7. : 12 pieds...; catég. 8 : 8 pieds...

Traduction de quelques vers valaf

Târûb Valaf bob yôram ag vah yi yépa yam
Lu *d*og ngir Rassôlu lâ*h*y bâtin ba am horam

La langue valaf, l'arabe et toute autre langue sont identiques au point de vue valeur. Toute expression est belle qui a pour but le Prophète (Moussa Ka).

Lô héd héd du tà, dè déf sa gan di la Vut, Té lôko bérndèl lu dul Sag rû du génna sa ker.

Bien que vous soyez un grand favori (de Dieu) la mort sera un jour votre hôte qui ne se contentera d'autre chose que de votre propre âme (Moussa Ka).

Tout ce qui précède concernant l'art poétique valaf nous a été communiqué dans une lettre inédite, par un cousin.

NOMS DE QUELQUES POÈTES VALAF

Massamba Diara	Cheikh Seye (Elhâdj)	Séringne Ndam Sougou
Moussa Ka	Med Sow Wedjam (?)	Morcayré
Aliou Thioune	Massamba N'Diaye Thieye	Mbaye Diakhaté
Moustapha Mbaye Kéré	Mor Talla Fall	Med Lamine Diop
M'Backé Fall	Cheikh Fal tirailleur	Moustapha Diop
Cheikh Diaw	Tâla Touré	Med Diop Levna
Assize Mbaye	Mbaye Boye Mbengue	

Cette poésie devrait être l'objet de nos plus grands soins si nous ne voulons pas la perdre un jour. En effet les conditions dans lesquelles elle naît et se développe sont malheureusement très favorables à une perte facile. En général ce sont des poèmes écrits et chantés par un groupe de gens qui se promènent sur les places publiques ou pendant les fêtes religieuses ; elles sont presque toutes destinées à glorifier les mérites, la sainteté et la générosité d'un Marabout. Elles sont chantées sur des rythmes aussi riches que variés, mais qui, devenant démodés avec le temps, risquent de tomber dans l'oubli. Tels les premiers rythmes puissants et simples de l'époque de Samba Diâra que l'on pourrait sauver par des enregistrements grâce aux souvenirs que nous en avons encore. Cependant cette poésie abonde aussi en vers satiriques (Aliou Thioun), en polémiques sous formes d'épîtres (Mor Tâla Fall), en vers à contenu psychologique et moral (Mbaye Dahaté), en descriptions pittoresques de la vie de cour et des usages maraboutiques aux premiers temps du Mouridisme ; en descriptions angoissantes de l'au-delà (Mor Kayré) ; en poésie curieuse qui fait passer alternativement du badinage le plus naïf à l'examen de conscience d'une profondeur et d'un sérieux qui effraient (Serin Ngeyngey). Pour apprécier une telle poésie à sa juste valeur il eût été indispensable de connaître la société mouride jusque dans ses moindres aspects, les croyances et les usages qui y règnent ; à défaut, on risque d'y trouver dans l'avenir des termes que notre ignorance qualifierait de non-sens.

L'attitude du poète populaire devant la crise économique (29-33-34 les années terribles) qui a suivi la mort d'Amadou Bamba en 29 est typique.

Moussa Ka s'adresse à l'esprit du "Hutbu du Harnu" (= chef spirituel du siècle) et lui demande de remédier à la situation qu'il lui expose.

1. Ku Massa am yari vata, tay ming né sîv ñâri mata, té men la am menn mata, sarah nu nâtal harnu bi.
2. Sônu dohôn la nu yorôn, dôtu nu déf na nu défôn hanâ hamôné yaru nann, sarah nu nâtal harnu bé.

Traductions :

1. Qui possédait deux voitures, voudrait aujourd'hui deux Mata sans être capable d'en trouver un, de grâce rend le siècle prospère (verdoyant).
(Le Mata est une grande unité composée de 40 petites unités de mesure de céréales. Un très grand chef de famille utilise un mata par jour pour son repas.)
2. Si tu nous restituais notre niveau de vie d'autrefois, nous ne commettrions plus les mêmes erreurs, sache que le temps nous a éduqués, de grâce rend au siècle sa prospérité.

Quoi qu'il en soit, l'enseignement d'Amadou Bamba reste plus que jamais valable sur le plan national.

Cependant il n'y a pas que les Mourides qui aient écrit une poésie valable chez les Valafs. Il y en a une tout aussi valable chez le Tidjnaes dont El Hadj Cheikh Seye est un des principaux créateurs. Je regrette de ne pouvoir en parler autant que de la poésie mouride puisque je la connais moins. Si je devais la distinguer en gros de la poésie mouride, je dirais qu'elle est moins variée. Le sens instinctif du rythme chez l'Africain y serait moins marquant. Pourtant il serait injuste de considérer ces mots comme une appréciation tendant à ravaler la poésie Tidjane au-dessous de celle des Mourides : je veux dire seulement qu'étant donné le mode de vie serein, uniforme des Tidjanes leur poésie est plus épurée de musicalité. Par contre, chez les Mourides, étant donné le mode de vie, on sent, même à travers l'expression religieuse, les pulsations nègres toujours diversifiées engendrant l'art. L'une et l'autre poésie devraient, dès que possible, être transcrites en caractères latins, pour des fins de vulgarisation et pour être plus conservables. Nous nous proposons d'en sauver de l'oubli le maximum que nous pourrons, mais cet effort serait encore plus efficace s'il était consenti par les services officiels, en l'occurrence par l'I.F.A.N.

Cependant, à côté de cette poésie religieuse populaire traduisant l'état psychologique actuel de la masse, devrait exister dans les circonstances actuelles, une poésie éducative en langue africaine qui n'est pas encore créée. Une telle poésie serait l'œuvre d'Africains qui ayant acquis une mentalité moderne et efficace en Europe, et s'étant rendu compte que le plus sûr moyen d'adapter leur peuple aux conditions de la vie moderne est d'y acclimater une telle mentalité, s'y prendraient de cette façon.

Ils auraient ainsi introduit, par la voie de la langue maternelle, c'est-à-dire par le moyen le plus indiqué, les systèmes de pensée qui, jusqu'ici, constituent le secret de la prétendue supériorité intellectuelle de l'Occident. Ils pourraient, par ce biais, mettre la mentalité africaine tout entière, de plain-pied avec tous les problèmes intellectuels qu'agite l'esprit occidental moderne.

La chose serait plus indiquée encore et plus efficace dans le cas d'une prose en langue africaine.

C'est donc une littérature moderne complète qui est nécessaire à l'Afrique, pourvue de monuments tant en prose qu'en vers.

CHAPITRE V

STRUCTURE SOCIALE ET POLITIQUE

STRUCTURE SOCIALE ET POLITIQUE DECOULANT DES CONDITIONS ECONOMIQUES ET MATERIELLES

La période de notre histoire à laquelle il est fait allusion ici est celle qui débute vers le IIIe siècle de l'ère chrétienne : *Empire de Ghana*, jusqu'à la destruction du Royaume du *Cayor*, sous Napoléon III, par Faidherbe.

Dans toute l'Afrique, organisée en Etats, la structure politique et sociale de cette époque semble ne présenter que des différences de détails ; aussi les conclusions que nous allons tirer de l'étude de la société cayorienne de l'époque Néo-Soudanaise sont, dans une certaine mesure, valables pour les autres régions de l'Afrique jusqu'à l'heure actuelle.

Essaimant par migrations successives de la Vallée du Nil, les Nègres allaient fonder des Etats autonomes à l'intérieur du continent. Les Nègres rencontrèrent alors de nouvelles conditions matérielles d'existence auxquelles ils durent s'adapter. C'est en se référant aux exigences de ces adaptations que l'on pourra expliquer valablement l'ordre social et moral de ces civilisations locales.

La société africaine est stratifiée en *castes* ; celles-ci résultent d'une division du travail à l'époque pré-colonialiste. Par suite du morcellement politique, à cette époque, la fonction militaire était celle qui comportait le plus de risques, elle garantissait la sécurité collective : aussi, les guerriers sont-ils devenus rapidement une classe de nobles détenant le pouvoir, la force et la considération. Toute autre forme de travail était avilissante pour eux ; ne pouvaient et ne

devaient travailler que les hommes de castes, c'est-à-dire ceux qui pratiquaient les différents métiers du temps : cordonnerie, orfèvrerie, métallurgie (forgeron), tissage, etc... La caste n'est autre chose qu'une profession considérée dans ses rapports dialectiques avec la société : une profession avec l'ensemble des avantages et des inconvénients que comporte son exercice.

La stabilité interne du système de castes était due à différentes raisons dont la principale est le parfait équilibre des avantages et des inconvénients impliqués par l'appartenance à une caste. La profession était héréditaire ; cela voulait dire, entre autres choses, que l'exercice d'une profession ne saurait être efficace si l'on ne relève pas de la caste correspondante ; en particulier, on ne saurait guérir une maladie si l'on n'appartient pas à la famille de « prêtres » qui connaît, de père en fils, les méthodes de guérison. On usurperait ces méthodes, on les appliquerait selon les règles qu'on ne pourrait, selon la croyance populaire, obtenir un résultat efficace. On éliminait ainsi toute concurrence interprofessionnelle.

Les objets fabriqués n'étaient pas de luxe ; ils étaient indispensables à la vie sociale : aussi l'homme de métier chômait-il rarement car la demande était facilement supérieure à l'offre. Il était donc assuré de la protection du noble, tout en étant sûr de manger à sa faim : contrairement à ce qui était la règle au temps de la féodalité occidentale, le noble ne pouvait exiger aucun tribut de l'homme de castes, sans s'abaisser. L'exploitation de l'homme de castes par le noble n'existait donc pas sur le plan matériel, mais sur le plan moral, si l'on peut dire : en effet, l'homme de castes (*ñéño*) devait abdiquer toute sa personnalité devant le noble (*garmi*) ou devant le *ger* (bourgeois en général). En échange, il peut dépouiller ces derniers de tous leurs biens par voie de « quémandages » auxquels le privilégié, sur le plan moral, ne saurait se soustraire sans se rabaisser également.

En résumé, c'était la classe laborieuse qui pouvait accumuler toutes les richesses : elle ne pouvait donc pas être mécontente de son sort dans une telle société et le renversement du régime ne pouvait provenir d'elle. On a pu constater, plus d'une fois, que l'homme de castes ne changerait pas sa condition contre celle du *ger*. La haine de classe de l'ouvrier occidental lui est étrangère. L'exploitation matérielle est ici en sens inverse de l'Occident.

Aussi, avec la colonisation, ce sont les *ger*, privés de ressources qui deviendront des hommes de métier dans les villes, rompant ainsi avec la tradition ; d'autant plus facilement que les métiers introduits par l'Occident, étant données les conditions dans lesquelles ils sont pratiqués, échappent, en quelque sorte, à l'interdit de la tradition. Pour toutes ces raisons — entre autres — la classe des nobles tendra à disparaître, tandis que celle des travailleurs des castes se développera.

Avant de poursuivre cette analyse de la structure sociale et des germes de bouleversement qu'elle pouvait contenir, il est nécessaire de faire la distinction entre deux sortes de rois en Afrique à l'époque néo-soudanaise. Il existe un roi sacro-saint relevant d'une tradition dont l'origine se perd dans la nuit des temps, roi accepté par le peuple et considéré comme indispensable à l'accomplissement régulier des phénomènes naturels dont dépend la vie du peuple. Aussi, quand il n'y avait plus de roi, pour une raison quelconque, le peuple songeait immédiatement à un successeur légitime plutôt que d'envisager de se passer définitivement de roi. Chaque membre de la collectivité trouve normal de remettre une fraction de sa récolte annuelle, de ses produits à un tel roi, afin

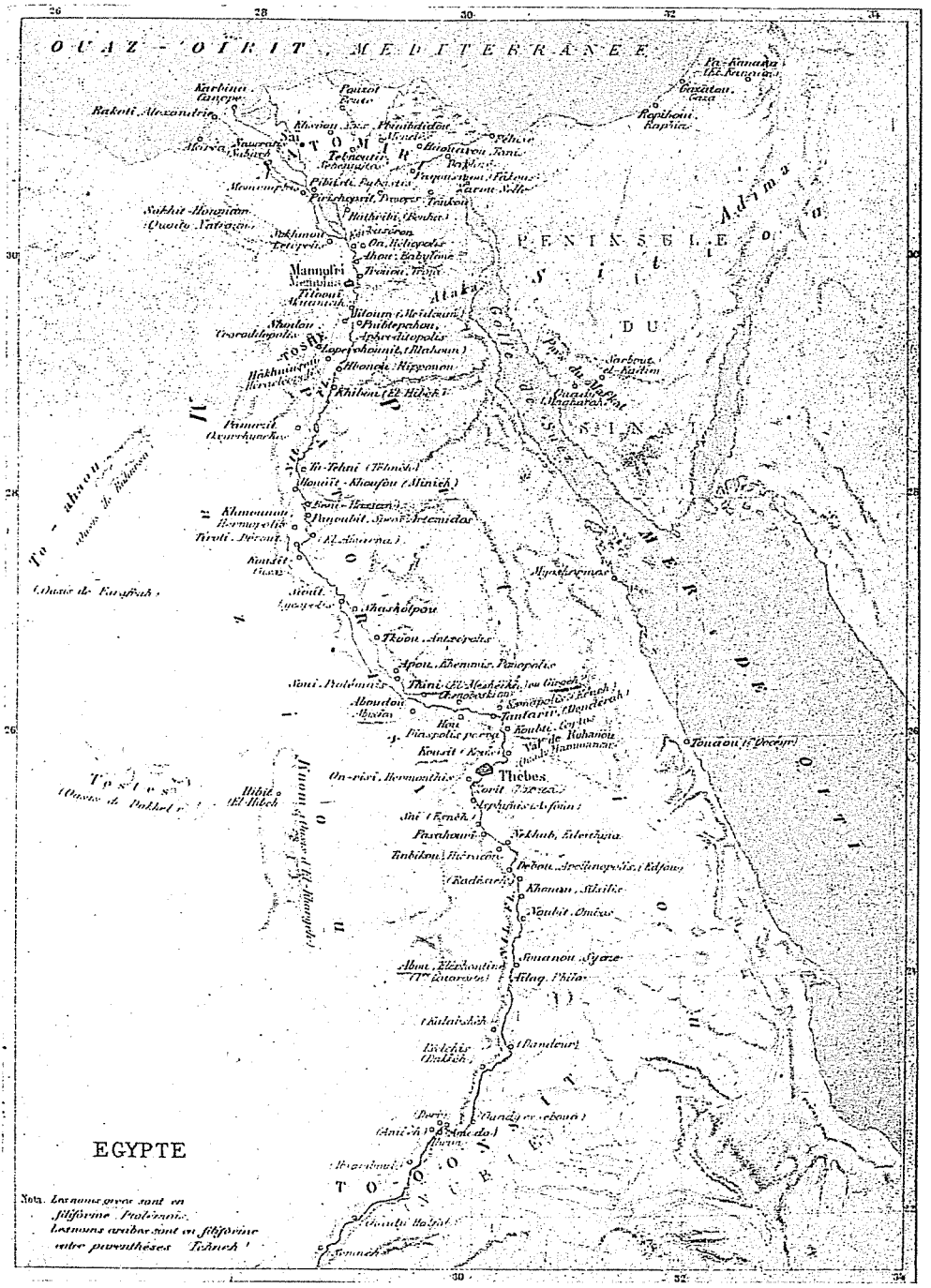


Fig. 1

(Voir page 21)

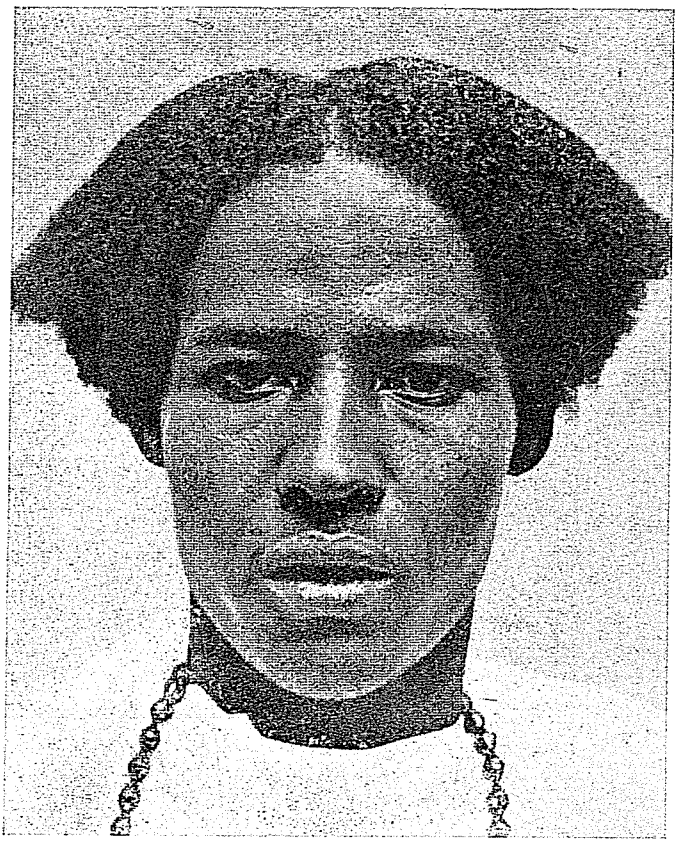


Fig. 2

(Voir page 28)

Somalie (Somalie anglaise) : Stat. 187, 6 Indice céphal. 75, 4

Beau type de Kamite oriental

D'après Nelle Puccioni, « Ricerche antropometriche sui Somali » (Archivio Per l'Antropologia, 1911).

Extrait de Seligman : « Les Races de l'Afrique », Payot 1935. Pour avoir le sel de la farce, remplacer l'expression de Seligman : Beau type de Kamite oriental. par la définition officielle : beau type de la race blanche paléo-méditerranéenne à laquelle on doit toutes les civilisations noires y compris celle de l'Egypte.



Reproduction British-Museum (Voir page 38)

Fig. 3

Voici la couleur « rouge sombre » ou « foncée » qui a fait couler tant d'encre ; c'est le leitmotiv de tous les traités sur la race égyptienne. Le lecteur verra si elle est autre chose que celle de tous les nègres d'Afrique. Il devra se reporter souvent à cette figure pour juger des écrits tendancieux des auteurs qui sont cités et qui tirent argument de ce trait ethnique.

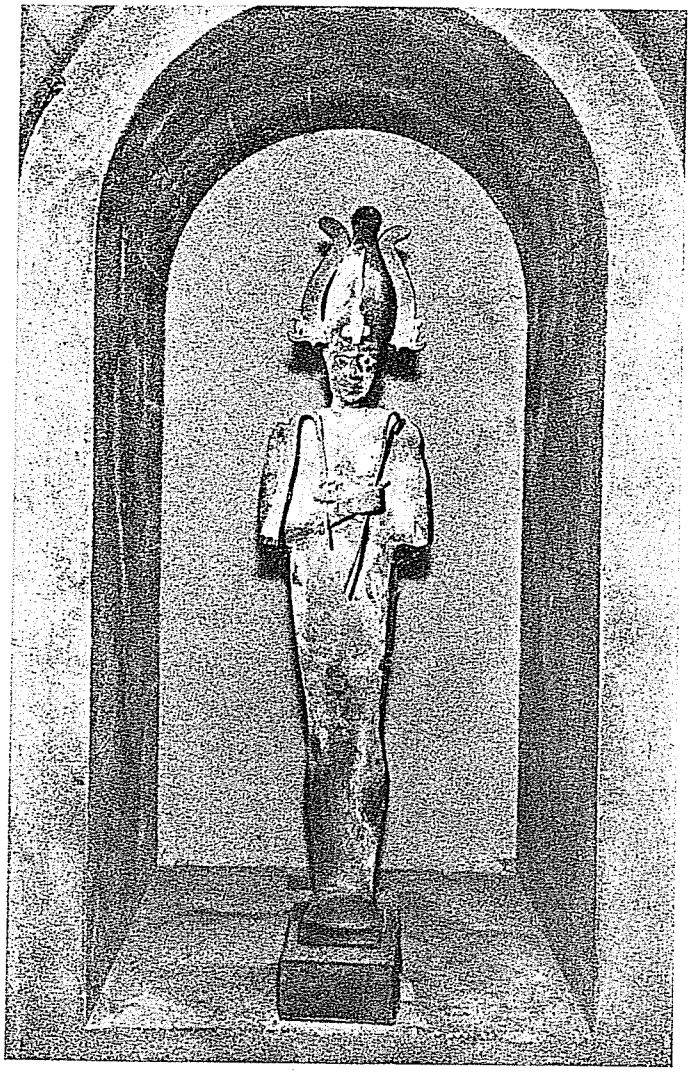


Fig. 4

(Voir page 45)

Statue du dieu Osiris. Musée du Louvre.
La statue est illuminée.



Fig. 5
Tête de Pharaon égyptien.
(Voir page 45)

British Museum

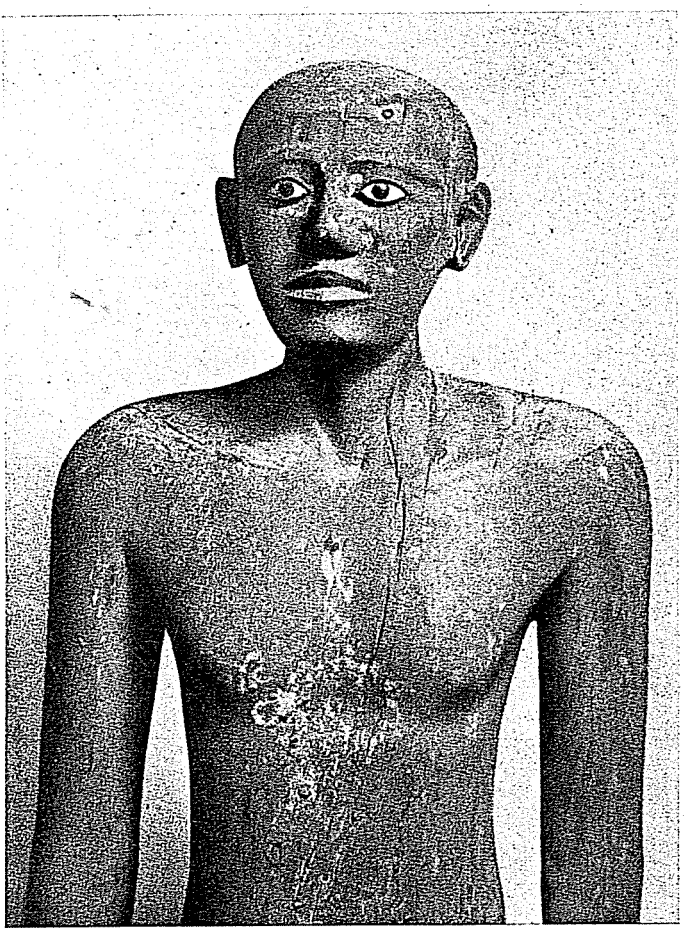
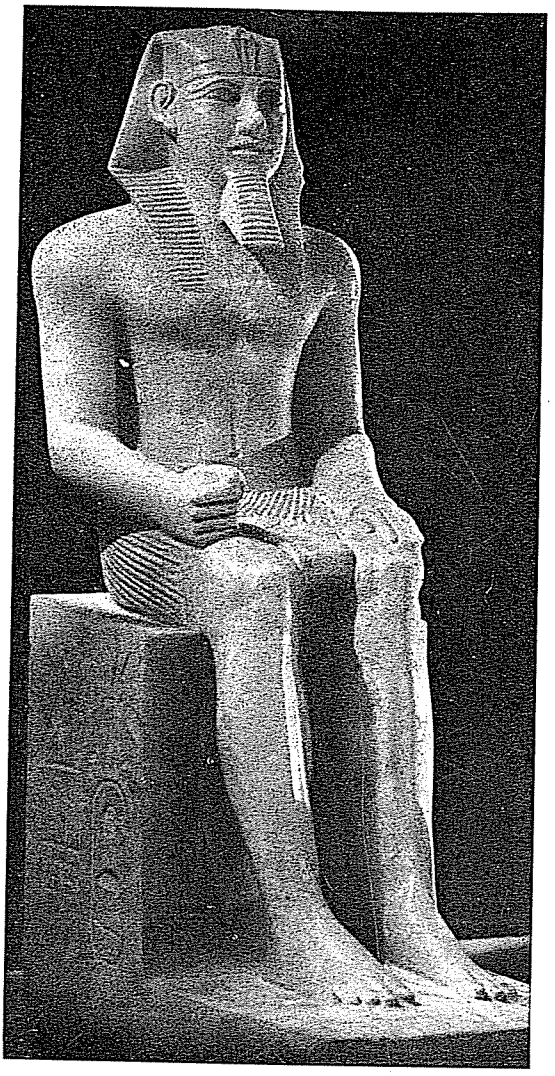


Fig. 6
Ancien Empire
Chancelier égyptien
(Voir page 45)



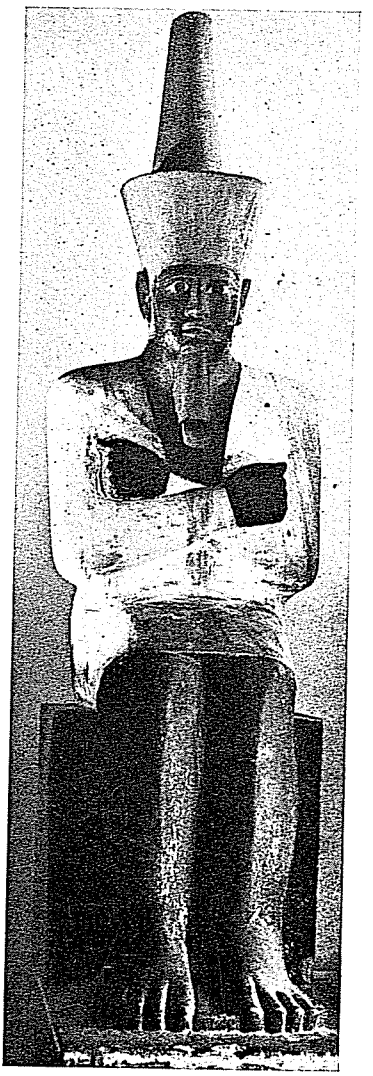
cliché Tel

Fig. 7

Chéphrén : IVe Dynastie

« Pharaon constructeur de la seconde pyramide de Guizeh. La statue est en diorite noire. »

(Voir page 45.)



cliché Tel

Fig. 8

Statue de Mentouhotep

Moyen-Empire - XIe dynastie (— 2000)

« Les chairs sont noires, les vêtements blancs, la couronne rouge. »

(Voir page 45)



Cliché Tel

Fig. 9

Statue de Toutankhamon (Pharaon)

« Les chairs sont passées à un vernis de résine noire et tous les accessoires sont dorés. » (Nouvel Empire - XVIIIe Dynastie)

(Voir page 45)

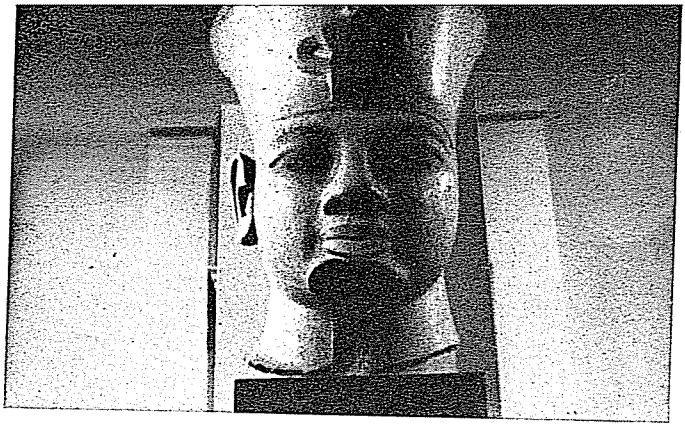
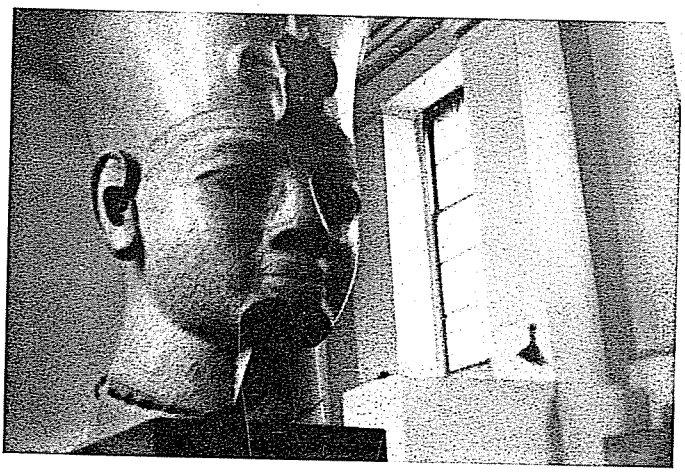


Fig. 10
Tête de Toutmosis III
XVIIe dynastie
(Voir page 45)

Cliché Ch.-A. Diop.

British Museum

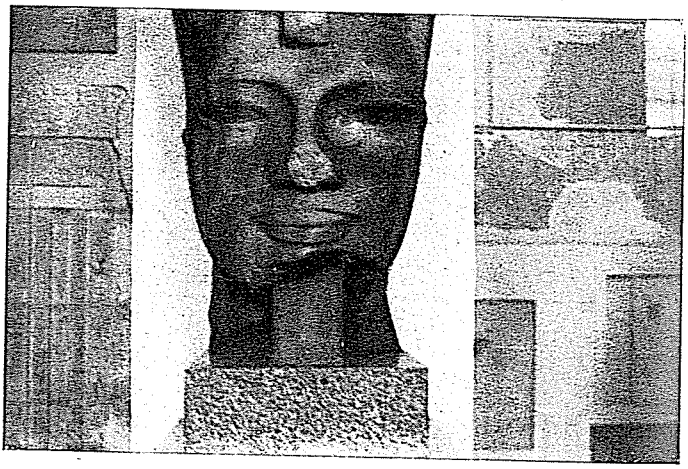


Cliché Ch.-A. Diop

British Museum

Fig. 11
Tête de Toutmosis III
(Voir page 45)

Fig. 12
Tête de Pharaon
Ramsès II (?)
(Voir page 45)



Cliché Ch. A. Diop

British Museum



Fig. 13

Buste de Mentouemhêt

« Le personnage représenté par cette statue en granit gris joua à Thèbes un rôle de premier plan au moment des invasions assyriennes, sous le règne de Taharka. Il était par naissance prince de Thèbes, de race éthiopienne comme les souverains régnants. Il appartenait aussi au clergé d'Amon, mais seulement au titre de Quatrième prophète, sous l'autorité de la Divine Adoratrice. Ce fut lui qui restaura les monuments de Thèbes après la première prise de la ville, en 667, par Assourbanipal. Il a laissé dans le temple de Karnak un bas-relief et des inscriptions commémorant ses activités. Plusieurs de ses statues ont été retrouvées à différents endroits de Thèbes. »



Fig. 14

Femme égyptienne

(Voir page 45)



Musée du Louvre

Fig. 15

Tête de Princesse

Cette coiffure de jeune fille est très répandue en Afrique noire. La touffe qui pend sur l'oreille droite est le « pah » en valaf.

(Voir page 45)

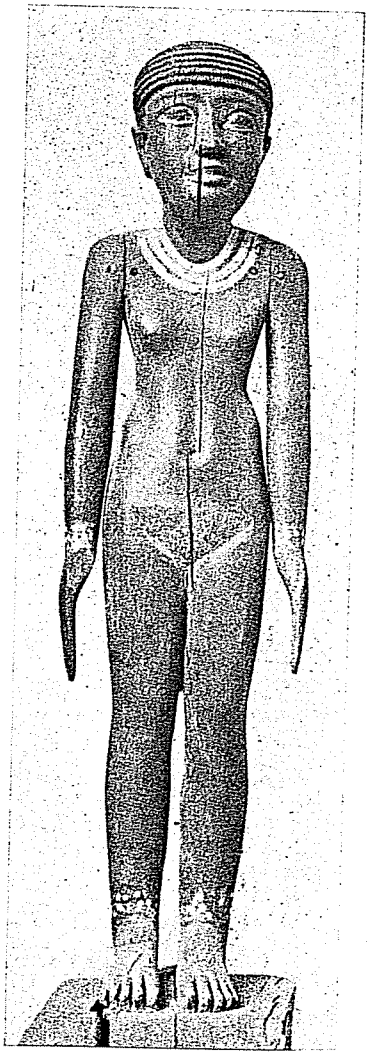
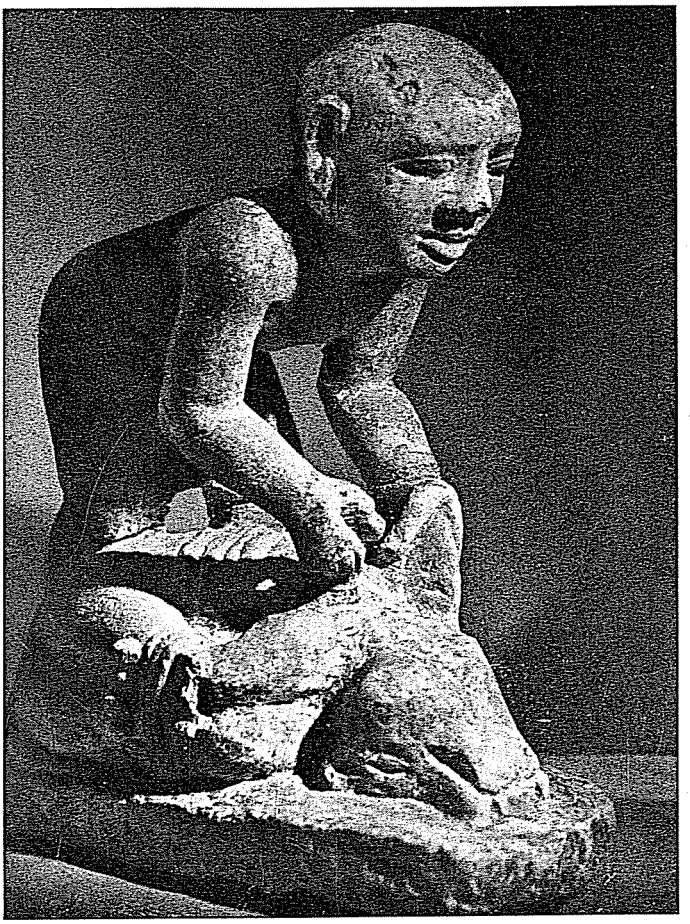


Fig. 16

Femme égyptienne

La dame aux pouces

(Voir page 45)



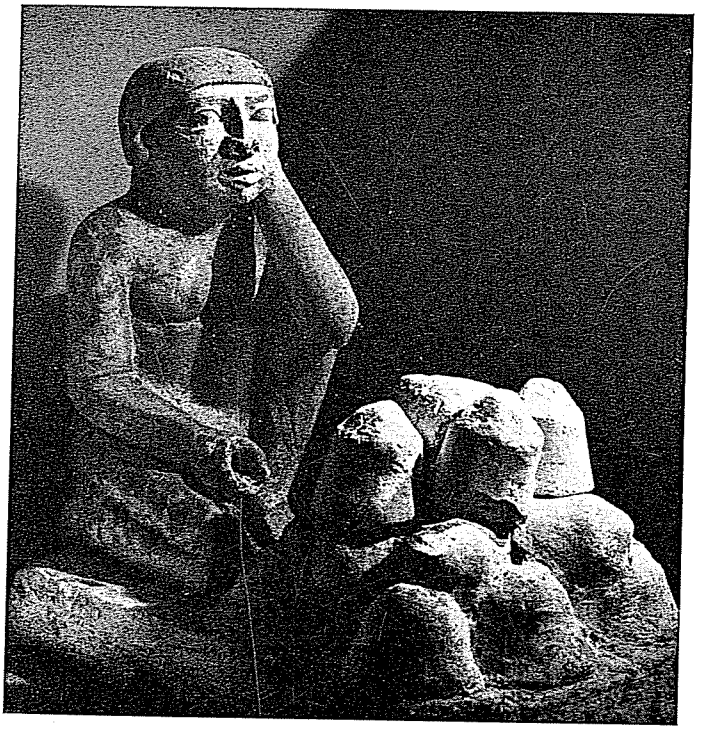
Cliché Tel

Fig. 17

Statue de boucher - Ve dynastie

« L'homme est peint en couleur brun-rouge, vêtu d'un pagne blanc. »

(Voir page 45)



Cliché Tel

Fig. 18

Cuisinier - Ve dynastie

« Corps brun-rougeâtre. »

(Voir page 45)



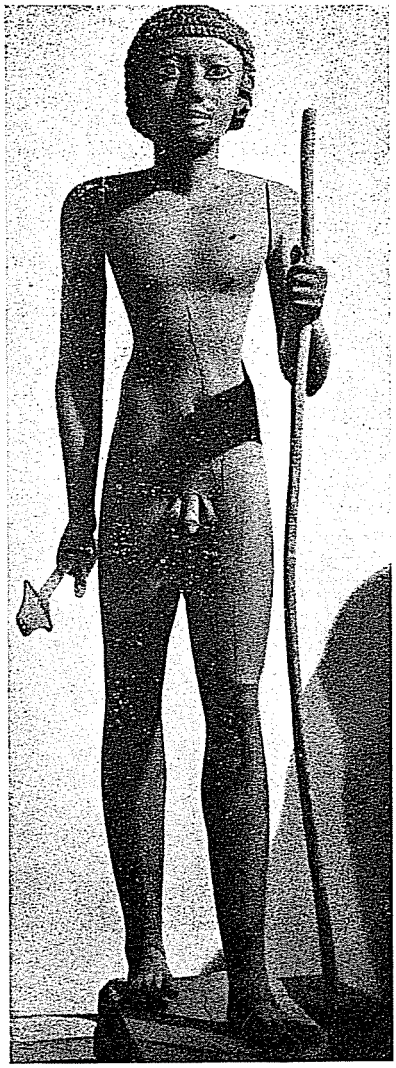
Cliché Tel

Fig. 19

Fonctionnaire égyptien
VIe Dynastie - Ancien Empire

Voici pourquoi le mot valaf « vodu » = porter un pagne = s'habiller, s'applique à la fois à l'homme et à la femme.

(Voir page 45)



Cliché Tel

Fig. 20

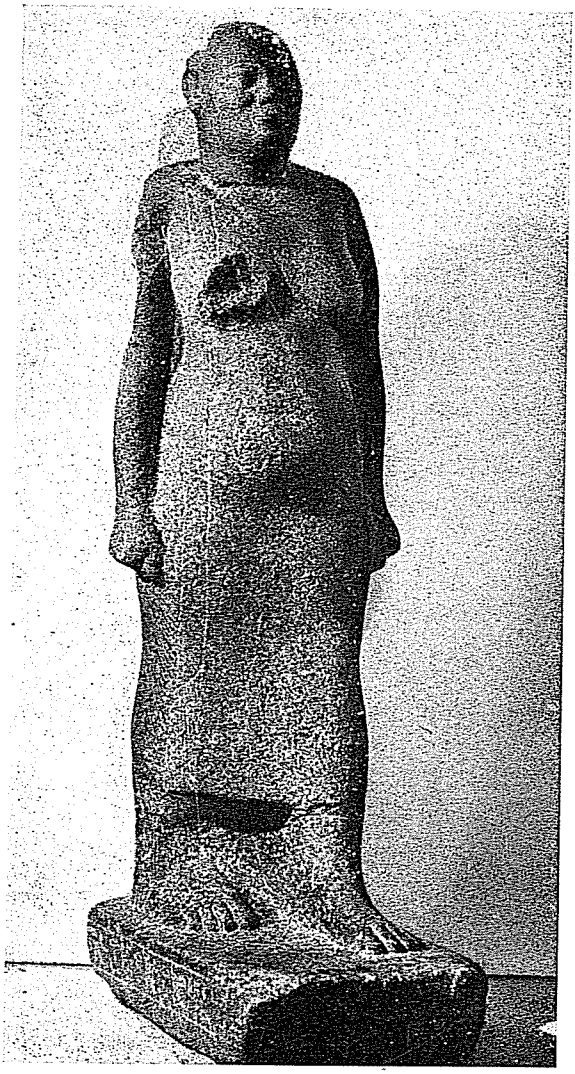
Egyptien
VIe Dynastie - Ancien Empire
Bois d'ébène

(Voir page 45)

Avant-bras longs par rapport aux bras et les membres inférieurs par rapport au tronc. Dolichocéphalie, épaules larges, bassin étroit — tels sont les critères qui permettent de distinguer sans erreur possible un nègre d'un blanc, anthropologiquement parlant. Ces critères sont les plus objectifs, les plus scientifiques dont on dispose. C'est grâce à eux qu'on a pu affirmer que l'homme de Grimaldi est un négroïde.

Mais quel est le savant qui oserait l'appliquer à cette statue ou à une momie égyptienne même de basse époque et tirer publiquement les conclusions ?

Lepsius l'avait fait cf. page.



Cliché Tel

Fig. 21

Femme égyptienne

(Voir page 45)

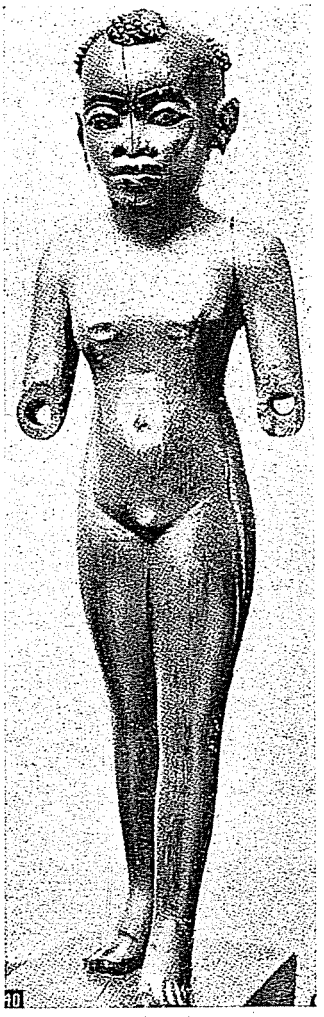


Fig. 22

Jeune fille égyptienne en bois
XVIIIe dynastie

Publié par Pétrie dans « Arts et Métiers de l'ancienne Egypte », 1915, p. 55.

La coiffure de cette jeune fille montre que les Egyptiens étaient totémistes. C'est la coiffure de toutes les filles au Sénégal jusqu'à l'âge des règles ; on y voit sur les « djub » et les « pah » que les cheveux étaient crépus.

(Voir page 45)



Cliché British Museum

Fig. 23

Un Egyptien

(Voir page 45)

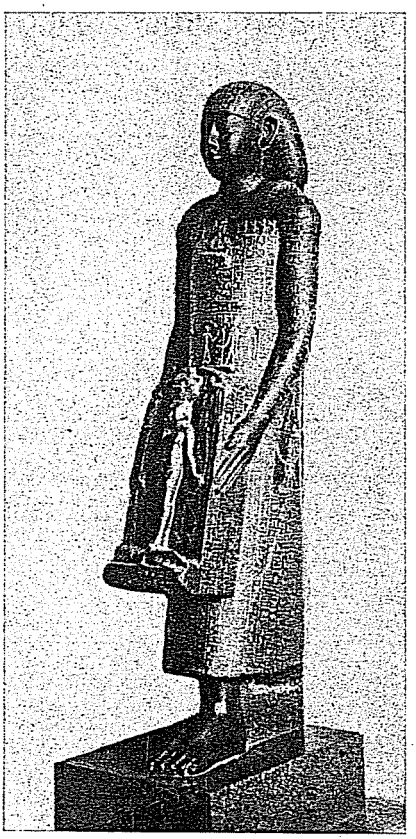


Fig. 24

Prêtresse égyptienne

La tradition des prêtresses était très répandue dans l'antiquité nègre : prêtresses de Thèbes — de Jupiter Amon (Libye) — de Dodone de Carthage, etc., du Kénya de nos jours.

(Voir page 45)

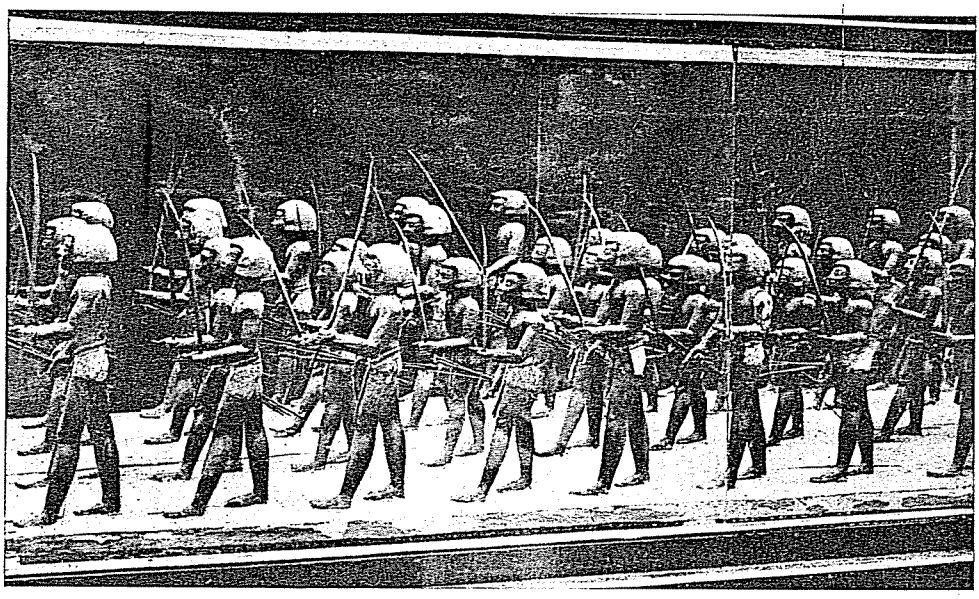


Fig. 25

Armée égyptienne (— 2000 av. J.C.)

(Voir page 45)



Cliché Tel

Fig. 26

Têtes égyptiennes du Moyen-Empire (?)

baptisées « têtes de type étranger » parce que trop négroïdes

(Voir page 45)



Fig. 27

(Voir page 45)

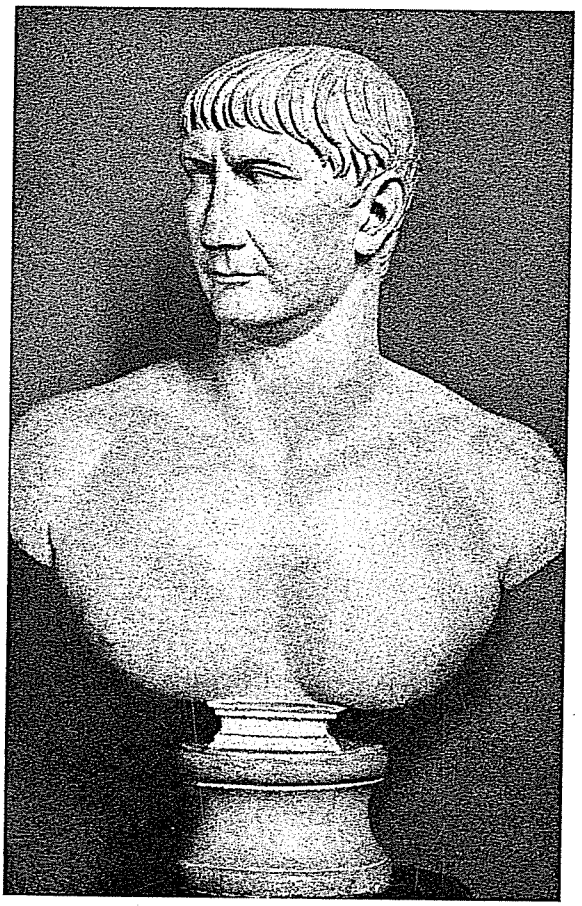
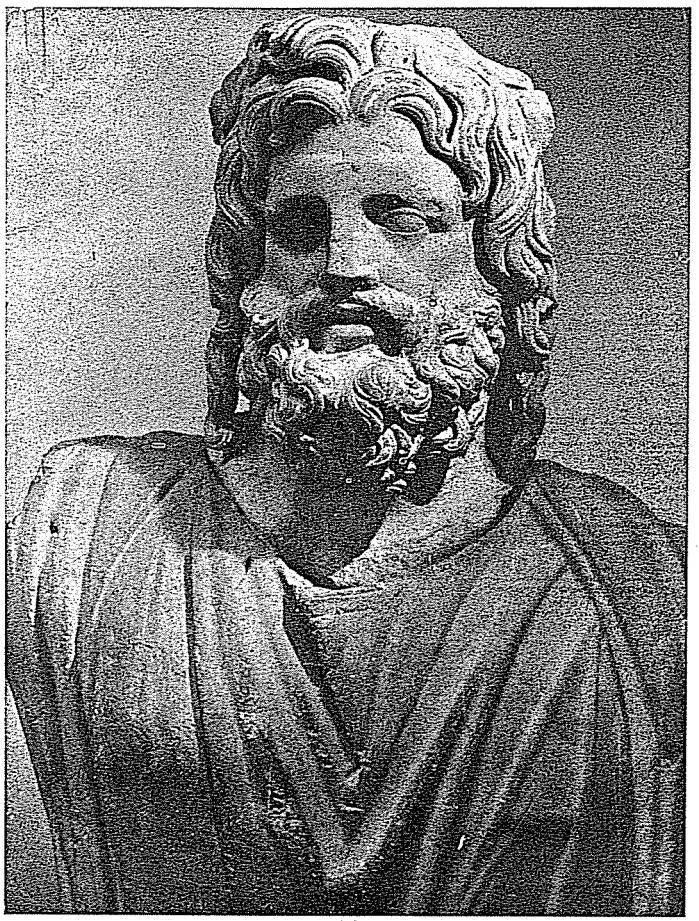


Fig. 28

Buste de Trajan

Comparer les reproductions des types égyptien et africain avec le type européen représenté par cette figure et celle de Zeus Sérapis.

(Voir page 45)



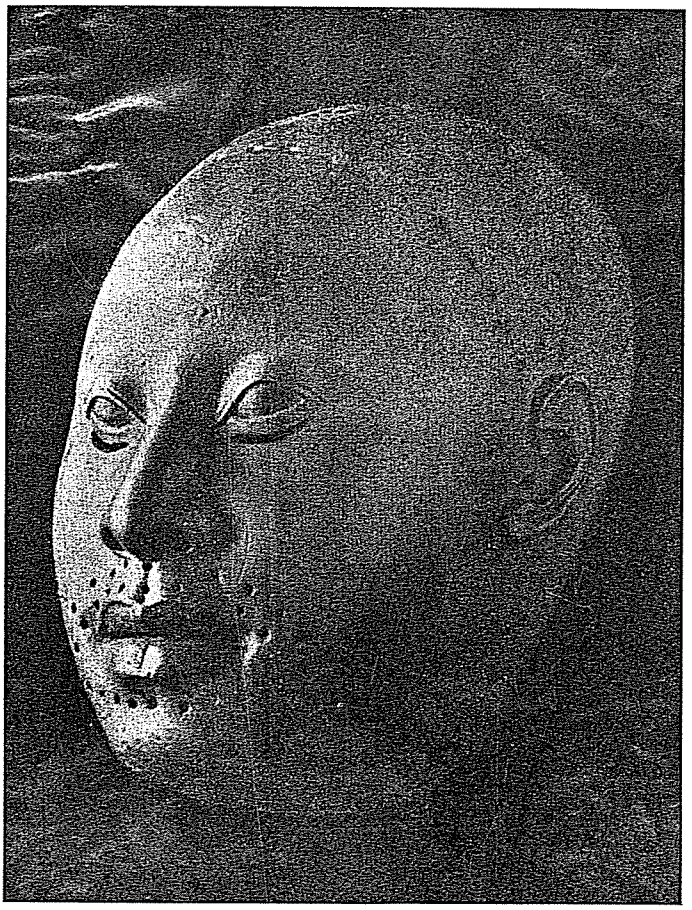
Cliché Tel

Fig. 29

Sérapis (Zeus)

Art égyptien : époque gréco-romaine. Représentation du type européen.

(Voir page 45)

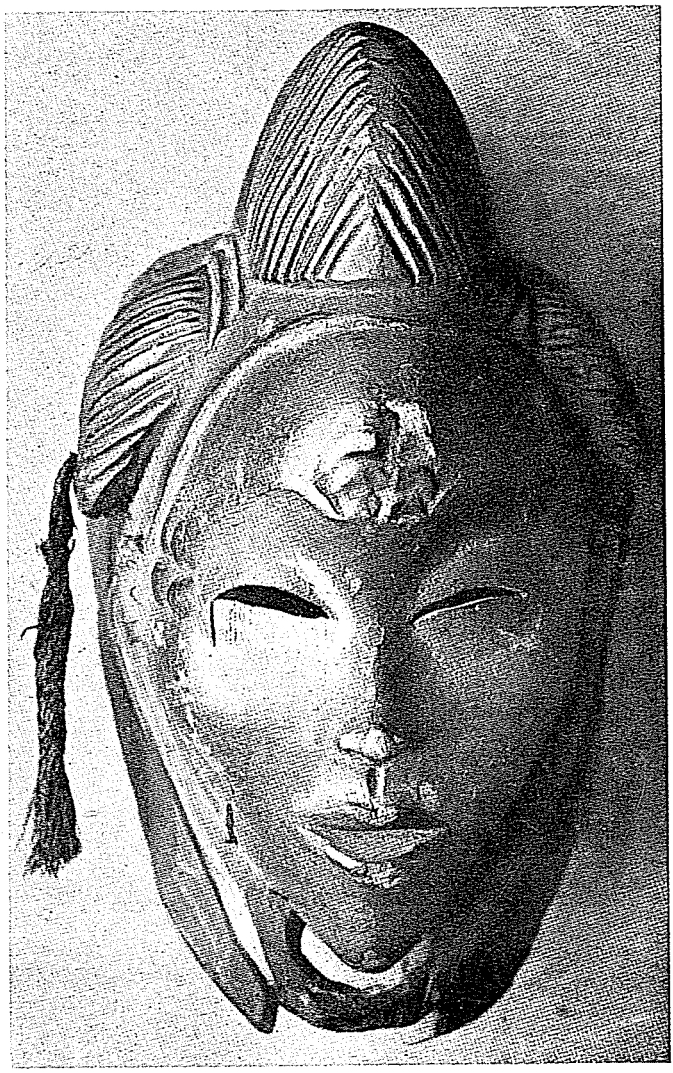


Cliché A.P.A.M.

Fig. 30

Art nègre - Bronze du Bénin

(Voir page 45)

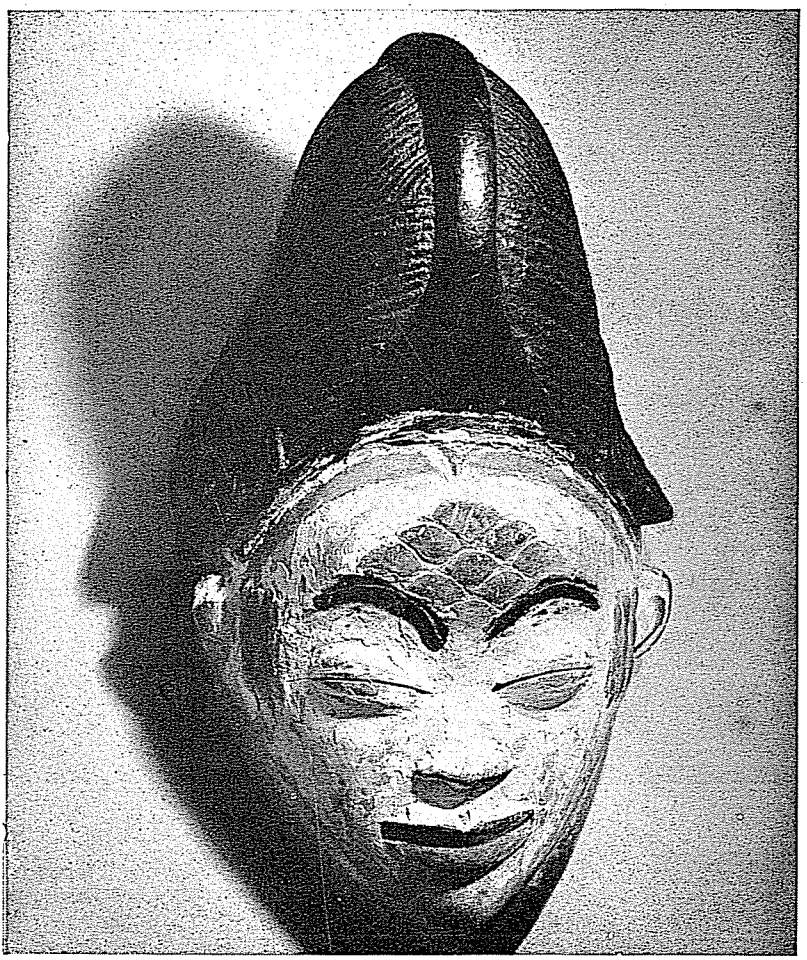


Cliché A.P.A.M.

Fig. 31

Art nègre - Masque Pongwé

(Voir page 45)

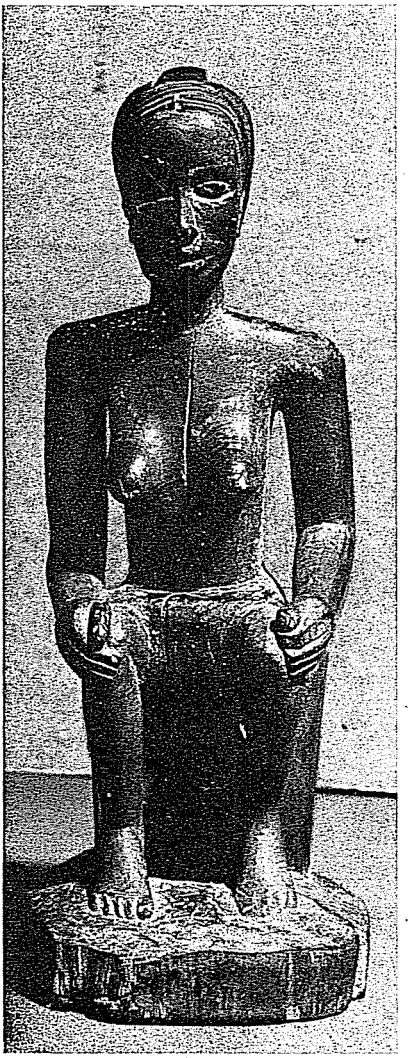


Cliché A.P.A.M.

Fig. 32

Masque Nègre Pongwé du Gabon

(Voir page 45)



Cliché A.P.A.M.

Fig. 33

Statuette Angola

(Voir page 45)



Fig. 34

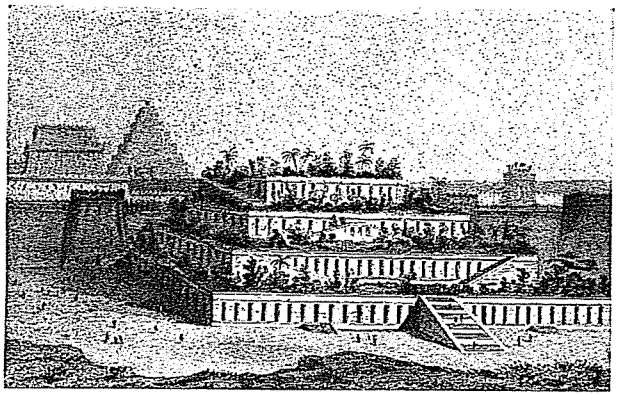
Art d'IFE (Musée de Lagos)
Comparer la coiffure avec l'Uréus du Pharaon d'Egypte.
(Voir page 45)



Fig. 35

Art nègre - Art d'IFE

(Voir page 45)



Publié par Hœffer Cl. A.P.A.M.

Fig. 36

Exemple de restitution de monuments

Jardins suspendus de Babylone au premier plan ; la Tour de Babel à l'arrière-plan.

(Voir pages 83 et 84)



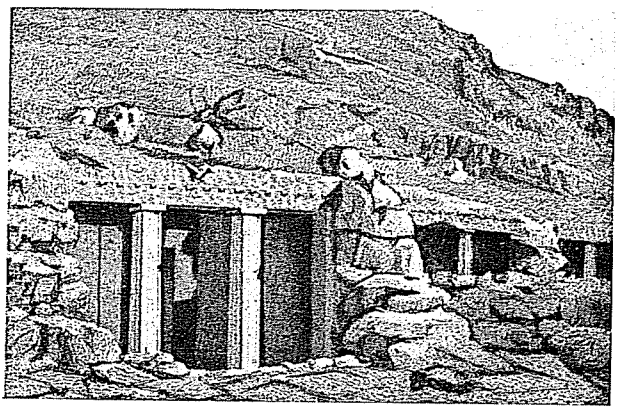
Cl. A.P.A.M.

Fig. 39

Masque en or de la Côte d'Ivoire

On y remarque la barbe postiche des Egyptiens et des Ethiopiens.

(Voir page 132)



Cliché A.P.A.M.

Fig. 40

Antiquité africaine - Temple soudanais

Reproduction publiée par Chérubini

(Voir page 135)

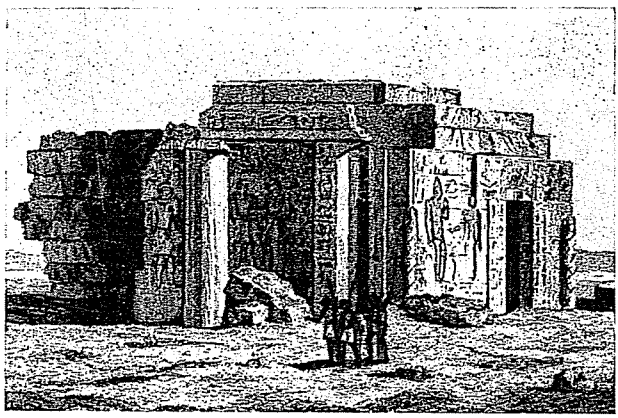


Fig. 41

Antiquité africaine
Temple soudanais

Reproduction publiée par Cherubini

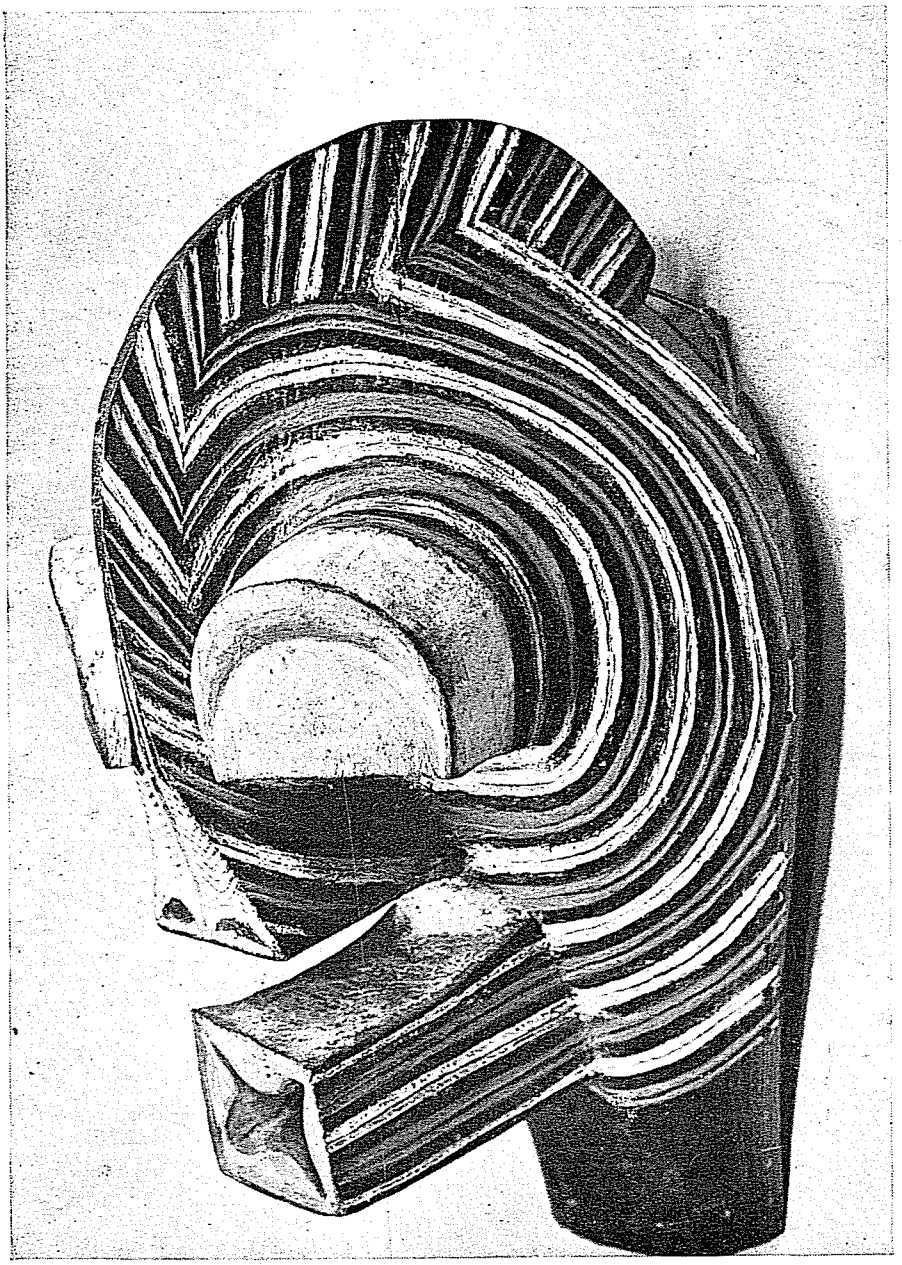
(Voir page 135)

Cl. A.P.A.M.



Masque (suisse) grimaçant

(Voir pages 217 et 218)

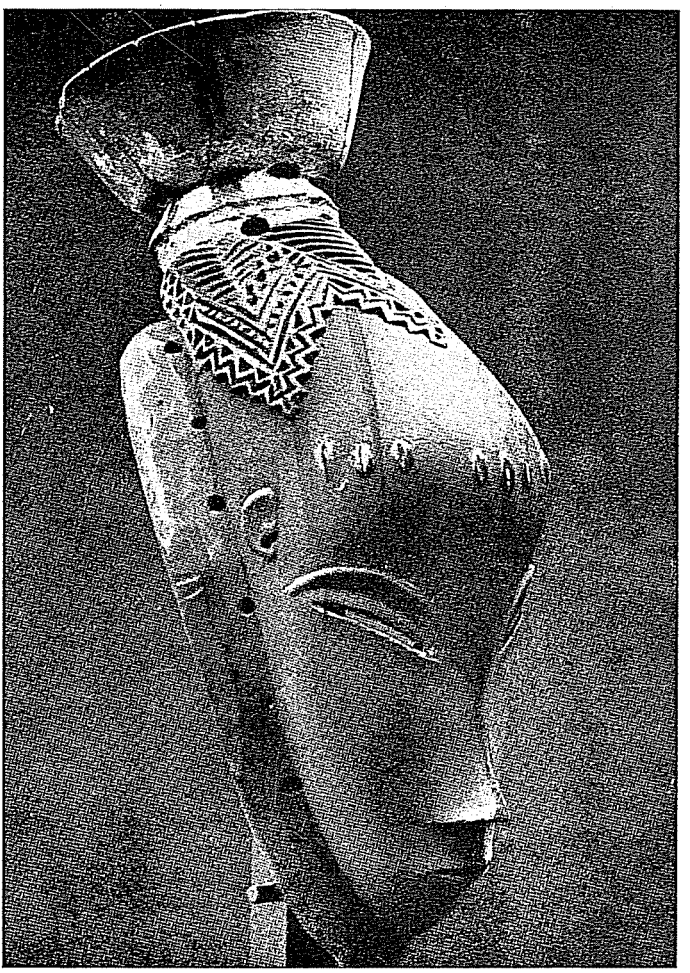


Cliché A.P.A.M.

Art nègre cubiste. Congo

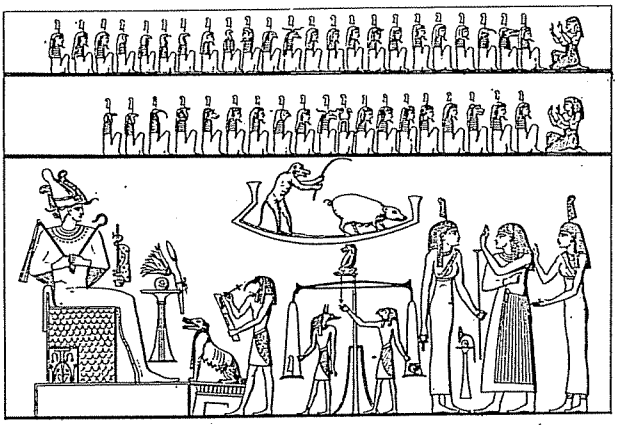
Véritable jeu plastique — à comparer avec la figure précédente

(Voir pages 218 et 219)



Cliché A.P.A.M.

Masque Gouro (Reproduction 337)



Jugement du mort

Le Dieu Anubis pèse les actions du défunt sur une balance (Islam) ; le décompte sur une planche est fait par la divinité à tête d'épervier debout devant Osiris ; on pense ici à l'ange Gabriel et à la planche appelée en arabe alluba(y)-mahfuss. Osiris, le Dieu suprême qui trône, décide du sort du défunt (Trône d'Aras : islam). Les traits du dessin qui représente Osiris sont purement fantaisistes.

qu'il vive et fasse vivre les siens et sa cour pour la prospérité de tous. Aussi longtemps qu'un tel roi gardait une conception sacrée de ses fonctions et qu'il les remplissait rituellement, le bénéfice matériel qui pouvait en résulter pour lui était légitime aux yeux du peuple car il ne saurait être considéré comme le fruit d'une exploitation. Au contraire, c'était, aux yeux du peuple, le minimum qu'il devait donner pour que les Ancêtres lui soient favorables, c'est-à-dire pour que la terre soit fertile, que les récoltes soient bonnes, etc... Seul, un courant laïc, dans un tel système, pouvait engendrer une rupture d'où découlerait une transformation du régime. Mais l'existence d'une tradition religieuse, d'une cosmogonie expliquant l'Univers entier et le pourquoi de chaque chose ne laissait pas beaucoup de chance à l'apparition d'une pensée laïque en tant que telle ; il faudra que celle-ci vienne de l'extérieur.

Les grandes distances désertiques, les multiples accidents géographiques ont constitué un obstacle permanent à de tels apports depuis que la patrie primitive, l'Egypte, ne pouvait plus rayonner librement à travers le continent, par suite de l'occupation étrangère : l'Egypte, comme le reste de l'Afrique plus tard, était déjà une colonie romaine au IIIe siècle.

Si le roi abuse de ses pouvoirs, devient injuste et ne protège plus les faibles, si le peuple est écrasé sous le poids d'une administration corrompue, il s'ensuit l'apparition d'une conscience de classe et le bouleversement du régime : c'est ce qui arriva en Egypte au temps de la VIe dynastie, lors de la révolution prolétarienne qui permet au peuple d'acquérir, entre autres égalités, celle devant la mort : il avait désormais le droit d'aller au ciel, comme le roi, après jugement au tribunal d'Osiris.

Des bouleversements sociaux analogues à celui-ci ont engendré un désordre et des émigrations de peuples et de familles entières de conditions sociales différentes. Telle est l'origine de la seconde catégorie de rois qui a régné en Afrique, particulièrement au dernier temps de l'indépendance du continent. Il s'agit du roi que j'appelle « le roi émigré ». Il n'est pas de droit divin, parce qu'on ne le connaît pas : il vient d'arriver de l'extérieur et s'impose par la force à la faveur d'une anarchie intérieure ou d'un pouvoir faible. C'est le cas des sept dynasties qui ont régné au Sénégal dans le Cayor-Baol. Comme l'idée d'un roi traditionnel ne disparaît pas totalement de l'esprit du peuple, même pendant les périodes d'anarchie, de tels rois arrivent à légitimer rapidement leur situation, selon leur conduite et leur adresse. Ils introduisent souvent des coutumes étrangères, sont enclins à l'arbitraire, ce qui peut engendrer une indignation populaire ; mais celle-ci se traduit, non pas par un changement de régime, mais par un changement d'individu pour des raisons qui seront indiquées ci-après.

Les prélèvements que pouvait faire une autorité sacro-sainte en période normale n'étaient en rien comparables à l'exploitation des serfs par la féodalité occidentale. Le travailleur africain n'avait rien d'une bête parquée ; il a toujours bénéficié du fruit de son travail. La fraction qui lui en échappait était rituellement cédée dans un régime traditionnel : il ne sera pas un révolutionnaire mais un conservateur. Sa tendance sera toujours de ramener les choses dans l'ordre qui permet de retrouver la productivité normale, lequel ordre est synonyme de : chaque caste dans ses privilèges traditionnels.

Le régime qui s'imposait dans de telles conditions était donc la Monarchie Constitutionnelle qui fut réalisée dès l'instauration des premières dynasties du Cayor. Le roi était assisté d'un Conseil composé des représentants

de chaque caste (cordonniers, etc...), du représentant des hommes libres (*diaraf ndiambour* ou premier ministre) du représentant des esclaves : *diaraf bount ker* ou général d'armées, car les troupes étaient constituées essentiellement d'esclaves (1). Le roi était investi par le premier ministre, le représentant des hommes libres, donc ceux qu'on pourrait appeler les bourgeois. Tout son pouvoir reposait sur le premier ministre et le général d'armée, sans lesquels il n'était rien : il était donc loin d'être un roi absolu. Rappelons qu'il s'agit du « roi émigré ».

Les doléances des hommes de castes étaient transmises par leurs représentants et celles du peuple en général, par le premier ministre.

Le roi devait réunir ce Conseil avant de prendre une décision importante. S'il agissait à l'encontre d'une recommandation du premier ministre, il n'était plus soutenu par le peuple : dans ce cas, il allait au devant d'une défection populaire à la première occasion, par exemple dès le retour d'exil d'un prince héritier d'une des sept dynasties rivales qui avaient également droit au trône du Cayor.

C'est même le premier ministre — choisi traditionnellement dans une famille bourgeoise — qui conseillait le retour du prince exilé, lui garantissant ainsi, en quelque sorte, l'accession au trône.

Avant l'installation de ces rois émigrés au Cayol-Baol, le pays était occupé par des propriétaires terriens sérères appelés *lamann* en valaf ; *lamann* vient d'un mot sérère *lam* = héritier, hériter. Il signifie aussi : bracelet, symbole de la transmission du pouvoir politique royal. Le mot toucouleur et peul *lam toro* = héritier de la région du Toro, ou chef.

Ces propriétaires terriens n'avaient rien de commun avec les seigneurs féodaux du moyen âge occidental : ils ne saignaient pas à blanc les paysans qui cultivaient les terres.

Après avoir analysé les deux systèmes de royauté qui existent en Afrique, nous sommes mieux en mesure de voir leurs points faibles et par où ils auraient été amenés à se rompre si l'histoire avait continué son cours.

Quelle aurait pu être la cause de cette rupture ? A quel niveau des couches sociales se serait-elle produite ?

Les rivalités entre vassaux, entre vassal et roi, entre différentes dynasties, entre les ressortissants d'une même dynastie, ne pouvaient entraîner que des guerres intestines qui, quoique violentes, n'auraient engendré de bouleversements radicaux qu'indirectement, en donnant à des contradictions plus profondes la possibilité de se développer et l'occasion d'éclater.

Il en est de même des attaques de rois voisins, car la responsabilité n'en incombait pas à des individus ou à une classe de la société attaquée ; tout au plus, le peuple était-il inquiet et mécontent, et par conséquent prêt à se grouper autour du roi si celui-ci devait reprendre sa revanche ; c'était même

(1) Voici la liste complète du Conseil qui devait élire le roi :
Diawérigne M'Boul ou Diaraff N'Diambour : Président
Le Lamane Diamatil
Le Botaloupe N'Diobé

Représentants de la population libre

Le Badié Gateigne
L'Eliman de M'Balle

Représentants des Marabouts

Le Sérigne du village de Cobe
Le Diawérigne M'Boul Galla

Représentants des Tiédos et des captifs de la couronne

Le Diaraff Boune Tékeur

(Cf. « Le Sénégal ».)

pour le roi une occasion de raffermir son pouvoir, en présentant l'entreprise comme une vengeance légitime de son peuple.

Certes, les grandes conquêtes avec l'établissement des grands royaumes où l'unité linguistique apparaissait déjà auraient, par la force des choses, engendré des transformations radicales.

L'Afrique, dans sa structure politique d'Etats juxtaposés, était déjà comparable à l'Europe. L'impérialisme, en nivelant ces individualités, en introduisant le dénominateur commun du colonialisme a, chose paradoxale, introduit en même temps l'unité politique qui peut permettre maintenant la réalisation d'une Fédération africaine à l'échelle du continent.

On pourrait s'attendre à un brassage de peuples dû aux migrations, avec toutes les conséquences heureuses qui pourraient en découler pour l'unification du peuple et l'évolution des problèmes sociaux. Mais l'importance d'un tel facteur a dû être limité par les considérations de castes. Il y a eu, certes, brassage ethnique, mariages entre gens de même caste et de races différentes, donc brassage linguistique aussi : mais si l'on en juge par la prépondérance de l'esprit de castes dans la société africaine actuelle, celui-ci devait être encore plus fort autrefois, et constituer un obstacle quasi-infranchissable à la fusion des castes.

Ajoutons à cela qu'avec le système de compensation lié à chaque caste on n'avait pas tellement d'intérêt, dans les cas ordinaires, à renier la sienne dans une région où l'on venait d'arriver, pour tenter de s'introduire dans une caste supérieure.

Une transformation sociale pouvait-elle venir des paysans saisonniers ? Pouvaient-ils constituer une classe ambulante de paysans pauvres susceptibles de mécontentement et partant, susceptibles de s'organiser pour devenir une classe révolutionnaire ?

Non. Car leur nombre devait être relativement limité. D'autre part, cette condition n'était que transitoire dans la vie d'un homme et cessait avec le mariage.

Enfin, le paysan ambulant a la possibilité de changer de patron l'année suivante si le traitement subi a été dur ou si on lui offre des conditions plus avantageuses. Aucun contrat spécial ne le lie à son patron. Il travaille en général pour le patron le matin et l'après-midi pour lui-même sur un lopin de terre cédé temporairement par le dit patron, qui, en plus, le nourrit. Un tel contrat prend fin avec la saison ; rien n'a été conclu devant une autorité quelconque. On ne songe à recourir à celle-ci qu'en cas de désaccord.

Ainsi, le paysan ambulant n'est pas l'objet d'une exploitation systématique et continue, d'un patron qu'il rend responsable de sa misère. Il n'avait pas de raison de s'organiser sur une base collective, ni de possibilités pour le faire.

Aussi, le paysan ambulant ne pouvait être à l'origine d'une transformation du régime.

A quel niveau se trouve donc la contradiction de cette société qui semblait si harmonieuse ? Quelle est la classe qui devait rompre l'équilibre social pour résoudre sa propre contradiction de classe ?

Elle devra être composée d'une catégorie d'individus aliénés sans compensation. Or, tel était le cas d'une certaine catégorie d'esclaves — et non pas de tous les esclaves, comme on pourrait le croire.

Voyons d'abord comment on devenait esclave et si, dans ce processus, il n'y avait pas une aliénation psychologique irrémédiable. Nous distinguerons

ensuite les trois catégories d'esclaves, avec leur potentiel révolutionnaire respectif.

A la suite d'une bataille, tous les prisonniers de guerre étaient d'office esclaves, sans qu'il soit tenu compte de leur situation sociale première. Dans certains cas, un rachat peut se faire selon le bon vouloir du vainqueur. Le *gor*, homme libre (*ger*+*ñéño*) peut racheter sa liberté en donnant un nombre variable d'esclave qu'il avait à domicile, si toutefois ceux-ci ont échappé aux razzias qui pouvaient suivre la victoire. Un oncle maternel avait le droit de proposer son neveu à sa place, d'où les termes déjà analysés dans la partie linguistique de *na dây* = qu'il vende = oncle et *dar* = coûter ;

bât = le cou

d'où *dar bât* = qui sert à racheter votre vie = neveu.

L'esclave ainsi capturé était, en dehors du bétail, la véritable monnaie d'échange (1), il servait de dot lors du mariage. Son corps ne lui appartenait pas: aussi, ne saurait-il revendiquer la moindre fraction du fruit de son travail. Il est à peine vêtu et nourri : il travaille dans des conditions atroces : c'est lui le bouc émissaire de la famille et il ne reçoit aucune compensation en retour. Il est le seul de la société africaine qui soit l'objet d'une aliénation sans dédommagement d'aucune sorte. Il est quotidiennement blessé dans sa dignité d'homme, ce qui est extrêmement grave, puisqu'il était naguère un homme libre : il passait ainsi de la plus haute sphère de la société, la plus épanouie, à la plus aliénée. Rien dans son milieu ancien ne le destinait à un pareil sort ; il est, par excellence, l'agent mécontent de la société, le premier élément révolutionnaire, car le plus aliéné de tous. Mais la surveillance sous laquelle il était placé, la faible densité de la population répartie en villages dispersés, les multiples préjugés qui poussaient les gens à s'ignorer davantage au lieu de chercher à entrer en contact, l'isolement relatif de chaque esclave au sein d'une famille étrangère et hostile, et, pour le moins, prêt à le châtier, tant de raisons ont fait de l'esclave ancien un être plutôt messianique qui s'aliénera progressivement sans songer concrètement à un soulèvement concerté de tous les esclaves pour bouleverser le régime oppresseur. Tout au plus il s'enfuyait pour retrouver sa liberté ou se suicider, en désespoir de cause, s'il ne pouvait plus supporter les blessures morales.

C'était bien les guerriers qui capturaient les esclaves avons-nous déjà dit ; cependant, par la voie des échanges, des dons, etc... tous les *gor* (hommes libres + hommes de castes) finissaient par en posséder. C'est comme la monnaie dont l'émission est faite par l'Etat, mais qui finit par se trouver entre les mains de tous.

Si les nobles et les hommes libres ont pu vivre dans le mépris du travail manuel, c'est que, en assurant la sécurité collective par la guerre, ils ont pu, en échange, se procurer une main-d'œuvre esclave gratuite qui leur permettait de vivre ainsi.

Ainsi, les esclaves n'étaient pas seulement haineux à l'égard des nobles qui les capturaient, mais aussi à l'égard de tous ceux qui, dans la société, étaient susceptibles de posséder des esclaves. C'est ainsi que l'opposition individuelle *diam sang* (esclave maître) repose sur l'opposition collective *diam gor* (esclave-

(1) Or et cories servaient aussi de monnaie. D'après Léon l'Africain, les cories venaient de Perse. On ne les trouve que dans l'Océan Indien et c'est leur rareté qui en a fait une monnaie en Afrique. De même que la rareté a fait de l'or un métal précieux susceptible de servir de monnaie.

homme libre), qui est une véritable opposition de classes, dans le sens marxiste du terme.

On distingue habituellement trois catégories d'esclaves :

1° Le *diam bûr*, esclave du roi. En général, il n'est plus esclave que de nom. Les *diam bûr* sont les esclaves d'origines différentes placés sous la dépendance directe du roi dont ils constituaient les troupes de choc encadrées par la noblesse et quelques hommes libres : Cayor, Baol, Djollof. Au Cayor, le général d'armées était un esclave : le *Diaraf Bunt Ker*. Il était choisi parmi les esclaves les plus fidèles du roi, donc parmi ceux de la « maison de sa mère ». L'armée du roi était le plus important groupement d'esclaves dans le pays : bien nourris, bien entraînés pour la guerre, bien armés, ces esclaves étaient, apparemment, les mieux placés pour faire la révolution ; leur concentration le leur permettait. Cependant, le fait ne se produira qu'exceptionnellement, dans l'histoire du Cayor par exemple, sous Faidherbe, entre *Lat Djor* (le roi du Cayor-Baol) et *Demba War* (son général d'armée).

Faidherbe, qui avait su exploiter cette contradiction de la société africaine, ne s'arrêta pas là : il a su transformer l'île de Saint-Louis, d'autant plus facilement défendable que les Cayoriens ne sont pas marins, en un centre attractif où allèrent se réfugier tous les esclaves mécontents de l'intérieur que Faidherbe utilisa pour constituer l'armée qui lui permit de conquérir le pays.

Cependant, ces esclaves militarisés du roi étaient, en général, comblés de faveurs, et rarement mécontents. Ils devenaient de pseudo-*gor* qui « donnaient » à tous les hommes de castes : rappelons que c'est toujours la caste supérieure qui « donne » à la caste inférieure.

Le *Diaraf Bunt Ker*, d'origine esclave et chef de l'armée au Cayor, le *Farba Mbin Kam* au Sine Saloum étaient de pseudo-princes pouvant régner sur des fiefs habités par des *gors* (à l'intérieur du domaine royal) : on assiste ici à une révision des idées sociales déterminée par des nécessités matérielles. Il faut souligner cependant, pour éviter toute équivoque, qu'en cette époque de monarchie aristocratique, seuls les soldats-esclaves devaient être commandés par un général choisi parmi eux, tandis que la noblesse allait à l'attaque librement et se serait sentie humiliée de subir un commandement. Voilà une des raisons pour lesquelles le général d'armée était un esclave.

2° Une autre catégorie d'esclaves est composée par l'ensemble de ceux que possède le peuple et que l'on peut classer selon deux critères indépendants, ce qui conduit aux quatre sous-catégories suivantes :

Les esclaves des familles *ger* sont socialement placés au-dessus des esclaves des hommes de castes : ce sont les premiers qui « donnent » aux seconds. Le *ger* est, par définition, celui qui n'exerce pas un métier manuel — en dehors de la culture que peut pratiquer tout le peuple sauf les nobles (1) ; la condition paysanne est désignée par le terme général de *badolo* qui n'implique pas un sens de caste.

(1) Pour ces rois émigrés l'agriculture était déjà moins sacrée que pour le peuple. Ils ont perdu leur caractère sacro-saint : ce sont des demi-laïcs, des tieddo.

Pour les rois traditionnels l'agriculture était aussi sacrée que pour le peuple ; c'est pour cela qu'il leur était dévolu, dans certaines régions, de semer les premières graines. En Egypte on voit le Pharaon représenté avec une houe, inaugurant le creusement d'un canal. Cailliaud nous apprend que le roi du Senaar avait un lougan qu'il cultivait de sa propre main.

« L'usage veut que le roi, durant son règne, cultive et ensemence son champ entier de sa main : ce travail lui vaut le surnom d'homme des champs. » (Tome II, p. 277.)

Les deux autres sous-catégories sont les esclaves qui relèvent, soit de la « Maison de la mère », quelle que soit la caste de celle-ci, soit de la « maison paternelle » quelle que soit la caste de celui-ci. Les premiers *diam négub nday* sont très fidèles : on les assimile, en quelque sorte, à des membres de la famille, leurs enfants sont des *diam ndudu,* c'est-à-dire : des esclaves nés dans la maison. Les ressortissants âgés de cette catégorie d'esclaves deviennent les censeurs de mœurs de la famille, les gardiens incorruptibles de la vieille tradition familiale. Tous les membres de la famille leur témoignent du respect : ls enfants n'oseraient ne pas écouter leurs conseils.

Les *diam ker bây,* ou esclaves de la « maison paternelle » forment la catégorie la plus déracinée des esclaves : on ne saurait être certain de leur fidélité, par conséquent on ne pourrait compter sur eux dans une situation tragique, contrairement aux esclaves de la « Maison maternelle ». Un tel fait n'est que le reflet de la structure de la famille africaine sur laquelle on ne peut s'étendre ici.

Cependant, notons qu'une des conséquences de la polygamie est la rivalité des mères, laquelle rejaillit sur les enfants de mères différentes : de tels enfants sont des rivaux sociaux qui, pour cette raison même, s'efforcent de rendre leurs relations mutuelles aussi correctes que possible. Aussi préférerait-on rester au champ de bataille que d'y laisser son frère paternel. Mais on se sent plus parent et plus intime avec le frère issu de la même mère : les rapports sont instinctifs, sincères et dépouillés de toute convention sociale si ce n'est le droit d'aînesse.

Les rapports avec le frère paternel sont généralement d'une hypocrisie masquée par une correction et une loyauté de surface qui résulte, pour le moins, d'un effort que la société nous contraint à fournir. Les enfants sont donc plus proches de leur mère que de leur père ; ils sentent quotidiennement que leur mère est à eux seuls, pour ainsi dire, tandis que leur père est, en quelque sorte, celui de tout le monde. Il ne faudrait pas confondre ces facteurs de rapprochement — issus de la structure de la famille — entre mère et enfants, avec les notions de matriarcat sur lesquelles repose la société africaine.

Voilà les raisons profondes qui font de l'esclave de la « maison paternelle », un être qui ne s'attache à personne, mais qui, bien que perpétuellement mécontent, n'a jamais réuni les conditions nécessaires qui lui auraient permis de bouleverser le régime.

Cependant, parmi les hommes libres, il y avait toute une catégorie de pauvres, sans revenu, formant une classe de paysans misérables qui, si elle avait été concentrée, se serait organisée pour renverser le régime, comme cela eut lieu en Egypte lors de la révolution dite osirienne.

En résumé, puisque personne ne voulait changer de condition il n'y avait pas de forces révolutionnaires ; seuls les esclaves auraient bien voulu le faire, mais la structure économique de cette société pré-industrielle ne le leur permettait pas.

Le système de compensation des castes semble donc expliquer l'immobilité apparente des sociétés nègres depuis l'origine des temps : Egypte, Afrique, Arabie sabéenne, Inde drawidienne.

Aussi est-il presque inutile d'ajouter que préjugés ethniques et sociaux sont également néfastes pour l'avenir de notre pays ; pour élever notre société au

niveau du monde moderne, force nous est de tourner résolument le dos au système des castes.

D'après cette analyse on voit que le primat de la superstructure dans une société à castes n'est qu'apparent. La société doit sa cohésion, sa stabilité à la sauvegarde des intérêts matériels de la classe laborieuse.

MORALE ENGENDREE PAR CES CONDITIONS ECONOMIQUES

La fonction de guerrier provoquant le développement du sentiment de l'honneur militaire à son plus haut degré, la témérité était une des plus hautes valeurs morales, sinon la plus haute, de la société africaine. Au Cayor, en particulier, un *dorobé* qui survivait à une défaite était déchu de son titre de noblesse.

Tel fut le cas du Damel *Madiodio* qui, vaincu par *Lat Dior* (au temps de Faidherbe) ne se suicida pas.

Cette période de la chevalerie africaine est appelée, dans la tradition sénégalaise, époque *lag-ya*.

La générosité était aussi considérée comme une valeur morale essentielle ; à tel point que la tradition rapporte qu'un *lag* ne pouvait tout seul "croquer" une noix de cola, sans déchoir : en cas de solitude, quand il n'a personne avec qui partager, il est tenu de jeter l'autre morceau.

Au niveau du peuple, la générosité prenait la forme pratique de l'hospitalité. Celle-ci était la meilleure forme d'adaptation aux conditions de vie de l'époque. Elle permettait à chacun de voyager dans une région ou un pays où l'on est totalement inconnu sans souci de nourriture et de logement (à une époque où il n'existait ni hôtel, ni banque...).

Cependant, d'un individu à l'autre, le degré de générosité était variable, selon le tempérament, la fortune, etc... Les raisons économiques de cette loi d'hospitalité et de générosité étant en voie de disparition, on a tendance aujourd'hui à voir dans ces traits moraux, le reflet d'une nature morale spécifique du Nègre. Cette erreur idéaliste qui consiste à ériger en qualités absolues des valeurs relatives n'a été possible qu'avec la disparition et l'oubli des causes économiques, donc matérielles, qui avaient engendré ces dites valeurs.

La vénération des vieillards et le respect des aînés, autrement dit le respect de l'âge, provenait du fait que la sagesse, somme d'expérience vécue et de connaissances acquises, était fonction de l'âge. En Occident moderne, où l'instruction peut conférer, dès le bas âge, des connaissances qui dépassent celles de beaucoup de personnes âgées, l'infaillibilité n'est plus fonction de l'âge : aussi la vieillesse n'y est-elle plus sacrée.

APPENDICE

VOCABULAIRE COMPARE DU VALAF ET DU SERERE

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Abdudambar	**Adbudambar*	Ange de la mort
Adina	**Adana*	Paradis (arabe)
Hâdo	Ado	Attention, égard
Adu	*Adu*	Répondre
Adna	*Aduna*	Monde (arabe)
Hâh	Ah	Droit issu du labeur, de la peine — péché
Ahakañ	*Ahakañ*	Si (dans le sens affirmatif)
Ak	Ak	Stigmate d'une plaie
Al	*Ag-Ak*	Avec
Ala	*Alla*	Brousse
Lâhira	**Alâhira*	Jugement dernier (arabe)
Halak	**Alak*	Anathématiser, Maudire
Halal	*Alal*	Biens
Ilor	Alèr	Hilaire, ancre
Arhémes	**Alhèmes*	Jeudi (arabe)
Arhuran	**Alhuran*	Koran (arabe)
Alku	*Alku*	Réprouvé, maudit
Ham	*Am*	Avoir
Hañân	*Añân*	Jalousie
Andâr	*Andâr*	Calebasse de mesure
Andi	*Andi*	Apporter
Aha	*Anhha*	Oui
Ap	*Ap*	Délai ; délai de vie
Ngaram	*Arâm*	Adultérin ; contre la coutume, la religion
Arend Aka Arer	*Arèn*	Arachide
Asaman	**Asaman*	Ciel (arabe)
Hid	*At*	Année

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Ate	*Ate*	Jugement ; loi
Hav	*Av*	Saisir un objet lancé
Ba	*Bâ*	Autruche
Bo	*Ba*	Jusqu'à
Vas	*Ba*	Laisser
Ba Bandoli	*Bâ Bandoli*	Autruche
Bado	*Bado*	Fils unique
Badolé	*Badolo*	Un du peuple
Padi	*Bag*	Récipient servant à tirer l'eau du puits
Vagan	*Bagan*	Grand récipient
Bag ola	*Bag*	
Fah	*Bah*	Bonté
Mbah	*Bah*	Coutume, tradition ; ce qui a été établi avant nous, etc., menstrue, etc.
Péhél	*Bahâh*	Bonté
Fahand	*Bâhal*	Améliorer
Toh	*Bâhoñ*	Corbeau
Bakad	*Bakâr*	Péché
Buknég	*Baknèg*	Valet de chambre
Balor	*Balor*	Espèce de serpent
Bamos	*Bamos*	A jamais
Fañ	*Bañ*	Refuser
Pañ	*Bañ*	Ennemi
Bañah	*Bañâh*	Entrer en défonçant un obstacle
Banana fane	*Banane Bi*	Banane
Banèh	*Banèh*	Plaisir
Banh	*Banhléñ*	Sable
Bar	*Bar*	Fréquent
Raband	*Baral*	Accélérer
Bari	*Baré*	Cheval gris
Barké	*Barké*	Bénédiction
Basab	*Basâb*	Plante herbacée
Basang	*Basang*	Natte
Bantasa	*Basañté*	Aubergine
Basbasi	*Basbasi*	Larmoiement
Basi	*Basi*	Gros mil
Pad	*Bât*	Cou
Bat	*Bat*	Battre
Batahel	**Batahel*	Lettre arabe
Gav	*Bav*	Aboyer
Buyat	*Bay*	Cultiver
Bayân	*Bayâl*	Lieu aéré
Bayât	*Bayât*	Sarclage, biner
Basal	*Bayi*	Abandonner
Bayo	*Bâyo*	Orphelin
Dan	*Béden*	Corne
Bug	*Beg*	Vouloir
Bugebugena	*Begé*	Cupide
Bumb	*Bemba*	Cri du chameau
Mbémir	*Bempen*	Mal d'yeux qui empêche de voir la nuit
Fanit Niñ	*Beñ*	Dent
Beref	*Beraf*	Sorte de concombre
Birbil	*Bérbér*	Bruit de flamme
Bès	*Bés*	Jour
Fang-Ayu	*Ayu-Bès*	Semaine
Fès	*Bès*	Vanner
Ngid	*Bet Get*	Œil, yeux

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Béd	*Bét*	Saisir à l'improviste
Ndébéh	*Bétéh*	Plomb
Fambé	*Bey*	Chèvre
Biñ	*Biñ*	Tourner les lèvres en signe de mépris
Bind	*Binda*	Ecrire
Bip	*Bipa*	Bruit que fait un corps qui tombe
Bip	*Bip-Bip*	Tirer avec force
Lubir	*Bir*	Grossesse
Bur	*Bir*	Clair
Burand	*Biral*	Démontrer
Bisirbasar	*Bisirbasar*	Mille-pattes (onomatopée)
Bo	*Bo*	Si (conditionnel)
Bob	*Bob*	Paille
Bof	*Bôf*	Couver
Bug	*Bög*	Vouloir
Bohotoh	*Bohtu*	Se cacher
Bék	*Bok*	Faire partie
Rok	*Bok*	S'affilier
Mbôk	*Bôk*	Donc
Fokal	*Bokal*	Unir
Mbel	*Bol*	
Doloh	*Bolô*	S'unir
Bom	*Bôm*	Assassiner
Bon	*Bon*	Mauvais
Giñ	*Bön Gön*	Dent
Nig Fañig	*Bön i Nay*	Dents d'éléphant, défenses.
Bor	*Bor*	Crédit
Bor	*Bor*	Arracher en masse
Bos	*Bos*	
Bôt	*Bot*	Porter à califourchon
Botil fana	*Botal*	Surveillant des circoncis
Boh	*Boy*	Chacal
Burand	*Boyal*	Relâcher
Buh	*Bûh*	Pousser
Bumi	*Bumi*	Vice-Roi
Buñ	*Buña*	Donner par-dessus le marché
Dâ	*Dâ*	Encre, encrier
Dab	*Dab*	Atteindre
Daba	*Daba*	Instrument agricole
Dabu	*Dabu*	Se ressaisir
Rad	*Dad*	Enfoncer
Dat	*Dad*	Dériver, s'écarter du chemin
Dahit	*Dadi*	Défoncer
Dafeñ	*Dafé Daféñ*	Difficile
Dag	*Dag*	Courtisan
Dag	*Dag*	Arrangé
Dégatin	*Dagât*	Découper
Dagu	*Dagu*	Faire le courtisan
Dabin	*Dafal*	Allumer
Daga	*Daga*	L'ensemble des greniers
Dagand	*Dagal*	Arranger
Dagân	*Dagân*	Supplier
Dangat	*Dagar*	Venin
Deg	*Dagi*	Soulever
Dah	*Dah*	Passage d'un banc de poissons
Rah	*Dah*	Chasser
Dahal	*Daha*	Sanglier
Ndahan	*Dahân*	Coucher sur le dos
Dahar	*Dahar*	Tamarinier

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Lahasir	*Dahas*	Mélanger
Dahatu	*Dahatu*	Plante comestible
Dahid	*Dâhlé*	Embarrassé
Dak	*Dak*	Regarder fixement
	Dak	Viser un objectif mobile
Daka	**Daka*	Lieu de prière — mosquée (arabe)
Dakarndé	*Dakandé*	Gomme
Daker	*Daker*	Mari
Dal	*Dal*	Se poser
Ndal	*Dal*	Jeu de dames
Dal	*Dall*	Passer, franchir
Daland	*Dalal*	Calmer, apaiser
Délém	*Dalam*	Tige de fer qui sert à égrener le coton
Délemban	*Dalamban*	Bois d'ébène
Dalad	*Dalañ*	Arriver brusquement
Dam	*Damm*	Paix
Damano	*Damano*	Epoque
Dabatir	*Damanté*	Alterner — Salutations courtoises, interminables
Damba	*Damba*	Grand panier, réservoir
Dambar	*Dambâr*	Brave
Damb	*Dambat*	Se plaindre
Damboh	*Dambu*	Faire défection
Dambur	*Dâmbur*	Homme libre, innocent
Diormotch ola	*Darmot Damût*	Furoncles
Damoh	*Damu*	Se glorifier
Dan	*Den*	Pieux
Ndan	*Dân*	Razzier
Tuñ	*Dañ*	Pousser
Dañ	*Dañ*	Se cabrer
Dañan	*Dañal*	Faire cabrer un cheval
Dik	*Danda*	Acheter NDek (Valof) = Prix
Ndang	*Dang*	Boule de couscous sec
Dang	*Danga*	Apprendre
Dangaro	*Dangoro*	Maladie
Dangand	*Dangu*	Ecole
Ndang	*Danh*	Fruit du pays
Dangtoh	*Dangatal*	Expliquer Faire un bavardage
Dangtu	*Dangtu*	Bavarder
Dâv	*Dânu*	Tomber
Dama	*Danna*	Bon tireur
Dab Tab	*Dap*	Attraper, admettre, saisir
Dâp	*Dâp*	Galop
Dar	*Dâr*	Durillon
Dar	*Dar*	Coûter, bon marché
Dul	*Dar*	Couper un liquide
Dara	*Dara*	Rien
Daraf	*Darâf*	Fonction traditionnelle
Dir	*Darak*	Convalescence
Diriñortt	*Dariño*	Utiliser
Daro	*Daro*	Bague
Radu	*Dâru*	Se réchauffer au feu
Dasior	*Dâs*	Vent du sud
Das	*Dâsi*	Sabre
Dasoh	*Dasualé*	Cacher sous l'oreiller
Tatang	*Datang*	Lier le pied de devant à celui de derrière à un animal

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Detay	*Datây*	Cercle de causeries
Ndét	*Datu*	Appuyer les mains aux branches
Ndavan	*Daval*	Conduire
Dav	*Dav*	Chauffer dans de l'eau
Davding	*Davriñ*	Intendant
Nây	*Dây*	Embrasement de la forêt
Tayah	*Dayahu*	Somnoler
Dayoh	*Dayartu*	Flotter dans l'air, planer
Dayoh	*Dâyu*	Se balancer
Dib	*Deba*	Poignarder — Piler
Dadra	*Ded Bi*	Arbuste épineux, broussaille
Dudambar	**Dédenbar*	Décembre (arabe)
Fi	*Def*	Faire
Réf	*Déf*	Accomplir
Dak	*Deg*	Piétiner
Deg	*Degga*	Se dit de ce qui est calme
Dès	*Dèg*	Déjà
Ndigil	*Deg*	Vérité
Sék	*Dég*	Epine
Nangilu	*Déglu*	Ecouter
Dégor	*Dégô*	S'entendre
Dakandoh	*Dégo*	Enjambée
Dèk	*Dèk*	Présenter un récipient en vue de recevoir quelque chose
Dikil	*Dékil*	Faire rester, calmer
Del	*Del*	Mourir pour
Dil	*Del*	Prendre
Dol	*Della*	Loucher
Déloh	*Délo*	Rendre
Dakin	*Délsi*	Revenir
Dèm	*Dèm*	Essayer
Dimb	*Dembat*	Planter
Demand	*Demalé Demal*	Diriger vers
Démèt	*Démèt*	Apparaître brusquement
Kikin	*Deñ*	Tente
Dènd	*Dend*	Glousser
Déndal	*Déndalé*	Mettre côte à côte
Déng	*Dénga*	Fers
Déngi	*Déngi*	Désenchaîner
Gèk	*Denk*	Confier
Didi na	*Denu*	Tonnerre
Depi	*Depi*	Mépriser
Dul	*Der*	Peau
Darbad	*Dèr*	Attiser le feu
Dérêm	**Derem*	Valeur arabe correspondant à 5 fr.
Deri	*Déri*	— vient de dragme (grec)
Deuk	*Deuk*	Terre ferme
Duf	*Di*	Semer
Diam Ga Diam	*Diam Agdiam*	Au revoir
Diambit	*Diambat*	Se plaindre
Diab	*Diap*	Saisir
Diba	*Diba*	Poche
Dibér	**Dibér*	Dimanche (arabe) il en est de même de tous les autres jours de la semaine, ainsi que des mois de l'année
Gidi fana	*Dibi*	Fusil
Didoh	*Didu*	Etre assis
Didu	*Dîdu*	Ironie
Diem	*Dièm*	Essayer

SÉRÈRE	WALAF	FRANÇAIS
Ndégit	*Dig*	Promettre
Tigèn	*Digèn*	Femme et sœur par extension
Gisatoh	*Dîhatu Gas*	Fouiller la terre avec les doigts
Diko	*Diko*	Caractère
Dimele	*Dimeli*	Aider
Dîn	*Dîn*	Appeler ou chasser au bruit du tam-tam
Diné	**Diné*	Diable (arabe)
Ding	*Dinga*	Massif
Tiafu	*Diof*	Aller droit
Niot	*Dionkan (Niop)*	S'accroupir
Dip	*Dipa*	Superlatif de chaud
Did	*Dîr*	Viser
Dis	*Dis*	S'adresser à une personne en vue d'obtenir une aide
Disoh	*Diso*	S'entretenir
Gis	*Dis Gis*	Voir
Dolin	*Diu*	Huile
Tos	*Dod*	Pierre
Dodit	*Dodet*	Soulever lestement
Dof	*Dof*	Fou Faire rentrer le troupeau Aller droit vers un objectif
Tofu	*Dof*	
Dofand	*Dofal*	Se diriger vers...
Dofnor	*Doflo*	Affoler, rendre dément
Dong	*Dog*	Couper
Duhiloh	*Dog*	Se lever
Dogand	*Dogal Doglo*	Faire lever
Dokandoh	*Dogando*	S'appuyer sur quelqu'un pour se lever — Se lever simultanément
Toh	*Doh*	Donner
Tok	*Dohha*	Nuque
Doh	*Dohañ*	Désigner du doigt
Dohandèm	*Dohandèm*	Immigrant — inconnu
Dohan	*Dohantu*	Se promener
Adoï	*Doï*	Assez
Dok	*Dokdolâté*	Ajouter des morceaux
Dol	*Dol*	Choir
Dil	*Döl*	Prendre, saisir
Dolé	*Dole*	Force
Dolinka	*Dolinka*	
Dololi	*Dôlôli*	Coquille d'escargot — cloche
Doloh	*Dolu*	Boire d'un trait
Dom	*Dom*	Amour-propre — dignité vergogne
Domand	*Domal*	Rendre ahuri
Domb	*Domba*	Indigne — ne pas mériter
Bindahar	*Dômigarab*	Fruit
Domm	*Domm*	Particule qui, ajoutée à l'adjectif amer, donne le superlatif
Don	*Doñ*	Donner un petit espace à cultiver ; un petit travail à faire
Dongama	*Dongama Dangoma*	Belle femme
Dor	*Dôr*	Frapper
Dor	*Dor*	Plaine
Dotom	*Dotam Dotom*	Qui balbutie
Dodit	*Dotli*	Passer quelque chose à quelqu'un
Yondoh	*Dovu*	Se balancer — Yoru (Walaf) = descendre par une corde

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Doy	*Doy*	Suffire
Lol	Doy	Pleurer
Dof	*Dub*	Droit
Duband	*Dubal*	Redresser
Duk	*Dug*	Entrer
Dugup	*Dugup*	Mil
Dûk	*Dûk*	Tas, amas
Dukatir	*Dukanté*	Piler à plusieurs
Dul	*Dal*	Se poser
Dol	*Dûl*	Mentir — DEV (Valaf) = Calomnier
Tula ha	*Dula*	Marchand ambulant
Dulit	**Dulit*	Dévot musulman
Dum	*Dum*	Se tromper
Dum	*Duma*	Battre
Duma	**Dumâ*	Mosquée
Dundung	*Dundung*	Tam-tam du roi
Duné	*Duné*	Mille
Dung	*Dungâ*	Nu
Tûnu	*Dûnu*	Déraisonnable
Dusu	*Dusu*	Chique
Dusu	**Dusu*	Dix sous (et non plus 12) (français)
Duté	*Duté*	Tisane de thé (français)
Hup	*Ep*	Surpasser
Ul	*Ev*	Damasquiner
Fab	*Fab*	Prendre
Fad	*Fad*	Abattre
Fad	*Fad*	Soigner
Fah	*Fahla*	Arracher
Faktan	*Faktal*	Arriérer
Falari	*Falaré*	Croupe
Falé	*Falay*	Coton non filé
Falé	*Fâlé*	S'intéresser
Fadit	*Falit*	Se dit de ce qui est brisé
Faladoh	*Falu*	Se dit en pilant à coups doublés
Pamb	*Famba*	Tendon
Feit	*Fandé*	Se coucher sans dîner
Fanda	*Fanta*	Espèce de poisson
Far	*Fanta*	Effacer
Fes	*Far*	Amant
Farle	*Far*	Prendre parti pour...
Fadlu	*Farlé*	Actif
Safad	*Farlu*	Corde remplie de nœuds — nouer
Pis	*Fas*	Cheval
Fad	*Fas*	Serrer, boucher
Fat	*Fatt*	Crever, se rompre
Vetandu	*Fat*	Se souvenir
Fav	*Fatliku*	A jamais
	Fav	Quitter la maison conjugale par suite d'un mécontentement
Saytir	*Fay*	Dignité
Fayd	*Fayda*	Donner de l'importance
Faydand	*Faydal*	Se venger
Rafdinu	*Fayu*	Epuisé, fini — à propos des vivres — s'applique à un grenier vide
Fag	*Fega*	Battre pour faire tomber la poussière
Fak	*Feg*	Démarrer en vitesse
Fuh	*Feh*	Assainir
Fahand	*Féhal*	Faire démarrer
Fuhand	*Fehal*	Essayer
Féhé	*Féhé*	

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Fél Fal	*Fél*	Coup de pied
Fol	*Fel*	Sortir de l'autre bout
Sen	*Fenna*	Nulle part
Féñ	*Féñ*	Apparaître
Fénand	*Fénal*	Calomnier
Fañand	*Féñal*	Découvrir
Senén	*Fénén Fanén*	Ailleurs
Fur	*Ferr*	Se dit d'un oiseau qui prend son vol
Fes	*Fes*	Abattu — brisure des entrailles
Feta	*Fet*	Danse, danse
Védi	*Féy*	Nager
Fiftin	*Fiftin*	Un franc (anglais)
Fir	*Firi*	Traduire
Firin	*Firndé*	Preuve
Fit fana	*Fit*	Courage, principe vital
Fitch	*Fit*	Flèche
Todosoh	*Fitasu*	Claquement des doigts
Fitna	*Fitna*	Activité, peine
Fôy	*Fo*	S'amuser
Fodandi	*Fodanti*	Remettre en forme
Fog	*Fog*	Opinion
For	*Foh*	Faire claquer les articulations
Mukudoh	*Foad Fahad*	Se déboiter
Farid	*Folet*	Enlever les aspérités
Fopit	*Fomp*	Nettoyer
Fop	*Fop*	De beaucoup
Fir Fur Fokat	*For*	Ramasser
Fodoh	*Forah Farah*	Acide
Fodohand	*Forahal Farahal*	Aciduler
Fodah	*Forahloy Farahloy*	Bondir
Fet	*Fôt*	Faire du linge — action de faire du linge
Foy Foyin	*Foy Foyi*	Voler légèrement
Nudoh	*Fudu*	Faire des contorsions
Kuf	*Fûf*	Plante dont l'odeur des racines chasse le serpent
Fudan	*Fuhelé*	Gourmand
Furr	*Fur*	Superlatif de blanc
Fur	*Furit*	Déteindre
Fut	*Fut*	Boursoufflement de la peau
Fut	*Fut*	Crever, se rompre
Foy	*Fûy*	Comportement d'un parvenu
Gah	*Ga*	Forcer
Gad fana	*Gad gi*	Caravane de Maures
Ngad	*Gad*	Saignée
Gad	*Gad*	Vilainie
Gidgin	*Gadafal*	Humecter
Odam	*Gadam*	Rate
Ndaian	*Gadây*	Exil
Gado	*Gâdo*	Danse nègre
Gadoh	*Gadu*	Porter sur l'épaule ; assumer
Gaf	**Gâf*	Mal, neutre, bien ou mal (français)
Gafaka	*Gafaka*	Sac servant à donner les céréales aux chevaux
Ngah	*Gâh*	Braire
Ndogoy	*Gaïndé*	Lion
Gak	*Gak*	Tache
Gakan	*Gakal*	Tacher
Kal	*Gâl*	Barque ; malle au Cayor Baol
Gugudanoh	*Galahndiku*	Se rincer la bouche avec de l'eau

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Galan	*Galan Galén*	Croiser
Galan Gali	*Gali*	Abâtardi, dégénéré
Gamb	*Gamb*	Outre
Génar	*Gan*	Hôte
Geñ	*Gañ*	Grimaces de douleur
Gañ	*Gâñ*	Faire du mal
Gañ	*Gañ*	Reprocher
Gap	*Gâñ*	Manger avec les incisives un fruit en général
Bonah	*Ganây*	Arme
Gand	*Ganda*	Beau jeune homme — Bûche
Gantu	*Gantu*	Refuser
Gañah	*Gâñu*	Etre blessé
Gap	*Gap*	Estimer
Marma	*Gar*	Petite fourmi rouge
Ngarin	*Garab*	Arbre
Garé	*Garay*	Coton filé
Gas	*Gas*	Creuser
Ngâs	*Gâs*	Joli
Ngasir	*Gasé*	Entrequereller — affronter deux adversaires en combat singulier
Gaté	*Gaté*	Honte, humiliation
Gav	*Gâv*	Rapide
Kavar	*Gavar*	Cavalier
Kaïnak okha	*Gaynago Kaïnak*	Berger
Hib	*Geb*	Tenir dans la main
Gid	*Ged*	Menacer
Had	*Gèd*	Mer
Gif	*Gef*	Enlever sa fiancée
Géhél	*Géhél*	Hennir
Gen	*Gel*	Cendres chaudes
Gélédoh Hélédel	*Géladu*	Faire des grimaces
Ngelemb Na	*Gelem gi*	Chameau, Dromadaire
Gulum	*Gelem*	Désorienté
Gelvar	*Gellvar*	Nom de la dynastie royale du Sine Salum
Gulmand	*Gelomal*	Désorienter
Gom	*Gemb*	Alvéole
Bembandoh	*Gemb*	Attiser le feu
Géb	*Gemeñan*	Insecte — sorte de hanneton qui ronge la baobab
Gémèñ	*Gémiñ*	Bouche
Gun Nor	*Gemlo*	Faire croire à
Ken	*Gen*	Meilleur
Gut	*Genna*	Pipe
Gerit	*Ger*	Séduire par des présents — Mettre à l'épreuve
Ner	*Ger*	Bouillir jusqu'à l'évaporation
Gidim Ngidim	*Gerem*	Remercier
Cérté	*Gérté*	Arachide
Get	*Get*	Ronger
Géten	*Géten*	Embêter
Kaul Révétandoh	*Gévél*	Griot
Gi	*Gif*	Amande — grain des fruits du baobab
Sindin	*Gilin*	Morceau de bois incandescent
Añ Giñ	*Giñ*	Jurer
Ndinohiv	*Ginav*	Arrière, dos
Gindir	*Gir*	Se précipiter sur...
Gis	*Gis*	Voir

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Gis	*Gis*	Etre tari
Gisand	*Gisal*	Faire tarir, assécher
Gisané	*Gisâné*	Prédire l'avenir en interprétant la disposition et le caractère de figures composées de points, nécessairement dans du sable
Gog	*Gog*	Coquet
Gog	*Gog*	Gorille
Koy	*Golo*	Singe
Gim	*Gom*	Croire, foi
Ndom	*Gôm*	Plaie
Kor	*Gôr*	Homme
God	*Gor*	Abattre à coups de cognée
Goré	*Goré*	Honnête
Gorèdar	*Gorèdi*	Malhonnête
Gorong	*Gorong*	Baguette pour battre le tam-tam
Gorgornoh	*Gorgorlu*	Se ranimer de courage, faire des efforts
Kob	*Got*	Bosquet
Goy	*Goy*	Fané
Humb Mum	*Gub*	Epi de mil
God	*Gudda*	Long
Gum	*Gûh*	Gorgée — hanneton
Burur	*Gunôr*	Hanneton
Guru	*Guru Guro*	Kola
Gurub	*Gurub*	Se dit lorsqu'on se met à genoux
Guta	*Gute*	Carafe
Guyab	*Guyâb*	Goyave
Hid	*Had*	Toiture
Had	*Had*	Laver une partie d'un vêtement
Had	*Hâd*	Moitié
Hed	*Had Hed*	Qui peut être contenu
Hadalé	*Hadalé*	Séparer
Hadloh	*Hadi*	Chasser
Heda	*Hadna*	Peut-être
Haf	*Haf*	Coudre des bandelettes
Huh	*Hâh*	Cracher
Hali	*Hala*	Arc
Halam	*Halam*	Méditer
Hilim	*Halam*	Sorte de guitare
Halat	*Halat*	Penser
Halima	*Halima*	Plume
Halis fana	*Halis*	Argent
Kaban	*Hamb*	Nourrir le feu
Hamit	*Hami*	Reconnaître
Hañ	*Hañ*	Priver de...
Rand	*Hang*	Bosse
Handar	*Handar*	Cuivre
Hangoh	*Hang*	Chauve
Hapit	*Hapit*	Se dit de ce qui se casse — Echancrer — écroûter
Har	*Har*	Usé
Harab	*Harab*	Reprocher
Hereñ	*Harañ*	Habile
Hiré	*Haré*	Armée — combat
Harit	*Harit*	Ami
Hiroh	*Haru*	Se suicider
Has	*Has*	Réprimander — blâmer
Hasab	*Hasab*	Coudée
Nahañ	*Hasan Hésén*	Démanger

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Nahan	*Hasan*	Démangeaison
Hasoh	*Hasu*	Se glorifier
Hat	*Hat*	Antique
Hit Hat	*Hat Hatt*	Superlatif d'amer
Het	*Hat*	Moucheté (cheval)
Hator	*Hât*	Déjà
Hayay	*Hayay*	Genre de poisson
Hed	*Hed*	Lance
Hédna	*Hédna*	Peut-être
Nef	*Hef*	Clignoter
Hit	*Heh*	Essoufflé
Herer	*Heher*	Sorte de pagne
Hed Nof ola	*Hel I Nop* *Daro I Nop*	Boucles d'oreilles
Heband	*Hemba Hamb*	Attiser le feu
Hémém	*Hémem*	Désirer
Heñ	*Heñ*	Testicules de reptile
Heñ	*Hêñ*	Parfumé
Héñan	*Heñal*	Embaumer
Heñu	*Hèñu*	Sentir
Ndél	*Hep*	Hachette
Hès Yék	*Hès*	Teint clair
Hès	*Hésé*	Abcès situé au niveau de l'aine — bubon
Het	*Het*	Anneau
Hut	*Het*	Manifestation d'une ébullition
Hit	*Het*	Tirer à soi
Hev	*Hev*	Evénement, fête — Mode — avoir lieu
Hevando	*Hevando*	Avoir lieu simultanément
Hévader	*Hévi*	Démodé
Hes	*Hey*	Partir de bon matin
Hibar	*Hibar*	Narration
Gef	*Hif*	Faim
Nheh	*Hif*	Avoir faim
Hehan	*Hifal*	Affamer
Kek	*Hig*	Vierge
Hih	*Hih*	Haleter
Hin	*Hin*	Nuage, nuageux
Hin	*Hin*	Genre de tam-tam
Hir	*Hir*	Exciter
Hes	*His*	Très méchant
Hob	*Hob*	Feuille
Hob	*Hôb*	Dorer
Hobit	*Hobat*	Ecorce détachée par la sécheresse
Hobit	*Hobi*	Enlever la couche superficielle
Hod	*Hôd*	Tremper
Hof	*Hof*	Avoir en horreur — tabou
Hoh	*Hoh*	Cheval
Hong	*Hol*	Cœur
Hor	*Hol*	Regarder
Hoylar	*Holare*	Fauve
Nkhomb	*Homb li*	Cadenas
Honehon ola	*Hon*	Arc-en-ciel
Ngahañat	*Honhoner*	Sorte de fourmi-lion
Hor	*Hor*	Coquillage
Horompolé	*Horampolé* *Horompolé*	Girofle
Horhorin	*Horhori*	Vaciller
Horomdom	*Horondom*	Fourmilière

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Hos	*Hos*	Espèce, genre
Hod	*Hôt*	Profond
Hodan	*Hotal*	Approfondir
Huf	*Hûf*	Arracher
Sudi	*Hugi*	Bossu
Hul	*Hul Hulo*	Murmurer
Kolu	*Hulo*	Dispute
Hulul	*Hulol*	Couleuvre
Hulub	*Hulub*	Ravin
Kumb	*Humb*	Fort bruit
Hup	*Hup*	Faire peur
Hur	*Hur*	Vallée
Hur	*Hûr*	Moisir
Gurfanel	*Hurfân*	Enrhumé, rhume
Gurfanor	*Hurfanlo*	Enrhumer
Huf	*Huss*	Arracher
Yindé	*Indé*	Vase en terre cuite percé de plusieurs trous au fond, servant à chauffer le couscous sur la marmite
Bisid	*Isi*	Amener, apporter
It Itam	*It Itam*	Aussi
Kabab	*Kâbâb*	Mâchoire
Kabus	*Kabus*	Pistolet
Kandang	*Kadang*	Donner des coups rythmés en pilant
Kaf	*Kaf*	Plaisanterie
Kaït	*Kaït*	Papier
Kamb Gamb	*Kamb*	Excavation
An	*Kan*	Qui
Kañân	*Kañân*	Jalousie
Kani	*Kâni*	Piment
Karoh	*Karu*	Une manière de piler
Karabané	*Karabané*	Feinte
Karas	*Karâs*	Onomatopée indiquant le bruit
Kârkâr	*Kârkâr Kâr*	Mot que l'on ajoute à toute appréciation par superstition, de peur que la vertu destructive de la parole n'atteigne l'objet apprécié
Kasara	**Kasara*	Vaurien (arabe)
Kâtarkâtari	*Kâtarkâtari* *Hâtarhâtari*	Onomatopée passée au verbe, signifiant marcher gravement
Katan	*Kattan*	Puissance
Kaudir ola	*Kaudir*	Marmite
Kavtèf	*Kavtèf*	Grand malheur
Kahit	*Kayit*	Papier
Gif	*Kef*	Saisir rapidement
Kik	*Kek*	Se dit de ce qui est dur
Keletar	*Kelerbat*	Hirondelle
Kim	*Kem Kâñ*	Chanson, louange, hymne
Kémado	*Kémâdo*	Gratin
Kin	*Ken*	Quelqu'un
Kén	*Kén*	Personne, une personne
Kep	*Kep*	Juste
Kersa	*Kérsa*	Pudeur
Késé	*Késé*	Tout seul, unique
Kétéran	*Kétéran*	Musc
Kév	*Kév*	Kaolin
Mbéfal	*Kevel*	Biche
Pafad	*Kïfad*	Celui qui soigne
Kagas	*Kïgas.*	Celui qui creuse

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Kelfa	*Kilifa*	Chef
Kilip	*Kilip*	Se dit quand on s'empare de quelque chose
Kîd	*Yîr Kîraï*	Abri
Koko	*Koko*	Coco
Kirkirin	*Kokori*	Se débattre
Ngog Dukha	*Kok si*	Petite calebasse
Kol Galas	*Koler*	Poisson sans écailles
Kong	*Kong*	Se dit de ce qui est dur
Kongkongi	*Kongkongï*	Onomatopée passée verbe signifiant faire un bruit sec en frappant à intervalles réguliers sur un objet résonnant
Kuni	*Koni*	Fruit de ronier non mûr
Konko	*Konko*	Instrument agricole servant à semer les arachides
Kopar	*Kopar*	Argent (de « copper » : anglais)
Kor	*Kor*	Jeune
Korba Na	*Korba*	Amorce
Kagañ	*Köriñ*	Charbon
Morol	*Korol Koral*	Se dit de ce qui se recroqueville
Kot	*Kot*	Enlacer avec le pied
Kotom	*Kotam Kotom*	Durcir par la sécheresse
Kubal	*Kubal*	Douane
Kudoh	*Kudér*	
Kuk	*Kuk*	Se dit de ce qui est noir
Nguma	*Kumba*	Pagne
Kumpa	*Kumpa*	Ce qu'on ignore, mystère
Kurus	**Kurus*	Chapelet (arabe)
Kut	*Kut*	Unique, seul
Laab ala	*Laab*	Harnais
Lâb	*Lâb*	Le mors
Lahab	*Lâb Lahab*	Mors
Labatin	*Lâbal*	Rendre propre
Lad	*Lâd*	Demander
Haf Rola Naf	*Laf*	Aile — Plume d'oiseau
Lalad	*Lafañ*	Paralysie des membres inférieurs
Baf	*Laff*	Cesser le travail
Ladi	*Lagi*	Infirme
Lago	*Lâgo*	Infirmité
Lahit	*Laharti*	Débander
Lahas	*Lahas*	Distant Entortillé
Lahas	*Lahas*	Ceindre
Lahasây ola	*Lahasay*	Ceinture
Lak	*Lahe*	Cacher, affûter
Lakohano	*Lahukay*	Abri
Lalaï	*Laïkat*	Bavard ,parleur
Lak	*Lak*	Enclos
Lâl	*Lâl*	Toucher
Lalo	*Lalo*	Poudre de feuilles de baobab ou de gomme d'un arbre du pays appelé MBéb que l'on met dans le couscous.
Laman	*Laman*	Héritier, seigneur terrien
Lamt	*Lambtu*	Tripoter, enquêter
Delem	*Lamiñ*	Langue
Lang	*Lang*	Haie de personnes
Lang	*Lang*	Pendre
Langan	*Langalé*	Mettre en série

SÉRÈRE	WALAF	FRANÇAIS
Lingir	*Lango*	Marcher à deux ou à plusieurs en se plaçant les bras sur les épaules
Lañit	*Lañi*	Enlever par couches successives
Lalaptah	*Laptô*	Manœuvre
Las	*Lar*	Chasse-mouches, queue d'animal, gris-gris portant au bout des crins
Lavbé Laobé	*Lavbé*	Race bilingue très bavarde vivant parmi les Valafs, parlant toucouleur et valaf ; semble être des Toucouleurs dégénérés
Lay	*Lay*	Argument
Luban	*Lébal*	Prêter
Leber	*Leber*	Animal aquatique
Léd	*Lèd*	Imprudent
Lid	*Led*	Enchevêtré
Lidin	*Ledal*	Enchevêtrer
Lohidil	*Ledel*	Embêter
Talèl	*Legèy*	Travailler
Ndik	*Legi Kîs*	Dans un instant
Ndéki	*Lègi*	Maintenant
Lèg-Èg Kom-Lèg	*Lèg-Lèg*	Parfois
Dek	*Lèh*	Joue
Likay	*Lekay*	Se couvrir le tronc d'un pagne
Lil	*Lel*	Essorer
Lémoh	*Lému*	Plié
Lind	*Lend*	Toile d'araignée
Niban	*Lendam*	Obscurité
Lungo	*Lengo*	S'enlacer, les mains aux épaules
Ledhe	*Léré*	Massue en fer
Léren	*Léren*	Mixture qui se dépose dans le tuyau de la pipe
Berno	*Leru*	Longer
Lèv	*Lèv*	Acquis
Levan	*Léval*	S'approprier
Lévandé Lév	*Lévét*	Débonnaire, clément
Lev	*Levva*	Très silencieux
Lividor	*Libidor*	Louis d'or
Lim	*Lim*	Compter
Limong	*Limong*	Citron (anglais)
Lingèr	*Lingèr*	La reine
Lit	*Lit Mbib*	Sifflet
Lô	*Lô*	Bœuf porteur
Lof Lofan	*Lof Lofal*	S'affaisser
Log	*Log*	Avoir dans la bouche
Yonoh	*Loh*	Trembler
Lol	*Lol*	Extrêmement
Lokran Lokir	*Lonk Lunk*	Crochu, courbe
Lor	*Lor*	Porter tort à...
Loto	*Loto*	Pirogue
Loy	*Loy*	Hibou
Lubo	*Lubu*	Belliqueux
Lôdoh	*Ludu Lodu*	Provoquer le vomissement chez soi en...
Luh	*Luh*	Remuer légèrement
Luhus	*Luhus*	Prestidigitation
Lunkoh	*Lunkal*	Courber
Hatahu	*Lutah*	Pourquoi
Mabit	*Mab*	Faire écrouler, écrouler
Mabo	*Hâbo*	Nom d'une caste du pays
Maf	*Maf*	Oiseau carnassier

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Mag	*Mag*	Grand, âgé
Makit	*Magg*	Grandir, croître
Mah	*Mah*	Termites
Mahtumé	*Mahtumé* *Mahtumbé*	Petit sac en cuir servant à la fois de parure et à mettre des gris-gris
Maï	*Maï*	Don
Mâka	*Mâka*	Chapeau, coiffure
Malaka	*Malaka*	Ange (arabe)
Malo	*Malo Tep*	Riz
Mam	*Mamm*	S'emballer
Mi	*Man*	Moi
Mana	*Mânâ Mânâm*	Par exemple
Mandarga jana	*Mandarga mi*	Marque distinctive
Manding	*Manding*	Forêt
Mango	*Mango*	Mangue
Mak	*Mar*	Frère aîné
Med	*Mar*	Lécher
Mandan	*Maralé*	Réconcilier
Mas Masil	*Mas Masa*	Interjection en signe d'excuse ; veut dire aussi : pardon
Masalean	*Mâsalé*	Niveler
Masalan	*Maslanté*	Se saluer courtoisement
Ngat	*Mat*	Mordre
Gatoh	*Matu*	Se pincer les lèvres
Mav	*Mave*	Vaste
May	*May*	Don
Mi Étu	*Mayit*	Moi aussi
	Mba	
Mbar	*Mbat* *Mbar*	Un interrogatif implicitant un souhait
Mbap	*Mbabal*	Cache-sexe
Mbad na	*Mbad*	Couverture
Mbih	*Mbah*	Bonté
Mbéhél	*Mbâh Mbâhay*	Bonté
Mahana la	*Mbahana*	Coiffure
Mahandé	*Mbahané*	Coiffure
Fam	*Mbâm*	Ane
Fam o Suf ola	*Mbam Sõf*	Ane de trait
Mband	*Mband*	Canaris
Mbanin	*Mbanel*	Aversion
Mbas	*Mbas*	Epidémie de peste
Pas Mbés	*Mbas*	Interjection indiquant qu'on en a assez d'entendre quelqu'un
Mbat	*Mbât*	Sinon
Mbatal	*Mbatal*	Animal
Mbéd	*Mbéd*	Rue
Mbugmbugé	*Mbegé*	Cupidité
Péhél	*Mbegel*	Affection
Mbukneg	*Mbelkneg*	Domesticité
Mbip	*Mbep*	Cage ; piège pour prendre les oiseaux — onomatopée passée nom, marquant la chute de la calebasse qui sert de piège, sur le sable
Mbir	*Mber*	Lutteur
Mberbat	*Mberbat*	Gris-gris en forme de cordon, qui se porte autour du cou
Mbambé	*Mbéy*	Chevreau
Fép	*Mbib*	Sifflet en paille
Mbill	*Mbill*	Grosse biche
Mbindef Mbindâfôn	*Mbindel Mbindâfôn*	Créature

SÉRÈRE	WALAF	FRANÇAIS
Mbit	*Mbit*	Frange
Mbohos	*Mbohas*	Enveloppe détachée de son contenu ; petit sac
Mbohos	*Mbohos*	Outre
Mboka	*Mbok*	Parent
Mbokator	*Mbolo*	Foule
Mbotay	*Mbotay*	Association
Foté	*Mboté*	Agneau
Mboyo	*Mboyo Mboye*	Vent chaud d'Est
Mbud	*Mbub*	Boubou
Mbugal	*Mbugal*	Supplice
Mbus	*Mbus*	Outre, gourde
Meb	*Meb*	Appât
Méd	*Métit*	Douleur physique
Hebah	*Mébat*	Rêverie, projet de rêve
Méd	*Méd*	Charogne
Méd	*Med*	Bien rempli
Buh	*Meh*	Manger des aliments en poudre
Méled	*Mélah*	Eclair
Méles	*Mélas* *Mélent*	Disparition rapide
Ndodohan	*Mélentan* *Mélantan*	Fourmi
Melo	*Melo*	Couleur, aspect, nature
Mep	*Mep*	Se dit de ce qu'on cache ou étouffe
Méran	*Méral*	Fâcher
Murgel	*Merngel*	Cercle
Mésés	*Mésés*	Multitude de parasites
Medel	*Metit*	Douleur
Mig	*Mig*	Silence complet
Mikar	*Mikar*	Sournois (peul)
Numin	*Mim*	Dédire
Men	*Min*	Habitué
Mink	*Ming*	Attitude du cheval qui balance la tête à droite et à gauche
Mir	*Mir*	Avoir le vertige
Miralan	*Miral*	Donner le vertige
Mud	*Mod*	Avaler
Modoh	*Mog*	Boucler les cheveux
Mokan	*Mokal*	Réduire en poudre
Molo	*Môlu*	Maudire
Mumén	*Momin*	Bête
Mon	*Mon*	Se dit en préparant le couscous
Monohan	*Monah Monoh*	Ecraser
Molohu	*Morugolu*	Rond
Mos	*Mos*	A jamais
Bodahan	*Motahal*	Amollir
Mud	*Mud*	Corder
Mud	*Mud*	Fin, destin
Modna	*Mud*	Dernier, terminus
Muk	*Muk*	Jamais
Hamuké Ka	*Muké*	Babouche
Mum	*Muma*	Muet
Mun	*Mun*	Se résigner
Mun	*Mun*	Sourire
Munadar	*Munadi*	Qui ne sait pas se résigner, patienter
Murit	*Muri*	Découvrir
Mur	*Mur*	Couvrir
Muru	*Muru*	Se voiler, se couvrir
Mus	*Mus*	Malin

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Mus	*Mus*	Chat
Modan	*Musal Mutal*	Sauver
Musiba	*Musiba*	Calamité, malheur
Bus	*Mussu Mutu*	Sucer
But	*Mut*	Se taire
Mut Mut	*Mut Mut*	Moucheron
Na Nén	*Na Né*	Comme
Nab	*Nab*	Epiderme corné des reptiles
Dad	*Nad*	Fourrage
Nded	*Nad*	Soleil
Sole Gedi	*Nad*	Soleil
Nad	*Nad*	Presser
Nad	*Nad*	Défoncer
Nado	*Nâdo*	Citrouille
Nafa	*Nafa*	Espèce de portefeuille de femme
Naga	*Nag*	Ainsi
Nag	*Nâg Nâh*	Amnésie due à la vieillesse
Nad	*Nagas*	Désagréable, dur au toucher
Nagoh	*Nâgu*	Persuadé — espoir qui va jusqu'à la certitude
Nah	*Nâh*	Se tromper
Nakad	*Nahar*	Affliction, chagrin
	Nahar	
Nahar	*Horubat*	Pomme d'Adam
	Herubat	
Nakadan	*Naharal*	Affliger
Nehet	*Nahet*	Sanglé sans lait
Nak Ra	*Nak*	Bœuf
Nak	*Nak*	Etre privé de... pauvre
Nek	*Nak*	Vacciner
Nol	*Nal*	Presser avec la main
Namb	*Nam*	Ailer
Nam	*Nâm*	Oui (arabe)
Nam	*Nam*	Aliment
Num	*Nam*	Déguster
Nambat	*Namb*	Genre de culture
Nambi	*Nambi*	Manioc
Numin	*Nampal*	Allaiter
Nam'o	*Namu Nakamu*	Comment est-ce ?
Na	*Nan*	Comment ?
And	*Nand*	Savant
Nand	*Nandado*	Egal
Nilot	*Nandahit*	Morve
Nitoh Nitah	*Nandu*	Se moucher
Nan	*Nâne*	Eblouissant
Nana	*Nangu*	Obéir
Nap	*Nap*	Se risquer sur quelque chose pour le saisir
Nar	*Nâr*	Maure
Nargor	*Nârugor*	Cheval (fleuve)
Nas	*Nas*	Calleux
Nasoh	*Nâs*	Balafrer
Nit	*Nat*	Mesurer
Natal	*Natal*	Dessiner
Nov	*Nav*	Coudre
Nov	*Nav*	Tranchant
Naval	*Naval*	Cerf-volant
Naf	*Nâval*	Faire des grimaces à quelqu'un, se moquer de quelqu'un
Navlé	*Navlé*	Se dit entre deux personnes de

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
		même caste et par extension de même rang social
Nâvlé	*Nâvlé*	Se moquer
Naïn	*Nay*	Avare
Gel	*Nây*	Longueur du corps additionnée à celle du bras
Fanik	*Nay*	Eléphant
Ndahar	*Nda*	Canari
Ndab	*Ndab*	Récipient
Ndadan	*Ndadan*	Calamité
Ndah	*Ndah*	Parce que
Ndah	*Ndah*	Est-ce que...?
Ndak	*Ndah*	Car
Ndih	*Ndah*	Petit canari
Ndaham	*Ndaham*	Pourtant
Ndalud	*Ndahare*	Panique
Dahas	*Ndahas*	Mélange
Ndahnat	*Ndahnât*	Gros mil
Daldé	*Ndaldé*	Occiput
Ndaldé	*Ndaldé*	Pourpre
Ndam	*Ndam*	Gloire
Ndamala	*Ndamala*	Girafe
Ndabatir	*Ndamante*	Alterner
Ndambal	*Ndambal*	Variole
Ndambat	*Ndambat*	Plaintes
Ndambatan	*Ndambatan*	Sérail
Ndavlo	*Ndamlu*	Agiter la ligne
Ndénda	*Ndanda*	Couscous préparé en un seul jour
Ndank	*Ndânk*	Doucement
Ndang Ondang	*Ndank-Ndank*	Doucement, doucement
Ndankan	*Ndankan*	Constipation
Ndaf	*Ndap*	Récipient
Nderin	*Ndarin*	Utilité
Ndarté	*Ndarté*	Bon marché
Ndatu	*Ndatu*	Coiffure de femme, actuellement démodée
Ndeb	*Ndav*	Jenne
Ndéf	*Ndéf*	Bouse de vache
Ngef	*Ndefo*	Mépris
Ndigan	*Ndeg*	Prix
Nakit	*Ndéki*	Petit déjeuner
Nokto	*Ndego*	Petit déjeuner
Famb	*Ndend*	Tam-tam
Ndenér	*Ndenér*	Plein air
Ndip	*Ndep*	Parure métallique (argent en général) que les chevaliers mettaient sur leur tête
Ndét	*Ndig*	Hanche
Lalgan	*Ndigal*	Conseil
Ndimb	*Ndimb*	Cheval blanc
Dimil	*Ndimel*	Aider
Ndimo	*Ndimo*	Tissu, étoffe
Ding	*Nding*	Grand tas de foin gardé dans un enclos
Ndiran	*Ndiran*	Vol d'oiseau
Tufel	*Ndivef*	Semis
Ndobu	*Ndôbu Dô Bu*	Cheval marqué d'une raie à la tête
Ndof	*Ndof*	Folie
Ndig na	*Ndög*	Prix
Ndogil	*Ndogal*	Accident

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Fof	*Ndoh*	Eau
Ndok	*Ndoke*	Heureusement, tant mieux
Ndoki	*Ndokét*	Blouse
Ndol	*Ndôl*	Pauvre
Ndol	*Ndôl*	Géant Etre de haute taille
Ndolor	*Ndolor*	Une heure de l'après-midi
Nombo	*Ndombo*	Gris-gris en forme de bracelet qu'on porte au bras ou à l'avant-bras
Tiddinah	*Ndönddâyât*	Commencer
Log	*Ndong*	Occipital
Ndong	*Ndong*	Sommet
Ndongo	*Ndongo*	Elève
Ndor	*Ndôr*	Fusillade, bombardement
Ndor	*Ndor*	Pagne blanc
Ndul	*Nduli*	Circoncis
Ndulit	*Ndulit*	Dévotion
Tumbal	*Ndumbal*	Grandes tresses parées
Ndumbaloh	*Ndumbalu*	Se parer les tresses — Se coiffer
Ndob Ndut	*Ndup*	Danse sérère
Ndur	*Ndur*	Manche de hache
Né	*Né*	Comme
Nib	*Neb*	Cacher
Nebon	*Nébon*	Graisse
Nigadar	*Négadi*	Ne pas être cruel — Avare
Nétul	*Néhal*	Cajoler
Neh	*Neh*	Sauce
Ndok	*Nek*	Case, chambre
Ném	*Neme*	Inerte
Néméku	*Nénéku*	Remarquer, faire la reconnaissance d'une chose
Gin	*Nen*	Poudre
Kin Gin	*Nén*	Œuf
Nenef	*Neneb*	Plante dont les fruits contiennent du tannin
Néno	*Neno*	Personne de caste
Nér	*Ner*	Mal de mer
Név	*Név*	Peu
Név	*Nev*	Arbre du pays
Nev	*Nev*	Venir
Névan	*Neval*	Amoindrir
Ngaga Na	*Ngaga Angaka*	Baleine
Ngal	*Ngal*	Trichinose
Ngal	*Ngâl Gâl*	Petite pirogue — malette
Ngan	*Nganây*	Gain
Ngad	*Ngand*	Indigo
Ngang	*Ngang*	Poitrine — poitrail
Ngar	*Ngar*	Meule d'épis de mil
Ngarit	*Ngarit*	Amitié
Ngas	*Ngas*	Action de creuser
Nged	*Ngéd*	Bercail
Kakanah na	*Ngegenaï*	Oreiller
Kakandah	*Ngégénây*	Oreiller
Ken	*Ngélav*	Vent
Ngemb	*Ngemb*	Couvre-sexe pour les enfants
Ngelembu	*Ngelembu*	Cheval brun
Ngim	*Ngem*	Foi
Gindil	*Ngendel*	Duvet — amadou
Kenel	*Ngenel*	Meilleur
Giro	*Ngiro*	S'enliser dans la boue

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Fangol	*Ngôlol Gôlol*	Petit serpent
Yarakor	*Ngon*	Soir
Ngon	*Ngon*	Foin
Ngun	*Ngunu*	Basse-cour — cage
Nguni	*Ngunu*	Poulailler
Nguri	*Nguri*	Guêpe
Nek	*Niki Neke*	Ainsi — comme
Ninan	*Ninal*	Huiler
Nand	*Niro*	Ressembler
Kin	*Nit*	Homme : non générique
Nevu	*Niv*	Beurre
Not	*No*	Respiration
Noh	*Noh*	Donner une correction, injure
Noh ola	*Noh*	Trompe
Nogoï	*Nogaï*	Se dit d'une vieille femme
Nogoy	*Nogoy*	Vieille
Nafad	*Nohet*	Vieille chaussure
Nof	*Nop*	Oreille
Motnu	*Noplu*	Se reposer
Nori	*Nori*	Découvrir violemment
Nol	*Noyi* *Nô = respiration*	Respirer
Nug	*Nug*	Tiède
Nul	*Nul*	Noir — désigne aussi un cheval noir
Nuhura	*Nuhura*	Courroie
Nurumtoh	*Nuramtu*	Murmurer
Nus	*Nus Nasahndiou*	Renifler
Noru	*Nuyu*	Saluer
Padin	*Pad*	Soin
Pâka	*Pâka*	Couteau
Fal	*Pal*	Gourde, outre à long cou
Pal	*Pâl*	Attentions, égards
Pan	*Pân*	Coquillage
Dapantin	*Pantit*	Bavure de...
Papayo	*Papaya*	Papaye
Parah	*Parah*	Entrer rapidement
Pos	*Pas-Pas*	Nœud
Pitu	*Pat*	Borgne
Patam	*Patam*	Se crisper — Saisir par impulsion
Patamin	*Patami*	
Patas	*Patas*	Patate
Patpat	*Patpati*	Onomatopée : tremblement
Patah-Patahi	*Pattah-Pattahi*	Barboter
Ped	*Ped*	Protubérance
Pih fana	*Péh*	Air frais
Péhé	*Péhé*	Moyen
Pémé la	*Pémé*	Cornaline
Pang Pangit	*Peng*	Achevé, terminé
Pet	*Pent*	Place publique
Mbép	*Pep*	Grain
Mbet	*Pet*	Danse
Petay	*Petâv Pitav*	Scories
Bét	*Pey*	Natation
Pind	*Pind*	Margelle
Pink	*Pink*	Cuisse
Pifir	*Piri*	Traduction
Ndid	*Pit*	Oiseau
Pit-Pitin	*Pit-Pit*	Onomatopée indiquant le battement
Pobar	*Pobar*	Poivre
Pud	*Pod*	Cuisse

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Napan Ala	*Pohtan*	Aisselle
Mpon	*Pôn*	Tabac
Pokin	*Poné*	Saisir au collet
Pok	*Ponh*	Poignée
Fong	*Ponk*	Garde de couteau
Podohel	*Porohté*	Acidité
Potak	*Potag*	Presque
Pukus	*Pukus*	Un réduit
Puloh	*Puloh*	Manioc
Pus	*Pus*	Se dit d'un liquide ou d'un gaz qui s'échappe brusquement et en petite quantité
Tirab	*Rab*	Tisserand
Rabad	*Rabad*	Confusion
Sadar	*Ragal*	Avoir peur — poltron
Refa Rog	*Ragal Yalla*	Craint Dieu
Lahadoh	*Rahasu*	Se laver les mains
Ndimbad	*Rambad*	Mouchard
Rinoh	*Randu*	S'éloigner, s'écarter
Konit ola	*Rangon*	Larme
Ranit	*Rani*	Discerner
Ratatutin	*Ratatati*	Onomatopée passée verbe : crépiter
Ray	*Ray*	Tuer
Raya	*Râya*	Drapeau
Rayrayna	*Rayrayi*	Onom. élancement (brûlure)
Del	*Rê*	Rire
Rah	*Reb*	Chasseur
Rék	*Rék*	Tout seul, seulement
Rik	*Reka*	Coup de poing
Reh	*Rên*	Racine
Rigrig	*Rengrengi*	Remuer (onomatopée)
Rend	*Renu*	Année en cours
Basan	*Resel*	Effondrer
Ritoh	*Rétu*	Repentir
Rév	*Rev*	Impoli, mal élevé
Revandé	*Révandé*	Impolitesse
Gim	*Rim*	Chanter à voix basse
Rinan	*Rinan*	Partir la nuit
Réti	*Riti*	Violon
Rititin	*Ritititi*	Onomatopée passée verbe : crépiter
Rogod	*Rogod*	Sarcler
Rok	*Roh*	Fourche
Rokos	*Rokas*	Bourrer
Ndol Rof	*Ron*	Palmier à huile — ronier
Run	*Ron*	Transporter, manutentionner en masse
Rugin	*Rugi*	Attiser
Ruk	*Ruh*	Coin
Ruk	*Ruk*	Piler
Vus	*Rus*	Avoir honte
Ruy	*Ruy*	Bouillie
Nay	*Ruy*	Fondre
Saso	*Sâ*	Instant (arabe)
Sabap	*Sabap*	Calamité
Safu	*Sâbu*	Savon
Sad	*Sadda*	Frapper violemment
Safand	*Safal*	Assaisonner, épicer
Safandu	*Sâfându*	Panthère
Salaanoh	*Saf.né*	Du sens inverse
Safara	*Safara Savara*	Feu

SÉRÈRE	WALAF	FRANÇAIS
Safe	*Sâfara*	Eau donnée par le marabout, à laquelle on accorde une curative
Sagé	*Sâga*	Injure
Sagan	*Sagan*	Qui se débrouille mal
Sagan	*Sagan*	Etat de fatigue — clopin-clopan
Sago	*Sago*	Sang-froid
Sah	*Sah*	Pousser
Sahar fana	*Sahâr*	Fumée — train
Sahad	*Sahât*	Récolte des haricots
Sasalah	*Sâhsâhi*	Onomatopée : dépenser — Se faire voir
Sarul	*Sahun*	Grand tourbillon
Sak	*Sak*	Créer
Suh	*Sak*	Boucher
Sakin	*Sakét*	Faire une tapate — ouvrage en herbacée pour clôturer les maisons
Len	*Salan (St-Louis)*	
	Banhlén	Sable
Salakanoh	*Salfâno*	De travers
Seban	*Sâlit*	Commettre un acte de faiblesse morale ou physique
Mi	*Sama*	Mon, ma, mes
Saman	*Sâmân*	Grand serpent
Takar	*Sandah*	Lézard
Sangam	*Sangam*	Une certaine chose
Sangara	*Sangara*	Vin
Sange	*Sange*	
Sanit	*Sani*	Déboucher
Sank	*Sank*	Détournement Faire disparaître
Sanit	*Sanit*	Soulever promptement
Sansan	*Sansan*	Pouvoir
Sansé	*Sansé*	Se changer (français)
Sind	*Santa*	S'installer pour la première fois
Sadah	*Sarah*	Charité
Sas	*Sas*	Assigner une tâche
Sâs	*Sâs*	Incandescent
Saté	*Saté*	Bourg (peul)
Sad	*Sat*	Uriner
Sed	*Sav Sébén*	Porc-épic
Sangol Sâv	*Sâv*	Droit, d'aplomb
Savar	*Savar*	Courageux dans l'action, généralement au travail
Savta	*Savta*	Cognée du lavbé.
Say	*Say*	Crise de nerfs due à un dérangement cérébral
Say	*Sây*	Mourir, en parlant du Roi S'évanouir
Sâysây	*Sâysây*	Crapule
Saytoh	*Saytu*	Avoir avec soi
Sebré	*Sebre*	Eperon
Sebre	*Sébré*	Palme
Sed	*Sed*	Froid
Sédé	*Sédé*	Témoin
Suf	*Sef*	Charge
Sid	*Ség*	Filtrer
Sahit	*Seh*	Feuillu, pousser des feuilles
Tek	*Seh*	Coq
Sik	*Seh*	Coq
Sid	*Seh*	Jumeaux
Okotoh	*Sehet*	Tousser

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Sakit	*Sehi*	Bourgeonner
Sihloh	*Sehlu*	Répugner
Suh	*Sek*	Combler
Sékék	*Sékék*	Oreillons
Sélébé	*Sélbé*	Guide des circoncis
Sindin	*Sélén*	Plante herbacée dont le chaume sert à faire des tapates
Sumb	*Semb*	Se baigner dans un marigot
Sombé	*Sémin*	Hache
Sipit	*Sempi Simpi*	Déplanter
Sind	*Sen*	Grand tas d'ordures en général derrière le village
Sen	*Sén*	Disgracié
Dén	*Sen*	Leur
Sing	*Senga*	Vin de palme
Ser	*Ser*	Crier très fort Cri strident
Sid	*Sérati*	Lancer la salive en jet
Détân	*Sétân*	Assister en spectateur
Detloh	*Setlu*	Examiner attentivement
Detor	*Setu*	Miroir
Simid	*Sévét*	Cesser de pleuvoir
Sél	*Sey*	Mariage
Seytané	*Seytané*	Satan (arabe)
Sib	*Sib*	Abhorrer
Seb	*Sib*	Se dégoûter Eviter par coutume
Sidit	*Sidit Sadit*	Veine
Sif Sibator	*Sif*	Verser du lait dans le sanglé
Sifo	*Sifô*	S'emparer
Sigi	*Siga*	Poulie
Suk	*Sikét*	Bouc
Sik	*Sik*	Défaut
Sik	*Sik*	Anguille
Suki	*Siki Séki*	Tirer une épine du corps avec un instrument pointu
Katam	*Sikim*	Barbe
Filor ola	*Silor*	Simili or
Sib	*Sim*	Humecter le couscous
Simb	*Simba*	Chasse-mouches (lébou)
Tinglan	*Sin*	Gencive
Sin	*Sin*	Montrer les dents
Sednoh	*Sinâklu*	Se réchauffer au travail
Sinâra	*Sinâra*	Demoiselle espagnole Saint-Louis du Sénégal.
Sipi	*Sipi*	Décharger
Sis	*Sis*	Chiche
Sid	*Sit*	Couler (matière huileuse)
Sitatoh	*Sitâtu*	Boire les dernières gouttes
Siti	*Siti*	Syphilis
Siv	*Siv*	Célèbre, renommé
Sob	*Sob*	Arbre du pays
Sibolé	*Soblé*	Oignon
Bogu.	*Sôbu*	Entrer dans l'eau
Sodok	*Sodoh*	Avaler de travers
Sofnor Sofin	*Sof*	Mettre en sens inverse
Sofand	*Sofal*	Affadir
Soh	*Soh*	Charger une arme à feu
Sohod	*Sohar Sohat*	Méchant
Soh	*Sohha*	Piler

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Sokit	*Sohi*	Décharger une arme à feu
Sohla	*Sohla*	Besoin, affaire
Sod	*Sol*	Remplir
Soloh	*Solu*	S'habiller
Son	*Son*	Enfoncer
Hohan	*Sondan*	Lande
Sone	*Sone*	Fatigué
Song	*Song*	Assaillir
Sob	*Sop*	Estimer
Sobel	*Sopel*	Estime
Supil	*Sopi Supi*	Transformer
Sorsor	*Sorsor*	Arbre du pays (Lébu de Diander)
Sos	*Sos*	Inventer
Sot	*Sot*	S'allier contre quelqu'un
Sot	*Sot*	Nettoyer bien
Sotand	*Sotal*	Achever
Sod	*Sotet*	Sauterelles
Sot Soti	*Soti*	Achevé
Sotor	*Sotu*	Cure-dents
So	*Sov*	Lait
Sov	*Sov*	Bavarder
Soyano Soyan	*Soyal Seyal*	Dissoudre
Sup	*Sûb*	Teindre
Subhane	*Subhâna*	Se dit pour se préserver du malheur (arabe)
Subôhun	*Subôhun*	Malédiction (arabe) onom.
Sagoh	*Sûh*	Chavirer
Sokit	*Suhi*	Débourrer
Sakat	*Suk Donkan*	S'agenouiller
Tong Sukuk	*Sûkûk*	Pouacre, plein de poux
Hul	*Sûl*	Ensevelir, enterrer
Hulit	*Sumi*	Déshabiller
Surga	*Surga*	Dépendant
Sus	*Sus*	Bruit que l'on entend quand on chauffe le couscous
Sud	*Sût*	Déborder ; plus long
Sutura	*Sutura*	Convenance
Suy	*Suy*	Saupoudrer
Ta	*Ta*	Dans
Tafah	*Tabah*	Construction
Utad na	*Tâd*	Poser
Ntefar	*Tafâr*	Bagarre
Tog	*Tah*	Outre
Tâh	*Tâh*	Bâtiment
Tah	*Tah*	Poser une énigme
Tadan	*Tahan*	Ramasser du bois à brûler dans la forêt
Tâhân	*Tâhân*	Blaguer
Tahad	*Tahat*	Espèce de plante rampante
Tik	*Tahha*	Collier
Sakena	*Tâhon*	Branchie
Tak	*Tak*	Se dit de ce qui est fini
Tak	*Tak*	Berge
Tokuel	*Takây*	Atours
Dag	*Takk*	Attacher
Taku	*Taku*	Notable, adjoint
Tataïlé	*Taïlé*	Donner en gage
Talala	*Talala gi*	Chaîne
Talibé	*Talibé Talubé*	Adepte (arabe)

SÉRÈRE	WALAF	FRANÇAIS
Lam	*Tam*	Attendu que...
Tama	*Tama*	Espèce de tam-tam
Tamin	*Tamin*	Frère par rapport à la sœur
Tanon	*Tamon*	Gauche
Tandarma	*Tandarma*	Dattier
Teku	*Tangay*	Chaleur
Ndangor	*Tangor* (*Lébu de Dandér*)	Chaîne de collines
Tank	*Tank*	50 Centimes
Tanlah	*Tanlay*	Turban
Tanta	*Tanta*	Serrer dans un coin
Tap	*Tap*	Ecraser
Tar	*Târ*	Corbeille
Taras	*Taras*	Se dit de ce qui est bouché
Tarka	*Tarka*	Collier
Tas	*Tas*	Dispensé
Tasar	*Tasar*	Se dit de ce qui est dispersé
Tasaroh	*Tasaro*	Dispersé
Tat	*Tat*	Bord, bout
Tatin	*Tat*	Vertu destructrice de la parole
Tot	*Tât*	Dernier né, benjamin
Tata	*Tata*	Forteresse
Teb	*Tav*	Pluie
Tép	*Tav*	Pleuvoir
Tâv	*Tâv*	Aîné
Tav	*Tav*	Cravacher un enfant
Haot	*Tavat*	Se plaindre de quelqu'un
Davldu	*Tavri*	Gris-gris en boule
Hani	*Tay*	Aujourd'hui
Tayil	*Tayél*	Paresseux
Tay-a-Tay	*Tay-Tay*	Aujourd'hui même
Tobin	*Teb*	S'accoupler — sauter
Tédil	*Tédal*	Considérer comme sacré
Tadan	*Tedan*	Paresseux, dormeur
Led	*Tedda*	Saint, respectable
Tedel	*Tédel*	Décence
Ndef	*Tef*	Petite chèvre
Téfés	*Téfés*	Rivage
Téféso	*Téfésu*	Côtoyer
Tag	*Teg*	Battre le tam-tam
Tekit	*Tegtal*	Indiquer
Tam	*Teh*	Sourd
Teh	*Teh*	Action de semer du mil
Téhé	*Téhé*	Gagner le salut
Tékit	*Téki*	Signification
Tél	*Tel*	De bonne heure
Hatler	*Telé*	Incapable
Tumboh	*Temb*	Flotter
Temed	*Témér*	Cent
Temtemi	*Tem Tem*	Sensation — sucre
Ten	*Ten*	Lever la tête
Tenor	*Tener*	Rayon de soleil
Tipit	*Tépi*	Découdre
Téptépin	*Teptepi*	Sautiller
Ter	*Ter*	Membre
Nderoh	*Térahlayv*	Se couvrir le sexe avec un pagne comme une femme
Tédan	*Téral*	Bien traiter
Tedanga	*Téranga Téda*	Respect
Dera	*Terre*	Gri-gri livre

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Tédil	*Téru*	Accueillir
Tchit	*Tet*	Cérémonie de mariage
Tetin	*Tete*	Apprendre à marcher à un bébé
Tev	*Tev*	Etre présent
Teyloh	*Teylu*	Prudent, faire attention
Ti	*Ti*	En
Tufid	*Tifli Tufli*	Cracher
Tiktu	*Tiki*	Signification
Ngidi	*Till*	Chacal
Tin	*Tin*	Grâcier
Tin	*Tin*	Gros mil
Tinil	*Tinal*	Confondre Mettre au « pied du mur »
Hibobay	*Tindara*	Poignet
Ntiou fana	*Tiou*	Bruit causé par une mêlée de voix
Tip	*Tip*	Opter
Tir	*Tir*	Palmier à huile
Tisubar	*Tisbâr*	Une heure Commencement de l'après-midi
Disoh	*Tisli Tisoli*	Eternuer
Ndid	*Tit*	Panique, angoisse
Did	*Tit*	S'effrayer
Ndidlan	*Tital*	Effrayer
Tut	*Tod*	Casser
Tof	*Tof*	Becqueter
Togu	*Togu*	Banc
Toh	*Toh*	Egoutter
Sohon	*Toh*	Son
Tuh	*Tôh*	Répugnance
Tohonoh	*Tohan*	Se gratter les paupières
Tohod	*Tohat Tohot*	Méchanceté
Yok	*Tok*	Rester
Kol	*Tol*	Champ
Tol	*Tol*	Fruit du pays
Tolalé	*Tolalé*	Conjoncturer
Lole	*Tole*	Caste du Sénégal
Tolok	*Toll*	Superlatif d'amer
Tog	*Toro*	Amante
Duboh	*Tomboh*	Tomber dans l'eau
Ton	*Ton*	Taquiner ; offenser
Tong	*Tong*	Percher
Donit	*Toni*	Ecrémer
Tono	*Tono*	Fatigue
Don	*Tont*	Réponse
Ton	*Tont*	Tarif
Nongong	*Tonto*	Coude
Don	*Tontu*	Répliquer, répondre
Tot	*Top*	Se tapir
Topatoh	*Topato*	S'occuper de...
Torohan	*Torohal*	Humilier
Tos	*Tos*	Engrais
Toskaré	*Toskaré*	Misère, misérable
Toskarean	*Toskarel*	Rendre misérable
Ntov	*Tov*	Crierie
Toy	*Toy*	Superlatif de rouge
Transo	*Transo*	Equivalent à : 1 franc 25 cent
Tub	*Tub*	Prudence, conversion
Tubab	*Tubab*	Européen (arabe)
Tubey	*Tubay*	Pantalon
Tubi fana	*Tubi*	Reniement d'une foi

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Tubnor	*Tublo*	Convertir
Dut	*Tud*	Poussin
Tugal	*Tugal*	France
Tul	*Tul*	Invulnérable
Pimb	*Tund*	Colline
Tuntun	*Tuntuni*	Aller à l'aveuglette
Dur	*Tur*	Faire des libations
Tin	*Tur*	Gris-gris
Nturga	*Turga*	Dépendance
Tur	*Turr*	Se dit de ce qui jaillit
Tus	*Tus*	Rien
Tulun Tûtin	*Tûti (Kalan)*	Peu, ou trop peu.
Todtodin	*Tuttuti*	Sautiller
Vadloh	*Vad*	Cuire dans de l'eau
Vadan	*Vadan*	Jument
Davu	*Vadi*	Bouillir
Vah	*Vâh*	Jetée : warf allemand
Teh	*Vahha*	Cheville
Vahit	*Vahi*	Tirer du sable d'un trou pour l'approfondir
Vahtan	*Vahtan*	Causer
Vahtu	*Vahtu*	Heure
Val	*Val*	Couler
Valit	*Vali*	Décharger, transférer
Vamé	*Vame*	Averse
Vamblang	*Vamlang*	Se verser à grands flots Grand épanchement
Hulang	*Vanak*	Cour intérieure
Vane	*Vâne*	Hypocrite
Vanet	*Vanen*	Conjonctivite
Vad	*Vani*	Diminuer
Vara	*Vara*	Qui doit
Varan Varé	*Varé*	Prêcher
Varloh	*Varlu*	Devoir ; octroi
Varugal Vargal	*Varugar*	Devoir
Vas	*Vâs*	Genre de poisson
Vas	*Vâs*	Ecailler
Basil	*Vasin*	Accoucher
Vas Rôg	*Vat Mbâ Yalla*	Affranchi
Vatin	*Vat*	Raser
Vatin	*Vat*	Abandonner
Vatin	*Vat*	Jeter
Vat	*Vat*	Perdre, laisser perdre
Vatu	*Vatu*	Garder, éviter
Vasil	*Vatu*	Vomir
Voto	*Vatu*	Garder
Yelef	*Vavaf*	Léger
Yelefand	*Vayafal*	Alléger
Ieh	*Veh*	Banc
Voki	*Véki*	Décrocher
Vékit	*Véki*	Démonter
Veland	*Velal*	Faire perdre
Volay	*Velay*	Au nom de Dieu (arabe)
Oldu	*Veldu*	Isabelle (cheval)
Den	*Ven*	Mamelle
Ver	*Ver*	Un lieu sec, aride
Vid	*Ver*	Faire le tour
Firand	*Véral*	Affermir
Viril	*Verel*	Cerner
Véri	*Veri*	Détendre

SÉRÈRE	WALAF	FRANÇAIS
Ndit	*Vet*	Côté
Ved	*Vet*	Se sentir seul, lieu désert
Véreng	*Veyeng*	Grelot
Vis	*Vis*	Verser de l'eau en gouttelette
Hoy	*Vo*	Appeler
Vod	*Vod*	Agir télépathiquement sur un émigré pour lui donner la nostalgie du pays natal et l'obliger ainsi à regagner le foyer
Vun	*Vol*	Piler
Voli	*Voli*	Rogner les pieds des chevaux
Kolu	*Vôlu*	Avoir confiance
Hor	*Vor*	Jeune
Kor	*Vor*	Défection
Hod	*Vor*	Trahir
Hôl	*Vôr*	Sûr
Vorin	*Vôr*	Sûr
Vori	*Voral*	Prouver
Kud	*Vor-Kat*	Traître
Horma	*Vorma*	Egard, respect
Ver	*Vov*	Sec, dur
Veran	*Voval*	Assécher
Vayang	*Voyöng*	Cloche
Up	*Vub*	Fermer
Upoh	*Vubu*	S'enfermer
Kud	*Vud*	Ecurie
Hudat	*Vudat*	Se révolter
Hum	*Vum*	Porter malheur
Ud	*Vuppa*	Eventer
Vori	*Vuré*	Jeu du pays
Hurid	*Vuri*	Evanouissement des images
Urus	*Vurus*	Or
Hus Vuat	*Vut Vut*	Chercher
Kut	*Vut*	Absence
Gutatir Ngutatu	*Vute Vuté*	Etre absent
Hotid	*Vuti*	Aller chercher
Guloh	*Vûtu*	Remplacer, succéder
Yada	*Ya*	Large
Yadel	*Yôay*	Ampleur
Yub	*Yab*	Charger
Héboh	*Yabu*	Etre disposé à...
Yad	*Yadda*	Rester bouche bée...
Yaf	*Yâf*	Tumeur du nez
Yag	*Yag*	Durer
Yegal	*Yagal*	Faire durer
Yagan	*Yagan*	Marcher en écartant les jambes
Yagéyag	*Yagyagi*	Onomatopée indiquant le tremblement ; la frousse molle
Yah	*Yah*	Gaspiller
Yayahan	*Yahan*	Epargner, économiser
Iaïah	*Yahkat*	Celui qui gâte, prodigue
Yaya Ka	*Yahu*	Gâté
Yakyaf	*Yah Yah*	Altération
Yakâr	*Yâkâr*	Espérer
Yalah	*Yalah*	Laisser, Echapper
Hémand	*Yamal*	Ajuster
Yulumbum	*Yamb*	Abeille
And	*Yanât*	Pis
Inu	*Yanu*	Porter sur la tête
Yar	*Yar*	Eduquer

SÉRÈRE	VALAF	FRANÇAIS
Yar	*Yar*	Cravache (d'où éducation)
Yaro	*Yaru*	Bien élevé
Yadnad	*Yatal*	Elargir
Yadu	*Yâtu*	Large
Yavur	*Yavôt*	Juif (arabe)
Yay	*Yây*	Mère
Yok	*Ye*	Réveiller
Ebit	*Yebi*	Démonter, décharger
Yéfar	*Yéfar*	Infidèle (arabe)
Ebli	*Yeble*	Envoyer
Yegli	*Yegle*	Annoncer
Ndak	*Yek*	Taureau
Hel	*Yell*	Etre digne, mériter
Yem	*Yem*	Admirer
Hena	*Yené*	Souhaiter
Hétan	*Yêné*	Publier
Yudatin	*Yengal*	Emouvoir, remuer
Yono	*Yengu*	Bouger, remuer, tonner
Yid	*Yer*	Examiner
Yer	*Yeri*	Verser à grands flots
Yerin	*Yéri*	Verser d'un seul coup
Yirmandé	*Yermandé*	Clémence
Yirmitohan	*Yeramtalu*	S'apitoyer
Fel	*Yev*	Boa
Yevan	*Yévén*	Généreux
Ib Dol	*Yob*	Apporter
Yogoral	*Yogoral*	Prendre une attitude pitoyable
Yogorlu	*Yogorlu*	Position triste
Dok	*Yok*	Augmenter
Yolob	*Yolom*	Lâche
Yolomband	*Yolomal*	Desserrer
Yob	*Yomb*	Facile
Lumb	*Yomb*	Courge
Yombel	*Yombal*	Faciliter
Yon	*Yon*	Chemin — Loi
Lulit	*Yoni*	Envoyer
Yonit	*Yoni*	Envoyer
Yod	*Yor*	Tenir
Yor	*Yor*	Faire descendre doucement
Yor	*Yor*	Poudre qui sert à noircir les cheveux
Yos	*Yôs*	Petits poissons
Yoli	*Yoté*	Sorte de jeu de dames
Yoyand	*Yoyal*	Amaigrir
Yoyanté	*Yoyandé*	Amaigrissement
Yukyukin	*Yûgyûgi*	Remuer avec lourdeur
Hoy	*Yuh*	Cri
Yuk	*Yuhha*	Moelle
Lukud	*Yuhol*	Hoquet
Yul	*Yul*	Choir
Yumpân	*Yumpân*	La femme de l'oncle

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 7
AVANT-PROPOS 15
INTRODUCTION 19

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qu'étaient les Egyptiens ? *Témoignages des écrivains et philosophes anciens et de la Bible, leur valeur* 21

CHAPITRE II

Naissance du mythe du nègre 29

CHAPITRE III

Falsification moderne de l'Histoire 37
La civilisation égyptienne peut-elle être originaire du Delta ? 71
La civilisation égyptienne peut-elle être d'origine asiatique ? 83
Problème de la race égyptienne vu et traité par les anthropologues 113

CHAPITRE IV

Arguments pour une origine nègre de la race et de la civilisation égyptienne 119

ARGUMENTS ETHNOLOGIQUES
(*Tobémisme - Circoncision - Royauté - Cormogonie - Organisation sociale - Règne de Sabacono ou Shabaka, en Egypte - Unité linguistique*).

Etude comparative des grammaires égyptiennes et valaf 141

ARGUMENTS LINGUISTIQUES
(*Peut-on, à partir du valaf et des langues africaines en général, restituer le vrai type de la grammaire égyptienne.*)

Introduction au vocabulaire 177

CHAPITRE V

Arguments contre l'idée d'une Egypte nègre 209

CHAPITRE VI

Peuplement de l'Afrique à partir de la Vallée du Nil 225
Origine des Laobes 235

CHAPITRE VII

Apport de l'Ethiopie-Nubie et de l'Egypte à la civilisation 249

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Développement des langues (*Nécessité de développer les langues nationales*). 257

CHAPITRE II

Traductions 263
Traductions de concepts scientifiques : Physique et chimie 269
Résumé du principe de la relativité d'Einstein 279
Traduction du résumé du principe de la relativité d'Einstein en valaf.... 285
Traduction littéraire et intégration de rythmes (Extraits d'*Horace* ; de la *Marseillaise* 289
Poésie valaf moderne 291

CHAPITRE III

Déblaiement. (*Transcription alphabétique - Comparaison du sérère et du valaf - Problème posé par les langues dites « à classes »*..... 293
Complément de grammaire et de la langue étudiée 323

CHAPITRE IV

Les problèmes de l'Art africain 335

CHAPITRE V

Structure sociale et politique 349

APPENDICE

Vocabulaire comparé du valaf et du sérère 359